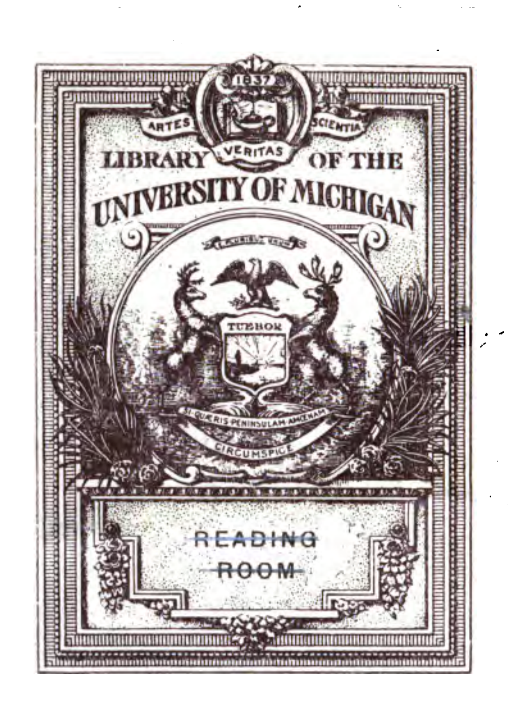
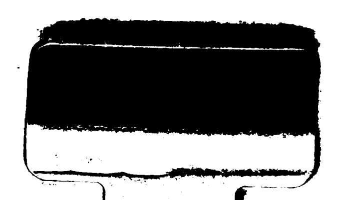

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
READING
ROOM



DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

PARIS, IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER; 1735-1802

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 5,000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. *Hor. A. P*

TOME HUITIÈME.



PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11.

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13.

1836.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER;

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE 5,000 ARTICLES INTERCALLÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. *Hor. A. P.*

TOME HUITIÈME.

PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11;

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13,

ET A LYON, CHEZ GIBERTON ET BRUN.

1836.

nées,
admin
Je
teur,
seule
toujours,
ma recon
du génie
aidé par
je me bo
MM. Fro
collabora
son loy
madame S
prit, l'âme
famille; M.
miers travau
yeux de Mir
tendre estim
beau, qui
Sophie, comm

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE

FELLER.

F.

* FABA (Jérôme), prêtre de Calabre, dans le XVI[e] siècle, eut la patience et l'industrie de sculpter en buis tous les *Mystères de la passion*, renfermés dans une coquille de noix. Il fit aussi un *Carrosse* de la grandeur d'un grain d'orge, où l'on voyait deux personnes et le cocher, le tout tiré par deux chevaux. Ces curiosités difficiles furent présentées à François I[er] et à Charles-Quint.

*FABER, en allemand SCHMIDT (Félix), religieux dominicain suisse, né à Zurich en 1441 ou 1442, professa la théologie, se livra avec succès à la prédication, fit deux fois le voyage de la Terre-Sainte en 1479 et 1483, occupa divers emplois dans son ordre, et mourut à Ulm en 1502. On a de lui : | *Historia Suevorum*, insérée dans le recueil intitulé : « Rerum suevicarum scriptores », de Golstadt; | *Relation d'un voyage à la Terre-Sainte et à Jérusalem, et du retour en* 1480 (en allemand), 1556 et 1657, in-4°, sans désignation de lieu d'impression. La rédaction du second voyage de Faber (en 1483), est attribuée à Bernard de Breydenbach, son compagnon de pélerinage. Le Huen a traduit en français plusieurs passages de la première partie et toute la seconde.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et par le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux vérités sacrées. Jean Trithème lui attribue |une *Chronique* de son ordre,|une *Histoire de Brabant*, |des *Commentaires*| et d'autres ouvrages.

*FABER (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, vers la fin du xve siècle, fut lié avec Érasme, prit sa défense en plusieurs occasions, et se rangea ensuite du côté de ses adversaires. Il eut le titre de prédicateur de Maximilien Ier et de Charles-Quint, et mourut à Rome en 1530. Il est auteur d'une *Oraison funèbre de Maximilien* Ier.

FABER (Jean), appelé, ainsi qu'un de ses livres, le "Marteau des hérétiques", naquit à Leuckerchen, en Souabe, [vers l'an 1470], entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma, en 1531, à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avait mérité. Il mourut le 12 juin 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs Ouvrages d'histoire, de controverse et de piété, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 et 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les versions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité et de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber d'avec un autre Jean Faber, également dominicain, et né aussi en Souabe, qui vivait dans le même temps, et écrivait dans le même genre et de la même manière. [Ils font naître celui-ci à Heilbron vers 1500, et le font mourir vers 1570]: leur opinion paraît être fondée. Ils lui attribuent : | *Enchiridion bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4°; | *Fructus quibus dignoscuntur hæretici;* ouvrage solide et curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther, [Augsbourg, in-4°; | *Testimonium Scripturæ et Patrum B. Paulum apost. Romæ fuisse*, Anvers, 1553, in-4°; | un *Traité* (en allemand) *de la messe et de la présence réelle de J.-C. dans le sacrement de l'eucharistie*, 1555, in-4°, traduit en latin par Surius, Cologne, 1556, et en français par N. Chesneau, 1564, in-4°.]

FABER (Pierre), né en Savoie, fut un des neuf premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie, que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne et en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins et d'hérétiques, et répandit l'instruction chrétienne, particulièrement dans les villages et parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER (Basile), né à Soraw, en Silésie, en 1520, fut recteur du collége d'humanités à Erfürth, où il mourut en 1576, et se fit connaître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchmer, Cellarius, Grævius, firent successivement des augmentations à ce

Dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La dernière édition est de La Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber donna aussi une *Traduction* allemande des "Remarques" latines de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus ardents de cet hérésiarque.

* FABER (Jean-Ernest), orientaliste saxon, naquit à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen, en février 1745. Après avoir été répétiteur dans le séminaire de Gottingue, il fut reçu docteur en philosophie, puis nommé professeur de cette science et des langues orientales dans l'université de Kiell en 1770, et dans celle d'Iéna deux ans après. Il mourut dans cette dernière ville en 1774, laissant plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: | *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gottingue, 1768-69, 2 part. in-4°; | *Dissert. de animalibus quorum fit mentio Zephan*, cap. 2, vers. 14, ibid., 1769, in-4°, réimprimée dans les "Monuments scythes de la Palestine" de Cramer, Hambourg et Kiell, 1777; | *Historia mannæ inter Hebræos*, sect. 1, Kiell, 1770; sect. 2, Iéna, 1773; | *Programma novum de Messia, exactis 490 annis post exilium Judæorum babylonicum, nascituro, ex Zacharia*, cap. 3, vers. 8, 9, 10. | *Repetitum vaticinium spatio 70 hebdomadum Daniel*, c. 8, v. 24, *iisdem natalibus præfinito novam lucem effundens*, Kiell, 1772, in-4°; | *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8°; | *Archéologie des Hébreux*, 1re partie, Halle, 1773, in-8°. Ce dernier ouvrage est écrit en allemand.

FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz en 1599. Son père, maître-échevin de cette ville, et fils d'un riche libraire de Nanci, avait été anobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau ou à l'église; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès son enfance, il annonça un goût décidé pour cette carrière: aussitôt qu'il fut en âge d'entrer au service, le duc d'Éperaon le plaça dans un de ses régiments. Il donna bientôt des preuves de capacité et de courage, qui lui méritèrent la confiance des soldats et l'estime de ses chefs. Il se signala surtout en 1635. On commença dès lors à compter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoiqu'on ne pût méconnaître son courage et ses talents. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, et ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il ne faut pas mourir par pièces », dit-il à Turenne et au cardinal de La Valette, qui l'exhortaient à cette opération : « la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » En 1654, il prit Stenay. Ses services furent payés par le gouvernement de Sédan, et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres : il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit « que le refus qu'il faisait lui inspirait plus d'estime pour lui, que ceux qu'il honorait du col-

lier ne recueillaient de gloire dans le monde. » [Personne ne l'avait cependant mieux mérité par son courage, son zèle et surtout son devouement. Après la prise de Stenay, il voulut faire ajouter quelques fortifications à cette place, et payer de ses épargnes une partie des dépenses. Ses parents lui reprochèrent d'employer de cette manière un bien qu'il devait conserver pour sa famille : « Si, leur répondit-il, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât entre les mains des ennemis, il fallait mettre à une brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas à le faire. » Ce brave militaire mourut à Sédan le 17 mai 1662, à 63 ans.] On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étaient, ne laissèrent pas de se répandre, et trouveront encore quelques partisans. On avait imaginé qu'il était sorcier; on prétendit que le diable l'avait enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avait du goût pour l'astrologie judiciaire, et d'autres curiosités vaines ou dangereuses. (*Voyez* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, etc.) Le père Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié sa "Vie", en 1752, 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligés de se retirer, ils tuèrent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un camp abandonné, et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourants. Un Français, qui avait l'âme féroce, dit tout haut : « Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. » — « Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert; cherchons une vengeance plus noble. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nouriture solide le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Le père du maréchal Fabert est auteur des "Notes sur la coutume de Lorraine", 1657, in-fol.

FABIEN (Saint), Romain ou Italien, monta sur la chaire de saint Pierre après Anthère, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Évangile; mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France du pontificat de saint Clément. Saint Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, le 20 janvier 250, après un pontificat de 14 ans 1 mois et 10 jours. On lui attribue des *Décrétales* qui sont visiblement supposées.

*FABIO INCARNATO, théologien napolitain du XVIe siècle, a composé différents ouvrages dont la liste se trouve à la suite de son traité intitulé *Scrutinium sacerdotale, sive modus examinandi tam in visitatione episcopali quam in*

susceptione ordinum, Rouen, 1642, 2 parties in-8°, avec augmentations.

FABIOLE (Sainte), dame romaine, de l'illustre maison "Fabia", fut célèbre par ses vertus, surtout par sa charité et sa pénitence, dont saint Jérôme fait le plus beau et le plus touchant éloge dans son "Epitaphium Fabiolæ". Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée de son mari adultère, en avait épousé un autre. Les lois civiles, dont plusieurs, émanées des empereurs païens, subsistaient encore dans le code impérial, paraissaient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnaître son erreur et sa faute; elle en fit, le jour même de Pâque, une pénitence éclatante à la vue de tout le peuple romain. Il ne se trouva, ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, aucun théologien qui prétendît ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'était donc pas connue alors parmi les chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux lois ecclésiastiques, que ce mariage fut réprouvé: car il le fut comme formellement contraire à la doctrine de l'évangile: «Putabat, dit saint Jérôme, a se virum juste dimissum, nec evangelii rigorem noverat, in quo nubendi universa excusatio viventibus viris, fœminis amputatur.... Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi: aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit.» (Hier. "Epitaph. Fabiolæ".) Qu'on juge, après cela, ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivailleurs, qui, dans ces dernières années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole pour autoriser le divorce! Cette sainte mourut à Rome vers l'an 400. « Rome, dit saint Jérôme, était un champ trop étroit pour sa grande charité. Elle s'élançait dans les îles, et parcourait les rivages de la mer, tantôt en personne, tantôt par les ministres de ses bienfaits. "Angusta misericordiæ ejus Roma fuit. Peragrabat insulas; et reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore vel transmissa munificentia circuibat".

FABIUS MAXIMUS (Quintus), dit "Rullianus", est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de "Maximus", pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J.-C., il força le camp des Samnites, et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'était contre la coutume de la république. Il triompha des Apuliens, des Lucériens, des Samnites, et enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iraient le 15[e] de juillet depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS (Quintus Maximus Verrucosus), surnommé "Cunctator", ou "le Temporiseur", un des plus grands capitaines de l'an-

cienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J.-C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui : on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contremarches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui méritèrent le nom de "Temporiseur". Les Romains, mécontents de ces remises, dont ils ne pénétraient pas la finesse, le rappelèrent sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, général de cavalerie, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre et à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de "Bouclier de Rome". Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal, ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, s'écria plein d'étonnement : « Quoi! les Romains ont donc aussi leur Annibal? » Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine, et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Annibal est aussi grand capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner. » Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de 100 ans, l'an 204 avant J.-C., si l'on en croit Valère-Maxime. C'est de lui qu'Ennius a dit :

Unus homo nobis cunctando restituit rem :
Non ponebat enim rumores ante salutem.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint à lui sans descendre de cheval; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit : « Je voulais voir si tu savais ce que c'est que d'être consul. »

FABIUS PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'histoire de sa patrie, vivait vers l'an 216 avant J.-C. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de "Pictor", parce que celui dont ils descendaient avait fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS, DOSSENUS ou DORSENUS, composa des *Farces* appelées par les Romains "Atellanes", de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

FABIUS MARCELLINUS, histo-

rien du IIIe siècle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre-Mammée.*

FABIUS Rusticus, historien du temps de Claude et de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses "Annales" et dans la "Vie d'Agricola", et cet éloge, d'un historien qui passait pour satirique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

FABLE, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit. On dit qu'elle épousa le Mensonge, et qu'elle s'occupait continuellement à contrefaire l'Histoire. On la représente avec un masque sur le visage, et magnifiquement habillée.

FABRE (Jean), carme, patriarche de Césarée, né à Tarascon, prit l'habit de carme en 1390, à Avignon. Obligé de faire un voyage en Italie pour les affaires de son corps, Martin V reconnut bientôt son mérite, et le nomma archevêque de Cagliari, capitale du royaume de Sardaigne, en 1423. Il mourut en 1442, après avoir gouverné dignement son église pendant dix-sept ans. Il laissa : *Homiliæ sacræ*, en 2 vol.

* FABRE (Pierre-Jean), médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnaudary. Il avait fait une étude particulière de la chimie, et il publia un grand nombre d'ouvrages que ses propres éloges contribuèrent à faire réussir, et qu'il avait même traduits en allemand. Les principaux sont : | *Palladium spagiricum*, Toulouse, 1624, in-8°; | *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chimicis jucundissima methodo curatorum*, Toulouse, 1627, in-8°; | *Myrothecium spagiricum, sive Pharmacopœa chimica*, Toulouse, 1628, in-8°; | *Alchimista christianus*, Toulouse, 1632, in-8°, le plus curieux de ses ouvrages; | *Panchimici, seu anatomiæ totius universi Opus*, Toulouse, 1646, in-8°.

* FABRE, ou Favre (Pierre-François), né à St-Barthélemy dans le bailliage d'Eschallens, en Suisse, au commencement du XVIIIe siècle, fut prêtre protonotaire et missionnaire en Cochinchine. Il laissa des *Lettres* curieuses sur la visite apostolique de de La Baume, évêque d'Halicarnasse à la Cochinchine, Venise, 1746.

FABRE (Jean-Claude), né à Paris le 15 avril 1668, d'un chirurgien, entra chez les Pères de l'Oratoire, et y professa avec distinction. Une édition du "Dictionnaire de Richelet", dans laquelle il laissa insérer plusieurs articles sur les matières de théologie, et des satires odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut le 22 octobre 1753, dans la maison de Saint-Honoré, à Paris, à 85 ans. Il avait prêché avec quelque succès, et son esprit se pliait facilement à tous les genres d'étude. On a de lui : | l'Édition citée du "Dictionnaire de Richelet", revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon (Amsterdam), 3 vol. in-fol., sour le titre de *Nouveau Dictionnaire français*, etc., avec des remarques et additions du P. Aubert; | un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions; | une *Traduction* des OEuvres de Virgile, avec des disser-

tations, des notes, et le texte latin, Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimé en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au-dessus de celle de Martignac. | Une *Continuation* de l'"Histoire ecclésiastique" de Fleury, en 16 vol. in-4°, et in-12, depuis 1414 jusqu'en 1595. On en a donné une nouvelle édition en 1777. Il l'avait poussée beaucoup plus loin; mais, les 2 derniers tomes ayant été changés en quantités d'endroits par des mains étrangères, et défense ayant été faite de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style et pour le choix des matières, et surtout pour la sagesse et l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, et mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile, mais sans correction et sans élégance. L'abbé Rondet, qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, et donné au fanatisme de la "petite église" un essor plus libre. C'est cependant cette *Continuation* de Fleury qui est perpétuellement citée par les compilateurs du jour; et le fanatique Fabre, le fanatique Rondet, sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion et de mensonge. | *Entretiens de Christine et de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture sainte*, in-12; | un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* en manuscrit; | la *Table* de la traduction française de l'Histoire du président de Thou, in-4°. [On lui doit encore l'édition de Phèdre, ainsi intitulée: *Phædri, Augusti Cæsaris liberti, fabularum æsopiarum libri V. nova editio emendata; notis gallicis selectissimis, appendice ad ejusdem fabulas; Publii Syri aliorumque veterum sententiis aucta*, *Parisiis, fratres Barbou*, 1731, in-12.] Il avait aussi commencé la *Table* du "Journal des savants", dont il se déchargea peu après sur l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé FABRE, ou FAVRE, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Hochards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti, et supprimé par un décret du saint-office le 16 juin 1746.

* FABRE (Dom Louis), savant bibliographe, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Roujan, diocèse de Béziers, en 1710, mort en 1788, à Orléans, bibliothécaire de cette dernière ville, a laissé un *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque fondée par Guillaume Prousteau*, etc., Orléans, 1777, in-4°.

* FABRE (Pierre), chirurgien royal au collége de chirurgie et conseiller du comité de l'académie royale, né en 1716, à Tarascon, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: | Un *Essai*, 1758, in-12; | Et un *Traité*, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimprimé et traduit en allemand en 1777 (sur les maladies qui affligent l'homme dégradé par ses excès; | *Essai sur différents point de physiologie*, 1778, in-8°; traduit en allemand par Platner, 1778, in-8°; | *Recherches sur la nature de l'hom-*

me considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie, 1776, in-4°; | *Réflexions sur la chaleur animale*, 1784, in-8°; | *Essai sur les facultés de l'âme*, Amsterdam, 1785, in-12, réimprimé en 1787; | *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, 1790, in-8°. Pierre Fabre a inséré aussi plusieurs *Mémoires* dans la « Collection de l'académie royale de chirurgie ». — Son frère, FABRE (Antoine), religieux de l'ordre des grands carmes, et prédicateur distingué, né en 1710 à Tarascon (Provence), mort à Aix en 1793, fut chargé en 1743, par les autorités civiles et ecclésiastiques d'Arles, de faire le *Panégyrique* de cette ancienne ville, où il séjournait alors. Cet opuscule fut imprimée à Aix; mais le recueil des *Sermons* de l'auteur n'a jamais vu le jour.

* FABRE DE L'HÉRAULT, avocat de Montpellier, député à la convention, vota dans le procès de Louis XVI la peine de mort sans appel ni sursis. Envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, en qualité de commissaire, il voulut se mêler de la conduite des troupes, qu'il désorganisa: on peut ainsi attribuer à son ignorance la défaite de Dagobert à Truillas le 22 septembre 1792, la retraite forcée de Turreau et l'inaction de Doppet. Il chercha du moins à réparer par son courage les désastres qu'il avait amenés par son incapacité. Attaqué par le général Lacuesta, il fut tué au moment où il ralliait les fuyards. La Convention lui accorda les honneurs du Panthéon, et à sa veuve une pension.

* FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), régicide, né à Carcassonne, le 28 décembre 1755, d'une famille bourgeoise, parut sur divers théâtres, à Lyon, à Bruxelles, etc., avec assez peu de succès; mais il possédait des talents d'agrément qui le firent réussir dans le monde; il savait peindre en miniature, graver, jouer de plusieurs instruments, et il composait de la musique et des vers. A peine âgé de 16 ans, il avait publié une épître en vers, intitulée: l'*Étude de la Nature*, qui avait concouru pour le prix de l'académie française en 1771. Ayant composé une nouvelle *Épître*, et obtenu le prix de « l'églantine » aux Jeux-Floraux de Toulouse, il ajouta à son nom celui de cette fleur. Ce succès lui fit quitter le théâtre. Il se rendit à Paris, le portefeuille garni d'une douzaine de pièces, *Tragédie*, *Comédies*, *Opéras comiques*, etc. Quelques-unes réussirent assez pour donner à Fabre une certaine vogue littéraire. D'un caractère remuant, mais sans fortune il ne pouvait manquer d'embrasser le parti de la révolution, dans l'espoir de s'y enrichir. Aussi, dès le commencement des troubles, il se lia avec Lacroix, Camille-Desmoulins, Danton, etc. Il décriait la monarchie et calomniait la cour, soit dans des *Pamphlets*, soit dans le « Journal des révolutions de Paris », dont il était un des rédacteurs. Non content d'avoir provoqué par des écrits incendiaires la journée du 10 août, il voulut y prendre une part très-active. D'abord membre de la commune, qui s'installa dès que le trône eut été renversé, il devint ensuite secrétaire de Danton. On l'accusa avec assez de fondement d'avoir été, le 2 septembre 1792, l'un des provocateurs des massacres

des prisons, après avoir eu cependant la précaution d'en faire sortir sa cuisinière détenue pour dettes. Député à la convention par la ville de Paris, il défendit le général Caffarelli du Falga, qui, devant toute l'armée du Rhin, avait refusé de reconnaître les décrets dans lesquels l'assemblée législative prononçait la déchéance du roi. Mais cette modération n'alla pas plus loin, et il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, entra au comité du salut public, et fut regardé comme un des membres les plus féroces de cet affreux tribunal. Fabre se rendait justice à lui-même lorsqu'il disait qu'il sentait un "suspect" d'un quart de lieue. Ce fut encore lui qui provoqua le décret qui ordonnait de ne pas faire de prisonniers anglais ou hanovriens. Ennemi du parti de la Gironde, il déposa, après le 31 mai, contre Brissot et ses collègues, fit décréter le "maximum", l'arrestation de tous les Anglais qui étaient en France, et adopter le calendrier républicain composé par Romme. Fabre, qui avait embrassé le parti de la révolution par un motif de cupidité, se trouvait possesseur d'une grande fortune, souillée du sang des victimes qu'il avait fait immoler. Ses collègues, qui tous n'avaient pas été aussi heureux que lui, jetèrent sur ses richesses un œil envieux. Ayant encouru dans ce moment la haine d'Hébert, pour avoir fait arrêter deux protégés de ce révolutionnaire, sa perte fut résolue par le parti, alors tout-puissant à la convention. Biroteau l'accusa le premier d'avoir demandé un roi, d'une manière détournée, dans le comité de salut public, et d'avoir presque osé désigner le fils de Louis XVI. Hébert provoqua son exclusion de la société des Jacobins. Obligé de se justifier devant ses accusateurs, il fut interrompu par les terribles cris: "A la guillotine"! Dans ce même moment la société des "Cordeliers" et celle des "Droits-de-l'Homme" le faisaient déclarer chef du "modérantisme", et "traître à la patrie". La convention, de son côté, le mit en accusation, comme falsificateur d'un décret relatif à la Compagnie des Indes, et complice de la "conspiration de l'étranger". Tout le parti d'Hébert, qui avait juré sa perte, ne cessa de demander son supplice et de l'accuser de royalisme, de concussion et de friponnerie. Il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire avec Delaunay d'Angers et Danton, et ce dernier se plaignit, en parlant de Fabre et de Delaunay, qu'on l'eût "accolé à des voleurs". Fabre, condamné à mort, et exécuté le 5 avril 1794, avait alors 39 ans. Il montra peu de fermeté à ses derniers moments. Sa veuve n'hérita que d'une fortune médiocre, et demanda à la convention, après le 9 thermidor, des secours qui lui furent accordés. Considéré comme littérateur, Fabre ne manquait pas de naturel; il avait de la verve, des inspirations heureuses, et l'on trouve quelques situations dramatiques dans ses pièces de théâtre; mais ces qualités étaient entièrement couvertes par les fautes que son peu d'instruction lui faisait commettre. Il a composé, entre autres, quelques *Tragédies* et dix-sept *Comédies*, qui, la plupart, n'ont dû leur succès éphémère

qu'aux principes de l'auteur, et aux époques où elles furent jouées. Nous citerons : | *Le Collatéral*, ou *L'Amour et l'Intérêt*, comédie, jouée en 1789 ; | *Les Gens de lettres*, ou *le Poète provincial à Paris*, en cinq actes et en vers, 1787 ; | *Le Présomptueux*, ou *l'Heureux imaginaire*, en trois actes et en vers, 1790. Collin d'Harleville avait traité des sujets analogues dans l'"Optimiste" et les "Châteaux en Espagne". Cela établit une rivalité entre les deux auteurs, et Fabre attaqua son rival : d'abord par une satire virulente, intitulée *Mes souvenances*, et ensuite par des propos calomnieux qu'il inséra dans la préface du *Philinte*, à une époque où les jours de Collin d'Harleville pouvaient être compromis (1793). | *Le Philinte de Molière*, ou *la suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1790. C'est sa meilleure comédie ; cependant La Harpe fait de cette pièce une critique extrêmement sévère, et en prend occasion de faire sentir toute la perversité des principes de l'auteur. | *L'Intrigue épistolaire*, en cinq actes et en vers, 1791 ; | *Les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, jouée et imprimée en 1799, cinq ans après la mort tragique de l'auteur ; | *L'Héritière* et *Le Sot orgueilleux*, comédies en cinq actes et en vers, 1791. On a imprimé en 1802 les *OEuvres* de Fabre, sous le titre d'"OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Eglantine".

* FABRE (Jean), né à Nîmes le 18 août 1727, de parens commerçants et protestants, mort à Cette en 1797, est connu par un trait de piété filiale qui a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet d'un drame intitulé "l'Honnête criminel". Louis XIV ayant interdit aux protestans l'exercice public de leur culte, il leur était défendu, sous peine des galères, de se réunir pour leurs cérémonies religieuses. Cependant le 1er janvier 1756, Jean Fabre accompagne son père aux exercices du protestantisme. La force armée vient dissiper cette réunion, et, à la vue de son père saisi par les soldats, Fabre s'élance auprès de l'officier qui les commandait, et le supplie de lui laisser prendre la place du vieillard qui est entre leurs mains. L'officier consent à cet échange ; Fabre, conduit à Montpellier, est condamné aux galères ; et ce n'est qu'au bout de six ans que la cour, informée de ce trait d'amour filial, le rend à la liberté.

* FABRE D'OLIVET, littérateur, né à Ganges le 8 décembre 1768, d'une famille protestante, mort à Paris en mai 1825, fut destiné au commerce, et vint à Paris à l'âge de 12 ans. S'étant lié avec quelques jeunes auteurs, il prit du goût pour la musique et la poésie. Il débuta, en 1789, par un opéra intitulé, *la Prise de Toulon*, et donna ensuite quelques autres pièces qui furent assez bien accueillies du public. Il ne paraît pas qu'il ait figuré dans nos troubles révolutionnaires, ni occupé d'emploi, au moins important. On a de lui, indépendamment de l'ouvrage indiqué : | *Le Sage de l'Indostan*, 1796, en un acte et en vers ; | *Azalaïs*, 1800 ; | *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8°. | *Guérison de Rodolphe Grivel, sourd et muet de naissance*, 1811, in-8°. Fabre d'Olivet avait cru trouver dans des livres anciens le

moyen de faire parler les muets, d'après une méthode pratiquée par les prêtres de Memphis : il en fit l'essai sur le jeune Grivel, qu'il assura avoir guéri, ce qui éleva une contestation entre lui et Sicard et Prony, qui présentèrent au ministère un rapport sur ce fait. | *Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits, pour la première fois, en vers eumolpiques français*, 1813, in-8°; | *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, deux parties, in-8°. Fabre d'Olivet eut part à la rédaction de la "Bibliothèque des Romans". Il ne manquait ni d'instruction ni d'imagination; mais on trouve dans ses écrits des idées plus que singulières.

* FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), naquit à Jaujac (Ardèche), le 19 juillet 1785, d'une des familles le plus anciennement considérées dans cette partie du Languedoc. Il fit ses études à Lyon avec éclat, et vint à Paris, à l'âge de 19 ans. Les hommes qui étaient alors à la tête de notre littérature furent tous frappés de ses premiers essais; ils lui prédirent dès lors une brillante carrière, et le jeune écrivain dépassa bientôt leurs espérances. A 26 ans, il avait déjà été couronné cinq fois par l'académie française, dans les concours d'éloquence comme dans ceux de poésie, et pour des ouvrages non-seulement supérieurs à ceux de concurrents pleins de mérite, mais aussi bien accueillis par le public que par les juges du concours. Tant de succès étaient un "phénomène" dans l'histoire des lettres. Ce fut l'expression dont se servit le secrétaire perpétuel de l'académie dans son Rapport lu à la séance du mois d'avril 1810, dans laquelle Victorin Fabre reçut deux couronnes, l'une pour le *Tableau littéraire de la France au* XVIIIe *siècle*, l'autre pour l'*Eloge de La Bruyère*; et l'élite de la capitale, en interrompant le rapporteur par des applaudissements unanimes, montra qu'à ses yeux cette expression était le mot propre. Victorin Fabre ne parut pas avec moins de succès dans les concours des sociétés littéraires de nos provinces. En 1811, l'académie des Jeux-Floraux couronna à l'unanimité son ode intitulée *Le Tasse*, ouvrage d'un genre tout nouveau, où l'histoire d'un écrivain et l'analyse de ses écrits se prêtent à tous les mouvements et revêtent toutes les couleurs de la poésie. Déjà, en 1808, l'académie du Gard avait couronné, aussi à l'unanimité, son poème sur *la Mort d'Henri IV*, où la catastrophe qui priva la France de ce grand roi est peinte avec les traits les plus épiques et les plus touchants. Le succès de plusieurs petits poèmes de différents genres, *Élegies, Épîtres, Discours* ou *Vers*, dont quelques-uns furent traduits en langues étrangères, et surtout la supériorité avec laquelle l'auteur fit à l'Athénée de Paris, en 1810 et 1811, un *Cours d'éloquence française*, augmentèrent encore la renommée que lui avaient déjà donnée ses triomphes académiques. L'attention publique était fixée sur lui; son nom revenait sans cesse dans les discussions des journaux et des salons. L'empereur, dont la politique cherchait à s'entourer de tous les genres d'il-

lustrations, voyait avec peine un écrivain de ce talent soutenir dans tous ses ouvrages des principes opposés au système du gouvernement. Il tenait beaucoup à vaincre son opposition et particulièrement à obtenir de lui une pièce sur le "Mariage" ou sur la "Naissance", sujets que presque tous les poètes chantèrent, la plupart d'enthousiasme, quelques-uns à regret. Il lui fit faire les offres les plus brillantes pour l'y engager, mais en vain. De tous les poètes alors en réputation, Victorin Fabre est peut-être le seul avec Delille dont le nom ne se trouve ni dans le recueil intitulé l'"Hymen" et la "Naissance", ni dans la "Couronne poétique de Napoléon-le-Grand". Soit que cette indépendance eût indisposé quelques académiciens, comme on l'a cru dans le temps, soit, comme on l'a dit aussi, que la jalousie littéraire s'en soit mêlée; que certains juges, fatigués des succès annuels du poète-orateur, se soient souvenus de l'ostracisme, et qu'ils aient voulu bannir Victorin Fabre des concours, son *Éloge de Montaigne* n'obtint, en 1812, qu'une mention honorable. L'académie elle-même, honteuse de son arrêt, donna, dans son Rapport, plus d'éloges à cet ouvrage exclu qu'elle n'en avait accordé à aucun ouvrage couronné; et, lorsque le *Discours* parut, il n'y eut qu'une voix pour le venger de l'injustice académique. Les critiques mêmes qui, jusque-là, avaient montré à l'égard des écrits de Victorin Fabre une malveillante partialité, parlèrent de celui-là presque comme le cardinal Maury qui l'appelait une "grande création oratoire", et comme Garat, qui y voyait "un des chefs-d'œuvre de la langue française et de toutes les langues". Victorin Fabre, qui s'était retiré des concours, fut bientôt ramené dans la carrière de l'éloquence par Napoléon lui-même. On sait que le maréchal Bessières périt dans la campagne de 1813. L'empereur voulut que l'*Oraison funèbre* de ce guerrier fût prononcée avec la plus grande pompe aux Invalides, en sa présence, et en celle des grands corps de l'état, et de députations de tous les corps de l'armée. Il choisit pour orateur Victorin Fabre, et, en ordonnant de lui en faire la proposition, il dit: « M. Fabre refuse tout, mais cette fois il s'agit de défense nationale, il ne refusera pas. » Victorin Fabre accepta en effet. La catastrophe de Leipsick et les rapides événements qui la suivirent empêchèrent la cérémonie d'avoir lieu; mais le *Discours* était écrit, et il renferme des passages comparables à ce que l'éloquence française a produit de plus élevé et de plus saisissant. Au moment où la restauration ouvrait aux talents une carrière nouvelle, Victorin Fabre, frappé coup sur coup par le malheur, sacrifia ses travaux aux plus saintes affections. Après avoir vu mourir, dans l'espace de quatre ans, sa mère et trois de ses sœurs, il resta quatre ans encore, loin de Paris, auprès de son frère malade, et ne revint qu'avec ce frère, sauvé alors par ses soins, comme il l'avait été, seize ans plus tôt, par son courage et son dévouement, dans un naufrage sur le Rhône. Ces quatre années sont peut-être perdues pour sa renommée littéraire; mais elles ne le seraient point pour sa gloire, si la gloire récompensait toujours

la manifestation de ce qu'il y a de plus noble dans le cœur et de plus élevé dans le caractère. A son retour dans la capitale, on s'attendait à le voir réimprimer ses anciens écrits, qui, rapidement épuisés, manquaient depuis long-temps dans la librairie, et donner en même temps d'autres ouvrages dont on savait qu'il s'était occupé. Il ne fit ni l'un ni l'autre, peu soucieux dès lors de succès littéraires, et croyant peut-être que le moment n'était pas venu d'agir sur les idées du public par de grandes compositions. Les hommes les plus éloignés de partager sa manière de voir en politique, ne peuvent refuser de reconnaître que ses idées étaient le fruit de sa conviction, et que le mot dit sur lui, il y a long-temps, par le vicomte de Dammartin: « C'est un homme qui a toujours ses opinions en opposition avec ses intérêts », a été également vrai durant tout le reste de sa vie. A l'époque dont nous parlons, n'approuvant ni la marche suivie par le gouvernement, ni le système de l'opposition, incapable de transiger avec ce qu'il croyait juste, il se tint à l'écart. Convaincu de l'influence funeste de la coterie doctrinaire, alors maîtresse de presque tous les journaux appelés "libéraux", il combattit les erreurs que cette coterie cherchait à répandre; il défendit contre elle la gloire des écrivains qui, sous Louis XIV et dans l'âge suivant, avaient jeté tant d'éclat sur la France : c'était là son principal but dans un ouvrage périodique qu'il fonda, en 1824, sous le titre de *la Semaine*. En 1822 et 1823, il reparut dans la chaire de l'Athénée de Paris, et y lut la première partie d'un grand ouvrage sur les *Principes de la société civile*. Ce fut à l'expérience des peuples qu'il demanda les principes de l'art de régir les peuples. Ce fut en traçant l'histoire de la civilisation, en notant la naissance, les progrès et la chute des diverses institutions, les circonstances qui les firent naître, se répandre et tomber, qu'il voulut donner quelque chose de l'évidence des sciences positives à la politique, devenue aussi une science d'observation. Cet ouvrage est inédit, et la mort prématurée de l'auteur l'a même empêché de le terminer; mais d'excellents juges, qui ont assisté aux séances de l'Athénée et entendu lire chez l'auteur quelques autres fragments, en parlent comme d'un ouvrage supérieur encore à tous ses écrits imprimés. Ils citent surtout la réfutation des doctrines de Rousseau sur les premières phases de l'état social, un tableau des services que la civilisation doit au christianisme, et un morceau sur les effets politiques des lettres et des arts dans la Grèce. Victorin Fabre laisse aussi en portefeuille un *Recueil de fables politiques* et un poëme en 4 chants et en vers de dix syllabes, intitulé *la Tour d'Églantine*. Cet écrivain, que le vœu des académiciens les plus illustres appelait à l'académie, quand il n'avait que 26 ans, à qui, dès l'année 1811, Fontanes disait, en lui montrant son habit d'Institut et faisant allusion aux six couronnes du jeune auteur : « Vous avez deux fois l'étoffe de cet habit-là », est mort à 45 ans sans être de l'académie : nouvelle preuve de son éloignement pour toute espèce d'intrigue, et de la puissance de

l'intrigue dans la littérature de nos jours. Sa mort, arrivée le 29 mai 1831, après plus de trois ans d'une maladie de l'estomac, produisit dans Paris une vive sensation. Entre les « Discours » prononcés sur sa tombe, on remarque celui de M. Alexis Dumesnil.

* FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né à Carcassonne le 8 décembre 1755, enlevé par le choléra en juillet 1832, était avant la révolution avocat au parlement de Toulouse. Député en 1783 aux Etats du Languedoc, il fut nommé en 1790 commissaire du roi pour organiser le département de l'Aude, puis procureur-général-syndic, et enfin commissaire-royal près le tribunal criminel de Carcassonne. Proscrit sous le régime de la terreur, il siéga ensuite comme député de l'Aude au conseil des cinq-cents, où il s'occupa presque exclusivement de finances. Pendant 14 ans, il fut rapporteur des commissions de finances, soit dans ce conseil, soit au tribunat. Ce fut lui qui en 1796 s'opposa à ce que le Directoire affermât le transport des lettres, qui fit décréter en 1797 l'impôt sur les billets de spectacle, au profit des hospices dont la plupart avaient été ruinés par les dilapidations des révolutionnaires, et qui proposa le rétablissement de la loterie et l'impôt sur le sel : mais la morale et la religion repoussent l'un, et l'autre est opposé à la prospérité de l'agriculture. Le 4 juillet 1798, il demanda le rétablissement des octrois de bienfaisance. En même temps il donna un plan général de comptabilité pour toute la France, et plus tard s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'emprunt forcé et la loi des ôtages. On lui doit en outre l'organisation des ponts et chaussées. A l'époque où s'établit le gouvernement consulaire, Fabre de l'Aude fut envoyé dans le Midi en qualité de commissaire, pour chercher à concilier les partis. De retour à Paris, où il fit dès lors partie du tribunat, il continua à ne s'occuper que de finances. Ce fut vers cette époque qu'il fit paraître un écrit intitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac et moyen de l'améliorer*, ouvrage dans lequel on trouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des droits-réunis. Le 16 mars 1803, Fabre proposa de déclarer la contribution foncière fixe et immuable, seul moyen suivant lui de faire disparaître l'inégalité de la répartition, et de donner quelques capitaux à l'agriculture. Nommé président du tribunat, il félicita Buonaparte devenu empereur; puis, chargé d'aller complimenter en Allemagne le vainqueur de tant de peuples, il ne put atteindre ce conquérant; mais, arrivé à Lintz, il reçut 170 drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il apporta en France. Commandant de la légion-d'honneur à l'époque de la création de cet ordre, il fit partie du sénat le 14 août 1807. Il avait reçu en même temps le titre de comte, et plus tard (1810) il fut élu membre du grand conseil d'administration du sénat. Buonaparte ne tarda pas à le nommer procureur-général près le conseil du sceau des titres. Bien qu'attaché par affection au gouvernement impérial, Fabre fut un des 67 pairs qui votèrent en 1814 la création d'un gouvernement provisoire. Il indiqua par une motion d'ordre les principales

bases constitutionnelles, si imprudemment adoptées à St-Ouen, et, chargé de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa d'abolir la confiscation, déclarant à cette occasion qu'il n'avait jamais voulu acquérir ni biens d'émigrés ni biens du clergé. Compris au nombre des pairs de Louis XVIII, il fut de l'avis du ministère qui demanda des mesures restrictives de la liberté de la presse. Il fit aussi partie de la chambre des pairs des "cent-jours", et, quoiqu'il se fût opposé à la proclamation de Napoléon II, et qu'il eût fait, après la bataille de Waterloo, des démarches pour supplier Louis XVIII de revenir à Paris, il ne recouvra la pairie qu'en 1819. Depuis cette époque, Fabre monta rarement à la tribune; il votât ordinairement avec le ministère, mais ses opinions avaient une tendance libérale qui résultait, sans doute, des habitudes qu'il avait prises au conseil des cinq-cents et au tribunat. Fabre de l'Aude a publié: | *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8°; | *Traduction d'un ouvrage italien, intitulé*, "Réflexions politiques et morales", *avec des notes du traducteur, en italien et en français*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

FABRETTI (Raphaël), né à Urbin, en Ombrie, l'an 1618, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange, sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre: connaissance de l'histoire grecque et romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondance avec les savants, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. | *De aquis et aquæductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12; | *De columna Trajani, cum Alphonsi Ciaconii historia utriusque belli Dacici à Trajano gesti*, etc., Rome, 1683, in-fol.; | *Jæsithæi ad Gronovium apologema in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4°; | *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savants qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avait un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimait l'étude avec passion, et ce qu'il y a de singulier, c'est que, loin d'affaiblir son tempérament, qui fut très-faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

* FABRETTI (Etienne), son frère, né aussi à Urbin, et jésuite à Lyon, cultiva avec succès la poésie latine; il laissa: | *Lyrica et epistolæ*, Lyon, 1747, in-8°.

* FABRI (Jean), évêque de Chartres, mort en 1390, se distingua sous les règnes orageux de Charles V et de Charles VI par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse. Il fut chargé de plusieurs missions importantes par les rois de France, et par Louis, duc d'Anjou, puis roi de Sicile, dont il était chancelier. On a de lui: | Un *Journal*, ou *Récit historique* de toutes les affaires auxquelles il prit part de 1381 à 1388, manuscrit; | *les Grandes chroniques du Hainaut depuis Philippe-le-Con-*

quérant jusqu'à *Charles VI*, 3 vol. in-8°, manuscrit, à la bibliothèque du roi; | une Réponse à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous le titre suivant: *du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme*; | un *Traité* pour prouver que saint Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; | et un autre *Traité* en latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, imprimé dans l'"Histoire de l'université de Paris" par Du Boulay.

FABRI (Honoré), né dans le diocèse de Bellai en 1607, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut long-temps pénitencier. C'était un homme extrêmement laborieux, [de la force des Gaspard-Schott, des Kircher, des Lana, qui faisaient aller toutes les connaissances de front: langues, érudition,] philosophie, mathématiques, théologie, morale; et il laissa des écrits remarquables sur toutes ces matières. On a de lui: | *Notæ in notas Wilhelmi Vendrokii*, sous le nom de "Bernard Stubrock", insérées dans le "Recueil" ou la grande "Apologie de la doctrine morale de la société de Jésus", Cologne, 1672, in-fol., et ensuite mises à l'"index", à Rome; | *Summula theologiæ*, in-4°; | un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8°. Le P. Fabri était plus propre à l'étude de la physique et des mathématiques qu'à celle de la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont: | une *Physique*, en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°; | *Dialogi physici*, Lyon, 1669, in-8°; | *De Plantis, de Generatione animalium, et de Homine*, Paris, 1666, in-4°. C'est dans ce traité, page 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Hervée eût pu tomber entre ses mains. | *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4°. [Le P. Fabri a aussi publié. | *Opusculum geometricum de linea sinuum et cycloïde*. Il écrivit sur la médecine et le quinquina, et laissa manuscrits onze volumes in-4° de *Notes* sur l'"Histoire naturelle" de Pline, contenant des apologies, des aphorismes, des parallèles, etc.]

FABRICE (Georges), né à Kemnitz, dans la Misnie, le 24 avril 1516, mort le 13 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *Poésies latines*, imprimées à Bâle, en 2 vol. in-8°, en 1567. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poèmes sacrés qui ressente la fable et le paganisme. On a encore de lui: | un *Art poétique* en 7 livres, en latin, 1589, in-8°; | une *Collection des poètes chrétiens latins*, in-8°, Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait. | Une *Description de Rome*; *Origines saxonicæ*, Leipsick, 1606, 2 vol. in fol.; compilation estimée par les savants. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian. | *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Messen, réimprimées à Leipsick en 1660, in-4°, et remplies de profondes recherches; | *Rerum Germaniæ et et Saxoniæ volumina duo*, Leipsick, in fol., 1609, etc. [On trouve

la liste des ouvrages de Fabrice, qui sont très-nombreux, dans le tome 32 des "Mémoires" de Nicéron, et dans la "Centuria Fabriciorum".]

FABRICE (André), [ou Le Fèvre,] professeur de philosophie à Sainte-Gertrude, à Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prevôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liége, mourut en 1581. On a de lui : | *Harmonia quæ nulla est confessionis augustanæ cum doctrina evangelica consensum declarans*, Cologne, 1587, in-fol. ; | des *Notes* sur le Catéchisme romain, | et des *Tragédies sacrées*.

FABRICE (Guillaume) surnommé "Hildanus", de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien dont les ouvrages ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol. avec figures, mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS (Caïus), surnommé "Lucinus", à cause de la petitesse de ses yeux, consul romain, l'an 282 avant J.-C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta 450 talents, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présents et les honneurs de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un autre sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux Romain renvoya le monstre à Pyrrhus pour être puni comme il le méritait... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles. » Fabricius fut censeur l'an 277 avant J.-C., avec Æmilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argenterie une tasse et une petite salière, dont le pied n'était que de corne; l'autre un petit plat pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornelius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce que, au mépris de la loi somptuaire, qui fixait la quantité d'argent travaillé qu'on pouvait avoir chez soi, il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire qui voudra, dit Saint-Evremont, la pauvreté de Fabricius ; je loue sa prudence, et le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du sénat un homme qui avait été nommé deux fois consul, qui avait triomphé, qui avait été dictateur. » Quoi qu'il en soit de cette réflexion et des motifs de Fabricius, ce Romain vécut et mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS Veiento, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J.-C., fit [sous le titre de *Mon Codicile*] des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. [Après la mort de Néron, il revint à Rome, et ce fut alors qu'on le nomma pré-

teur. Devenu dénonciateur sous Domitien, il parvint à un haut degré de puissance.] Tacite fait remarquer que ce Fabricius, étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

*FABRICIUS (Théodore), né le 2 février 1501, à Anhalt sur l'Yssel, dans le comté de Zutphen, fut un des apôtres de la réformation en Allemagne. Né de parents pauvres, il n'eut, pendant longtemps, aucun moyen de s'instruire, et fut même obligé de faire subsister sa mère des secours qu'il obtenait de la charité publique. Enfin, à 17 ans, il put commencer ses études à Emmerick; son zèle et son amour pour le travail lui firent bientôt obtenir des succès rapides. Après avoir été à Cologne terminer son éducation, Fabricius passa à Wittemberg, où, à l'école de Luther et de Mélanchton, il suçait les principes de la prétendue réforme. Revenu dans sa patrie au bout de 4 ans, il ouvrit à Cologne une école d'hébreu; mais, comme on ne tarda pas à s'apercevoir que, sous le prétexte de l'enseignement, il cherchait à répandre ses nouvelles erreurs, il fut chassé de la ville. Il se retira auprès du landgrave de Hesse (Philippe-le-Magnanime). Ce partisan de la réforme le choisit pour son aumônier, et le nomma, en 1536, curé à Allendorf sur la Werra; mais l'aumônier, mauvais courtisan, s'étant avisé de prêcher contre la polygamie, le landgrave, à qui Luther avait permis de prendre deux femmes, non content de lui retirer ses faveurs, le fit mettre en prison, et confisqua ses biens. Il recouvra cependant sa liberté quelque temps après, et il retourna en 1543, à Wittemberg où il professa l'hébreu et la théologie. En 1544, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst, où son zèle tracassier lui attira encore des ennemis. Accusé d'hétérodoxie dans sa secte, il fut plusieurs fois obligé de se justifier. Il termina, le 15 septembre 1550, son orageuse carrière, et laissa : | *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4°; | *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.; | *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, Henri Pierre, 1545; | des *Homélies*, des *Sermons* et des *Discours* en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés; | un *Abrégé de sa Vie*, que Théodore de Hase a inséré dans le premier fascicule de sa « Biblioth. Brem. ».

FABRICIUS (François), [nommé aussi Lefèvre,] né à Duren, dans le duché de Juliers, fut principal du collége de Dusseldorf, et mourut en 1573 dans sa 40e année. On a de lui : | *Pauli Orosii Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache, dans ses *Notes*, à déterminer la véritable manière de lire le texte, à indiquer les endroits des historiens profanes qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, et enfin à fixer les points de chronologie. Le père André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615, avec les notes de Fabricius et celles de Lantius. | *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565; | *Ciceronis historia*, Cologne, 1564; Gronovius y a ajouté des notes, et elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de Cicéron.

FABRICIUS (Jérôme), né en 1537, plus connu sous le nom d'Acquapendente, sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant quarante ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619 à Padoue, laissant plusieurs *Ouvrages* sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure ni leur usage. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présents pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : « Lucri neglecti lucrum ».

*FABRICIUS (Samuel), né vers la fin du XVIe siècle, à Eisleben en Saxe, et ministre de Zerbst, est connu par un ouvrage qui a pour titre : *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8°. Il en a été fait une seconde édition, avec des « Considérations » sur les bienfaits de Dieu, Bâle, 1675. Ce sont des réflexions sur le psaume 104, « Confitemini Domino », etc. J. Fabricius dit que ces réflexions durent naissance aux *Conciones* du même auteur sur ce psaume; elles sont divisées en sept livres, qui traitent du monde en général, du ciel, des nuages, de l'air, des anges, de la terre, des eaux, de la pluie, des fruits de la terre, etc.—Fabricius (Étienne), ministre à Berne au XVIIe siècle, a laissé : | *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; | *Conciones sacræ in Decalogum*, 1649, in-4°; | *Conciones sacræ in festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4°; | *In* CL *Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol.

FABRICIUS (Vincent), né à Hambourg, le 25 septembre 1612, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubeck, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et député de cette ville à Varsovie, où il mourut en 1667. Ses charges ne l'avaient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complète à Leipsick en 1667.

* FABRICIUS (Frédéric), premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas à Stettin, et docteur en théologie de l'université de Wittemberg, avait étudié avec succès à Leyde et à Utrecht les langues orientales. Il a laissé une *Traduction* de l'hébreu du « Commentaire » du rabbin David Kimchi sur Malachie, et plusieurs *Sermons* et *Traités* de théologie polémique, écrits en allemand. Il est mort le 11 novembre 1703, âgé de 61 ans.

FABRICIUS (Jean-Albert), né à Leipsick en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse, et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait

vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie, chéri et honoré. En 1713, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importants, la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardents à le retenir qu'il n'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses honoraires de 200 écus. Il mourut en 1736 à 68 ans. C'était un homme modeste; sa douceur le faisait aimer, autant que ses lumières inspiraient de l'estime. Peu de savants ont été plus laborieux; il suffisait à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : | *Codex apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus*, etc., Hambourg, 3 vol. in-8°, 1719. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savants. On y trouve une notice de tous les évangélistes, des faux Actes des Apôtres et des Apocalypses, dont l'Église fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, et ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre évangiles et autres écrits canoniques constamment et généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avait pas le caractère de l'inspiration est tombé dans l'oubli. | *Bibliotheca græca, sive Notitia scriptorum veterum græcorum*, etc., 14 vol. in-4°, publiés à Hambourg, depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs grecs ou modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708 : éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivants sont semblables, quoique réimprimés. | *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, in-fol., 1718. C'est le recueil des écrits latins sur les matières ecclésiastiques. | *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8°, augmentés d'un 8ᵉ en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la Vie et les Eloges des illustres Hambourgeois. | *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, 2 vol. in-8°, 1722 et 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'Ancien Testament ce qu'il avait pratiqué à l'égard du Nouveau dans son *Codex apocryphus*. | Une savante édition de "Sextus Empiricus", grecque et latine, Leipsick, 1718, in-fol.; | un *Recueil en latin des auteurs qui ont prouvé la vérité du christianisme*, 1725, in-4°; | un excellent ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre : *Théologie de l'eau*, 1743, Paris, in-8°, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur; | *Les écrivains de l'histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius; auxquels il joignit les "Origines de Hambourg" par Lambeccius, et les "Inscriptions" de cette même ville par Anckelman : le tout orné

de notes savantes et d'appendices, in-fol.; | une édition du « Theatrum anonymorum et pseudonymorum » de Placcius, in-fol.; il y ajouta une *Préface* et la *Vie* de l'auteur ; | *Bibliotheca latina*, 1707, 1708 et 1721, 3 vol. in-8°, réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4°; | *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, 5 vol. in-8°, réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4°; | *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques. | *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suam obierunt*, Hambourg, 1707, in-8°; | une Edition de « Polyhistor » de Morhof, Lubeck, 1741, 2 vol. in-8°. [H.-S. Reimar, gendre de Fabricius, a donné « De vita et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius », 1737, in-8°, avec le portrait de ce savant bibliographe.]

FABRICIUS (François), né à Amsterdam le 10 avril 1663, fut ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs Dissertations recueillies en 5 vol. in-4°, Leyde, 1727. Les principales sont : | *Christus unicum ac perpetuum Ecclesiæ fundamentum*; | *Sacerdotium Christi juxta ordinem Melchisedecis*; | *Christologia noachica et abrahamica, seu Dissertationes ad selectos textus Veteris et Novi Testamenti*; | *De fide christiana patriarcharum et prophetarum*, etc. Il a fait aussi imprimer des *Sermons* en hollandais. Ce savant mourut le 7 juillet 1738.

*FABRICIUS (Christophe-Gabriel), né à Schacksdorf, village de la basse Lusace, le 18 mai 1684, fit des cours de théologie à l'université protestante de Wittemberg. En 1703, il fut chargé d'aller prêcher l'Évangile en langue slave, dans la basse Lusace, et en 1740 dans la Lusace supérieure. Il y mourut le 12 juin 1757. Il a laissé : | un *Catéchisme* en langue slave; | *Herrenhuth démasqué*, Wittemberg, 1743; | *Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers*, Wittemberg, 1749, in-8°. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Christophe Fabricius y combat la secte des herrenhuthers. (*Voyez* Zinzendorf.)

*FABRICIUS (Jean-Chrétien), le plus célèbre entomologiste du XVIIIe siècle, né en 1742 à Tundern dans le duché de Sleswick, se rendit à Upsal pour y suivre les cours de Linné, et devint l'ami de ce savant naturaliste. Il fit plusieurs voyages dans les diverses contrées de l'Europe, et se trouvait en France au moment de la guerre du Danemarck avec la Grande-Bretagne. Ayant appris le bombardement de Copenhague par la flotte anglaise, il voulut, malgré les prières de ses amis, partir aussitôt pour le Danemarck, disant : « Mon roi est malheureux, il faut que je retourne auprès de lui. » Il partit, et peu de temps après on apprit sa mort, arrivée en 1807. Il laissait un grand nombre d'ouvrages, estimés des savants. Nous citerons : | *Systema entomologiæ*, Flensbourg, 1775, in-8°; | *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8°; | *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à

1796, 7 vol. in-8°; | *Supplementum entomologiæ systematicæ*, ibid., 1778, in-8°; | *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8°; | *Recueil d'écrits pour l'administration*, Kiell, 1786-1790, 2 vol. in-8°; | *Voyage en Norwége*, Hambourg, 1779, in-8°. Il en a paru une traduction française, par MM. Millin et Winckler, 1803, in-8°; | *Lettres sur Londres*, Leipsick, 1784, in-8°; | *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiell, 1804, in-8°; | *Éléments d'économie politique à l'usage des étudiants*, Flensbourg, 1775, in-8°; Copenhague, 1783, in-8°; | *Remarques sur le Danemarck*, écrites en anglais et publiées par Pinkerton dans la "Géographie moderne", tome 1er, édition de 1807.

* FABRICIUS (Otto), prédicateur protestant, né en 1744, fut nommé missionnaire pour les colonies danoises de Frédériksand, et partit pour ce pays en 1768. Pendant son séjour, qui dura jusqu'en 1773, il s'occupa beaucoup de la langue des Groenlandais, et s'adonna à la recherche des plantes du pays, sans études préliminaires, sans autre livre que le "Systema naturæ", sans autres conseils que ceux du célèbre Otto-Frédéric Muller, avec lequel il était en relation. De retour à Copenhague, il fut pourvu successivement de plusieurs cures, et en dernier lieu (1789) de celle de Christiania, où il mourut, avec le titre et le rang d'évêque, le 12 avril 1822, à l'âge de 72 ans. Il s'était occupé de la rédaction de ses notes: son principal ouvrage qui a pour titre *Fauna groenlandica*, Copenhague, 1780, l'a fait connaître du monde savant.

* FABRICY (Gabriel), dominicain et célèbre bibliographe, né vers 1725 à Saint-Maximin, près Aix en Provence, mort à Rome en 1800, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Nommé provincial, il se rendit à Rome, où les ressources qu'il trouva pour les études de son choix finirent par le fixer. Ses connaissances en littérature lui ouvrirent les portes de l'académie "degli Arcadi"; bientôt après il mérita d'être nommé un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque "Casanata", léguée au couvent de la Minerve par le cardinal de ce nom. On connaît de ce religieux: | *Recherches sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars chez les anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des peuples relativement à cette date*, deux parties en un gros vol. in-8°, Marseille (Rome), 1764 et 1765; | *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des deux PP. Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et Rubeis*, avec un autre concernant les ouvrages de Cornet, et l'explication d'une loi de Moïse portant défense de faire amas de chevaux, etc. Ces divers opuscules sont imprimés dans le "Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques" du P. Richard, tom. 5 et 6. | *Lettre* sur l'ouvrage du P. Mamachi: "De animabus justorum in sinu Abrahæ ante Christi mortem expertibus beatæ visionis". Cette *Lettre* a été insérée dans le "Journal ecclésiastique" de l'abbé Dinouart, novembre 1768; | *des Titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres*

saints de l'Ancien Testament, 2 vol. in-8°, Rome, 1772. C'est de tous les ouvrages de l'auteur le plus important; | *Censoris theologi diatribe, qua bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8°. Cet ouvrage se trouve aussi à la suite du "Specimen variarum lectionum sacri textus", par J.-B. de Rossi. Fabricy travailla aussi, avec le P. Andifreddi, au magnifique "Catalogue de la bibliothèque Casanata", dont on regrette qu'il n'y ait eu que quatre volumes de publiés.

FABRINI (Jean), grammairien, naquit en 1516 à Fighine, en Toscane, et mourut vers 1580. Nous avons de lui des *Notes* et des *Commentaires* sur Virgile, Horace, Térence, et sur quelques Epîtres de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur temps. Fabrini est auteur de quelques ouvrages sur sa langue.

* FABRIS (Nicolas), prêtre de l'Oratoire et mécanicien célèbre, né à Chioggia, en Italie, mort dans cette ville le 13 août 1801, s'occupait en même temps de la classification des êtres marins qui se trouvent dans l'Adriatique, de l'étude des mathématiques, et de celle de la musique; il s'adonna de plus à la théologie et à la prédication, et fut professeur des novices de son ordre. Il posséda à un très-haut degré la confiance de l'évêque de Chioggia, et devint son conseil. Auteur d'un assez grand nombre de mécaniques très-ingénieuses, il fit entre autres une *Table de progressions harmoniques*, au moyen de laquelle on accordait tous les instruments à clavier, et inventa pour l'harmonica de Franklin un *Piano-Forté* très-curieux. Il imagina un *Clavecin* dont les touches écrivaient les notes à mesure qu'elles les exprimaient. Il parvint aussi à faire une *Machine* dont les ressorts dirigeaient une main de bois, qui battait la mesure suivant les morceaux de musique qui étaient exécutés. Il fit un *Tonneau* dont on pouvait tirer tout le vin sans que l'air s'y introduisît. Il s'occupa beaucoup aussi des moyens de parvenir à trouver le mouvement perpétuel. Enfin il fut l'inventeur d'une *Pendule* qui marquait dans un rapport parfait non-seulement les heures, mais encore les minutes et les secondes, françaises et romaines, avec les équinoxes et les solstices.

* FABRONI (Ange), célèbre biographe, né à Marradi, dans le duché de Toscane, le 7 septembre 1732, obtint à Rome, en 1750, une place dans le collége de Bandinelli, qu'un boulanger de ce nom avait fondé pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes Toscans. Les élèves de ce collége étaient admis au cours de celui des jésuites dit "del Nazareno"; ces Pères, qui eurent bientôt remarqué le studieux Fabroni, cultivèrent avec un soin tout particulier des talents dont il devait un jour se servir contre eux. Il étudia avec soin la philosophie, la métaphysique, les mathématiques, les lois, et fut reçu docteur à Césène. Il joignit à ces études celle de la théologie, s'occupant plus particulièrement de la jurisprudence ecclésiastique, qu'il apprécia surtout dans le "Jus ecclesiasticum" de Van Espen. Fabroni avait pris les ordres en 1758; il fut présenté au prélat Bottari, qui jouissait à Rome d'un assez grand crédit. Ce

vieillard triste et sévère lui fit un bon accueil; mais il était un des plus chauds partisans du jansénisme, et Fabroni, pour mériter toute sa protection, dut non-seulement oublier les jésuites, mais encore devenir leur ennemi. D'après les conseils de son protecteur, il fit une nouvelle étude des canons, et traduisit en italien les ouvrages des plus fameux jansénistes, tels que la "Préparation à la mort" du Père Quesnel, les "Principes et règles de la vie chrétienne" de Le Tourneux, et les "Maximes" de la marquise de Sablé. Bottari ajouta lui-même à cette *Traduction* d'amples commentaires. Fabroni, ayant remarqué que les ouvrages écrits en latin étaient ceux qui réussissaient le mieux à Rome, publia dans cette langue une *Vie du pape Clément XII*, qui, quoique très-médiocre, au style près, fut bien accueillie par le cardinal Neri Corsini, qui présenta l'auteur au maître du sacré palais. Fabroni fut choisi peu de temps après pour prononcer un *Discours* latin sur l'Ascension, dans la chapelle pontificale et devant Benoît XIV. Ce pape saisit bientôt l'occasion de lui faire du bien, en levant les obstacles que Fabroni trouvait pour se faire admettre parmi les patriciens de Pise. Malgré son dévouement à la cause de Jansénius, Fabroni, n'avançant pas dans la carrière ecclésiastique, se rendit à Florence en 1767, où ses amis lui avaient fait espérer la place de prieur du chapitre de la basilique de Saint-Laurent. Le grand-duc Léopold la lui accorda en effet, et quelque temps après il fut créé provéditeur de l'université de Pise. Le nouveau pape Clément XIV l'avait aussi nommé, à la recommandation du grand-duc Léopold, l'un des prélats de la chambre pontificale. Bientôt après Fabroni conçut le dessein de visiter les principales villes de l'Europe. Il avait déjà voyagé en Italie; il se rendit à Paris, et parcourut successivement la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Revenu en Italie, il se fixa à Pise, où il partagea son temps entre les devoirs de son emploi et l'étude des lettres, et travailla, de concert avec plusieurs autres savants, à la rédaction du "Giornale de' letterati", dont ils publiaient 4 vol. par an, et qui est composé de 104 vol. in-12. Lorsque Fabroni sentit approcher sa fin, il se retira dans une solitude auprès de Lucques, appelée "Saint-Cerbon", dans un couvent de franciscains. Il parut se repentir de son peu de ménagement pour les jésuites; et, comme si son animosité n'avait été nourrie que par la prospérité de ces religieux, il cessa de les haïr lorsque leur ordre eut été supprimé et qu'il les vit malheureux. Ayant quitté sa solitude pour revenir à Pise, il y expira le 22 septembre 1803, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui seculis* XVII *et* XVIII *floruerunt*, Pise, de 1778 à 1799, 18 vol. in-8°. Deux autres volumes ont paru après la mort de l'auteur, à Lucques, 1804 et 1805. Cette collection biographique renferme 154 *Vies*, y compris celle de l'auteur, écrite par lui-même. Toutes ces *Vies*, excepté vingt-une, sont de la plume de Fabroni. Cet ouvrage, remarquable par l'élégance du style et l'exactitude

des détails, a obtenu dans le monde savant un succès mérité.

* FABRONI (Jean), chimiste et savant italien, né à Florence en 1746, mort dans cette ville le 17 décembre 1822, fut envoyé à Paris en 1778, par le grand-duc de Toscane, pour assister à une réunion de savants chargés de trouver un système de poids et mesures à l'usage de tous les peuples civilisés. Il était employé au cabinet d'histoire naturelle de Florence, qu'il contribua, sous le grand-duc Léopold, à enrichir et à rendre l'un des plus beaux de l'Europe. Employé sous tous les gouvernements qui se succédèrent en Toscane après l'invasion des Français, il fut membre de la députation des finances de la reine régente d'Etrurie (*Voy.* Marie-Louise), veuve de Louis Ier de Bourbon. Quand la Toscane fit partie de l'empire français, Napoléon le nomma maître des requêtes, conseiller d'état, puis directeur général des ponts et chaussées pour les départements au-delà des Alpes. Appelé au corps législatif par le département de l'Arno, il obtint ensuite la croix de la Légion-d'Honneur, et les titres de baron et de commandant de l'ordre de la Réunion. Fabroni était, en outre, un des quarante de l'Académie dite « la Société italienne », et de celle des « Géorgophiles », correspondant de l'Institut de France, professeur honoraire des universités de Pise et de Wilna, etc. La chute de Napoléon ayant ramené en Toscane le grand-duc Ferdinand III, ce prince appela auprès de lui Fabroni, le nomma directeur de la monnaie de Florence, commissaire royal des forges et des mines, et le décora de la croix de l'ordre du Mérite. Dans ces divers emplois, il eut le rare avantage d'avoir beaucoup d'amis et presque pas d'ennemis. Il laissa les ouvrages suivants, tous, excepté un seul, écrits en italien : | *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, ou *Exposition du véritable plan pour cultiver les terres avec le plus grand avantage et pour se passer des engrais ;* traduit en français, Paris, Nyon l'aîné, 1780, in-12 ; | *Du ver à soie et du* byssus *des anciens*, Pérouse, 1782, in-8°, fig. L'auteur pense que la soie est le « byssus » antique ; mais le « byssus » n'est autre chose que le duvet des chèvres de Cachemire ; | *Instructions élémentaires d'Agriculture ;* Venise, 1787, in-12 ; Turin, 1791, in-12, avec des « Notes » du docteur J. Giobert ; traduit en français par Alex. Vallée, 1805, in-8°. L'auteur écrivit cet ouvrage par ordre du grand-duc de Toscane Léopold Ier. | *Dissertations sur la manière de perfectionner les vins des états romains*, Rome, 1793, in-8° ; | *Discours sur une singulière espèce de briques*, Venise, 1791. Ce sont des briques fabriquées avec une substance appelée « farine fossile », découverte en France par Faujas de Saint-Fonds, et qui rend les briques flottantes. | *Nouveau thermomètre stationnaire*, en 1793 ; | *Sur l'antiquité, les avantages et la méthode de la peinture encaustique*, 2e édition, Venise, 1800, in-8° ; | *Synopsis plantarum horti botanici regii florentini*, Florence, 1794, in-4° ; | *Les loisirs de la campagne*, ou *Libre Discussion sur quelques raisonnemens populaires*, 1800, in-8° ; | *De l'économie rurale des Chinois*, Venise, 1802, in-8° ; | *La*

Bibliothèque, Modène, 1803. Cette *Bibliothèque* est une lettre adressée au P. Pozzeto des Écoles-Pies, dans laquelle il donne un excellent moyen de préserver les livres des insectes. | *Origine et civilisation des anciens habitants de l'Italie*, Florence, 1803, in-8°; | *Des approvisionnements publics*, Florence, 1804, in-8°; | *De la pesanteur spécifique des matières d'or et d'argent*, Modène, 1806, in-4°; | *La Statère philippique*, ou *Essai sur le titre et la bonté de l'or natif*, Florence, 1808. La "statère" est une monnaie macédonienne. | *Du bronze et des autres métaux connus de l'antiquité*, Livourne, 1810. Fabroni publia ces trois derniers écrits lorsqu'il était directeur de la maison des monnaies, auxquelles ils se rapportent. Il a donné divers *Mémoires* dans plusieurs journaux périodiques, notamment au "Journal de physique" (de 1799 à 1800); et il fut un des rédacteurs des "Mémoires de la société agraire" de Florence.

FABROT (Charles-Annibal), jurisconsulte d'Aix en Provence, où il naquit l'an 1580. Ses connaissances dans la jurisprudence civile et canonique lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimait aussi, devenu garde-des-sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avait que 36 ans, et depuis 8 années il occupait avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes* sur les "Institutes de Justinien". Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable et utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de 2,000 livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction* du "Basilicon"; c'est la collection des lois romaines dont l'usage s'était conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avait été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La *Traduction* coûta à Fabrot dix années d'application constante, et lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en 1647, à Paris, en 7 vol. in-fol. Il faut y joindre le supplément par Ruhnkenius, Leyde, 1665, in-folio. En 1649, Fabrot publia une Édition des "Œuvres" de Cédrène, de Nicétas, d'Anastase le bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des "Institutes" de Théophile Simocrate, qu'il enrichit de *Notes* et de *Dissertations*. On a encore de lui | des *Observations* sur quelques titres du Code Théodosien; | un *Traité sur l'usure* contre Saumaise; | quelques *Maximes de droit* sur Théodore Balsamon, sur l'"Histoire ecclésiastique", sur les papes, | et plusieurs *Traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des "Œuvres" de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes *Notes* aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive

qu'il mit à ce grand ouvrage lui causa une maladie dont il mourut le 16 janvier 1659, à Paris, à l'âge de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme des *Commentaires* sur les "Institutes" de Justinien, des *Notes* sur Aulu-Gelle, et le *Recueil des ordonnances ou Constitutions ecclésiastiques*, qui n'avaient pas encore vu le jour, en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la "Bibliothèque du droit canon", publiée en 1661 par Voël et Justel.

* FABRY (Jean-Baptiste-Germain), né en 1780 à Cornus, diocèse de Vabres, mort le 4 janvier 1821, prit de bonne heure, au sein d'une famille estimable, le goût et les habitudes de la religion. Envoyé à Paris pour y faire ses études de droit, ses principes et sa conduite ne se démentirent point au milieu des dangers de la capitale. Il fut reçu avocat en 1804, et se livra à des travaux plus utiles que des plaidoyers. Partisan zélé de toutes les bonnes doctrines, il chercha à les répandre en publiant un recueil qui fut commencé en 1805, sous le titre de *Spectateur français au* XIXe *siècle*, ou *Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*. Cette collection, où il y a de bonnes choses, et qui fut achevée en 1812, forme 12 vol. in-8°; un 13e volume a été publié en 1827 par M. Henrion, Paris, J.-J. Blaise. Fabry publia de plus : *Chefs-d'œuvre d'éloquence chrétienne, ou Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, Massillon, sur la vérité de la religion*, formant un corps d'ouvrage, 2 vol. in-12. Depuis la restauration, il composa successivement plusieurs écrits, à aucun desquels il ne mit son nom : | *La Régence à Blois*, ou *Les derniers moments du gouvernement impérial*, 1814, in-8°; | *Itinéraire de Buonaparte de Doulevent à Fréjus*, 1814, in-8°; | *Itinéraire de Buonaparte de l'île d'Elbe à l'île Sainte-Hélène*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de* 1815 *et* 1816; | *Le génie de la révolution, considéré dans l'éducation*, ou *Mémoires pour servir à l'instruction publique depuis* 1789 *jusqu'à nos jours*. On y trouve des pièces très-curieuses sur les moyens pris à différentes époques de la révolution, pour pervertir l'éducation. | *Monuments de la reconnaissance nationale, votés en France depuis* 1789, in-8°, 1819; | *Les Missionnaires de* 1793, in-8°, 1819. C'est son meilleur livre. Fabry se proposait de faire une Histoire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres; il avait déjà commencé des recherches à cet égard; personne n'était plus en état que lui de traiter ce sujet; il connaissait parfaitement la révolution et son esprit, et il la jugeait très-bien dans ses causes, ses moyens et ses résultats; il est à regretter qu'il n'ait pas terminé ce travail. Cet homme, d'un commerce agréable, d'un jugement solide, d'une conduite soutenue, aurait pu être très-utile à la religion et à la société, par la direction qu'il avait donnée à ses travaux, et par des exemples de vertu et de piété plus puissants encore.

FACCIARDI (Christophe), né [à Verruchio ou Verrucolo], dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la pro-

vince de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistants, qu'avant de sortir de l'église ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardi venait de leur recommander. L'on a de lui : | *Exercitia spiritualia ex SS. Patribus collecta*, 3 vol. in-8°, Londres, 1590; Venise, 1597 et 1605; | *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ verruchinæ*, in-8°, Venise, 1600; | *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta*; | *Meditazioni de' principali misterj della vita spirituale*, in-4°, 1599.

* FACCIOLATO (Jacques), professeur de logique de l'université de Padoue, né à Toreglia près cette ville, dans les monts Euganées, mort en 1769, consacra toute sa vie à des recherches sur des méthodes pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont: | Une nouvelle édition du Dictionnaire en sept langues, connu sous le nom de « Calepin », Padoue, 1718, 2 vol. in-folio, depuis plusieurs fois réimprimé. | *Ortografia moderna italiana con qualche cosa de lingua per uso del seminario de Padova*, 1721, in-4°. | *Orationes latinæ*, Padoue, 1744 et 1767, in-8°. Ce sont les *Harangues* qu'il prononçait chaque année à l'ouverture des études. | *De gymnasio patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8°. | *Fasti gymnasii patavini ab anno 1268 ad annum 1752*, Padoue, 1757, in-4°. | *Epistolæ latinæ*, Padoue, 1765, in-8°. Il contribua beaucoup au grand Dictionnaire latin, publié par Forcellini.

FACIO [ou Fazio] (Barthélemi), né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alfonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : | *De bello veneto claudiano, seu inter Venetos et Gennenses*, Lyon, 1578, in-8°, etc.; | une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin; | *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24; | un *Traité des hommes illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°, par l'abbé Méhus; | Traduction latine de l'« Histoire d'Alexandre-le-Grand », en grec, par Arrien; | quelques *Opuscules*, mis au jour par Trecher, à Hanovre, 1611, in-4°. Ce savant était un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute « des trois chapitres ». Il s'agissait dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'ouvrage qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beau-

coup d'art; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant P. Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le XVIe siècle, cent fables d'Ésope, distribuées en cinq livres. Pie IV de Médicis, qui se l'était attaché quand il était cardinal, l'engagea à faire ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *Recueil de fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après sa mort, avec une dédicace à saint Charles-Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil, imprimé à Rome en 1564, in-4°, à Paris en 1797, in-12, sous le titre de *Phædrus alter*, et depuis à Londres, 1743, in-4°, orné de planches, fit connaître Faërne sur le théâtre littéraire. Le professeur L. Tranquille Denyse les traduisit en prose en 1699, et Perrault, de l'académie française, les traduisit en vers français, in-12, Amsterdam, 1718. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne était aussi bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : | *Censura emendationum livianarum Sigonii*; | *De metris comicis*, | une *Édition* de Térence; | des *Remarques* sur Catulle et sur plusieurs ouvrages de Cicéron; | *Dialogi antiquitatum*, etc.; | *In lutheranos elegiæ*. Il mourut à Rome en 1561. Pie IV et le cardinal Charles-Borromée, neveu de ce pontife, l'honoraient d'une estime particulière, ou plutôt s'honoraient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivait dans le temps où les Fables de Phèdre n'étaient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout-à-fait original. Ce n'est que 20 ans après la première édition des Fables de Faërne, que celles de Phèdre furent découvertes.

* FAESI (Jean-Conrad), né à Zurich en 1727, mort en 1790, fut curé de Flach, village près de Schaffouse. Il laissa plusieurs ouvrages historiques écrits en allemand, parmi lesquels on distingue les suivants : | *Description géographique et statistique de la Suisse*, de 1765 à 1768, 4 vol. in-8°; | *Mémoires sur divers sujets de l'Histoire ancienne et moderne*, 1765, 2 vol. in-4°, | *Histoire de la paix d'Utrecht*, 1770. Il donna aussi une *Traduction* de l'“Histoire d'Afrique et d'Espagne”, de Cardone, etc.

FAGAN (Christophe-Barthélemi), naquit à Paris en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut luimême un emploi, qui l'occupait peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçaient point tout ce qu'il était. Il avait malheureusement du talent pour le théâtre. Il travailla tour à tour pour les Français, les

Italiens, et pour la foire. On remarque dans toutes ses pièces un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont le *Rendez-vous* et *La Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, et, si on ose le dire, au-dessus de quelques petites pièces de Molière. [Ces deux comédies, ainsi que *Les Etourderies* et *les Originaux*, sont restées au théâtre. Fagan composa sept *Opéras-comiques* en société avec Panard, dont il se rapprochait beaucoup par le talent, le caractère et le genre de vie.] Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différents ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornements dont il a accompagné cette édition sont un Eloge historique de l'auteur, et une Analyse de ses œuvres. Fagan mourut à Paris le 28 avril 1755.

FAGE, ou Buchlin (Paul), "Fagius", né à Rheinzabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Contorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns : | *Apophthegmata patrum, Sententiæ morales*, 1542, in-4°; | *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4°; | *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4°; | *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

FAGE (Raimond de La), naquit en 1648 à Lille en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parents, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettait dans ses productions, surtout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenaient les artistes. Son atelier ordinaire était le cabaret. Il s'était établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, et y faisait une dépense qui paraissait au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna, au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisait beaucoup de cas de ses ouvrages.

*FAGES (Joseph), chirurgien, né à Toulouse, le 1er août 1764, de parents qui étaient sans fortune, mort le 4 juin 1824, entra à 14 ans au service de l'hôpital de St-Joseph de la Grâce; à 18 ans, il faisait déjà un cours de chirurgie et d'accouchement. Un concours ayant été ouvert en 1785 à Montpellier, pour une place de premier chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de cette ville, le jeune Fages vint disputer cet emploi; mais, quoique sa supériorité fût incontestable, il ne l'obtint point alors, les usages voulant que cette place fût donnée à celui qui occupait la place inférieure; ce ne fut que quelque temps après, et à la suite d'un nouveau concours, qu'il réussit. Il se livra dès lors à plusieurs travaux scientifiques et pratiques, relatifs à sa profession; plusieurs médailles lui furent décernées par l'académie royale de chirurgie; le célèbre Louis appré-

cia son talent, et, à plusieurs reprises, il l'invita à se rendre auprès de lui. En l'an IV, Fages fut nommé chirurgien en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, et peu de temps après il eut le même titre à l'hôpital militaire de Montpellier. Aux leçons théoriques qui étaient les seules que l'on donnât à l'ancienne université, Fages ajouta un cours de chirurgie clinique, qu'il fonda lui-même. Malgré ses talents, des inimitiés particulières empêchèrent qu'on ne le comprît parmi les professeurs, lors de la réorganisation de la faculté de médecine de Montpellier, et ce ne fut qu'après deux concours brillants qu'il obtint la chaire de médecine opératoire. Si d'un côté l'on admirait son habileté dans l'art de guérir, de l'autre on n'était pas moins étonné de la facilité de son élocution, de l'érudition dont il faisait preuve, et de l'exactitude de ses observations.

* FAGET DE BAURE (Jean-Jacques), ancien avocat au parlement de Pau, né à Orthez, le 30 octobre 1755, d'une ancienne famille de magistrature, mort à Paris le 30 décembre 1817, termina ses études au collége de Juilly. A 19 ans, il était avocat-général au parlement de Pau. Privé de cette place, il vécut dans la retraite jusqu'en 1809 : Buonaparte le nomma alors rapporteur du conseil du contentieux de sa maison. Faget de Baure, élu en 1810 membre du corps-législatif, y siégeait encore en 1814, époque du retour des Bourbons, auquel il adhéra le 6 avril, en signant l'acte de déchéance de Buonaparte. Appelé en 1811 à la cour impériale de Paris, il en était devenu l'un des présidents, et il fut conservé à la cour royale sous Louis XVIII. Pendant la session législative qui eut lieu en 1814, il monta plusieurs fois à la tribune. Son dévouement à la famille royale éclata surtout au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe. Après la seconde rentrée des Bourbons on le comprit au nombre des membres du conseil royal de l'instruction publique; il fut d'ailleurs deux fois revêtu de la députation par le département des Basses-Pyrénées et de la vice-présidence de la chambre. Il siégeait au côté droit. On a de lui : | divers Morceaux *de littérature*, notamment des *Vers sur le Dante*, insérés sans nom d'auteur dans le « Spectateur du Nord »; | *Histoire du canal du Languedoc*, rédigée sur les pièces authentiques, etc., Paris, 1805, in-8°; | *Essai historique sur le Béarn*, Paris, 1818, in-8°, ouvrage posthume.

*FAGGI, ou DE FAGGIS (Ange), appelé aussi quelquefois SANGRINO, du nom du château de Sangro, dans le royaume de Naples, où il était né vers l'an 1500, est un des religieux qui ont le plus illustré l'ordre de Saint-Benoît. Il était de la congrégation du mont Cassin. Sa vie offrit le modèle de toutes les vertus : il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et l'étude, à laquelle il se livra avec une assiduité extraordinaire. Très-versé dans les langues grecque et latine, il avait fait aussi une étude approfondie de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Il écrivait avec une facilité étonnante sur quelque sujet qu'on lui proposât. Elu supérieur de diverses maisons, il se fit remarquer par la sagesse de son administration, qu'il porta au plus haut degré dans le gouvernement

du mont Cassin et dans celui de la congrégation dont la présidence lui fut déférée à deux reprises différentes. Le pape Pie V, qui avait pour lui la plus grande estime, l'avait nommé inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge très-avancé, dom Faggi se démit de ses places, pour consacrer à Dieu tous ses moments, et mourut au mont Cassin, le 17 mars 1593, âgé de 93 ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : | *In psalterium Davidis regis et prophetæ clarissimi, Paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4°, 1575; | *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, in-4°, 1565; | *Speculum et exemplar christicolarum, seu Vita beati patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, in-4°, 1626; | *Traité sur l'oraison des 40 heures*, Florence, 1583; | *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; | *Officium 40 horarum, vario metri genere*, 1583; | *Sentiments d'un pécheur en présence du très-saint Sacrement*, en vers héroïques, Florence, 1583; | *Psautier de la Sainte Vierge*, en prose et en vers saphiques; | *Eloge en vers du P. dom Paul Piccò de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prosper Martinengo; | *Dialogues sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*; | enfin, des *Hymnes*, des *Eloges*, des *Vies des saints*, des *Sermons*, etc.

* FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète burlesque né à Florence en 1660, et mort en 1742, fut reçu, malgré sa jeunesse, dans l'académie des Apatistes. Il commença dès lors à composer des *Comédies* dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plaisants : ce qui ne l'empêcha pas d'occuper plusieurs places dans la magistrature florentine. Il laissa ses poésies burlesques sous ce titre : | *Rime piacevoli di Giam-Battista Fagiuoli*, Florence, 1729, 2 vol. in 8°, réimprimés à Lucques, 1733-45, 7 vol. in-8°. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre. Elles eurent du succès de son vivant, quoiqu'elles n'aient ni l'originalité ni la verve de celles de Berni. Ses *Comédies*, imprimées à Florence, 1734-36, 7 vol. in-12, écrites aussi dans le style facétieux et burlesque, se font remarquer par le bon ton qu'il y a toujours conservé.

* FAGNAN (Madame Marie-Antoine), née à Paris, dans le XVIIIe siècle, publia deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier intitulé *Kanor*, conte traduit du sauvage, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges; le second, qui a pour titre : *Miroir des princesses orientales*, est un miroir qui révèle ce qui se passe au fond des cœurs. Lesage en a pris les idées pour le fond de son opéra du « Miroir magique ». On doit encore à cette dame une bagatelle publiée dans le « Mercure de France », sous le titre de *Minet bleu et Louvette*, et réimprimé depuis plusieurs fois. Le but de ce petit conte est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être véritablement laide. L'obscurité dans laquelle s'est enveloppée cette dame auteur fait qu'on ignore l'époque précise de sa mort, qu'on croit cependant être arrivée en 1770.

FAGNANI, ou FAGNAN (Prosper), célèbre canoniste consulté à Rome comme l'oracle de la juris-

prudence, fut pendant 14 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Il perdit la vue à l'âge de 44 ans, et ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *Table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le *Commentaire*. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, et la dresser avec tant d'exactitude.

*FAGNANO (Jean-François DE TOSCHI), archidiacre de Sinigaglia, est auteur de différents *Mémoires* de géométrie et d'*Analyses*, insérés en partie dans les journaux de Leipsick de 1774, 1775 et 1776.

FAGON (Gui-Crescent), fils d'un commissaire des guerres, [naquit à Paris, le 11 mai 1638, dans le Jardin des plantes de cette ville dont Guy de La Brosse, son oncle, était fondateur et intendant; il] fut destiné de bonne heure à la médecine, et prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint dans une thèse la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, avait entrepris de repeupler le Jardin royal, le livre commun de tous les botanistes; Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur de botanique et de chimie au Jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1680 pour premier médecin de madame la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfants de France. Enfin, Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit les tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu sur-intendant du Jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très-faible. Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. L'art céda enfin, et la France le perdit en 1718 : il était âgé de près de 80 ans. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller d'état ordinaire au conseil royal, intendant des finances, mort à Paris, le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition

très-variée et embellie par l'heureuse facilité de la parole. Son cœur était encore au-dessus de son esprit. Il était humain, généreux, désintéressé. Il eut part au Catalogue du Jardin royal, publié en 1665 sous le titre d'"Hortus regius". Il orna ce recueil d'un petit *Poème* latin, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui, *Les qualités du Quinquina*, Paris, 1705, in-12. [On trouve son "Eloge" très-détaillé dans la "Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine", par J.-A. Hazon.]

FAGUNDEZ (Etienne), jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui: | *Traité des Contrats*, Lyon, 1641, in-fol.; | *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., | et d'autres ouvrages de théologie morale qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzick en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce; mais son goût le porta vers l'étude de la physique; il s'appliqua particulièrement à la construction des baromètres et des thermomètres. En 1720, il substitua le mercure à l'esprit-de-vin, dont il s'était servi jusque là pour les thermomètres, et rendit compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les thermomètres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle et un terme fixes, différents de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, et son 32e degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci est plus simple et plus sûr; et que, s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort en 1740, dans un âge peu avancé. [On a encore de ce physicien cinq *Mémoires*, qu'on trouve dans les "Transactions philosophiques", année 1724.]

FAIEL [ou FAYEL], (Eudes DE), seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances et à la figure séduisante de Renault, châtelain de Coucy, le plus accompli de son temps, qui venait souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle et ce jeune seigneur, qui l'aimait aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent et emporté, en fut instruit; mais, comme ses soupçons n'étaient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'était engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrazins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avait reçus d'elle à son départ; il l'engagea

aussi à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Le messager était déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, et, poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. « Ce mets, lui dit-il, a dû vous paraître excellent, car c'est le cœur de votre amant. » En même temps, pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide et sans voix, et passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement; elle ne revint que pour jeter les cris du désespoir, et jurer que «puisqu'elle avait mangé si noble viande, elle ne prendrait plus de nourriture»; ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191 : elle a fourni le sujet d'une tragédie à de Belloy et d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin et les remords, ne survécut pas long-temps à l'action qui les lui avait causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avait toujours aimée. (*Voyez* "Mémoires historiques sur la maison de Coucy et sur la dame de Faïel", par de Belloy, citoyen de Calais.) — On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorgas (*Voyez*, ce nom); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie, à moins de supposer que les "Mémoires" de de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorgas; ce qui, dans ce siècle où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination et une spéculation de lucre, n'aurait rien de bien étonnant. Eh! que ne ferait pas un bel-esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant et bien terrible!

* FAIGUET DE VILLENEUVE (Joachim), d'abord maître de pension à Paris, et ensuite trésorier de France au bureau de Châlons en Champagne, né à Moncontour en Bretagne, le 16 octobre 1703, mort en 1780, inséra dans l'"Encyclopédie" plusieurs articles : on distingue les mots : *Citation, Dimanche, Epargne, Etude.* Depuis il livra à l'impression : | *L'Économe politique*, contenant des moyens pour enrichir et perfectionner l'espèce humaine, Paris, 1763, in-12. Dans une des dissertations que ce traité renferme, l'auteur propose l'établissement d'une régie ou compagnie perpétuelle dans le royaume, pour recevoir les petites épargnes des artisans, des domestiques, etc. : c'est le but de la "Société des artisans", fondée dans ces derniers temps. Faiguet a reproduit plusieurs exemplaires de son ouvrage, sous ce titre : | *l'Ami des Pauvres*, ou *l'Économe politique*, etc., 1766, in-12; il y a joint un *Mémoire sur la diminution des fêtes*, imprimé avec des signes ou caractères nouveaux qui le rendent fort difficile à lire. Cet écrivain pensait que notre ortho-

graphe devait être rapprochée de la prononciation; | *Mémoires sur la conduite des finances et sur d'autres objets intéressants*, Amsterdam, 1770, in-12; | *Légitimité de l'usure légale*, où l'on prouve son utilité, etc., Amsterdam, Rey, 1770, in-12. L'auteur discute, dans ce volume, les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament sur l'usure; | *l'Utile emploi des religieux et des communautés*, ou *Mémoire politique à l'avantage des habitants de la campagne*, Amsterdam, 1770, in-12. Faiguet se fit encore connaître par différents morceaux de prose et de vers insérés au "Mercure" et dans d'autres journaux. Il inventa, pour le service des armées, une sorte de fours mobiles et portatifs, dont les "Mémoires de l'académie des sciences", année 1761, font une mention honorable; il est aussi le premier qui ait fabriqué en France un pain composé avec trois parties égales de froment, de seigle et de pommes-de-terre. Faiguet, comme le démontre cet article, était malheureusement imbu des idées nouvelles.

FAIL (Noël DU), seigneur de La Hérissaye, gentilhomme breton, et conseiller au parlement de Rennes, au XVIe siècle, fut ami d'Éginard Baron, et de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, et que l'on ne peut guère lire. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes et Discours d'Eutrapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12; | et les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi, sous le titre de *Propos rustiques*, en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

*FAILLE (Jean-Charles DE LA), jésuite, né à Anvers en 1597, professa les mathématiques avec réputation à Dôle et à Louvain, passa ensuite à une chaire de la même science fondée à Madrid, fut appelé à la cour pour donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche, accompagna ce prince dans ses voyages en Catalogne, à Naples et en Sicile, et mourut à Barcelonne en 1652. On a de ce savant religieux: | *Theses mechanicæ*, Dôle, 1625; | *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4°.

FAILLE (Germain DE LA), né à Castelnaudari en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des "Jeux Floraux" en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui: | les *Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-fol., 1687 et 1701. L'auteur de la dernière "Histoire de Languedoc" (du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité, qu'il craignait de trahir, ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps; | un *Traité de la noblesse des capitouls*, en 1707, in-4°; il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, La Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. [Les *Poésies* de de La Faille ont été insérées dans le "Recueil des Jeux Floraux".]

* FAINI (Diamante), dame

poète, naquit en 1725, en Italie, à Savallo, dans le Brescian. Son père, Antoine Medaglia, médecin dans la petite ville de Castrezato, lui enseigna les éléments de la langue latine. Elle cultiva aussi la langue française, l'astronomie, la philosophie, les mathématiques, et même la théologie. Elle avait composé à 15 ans des *Sonnets* qui firent l'admiration des connaisseurs, et ces premiers succès la déterminèrent à faire de la poésie sa principale occupation. Quand elle fut mariée, retirée avec son mari à Salo, ville située sur les bords enchanteurs du lac de Garde, elle sut allier les devoirs de mère et d'épouse avec son amour pour l'étude, et son goût pour la poésie. Dès l'âge de 40 ans, renonçant à toute lecture profane, elle ne s'occupa plus que de livres saints. Madame Faini mourut le 13 juin 1770, et sa fin fut celle d'une véritable chrétienne. Elle avait été reçue dans l'académie des Arcades de Rome et dans plusieurs autres. Ses *Œuvres en prose et en vers*, imprimées à Salo, en 1762 et 1771, par Pontara, 1 vol. in-8°, contiennent des *Lettres* familières qui prouvent qu'elle n'écrivait pas avec moins de talent en prose qu'en vers. Ses *Poésies* roulent ordinairement sur des sujets moraux ou sacrés. La *Vie* de l'auteur a été insérée dans la 2e édition.

* FAIPOULT ou FAYPOULT (Guillaume-Charles), chevalier de Maisoncelles, administrateur, né en 1752 d'une famille noble de Champagne, était capitaine du génie à l'époque où le gouvernement français envoya des secours aux insurgés de l'Amérique du Nord. Il sollicita la faveur de faire partie de cette expédition: le refus qu'il essuya du ministre de la guerre le détermina à donner sa démission. Les principes proclamés en 1789 eurent en lui un chaud partisan. Secrétaire-général du ministre de l'intérieur sous Roland et Garat, il fut banni en vertu du décret qui chassait les anciens nobles, revint à Paris sous le Directoire, et publia un ouvrage assez médiocre intitulé: *Essai sur les finances*, an III (1795), in-8°. Peu de temps après on le nomma ministre des finances, et sous son ministère les planches des assignats furent brisées. Un an après, on lui ôta ce portefeuille. Nommé ministre plénipotentiaire à Gênes, il fut envoyé de Gênes à Milan, de Milan à Rome, et enfin à Naples; il présida ainsi à l'organisation de presque toutes les républiques de l'Italie. Une querelle qu'il eut avec le général Championnet, et qui amena la destitution de celui-ci, devint après le 18 fructidor le motif d'une proscription contre Faipoult. Dénoncé en 1799 comme dilapidateur, il fut poursuivi par le tribunal criminel de la Seine; ces poursuites s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Après le 18 brumaire, Buonaparte, premier consul, le nomma préfet de l'Escaut, qu'il administra jusqu'en 1808, date de sa destitution. Joseph, élevé sur le trône d'Espagne, nomma Faipoult ministre des finances, et celui-ci occupa ce poste jusqu'à la fin de 1813, époque où il revint en France avec l'armée et la cour du nouveau roi. Buonaparte lui confia alors une mission importante en Italie; mais les événemens l'empêchèrent de terminer ses négociations. En

1815, au retour de Buonaparte, Faipoult, nommé préfet de Saône-et-Loire, contribua sans doute à exalter les habitants de ce département, qui se levèrent presqu'en masse pour se réunir à l'armée du général Lecourbe : il chercha aussi à défendre la ville de Mâcon, qui, malgré ses efforts multipliés, tomba au pouvoir des Autrichiens. Jeté dans une prison, il reçut ensuite du général autrichien Frimont l'ordre de continuer à administrer le département. Remplacé bientôt après par le gouvernement royal, il quitta Mâcon, alla dans les Pays-Bas et fut reçu presqu'en triomphe à Gand. Cette cité a fait placer son portrait en pied dans la grande salle de l'hôtel-de-ville, où on le voit encore. Faipoult revint en 1816 à Paris, où il mourut dans un état voisin de l'indigence, au mois d'octobre 1817.

* FAISTEMBERGER (Antoine), peintre d'Inspruck, né en 1678, mort à Vienne, l'an 1720, excellait dans le paysage. Les siens sont d'une composition également grande et bien entendue. Il aimait à représenter des chutes d'eau et des solitudes. — * Son frère Joseph, dont il fut le maître, avait si bien imité sa manière, que l'on confond souvent leurs tableaux.

* FAITHORNE (William), peintre et graveur anglais, né en 1616, mort en 1691, fut banni de son pays pour n'avoir pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwel. A son retour en Angleterre, il se livra particulièrement à la gravure. On cite de lui une *Sainte-Famille*, d'après Vouet, et le *Christ au tombeau*, d'après Van-Dyck. Le genre où il s'est le plus distingué est celui du portrait gravé. Il a publié un *Traité sur l'art de la Gravure*, en 1662.

FAIRFAX (Thomas), l'un des chefs des parlementaires, et général de leur armée, [né à Denton en Yorckshire en janvier 1611, fit ses premières armes en Hollande. Rentré en Angleterre, il reçut du parlement, au commencement de la guerre civile, une commission de général de cavalerie, et peu après, en 1645, il succéda à Essex dans le commandement général des troupes parlementaires; le 24 juin de la même année,] il mit en déroute l'armée de Charles Ier à Nazerby. Ce prince y perdit toute son infanterie, ses canons et son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford, battit ensuite le prince de Galles, força Excester après deux mois et demi de siége, et obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge, et cessa de se mêler des affaires d'état, quand il vit Charles Ier livré à la chambre de justice, ne se pardonnant pas les avantages qu'il avait remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il mourut en avril 1667. C'était un homme sombre, hypochondriaque, et, au talent de la guerre près, une espèce d'automate, qu'on faisait agir comme on voulait. [Il fut, sans le savoir, l'instrument docile de

Cromwel, qui le porta souvent, en le trompant sur ses intentions, à des actions dont le véritable but lui eût fait horreur. Ce fut ainsi que, tout éloigné qu'il était de vouloir la mort du roi, il y contribua cependant par les fausses démarches que Cromwel lui fit faire.]

*FAKHR EDDYN-RAZY, historien arabe, que le baron de Sacy fait vivre vers la fin du VIIe siècle de l'hégyre et au commencement du VIIIe (vers l'an 1300 de J.-C.). Il est connu par une *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes que possède la bibliothèque du roi. Cette *Histoire* est divisée en deux parties, dont la première traite des principes du gouvernement, des qualités nécessaires à un prince, et des défauts qu'il doit éviter; la seconde présente succinctement les différentes dynasties qui ont gouverné l'empire fondé par les Arabes, en commençant par les premiers califes. Cette *Histoire*, quoique abrégée, mériterait, par l'importance des faits qu'elle renferme et les réflexions de l'auteur, de passer dans notre langue. Le baron de Sacy en a publié trois extraits dans sa « Chrestomathie arabe », savoir : | l'*Histoire du califat de Haroun-al-Raschîd*; | l'*Histoire du califat de Mostassem*, dernier prince abasside; | le chapitre intitulé : *Des droits des souverains sur leurs sujets*.—Il ne faut pas confondre cet historien avec le docteur du même nom, né en 1150.

*FAKHR-ENNISA (Chohd'eh), fille célèbre, qui mérita le surnom de « la gloire des femmes », naquit à Bagdad vers l'an 1088 de J.-C., professa la jurisprudence et la théologie, et compta parmi ses disciples les hommes les plus distingués et les docteurs les plus fameux de son siècle. Elle passa sa vie dans le célibat, uniquement occupée de ses études, et mourut le 1er juillet 1178 de J.-C., ou 574 de l'hégyre.

*FALB (Remi), religieux bénédictin de l'ordre de Cîteaux à Furstenfeldbruck, et excellent musicien, a laissé : *Sutor non ultra crepidam, seu Symphoniæ sex*, pour 2 violons et basse, Augsbourg, 1747, in-folio.

*FALBAIRE (Charles-Georges FENOUILLOT DE), auteur dramatique, né à Salins le 16 juillet 1727, mort le 23 octobre 1800, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, à Paris, et obtint un emploi dans les finances, qui, en lui assurant une existence honnête, lui laissa le temps de se livrer à son goût pour la littérature. Il débuta par l'*Honnête criminel*, drame en 5 actes et en vers, qui fut joué à Paris en 1770, et à Versailles en 1778. On a prétendu que l'auteur avait eu en vue de présenter dans la pièce un événement réel. (*Voy.* FABRE.) Il paraît plus probable que l'*Honnête criminel* est simplement l'imitation d'un drame espagnol de Jovellanos, qui porte le même titre. Ce drame eut un grand succès, et fut traduit en allemand et en hollandais. Les autres ouvrages de Falbaire, sont : | *Les deux Avares*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes. Cette production est assez fade, et Grimm en fait une critique sévère dans sa « Correspondance ». | *Le Fabricant de Londres*, drame en 5 actes et en prose, joué sans succès à Paris, le

12 janvier 1771. La plaisanterie d'un homme du parterre ne contribua pas peu à le faire tomber : lorsqu'au 5e acte on vint annoncer la banqueroute du *Fabricant*, il s'écria : «J'y suis pour vingt sous» (prix de son billet). Cependant cette pièce, traduite en allemand et en italien, a été jouée avec succès sur les théâtres de Vienne et de Vicence. | *L'Ecole des mœurs*, drame en 5 actes et en vers, jouée sans succès en 1776 et 1790. C'est une pièce froide, et qui n'a aucune situation attachante. | *Les Jamabos*, ou *les Moines japonais*, tragédie en 5 actes, qui pèche par le plan, le style et l'action ; ce n'est qu'une mauvaise pièce dirigée contre les jésuites : ils n'avaient rien à craindre d'un si faible adversaire.

FALCAND (Hugues), Normand d'origine, trésorier de Saint-Pierre de Palerme dans le XIIe siècle, laissa une *Histoire de Sicile depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournai, in-8°, Paris, 1550.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua, l'an 40 avant J.-C., la loi "Falcidie", ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnait que le quart des biens de tout testateur demeurerait à ses légitimes héritiers : c'est ce qu'on nomma "la Quarte falcidie". On pouvait disposer du reste.

* FALCK ou FALK (Jean-Daniel), poète satirique allemand, né à Dantzick en 1770, embrassa d'abord la profession de son père, qui était perruquier. Il consacrait ses épargnes à acheter quelques livres, qu'il dévorait pendant ses moments de loisir; mais, comme ses parents empêchaient ses lectures, il les faisait souvent dans la rue auprès d'une lanterne, même pendant la saison la plus rigoureuse : les poètes allemands étaient ses auteurs favoris. Il obtint cependant d'apprendre la musique, et y fit des progrès étonnants. La langue anglaise lui devint bientôt familière, sous la direction d'un maître qui lui avait permis d'assister "gratis" à ses leçons. Enfin ses parents se déterminèrent à lui faire continuer ses études au Gymnase de sa ville natale; il les termina à l'université de Halle. Embrassant la profession d'homme de lettres, il fit paraître plusieurs pièces de vers dans le genre satirique et à l'imitation de Boileau. La considération qu'il acquit par ses ouvrages lui fit obtenir en 1778, du grand-duc, la place de conseiller de légation. En 1796, il conçut l'idée d'un *Annuaire* orné de gravures et de caricatures, dans le but de parodier les classiques anciens et modernes, et de faire voir, dans des observations critiques, les préjugés de chaque siècle : cet *Annuaire*, qui parut depuis 1797 jusqu'en 1803, lui attira beaucoup de désagrémens. Falck avait, dans ses *Satires*, attaqué les vices et les folies des hommes, comme dans les *Tombeaux de Kam* et dans son *Poème des Héros*; plus tard, il s'abaissa jusqu'à des personnalités. Ses principaux ouvrages sont : | *Satires*, Leipsick et Altona, 1800, 3 vol. in-12. Les *Tombeaux de Kam* se trouvent dans le second volume. | *Almanach des Amis des saillies et de la satire*, 1797-1803, 7 années, in-12. | *OEuvres choisies en prose de Swifft et d'Arbuthnot*, tradui-

tes en allemand, Leipsick, 1798-1799, 6 vol. in-8°. | *Dissertations sur la poésie et les arts*, Weimar, 1803, in-8°; | *Nouveau Recueil de contes et de satires*, Berlin, 1804, in-8°. Falck rendit, en 1806 et en 1813, de grands services à la ville de Weimar et à toute la Saxe : la plupart des familles avaient été ruinées ou détruites dans l'invasion des Français : un grand nombre d'enfants se trouvaient abandonnés : Falck, qui venait lui-même de perdre quatre enfants, son bonheur et son espérance, vint au secours de ces victimes de la guerre, et se voua dès lors à leur éducation : ce fut dans ce but qu'il institua la "Société des amis dans le besoin". Après les avoir élevés, il songea à leur donner des états, fonda en conséquence des écoles de filature, de couture, de tricot, etc. Bienfaiteur de l'humanité, dont il avait été le censeur, il mourut à Weimar le 1er février 1826.

* FALCKENSTEIN (Jean-Henri DE), antiquaire allemand, né en 1682 en Silésie, mort en 1760, à Schwabach, fut chambellan du prince-évêque d'Eichstett de 1718 à 1730, conseiller aulique du margrave d'Anspach de 1730 à 1738, et résident du margrave d'Erfurt jusqu'en 1740. Il écrivit en allemand un grand nombre d'ouvrages historiques et diplomatiques; les principaux sont : | *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, Schwabach, 1734-43-88, 4 vol. in-fol.; | *Chronique de Thuringe*, Erfurt, 1737-39, 3 vol. in-4°; | *Description de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4°. | *Antiquitates et memorabilia marchiæ Brandenburgicæ*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4°; | *Histoire du duché, ci-devant royaume, de Bavière*, Munich, 1793, 3 vol. in-folio.

* FALCO ou FALCON (Aymar), chanoine régulier de l'ordre de St-Antoine au XVe siècle, député de son ordre auprès du pape Clément VII (Jules de Médicis), et dictateur de l'ordre de St-Antoine à une époque où l'on jugea nécessaire d'investir un homme savant et expérimenté des pouvoirs les plus étendus pour soutenir les prérogatives de l'abbaye, a écrit | une histoire de son ordre sous le titre de *Antonianæ historiæ compendium*, etc., Lyon, 1534, traduite en espagnol par Fernand Suarès, Séville, 1613, | et quelques ouvrages théologiques.

* FALCONCINI (Benoît), né en 1657 à Volterra, évêque d'Arezzo, y mourut en 1724. On ne connaît de lui que *La Vita del nobil uomo et buon servo di Dio, Raffaello Maffey detto il Volterrano*, Roma, 1722.

* FALCONER (Guillaume), poète écossais, né à Edimbourg vers 1730, s'engagea fort jeune dans la marine, partit pour les Indes orientales avec le titre de trésorier à bord de la frégate l'"Aurore", et périt en 1769 dans un naufrage sur les rochers de Macao. On a de lui : | un poème en trois chants, intitulé *Le Naufrage*, Londres, 1762, écrit avec beaucoup de chaleur et de poésie : il a obtenu plusieurs éditions. Un premier naufrage que l'auteur avait essuyé dans une traversée d'Alexandrie à Venise lui avait fourni le sujet de cet ouvrage. | Un *Poème sur la mort de Fréderic, prince de Galles*; | une *Ode au duc d'Yorck*; | un *Dictionnaire de marine*, in-4°,

1760, estimé, réimprimé en 1809, avec des additions considérables.

*FALCONER (Thomas), savant anglais, né à Chester, en 1736, fit partie du collége d'Oxford, et composa quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque | *Devotions for the sacrament of the Lord's supper, etc.*, 1786, souvent réimprimé; | des *Observations sur le récit de Pline, touchant le temple d'Éphèse*, inséré dans le 11e vol. de l'"Archéologie"; | des *Tables chronologiques depuis le règne de Salomon jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand,* 1796, in-4°: il a traduit aussi du grec, du français et du latin les ouvrages suivans: | *Voyage d'Hannon*, éclairci par les relations des voyageurs modernes, 1797, in-8°; | le *Tocsin*, ou *Appel au bon sens*, 1798, in-8°; | *Voyage d'Arrien autour de la mer Noire*, 1805, in-4°: trois *Discours* et une *Dissertation géographique* font partie de cet ouvrage. Il avait préparé une *nouvelle édition de Strabon* qui a paru en 1807, latin-grec, par les soins de son neveu, 2 vol. in-fol.

*FALCONER (William), médecin anglais, né à Londres en 1743, mort à Bath en 1824, se recommanda autant par son excellent caractère que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Depuis 1766 jusqu'en 1805, il écrivit en anglais sur divers sujets de médecine. On remarque: | *Essai sur l'usage des eaux de Bath*, 1770, 1775, 1790; | *Observations sur le régime et la diète recommandés généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8°; | *Remarques sur l'influence du climat, etc.*, 1781, in-4°; | *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1778, in-8°; | *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8°. Il a aussi traduit le *Voyage d'Arianne sur le Pont-Euxin*, auquel il a joint une *Dissertation géographique* et trois *Discours préliminaires*, 1805, in-4°.

FALCONET (Camille), né à Lyon le 1er mars 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le père Malebranche, qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédait une bibliothèque de 45,000 vol., de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur, trop savant pour être judicieux: | une *Traduction* du "Nouveau système des planètes", composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12; | des Éditions de la pastorale de "Daphnis et Chloé", traduite par Amyot, 1731, in-8°, avec des notes; | du "Cymbalum mundi", par Périers, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix et du goût de l'éditeur. | Plusieurs *Thèses de médecine*. Falconet avait l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimait à parler, et parlait fort bien. Quiconque aimait les lettres trouvait auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtait ses livres avec plaisir;

mais il en avait beaucoup qui ne pouvaient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connaissait très-bien la théorie, et brillait dans la consultation.

* FALCONET (Étienne-Maurice), sculpteur, naquit à Paris en 1716, d'une famille originaire d'Exilles en Piémont, et alliée à celle des célèbres médecins de ce nom. Elle était très-pauvre, et Falconet en tirait en quelque sorte vanité. Après avoir travaillé pendant quelque temps chez un mauvais sculpteur, il fut accueilli par Lemoine, et les progrès qu'il fit sous lui furent si rapides, qu'au bout de six ans il exécuta sa statue de *Milon de Crotone terrassé par le lion*, qui, en 1754, le fit admettre à l'académie, dont il fut ensuite professeur et recteur-adjoint. Il fit marcher de front l'étude des lettres avec son goût pour la sculpture, et il s'appliqua avec assez de succès aux langues latine et italienne. Catherine II l'appela, en 1766, pour exécuter la *Statue équestre de Pierre-le-Grand*. La conception de l'artiste est noble et grande; il représente le législateur de la Russie franchissant à la course un rocher escarpé; un serpent écrasé sous les pieds de son cheval est le symbole des obstacles qu'il a dû surmonter pour opérer la civilisation de ses vastes états. On choisit pour base de ce monument un bloc de granit d'un seul morceau, qu'on trouva dans un marais à quelques milles de Saint-Pétersbourg. Cette masse, longue de 37 pieds sur 22 de hauteur et 21 de largeur, pesait près de trois millions de livres. La fonte de la figure et du cheval, qui devait être coulée d'un même jet, ayant été manquée au milieu de l'opération, Falconet fit une seconde fonte et amalgama les deux parties de manière à ne laisser aucune trace de l'accident. C'est à cette époque qu'il perdit les bonnes grâces de l'impératrice, soit qu'elle ne fût pas contente de l'exécution, soit que l'artiste eût été desservi dans l'esprit de Catherine par les courtisans; ce qui paraît plus probable. Il ne lui fut pas possible de la revoir. A son départ même, il n'obtint pour toute récompense d'un travail de douze ans, que le prix convenu d'avance. Falconet, en se rendant en France, séjourna quelque temps en Hollande, et arriva à Paris en 1778. Curieux de visiter les monuments d'Italie, il se disposait à partir pour ce voyage, lorsqu'il fut atteint, le 3 mars 1783, d'une violente paralysie. Il survécut 8 ans à cet accident, privé de ses facultés physiques, et succomba à ses maux le 24 janvier 1791. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on remarque | *Pygmalion*, | la *Baigneuse*, | l'*Amour menaçant*, | un *Christ agonisant*, pour l'église Saint-Roch. Il fit encore pour la même église | une *Annonciation* | et les *Statues de Moïse* et du roi *David*. Avec de grands talents, cet artiste avait un caractère dur et hautain, et une telle idée des moyens de son art, qu'il prétendait que dans toutes les circonstances il pouvait produire autant d'illusion que la peinture. « En ce cas, lui dit un jour le peintre Dumont son ami, fais-nous donc un clair de lune avec ta sculpture? » Les ouvrages qu'il a publiés comme littérateur, sont ; | *Réflexions sur la Sculpture*, 1761;

| *Observations sur la statue de Marc-Aurèle*, 1771 ; | des *Lettres* en réponse à des critiques, etc. Le Recueil des œuvres de Falconet a paru à Lausanne, 1781, 6 vol. Il en a été fait plusieurs éditions à Paris, dont la dernière chez Dentu, sous le titre d'*OEuvres de Falconet*, 1808, 3 vol., où l'on trouve une notice sur la "Vie" et les ouvrages de l'auteur, par Lévêque.

FALCONETTO (Jean-Marie), né à Vérone en 1458, fut d'abord peintre médiocre; mais son application assidue le rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo et Louis Cornaro furent ses mécènes. Il fut le premier qui donna les dessins des théâtres et des amphithéâtres des anciens, et qui introduisit le goût de la bonne architecture à Venise. Il éléva à Venise, à Padoue et à Vopo dans le Frioul, des édifices qui sont la preuve de ses talents. Il mourut à Padoue en 1534, et fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALCONIERI (Julienne DE), morte à Florence, sa patrie, en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une règle aux "Oblates", ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérité. Elle ne mangeait point le mercredi et le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI (Octavio), prélat et antiquaire, de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *Discours*, en italien, *sur la Pyramide de Caïus Sextius*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré dans sa "Roma antica". Cet auteur était Romain. Il mourut en 1676, âgé seulement d'environ 30 ans.

FALDA (Jean-Baptiste), graveur italien du XVIIIe siècle, dont on a des *Estampes* à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ses *Livres des palais, des vignes et des fontaines de Rome*.

FALETI (Jérôme), comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont : | un *Poème* italien, en 4 chants, sur les guerres de Flandre; | douze livres de *Poésies ;* | les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8°; | le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. Il eut beaucoup de part à l'immense Recueil intitulé "Polyanthea". Cet auteur florissait au XVIe siècle.

FALIERI (Ordelafo), doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après l'avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie et plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie ; mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire. Zara, ville de Dalmatie, s'étant révoltée, il mit le siége devant ses murs, et y périt.

FALIERI (Marin), [fut élu doge le même jour que la flotte des Vénitiens, commandée par Nicolas Pisani, fut détruite par

les Génois. Il avait 76 ans, et était marié à une femme jeune et jolie, dont il était très-jaloux, et que voulait séduire le président Michel Steno. Celui-ci ayant eu une sérieuse dispute avec Falieri, son propre tribunal le condamna à un mois de prison. Ce châtiment parut léger à Falieri, qui prit en haine et le tribunal et tous les nobles. Il chercha des conjurés parmi le peuple, qui, ayant, depuis 40 ans, été dépouillé de sa souveraineté première, voulait la ressaisir. Le complot fut découvert; Falieri eut la tête tranchée, et l'on voyait encore, en 1795, dans la salle du grand conseil, où sont les portraits de tous les doges, à la place où devait être celui de Falieri, un trône ducal, couvert d'un voile noir, avec cette inscription : "C'est ici la place de Marin Falieri, décapité pour ses crimes"! Seize de ses complices, qui avaient été arrêtés avec lui, furent pendus, et 400 autres périrent ensuite par différents genres de supplices.]

FALKEMBERG (Jean DE), religieux dominicain au commencement du XVe siècle, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenait alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. On a vu dans ces derniers temps un livre fait par un évêque, qui avait une dédicace toute semblable, et ne valait pas mieux (la compilation donnée sous le nom de "Febronius"). La simple et modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase; et selon la sage règle d'Horace,

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat.

Falkemberg promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étaient joints aux Polonais, parce que les principes de Falkemberg étaient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte DE), secrétaire d'état en Angleterre durant les guerres civiles du règne de Charles Ier, né vers l'an 1610, à ce qu'on croit, à Brokford dans le comté d'Oxford, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. [Citoyen vertueux, mais imprudent, il se montra d'abord un des plus ardents à attaquer les actes de la cour;] mais, lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restait à Charles Ier, et qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté anglaise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les *Mémoires* du parti monarchique. Ce prince était si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement anglais avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans.

* FALKNER (Thomas), jésuite, fils d'un chirurgien de Manchester en Angleterre, étudia la chirurgie, et s'embarqua pour la côte de Guinée, puis pour le Brésil. Étant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut des soins si affectueux de la part des jésuites fixés dans cette contrée, qu'il s'attacha à eux, et entra dans leur société pour partager leurs travaux apostoliques. Son habilité dans la chirurgie et ses connaissances dans la mécanique furent très-utiles à la mission dans laquelle il fut employé. Quarante années de sa vie furent consacrées à l'exercice du ministère évangélique et à la pratique de son art dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Après la suppression de son ordre, il retourna dans sa patrie, devint chapelain d'un de ses compatriotes qui était catholique, et mourut en 1780. Il s'occupa de rédiger une *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Herefort et Londres, 1774, in-4°, traduite en allemand, et abrégée en un vol. in-8°, Gotha, 1775. Il y en a aussi une traduction française sous ce titre: *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents*; traduite de l'anglais par M. B., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. L'auteur n'était pas très-versé dans l'histoire naturelle. Les Patagons qu'il a vus sont grands et bien faits; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque citée par plusieurs voyageurs.

* FALLET (Nicolas), auteur dramatique, né à Langres vers 1753, mort à Paris en décembre 1804, ne s'est pas élevé au-dessus de la médiocrité. Il a composé un assez grand nombre de pièces, dont quelques-unes néanmoins ne sont pas sans mérite. La tragédie de *Tibère*, dans laquelle Fallet a dénaturé le caractère de son héros en cherchant à le rendre moins odieux qu'il ne l'était réellement, n'a eu que dix représentations. Cependant elle a été parodiée comme si elle avait obtenu un grand succès. | L'opéra des *Deux Tuteurs*, ou les *Deux Soupers*, ne fut pas plus heureux sur la scène; mais il donna lieu à une véritable plaisanterie de situation. « Dans ces *Deux Soupers*, disait-on, il n'y a pas un seul plat de passable. » Fallet a fourni beaucoup d'*Articles* au "Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles", publié en 1772, 4 vol. in-8°. Il fut l'un des coopérateurs de la "Gazette de France"; puis, du "Journal de Paris", et l'un des plus intrépides soutiens de l'"Almanach des Muses".

* FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il mourut le 30 janvier 1828, embrassa la carrière des armes, puis se consacra à des études littéraires qui ne furent interrompues qu'au moment où l'invasion des Français le força à reprendre les armes. Sa vie fut dès lors entièrement indépendante. L'éducation de son fils l'occupa sérieusement, et ce fut avec lui qu'il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la Russie. Ses principales productions sont | un *Eloge de Saint-Réal*; | des *Mémoires sur des sujets de critique littéraire, de philosophie morale et de métaphysique*, présentés à l'académie de Turin, dont il était

membre; | des *Epîtres* (critiques) sur les «OEuvres posthumes» d'Alfieri, | et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimacchi en Italie*.

FALLOPE (Gabriel), [ou plus exactement FALLIOPO,] médecin italien, était profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le P. Nicéron; mais Éloy place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans : ces dernières dates paraissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. [Fallope occupa pendant plusieurs années, à Padoue, la triple chaire de chirurgie, anatomie et botanique : il avait aussi professé à Ferrare et à Pise. On n'apprendra cependant pas sans horreur les priviléges que lui accorda Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, pour favoriser les progrès de l'anatomie : « Princeps jubet (dit Fallope lui-même) ut nobis dent hominem, quem nostro modo interficiamus, et illum anatomisemus. » Ces hommes étaient, à la vérité, des criminels; mais ce n'était pas une raison pour les condamner à un supplice aussi barbare.] Fallope était méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la « trompe de Fallope », il faut avouer qu'elle n'était pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes, qu'on lui a contestées. Ses nombreux ouvrages ont été recueillis en 4 vol. in-fol., à Venise, en 1584 et 1606; c'est la meilleure édition. [On trouve des "Notices biographiques" sur Fallope dans les "Mémoires de Nicéron", tomes 4 et 10, dans les "Éloges" de Tomasini, et surtout dans la "Bibliothèque des écrivains modernes" par Tiraboschi. Les meilleurs ouvrages de Fallope, et très-estimés encore de nos jours, sont ses *Observations anatomiques*, qui ont eu un grand nombre d'éditions : on y trouve les premières notions, et les plus exactes, sur le fœtus, sur les épiphyses, et notamment sur l'organe de l'ouïe.]

*FALLOWS (Fearon), né en 1789, à Cockermouth, comté de Cumberland, exerça d'abord la profession de son père, qui était tisserand. Dévoré par l'amour de l'étude, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans les sciences mathématiques. A l'université de Cambridge, où il compléta ses études, il devint bientôt professeur lui-même, puis fut choisi en 1821 pour diriger l'observatoire que le gouvernement anglais avait résolu d'établir au cap de Bonne-Espérance. Ce ne fut guère qu'en 1825 qu'on commença la construction de cet observatoire; mais, en attendant, Fallows avait envoyé un *Catalogue* approximatif de 275 étoiles principales. Au commencement de 1829, le grand cercle mural de l'observatoire ayant été mis en place, Fallows commença, avec le secours de sa femme, une suite régulière d'observations qu'il espérait rendre très-exactes, quoique cet instrument eût éprouvé quelque dommage dans le débarquement. Mais

la santé de l'astronome, minée par le climat, ne lui permit pas de compléter ses travaux, et il mourut le 25 juillet 1831, à Simon's Town, à peine âgé de 43 ans.

FALS (Raymond), né à Stockholm, en 1658, passa à Paris en 1683, et s'attacha à Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension de 1200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin, en 1703.

*FALSTER (Christian), critique danois, connu par plusieurs ouvrages d'érudition : | *Supplementum linguæ latinæ*, Flensbourg, 1717; | *Animadv. Epistolæ*, ibid; | *Quæstiones romanæ*, ibid., 1718; | *Cogitationes philologicæ*, Leipsick, 1719, in-8° ; | *Sermo Panegyricus de variarum gentium bibliothecis*, 1720, in-8°; | *Vigilia prima noctium ripensium*, contenant des *Observations* sur Aulugelle, Copenhague, 1721, in-8° ; | *Amœnitates philologicæ*, Amsterdam, 1729-32, 3 vol. in-8°; | une *Traduction* danoise de la 14e « Satire de Juvénal », Copenhague, 1731, in-4°.

* FANGÉ (Augustin) bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Hatton-Châtel près Verdun, fit ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace le 21 juin 1728, et professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. Nommé en 1736 coadjuteur du monastère de Sénones en Lorraine, il en devint abbé en 1755, après la mort de dom Calmet, son oncle, qui était titulaire de cette abbaye. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort. Parmi ses ouvrages on remarque : | un *Traité* en latin *des Sacrements en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé; | *Iter helveticum*, ou Relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; | le second volume de la *Notice de Lorraine*; | *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8°. On lui attribue : *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8°. Dom Fangé a achevé l'*Histoire universelle* commencée par dom Calmet, mis en ordre ses « Œuvres posthumes », et publié ses ouvrages en 1762.

*FANGOUSE (L'abbé), qui paraît avoir été professeur dans l'université de Paris, et s'être principalement occupé de l'éducation de la jeunesse, combattit avec zèle les sophistes du siècle dernier. Plusieurs de ses ouvrages ont été imprimés : | *Analyse de l'histoire sacrée*, 1780-1785, in-12; | *l'Incrédule convaincu*, 1782, in-12; | *la Religion prouvée aux incrédules*, 1780; | *Lettre à l'auteur du* « Système de la nature », 1785.

FANLOURS (Samuel), peintre hollandais, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes, qui se trouvent sur les côtes des îles moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tom. en 1 vol. in-fol., 43 planches dans le 1er, 57 dans le 2e. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FANNIUS (Caïus), surnommé « Strabon », consul romain, avec Valerius Messala, l'an 161 avant J.-C. Ce fut sous son consulat que furent publiés deux réglements contre le luxe, et la loi « Fannia » contre la somptuosité de la table.

Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisait tous les jours de nouveaux ravages; et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains : Scipion le reconnaissait lui-même, et s'en plaignait. Fannius réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandait aux dieux qu'ils "augmentassent" la puissance de la républiqne. Il en substitua une autre, par laquelle on les priait de vouloir bien la "maintenir" toujours dans le même état.

FANNIUS (Caïus), auteur latin, sous Trajan, composa une *Histoire*, en 3 liv., des cruautés de Néron, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou envoyait en exil. Les savants, et surtout les philosophes, ne sauraient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant. [Ausone Popina en a recueilli des fragments, publiés à la suite du Salluste édition d'Amsterdam, 1661. Le livre de Fannius était intitulé : *Exitus occisorum aut relegatorum a Nerone.*]

FANNIUS (Quadratus), poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés, avec son portrait, dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille cruellement.

FANSHAW (Richard), Anglais, né en 1607, dans le comté d'Hertford, envoyé des rois Charles I[er] et Charles II, à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mourut à Madrid, en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *Ouvrages* en vers et en prose, Londres, 1646, in-4°, qu'on a lus autrefois. [Il a traduit en vers anglais, le "Pastor fido", "la Luisiade", et des "Comédies" espagnoles. On a publié des "Lettres originales" sur ses ambassades précédées de sa "Vie", Londres, 1702, in-8°.]

* FANTIN-DÉSODOARTS (Antoine-Étienne-Nicolas), historien, né dans le Dauphiné, en 1738, et mort à Paris, le 25 septembre 1820, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé grand-vicaire d'Embrun; il paraît qu'il n'en exerça jamais les fonctions, et que ses travaux littéraires furent toujours sa principale occupation. Lorsque la révolution éclata, il fut arrêté; mais il obtint bientôt sa liberté. Non content d'avoir prêté le serment schismatique, il se maria. Il eut, de son propre aveu, des liaisons très-suivies avec Robespierre et Danton, accompagna souvent au club des jacobins Collot-d'Herbois, Marat et Chaumette, propagea leurs principes dans plusieurs journaux patriotiques, et facilita du moins le mal qu'il ne fit pas lui-même. Après la révolution, il ne fut guère connu que par une vie bizarre et des écrits sans vérité et surtout sans talent. On a de lui : | *Histoire de France* de Velly, continuée depuis l'endroit où Garnier avait fini, jusqu'à la mort de Louis XVI, en 26 vol. in-12; | *Histoire philosophique de la révolution*, 1796, 2 vol.; continuée et augmentée successivement; elle a paru en 1817, en 10 vol. in-8°. | *Histoire des règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1787, 2 vol. in-

12; | *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline*, 6 vol. in-8°. On a encore de lui, | une *Histoire d'Italie*, | et une pitoyable *Continuation* du président Hénault.

*FANTUCCI (Le comte), savant, et premier magistrat de Ravenne, né dans cette ville vers 1745, y mourut le 10 janvier 1806. Le cardinal Gaëtan, son oncle, le fit venir très-jeune à Rome, où il se chargea du soin de perfectionner son éducation. Le jeune Fantucci profita si bien des leçons de ses maîtres, qu'il revint dans sa ville natale, après 12 ans d'absence, en état de remplir dignement les premiers emplois de la magistrature, auxquels il ne tarda pas à être appelé. Le souvenir de l'éclat dont avait joui sa patrie, et le tableau de sa décadence, firent naître en lui le désir d'en rechercher les causes. Il les consigna dans un *Mémoire* aussi judicieux que savant, qu'il présenta au pape Clément XIV, et qu'il fit imprimer en 1761. Un *Discours* qu'il prononça en 1778, lorsque le cardinal Valentin de Gonzague fut agrégé au grand conseil de Ravenne, lui suscita des désagréments d'une nature assez grave. Quelques-uns de ses ennemis étaient parvenus à persuader au cardinal que dans les éloges que Fantucci donnait à S. E., il avait montré une réserve qui annonçait une secrète envie et le désir d'altérer la vérité. Il s'ensuivit une espèce de mésintelligence entre le prélat et le magistrat, mésintelligence qui ne put ralentir le zèle que ce dernier montra toujours pour la prospérité de sa patrie. Ravenne doit à Fantucci l'achèvement du canal navigable, qui lui rend une partie des avantages qu'elle avait perdus. Cependant ce projet, qu'il était parvenu à faire adopter en 1781, ne reçut pas son entière exécution. En 1783, Fantucci inventa une machine hydraulique dont les habitants des campagnes qui environnent Ravenne tirèrent un grand parti. Il avait renoncé à l'exercice des fonctions de premier magistrat pour méditer plus tranquillement sur les moyens d'être utile à ses compatriotes. Une épidémie qui ravagea tout le territoire de Ravenne, lui fournit l'occasion de déployer toutes les ressources de son cœur et de son esprit. Après avoir concouru à alléger les maux de ses concitoyens, il composa dans la même intention un excellent ouvrage, où il démontra la nécessité du desséchement des marais dans les vallons exposés aux ardeurs du soleil méridional. Fantucci, par ses vertus autant que par ses lumières, avait obtenu la bienveillance et l'estime du pape Pie VI. Parmi les ouvrages qu'il a publiés on cite les suivants : | *Benefizj communicativi*, suivi d'un *Plan militaire*, fait sur la demande de Pie VI, 1786; | *De' monumenti ravennati*, 6 vol. in-4°; | *De gente Honestia*, Césène, 1786, in-fol. Fantucci avait aussi composé des *Mémoires* très-intéressants, qui ne parurent qu'après sa mort, sous ce titre : *Memorie di vario argomento del conte Fantucci*, Venise, 1804, in-4°. On doit encore à ses soins la magnifique édition des "Papiri diplomati, raccolti ed illustrati dall' abbate Gaetano Marini".

* FANTUZZI (Jean), né en août 1742, à Boulogne où il mourut en décembre 1801, servit dans

les gardes du corps du roi d'Espagne. Issu d'une famille qui avait fourni de célèbres littérateurs, il marcha sur les traces de ses ancêtres. Il est surtout connu par un ouvrage intitulé *Notizie degli scrittori bolognesi*, Bologne, 1794. Cet ouvrage, écrit d'un style élégant et correct, se recommande par la vérité des détails, et la bonne critique.

* FARDEAU (Louis-Gabriel), né à Paris, en 1730, y devint procureur au châtelet, en 1757, quitta sa charge en 1781, et mourut vers 1785. Ayant cherché quelques délassements dans le commerce des muses, il publia successivement plusieurs *Recueils de poésies* et plusieurs *Ouvrages dramatiques* qui l'exposèrent aux sarcasmes des journalistes. On doit encore à cet auteur une *Collection de Mémoires, en conformité desquels les affaires dont ils traitent, ont été jugées*. Amsterdam et Paris, 1778, in-12.

* FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile, l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie et de physique, dans l'université de Padoue, et mourut à Naples en 1718, à 68 ans. On a de lui des *Ouvrages*, peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'était consacré. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointements considérables, sa générosité envers ses amis et son caractère indolent l'empêchèrent d'être jamais riche.

* FARDULFE, seizième abbé de Saint-Denis, mérita la faveur de Charlemagne en découvrant à ce prince un complot tramé par Pépin, et obtint en récompense de son dévouement plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Denis après la mort de Maginaire en 790. Il composa des vers latins; mais on n'a conservé de lui que trois *Pièces* insérées sous le nom d'Alcuin dans les « Rerum Francorum scriptores coætanei » de Duchesne.

FARE (Sainte), ou BURGUNDOFARA, vierge, d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux, de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoutier, en fut abbesse, et mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu et la mortification.

FARE, (Charles-Auguste, marquis DE LA) né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine des gardes de Monsieur, et de son fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de son imagination et la délicatesse de son esprit. Ses *Poésies* respirent cette liberté, cet air riant et facile, que l'art tenterait en vain d'imiter; mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même : le style en est incorrect et sans précision, sans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'est l'Amour, c'est Bacchus, plutôt qu'Appollon, qui inspiraient le marquis de La Fare. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des anciennes éditions des « Œuvres de l'abbé de Chaulieu », son ami. Le marquis de La Fare mourut en 1712, à 68 ans. Outre ses *Poésies*, réimprimées à part en 1781, 1 vol. petit in-12, on a de lui des *Mémoires* et des *Réflexions* sur les principaux événemens du règne

de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec une liberté qui est souvent poussée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé : *Panthée*, que le duc d'Orléans mit en partie en musique.

FARE (Anne-Louis-Henri DE LA), cardinal archevêque de Sens, pair de France, ministre d'État, aumônier de Mme la dauphine, commandeur de l'ordre du St-Esprit, né le 8 septembre 1752 à Luçon (Vendée), mort à Paris le 10 décembre 1829, fit ses études au collége Louis-le-Grand, obtint très-jeune le prieuré de Donchéry près Sedan, et en 1785, l'abbaye de Licques, ordre de Prémontré, diocèse de Boulogne, vicaire-général de Dijon dès 1778 et doyen de la Sainte-Chapelle de cette ville ; il fut à ce titre « élu-général » du clergé des états de Bourgogne en 1784, et eut grande part à l'administration de la province. Le 13 février 1788, il fut sacré évêque de Nanci ; ce siége lui donnait les titres de primat, de chancelier de l'université de Nanci, et de conseiller prélat-né du parlement de Lorraine. Député aux États-généraux par le clergé de son diocèse, il y prononça le *Discours* d'ouverture, qui, au milieu de la fermentation des esprits, ne produisit pas tout l'effet qu'on aurait pu en attendre : le prélat, tenté de réimprimer ce *Discours* depuis la restauration, s'abstint de le faire dans la crainte que les ennemis de la religion n'en interprétassent mal quelques passages. De La Fare, qui fit constamment partie de la minorité, soutint avec feu, le 12 février 1790, la proposition qu'il avait faite, dans cette séance, de déclarer sur-champ la religion catholique religion de l'état ; s'opposa à ce que les biens possédés jusqu'alors par le clergé fussent compris au nombre des propriétés nationales ; combattit, aussi inutilement, le projet de loi tendant à supprimer en France les communautés religieuses, et celui dont l'adoption donna aux juifs les droits de citoyens. Ajoutant à l'autorité de ses *Discours* celle de ses écrits, il fut un des signataires de l'« Exposition des principes » et publia : | des *Considérations politiques sur les biens temporels du clergé*, 1789, in-8° ; | *Quelle doit être l'influence de l'assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* 1790, in-8° ; | une *Lettre* à son clergé, datée du 8 janvier 1791, sur le serment prescrit, et aux administrateurs de la Meurthe une | *Lettre* et *déclaration* de même date, pour annoncer et motiver son refus de concourir à aucune des innovations renfermées dans les decrets. Le triomphe des doctrines contraires aux siennes prenant, de jour en jour, une nouvelle consistance, l'évêque de Nanci se retira à Trèves, dont l'archevêque était son métropolitain. Vers la fin de 1792, il se rendit en Autriche, où, pendant plus de vingt ans, il fut chargé de la correspondance des princes de la maison de Bourbon. Lorsque la fille de Louis XVI, échangée contre les représentans du peuple que Dumouriez avait livrés à l'Autriche, arriva à Vienne, ce fut l'évêque de Nanci qui négocia son mariage avec le duc d'Angoulême. Il ne donna point la démission de son évêché en 1801, signa les réclamations de 1803, mais s'abstint constamment de l'exercice de sa juridiction et fut [illegible]

un des premiers à remettre sa démission au roi quand il en fut requis. Depuis 1807 jusqu'en 1814, il remplit les fonctions de commissaire-vérificateur, chargé d'ordonnancer le paiement des pensions accordées aux soldats retraités de l'armée de Condé. Sa qualité d'agent de Louis XVIII attira l'attention de Buonaparte, qui demanda son éloignement de la Saxe, passa, en effet, plusieurs années d'exil en Moravie, et courut quelques dangers, quand les armées françaises traversaient l'Allemagne en tous sens. Revenu en France avec la famille royale, il fut dans le même temps nommé membre de deux commissions, dont l'une était destinée à procurer des secours aux émigrés rentrés; l'autre avait pour objet une organisation nouvelle de l'église de France. Devenu aumônier de la duchesse d'Augoulême il fut aussi nommé l'un des commissaires chargés de recueillir les cendres de Louis XVI, et de la reine Marie-Antoinette, et de les faire transporter, du cimetière de la Madeleine à l'église de Saint-Denis. Au commencement de 1816, le roi l'adjoignit, pour l'administration des affaires ecclésiastiques, à Talleyrand-Périgord, alors archevêque de Reims, et il signa la *Lettre* du 8 novembre qui fut publiée avec le concordat de 1817. Nommé à l'archevêché de Sens, il n'en prit possession qu'en 1821, fut promu au cardinalat le 16 mai 1823, avec le titre presbytéral de Ste-Marie « in transpontinâ », et assista à deux conclaves. Ce prélat, recommandable par son attachement à l'Église, son esprit de sagesse, son aptitude pour les affaires, laissa en manuscrits des *Mémoires* curieux sur son émigration et sur la mission dont il avait été chargé à Vienne. Outre les diverses compositions déjà citées, on lui doit | un *Éloge* de Bernis, archevêque de Rouen ; | une *Notice* sur de Girac, ancien évêque de Rennes, | et des *Discours* prononcés pour des cérémonies, par exemple, pour la translation du corps de la duchesse d'Orléans à Dreux. Homme instruit, il aimait les lettres et composait avec goût. Du reste, doué du caractère le plus liant, il portait dans la société une rare aménité de mœurs.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandait en Allemagne, et Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève, avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui était médiocre, fut terni par son opiniâtreté et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : | *Le Glaive de l'esprit*; ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui, dans le fond, n'est qu'une traduction du "Gladium spiritus" de saint Paul), offre de bonnes choses contre les libertins ; | *de la Sainte Cène du Seigneur* ; | des *Thèses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate ; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, fut un

des premiers membres de l'académie française, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de Saint-Amand. Il mourut à Paris en 1646, à 46 ans. On a de lui : de la mauvaise prose et de plus mauvais vers : | l'*Histoire chronologique des Ottomans* ; | l'*Histoire romaine d'Eutropius*, traduite en français ; | *l'Honnête homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12 ; | des *Lettres* qui n'apprennent rien ; | des *Poésies* plates, etc.

FARGIS (Charles D'ANGENNES DE), fut conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avait conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du P. Joseph, et il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. — Sa femme, Madeleine de Silly, comtesse de La Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain au mois de septembre 1639. On trouve dans le "Journal du cardinal de Richelieu", et dans sa "Vie" par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *Lettres* en chiffres de madame DE FARGIS, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée, par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, en 1631. Elle eut un fils tué au siége d'Arras, en 1640, sans avoir été marié ; et une fille religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

* FARIA (Manuel-Séverin DE), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1581 ou 82, reçu docteur en philosophie et en théologie, devint chantre et chanoine de la cathédrale d'Evora, où il mourut le 16 décembre 1655. Il est connu par les ouvrages suivants : | *Noticias do Portugal*, 2 vol. ; | *Varios discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 1 vol. Ces deux ouvrages ont été réimprimés à Lisbonne en 1624 et 1791. Dans le premier de ces ouvrages, il traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles du Portugal, des monnaies anciennes, soit portugaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donna des empreintes. Après avoir parlé des différentes universités d'Espagne, de la navigation des Portugais aux Indes orientales, il termine le second volume par les vies de vingt cardinaux de sa nation. Le troisième volume est consacré à la vie de quelques Portugais illustres, comme celles de l'historien Couto, du poète Camoëns. Ces deux ouvrages se font remarquer par une élégance et une pureté de style qui rappellent le beau siècle de la littérature espagnole.

FARIA DE SOUSA (Manoël), gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, né à Souto, dans la province d'entre Minho-y-Douro, en 1590, mourut à Madrid en 1647, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Il avait fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquit la considération des savants qui étaient auprès du pape Urbain VIII. Faria était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur

indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui : | une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1730, in-fol., avec une continuation et d'autres pièces curieuses; | *L'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol. in-fol., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, un pour l'Afrique. L'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage, exact et curieux, a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *Poésies*.

FARINACCI (Prosper), jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, si commune au palais, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessives avec lesquelles il exerça la charge de procureur fiscal, fit naître des murmures et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, était très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disait de lui à ce sujet, faisant allusion au nom de Farinacci : «La farine est excellente; mais le sac qui la contient ne vaut rien.» Ce jurisconsulte mourut à Rome à 64 ans, le 30 octobre 1618, jour anniversaire de sa naissance. Ses ouvrages ont été recueillis en 13 vol. in-fol., à Anvers, 1600, et années suivantes; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : | *Decisiones Rotæ*, 2 vol.; | *Rotæ novissimæ*, *Rotæ recentissimæ*, 1 vol.; | *Repertorium judiciale*, 1 vol.; | *De hæresi* [livre difficile et bon], 1 vol.; | *Concilia*, 2 vol.; | *Praxis criminalis*, 4 vol.; | *Succus Praxis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ces ouvrages sont pleins de savoir, et qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO (Paul), peintre célèbre et savant architecte, mourut à Vérone, sa patrie, en 1606, à 84 ans.

*FARINELLI (François), dont le véritable nom était Charles Broschi, né à Naples le 24 janvier 1705, mort à Bologne, le 15 juillet 1782, a été un des plus célèbres chanteurs italiens. Après avoir fait briller son talent dans les principales capitales de l'Europe, il fut appelé à Madrid, pour distraire par la douceur de sa voix la mélancolie de Philippe V, accablé d'infirmités. La faveur dont il jouissait augmenta sous Ferdinand VI; la reine surtout le prit sous sa protection, le fit créer chevalier de l'ordre de Calatrava, et admettre dans les secrets les plus importants de l'état. Il devint par là le dispensateur des grâces de la cour, et l'on doit dire à sa louange qu'il ne les accorda jamais qu'au mérite. On cite de lui une foule de traits qui font honneur à sa délicatesse et à sa générosité. Plusieurs ecclésiastiques respectables, entre autres le supérieur du collége des jésuites de Madrid, se lièrent avec lui d'une amitié intime. Il quitta l'Espagne, à la mort du roi et de la reine, et se retira à Bologne

en 1762. Farinelli encouragea le père Martini à écrire son "Histoire de la musique", et l'aida de sa fortune à former une belle collection d'ouvrages sur cet art.

* FARMER (Hugues), ministre presbytérien à Londres, prédicateur d'une congrégation de dissenters, né en 1714, mort le 6 février 1787, se fit remarquer par son éloquence et par ses ouvrages, qui ont pour but d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul. Les principaux sont : | Un *Essai sur la nature et le dessein de la tentation de Jésus-Christ dans le désert*, où il soutient que c'était une vision et non un fait réel, Londres, 1761, et 1765 avec augmentation ; | une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les arguments d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète ;* | un *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament*, où il prétendait que ces démoniaques n'étaient que des malades.

* FARMER Richard) critique anglais, né à Leicester en 1735, mort en 1797, fut successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothécaire de cette université, chancelier de Lichtfield et de Coventry, chanoine de l'église de Cantorbéry, puis de celle de Saint-Paul. On a de lui un *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise, plusieurs fois réimprimé : il se trouve dans l'édition de Shakespeare, donnée par Stevens, 15 vol. in-8°, 1793, et dans celle de Reed et Harris, 1803, 1812, en 21 vol.

FARNABY, ou FARNABIE (Thomas), né à Londres en 1575, d'un père charpentier, fit ses premières études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drak et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer les mêmes fonctions à Londres, forma de bons élèves, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions ; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitaient de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime mieux n'avoir qu'un roi que d'en avoir cinq cents. » Il mourut exilé à Ely-House en 1647, à 72 ans. On avait proposé dans la chambre des communes de l'exiler en Amérique. Farnaby était aussi savant humaniste que bon citoyen. Il nous reste de lui des Editions de Juvénal, de Perse, de Sénèque, de Martial, de Lucain, de Virgile, de Térence, d'Ovide, avec des remarques qui ne sont que grammaticales ; elles seraient plus utiles si elles étaient quelquefois historiques, géographiques et mythologiques ; le latin en est un peu dur et quelquefois incorrect.

FARNÈSE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, était fils aîné du pape Paul III, qui l'avait eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pon-

tife lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8000 écus au saint-siége, et donna en échange à l'état de l'église la principauté de Camerino et la seigneurie de Nepi, qui lui appartenaient. Dès que Farnèse eut été reconnu par le clergé et par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance; et la citadelle qu'il fit construire fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il voulait soumettre les nobles, croyant qu'ils opprimaient le peuple, quatre gentilshommes conspirèrent contre lui, et l'assassinèrent à Plaisance le 10 septembre 1547. Un homme qui se mêlait de magie lui avait annoncé cette fin tragique; on pouvait la lui prédire sans être sorcier; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussitôt après sa mort, les milices impériales, qui étaient aux portes de la ville, obligèrent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint qui n'avait pas voulu reconnaître la cession que le pape en avait faite. Mais, dans la suite, Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu, par cet empereur, légitime possesseur du duché de Parme. (*Voy.* sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article de PARME et PLAISANCE.) Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, mort en 1731. Sa nièce, Élizabeth Farnèse, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, en échange du royaume des Deux-Siciles.

* FARNEWORTH (Ellis), ecclésiastique anglais, recteur de Carrington, mort en 1763, a traduit en anglais entre autres ouvrages : | "Vie du pape Sixte V", par Grégorio Leti, 1754, in-fol.; | "Histoire des guerres civiles de France", par Davila, 1757, 2 vol. in-4°; | Les "OEuvres de Machiavel", avec des notes, des dissertations, des plans nouveaux sur l'art de la guerre, 1775, 4 vol. in-8°, 2e édition, corrigée et augmentée d'un portrait et d'une Vie de Machiavel; | Les "Mœurs des Israélites", de l'abbé Fleury, 1756, in-8°.

FARNSWORT, ou FARNEWERT (Richard), l'un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des quakers, ajouta aux rêveries extravagantes de son maître le précepte observé scrupuleusement dans le Quakérisme, de ne parler à personne, même au roi dans les suppliques, et même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette absurdité. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des "enfants de lumière"; c'était le titre que prenaient les quakers. Fox approuva cette idée; et il fut le premier à s'y conformer.

FARON (Saint), évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

*FARQUHAR (Georges), poète comique né en 1678, à Londonderry en Irlande, mort en 1707, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery en Irlande. Ayant épousé une femme jeune et belle, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa mai-

son, et mourut de chagrin, à l'âge de 30 ans. Ses *Œuvres* imprimées pour la 10e fois à Londres en 1772, en 2 vol. in-12, se recommandent par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques. On regarde comme son chef-d'œuvre la pièce qui a pour titre *The beaux's Stratagem*, la *Ruse du petit-maître*.

FAS, divinité qu'on regardait comme la plus ancienne de toutes : "Prima deum Fas". C'est la même que Thémis ou la Justice.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuait le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes, on suspendait sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte était confié aux Vestales.

* FASCITELLI (Honoré), d'Isernie, bénédictin, évêque d'Isola, mort en 1564, assista au concile de Trente. Ses *Poésies* latines furent publiées par Comirre, à la suite de celles de Sannazar. La 4e édition de Pétrarque, sortie des presses d'Alde en 1546, in-4°, a été corrigée sur un manuscrit de Pétrarque, que Fascitelli avait en sa possession.

* FASSARO (Vincent), de Palerme, jésuite, né en 1599, et mort en 1663, a laissé : | *Disputationes philosophicæ de quantitate, ejusque compositione, essentia*, etc.; | plusieurs autres *Opuscules*; | des *Méditations*, etc.

FASTOLFE (Sir John), né à Yarmouth en 1377, mort en 1459, servit avec gloire, et remplit honorablement plusieurs postes importants. Il se distingua par d'autres qualités non moins estimables. Il était charitable envers les pauvres et il fonda des chaires de philosophie et de droit à Cambridge. Quelques gens ont cru que c'était lui que Shakespeare avait ridiculisé dans le caractère de sir "John Falstaff"; mais il est vraisemblable que le hasard seul a produit cette ressemblance de nom. Rien, certes, ne prête au ridicule dans les qualités qui viennent d'être décrites. Malheur au pays où cette arme serait employée contre les vertus!

* FATINELLI, ou FATINELLO, savant prélat, mort à Rome en 1719, à l'âge de 91 ans, a donné : | *De referendariorum votantium signaturæ justitiæ collegio*, Romæ, 1696; | *Tractatus de translatione pensionis, et responsa juris*, ibid., 1708; | *Observationes ad constitutionem XLI Clementis papæ VIII, nuncupatam bulla baronum et responsa juris, lib. II*, ibid., 1714.

*FATOR (Le frère Nicolas), du couvent de Sainte-Marie de Jésus, né à Valence, en Espagne, en 1522, mort en 1583, joignait le talent de la poésie latine à celui de la peinture. On a de lui : | Un *Saint Michel terrassant le dragon*, peint sur les murs de son couvent; | et une *Flagellation*, d'un grand mérite.

* FAU (Jean-Nicolas), en latin "Fagius", religieux minime, né à Besançon vers la fin du XVIe siècle, provincial de son ordre, d'abord en Allemagne, puis en Castille, enfin à Naples, où il mourut en 1655, a composé en vers latins plusieurs ouvrages ascétiques, des hymnes et des prières. On cite plus particulièrement : | *Speculum vigilantium, memoria dormien-*

tium, seu funebris poesis ad instar officii fidelium defunctorum, Prague, 1640, in-12; | *S. Maria liberatrix.... seu pacifica poesis cantans officium parvum S. Mariæ*, Munich, 1644, in-12, avec figures de Sadeler; | *Florida corona boni militis, seu Encomia P. Gasp. Boni ord. minim. provincialis*, 1652, in-8°, avec frontispice gravé par Sadeler.

* FAUCHART (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne, mort à Paris en 1761, est regardé comme le créateur de l'art du dentiste, par son ouvrage intitulé le *Chirurgien dentiste*, 1728, 2 vol. in-12, réimprimé en 1746 et 1786. Avant lui, il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents, et d'en placer d'artificielles. Il décrivit aussi, avec exactitude, les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents, sans en altérer la substance corticale.

* FAUCHE-BOREL (Louis), l'un des serviteurs les plus actifs de la maison de Bourbon, né à Neuchâtel en Suisse le 12 avril 1762, d'une ancienne famille de Franche-Comté que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'expatrier, dirigeait dans sa ville natale un vaste établissement typographique, lorsque la révolution française éclata. En voyant la foule d'émigrés français qui cherchaient un asile dans sa patrie, il sympathisa avec eux, et mit ses presses à leur disposition. Cette conduite le fit exiler pendant six mois; Fauche-Borel s'empressa d'offrir dès lors ses services aux Bourbons, et depuis 1793 jusqu'en 1814, il s'associa à toutes les entreprises dont le but était a restauration du trône. On le vit en 1795, sous le nom de Louis, servir de médiateur entre le prince de Condé et Pichegru. Il s'agissait d'engager Pichegru à quitter les drapeaux de la république, pour venir se joindre avec ses troupes à l'armée royaliste. Une correspondance s'établit entre ce général et le prince de Condé sur la manière de faire réussir le plan d'invasion de l'Alsace. En 1797, Pichegru, élu membre du conseil des cinq-cents, fut nommé président de cette assemblée. Fauche s'empressa, sur l'ordre des princes, d'aller à Paris. Un projet de contre-révolution avait été formé par le général : mais les événements du 18 fructidor le renversèrent complétement. Cependant, Fauche, qui avait trouvé le moyen d'arriver à Barras, lui dévoile le complot qu'il a concerté avec Pichegru : et ce directeur consent à y entrer. La révolution du 18 brumaire vient encore détruire ses espérances. Fauche, abattu par ce dernier revers, quitte la France pour s'établir à Londres, où il fonde une imprimerie et une librairie française. C'était l'époque où l'on négociait le traité d'Amiens. Quelques royalistes crurent que dans l'intérêt des Bourbons, il fallait réconcilier Moreau et Pichegru. Fauche, choisi pour être le médiateur entre les deux généraux, se chargea de porter, de la part de Pichegru, qui était à Londres, des lettres affectueuses à son ancien compagnon d'armes. A peine arrivé à Paris, il fut conduit au temple, parvint à s'évader, fut repris, et passa dix-huit mois en prison. Enfin sur la demande du roi de Prusse, dont il était le sujet, il fut reconduit par la gendarmerie hors du territoire, et

partit pour Berlin. Ce fut lui que le comte d'Avaray chargea d'imprimer à dix mille exemplaires, la proclamation du 2 décembre 1804, adressée par Louis XVIII aux Français. Buonaparte s'en plaignit auprès du roi de Prusse. Ce n'était pas là le seul crime qu'il reprochait à Fauche. Celui-ci était parvenu à dévoiler ses projets sur la Prusse; il avait en outre conseillé, en 1804, de rappeler des États-Unis le général Moreau, dont la popularité pouvait être opposée à celle de Buonaparte. Aussi ne s'agit-il rien moins que d'arrêter Fauche dans Berlin même; mais il se hâta de partir pour l'Angleterre. Il alla bientôt en Suède, puis retourna à Londres, où il forma de nouvelles correspondances avec divers agents, notamment avec Perlet, ancien journaliste. En 1813, les royalistes réfugiés en Angleterre crurent, sur la foi de celui-ci, qu'un débarquement, dirigé par le duc de Berri, pourrait être tenté sur les côtes de France : Fauche-Borel, envoyé dans l'île de Jersey pour s'assurer de la vérité de ces rapports, revint bientôt, convaincu que c'était un piége tendu par Buonaparte à un prince qu'il voulait rendre victime de sa perfidie. La sagesse de Fauche-Borel prévint les malheurs que cette expédition eût entraînés. En 1814, il revit la France avec les Bourbons : mais le débarquement de Buonaparte l'empêcha de s'y établir. Toujours chargé de missions particulières, il se rendit à Vienne, puis à Gand, où ses services furent mal accueillis par quelques-uns des ministres de Louis XVIII. Enfermé pendant huit jours dans un cachot à Bruxelles, parce qu'on le soupçonnait de vouloir servir les projets de Buonaparte, comme s'il eût pu embrasser une autre cause que celle du roi exilé, il dut sa liberté à l'intervention de l'ambassadeur prussien. De là il se rendit à Vienne, où il se justifia pleinement. Il vint ensuite à Neuchâtel, entra en France avec les troupes suisses, et publia son *Précis historique des différentes missions dans lesquelles M. Louis Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie, suivi de Pièces justificatives.* Perlet, qui avait été pendant quelque temps son correspondant, y est accusé de plusieurs abus de confiance. Perlet répondit par une brochure dans laquelle il prétendait que Fauche avait trahi la cause des Bourbons. Aussitôt celui-ci le traduisit en police correctionnelle, et le fit déclarer "escroc et infâme calomniateur". Peu de temps après, Fauche se retira en Angleterre, d'où il revint à Neuchâtel. Il avait obtenu du roi une pension de 5,000 fr.; mais ses affaires étaient en mauvais état; il se plaignit de n'avoir pas reçu tous les dédommagements que lui méritaient ses sacrifices. Cette pensée le tourmentait; sa tête s'en échauffa, et depuis quelque temps il croyait être entouré d'ennemis et de piéges, lorsqu'au mois de septembre 1820, il mit fin à ses jours en se précipitant du haut d'une fenêtre de sa maison. Dans une *Lettre* écrite avant sa mort, il recommande son âme à Dieu, lui demande pardon de ses péchés, et déclare pardonner à ses ennemis. On vient, en 1828, de publier de nouveaux *Mémoires*, 4 vol. in-8°, avec un portrait et une collection de gravures de

dix-sept portraits. Ce n'est point lui qui les a rédigés, mais bien Alphonse de Beauchamp, d'après ses notes. On doit aussi à Fauche-Borel des *Notices* sur les généraux Pichegru et Moreau, Londres, 1807, in-8°.

*FAUCHER (Le P. Chrysostôme), religieux du tiers-ordre de Saint-François, à qui l'on doit deux ouvrages assez estimés : | *Histoire de Photius, patriarche schismatique de Constantinople*, suivie d'observations sur le fanatisme. Paris, 1772, in-12. | *Histoire du cardinal de Polignac*, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

FAUCHET (Claude), savant antiquaire, président à la cour des monnaies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha avec beaucoup de soin et de succès les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont : | *Antiquités gauloises et françaises*; la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; la deuxième contient l'histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Hugues Capet; | *Recueil de l'origine de la langue et poésie française, rymes et romans, plus les noms et sommaires des œuvres de six-vingt et sept poètes français*; | un *Traité des libertés de l'église gallicane*; | un autre *de l'Origine des chevaliers, armoiries*, etc. [Il faut ajouter aux ouvrages énoncés : | l'*Origine des dignités et magistrats en France*, 1600, in-8°; | *de la ville de Paris*.] Il y a dans ces différents traités mille choses curieuses qu'on chercherait vainement ailleurs; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter ou à corriger. Le style est dur, barbare et incorrect.

FAUCHET (Claude), né au diocèse de Nevers, en 1744, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfants du marquis de Choiseul, frère du ministre, et entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de Saint-Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il joua différents personnages. Il parvint par ses intrigues autant que par ses talents et un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général et chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, etc. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités. [Il se signala à la prise de la Bastille, où il parut à la tête des assaillants, le sabre à la main. Ce fut au commencement de la révolution qu'il proclama Jésus-Christ "le premier des sans-culottes". En 1791, il fut élu évêque constitutionnel du Calvados. Rendu à Bayeux, il y publia une *Brochure*, où il proposait la loi agraire. Le tribunal du district de Bayeux le décréta d'accusation. [Appelé à l'assemblée législative qui suivit la constituante, il y vota pour qu'on ne fit aucun traitement aux prêtres insermentés.] Lors des massacres de septembre, il fut membre d'une députation envoyée aux prisons de l'Abbaye; mais il demeura, ainsi que ses

collègues, tranquille spectateur des horreurs qui s'y commettaient. Quelqu'un lui ayant dit : « Pourquoi ne faites-vous pas cesser ce carnage? cent hommes armés suffiraient. » Il répondit : « Le peuple est justement indigné, ou il est cruellement trompé. » En qualité de député du Calvados à la convention, il vota la détention de Louis XVI, et le bannissement à la paix. L'abbé Fauchet fut arrêté, décrété d'accusation et condamné à mort le 31 octobre 1793, comme Girondin, et comme ayant eu des liaisons avec Charlotte Corday. Dans les temps antérieurs à la révolution, il avait fait : | L'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, père d'Égalité, et *de Phélypeaux d'Herbaut, archevêque de Bourges ;* | un *Discours sur les mœurs rurales*. Depuis la révolution, il se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées à côté des plus monstrueuses erreurs : tels sont : | Le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8° ; | trois *Discours* sur la liberté romaine, 1789; | l'*Oraison funèbre de l'abbé de l'Épée*, 1790; | *Éloge civique de Francklin*, 1790; | *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791. [On a pu trouver là l'épigraphe "Dieu et la liberté".] On peut consulter les " Mémoires pour servir à l'histoire de l'Église constitutionnelle, ou Lettres à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes et de ses erreurs ", Liége, 1793, in-8°. (*Voy.* le "Journal historique et littéraire", 15 décembre 1793, p. 15.)

FAUCHEUR (Michel Le), ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins appréciée à Paris qu'en province. Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses *Sermons* sur le duel, « que si on lui envoyait un cartel, il le refuserait ». Il mourut à Paris en 1667, estimé des catholiques et des protestants. Sa probité ne le cédait pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente : | un *Traité de l'action de l'orateur*, Leyde, 1686, in-12, imprimé d'abord sous le nom de Conrart ; ouvrage estimé ; | des *Sermons sur différents textes de l'Écriture*, in-8° ; | *Prières et méditations chrétiennes ;* | un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Genève, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des Églises réformées par ordre du synode national.

* FAUCONNET (Marie-Antoine-Philippe), prêtre et supérieur du séminaire de la Sainte-Famille des Trente-Trois, à Paris, placé, le 30 août 1792, entre l'alternative de prêter le serment schismatique et celle d'être enfermé dans une prison dont une mort violente serait la seule issue, refusa et fut emprisonné dans le séminaire Saint-Firmin. Il y partagea les exercices par lesquels les autres confesseurs de J.-C. se préparaient à paraître devant Dieu, et se présenta sans crainte aux assassins, lorsqu'ils vinrent en furieux le 3 septembre. Dans le supplice qu'ils lui firent subir, il priait pour eux, remerciant le Seigneur de l'avoir jugé digne de mourir pour sa cause. Fauconnet avait 37 ans.

* FAUGÈRES (Marguerite Bleecker), dame poète, née en 1771, dans un village des États-Unis, perdit sa mère de bonne

heure, et épousa un médecin de New-Yorck, qui dissipa sa fortune, et mourut en 1798 de la fièvre jaune. Mme Faugères se consacra alors à l'éducation des jeunes personnes, et mourut en 1801. On trouve un grand nombre de ses *Poésies* dans le « Muséum américain », et dans le « Magasin de New-Yorck ». En 1795, elle avait publié une tragédie de *Bélisaire*, qui obtint quelque succès.

* FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), géologue, administrateur du jardin du roi, né à Montélimar le 17 mai 1741, mort le 18 juillet 1819, embrassa la carrière du barreau; c'était un des bons avocats de Grenoble : mais son goût pour la minéralogie lui fit abandonner sa profession. Il s'occupa surtout des produits volcaniques, sur lesquels on n'avait obtenu jusqu'alors que des données inexactes. Après avoir exploré les Alpes, il visita les Puys de Dôme. En 1775, il découvrit dans les montagnes de Chenavary une riche mine de pouzzolane qu'il fit ouvrir à ses frais, sur laquelle il tenta des expériences de tous genres, et dont le gouvernement se servit pour les constructions du port de Toulon et dans quelques autres travaux publics. Depuis 1776, il entretenait une correspondance suivie avec Buffon, qui le fit nommer, en 1779, adjoint au Jardin-du-Roi, et, en 1785, commissaire du roi pour les mines. Ce fut afin de le récompenser de ses nombreuses découvertes, que ce savant demanda Faujas pour successeur. Il enseigna sa science au Jardin du roi avec un talent que l'expérience seule peut donner : de conjecturale qu'elle était, il la rendit exacte, en l'appuyant sur des bases scientifiques. En octobre 1797, le conseil des cinq-cents lui alloua une somme de 25,000 francs pour le dédommager des dépenses qu'il avait faites dans ses travaux. Parmi ses ouvrages nous citerons : | *Mémoires sur des bois de cerf fossiles trouvés dans les environs de Montélimar*, Paris, 1776, petit in-4° ; | *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-folio ; il y développe sa théorie sur la formation des volcans. Elle repose sur la nature chimique de l'eau qui, suivant ce géologue, doit être infailliblement en communication avec le foyer des volcans qu'elle entretient par sa décomposition ; | *Histoire universelle de la province du Dauphiné*, 1781, in-8°, avec fig. ; | *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Mongolfier*, Paris, 1783 et 1784, 2 vol. in-8° ; | *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8° ; | *Histoire naturelle des roches de Trapp*, 1788, in-12 ; 1813, in-12 ; | *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides, où l'on trouve la description détaillée de la grotte de Fingal*, Paris, 1797, 2 vol. in-8°, avec figures, traduit en anglais et en allemand ; | *Histoire naturelle de la montagne de St-Pierre de Maëstricht*, Paris, 1798, grand in-4°, avec 54 planches ; | *Essai de géologie*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, 1803 et 1809, in-8°, avec figures. Il a aussi laissé des manuscrits sur le *Passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, sur la *Fontaine de Vaucluse*, et un grand nombre de *Mémoires* relatifs à la géologie et à quelques autres questions d'histoire natu-

relle, insérés dans les "Annales du Muséum d'histoire naturelle". M. Freycinet, ami de Faujas, a publié : "Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond, administrateur du Jardin du roi", Valence, 1820, in-4°.

FAULCONNIER (Pierre), grand bailli de la ville de Dunkerque, sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle et de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, et mourut en 1735. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. avec figures; le style en est peu correct.

FAULTRIER (Joachim), ecclésiastique, né à Auxerre en 1626, mort en 1709, s'était d'abord livré à la profession d'avocat, et avait eu le bonheur d'être remarqué par Louis XIV : ce monarque le chargea de plusieurs missions, et le récompensa en lui conférant différents bénéfices. On a de Faultrier une *Lettre en réponse à l'abbé de Rancé*, qui avait inséré des phrases peu avantageuses sur l'état militaire dans la notice biographique d'un de ses religieux.

FAUNE, ou FATUELUS, troisième roi d'Italie, fils de Picus, auquel il succéda, et petit-fils de Saturne, régnait au pays des Latins vers l'an 1300 avant l'ère chrétienne. Il s'appliqua, dit-on, durant son règne, à faire fleurir l'agriculture et la religion. On le mit après sa mort au rang des divinités champêtres, et on l'adora comme fils de Mercure et de la Nuit. La figure de satyre qu'on lui donne ordinairement avertit suffisamment que son règne appartient à la mythologie plus qu'à l'histoire. Les poètes le confondent quelquefois avec le dieu Pan.

FAUR (Gui DU), seigneur de Pibrac, [l'un des plus grands magistrats qui aient honoré la France], naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille illustre, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances, qu'il avait composé lui-même. Quelque temps après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne et les libertés de l'Église gallicane. Le chancelier de L'Hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-temps à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélemi*. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac, exposé à la colère des Polonais, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heu-

reusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les protestants, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avait été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier. La reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 55 ans, et la France perdit un grand magistrat et un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : | des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4° ; | un *Discours de l'âme et des sciences*, adressé au roi ; | une belle *Lettre* latine *sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4°. Outre ces écrits, peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connaît : la première édition est de 1574, et la dernière de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale ; leur caractère, la simplicité et la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités : l'utile et l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses *Quatrains* furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, et par Pierre du Moulin ; d'autres écrivains les mirent en vers latins ; enfin ils passèrent dans la langue turque, dans l'arabe et dans la persane. Les Français leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisait apprendre par cœur aux enfants, et, malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir, tandis que ceux de Godeau et de Desmarets sont en proie à la poussière ; mais ceux-ci n'offrent point le goût des anciens, que Pibrac avait saisi en se formant sur eux.

FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre DU), premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monuments de son érudition. Ceux que les savants lisent avec le plus de fruit sont : | *Dodecameron, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8° ; écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés ; | XXXIII liv. latins des *Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. | *Des jeux gymniques des anciens*, traité aussi savant que le précédent, in-fol., 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différents ouvrages ; mais il faut y chercher l'instruction et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'est pas agréable.

FAURE (Charles), abbé de Sainte-Geneviève, et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, et de près de cinquante autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla

avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les Novices*, et d'autres ouvrages. La *Conduite* a été réimprimée en 1775 ; le père Chartonnet a publié la "Vie" du P. Faure, en 1698, in-4°. Elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation en France, et l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une manière édifiante. [Il paraît que le père Lallemant, prieur et chancelier de Sainte-Geneviève, avait recueilli les matériaux de cette histoire, et l'avait commencée.]

FAURE (François), cordelier, d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris, le 11 mars 1687, âgé de 75 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque, prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son *Sermon* à l'arrivée de cette princesse :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *Oraisons funèbres*, entre autres celle d'Anne d'Autriche, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie. Les jansénistes ne lui ont point pardonné d'avoir censuré les "Lettres provinciales", et la fameuse Traduction du Nouveau Testament de Mons.

* FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Rome, le 25 octobre 1702, d'une famille française d'origine, fit ses études au collége romain, dirigé par les PP. jésuites, dont il prit l'habit le 30 mars 1738. Il remplit successivement les chaires de philosophie, de controverse, de théologie scolastique, et des saintes Écritures. Ses *Traités*, au lieu d'être une simple histoire des doctrines théologiques, ou une compilation de points spéculatifs, étaient remplis d'une doctrine solide, et d'utiles questions qu'on n'avait pas jusqu'alors approchées. Le P. Faure professa pendant trente années, et fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Les papes Benoît XIV et Clément XII ne dédaignaient pas de le consulter dans les matières les plus graves. Lors de la suppression des jésuites, il fut enfermé dans le château Saint-Ange, avec plusieurs chefs de son ordre; parce que l'on craignait que sa plume ne prît la défense de l'ordre qu'on venait de proscrire. Pie VI, en rendant la liberté aux jésuites captifs, permit au P. Faure de demeurer dans son couvent de "Jésus"; mais les ennemis des jésuites l'en firent bientôt expulser. Il se retira à Viterbe, où il s'occupa à rédiger en 2 vol. in-4° une *Défense* du fameux décret du roi Désidère, décret si honorable pour cette ville, et qui existe dans son palais municipal. Le P. Faure eut à combattre, dans cet ouvrage, dont cependant Tiraboschi a fait beaucoup d'éloges, l'opinion de plusieurs grands écrivains, et il y réussit complétement. La vie de ce pieux ecclésiastique était partagée entre ses devoirs religieux, ses études et les soins qu'il donnait aux pauvres et aux infirmes. Il mourut à Viterbe, le 25 avril 1777,

âgé de 73 ans. On lui fit de magnifiques funérailles; son portrait fut placé dans la grande salle du palais municipal, et son Éloge prononcé dans l'académie littéraire de cette ville. Il a laissé : | *Theses polemicæ, etc. Accedit dissertatio de capitulis S. Celestino II olim tributis, etc.*, Rome, 1754; | *Dissertatio polemica de jure regaliæ et primarum pœnarum contra publicistas protestantes*, Rome, 1753; | *Dissertatio polemica in recentiora quædam erronea systemata de morum dogmatibus*, Rome, 1753; | *De praxi guelphellaniâ in dilatione sacramentalis absolutionis*; | *Dissertatio polemica adversus Edmundi Richerii politicam ecclesiasticam*; | *Theses theologicæ et polemicæ de jure naturæ ac gentium contra Gratium... Hobbesum, Puffendorfium, etc.*, Rome, 1757; | *S. Augustini Enchiridion... notis et assertionibus theologicis illustratum*, Rome, 1755; | *Conclusiones universæ theologiæ*, Rome, 1766; | *Brevis Apparatus ad theologiam, et jus canonicum*, Rome, 1751, en italien; | *Supplément*, ou *Suppléments aux premières* animadversions *de M. Sampieri, dans la cause du vénérable Jean Palafox*; | *A l'auteur des deux Lettres intitulées* : « Avis salutaires », Naples, 1774; | deux petits ouvrages très-intéressants sur la dévotion du sacré cœur de Jésus; | *Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1773; | *Jugement impartial sur la controverse entre les pères conventuels et les observantins*; ouvrage posthume, etc.

*FAURE, député de la Haute-Loire, à la Convention, vota la mort dans le procès de Louis XVI, et l'exécution de ce prince dans les 24 heures. Chargé de différentes missions dans les départements de la Haute-Loire, de la Meurthe, de la Moselle et des Vosges, il ne s'enrichit pas dans les fonctions qu'il remplit; car, après avoir fait partie des assemblées législatives, qui se succédèrent jusqu'en 1803, il fut réduit à exercer la place de greffier de la justice de paix de Toul (Meurthe), et enfin celle de greffier du tribunal de première instance de Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or), où il mourut il y a peu d'années.

*FAURE (P.-J.-D.-G.), né au Havre, le 1er mai 1765, fut nommé, en 1792, député de la Seine-Inférieure à la Convention, où il vota la détention de Louis XVI pendant toute la durée de la guerre. Dans une opinion qu'il prononça sur le jugement de ce prince, on remarqua les passages suivants : «J'ai avancé que ce n'était pas à vous à juger le roi; vous avez pensé différemment, et ce qui m'afflige, c'est que vous avez porté le désir de juger jusqu'au scandale. Ce n'est point la chaleur effrénée de quelques-uns de vos membres, l'indécence de leurs déclamations, le ton décisif qu'ils prennent dans ce procès, qui prouvent à mes yeux la vérité de leur civisme. Un citoyen modéré me paraîtra toujours beaucoup plus sûr que ces agitateurs qui prêchent perpétuellement le meurtre et le carnage. Vous remplissez ici scandaleusement tous les rôles de l'ordre judiciaire, de jurés comme de témoins, d'accusateurs comme de juges. Je demande le rapport des décrets relatifs au procès de Louis; que l'on forme un tribunal plus légalement digne

que vous de finir un procès qui étonne toute l'Europe!.., etc. » Compris dans les 73 députés proscrits, le 31 mai 1793, comme ayant signé la protestation du 6 juin, il fut mis en arrestation et ne comparut pas toutefois devant le tribunal révolutionnaire. La révolution du 9 thermidor le fit rentrer à la Convention; il devint sous-préfet du Havre après le 18 brumaire, entra en 1810 au corps législatif, et fut anobli par le roi après la première restauration. Faure est auteur d'un *Parallèle entre la marine de France et celle d'Angleterre.*

* FAURIS DE SAINT-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), président à la cour royale d'Aix, associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né en septembre 1750, mort le 15 novembre 1819 à l'âge de 70 ans, était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane, et petite fille de madame de Sévigné. Avant la révolution, devenu président à mortier au parlement de Provence, il occupa cette place jusqu'à la suppression des cours souveraines. Pendant les premières années de nos troubles, il fut maire de sa ville natale. Le département des Bouches-du-Rhône le nomma en 1809 député au corps législatif, d'où il passa en 1814 à la chambre des députés; il n'y parla guère que pour demander la franchise du port de Marseille. Il avait été nommé, dans le mois de juin 1811, président à la cour impériale d'Aix; il fut continué dans les mêmes fonctions à la cour royale réformée par Louis XVIII. Fauris employait ses moments de loisir à l'étude des sciences et surtout de l'archéologie. Il forma une riche collection de médailles, et publia plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on remarque : | *Mémoire sur l'ancienne position de la cité d'Aix*, Paris, 1812; | *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*, Paris, 1814; | *Mémoire sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le* XVe *siècle*, Paris, 1814; | *Mémoire sur les bas-reliefs des portes et murs extérieurs de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs intérieurs du chœur de la même église*, Aix, 1815, etc. L'académie des inscriptions et belles-lettres avait récompensé les efforts de ce savant en le plaçant, le 7 août 1816, sur la liste de ses membres associés libres.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximien-Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencements. Toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin-le-Grand, et ne put le séduire. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils et son propre honneur si cruellement outragé.

Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390 dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 445, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité* du libre arbitre et de la grâce, où il relève trop les forces de la nature, et d'autres ouvrages dans la « Bibliothèque des Pères ». Le nom de Fauste était autrefois dans le Catalogue des saints de Gennadius; mais Molanus (« De Martyrologiis », cap. 13) a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le catalogue des saints par l'Église romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (Annia Galeria Faustina), née l'an 104 d'Annius Verus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très-distinguée une beauté parfaite, et un esprit fin et insinuant. Elle épousa Antonin-le-Pieux, long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour les plaisirs l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le dérèglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples, [l'un desquels fait partie de l'église de Saint-Laurent « in Miranda ». Il voulut que ses statues fussent portées dans les processions et aux jeux du cirque : on lit sur les médailles de Faustina le titre de « Diva »; l'une de ces médailles rappelle l'institution des « Puellæ faustinianæ », filles faustiniennes]. Faustine, sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infâme modèle de sa mère.

FAUSTINE (Annia-Faustina), dite « Faustine la jeune », fille d'Antonin-le-Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces de sa mère; elle abusa de ces dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses déréglements, feignit de les ignorer, qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amants, et que, lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudrait donc que je lui rendisse sa dot! » c'est-à-dire l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordements mons-

trueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. Marc-Aurèle lui rendit les mêmes honneurs qu'Antonin avait rendus à sa mère, et lui consacra également les fêtes faustiniennes, et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier de ses désordres dans une « Dissertation » réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire. [Outre la légende « Mater castrorum », mère des armées, qu'on trouve dans ses médailles, on y lit aussi le mot « pudicitia » ; application qui doit paraître un peu extraordinaire.]

FAUSTINE (Maxima Faustina), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, et resta enceinte d'une fille nommé Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de Saint-Lambert à Liége, une des plus précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

* FAUSTUS DE BYZANCE, historien et évêque arménien, né à Constantinople vers l'an 320, mort vers la fin du IVe siècle, a écrit en arménien une *Histoire byzantine* en 6 livres ; les quatre derniers livres seulement nous sont restés : ils renferment le récit des événements qui se sont passés en Arménie depuis l'an 340 jusque vers l'an 390 de notre ère, et ont été imprimés à Constantinople, 1730, in-fol.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du XVIe siècle, que quelques-uns disent natif de Souabe, d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son père était un paysan qui envoya ce fils à ses parents à Wittemberg, où il fréquenta le collége et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et trois ans après il prit le degré de maître-ès-arts. Il quitta ensuite la théologie, et s'appliqua avec une assiduité extraordinaire à la médecine et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle, qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortiléges et aux conjurations des esprits, et se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinker, fameux cristallomancien. Enfin, l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour vingt-quatre ans, et en reçut un esprit familier pour son service, nommé « Mephistophèles ». On rapporte que Faustus joua des tours surprenants à la cour de l'empereur Maximilien ; mais qu'à

la fin le démon l'étrangla et le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. Georges Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la « Vie » de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière, mais que les auteurs contemporains, ceux mêmes qui ne passent ni pour crédules ni pour superstitieux, rapportent comme indubitables. Le fameux Mélanchton, qui vivait dans ce temps-là, en parle comme d'une affaire notoire, et dans notre siècle, où la philosophie a longtemps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (1). (*Voy.* ASMODÉE, LE BRUN, BROWN Thomas, DELRIO, etc.)

*FAUTRIÈRE (Louis DAVY DE LA), ancien conseiller à la troisième chambre des enquêtes de Paris, mort en 1759, a laissé entre autres compositions poétiques, | une *Épître newtonienne sur le genre de philosophie propre à rendre heureux*, 1739, in-8°; | quelques *Pièces satiriques sur le système de Law*, insérées dans le 1er volume des « Mélanges historiques et anecdotiques » de Bois-Jourdain, etc.

FAUVEAU ou FULVIUS (Pierre), poète latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *Fragments*.

*FAUVRE-LABRUNERIE, (Charles-Benoît), député du Cher à la Convention, vota dans

(1) D'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme extraordinaire qui, depuis trente ans, est célèbre dans les Annales cabalistiques. Il se nomme Caïn Chenul Falk, et est généralement connu sous le nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, mort depuis peu au service de France, comme maréchal de camp, assure dans ses *Mémoires cabalistiques, magiques*, etc., avoir vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son père, en présence de beaucoup de personnes connues, qu'il prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi dans cette opération de la méthode de Schropfer? je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il est toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa longue barbe blanche, et sa figure noble et intéressante. Il est actuellement âgé de 70 ans à peu près. Je ne me donnerai pas la peine de rapporter ici toutes les choses incroyables et extraordinaires qu'on raconte de ce vieillard..... Un prince..... voulut l'aller voir il y a quelques années; il se présenta à la porte de Falk, et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyants personnages, pour la magie. « Voyez, dit-il en Allemagne tant de princes, ivres de l'espoir et de l'attente des moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine universelle, de faire le *grand œuvre*, et, pour étancher leur soif insatiable de domination et de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, que dirige un spectre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé *Schropfer*, limonadier de Leipsick, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipsick, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-il, on voit reparaître en Europe les folies de l'Asie, de la Chine, la *médecine universelle*, l'art de faire de l'or et des diamants, le breuvage de l'immortalité, etc. Le genre particulier de Schropfer était surtout l'évocation des mânes; il commandait aux esprits, il faisait apparaître à son gré les morts et les puissances invisibles. On sait quel fut le dénouement de son drame. Après avoir consumé des sommes immenses à ses adhérents, après avoir aliéné le bon sens de plusieurs d'entre eux, dans l'impossibilité de se soutenir plus long-temps, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un bosquet près de Leipsick. A Schropfer succéda Saint-Germain, qu'un comte de Lambert avait annoncé dans son *Mémorial d'un mondain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai* sur la secte des illuminés (ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues). Le *cagliostrocisme* et le *mesmérisme* présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru qu'un siècle où l'existence de Dieu était un problème, où presque tous les hommes doutaient de celle de leur âme, et ne répondaient que par un souris moqueur à tout ce qui supposait celle des anges et des démons; qui eût crû, ou qui eût dû prévoir qu'un tel siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, finirait par courir avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il avait couru si long-temps après des livres qui en détruisaient jusqu'à la possibilité? » De nos jours, les professeurs de magnétisme répètent les mêmes prétentions, et peut-être des résultats plus funestes encore.

le procès du roi la mort sans sursis ni appel. Fauvre-Labrunerie, nommé au conseil des cinq-cents par le département des Ardennes, en sortit en 1798, y rentra presque aussitôt, et cessa de faire partie des assemblées législatives, après l'établissement du gouvernement consulaire. Il fut néanmoins forcé de quitter la France en 1816, pour avoir signé pendant les "cent-jours" l'acte additionnel aux constitutions de l'empire.

* FAVARD DE LANGLADE (Guillaume-Jean, baron), né à Saint-Florent (Puy-de-Dôme), le 20 avril 1762, mort le 14 novembre 1831, fut reçu, en 1785, avocat au parlement de Paris, et envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire, en qualité de commissaire national. Élu membre du conseil des cinq-cents en 1795, réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire, et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Favard, presque étranger aux discussions politiques de ces deux assemblées, s'occupa beaucoup des travaux de législation. En 1804, il vota pour la création de l'empire. Après la bataille d'Austerlitz, membre de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Buonaparte, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. Le tribunat ayant été supprimé, Favard entra au corps-législatif, où il présida presque aussitôt la section de l'intérieur. Nommé en 1809 conseiller à la cour de cassation, il reçut en 1813 le titre de maître des requêtes au conseil d'état. Envoyé dans l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la première restauration, il conserva toutes ses places; et si, au retour de Buonaparte, il resta à la cour de cassation, il ne fit plus partie du conseil d'état. Le département du Puy-de-Dôme le nomma membre de la chambre des représentants; ce qui n'empêcha pas le gouvernement de lui rendre son emploi de maître des requêtes après le second retour du roi. Président du collége électoral de la Corrèze, il fut député du Puy-de-Dôme à la chambre de 1815, où il vota avec la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère. Nommé en 1817 conseiller d'état en service ordinaire, il présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Jurisconsulte laborieux, il travailla à la rédaction des Codes; magistrat, il se faisait remarquer par son exactitude; du reste, homme de pouvoir, il se rangea toujours du côté de l'autorité. Sa fin fut celle d'un chrétien. Parmi ses ouvrages, qui se recommandent plutôt par leur clarté et leur méthode que par la philosophie du droit et le vrai talent, on remarque: | *Conférences du Code civil avec la discussion particulière du conseil d'état et du tribunat, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, 1805, 8 vol., in-12; | *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, 1 vol. in-4°; | *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testaments et les contrats de mariage*, 1811, in-8°; | *Traité des priviléges et des hypothèques*, 1812, in-8°.

* FAVART (Charles-Simon), poète dramatique, né à Paris le 13 novembre 1710, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés, et qui, non content de cette gloire, voulait en acquérir une autre en faisant des chansons sur les mœurs du temps. Le jeune Favart étudia au collége Louis-le-Grand, et fit connaître sa facilité comme versificateur, par un *Discours sur la difficulté de réussir en poésie*. Ce premier essai, qui ne donnait pas une grande idée du talent de l'auteur, fut bientôt suivi d'un poème intitulé : *La France délivrée par Jeanne d'Arc*; ouvrage qui lui obtint un prix aux Jeux-Floraux. Mais c'était au théâtre qu'il devait obtenir le plus de vogue : il donna plus de soixante pièces à l'Opéra-Comique et aux Italiens. On distingue surtout, *la Fête du château*, *la Belle Arsène*, *l'Astrologue du Village*, *la Fée Urgèle*, *l'Amitié à l'épreuve*. Sa femme et l'abbé Voisenon contribuèrent un peu à quelques-unes de ses pièces. Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, prouve qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre de l'opéra-comique. Il donna encore une autre comédie en un acte et en vers intitulée *l'Anglais à Bordeaux*. Le théâtre de l'Opéra-Comique, dont il était le plus ferme soutien, ayant été supprimé en 1745, Favart accepta la direction de la troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe. Pendant cette campagne, Favart eut à essuyer, de la part du maréchal, les outrages les plus cruels qu'un homme puisse souffrir. Revenu à Paris, il travailla encore pour le théâtre, et mourut le 12 mai 1792. Le *Théâtre de Favart* a été imprimé à Paris, 1763, 8 vol. in-8°; 1772, 10 vol. in-8°; et le *Théâtre choisi*, ibid., en 1809, 3 vol. in-8°, où l'on trouve une liste chronologique de tous ses ouvrages.

*FAVART D'HERBIGNY (Christophe-Élizabeth), chanoine de Reims, mort en 1793 à 66 ans, est auteur d'un *Dictionnaire d'histoire naturelle des testacées*, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8°.

*FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), frère du précédent, général de division, né à Reims en 1735, mort en 1800, entra au service dans l'arme du génie, et se distingua par sa bravoure et par ses talents. Il défendit Belle-Isle, assiégée par les Anglais, contribua, par l'exécution d'ouvrages extérieurs, à retarder la prise de cette place, et sortit par la brèche, ainsi que toute la garnison, avec du canon et tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite plusieurs années à la Martinique, revint en Europe, fut chargé de la construction du fort de Château-Neuf et de l'expédition de Genève en 1782. En 1792, il commandait la place de Neuf-Brissac lorsqu'une insurrection éclata dans le camp qui était sur le glacis; par sa prudence et surtout par son courage, il rétablit l'ordre et sauva la vie à plusieurs personnes. Pendant le cours de la révolution, il se montra modéré dans ses actions et dans ses principes, et mit en état de défense toutes les places de l'Alsace. Il obtint ensuite sa retraite. On a de lui des *Mémoires sur la défense des côtes et les reconnaissances militaires*.

* FAVELET (Jean-François), célèbre professeur en médecine à

l'université de Louvain, médecin de l'archiduchesse Élizabeth, gouvernante des Pays-Bas, né en 1674, mort en 1743, a laissé entre autres écrits : | *Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus*, etc., Louvain, 1721, in-12; | *Novarum quæ in medicina a paucis annis repullularunt hypotheseon lydius lapis*, Aix-la-Chapelle, 1737, in-12.

*FAVENTINUS (Paul-Marie), religieux dominicain du XVIe siècle, né à Faenza, alla établir des missions chrétiennes en Arménie, et y fit élever des églises; de retour en Europe, en 1620, il vint à Rome, et reçut le titre de supérieur des missions de son ordre en Orient. On a de lui : | *Dottrina cristiana, ove catechismo*; | *Miracoli per mezzo della santissima Eucaristia e del Rosario della Madona operati.*

* FAVEREAU (Jacques), avocat, puis conseiller à la cour des aides de Paris, né à Cognac en 1570, mort en 1638, a laissé les écrits suivants : | *Mercurius redivivus, sive varii lusus*, etc., Poitiers, 1613, in-4°; | *le Gouvernement présent*, ou *Éloge de son Eminence* (le cardinal de Richelieu), satire, Paris, 1623, in-8°.

FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit et de la Fortune. Les poëtes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler; aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs et des plaisirs; ayant un pied sur une roue, et l'autre en l'air, pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, mort en 1753, à 85 ans, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de Justin avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages moins connus que sa *Version*. Il s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son *Oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

* FAVIER, publiciste, né à Toulouse, au commencement du XVIIIe siècle, mort à Paris, le 2 avril 1784, succéda à son père dans l'emploi de secrétaire-général des États de Languedoc. Après avoir dissipé sa fortune, il vendit cette charge, devint secrétaire de La Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin, et se voua dès-lors à la diplomatie. D'Argenson l'employa à la rédaction de divers *Mémoires*, notammentdes *Réflexions contre le traité de* 1756, entre la France et l'Autriche, ouvrage qui lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut cependant chargé de missions secrètes en Espagne et en Russie, sous le ministère du duc de Choiseul; mais, ayant composé pour le comte de Broglie, qui suivait pour Louis XV une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès de différentes cours, plusieurs *Mémoires* dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère, il fut obligé de s'expatrier, et se rendit en Angleterre et en Hollande. Poursuivi par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit, il fut enlevé à Hambourg, conduit à Paris comme impliqué dans une conspiration imaginaire, et renfermé à la Bas-

tille, où il resta jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Le comte de Broglie, qui était parvenu à lui procurer la liberté, ne put lui faire recouvrer ses emplois, que son goût pour la dépense lui rendait indispensables. Il se mit alors à composer des *Mémoires* sur les affaires du temps, dissipant le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Cependant le comte de Vergennes lui fit donner une somme de 40,000 francs pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 fr. Sur la fin de ses jours, Favier mena une vie moins dissolue. De Ségur recueillit une partie de ses *OEuvres politiques* dans l'ouvrage intitulé « Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI », 1793, 2 vol. in-8°, et 1802, 3 vol., avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. Les autres ouvrages de Favier, la plupart sans nom d'auteur, sont | *le Spectateur littéraire sur quelques ouvrages nouveaux*, Paris, 1756, in-12; | *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres, 1748, 2 vol. in-12; | *le Poète réformé*, ou *Apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8°; | *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke, traduits de l'anglais, avec des notes historiques*, 1754, 3 vol. in-8°; | *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice, reine de Hongrie*, 1778 et 1791, in-8°; | *Lettres sur la Hollande*, 1780, 2 vol. in-12. Favier travailla avec Fréron à la rédaction du « Journal étranger ».

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, était d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes, et ensuite à Rome. Adrien lui parlait souvent, et lui témoignait de la confiance; mais il s'en lassa et le chassa de Rome avec les autres philosophes. (*Voyez* son article.) On dit que Favorin s'étonnait de trois choses : de ce qu'étant Gaulois il parlait si bien le grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère, et de ce qu'il vivait étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN (VARINUS, ou GUARINO, plus connu sous le nom de), né à Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Sylvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint par son mérite à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des *Remarques* sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, Alde, in-folio.

* FAVRAS (Thomas MAHI, marquis DE), l'une des premières victimes de la révolution, et l'un des plus grands hommes qu'elle ait suscités, né à Blois, en 1745, entra dans les mousquetaires, devint lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère du roi, et se démit de cette place en 1775, pour aller à Vienne faire reconnaître sa femme comme fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Scanenbourg. Lors de l'insurrection contre le stathouder en 1787, Favras commandait une légion en Hollande. Né avec un caractère ardent,

il concevait un grand nombre de projets. Il en présenta sur les finances, et lorsque la révolution commença, il en présenta aussi sur la politique. Cela suffit pour que les révolutionnaires vissent en lui un ennemi qu'il fallait sacrifier aux idées naissantes. Arrêté en décembre 1789, par ordre du comité des recherches, il fut traduit au châtelet, et accusé « d'avoir tramé contre la révolution, d'avoir voulu introduire la nuit, dans Paris, des gens armés, afin de se défaire des trois principaux chefs de l'administration, d'attaquer la garde du roi, d'enlever les sceaux de l'état, et même d'entraîner le roi et sa famille à Péronne. » Trois témoins, Morel, Turcate et Marquié, vinrent appuyer cette accusation, déclarant avoir reçu de lui la communication de son plan, qui devait être exécuté par 12,000 Suisses et 12,000 Allemands, qui, après s'être réunis à Montargis, auraient marché sur Paris, enlevé le roi et assassiné Bailly, La Fayette et Necker; ils ajoutèrent que les chevaux des écuries du roi devaient être employés à monter un corps de cavalerie. Favras repoussa ces accusations avec beaucoup de calme et de présence d'esprit, disant que la levée des troupes était destinée à soutenir une révolution qui se préparait dans le Brabant. Quant à la seconde accusation, il déclara « qu'étant à Versailles le 5 octobre, et témoin de la consternation qui régnait dans cette ville, à la nouvelle qu'il arrivait des femmes de Paris avec des canons, il avait proposé à Saint-Priest de lui donner des dhevaux des écuries du roi, afin 'aller, avec les plus zélés serviteurs de sa majesté, enlever les canons à ces femmes : mesure qui n'eut pas lieu, puisque La Fayette venait au secours du château avec six mille hommes. » La déposition de Saint-Priest fut conforme à cette explication. La principale charge contre lui était une lettre de Foucault dans laquelle il lui demandait : « Où sont vos troupes? Par quel côté entreront-elles à Paris? Je désirerais y être employé? » Ce fut en vain qu'il demanda à connaître son dénonciateur; on refusa même d'entendre les témoins à décharge. Les juges furent intimidés par les cris d'une populace furieuse qui assiégea le châtelet pendant tout le temps que dura la procédure, ne cessant de menacer et de demander la mort de l'accusé par l'horrible cri « à la lanterne »! Ainsi, malgré le zèle et le talent que l'avocat Tilorier apporta à sa défense, malgré la conviction que les juges avaient de son innocence, les factieux l'emportèrent par leurs menaces; et le marquis de Favras fut condamné à faire amende honorable devant la cathédrale, et à être pendu en place de Grève. Il entendit cet arrêt injuste avec le plus grand calme, et dit à ses juges : « Je vous plains bien, si le témoignage de trois hommes vous suffit pour condamner. » Le rapporteur lui ayant dit alors qu'il n'avait d'autres consolations à attendre que celles que lui offrait la religion, il répondit : « Mes plus grandes consolations sont celles que me donne mon innocence. » Il fut exécuté le 19 février 1790. Arrivé devant la cathédrale, il prit l'arrêt des mains du greffier, et le lut lui-

même à haute voix. Quand il fut devant l'Hôtel-de-Ville, il dicta une déclaration dans laquelle on remarque les phrases suivantes : « Prêt à paraître devant Dieu, je pardonne aux hommes qui, contre leur conscience, m'ont accusé de projets criminels..... J'aimai mon roi, je mourrai fidèle à ce sentiment. Mais il n'y a jamais eu en moi ni moyens, ni volonté d'employer des mesures violentes contre l'ordre des choses nouvellement établi... Je sais que le peuple demande ma mort à grands cris. Eh bien! puisqu'il faut une victime, j'aime mieux que le choix tombe sur moi, plutôt que sur quelque autre innocent, faible peut-être, et que la présence d'un supplice non-mérité jetterait dans le désespoir; je vais donc expier des crimes que je n'ai pas commis.» Conservant toujours un calme imperturbable, il corrigea lui-même des fautes d'orthographe commises par le greffier, et dit adieu à l'ecclésiastique qui l'accompagnait et à tous ceux qui l'entouraient, surpris de tant de courage et de résignation. Le juge-rapporteur l'ayant de nouveau engagé dans ce moment à faire connaître ses complices : « Je suis innocent, répondit-il; j'en appelle au trouble où je vous vois.» Il monta aussitôt sur l'échelle, dit encore adieu à son confesseur attendri, et, se tournant vers le peuple : « Citoyens, je meurs innocent, priez pour moi le Dieu de bonté »; s'adressant ensuite au bourreau, il ajouta : «Faites votre office.....» Son *Testament* et sa *Correspondance* avec sa femme pendant sa détention furent publiés après sa mort, et produisirent une vive sensation. Madame de Favras avait été enlevée de chez elle pendant la nuit, par ordre de Bailly, et transférée à l'Abbaye, où elle resta 26 jours au secret. Cependant elle put, par le moyen du fermier-général Augeard, détenu dans la même prison, entretenir avec son époux une correspondance qui les empêcha de tomber en contradiction dans les interrogatoires qu'ils eurent à subir. Elle sortit de prison presque aussitôt après la mort de Favras, et se plaignit alors, dans une lettre adressée à Bailly, le 15 mai 1791, des mauvais traitements qu'il lui avait fait endurer. On a de Favras des *Mémoires* fort bien écrits sur les troubles de la Hollande.

* FAVRAT (François-André DE), général au service de Prusse et gouverneur de la place de Glotz, né vers 1730, mort en 1804 à l'âge de 74 ans, était doué d'une force physique, telle qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et que plus d'une fois on le vit prendre une pièce de canon et la porter sur son épaule avec autant de facilité qu'un fantassin porte son fusil. Favrat laissa l'ouvrage suivant, qui est estimé: *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne depuis* 1794 *jusqu'en* 1796, Berlin, 1799, in-8°.

* FAVRE (Pierre), jésuite, le premier des compagons de Saint-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Ste-Barbe à Paris, naquit en 1506 au hameau du Villaret, diocèse de Genève. Il contribua, par son exemple, à la réforme des ecclésiastiques et des ordres religieux, et, par son zèle ardent, à la propagation de l'ordre des jésuites. Il fonda les

colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes ont été imprimées avec celles du Père Canisius. Sa « Vie », écrite par Nicolas Orlandini, a été publiée à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8°.

FAVRE (Antoine), [dit le président Faber, grand jurisconsulte,] né à Bourg en Bresse, le 4 octobre de l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Génevois pour le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, gouverneur de Savoie et de tous les pays de deçà les monts, et mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. : | *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol. ; | | *De erroribus interpretum juris*, 2 vol.; | *Comment. in Pandectas, seu de Erroribus pragmaticorum*, 1659, 5 vol.; | *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol.; | *Conjecturæ juris civilis*, 1661, 1 vol., [peut-être le moins bon de ses ouvrages, parce qu'il s'appuie le plus souvent sur l'autorité, souvent si mal fondée, des choses jugées.] On y joint *H. Borgiæ investigationes juris civilis in conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. [Favre savait concilier la plus haute politique avec le droit civil: il publia un beau Traité *de Religione regenda in republica*.] Dans les Quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre. Il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *Les Gordians*, ou *l'Ambition*, 1596, in-8°. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie. On trouve l'« Éloge » du président Favre, par Jacques Durandi, dans le tome 3 de « Piemontesi illustri ». Taisand lui à consacré un long et intéressant article dans ses « Vies des plus célèbres jurisconsultes », d'après des mémoires fournis par sa famille.]

FAVRE (Claude), seigneur de Vaugelas et baron de Péroges, naquit du précédent à Bourg-en-Bresse et selon quelques-uns à Chambéry. Le père était consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre, en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidents, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2000 livres en 1619. Cette pension, qu'on ne lui payait plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, Richelieu lui dit en riant : « Vous n'oublierez pas, du moins, dans votre Dictionnaire, le

mot de Pension. » — « Non, monseigneur », répondit Vaugelas », et encore moins celui de Reconnaissance.... » Ce littérateur était un des académiciens les plus aimables ; il avait une figure agréable, et l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Sa *Traduction* de Quinte-Curce, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette *Version*, de laquelle Balzac disait dans son style emphatique : « L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible et celui de Vaugelas est inimitable », passe pour le premier bon livre écrit correctement en français. Malgré la mobilité et l'inconstance de la langue française, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4° ; ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose ne sont plus des doutes aujourd'hui ; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAVYN (André), avocat à Paris au commencement du XVIIe siècle, s'appliqua à l'étude des antiquités de la monarchie française. On a de lui les ouvrages suivants : | *Traité des premiers offices de la couronne de France*, 1613, in-8° ; | *le Théâtre d'honneur et de chevalerie, etc.*, Paris, 1620, in-4°, fig. ; | *Histoire de Navarre, contenant l'origine, les vies et les conquêtes de ses rois*, ibid., 1622, in-fol. On reproche à l'auteur d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé beaucoup de faits qu'on ne peut admettre d'après lui.

FAWKES (François), poète anglais, né dans le comté d'Yorck, en 1721, brigua les emplois de l'Église anglicane pour vivre, et s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes, en 1774, et mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : | *Traduction d'Anacréon*, 1760, in-12 ; | *de Théocrite*, 1767, in-8° ; | *d'Apollonius de Rhodes*, 1780 ; | *Le Recueil de ses poésies* a paru en 1761, in-8°.

FAY (Charles-Jérôme DE CISTERNAI DU), capitaine aux gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il n'était alors que lieutenant ; il obtint une compagnie ; mais il fut obligé de renoncer à l'état militaire, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimait les lettres, et elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avaient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le catalogue en fut dressé en 1725, in-8°, par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire était mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY (Charles-François DE CISTERNAI DU), fils du précédent, né à Paris en 1698, servit quelque temps comme son père, [et se fit connaître honorablement en Espagne en 1718, pendant les guerres de la succession ; mais il quitta l'état militaire, et se consacra entièrement à la chimie et

à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du Jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit en très-peu de temps un des plus beaux de l'Europe. Il mourut à Paris en 1739. Cet académicien avait des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger; et ces qualités n'étaient mêlées d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, et enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les Mémoires de l'académie des sciences, où l'on trouve aussi son "Éloge", par Fontenelle.

FAY (Jean-Gaspard du), jésuite, mort vers le milieu du XVIII[e] siècle, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol., qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1745. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

*FAYAU, député de la Vendée à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, devint secrétaire de l'assemblée, en août 1793, et fut envoyé en qualité de commissaire, dans son département, pour organiser les levées en masse. On le vit voter constamment pour les moyens extrêmes, demander le ravage universel du sol de la Vendée, de manière à le rendre inhabitable pendant un an, et faire, en 1794, sa fameuse motion des loups, qu'il compara aux aristocrates. Après le 9 thermidor, il fut l'un des premiers qui s'élevèrent contre la marche rétrograde de la convention, et il défendit vivement les sociétés populaires lors des premières attaques qui leur furent portées. On le vit aussi, au commencement de 1795, faire une vive sortie contre le modérantisme; se plaindre de ce que les vrais patriotes étaient persécutés, et invoquer l'âme de Marat. Décrété enfin d'accusation, et arrêté comme l'un des chefs de la révolte du 1[er] prairial an III, l'amnistie de brumaire an IV le rendit à la liberté. Après la session, il fut nommé chef de bureau au ministère de la justice; devint ensuite commissaire près le tribunal de police correctionnelle de Montaigu, et exerça les fonctions de procureur impérial près le tribunal civil de Laroche-sur-Yon, jusqu'à la réorganisation des tribunaux, en 1811. Comme conventionnel votant, il fut forcé de quitter la France.

FAYDIT, ou FAIDIT (Gancelm ou Anselme), poète provençal, né à Uzerche dans le Limousin, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des *Comédies* qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, au libertinage et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard "Cœur-de-Lion", d'abord comte de Poitou et puis roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelone, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix,

et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit : | un *Poème sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur; | *le Palais d'Amour*, poème dont le titre annonce assez l'esprit; | plusieurs *Comédies*, entre autres une intitulée : *l'Eregia dels prestres*, c'est-à-dire *l'Hérésie des prêtres*. Il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties avec sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant long-temps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève, un *Sermon* contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre *Sermon* publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier *Sermon*, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Dans un *Traité sur la Trinité*, il établissait le trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avait été altérée par la théologie scolastique; cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, gros in-8°, 1706. Asservi à la faction des Arnauld et des Quesnel il prétend que la scolastique a altéré le dogme de la Trinité, qui, selon lui, consistait anciennement à professer trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est afficher l'ignorance la plus grossière, parce qu'il est connu que les théologiens ont constamment défendu contre les ariens et les sophistes la foi de Nicée et la consubstantialité des personnes divines. C'est afficher l'hérésie, d'abord celle des trithéistes, et de plus celle des erreurs modernes, qui affirment que la vraie foi a péri contre la promesse de J.-C., et qu'elle ne s'est retrouvée que dans quelques têtes privilégiées des derniers siècles. C'est afficher l'athéisme, puisqu'en détruisant l'unité de Dieu, on en détruit l'essence. L'erreur de Faydit a été renouvelée dans ce siècle par le docteur Œhmbs. (*Voy.* Jean Philoponos.) Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris : châtiment qui ne changea ni son esprit ni son caractère; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : | des *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Écriture sainte*, en 2 vol. in-12; mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire; | *La Télémacomanie*, in-12, critique [du roman de Fénelon]; Faydit avait attaqué Bossuet avant de censurer Fénelon. Il avait fait cette *Epigramme* contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé en 1682. Il faut

savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours :

> Un auditeur un peu cynique
> Dit tout haut, bâillant d'ennui :
> Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui;
> Qu'il fasse parler sa bourrique,
> Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. | Des *Mémoires* contre ceux de Tillemont, brochure in-4°, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était ; un fou qui a quelque esprit et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie. | *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos à cet auteur les "Moines empruntés", 2 vol. in-12 ; ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne ; et, après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il s'employa avec zèle, quoique inutilement, à conserver à Henri III la couronne de ce pays. [A son retour en France, ce prince l'envoya à Ferrare et à Venise, pour terminer différentes difficultés survenues entre ces puissances.] Il fut récompensé de ses services par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son temps.

FAYE (Jean-Élie Lériget de La), naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes ; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde et dans plusieurs journées, où il signala sa valeur. Il avait toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchants, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *Mémoires* de La Faye.

FAYE (Jean-François Lériget de La) frère puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable que pour les sciences sérieuses qui avaient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie française en 1730, et mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques *Poésies*, où l'on remarque un esprit délicat et une imagination agréable. Sa pièce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la Poésie*, contre le système de La Motte-Houdard en faveur de la prose.

* FAYE (Georges de La), démonstrateur à l'académie royale de chirurgie à Paris, où il était né, mourut dans cette ville le 11

août 1781. On a de lui : | *Cours d'opérations de chirurgie par Dionis*, avec des notes, 1782, 2 vol. in-8° ; | *Principes de chirurgie*, Paris, 1739, in-12, souvent réimprimés. La dernière édition est de 1811, in-8°. Ce livre a été traduit en allemand, en italien, en espagnol et en suédois.

FAYETTE (Gilbert MOTIER DE LA), maréchal de France, [défendit vaillamment Lyon en 1418, contre le duc de Bourgogne ;] se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, [où il battit le duc de Clarence ; secourut Orléans en 1429, et fut ministre plénipotentiaire à la paix d'Arras, le 21 septembre 1435]. Il fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 23 février 1464.

FAYETTE (Louise MOTIER DE LA), de la même famille que le maréchal de ce nom, naquit vers 1618, et entra à l'âge de 17 ans dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de fille d'honneur. Sa beauté et sa jeunesse fixèrent bientôt sur elle les regards de la cour, et particulièrement ceux de Louis XIII ; mais préférant la tranquillité d'une conscience pure aux grandeurs humaines, elle résolut de se faire religieuse. Le roi s'opposa à son dessein ; mais le cardinal de Richelieu, craignant que l'ascendant qu'elle avait déjà sur le monarque ne lui fût funeste, aida sa vocation. Elle entra, en 1637, chez les religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, où elle fit profession, et prit le nom de "sœur Angélique". Louis, rassuré sur son penchant par le nouvel état de sa vertueuse amie, lui fit de fréquentes visites au parloir ; ainsi le cardinal ne gagna pas grand' chose en l'éloignant de la cour. Elle engagea le roi à revenir auprès de la reine dont il vivait séparé depuis quelque temps, et le fruit de cette réconcilation fut la naissance de Louis XIV, après 22 ans de stérilité. La reine, pour reconnaître ce bon office, voulut rappeler à la cour madame La Fayette ; mais, entièrement dévouée à Dieu, elle trouva le silence du cloître préférable au séjour brillant dans lequel on voulait la rappeler. Elle mourut généralement estimée, en 1665, à Chaillot, dans un couvent qu'elle y avait fondé.

* FAYETTE (François DE LA), évêque de Limoges, en 1628, fut un des plus savants prélats de son temps ; la visite de son diocèse, des missions fréquentes, de pieux établissements formés, des associations de charité établies, la discipline ecclésiastique remise en vigueur, un grand changement dans les mœurs, marquèrent son épiscopat. Il attira dans son diocèse de saints prêtres, entre autres, le P. Le Jeune, de l'Oratoire, zèlé missionnaire ; et les deux frères Bourdon, hommes de beaucoup de mérite, et qui secondèrent l'évêque dans son administration. Ce prélat mourut le 23 mai 1676, à 86 ans, ayant établi des séminaires et des communautés religieuses. On peut voir son article dans le "Gallia Christiana".

FAYETTE (Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse DE LA), [naquit en 1632] d'Aymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce.

Elle épousa, en 1655, François, comte de La Fayette, et se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux-esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, La Fontaine, Segrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693, livrée depuis quelque temps aux pratiques de la plus austère dévotion. Les principaux de ses écrits sont ; | *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue ; | *La Princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt. Madame de La Fayette avait mis ces deux productions sous le nom de Segrais. Ce poète avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné ; | *La Princesse de Montpensier*, in-12 ; | des *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12. On lui reproche d'avoir fait payer à madame de Maintenon la gloire d'avoir été dans sa jeunesse plus aimable qu'elle. | *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 ; on y trouve peu de particularités intéressantes ; | *Divers portraits de quelques personnes de la cour ;* | *La comtesse de Tende*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Madame de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais La Beaumelle l'a peinte moins avantageusement. « Elle n'avait pas, dit-il, ce liant qui rend le commerce aimable et solide ; on trouvait autant d'agréments dans ses écrits qu'elle en avait peu dans ses propos. Elle était trop impatiente ; tantôt caressante, tantôt impérieuse, exigeant des égards infinis, et y répondant souvent par des hauteurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux-esprits, et tourmentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit l'auteur de l'"Influence de la philosophie sur l'esprit et le cœur", est aussi ridicule que la femme-homme : ce sont de monstrueux assemblages que notre siècle, fertile en choses rares et curieuses, réalise à chaque instant. Depuis qu'il y a des petits-maîtres, il y a des femmes savantes ; depuis que les hommes ont porté des colifichets, et ont affecté une toilette féminine, les femmes, en revanche, ont affecté la science des hommes, et se sont enfoncées dans les études abstraites. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, de la voir occupée à des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes sortes, et de petits billets de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre. » (*Voy.* Géofrin, Grafigny, Tencin, Suze.) [Les *OEuvres* de madame de La Fayette ont été recueillies avec celles de madame de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8°. Cette alliance est peu honorable pour madame de La Fayette.]

*FAZELLI (Thomas), historien

sicilien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de philosophie à Palerme, né à Sacca en 1498, mort à Palerme en 1570, n'a laissé qu'un seul ouvrage intitulé *de Rebus siculis decades duæ*, Palerme, 1558, 1560, in-fol., traduit en italien par Remigio, Venise, 1574, in-4°, et Palerme, 1626, in-fol. Cette histoire est très-estimée. —*Fazelli (Jérome), frère du précédent, savant théologien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, consulteur du saint-office et prieur de sa communauté, né en 1502 à Palerme, mort dans cette ville en 1585, a laissé: | des *Sermons*, | un *Traité des Indulgences*, | des *Commentaire latins* manuscrits sur les psaumes, l'évangile de Saint-Marc et les Actes des apôtres, | et un livre intitulé *Prediche quaresimali*, Palerme, 1575, in-4°, et Venise, 1592, in-4°, en deux parties.

FE, FO, ou Fohé, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. A sa droite est le fameux Confucius, et à sa gauche Lanza, chef de la seconde secte de la religion chinoise. Plusieurs savants pensent que Fohé est le même que Noé, et cette conjecture, autant fondée sur l'analogie du nom que sur l'antiquité supposée à Fohé, prend un nouveau degré de vraisemblance, quand on est instruit de ce qu'il faut penser des contes chinois. (*Voyez* Yao.) Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi. (*Voyez* ce nom.)

* FEATLY ou Fairclough (Daniel), théologien anglais, chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques en France, puis de l'archevêque Abbot, recteur de Lambeth, prevôt du collége de Chelséa, né en 1582 à Charton, comté d'Oxford, se distingua par une grande habileté dans la controverse scholastique, occupa successivement différentes cures, et fut nommé membre de l'assemblée des théologiens de Westminster en 1643. Son opposition au covenant l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut jeté en prison et transféré au collége de Chelséa, où il mourut en 1645. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *Ancilla pietatis*, 1679, 8e édition, à laquelle il joignit *la Pratique de dévotion extraordinaire*. Il a aussi donné la *Vie de Jewel*, en tête des œuvres de cet auteur; celles *de Reynolds*, *du docteur Robert Abbot*, etc.: ces dernières ont été insérées dans l'"Abel Redivivus", de Fuller.

*FEAU (Charles), prêtre de l'oratoire, professeur d'humanités dans différents colléges de sa congrégation, né à Marseille en 1605, a composé en langue provençale plusieurs petites pièces qui ont été recueillies et publiées par un anonyme sous le titre de *Lou jardin doys musos provençales*, Marseille, 1665, in-12.

*FEBURE, ou Fèvre (Michel), nom sous lequel le P. Justinien de Tours, missionnaire en Orient, a publié les ouvrages suivants: | *Præcipuæ objectiones muhameticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solut.*, Rome, 1679, in-12, traduites en arabe et en ar-

ménien, et imprimés à la Propagande, la 1re en 1680, et la 2e en 1661; | *Specchio, ovvero descrizione della Turchia*, Rome, 1574, in-12, traduit en français par l'auteur, augmenté de quelques chapitres et publié sous le titre de, *Etat présent de la Turquie*, etc.; Paris, 1675, in-12, traduit aussi en espagnol et en allemand; | *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4°, traduit en italien, Venise, 1684, in-4°, sous le titre de *Teatro della Turchia*; ouvrage exact et très estimé.

FEBVRE, ou LE FEBURE (Jacques, et selon quelques-uns, Jean LE), jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage, près Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigables à former les élèves qui lui étaient confiés à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès. Le premier intitulé : *Bayle en petit, et Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12. Il reparut à Paris, en 1747, avec une suite, sous ce titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent le plus monstrueux assemblage d'obscénités et d'hérésies. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications, et les impostures de ce fameux sceptique. Le 2e est *La seule religion véritable, démontrée contre les athées, déistes*, etc., Paris, 1744, in-8°; ouvrage solide et méthodique.

* FEBVRE (Philippe LE), président honoraire du bureau des finances et de la généralité de Rouen, mort à Chambéry vers 1780, laissa plusieurs ouvrages. Le seul qui mérite d'être cité est son *Abrégé de la Vie d'Auguste*, in-12, où les faits sont exposés avec clarté.

*FECH (DE LOZERAN DU), savant jésuite, professeur royal de mathématiques à l'université de Perpignan, et associé de l'académie de Bordeaux, mort en 1755, a composé : | *Dissertation sur la cause et la nature du tonnerre et des éclairs*, qui a remporté le prix à l'académie de Bordeaux, en 1726; | *Dissertation sur la nature de l'Air*, qui a remporté le prix de la même académie en 1733; | *Dissertation sur la mollesse, la dureté et la fluidité des corps*, qui a remporté le prix de la même académie en 1734. Ces trois *Pièces* se trouvent dans les Recueils imprimés de l'académie de Bordeaux.

FECHT (Jean), théologien luthérien, successivement pasteur et président des synodes du comté de Hochberg, chapelain du marquis de Bade-Dourlach, professeur d'hébreu, de métaphysique et de théologie, né à Sultzbourg dans le Brisgau en 1636, mort à Rostock en 1716, professa pendant vingt années avec distinction, et publia un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont les suivants : | *Disquisitio de judaïca ecclesia*, etc., Strasbourg, 1670,

in-4°; | *Historiæ ecclesiasticæ sæculi*, etc., Dourlach, 1684, in-4°, ouvrage utile pour éclaircir l'histoire de l'établissement de la réforme; | *Notice de la religion des Grecs modernes*, Rostock, 1717, in-8°, en allemand.

* FECKENHAM (Jean DE), dernier abbé de Westminster, s'opposa avec courage à la réformation. Envoyé à la tour, il y demeura jusqu'au règne de Marie. Ce fut alors qu'il fut nommé abbé de Westminster. La reine Elizabeth lui offrit l'archevêché de Cantorbéry, à condition qu'il embrasserait la réforme; il refusa, protesta même contre ce changement, et fut de nouveau mis à la tour. Il en sortit néanmoins, et fut nommé à l'évêché de Winchester, dans l'espérance qu'on parviendrait à le gagner : il demeura ferme, et mourut au château de Wisbeach en 1585. Il était savant et très-charitable. Il a laissé quelques *Traités* et des *Sermons* : | *Conference dialogue-wise held between the lady Jane Dudley and M. John Feckenham four days before her death*, etc., Londres, 1554, ouvrage qui a été reproduit en substance dans les "Actes et Monuments des Martyrs" de Fox; | *Speech in the house of lords*, 1553; | *the Declaration of such scrupules and staies of conscience, touching the oath of supremacy delivered by writing to D. Horne, bishop of Winchester*, 1566; | *Caveat emptor*, pamphlet dont le but paraît avoir été d'effrayer la conscience des acquéreurs des biens séquestrés sur les catholiques anglais.

* FEDELE (Cassandra), née en 1465, à Venise, d'une famille noble originaire de Milan, cultiva, avec succès, les lettres grecques et latines, la philosophie, l'éloquence, l'histoire et la théologie : la poésie et la musique lui servaient de délassement. Elle se lia avec le père de La Mirandole, et correspondit aussi avec plusieurs souverains, tels que le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand, et Isabelle de Castille. Cette princesse chercha à l'attirer à sa cour, et le poète latin Augurello lui adressa une "Ode", pour l'engager à ce voyage; mais la république de Venise ne voulut pas se la laisser ravir. Cassandra avait été mariée à un médecin de Vicence, et elle le suivit à Candie, où la république l'envoya exercer son art. Devenue veuve, elle fut nommée, dans un âge très-avancé, supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise. Elle gouverna cette maison pendant 12 ans, et mourut le 25 mars 1558, âgée de 93 ans. Thomassini a recueilli les *Lettres et Discours de Cassandra*, et mis en tête la "Vie" de cette femme célèbre, Paris, 1636, in-8°.

FEGELI (François-Xavier), né à Rote, dans le canton de Fribourg, en 1690, se fit jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, et mourut à Fribourg, en 1748. On a de lui : | *De munere confessarii*; | *De munere pœnitentis*.

FEIJOO (Benoît-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1765, a contribué autant par ses *Pièces critiques* à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantès à corriger les ridicules de son siècle, par son roman de Don Quichotte. On a de lui le *Théâtre critique*, en 14

vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en français, par d'Hermilly, 12 vol. in-12.

* FEITAMA (Sibrand), poète hollandais, né à Amsterdam en 1684, mort en 1758, débuta par la tragédie de *Fabricius*, et par un drame allégorique intitulé : *Le triomphe de la poésie et de la peinture*. Il renonça à la composition, pour se livrer uniquement à la *Traduction* des ouvrages français qu'il crut dignes d'être connus en *Hollande*. Ce que l'on estime le plus de lui, c'est sa *Traduction* en vers hollandais du "Télémaque" de Fénelon, et celle de la "Henriade" de Voltaire, aussi en vers. Son *Théâtre* a été publié en 1735, 2 vol. in-4°.

FEITH (Éverard), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au XVIe siècle dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de du Puy, et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais, se promenant un jour à La Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois, et depuis ce moment, on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux et savant, intitulé : *Antiquitates homericæ*, Strasbourg, 1743. Cet ouvrage est écrit en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine et de leurs usages, et prouve tout ce qu'il avance par des passages de toutes sortes d'auteurs. [Indépendamment de cet ouvrage, il en a composé un second intitulé : *Antiquitates atheniennes*, en huit livres, dans lequel il parle plus spécialement encore des mœurs des Grecs.]

* FEITH (Rhynvis), poète hollandais, membre de l'institut des Pays-Bas, de l'ordre du Lion-Belgique, né à Zwolle dans la province d'Over-Yssel, le 7 février 1753, mort à la fin de 1814, à l'âge de 71 ans, montra dès l'âge le plus tendre d'heureuses dispositions pour la poésie. En même temps qu'il cultivait cet art, il s'adonnait à l'étude du droit, et fut reçu docteur dans cette faculté en 1770, à l'université de Leyde. De retour à Zwolle, il en fut nommé bourgmestre; peu de temps après il devint receveur du collége de l'Amirauté dans la même ville. Ses diverses productions annoncent à la fois un bon poète et un élégant prosateur. Nous nous bornerons à citer les suivantes : | *Le Bonheur de la paix*, 1779, poème qui remporta le premier prix d'un concours ouvert par la société poétique de Leyde; | *Eloge de l'amiral Ruyter*. Cette pièce en vers obtint le premier prix; l'auteur avait envoyé au concours un *Eloge* en prose qui obtint le deuxième prix; | *Poème sur la Providence*; | *Poème sur l'humanité*; | *Poème de Charles V à son fils Philippe II, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas*; | *Traité sur la force de la preuve de la vérité, de la divinité de la doctrine de l'évangile, déduite des miracles opérés par J.-C. et par ses apôtres*; | *La vertu et les mœurs peuvent-elles chez des peuples où la civilisation a fait de grands progrès, trouver un appui suffisant et une garantie durable dans les meilleures constitutions humaines, de législation, d'économie politique, et d'éducation*,

sans avoir besoin de l'influence des idées religieuses ? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard ? L'auteur résout négativement cette question, et cet ouvrage, ainsi que ceux qui le précédent, obtint le premier prix | *Odes et poésies*, 5 vol. ; elles ont mérité à leur auteur la réputation de premier poète de la Hollande ; | *Lettres sur différents sujets de littérature*, 6 vol. in-8° ; | *Ferdinand et Constantin*, roman sentimental qui eut un grand succès en Hollande, 1785, 2 vol. in-8° ; | *Lettres en vers à Sophie*, 1809 : Feith se propose de prouver dans ces *Lettres* que la philosophie de Kant n'est pas compatible avec l'évangile. Elles ont été critiquées par le professeur Kinker, grand partisan de Kant, dans un écrit intitulé « Lettres de Sophie à Feith » ; | *Odes et poésies diverses*, 1809 ; | *Le Tombeau*, poème didactique, 1792, traduit en français par A. Clavareau, Bruxelles, 1827, in-18 ; | quatre *Tragédies*.

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javerci, né à Chartres en mai 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France, en qualité de secrétaire. Il eut occasion d'y voir le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna, sous cet artiste, son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Fouquet, et Colbert après lui, employèrent ses talents. [Il fut l'un des huit qui formèrent l'académie des inscriptions établie par Colbert en 1663.] Il eut la place d'historiographe du roi et de ses bâtiments, en 1666, et celle de garde des antiques, en 1673. Deux ans auparavant, il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent lorsqu'il mourut, [le 11 juin] 1695, à 76 ans. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégants, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché, avec raison, de dire trop peu de choses en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : | *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres, anciens et modernes*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685 ; réimprimés à Amsterdam, en 5 vol. in-12 ; à Trévoux en 6, et traduits en anglais ; | *Traité de l'origine de la peinture*, in-4° ; | *Les Principes de l'Architecture, Peinture et Sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts ; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes, et éclaira les savants. | *Les Conférences de l'académie royale de peinture*, in-4° ; | *Les quatre Éléments peints par Le Brun, et mis en tapisseries, décrits par Félibien*, in-4° ; | *Description de la Trappe*, in-12 ; | *Traduction* du « Château de l'âme » de sainte Thérèse, de la « Vie du pape Pie V », de la « Disgrâce du

comte d'Olivarès", 1650, in-8°; | le *Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4°; | les *Divertissements de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour*, in-12; | *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien Le Clerc, in-12. Ses autres ouvrages sont : | *Vie du P. Louis de Grenade*; | *Paraphrase des Lamentations de Jérémie*, etc., 1646. On voit par là que le talent dans tous les genres se concilie merveilleusement avec l'esprit religieux.] Il laissa trois fils, Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges, en 1711, et les deux écrivains suivants.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, [où il était né en 1636,] a composé : | *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les commandements de Dieu et sur le symbole, tirées de l'Écriture sainte; | *Pentateuchus historicus*, Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé; dans plusieurs exemplaires les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

FÉLIBIEN (Dom Michel), fils d'André, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres, [le 14 septembre] 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'*Histoire* de cette ville : il l'avait beaucoup avancée lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Lobineau, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de dom Félibien l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, 1 vol. in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris, 1706. Le P. Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile; mais sa faible santé fut un grand obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jean-François), frère du précédent, mort le [23 juin] 1733 [à l'âge de 75 ans], succéda à son père dans toutes ses places, et eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit : | *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4°; ouvrage superficiel réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les "Entretiens" de son père "sur les peintres", dont il est le pendant; | la *Description de Versailles* ancien et nouveau, in-12, avec la Description et l'explication des statues, tableaux, et autres ornements de cette maison royale; | la *Description de l'église des Invalides*, 1702, in-fol., réimprimée en 1706.

* FÉLICE (Fortuné-Barthélemi DE), né à Rome le 24 août 1723, d'une famille originairement napolitaine, mort à Yverdun le 7 février 1789, fit de bonnes études chez les jésuites, et professa avec beaucoup de succès à Rome et à Naples. Ayant enlevé dans un couvent une femme de condition, il se retira, après avoir parcouru différents pays, à Berne, où il embrassa la religion protestante, et se lia intimement avec le célèbre Haller et Tscharner. Il vint ensuite établir une imprimerie à Yverdun. Il publia avec Tscharner l'*Estratto della letteratura europea*, journal qu'il continua pen-

dant 9 ans, et qui se fait remarquer par une érudition variée. Il composa en outre un très-grand nombre d'ouvrages : | *De Newtoniana attractione, unica cohærentiæ naturalis causa, adversus Clav. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4° ; | *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfants*, Yverdun, 1763, in-8° ; | *Principes du droit de la Nature et des Gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 8 vol. in-8°. (*Voyez* BURLAMAQUI.) Il en donna un abrégé sous le titre de *Leçons de droit de la Nature et des Gens*, 1769, 4 vol. in-8° ; | l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4°, 6 vol. de *Supplement*, et 4 vol. de *Planches*, d'après l'édition de Paris, mais qu'il crut pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F., et toutes les additions placées entre deux astérisques, sont de lui. Il eut pour collaborateurs Euler, Deleuze, Tscharner, Lalande, Dupuis, Lieutaud, Haller, Formey, etc. | *Code de l'humanité, ou la Législation universelle, naturelle, civile et politique*, Yverdun, 1778, 13 vol. in-4°. Cet ouvrage est tiré en partie de son *Encyclopédie* ; mais il y a joint des développements. | *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12 ; | *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du* XVIIIe *siècle*, Yverdun, 1779-83, in-8°. | *Éléments de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12.

*FÉLICI (Le P. Louis), jésuite, né à Ischio vers 1740, entra jeune dans la compagnie de Jésus, y fit profession en 1773, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. Entre autres bonnes œuvres, on lui doit la fondation de deux établissements qui rendent encore d'importants services à la religion et aux fidèles. Le premier est la « Congrégation » de vignerons et d'agriculteurs, dans l'église de Saint-Vital, attachée au noviciat de Saint-André. Cette pieuse institution, que le P. Félici fonda lorsqu'il était encore novice, servit à inspirer à des gens grossiers des sentiments religieux et des mœurs plus pures, mit fin aux rixes fréquentes que le moindre différend occasionait, et les porta à s'aimer et à se secourir mutuellement. Se trouvant à Rome, le P. Félici fonda encore l'association connue sous le nom d'« Union des Prêtres de Saint-Paul ». Elle se forma en 1790, dans l'hôpital de la « Consolation », où d'anciens jésuites et des prêtres séculiers se réunissaient pour assister les malades. Il fut secondé dans cette édifiante entreprise par Vincent Henri, Joseph Maurisi, Pierre Cavallo, François Buffa, l'abbé Sozzi, Gaëtan Zucchi, et par les PP. Bordoni, Paradisi et Salvatori, jésuites. Le prélat Médici fut le bienfaiteur de cette société, qui obtint la protection du vertueux cardinal Colonna. Le nombre des associés augmentant de jour en jour, ils se rassemblaient dans l'église de la « Sapience », d'où ils se transportèrent à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais. Les personnes les plus distinguées du clergé régulier et séculier, des prélats et des cardinaux, assistent souvent à cette société et y tiennent tous les quinze jours leurs conférences. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régu-

lateur particulier, et dont le charitable but est de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations; de propager par tout le monde la dévotion aux cœurs de Jésus et de Marie; d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens; de réunir tous les jours de fête les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes; de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, et de leur porter des secours spirituels et temporels; d'instruire les convalescents dans l'hospice du P. Ange; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la " Longara ". Enfin, deux autres branches se sont réunies aux huit premières: l'une s'attache à l'instruction spirituelle des jeunes étudiants de l'archi-gymnase romain, et l'autre à celle des élèves des beaux-arts. Le bien qu'a fait cette association est incalculable; ce bien est dû au P. Felici et à ses zélés protecteurs. « Cela prouve, dit l'auteur des "Mémoires ecclésiastiques" (M. Picot), combien ce clergé (le romain) mérite le rang qu'il occupe dans les Eglises de la chrétienté. Il était digne de la capitale du monde catholique d'offrir, dans cette association, un modèle aux prêtres et aux fidèles des autres contrées. » Lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, le P. Félici, quoique très-âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort, le 29 novembre 1819, à 81 ans. Ce pieux jésuite, avant même qu'il eût fondé l'"Union des prêtres de Saint-Paul", était révéré à Rome où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Eglise. Il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632 à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *Lettres* et des *Poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ, ou EUDÉMONIE, divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentait comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne d'abondance.

FÉLICITÉ (Sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfants, encouragés par leur illustre mère, supportèrent les tourments avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivants furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui fut martyrisée

la dernière. (*Voyez* PERPÉTUE.)

* FÉLINSKI (Aloïse), poëte polonais, membre de l'université de Wilna et de la société des amis des sciences de Varsovie, né en 1773, mort le 12 février 1832 à Krzemieniec, se trouva à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle, et publia *Senatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski, suivis de plusieurs questions de droit*; il fit paraître à la même époque diverses *Brochures politiques* dans le but de faire changer la forme du gouvernement de la Pologne. Félinski adressa à plusieurs personnes distinguées quelques-unes de ses *Poésies*, qui le firent connaître. Précepteur d'un neveu de Craski, l'an 1791, il fut ensuite nommé secrétaire des correspondances de France auprès du généralissime Kosciusko. Nommé professeur d'éloquence et de poésie au lycée de Krzemieniec, et bientôt après directeur de cet établissement, il entreprit de réformer l'orthographe et même la langue polonaise. Son système eut des partisans et des ennemis; Jean Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui empêchèrent que ce projet de réforme ne fût adopté. Félinski est auteur d'une tragédie intitulée *Barbe Radziwill*, traduite en prose française dans les "Chefs-d'œuvres des théâtres étrangers"; il a traduit aussi du français l'"Homme des champs" de Delille, et quelques "Tragédies". Ses *Œuvres* ont été publiées en 1825; une première édition avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-12.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus, qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'effrayé des grandes vérités du christianisme, il rompit brusquement la conférence. "*Act.*" 24.

FÉLIX Ier (Saint), élu pape [le 28 ou le 29 décembre 269], après saint Denis, mourut martyr l'an 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *Lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Éphèse. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

FÉLIX II, archidiacre de l'Église romaine, placé sur le siége pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'Église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple, ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix: « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un évêque »... Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de martyr; mais le P. Papebroch prouve

que c'est sans preuve, dans une Dissertation insérée dans le "Propylæum ad Acta sanctorum", p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. "Singularis ipsius, dit-il, ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qua sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus nunquam usus; postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnem a grata posteritate venerationem commeruit". Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicaire du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mît à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination et de l'avoir regardé comme pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII, l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, Romain, bisaïeul de Grégoire-le-Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace de Constantinople troublait alors l'Église; il tâcha de le ramener par des *Lettres* pleines de douceur: mais, apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'indiction dans ses *Lettres*. Athalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Félix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Église, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Jean Ier, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Église avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX (Saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. La paix ayant été rendue à l'Église, Félix reparut et continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette Église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labourait lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice-Sévère, et par le pape Damase,

Quelques-uns de ces illustres et saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, et cet homme fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. Ces sortes de faits sont traités de contes par les beaux esprits du jour : mais ils sont rapportés par des hommes de toute probité, et rejetés par des gens qui n'en ont pas assez pour être crus, lors même qu'ils disent des choses très-ordinaires. Félix a toujours été honoré à Nole comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX (Saint) succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'Église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violents orages. Les évêques, assemblés à l'occasion de son sacre, communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérents, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. S. Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. S. Ambroise, plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix et les autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après, les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Turin, où, après lecture faite des lettres écrites par S. Ambroise et le pape S. Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci, ne voulant point être la cause du schisme dans l'Église, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la Sainte-Vierge (aujourd'hui Saint-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Élipand, évêque de Tolède, soutenait comme lui que J.-C. est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la réfutèrent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat, à cause de ses rechutes, et ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé Bossuet "(Polit. de l'Ecrit.," liv. 7, art. 4 prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenait l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix d'Urgel passa sa vie, dit l'abbé Bergier, dans une alternative continuelle d'abjurations et de rechutes, et la termina dans l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

*FELIX, surnommé "Pratensis", du nom de Prato en Tos-

canc, où il naquit antérieurement à l'année 1506, était fils d'un juif rabbin; mais, après la mort de son père, il se fit baptiser, entra dans l'ordre des ermites de St-Augustin, et mourut en 1557. On a de lui : | *Psalterium ex hebræo ad verbum fere translatum, adjectis notationibus*, Venise, Bomberg, 1515, in-4°; | *Biblia sacra hebraïca, cum utraque Masora et Targum, item cum commentario rabbinorum*, etc., 1518, 4 tomes in-fol.

* FÉLIX DE VALOIS (Hugues), issu du sang royal, de la ligne de Hugues-Capet, et l'aîné de sa maison, renonça à toutes les grandeurs du monde, pour entrer dans le cloître, à l'exemple de Henri, fils de Louis-le-Gros, son cousin. Il fut le second (Jean de Matha était le premier) qui fit profession dans l'ordre de la Ste-Trinité. S. Bernard l'avait consacré dès sa naissance à la Sainte-Vierge, dont sa mère voulait qu'il fût appelé l'enfant. La vie de Félix de Valois fut telle que Boudon, qui parle de lui dans son livre intitulé : « les grands secours de la Providence », ne craint pas de le nommer l'«Homme de Dieu seul». Il mourut à 85 ans dans le pays de Valois, son patrimoinre, où l'on venait le consulter et l'admirer.

* FELIX DE TASSY (Charles-François), habile et savant chirurgien du XVIIe siècle, mort le 25 mai 1703, exerça son art dans les hôpitaux civils et militaires, puis succéda en 1676 à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Vers cette époque Louis XIV fut atteint d'une maladie qui porta long-temps le nom de «maladie du roi» (la fistule à l'anus); la chirurgie n'était point assez avancée pour traiter ce mal, et l'on ignorait généralement le procédé que, seize siècles auparavant, Celse avait employé et décrit. Félix fit cette opération avec le plus heureux succès, et il est le premier chirurgien moderne qui l'ait tentée. La reconnaissance publique et l'amitié de son souverain le payèrent amplement du bienfait que son talent avait produit.

FELL (Jean), évêque d'Oxford en 1675, [naquit dans le comté de Berk en 1625,] et mourut en 1686 à 61 ans; il fut sincèrement attaché à la famille royale des Stuarts. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très-étendues. Dans le temps de la révolution en 1660, il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1er vol. des *Rerum anglicarum scriptores*, Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Pearson, une très-belle Édition de saint Cyprien, Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes, et une Édition des Œuvres de S. Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *Nouveau-Testament grec avec les variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. [*Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, est aussi un des ouvrages de Fell.]

*FELL (Jean), théologien non conformiste, instituteur dans les séminaires de Norwick et d'Homerton, né en 1735 à Cockermouth dans le Cumberland, mort

en 1797, a laissé quelques écrits, parmi lesquels on remarque : | *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8° ; | *Recherches sur la justice et l'utilité des lois pénales pour diriger la conscience*, 1774, in-8° ; | *Essai de grammaire anglaise*, 1784, in-12.

*FELLE (Guillaume), religieux dominicain, né à Dieppe en 1639, mort en 1710, consacra sa vie entière à parcourir différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, et composa différents écrits où il se montre fort attaché aux jésuites ; nous signalerons entre autres : | *Resolutissima ac profundissima omnium difficilium argumentorum, etc., contra beatæ Virginis cultum*, 1687, in-4° ; | *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4° ; | *Fel jesuiticum* ; | *La ruina del quietismo e dell' amor puro*, Gènes, 1702.

*FELLER (Joachim), professeur saxon, né à Zwickau en 1628, mort en 1691, conservateur de la bibliothèque de Leipsick, composa à l'âge de 15 ans un poème latin sur la passion de J.-C., coopéra à la rédaction des « Acta eruditorum », et par suite de ce travail critique eut de fâcheux débats avec Gronovius. On a de lui : | *Oratio de bibliotheca academica Lipsiensis*, etc., Leipsick, 1676, in-4° ; | *Vindicia adversus J.-H. Eggelingium*, ibid., 1685, in-4° ; | *Supplementum ad Rappolti commentarium in Horatium*, édition de Leipsick, 1678, in-8°.

FELLER (Joachim-Frédéric), fils du précédent, né à Leipsick en 1673, fut secrétaire du duc de Weimar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savants et les bibliothèques, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui : | *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iéna, 1714, in-4° ; | *Miscellanea leibnitiana*, Leipsick, 1718, in-8° ; | *La Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8°.

*FELLER (Jean-David), recteur de l'église de Luckau (basse Lusace), en 1744, a donné les dissertations suivantes : | *Romanorum exercitationes declamandi et recitandi romanæ linguæ instaurandæ adornandæque fuisse subsidium*, Luebben, 1745, in-fol. ; | *Sur le vrai usage de la sagesse et de la raison dans l'étude des langues savantes*, Wittemberg, 1741, in-4°, en allemand.

* FELLER (François DE) célèbre jésuite, naquit à Bruxelles, le 18 août 1735. Il eut pour père Dominique de Feller, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas, qui, peu de temps après la naissance de François, fut anobli par l'impératrice Marie-Thérèse, pour ses services, et devint haut-officier de la ville et prevôté d'Arlon, dans la partie autrichienne du duché de Luxembourg. Dominique de Feller avait une propriété considérable, avec un château, à Autel, village à peu de distance d'Arlon, où il faisait ordinairement sa résidence, et où il mourut. La mère de François de Feller se nommait Marie-Catherine Gerber ; elle était fille de Jean Gerber, conseiller aulique sous l'empereur Charles VI, et alors intendant des biens domaniaux de la maison d'Autriche à Luxembourg. C'est chez Jean Gerber, son aïeul maternel, domicilié dans cette ville, que le jeune Feller fut placé dès ses pre-

thiers ans pour y être élevé. Il y avait à Luxembourg un collége de jésuites : il fut confié à ces Pères, et suivit les classes qu'ils dirigeaient. La surveillance, même un peu sévère, de son grand-père, et les soins de ses maîtres, lui firent employer fructueusement des années dont la légèreté de l'âge empêche quelquefois qu'on ne sente le prix, et dont trop souvent s'empare l'amour de la dissipation et du plaisir. Feller, dans un âge plus avancé, reconnaissait tout ce qu'il devait à ces circonstances heureuses, qui lui avaient, de bonne heure, fait prendre l'habitude du travail, que peut-être il n'aurait pas contractée, disait-il, s'il n'y avait pas été un peu contraint. Il en était résulté pour lui un double avantage. Son application avait eu les plus heureux résultats, et il était devenu un des meilleurs écoliers du collége de Luxembourg : il avait dans toutes ses classes obtenu des succès qui lui avaient valu les distinctions les plus flatteuses. Son aïeul mourut en 1751. Feller était dans sa dix-septième année; il fut sensible à cette perte, et jamais il n'oublia ce bon parent. N'y ayant plus de raison pour qu'il demeurât à Luxembourg, on l'envoya à Reims, au pensionnat des jésuites, faire son cours de philosophie. Il parcourut cette nouvelle carrière avec la même distinction, et soutint des thèses où il fut fort applaudi. La physique faisait partie de ce cours; il l'étudia avec soin, sentit que les sciences exactes étaient nécessaires pour y réussir, s'y appliqua, et prit beaucoup de goût pour elles; ce qui lui donna occasion de les cultiver par la suite. Pressé de prendre un état à l'âge de dix-neuf ans, il ne resta pas long-temps indécis. Elevé dans la piété, naturellement porté à la dévotion, occupé, depuis son enfance, d'études qui lui avaient plu, il crut trouver de quoi satisfaire ce double penchant dans l'institut des jésuites, qui réunissait l'exercice des vertus religieuses à l'amour et à la culture des lettres. Il l'embrassa, et entra vers la fin de septembre 1754, au noviciat de la société, à Tournai. C'est alors qu'il ajouta à son prénom celui de « Xavier », en l'honneur du saint de ce nom, l'un des ornements de la compagnie dans laquelle il entrait; mais Dieu le soumit à une rude épreuve. Pendant la première année de sa probation, il lui survint une telle faiblesse d'yeux, que souvent il en perdait presque totalement l'usage. Il savait que c'était un obstacle à son admission définitive. D'abord il essaya de cacher ce mal, qui n'offrait rien d'extérieur; mais il sentit qu'il serait difficile de le dérober long-temps à la connaissance de ses compagnons de noviciat, et même de ses supérieurs. La crainte d'être exclu d'un état auquel il se croyait appelé, et qui lui plaisait, le mettait dans une perplexité qui lui ôtait tout repos. Au lieu de recourir aux remèdes humains, ce qui n'aurait servi qu'à faire connaître sa maladie, il s'adressa à Dieu avec ferveur, et le supplia de lever l'obstacle qui pouvait contrarier sa vocation. Il fut écouté de celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez. » Il éprouva d'abord un peu de soulagement, et bientôt les symptômes qui l'inquiétaient disparurent. Sa vue s'affermit, il la conserva bonne, et même dans sa vieillesse il put lire

les caractères les plus déliés sans fatigue (1). Le pieux novice, rassuré, acheva tranquillement son temps d'épreuve. Lorsqu'il l'eut fini, et qu'il eut été admis au nombre des membres de la société, il fut, suivant l'usage de l'institut, employé à l'enseignement. Il professa les humanités à Luxembourg et à Liége, puis la rhétorique et les belles-lettres. L'habitude des classes, un travail assidu, une mémoire des plus heureuses, avaient prodigieusement étendu la sphère de ses connaissances. Il possédait parfaitement ses auteurs; il savait par cœur Virgile, Horace, et plusieurs autres écrivains classiques; il pouvait les expliquer sans livre. Le soin donné aux ouvrages profanes n'avait pas nui aux études religieuses : l'Ecriture sainte et l'Imitation de Jésus-Christ n'étaient pas moins présentes au P. de Feller que les auteurs sur lesquels il était obligé de faire des leçons, et l'on assure qu'il suffisait de lui indiquer un chapitre de la Bible ou d'A Kempis, pour qu'aussitôt il le récitât de suite. Il sortit des classes qu'il régentait d'excellents élèves, dont les prémices en littérature, recueillies dans les "Musæ Leodienses", faisaient concevoir les espérances les plus flatteuses, et attestaient l'habileté du maître. Après avoir achevé son cours de régence, le P. de Feller devait aller faire sa théologie. Il fut, pour cet effet, envoyé à Luxembourg. Il s'était, de longue main, préparé à cette étude nouvelle. L'Ecriture sainte lui était, comme on l'a dit, très-familière. Pendant qu'il enseignait la rhétorique, il avait lu les principaux ouvrages des Pères; enfin il avait parcouru à plusieurs reprises la théologie dogmatique du P. Petau. Déjà possesseur de si précieux matériaux, il fit de rapides progrès : il trouvait même du temps pour une autre tâche qui lui fut imposée. On le chargea de prêcher en latin le carême devant un auditoire nombreux, composé de jeunes étudiants qui faisaient à Luxembourg leur théologie, leur philosophie et leur rhétorique. On fut étonné de la facilité avec laquelle Feller s'acquitta de cet emploi; on ne le fut pas moins de la beauté et de la solidité de ses *Discours*. Cependant il ne les écrivait point, et quelques heures de méditation lui suffisaient pour ranger dans sa mémoire le développement des divers points qu'il avait à traiter. Le P. de Feller n'avait pas fini son cours de théologie en 1763, lorsque les jésuites furent supprimés en France. Le roi Stanislas les avait conservés en Lorraine, et l'impératrice Marie-Thérèse dans ses états héréditaires. Une partie des jésuites français reflua dans les colléges des Pays-Bas, qu'on fut obligé de vider en partie pour leur faire place; les jeunes jésuites qui n'avaient point achevé leur théologie allèrent la continuer

(1) Dans l'article FELLER de la *Biographie universelle*, ce fait est raconté autrement. « Feller, y est-il dit, admis au noviciat, se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue; cependant les remèdes qu'on lui prescrivit, et le régime auquel il fut obligé de se soumettre, furent tellement efficaces, qu'il ne ressentit plus de maux d'yeux, etc. » Tout cela roule sur une fausse supposition. Il était de règle absolue chez les jésuites que pendant le noviciat on ne s'occupât que de sa vocation et d'exercices spirituels qui y avaient rapport. Toute étude quelconque était rigoureusement interdite; il était par conséquent impossible qu'il y eût abus ou excès de lecture. On a donc préféré ici raconter le fait tel qu'il est exposé dans la notice de Liége; non qu'on prétende qu'il y ait eu dans la guérison de Feller quelque chose de surnaturel; mais la foi nous enseigne que nous pouvons nous adresser à Dieu pour des avantages temporels, et qu'il daigne écouter nos prières, surtout lorsque notre demande se rapporte à des biens spirituels, comme l'était, dans cette circonstance, la vocation à l'état religieux.

dans d'autres provinces. Le P. de Feller était de ce nombre, et fut envoyé à Tirnau, en Hongrie, où les jésuites avaient un bel établissement; il y fut bien reçu, et son mérite ne tarda point à s'y faire connaître. On le chargea de prononcer divers *Discours* académiques; il le fit de manière à augmenter encore la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Il passa environ cinq ans dans les pays étrangers; il y mit à profit son séjour pour augmenter son instruction. Ayant obtenu la permission de voyager, il parcourut non-seulement la Hongrie, mais encore l'Autriche, la Bohème, la Pologne, et une partie de l'Italie, ses tablettes à la main, observant tout, tenant note de ce que les divers lieux offraient d'intéressant ou de curieux sur les mœurs et le caractère des peuples, sur l'histoire, sur la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, le commerce, etc. Il visitait les bibliothèques, les archives des monastères, les manufactures, et descendait jusque dans les usines; de sorte qu'il revint avec de bons *Mémoires* pleins de faits et d'anecdotes, qu'il a depuis mis en ordre, en y ajoutant des observations recueillies dans d'autres pays où depuis il eut occasion de voyager; recueil précieux, publié en 1820. Le P. de Feller revint aux Pays-Bas en 1770. Le 15 août de l'année suivante, il s'engagea par les quatre vœux. Il avait encore enseigné à Nivelle depuis son retour. Ses supérieurs lui firent quitter cette carrière pour celle de la prédication. C'est là que sa belle mémoire, chargée des richesses que ses longues études lui avaient acquises, le servit merveilleusement; s'il n'improvisait point ses *Sermons*, du moins il n'avait pas besoin d'une longue préparation. On assure qu'il lui suffisait de dresser son plan d'une manière sommaire, l'avant-veille du jour où il devait prêcher; d'employer le lendemain quelques heures à le méditer, et que le troisième jour il prononçait son *Discours* avec une facilité d'élocution qu'on aurait cru être le produit d'un long travail. C'est au milieu de ces occupations que le P. de Feller eut la douleur de voir abolir un institut qu'il chérissait, et où il avait passé ses plus belles années. Il remplissait alors les fonctions de prédicateur dans le collége des jésuites à Liége; il y prit l'habit d'ecclésiastique séculier, et ne quitta point cette ville. Il avait déjà publié quelques ouvrages; s'il avait changé d'état, il ne changeait point d'occupation. En se dévouant à la profession d'homme de lettres, il résolut de consacrer sa plume à la composition d'écrits utiles, surtout à la religion; et en effet, bientôt il en mit plusieurs au jour. Il continua d'écrire jusqu'en 1787, qu'éclata la révolution brabançonne: on sait qu'il y prit part, qu'il écrivit pour elle, et qu'il fut chargé de rédiger le recueil des pièces imprimées alors pour soutenir l'insurrection. Les innovations de l'empereur Joseph II, le danger dans lequel ces innovations mettaient la religion catholique, les atteintes portées à la sainte doctrine, le bouleversement des séminaires et des écoles ecclésiastiques, pouvaient sans doute exciter le zèle de Feller, et il lui était bien permis de se prononcer contre des mesures funestes; mais du blâme qu'elles méritaient, à l'approbation de la

révolte contre le souverain, il y a loin, et il nous paraît difficile de justifier Feller dans tout ce qu'il fit et écrivit sur un sujet si délicat. En 1794, l'approche des armées françaises et leurs succès dans la Belgique obligèrent l'abbé de Feller de quitter Liége. Il se retira en Westphalie, où l'évêque de Paderborn l'accueillit avec bienveillance, et lui donna un logement dans l'ancien collége des jésuites: il y passa deux ans. Il quitta ce séjour pour aller à Barteinstein, résidence du prince de Hohenlohe, qui l'avait invité à s'y rendre; enfin, en 1797, il se fixa à Ratisbonne, où le prince-évêque lui fit l'accueil le plus favorable, l'admit à son intimité, et s'en faisait accompagner dans ses voyages à Freysingen et à Berchtesgaden, domaines de son évêché. D'autres offres obligeantes et même avantageuses avaient été faites à l'abbé de Feller; il aurait pu trouver un établissement en Italie; on avait voulu l'attirer en Angleterre : il préféra à ces différents partis l'honorable hospitalité que lui accordait le prince-évêque, jusqu'à ce qu'il pût retourner dans sa patrie, vers laquelle se portaient ses vœux; mais il était destiné à ne plus la revoir. Jusque là sa santé s'était soutenue. Au mois d'août 1801, il fut pris d'une fièvre lente qui d'abord ne parut pas dangereuse : insensiblement elle l'affaiblit. L'hiver sembla lui rendre quelque vigueur; la fièvre avait cessé : elle reprit au printemps, et le progrès du mal fut tel, qu'il ne douta plus que sa fin n'approchât. Il n'en fut point effrayé, et ne songea qu'à se bien préparer pour ses derniers moments. Le 27 avril 1802, il se fit apporter le saint viatique qu'il reçut avec une foi vive. Le 12 mai suivant, ayant éprouvé une faiblesse, il demanda qu'on lui lût les prières des agonisants. Les sachant de mémoire, il en répétait lui-même les paroles avec ceux qui les récitaient. On dit même qu'à un passage où il est question de sainte Thècle, il se rappela et déclama des vers de saint Grégoire de Nazianze en l'honneur de cette sainte. Il languit encore quelques jours, et le 21 mai 1802, il expira dans de grands sentiments de piété. Si la mort de Feller fut une perte pour les lettres, elle n'en fut pas une moins grande pour la religion. Il l'avait défendue constamment contre les attaques de l'incrédulité et contre les sophismes de la philosophie moderne. Il avait repoussé toutes les innovations dangereuses. Sa piété était solide et éclairée; il était resté très-attaché à son institut, qu'il regardait avec raison comme saint et utile. Il regretta toute sa vie l'état religieux. Rejeté dans le monde, il y vécut comme il l'aurait fait dans un collége de jésuites, fidèle aux mêmes devoirs, pratiquant les mêmes exercices, livré aux mêmes travaux. Son dévouement pour le saint-siége ne se démentit point; quelques gens ont trouvé ce dévouement outré, vraisemblablement parce qu'ils péchaient par le défaut contraire. Feller avait l'esprit vif, un zèle ardent, des intentions droites. On ne peut lui refuser de l'instruction et de la vertu, quoiqu'on puisse lui souhaiter quelquefois un peu plus de mesure. Dans la société, il était doux, complaisant et poli; et s'il a eu des ennemis, on peut dire que ses amis étaient

nombreux et tous dignes d'estime. Il a beaucoup écrit; s'il n'a pas toujours rencontré juste, il a au moins toujours écrit avec bonne foi et cherché la vérité; jamais aucun autre intérêt n'a guidé sa plume. Ses ouvrages sont en grand nombre. On a de lui : | *Jugement d'un écrivain protestant, touchant le livre de Justinus Febronius*, 1771. C'est la réfutation du fameux ouvrage de Hontheim, évêque de Myriophite et suffragant de Trèves, qui par la suite en rétracta la doctrine; | *Entretiens de Voltaire et de M. P., docteur de Sorbonne, sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique, par rapport au salut*; | *Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers*, facétie de Voltaire; | *Examen critique de l'Histoire naturelle de M. de Buffon*. L'abbé de Feller y attaque la théorie de la terre de cet auteur; | une Édition de l'"Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme", traduit de l'anglais de Jenyns, avec des notes, un vol. in-12, 1779. Jenyns, l'un des lords du commerce, après avoir été fort religieux dans sa jeunesse, était tombé dans le déisme; | *Dissertation en latin sur cette question : "Num solà rationis vi, et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fuerunt ne unquam populi aut sapientes qui hujus veritatis cognitionem absque revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxiliis habuerunt"?* Cette question avait été proposée par l'académie de Leyde. Le prix fut adjugé à un discours où l'auteur avançait que la croyance d'un seul Dieu n'était fondée sur aucune preuve démonstrative, paradoxe que releva l'abbé de Feller dans une autre *Dissertation* insérée dans son *Journal* du 1er octobre 1780; | Une Édition des "Remontrances du cardinal Bathiani, primat de Hongrie, à Joseph II, empereur, au sujet de ses ordonnances touchant les ordres religieux et d'autres objets", 1 vol. in-8°, 1782, en latin et en français. Ces ordonnances étaient en si grand nombre et si peu d'accord les unes avec les autres, les changements qu'on cherchait à introduire si peu conformes à la discipline ecclésiastique, que tous les évêques des états autrichiens, à quelques-uns près qui flattaient le monarque, en étaient fatigués et en gémissaient. Le cardinal Bathiani eut le courage d'en faire de vives représentations à son souverain, et toutes les personnes attachées à la religion y applaudirent : lorsque ces remontrances furent rendues publiques, une lettre, sans nom d'auteur, les attaqua; Feller y répondit victorieusement. | Une Édition de l'"Histoire et fatalités des sacriléges vérifiés par des faits et exemples, etc., par Henri Spelman, avec des additions considérables et des extraits, en latin et en français, des livres de Machabées et autres livres saints", 1789; | "Traité sur la Mendicité", 1775. L'abbé de Feller n'en est que l'éditeur; mais il y a fait des changements considérables et beaucoup d'additions; | *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12. Ces *Discours* ne manquent point d'une certaine éloquence, et l'auteur s'y attacha à discuter avec précision et solidité les questions qui en sont l'objet; | une Édition de la "Vie de saint François-Xavier"; c'est celle du

P. Bouhours, mais augmentée de quelques opuscules de piété; | *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique de Cologne, et les trois électeurs ecclésiastiques;* ouvrage plein de détails curieux sur ces disputes; | *Supplément au Véritable état*, etc.; continuation du sujet traité dans le livre mentionné ci-dessus; | *Coup d'œil jeté sur le congrès d'Ems, précédé d'un supplément au Véritable état;* ces trois ouvrages se tiennent, et sont intéressants pour l'histoire ecclésiastique de ce temps; | *Défense des réflexions sur le* Pro memoria *de Saltzbourg, avec une table générale des quatre ouvrages précédents;* tous sont cités presqu'à chaque page de la « Réponse de Pie VI aux archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves et de Strasbourg, au sujet des nonciatures». Ces mêmes ouvrages, écrits en latin, ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf et Paderborn, 1782 et 1791 : ils devaient aussi être traduits en italien; | *Dictionnaire de géographie*, 1782, 2 vol. in-12; 2e édition, Liége, de 1791 à 1794, 2 vol. in-8°. C'est, pour le fond, le Dictionnaire de Vosgien, mais considérablement augmenté et refondu presqu'en entier. L'abbé de Feller, ayant voyagé en Hongrie, a été à portée de traiter avec un soin particulier les articles qui concernent ce royaume. Les observations qu'il avait rapportées de ses voyages ont beaucoup contribué à donner plus de perfection à ce *Dictionnaire*, et à y établir une sorte d'accord entre la géographie, la physique, l'astronomie, l'histoire, et même la théologie et la morale; | *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une Dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., Liége, 1771; 2e édition, Paris, 1778; 3e édition, Liége, 1788, avec des augmentations considérables. L'auteur s'attache à prouver que le mouvement de la terre, admis aujourd'hui presque universellement, n'est pas tellement démontré qu'on ne puisse encore défendre le système contraire; quant à la pluralité des mondes, il la soutient impossible. L'astronome Lalande écrivit contre cet ouvrage. Feller lui répondit, et la dispute en resta là; | *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, Liége, 1773, 1 vol. in-8°, et Paris, 1777; il y en eut une troisième édition, Liége, 1787, 3 vol. in-8°, contrefaite à Rouen la même année, et à Paris en 1784; et une 4e édition, considérablement augmentée, Liége, 1805, 3 vol. in-12; autre édition en 1819, à Lyon, chez Guyot, 2 vol. in-8°, faite, dit-on, sur une copie revue par Feller, et chargée de corrections et de notes de sa main; enfin, et plus nouvellement encore, la comtesse de Genlis a fait réimprimer ce livre sous le titre de *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Raval; mais elle s'est permis d'y faire d'assez nombreux retranchements, et ce n'est pas l'édition que doivent prendre ceux qui mettent du prix à avoir le véritable ouvrage de Feller. Cet ouvrage, plein d'érudition, passe pour un de ceux où l'auteur a

montré le plus de talent. Il a été traduit en allemand et en italien; on en préparait aussi une traduction en anglais. | *Examen impartial des* "Époques de la nature" *de M. de Buffon*, plusieurs éditions; la 4e est de Maëstricht, 1792, 1 vol. in-8°. Divers écrivains s'élevèrent en même temps contre ce que ce livre avait de dangereux; l'abbé de Feller crut aussi devoir payer son tribut dans cette occasion, et réfuta solidement cette brillante et romanesque théorie, fruit de l'imagination, et depuis entièrement abandonnée, du vivant même de son auteur. | *Dictionnaire historique*, 1re édition en 1781, 6 vol. in-8°; une seconde édition, augmentée considérablement, parut de 1789 à 1797. Il y en eut une troisième en 1809, après la mort de Feller, mais avec la même date de 1797, condition qu'il avait exigée de son imprimeur. C'est cette même édition que l'on a reproduite en 1818, avec un "Supplément". On sait que le fond de ce *Dictionnaire* est emprunté de celui de Chaudon, et que cela donna lieu, de la part de celui-ci, à des plaintes de plagiat auxquelles l'abbé de Feller répondit. Sans entrer dans cette discussion, on peut dire, ce semble, que rien ne ressemble moins au Dictionnaire de Chaudon que celui de l'abbé de Feller, puisque ce dernier est fait dans un tout autre but, et que l'esprit en est entièrement différent. Dans celui de Chaudon, la cause de la religion n'est pas soutenue d'une manière assez prononcée; les nouveautés dangereuses ne sont pas combattues, ou le sont faiblement. Il s'agissait de suppléer à ce qu'il y avait de défectueux; c'est ce que l'abbé de Feller a entrepris et exécuté. Il s'est servi des matériaux de Chaudon, et a seulement changé ce qui lui a paru devoir l'être. Ainsi, sans toucher au fond, il s'est borné à réparer les omissions, à supprimer les reflexions blâmables, à en substituer d'autres qui méritassent d'être approuvées par tous les bons esprits, à rectifier les jugements dictés par la partialité, à en faire, en un mot, un livre que, non-seulement la jeunesse lût sans danger, mais qui l'éloignât encore de celui des nouvelles doctrines, un livre enfin auquel les personnes pieuses pussent applaudir. Ce n'est pas que l'ouvrage soit parfait, et il est bien difficile qu'un livre de cette nature le soit. J'en donne aujourd'hui une 8e édition; le public jugera si j'ai amélioré les travaux de Feller. | *Réclamations belgiques*, ou *Représentations faites au sujet des innovations de l'empereur Joseph II*, 1787, 17 vol. in-8°. Ce sont les pièces publiées en faveur de l'insurrection brabançonne; | quelques *Notes sur la bulle de Pie VI*, Auctorum fidei, *au sujet du concile de Pistoie*. Le cardinal Gerdil les a réfutées. (*Voyez* Gerdil et Galifet.) | *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liége, 60 gros volumes. Depuis 1774 jusqu'en 1794, il en paraissait deux cahiers par mois. Ce *Journal* et celui qui est intitulé *Clef du cabinet*, à la partie littéraire duquel Feller avait travaillé, contiennent un grand nombre de *Dissertations* sorties de sa plume, sur toutes sortes de matières, mais dans lesquelles il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de parler en faveur de la religion, et d'en combattre les adversaires.

Toutes les démarches faites pour rétablir au complet un seul exemplaire de ce *Journal* ont été infructueuses, même en Belgique; mais l'extrait qu'on en a publié à Bruges, 3 vol. in-8°, 1818-1820, console bien de cette perte, puisqu'il contient tous les passages auxquels Feller renvoie dans le *Dictionnaire*. Pour n'omettre aucune des productions de l'abbé de Feller, nous devons ajouter qu'on a publié à Paris, de 1824 à 1825, en 5 vol. in-8°, un recueil des meilleurs articles du *Journal historique et littéraire*, sous le titre *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, par l'abbé de Feller. | *Itinéraire du voyage de l'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liége, 1820, 2 vol. in-8°. Ce sont les notes que Feller avait recueillies dans ses différents voyages. Il les avait mises en ordre, et se disposait à livrer à l'impression son ouvrage, quand la mort le surprit. Il y a dans cet *Itinéraire* des faits curieux, des choses intéressantes; mais il est surchargé de minuties; c'est peut-être l'ouvrage qui peint le mieux son auteur : on l'y retrouve souvent dans sa vie privée, dans le commerce de ses amis, et l'on aime sa bonté et sa franchise. | *Réflexions sur l'Instruction de M. l'évêque de Boulogne* (Asseline) *touchant la déclaration exigée des ministres du culte catholique*; par F.-X. de Feller, in-8° de 39 pag., à Liége, chez Desoër, 1800. L'abbé de Feller, dans cette brochure, et dans quelques autres encore qu'il a composées sur la même matière, professe des principes si contraires à l'opinion qu'on a de lui, que ses ennemis cesseraient de l'accuser d'ultramontanisme, et s'appuieraient de son autorité s'ils les connaissaient. Feller a donné plusieurs de ses ouvrages sous le nom supposé de « Flexier de Raval » anagramme du sien. On dit qu'il a laissé de nombreux matériaux pour la réimpression de la plupart. Il ne reste qu'à former des vœux pour que ceux qui en sont dépositaires s'empressent d'en faire jouir le public.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avait du talent pour la poésie latine. On connaît ses poëmes intitulés : *Faba aravica*, et *Magnes*. On a encore de lui : | *Oraisons funèbres de M. le duc de Bourgogne, et de Louis XIV*; | *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12; | le *Traité de l'amour de Dieu*, [selon la doctrine, l'esprit et la méthode de saint François de Sales], en 3 vol. in-12, [Lyon, 1738, Paris, 1747, 4 vol. in-12.]

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très-zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Elizabeth, qui s'était déclarée chef de l'église et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence pendant qu'il était encore en vie, puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur; et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux dé-

fenseur de l'ancienne religion la vengeance d'une princesse que la philosophie du jour a tant exaltée. — Son fils, Thomas FELTON, religieux de Saint-François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

*FENEL (Charles-Maurice), doyen de l'église de Sens, mort vers 1720, a laissé en manuscrit : *Mémoires pour servir à l'histoire des archevéques de Sens*, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage a servi aux auteurs de la "Gallia christiana" pour l'histoire de la métropole de Sens.

*FENEL (Jean-Basile-Pascal), né à Paris le 8 juillet 1695, profita des leçons particulières du célèbre Ménage, et choisit l'état ecclésiastique, pour se dévouer à l'étude. Rien ne pouvait ralentir son ardeur : il embrassait tout, parcourait tous les genres d'érudition, et s'occupait également des sciences exactes. Mais le défaut de ses premières études a privé les lettres de ce qu'elles devaient attendre d'un esprit comme le sien, facile, courageux, pénétrant, capable d'une application soutenue, et secondé de la plus heureuse mémoire. Il commença beaucoup de choses et en acheva fort peu. Il envoya à l'académie des sciences un *Mémoire sur le Cabestan*, qu'elle fit imprimer dans ses Recueils. Il remporta en 1743, à l'académie de Soissons, un prix, dont le sujet était la *Conquête de la Bourgogne par les enfants de Clovis*. L'académie des inscriptions et belles-lettres lui en adjugea un autre dans la même année, sur *l'Etat des sciences en France depuis la mort de Philippe-le-Bel jusqu'à celle de Charles V*; et ce corps littéraire le reçut dans son sein en 1744. Il y fit de fréquentes lectures d'ouvrages qu'il n'a point achevés. On trouve seulement de lui, dans le "Recueil" de cette académie, quatre *Articles* ou *Mémoires*; ceux sur les idées des anciens philosophes, concernant la résurrection, et sur la religion des Gouris, font assez connaître son érudition. Il projetait une *Histoire de la ville de Sens*, avait commencé une *Histoire du Paganisme*, et se proposait d'écrire toute celle des arts. Cet homme, insatiable de connaissances, fut attaqué d'une faim vorace, à laquelle il succomba le 19 décembre 1753. Tout fut singulier en lui : son esprit, son savoir, sa vie et sa mort.

FÉNELON (Bertrand DE SALIGNAC, marquis DE), a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4°; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-fol. : elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1599. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler.

FÉNELON (François DE SALIGNAC DE LA MOTTE), naquit au château de Fénelon, en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talents. Le marquis de Fénelon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un

esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénelon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements et les caresses du monde ne corrompissent une âme si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de St-Sulpice, à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de St-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des « Nouvelles catholiques ». Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi, ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errants. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut si applaudi que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il était souhaité partout. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénelon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense : il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit madame de Sévigné) « qu'il ne pouvait regarder comme une récompense une grâce qui l'éloignait du duc de Bourgogne ». Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valéry et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, pour lors son rival, condamnât madame Guyon avec lui, et souscrivît à ses instructions pastorales. Fénelon ne voulut sacrifier ni ses sentiments ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savants dans les voies intérieures qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait en publiant son livre de l'*Explication des maximes des*

saints, 1697, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans ce livre de Fénelon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du quiétisme, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de " Montan " et de " Priscille ", prodigués à Fénelon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. Bossuet eut raison d'une manière révoltante, et Fénelon mit de la douceur, même dans ses torts. D'habiles théologiens ont cru que, dans cette dispute comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existaient pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précises ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, on conseilla à Fénelon de faire diversion, en attaquant à Rome les sentiments et les livres de Bossuet, et en les accusant de détruire la charité pour établir l'espérance. Mais le pieux archevêque ne voulut pas user de récrimination contre un frère : et comme on l'exhortait à se tenir en garde contre les artifices des hommes que l'expérience lui avait si bien appris à connaître, il fit cette belle réponse : " Moriamur in simplicitate nostra (mourons dans notre simplicité".) Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénelon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos, soit que, dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoque, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne. (*Voyez* Saint JEAN de la Croix, RUSBROCH, TAULÈRE, etc.) Le pape avait été moins scandalisé du livre des *Maximes* que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : « Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccastis defectu amoris proximi. » Fénelon se soumit sans restriction et sans réserve; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors

d'atteinte. Il fit un *Mandement* contre son livre, annonça lui-même en chaire sa condamnation, [et, chose étonnante! cette rétractation si édifiante, qui fit fondre en larmes tous ses auditeurs, et dont on ne peut lire aujourd'hui la relation sans admiration et sans attendrissement, ne satisfit point encore ses adversaires!] Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement un "Soleil porté par deux anges", dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple, et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre, dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant: «Je sais ce que je vous dois; vous savez ce que je vous suis.» On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à l'âge de 63 ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont: | les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénelon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poème épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie: et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, en fit arrêter l'impression, et il n'a pas été permis d'y travailler en France tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénelon passa toujours à ses yeux pour un bel-esprit chimérique, et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils cru-

rent voir madame de Montespan dans Calypso, mademoiselle de Fontanges dans Eucharis, la duchesse de Bourgogne dans Antiope, Louvois dans Protésilas; le roi Jacques dans Idoménée, Louis XIV, dans Sésostris. Les gens de goût pensèrent que les princes qui méditeraient ce roman apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. C'est la sagesse elle-même qui y donne des leçons aux rois et aux peuples, non avec cette morgue, cet apprêt ridicule, ce verbe suffisant et orgueilleux, si fort en usage aujourd'hui, mais avec un ton simple et modeste, accompagné du charme de la vérité : elle enseigne aux rois les moyens de faire fleurir leur empire, de soutenir l'éclat du trône, d'augmenter leur gloire, sans les tromper ni les éblouir par des projets chimériques, par des systèmes destructeurs, par des économies imaginaires : elle leur montre la source de l'abondance et du bonheur public dans l'encouragement de l'agriculture, dans la protection active et vigilante du commerce, dans l'abolition du luxe, en renfermant chaque individu dans son état par de sages lois. Loin de faire retentir sans cesse aux oreilles des peuples ce cri turbulent et inquiet d'égalité, de liberté, elle leur dit : "Vous êtes nés sous l'empire des lois, vous avez des maîtres, la patrie vous porte dans son sein; soyez soumis aux lois, obéissez à vos maîtres; soyez sujets fidèles, aimez votre patrie, et songez que la religion, l'honneur, votre intérêt personnel sont des chaînes sacrées qui vous lient à l'état, et que les rompre est un crime". Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques n'empêchèrent point qu'on en fît, et qu'on en ait fait depuis plusieurs éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12; et la plus belle est celle d'Amsterdam, en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi une édition in-4°, 2 vol., Paris, avec des figures [auxquelles on reproche trop de nudité]. On a fait des éditions à Rotterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique dans des notes toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. | *Dialogues des Morts*, en 2 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thème au duc de Bourgogne : ces *Dialogues* lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut; Fénelon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi, on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de préjugés nationaux. | *Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particu-*

lier, avec une *Lettre sur la rhétorique et la poésie*, 1718, in-12. Cette *Lettre*, adressée à l'académie française, ne dépare pas les *Dialogues*. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de l'illustre Pélisson. Il lui fut utile plus d'une fois par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue. | *Direction pour la conscience d'un roi*, composée pour le duc de Bourgogne, broch. in-12. | *Abrégé des vies des anciens philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12 : cet ouvrage n'est pas achevé ; | un excellent *Traité de l'éducation des filles*, in-12 ; | *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du " Siècle de Louis XIV ", l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte; il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le P. Tournemine y a fait des additions. [C'est le meilleur ouvage de Fénelon.] Des *Œuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humains. Plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur ; | des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur [recueillis par Ramsay], et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre ; | plusieurs *Ouvrages* en faveur de la constitution " Unigenitus " et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le jansénisme que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme ; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable, par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immutabilité de ses sentiments touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la *Lettre* qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *Œuvres spirituelles*, tome 4, page 358 : « Je viens de recevoir l'extrême-onction. C'est dans cet état, où je me prépare à aller paraître devant Dieu, que je vous prie instamment de représenter au roi mes véritables sentiments. Je n'ai jamais eu que docilité pour l'Eglise, et qu'horreur des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec la simplicité la plus absolue... Je prends la liberté de demander à sa majesté deux grâces, qui ne regardent ni ma personne ni aucun des miens. La première est qu'elle ait la bonté de me donner un successeur pieux, régulier, bon et " ferme contre le jansénisme, lequel est prodigieusement accrédité sur cette frontière ", etc.; l'autre grâce que je désire, est, etc. » | Quelques autres *Ecrits*, | et un grand nombre de *Lettres* [qu'on a publiées récemment : ces *Lettres*,

dont on ne manquera pas de faire un choix, respirent la foi, la sagesse, l'âme tout entière de Fénelon. Elles font bien connaître aussi l'esprit de la grande cour et du grand siècle. Celle adressée à Louis XIV, et dont les ennemis de la monarchie se sont fait une arme contre elle, est, si on la regarde comme authentique, une inconséquence de l'auteur. On a souvent comparé Fénelon à Bossuet ; ils avaient chacun leur mérite à part. Celui-ci était infiniment plus savant, plus pressant, plus méthodique ; l'autre plus littérateur. L'aigle de Meaux eût plutôt donné au roi ; le cygne de Cambrai, au pape : et c'est son triomphe.] Fénelon avait fait, pour les princes ses élèves, une *Traduction* de l'Enéide de Virgile ; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit : [l'auteur l'aura probablement anéanti.] Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la "Vie" de son illustre maître, in-12, La Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront ne pourront s'empêcher d'aimer Fénelon et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. « La politesse est de toutes les nations, disait-il ; les manières de l'expliquer sont différentes de leur nature. » Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. L'abbé de Querbœuf a donné, en 1787 et années suivantes, une édition complète de ses *OEuvres*, Paris, chez Didot. [Mais la plupart des Éloges et des Notices biographiques sur cet incomparable archevêque ont été refondus dans la "Vie" écrite par le cardinal de Bausset, imprimée d'abord en trois, et puis en quatre volumes in-8°. L'auteur semble s'y être élevé avec son sujet, de sorte que l'on peut dire sans flatterie qu'un grand homme ne pouvait guère être célébré par un meilleur écrivain. [Il y a une édition des *OEuvres de Fénelon*, par Jauffret, depuis évêque de Metz, 1799; une autre en 10 vol. in-8°, Paris, 1810; une autre publiée à Toulouse, 1809-1811, 19 vol. in-12; une autre par MM. les sulpiciens Gosselin et Caron, 1821-1824. Un catalogue de tous ces ouvrages a paru dans l'édition du *Télémaque* faite à Lyon en 1815.]

FÉNELON (Gabriel-Jacques, marquis DE), neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talents militaires. [Il fut ambassadeur en Hollande en 1725. Deux ans après, il parut comme plénipotentiaire au congrès de Soissons ; et en 1733, il conclut et signa le traité avec les États-Unis.] Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, et mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme "Galliæ et hostium desideria". Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au christianisme : « Son extrême dévotion, dit-il, augmentait encore son intrépidité. Il pensait que l'action la plus agréable à Dieu était de mourir pour son roi ("quand la raison et le devoir l'exigent"). Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi serait invinci-

ble. » « Histoire de Louis XV », tome 1, pag. 209. (*V.* GUSTAVE-ADOLPHE.) [Ce fut le marquis de Fénelon qui publia la première édition régulière du "Télémaque", conforme au manuscrit de l'auteur, et qui fit l'*Histoire de Fénelon* publiée par Marchand.

"FENELON (J.-B.-A. SALIGNAC DE), de la famille des précédents, né en 1714, à St.-Jean-d'Estissac en Périgord, fut aumônier de la reine Marie Leckzinska, épouse de Louis XV. Après la mort de cette princesse, il se retira au prieuré de St-Sernin-du-Bois, dont il avait été pourvu en 1745. Le pays ne contenait que des main-mortables; il les affranchit tous, encouragea la culture des terres, établit des forges pour faciliter le débit du charbon qui abonde dans la contrée, et abandonna, pour les faire prospérer, le produit d'un étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Dans une année de disette, il fit ouvrir à ses frais une grande route de St-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché; il procura ainsi à ses vassaux le moyen de pouvoir transporter facilement leurs denrées, et aux femmes, aux enfants, aux vieillards employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Des circonstances imprévues l'appelant à Paris, il n'y voulut loger que dans un séminaire, celui des Missions-Étrangères. Bientôt il eut connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pont-Briant en faveur des « petits Savoyards ». Chargé de la direction de cette institution, il entreprit de faire connaître à ces jeunes infortunés les vérités de la religion; et il aidait en même temps de sa bourse ceux que des maladies ou le défaut d'ouvrage laissaient sans ressource. Pour les encourager au bien, il donnait de petites médailles de cuivre à ceux qui étaient appliqués à leur devoir; et ces médailles, bientôt connues de la police, devinrent, pour ceux qui en étaient décorés, la plus puissante des recommandations. On le voyait souvent s'arrêter près d'eux, dans les carrefours, pour s'informer de leurs gains, les consoler lorsqu'ils n'en avaient pas obtenu, et leur demander quels étaient leurs besoins les plus urgents. Quand ses moyens étaient épuisés, il savait intéresser les riches en leur faveur. Des vertus aussi modestes auraient dû le préserver, ce semble, de la rage révolutionnaire; cependant il fut arrêté comme suspect en 1793, et renfermé au Luxembourg. Les Savoyards réclamèrent en vain leur père traduit au tribunal révolutionnaire; il fut condamné à mort le 7 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. Placé sur la charrette qui devait le conduire à l'échafaud, il ne cessa d'exhorter ses compagnons d'infortune jusqu'au lieu du supplice, où il prononça sur eux les paroles de l'absolution; et l'on remarqua que le bourreau lui-même, pénétré tout à coup d'un respect involontaire, s'inclina devant ce saint prêtre, comme s'il eût désiré d'être absous du crime dont il allait être l'instrument. L'Éloge de ce respectable ecclésiastique est consigné dans les "Annales philosophiques, morales et littéraires" faisant suite aux "Annales catholiques", tome 8, Paris, 1800, in-8°.

FENWICK (Édouard), évêque de Cincinnati, dans l'état de l'Ohio

aux États-Unis, né au Maryland, un des états de l'Union, mort du choléra à Wooster, dans le comté de Wayne, reçut de Pie VII l'évêché de Cincinnati érigé en 1821. Ce que ce prélat, mort victime de son zèle, a fait pour la religion, est vraiment prodigieux.

* FENZI (François-Marie), patriarche de Jérusalem, né à Zara d'une famille noble, le 24 mars 1738, mort à Rome le 9 janvier 1829, à l'âge de 91 ans, était le doyen des évêques du monde catholique. Nommé archevêque de Corfou, du rit latin, le 20 septembre 1779, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

*FÉRAUD (Jean-François), jésuite, associé de l'institution nationale pour la grammaire, né à Marseille, le 17 avril 1725, mort dans cette ville, le 8 février 1807, a laissé: | *Dictionnaire grammatical de la langue française*, 1761, in-8°; 1768, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire critique de la langue française*, Paris, 1787-1788, 3 vol. in-4°, | et un *Manuscrit* de 3 vol. in-4°, qui contient des additions et des corrections pour son *Dictionnaire critique*.

FÉRAULT (Jean), et non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi, au Mans, vers 1510. On a de lui, entre autres, un traité latin *Des droits et priviléges du royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe, et frère de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille, l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs, en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême en 1527. (*Voy.* ZAPOL.) [Mais une partie des seigneurs hongrois, à la tête desquels était Zapol, vayvode de Transylvanie, se déclara contre son élection; il marcha contre eux, et les défit complétement. Zapol implora les secours des Turcs, qui battirent Ferdinand, et assiégèrent Vienne en 1529. Après une assez longue alternative de succès et de revers, on conclut, en 1536, un traité par lequel l'empereur cédait à Zapol les villes dont il était en possession; mais après sa mort, elles devaient revenir à l'empire.] Ferdinand fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes de l'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint-siége, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces; le pape s'occupait de cette affaire lorsque l'empereur mourut à Vienne, en 1564, à 61 ans. Sage et modéré, il voulait donner la paix à l'Église, mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeants, lorsqu'on paraît incliner à

composer avec eux. Il fit une trêve de huit ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. Un testament qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1746, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfants qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendants de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. [On a de Ferdinand Ier des *Lettres*, en latin, *au pape Pie IV*, Paris, 1563, in-8°. Sa « Vie » a été écrite en espagnol par Ulloa, et en italien par Dolce.]

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Stirie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur palatin, surnommé « roi d'hiver » (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohême et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit avec d'autres princes pour secourir le palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au palatin, et força son défenseur, le roi Christiern, à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestants d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli, en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armées suédoises. L'empereur rompit le cours de ses victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestants, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il semblait être au

dessus des événements, et trouvait, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissants secours que la France et la Suède donnèrent aux protestants. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince d'une manière indigne, et traité de fanatisme tous les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Il faut remarquer à cette occasion que le nom de "fanatique" n'est donné par nos prétendus sages qu'aux catholiques qui ont combattu pour la foi de leurs pères, pour la défense de leurs temples, de leurs sacrifices, de leurs usages. Charles V, Philippe II, le duc d'Albe, Ferdinand II, etc., sont des "fanatiques". Elizabeth, qui fait nager l'Angleterre dans le sang pour y établir l'hérésie, est une héroïne. Gustave-Adolphe, qui a pillé et dégradé toutes les églises d'Allemagne, et ravagé, en l'honneur de Luther, dix grandes provinces; Guillaume, qui détrône son beau-père en faveur de la religion anglicane, etc., sont des héros. Qualité distinctive de la vérité : elle seule attire la haine et les malédictions de l'erreur. (*Voyez* Jacques II, Philippe II, Louis XIV, Maintenon.) Le P. Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de "Idæa principis christiani". Cologne, 1638, in-24 de 298 pages. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillants succès «qu'il ne craignait que les vertus de Ferdinand». Betlem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que «la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qui ne se laissait point abattre par l'adversité».

FERDINAND III, surnommé "Ernest", fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohème en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète; il la foudroya avec son artillerie, et sans un dégel il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis "le Grand Condé", força l'année suivante les retranchements de Fribourg, et gagna, en 1645, une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus 11 ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités, signés l'un à Osnabrück, l'autre à Munster, furent long-temps le code po-

litique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie; le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire; les religions luthérienne et calviniste furent autorisées, et l'Église catholique frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le saint-siége et le roi d'Espagne furent mécontents de ce traité; l'empereur lui-même en versa des larmes; mais il subit la loi de la nécessité, et mourut environ dix ans après, en 1657.

FERDINAND I[er], roi de Castille et de Léon, dit "le Grand", second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains; et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, [il est fâcheux qu'il ait pris les armes contre son frère et contre son beau-frère; dont il causa la mort:] on n'aurait alors à lui reprocher que la faute, trop souvent répétée dans ces temps en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois; faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alfonse Henriquez, leur roi, prisonnier, et usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

FERDINAND III (Saint), fils d'Alfonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. [Dès l'an 1225, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baeza et Useda. Ce fut en 1236 que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abdérame, dit "le Grand", trois siècles après l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe mosquée, chef-d'œuvre d'architecture moresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Al-Mansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville: deux ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés

d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, don Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alfonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie, petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alfonse IX, père de Ferdinand.] Ce prince, cousin germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France: il humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront jamais d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatisants; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. [Le cardinal don Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son Histoire sous le nom de "Chronique", Séville, 1616; Medina del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit, en français, la "Vie" de ce prince, Paris, 1759, in-12.]

FERDINAND IV, est surnommé "l'Ajourné" parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs qui, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune, à 24 ans, et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de 10 ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les autres Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. Ferdinand était violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. « Deux frères, accusés de meurtre et condamnés à être précipités du haut d'un rocher, quoiqu'on n'eût pas de quoi les convaincre, et qu'ils persistassent à nier le fait, en appelèrent à l'équité des lois; mais, voyant que leurs représentations au roi étaient inutiles, et qu'ils avaient affaire à un juge implacable et féroce, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, et citèrent le prince à comparaître dans 30 jours à son tribunal. On méprisa ce discours, qu'on regarda plutôt comme un désir de vengean-

ce que comme une prédiction (1). Ferdinand marchait en Andalousie, et était arrivé à Martos, lorsqu'au trentième jour justement, depuis l'exécution des deux frères, le monarque, s'étant retiré après son dîner pour dormir, fut trouvé mort dans son lit. » (*Voy.* MOLAY.)

FERDINAND V, dit "le Catholique", fils de Jean II, roi d'Aragon, vit le jour à Soz, sur les frontières de la Navarre, [le 10 mars 1452.] Il épousa en 1469 Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'"Impuissant". Ce mariage joignit les états de Castille aux états d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alfonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade était la seule province d'Espagne qui gémissait sous le joug des Maures. Il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre, qu'il conquit dans la suite. Dans le même temps que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique, et le faisait souverain d'un nouveau monde. Ce n'était pas assez pour la gloire de ce prince; il envoie en Italie Gonzalve de Cordoue, dit "le Grand capitaine"; qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendaient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Le roi d'Angleterre, son gendre, lui ayant promis la conquête de la Guienne, Ferdinand feignit d'y consentir, et se servit des troupes que le jeune roi envoya à cet effet, pour conquérir la Navarre], fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais, puisque Ferdinand, étant en guerre avec la France, avait autant de droit de lui prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand fut appelé "le sage et le

(1) Ces ajournemens faits par des innocens peuvent être des espèces de prophéties, ou bien un recours vif et confiant vers la justice divine, sans colère et sans esprit de vengeance. En général la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables et urgentes. C'est ainsi que David disoit à Saül : *Judicet Dominus inter te et me, et ulciscatur me Dominus.* Et Zacharie condamné à la mort par Joas : *Videat Dominus, et requirat.* Et les Machabées qui annonçoient si fortement et si efficacement la prompte et terrible punition d'Antiochus. Et saint Paul qui ne voulait pas que la conduite d'Alexandre-le-Trésorier restât impunie : *Reddet illi Dominus juxta opera sua.* Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit verser leur sang : *Usquequò, Domine, non vindicas sanguinem nostrum*, etc.? Du reste, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches et les puissans de ne point mépriser, moins encore opprimer les faibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son saint nom, et nous avertir de ne pas l'employer légèrement. — L'efficace de ces ajournemens a un rapport sensible avec celle des malédictions et imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées, et par l'autorité des Livres-Saints. *Ab inope ne avertas oculos propter iram; et non relinquas quærentibus tibi retrò maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius; exaudiet autem eum qui fecit illum.* Eccli. 4.

prudent" en Espagne, en Italie" le pieux", [bien qu'il eût en France et en Angleterre le titre d'"ambitieux" et de "perfide". On ne peut lui refuser, [dit Desormeaux], d'avoir été le plus grand roi de son siècle : fin, souple, adroit, laborieux, éclairé, connaissant les hommes et les affaires, fécond en ressources, prévoyant les événements, faisant la guerre non en paladin, mais en roi. » Ce monarque mourut [le 23 janvier] 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfants. Les juifs furent chassés d'Espagne sous son règne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites; mais la conduite de ces israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse, rendit la force aux lois, ramena la décence et la régularité du clergé, diminua les impôts, donna les plus sages ordonnances, punit les magistrats prévaricateurs, et, ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, sur les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait : « C'est à lui que nous devons tout, » [Fernand de Pulgar a composé la "Cronica de los reyes don Fernando y dona Isabel", Saragosse, 1567, in-fol.] Nous avons aussi la "Vie" de ce prince, écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. in-12; elle manque d'exactitude et d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux que d'attachement à la vérité de l'histoire.

FERDINAND VI, surnommé "le Sage", fils de Philippe V, et de Marie de Savoie, sa première femme, [né à Madrid le 6 avril 1712,] monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins, les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux, pratiqués en différentes parties de l'état, portèrent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela, l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa faiblesse resta toujours la même, et parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. Il en est des royaumes arrivés une fois à l'époque de leur décadence, comme d'un corps grave, dont la chute s'accélère de moment à autre, et qui ne peut être arrêtée sans quelque cause majeure, moins encore prendre une direction rétrograde. Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frère Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé faible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait voulu, [et qui l'obligea quelquefois de

laisser gouverner les ministres que lui donnait la reine son épouse, et qui n'étaient pas toujours favorables à la France]. Il avait épousé, en 1709, Marie-Madeleine-Thérèse, infante de Portugal. [Il laissa dans le trésor royal une économie de 50 millions de livres.]

FERDINAND Ier, fils naturel d'Alfonse d'Aragon, prit possession du royaume de Naples en 1458; cet acte fut confirmé par le pape Pie II. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais, ayant été ensuite secouru par Scanderberg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas à tourner ses armes contre le saint-siége, qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela bientôt après les hostilités, ce qui força le pape à l'excommunier; mais, ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement qu'il en mourut [le 23 février 1494]. Il fut peu regretté de ses sujets, qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alfonse, son fils aîné, lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alfonse, fut couronné roi de Naples en 1493, eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et contre ses propres sujets, qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples, occupée par les Français. Ferdinand paraît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiége Montpensier, retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples, l'an 1496. Frédéric, son oncle, lui succéda.

* FERDINAND IV, roi des Deux-Siciles, troisième fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe, naquit à Naples le 12 janvier 1751. On confia son éducation ainsi que celle de son frère aîné (*Voyez* Charles IV) au prince Santo Nicandro, qui, plein de zèle et de probité, manquait cependant des lumières nécessaires dans cet emploi. Dès son enfance, Ferdinand montra un vif attachement pour le peuple, qui, à son tour, l'aimait avait passion. La mort de Ferdinand VI appela au trône d'Espagne (en 1759) Charles III, frère puîné de ce prince. L'infant don Carlos, succédant aux droits d'aînesse de son frère l'infant don Louis, devint par sa mort héritier immédiat de l'Espagne, et les Deux-Siciles tombèrent en partage à Ferdinand IV. La veille de son départ, Charles III présenta son jeune fils au peuple, qui répondit d'une voix unanime: «Nous répondons de lui sur notre tête.» Le nouveau roi ayant à peine atteint sa huitième année, Charles III, avant son départ, avait

établi un conseil de régence, présidé par le marquis Tanucci, ancien professeur de droit à Pise, qui, afin de perpétuer son despotisme, inspira à Ferdinand un éloignement invincible pour les affaires. Marie-Caroline-Louise d'Autriche, dont le mariage avec Ferdinand fut célébré à Naples le 7 avril 1768, prit sur le roi un ascendant que d'autres femmes ne purent jamais détruire. Tanucci, à son tour, devenu premier ministre, tâchait par tous les moyens de gagner la confiance de la reine. Courtisan adroit par spéculation, et esprit fort par principes, il introduisait de funestes innovations dans les églises et les couvents du royaume de Naples, bravait l'autorité du souverain pontife, et lui faisait refuser la présentation de la haquenée blanche, ancien usage par lequel les papes voulaient rappeler que les rois de Naples étaient feudataires du saint-siége : ce tribut de la haquenée fut entièrement aboli en 1769. Charles III avait toujours soutenu Tanucci, qui était sa créature ; mais la haine que ce ministre montrait pour le chef de l'Eglise finit par indisposer contre lui ce pieux monarque. Tanucci prévint le coup qui le menaçait, et demanda sa démission en 1777. Il eut pour successeur le marquis de La Sambuca, qui mérita d'abord la confiance de Marie-Caroline ; mais, quand le nouveau ministre crut pouvoir compter sur l'appui du comte de Florida-Blanca, ministre d'état de Charles III, il négligea la reine. Cette princesse donnait, au nom du roi, des ordres auxquels il fallait obéir ; le ministre, pour contre-balancer son pouvoir, cherchait à lui aliéner le cœur du roi. Mais celui-ci le remplaça en 1784 par le chevalier Acton. Successivement appelé au ministère de la marine, de la guerre et des finances, Acton devint tout-puissant, parce qu'il obtint de Marie-Caroline une confiance sans bornes. Il établit un conseil où présidait la reine, et on ne laissa à Ferdinand d'autre occupation que de se livrer au plaisir. Dévoué aux intérêts de l'Angleterre et de l'Autriche ; Acton se déclara l'ennemi de Rome, de la France et de l'Espagne. Les réclamations du saint-siége contre les empiétements de l'audacieux ministre sur l'autorité ecclésiastique furent méprisées ; il interdit l'entrée dans les ports napolitains à une frégate française, et chercha à rendre nulle l'influence que Charles III avait conservée sur Ferdinand. L'ambassadeur d'Espagne ayant ménagé une entrevue entre les deux monarques, Charles III envoya à son fils, pour faire le voyage d'Espagne, un de ses plus beaux vaisseaux de ligne, où s'embarquèrent en mai 1784 le roi et la reine de Naples. Mais, à peine arrivés à Livourne, Acton et Marie-Caroline parvinrent à faire renoncer Ferdinand à ce voyage. Après avoir demeuré quelques mois en Toscane, les voyageurs revinrent à Naples, en novembre 1786. Les querelles de cette cour avec le saint-siége recommencèrent alors. Cependant la mort de Charles III (en 1788) affranchit Acton de toute contrainte. La cour de Naples parut assez indifférente aux premiers malheurs de Louis XVI, parce que le ministre n'aimait pas la France, et que Marie-Caroline ne montrait pas un grand intérêt pour Marie-Antoinette, sa sœur.

A cette époque, la trop fameuse lady Hamilton, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, avait porté le scandale dans la cour de Naples. Quoique des raisons politiques eussent un peu brouillé Marie-Caroline avec le cabinet anglais, l'attitude menaçante de la France rapprocha les deux puissances. Le gouvernement français, voyant qu'Acton hésitait à rompre ses relations avec l'Angleterre, dirigea (en 1792) contre Naples une escadre commandée par l'amiral La Touche. Acton, contraint d'obéir, promit, au nom du roi, de se détacher de l'Angleterre, avec laquelle il continua cependant de secrètes intelligences. Ferdinand IV se rendit cette même année à Rome, où il mit un terme aux différends qui existaient entre les deux cours depuis près de trente ans. La fureur révolutionnaire ayant conduit Louis XVI à l'échafaud, il réunit son escadre à celle des Anglais et des Espagnols pour s'emparer de Toulon. Quand Dugommier eut repris cette ville, les troupes napolitaines allèrent en Italie se joindre à l'armée autrichienne. Pendant ce temps, la propagande révolutionnaire répandait ses maximes dans le royaume de Naples. On n'aimait généralement ni Acton ni lady Hamilton, dont les plus exaltés firent demander le renvoi. Au milieu de ce tumulte, l'amiral La Touche protégeait un complot qui fut découvert à temps. Une junte suprême d'état, établie à cet effet, en condamna les instruments. Mais, en 1795, il se forma une autre conspiration, où entrèrent des hommes de la première distinction. On arrêta près de sept cents personnes, sans pouvoir en tirer le moindre aveu. Cependant, pour calmer l'inquiétude publique, Acton quitta le ministère; mais il conserva toute son influence. Ferdinand IV, vivement sollicité par le cabinet espagnol, signa, en 1797, un traité de paix avec la république française. Cette paix n'était qu'apparente : Buonaparte, qui se trouvait à Milan, s'entendait avec les jacobins de Naples, tandis qu'Acton entretenait en secret ses relations avec l'Angleterre. Il intercepta une correspondance de Buonaparte avec l'ambassadeur français, qui parlait d'une prochaine révolution à Naples. Ferdinand, averti qu'il devait se préparer à la guerre, ne vit pas plus tôt le général Berthier envahir (en 1798) les états romains, qu'il s'allia avec l'Autriche, la Sardaigne, la Toscane, et l'on appela cette coalition « ligue italique »... Il leva une armée de soixante mille hommes, qu'il confia aux généraux Mack, Micheroux et Roger de Damas, annonçant qu'il ne voulait que rendre Rome à son légitime souverain. Il entra triomphant dans cette ville, avec la division de Damas; mais, Micheroux ayant été repoussé près d'Ancône, et Mack défait à Cività Castellana, le roi de Naples se vit contraint de retourner dans sa capitale, où tout était confusion et désordre. Ferdinand s'embarqua, dans la nuit du 24 décembre 1798, avec ses trésors, sa famille, Acton, lady Hamilton (qui voulait accompagner la reine), et Acola, son ministre de la guerre, qu'il tenait prisonnier, le croyant la cause de l'échec qu'avaient essuyé ses troupes. Le roi avait laissé pour vice-roi de Naples le marquis Stron-

goli-Pignatelli. Tandis que Mack se disposait à défendre Capoue, le désordre qui régnait dans la ville se communiqua à l'armée, où un complot se forma contre ce général, qui, ayant pu s'évader, se livra lui-même aux Français. Le marquis Pignatelli prit le commandement de l'armée, et acheta chèrement un armistice. Cet accommodement nuisait aux projets des jacobins de Naples : ceux-ci, feignant beaucoup d'attachement pour le roi, tentèrent d'assassiner le commissaire français; mais le peuple s'empara (le 15 janvier 1799) de tous les châteaux, et repoussa les jacobins. Le vice-roi fit alors brûler la marine napolitaine par des vaisseaux portugais qui se trouvaient en rade, et s'embarqua pour Palerme, où il fut mis en prison par ordre du roi. Après trois jours d'anarchie, des députés nommés par le peuple élurent pour leur chef le prince de Moliterno, qui se rendit à Caserte auprès du général Championnet. Dès qu'il fut parti, le peuple se révolta de nouveau. Alors le clergé imagina de faire une procession de saint Janvier et de sa relique. Un sentiment religieux remplaça l'avidité du sang et du carnage, et Moliterno, à son retour, trouva tout rentré dans l'ordre; seulement les lazaroni refusaient de rendre Naples, et les Français s'en emparèrent. Championnet établit un gouvernement provisoire, présidé par le jacobin Loubère, et Moliterno fut envoyé en France comme ambassadeur. Cependant les Calabrois, ayant à leur tête don Reggio Rinaldi, curé de la petite ville de Scalca, se disposaient à une vigoureuse résistance. Sur ces entrefaites, le cardinal Ruffo arrive de Messine, s'unit à don Reggio, arbore la croix blanche, et à ce signe toutes les Calabres se soulèvent. Le fameux Fra-Diavolo, Sciarpa, Panganera et toute leur bande se rangèrent sous les drapeaux de Ruffo, qui reçut des renforts de Palerme, et fut nommé, par Ferdinand IV, vice-roi du royaume. Ruffo parcourut la Pouille, défit en plusieurs rencontres le général français Duhesme, s'avança vers Naples que les jacobins remplissaient de leur délire démagogique, et, après onze jours de combats, s'empara (le 21 juin 1799) de la ville. Capoue et Gaëte furent ensuite attaquées : les garnisons françaises se rendirent; mais Ruffo excepta les Napolitains de la capitulation. Le roi, qui s'était approché du littoral de Naples, trouva cette exception trop sévère, destitua Ruffo, qui venait de lui reconquérir son royaume, nomma une junte d'état, composée en grande partie de Siciliens, et retourna à Palerme. Après la destitution de Ruffo, le peuple se livra à un affreux pillage, et, depuis le mois de juin jusqu'à celui de décembre 1799, on immola un grand nombre de victimes, coupables sans doute, mais parmi lesquelles (les chefs républicains exceptés) on aurait pu en trouver plusieurs dignes d'indulgence. La famille royale revint à Naples en janvier 1800; la reine fit, avec les trois princesses ses filles, un voyage à Vienne; et, quand le souvenir de certains actes de rigueur commença à s'affaiblir, Marie-Caroline retourna à Naples. Cependant l'Espagne avait assuré l'intégrité du royaume de Naples, sur lequel le cabinet de Madrid

s'acquit par là une grande influence. Acton fut définitivement éloigné, et une princesse de Naples se maria avec le prince des Asturies (depuis Ferdinand VII); en même temps une infante d'Espagne était accordée au prince héréditaire des Deux-Siciles, (depuis roi de Naples). Presqu'au moment où l'on négociait ces mariages, l'Autriche avait conclu à Lunéville une paix particulière avec la France, laissant ainsi Naples à la merci des Français. Ensuite, et par le traité de Florence du 28 mars 1801, Ferdinand IV fut obligé de céder à Buonaparte les Présides, Porto-Longone, Piombino, et de garder dans ses états des troupes françaises, jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Égypte. Deux ans après, la guerre recommença entre l'Autriche et la France, qui envoya encore des troupes occuper plusieurs ports napolitains de l'Adriatique. Enfin, en 1805, à l'occasion d'une autre guerre entre les deux mêmes puissances, Buonaparte accorda au roi de Naples la neutralité, à condition qu'il n'admettrait point dans ses états de troupes appartenant aux puissances belligérantes. Mais dans la même année une division de douze mille Russes et Anglais débarque tout à coup à Naples; le roi croit voir en eux des défenseurs de ses droits, et place son armée sous les ordres du général russe Lascy. Dans ce moment, Napoléon gagne la bataille d'Austerlitz; les Russes quittent le royaume de Naples, et Buonaparte, prononçant la déchéance de Ferdinand IV, donne la couronne de ce prince à Joseph Buonaparte, son frère. Le roi et sa famille sont reconduits à Palerme par les vaisseaux anglais. L'Autriche venait de faire la paix avec la France (à Presbourg, 26 décembre 1805), et abandonnait de nouveau son ancien allié. Tandis qu'à Joseph Napoléon, qui alla occuper le trône d'Espagne, succédait Joachim Murat, la mésintelligence s'était établie en Sicile entre la reine et les Anglais. Ceux-ci voulaient commander en maîtres, et la reine ne voulait rien perdre de son autorité. Acton, qui avait repris son ancienne influence, balança quelque temps entre la reine et ses adversaires, et se déclara enfin pour ces derniers. Le roi, fatigué de ces discordes, abandonna le gouvernement à son fils. Mais, ce prince se montrant toujours soumis aux volontés de sa mère, les Anglais résolurent de l'en séparer. Acton était mort en 1808, et cet événement n'avait apporté aucun changement à la situation de la reine; elle se vit donc forcée de quitter la Sicile par ordre des Anglais, dont elle avait été naguère la plus constante alliée. Lady Hamilton l'avait aussi quittée pour se rendre en Angleterre. La chute de Napoléon, en avril 1814, ne priva pas encore Murat d'un trône, que l'Autriche lui avait garanti pour le détacher de son bienfaiteur. Mais, à la seconde déchéance de Buonaparte, Murat, qui s'était réuni à lui, fut enfin chassé du royaume de Naples, où on le fusilla quelque temps après. Après dix ans d'absence, Ferdinand revint dans sa capitale, et reprit l'exercice du pouvoir royal. Murat avait laissé des partisans soudoyés dans Naples; ceux-ci, réunis à d'anciens jacobins, méditaient une conjuration; mais Louis de Médicis, successeur

d'Acton, sut la faire avorter. Le roi de Naples, veuf de Marie-Caroline, morte le 8 septembre 1814, se maria en 1816, avec la duchesse de Florida. La seule fille qui lui restait, la princesse Amélie, étant déjà mariée avec le duc d'Orléans (que la révolution de 1830 fit roi), il forma une nouvelle alliance avec la France, en 1816, par le mariage de la princesse Caroline-Ferdinande-Louise, sa petite-fille, avec le duc de Berri. Jusqu'en 1820, Ferdinand IV jouit d'une tranquillité parfaite; mais la secte des "Carbonari", qui s'était propagée de l'Allemagne jusque dans le royaume de Naples, suscita une révolution nouvelle. Un lieutenant au régiment de Bourbon (cavalerie), en garnison à Nola, secondé par un prêtre nommé Louis Menichini, se dirige, le 2 juillet, sur Avelino, à la tête d'un escadron. Le général Pépé, qui, avec la milice et les habitants du pays, devait les combattre, s'unit à eux; tous demandent à grands cris la constitution des Cortès, comme la plus antiroyaliste; en peu de jours la fermentation se répand sur tous les points du royaume, et Ferdinand IV, pour éviter l'effusion du sang, promet d'adopter la constitution proposée. Les insurgés ne lui laissent aucun délai. Le roi annonce, le 7, que, sa santé ne lui permettant plus de s'occuper du gouvernement, il nomme son fils vicaire-général du royaume. Pépé entre à Naples le 9, et, le 12, le roi et la famille royale se voient forçés, sous les baïonnettes et les canons des insurgés, de jurer la constitution. La constitution ainsi proclamée, loin de ramener la paix, ne fit qu'augmenter le désordre. Heureusement les souverains assemblés au congrès de Leybach, où le roi de Naples fut invité à se rendre, désapprouvèrent ces innovations, et demandèrent l'occupation temporaire du royaume par une armée aux ordres de Ferdinand lui-même. Les troupes constitutionnelles s'étant débandées, Pépé et d'autres révolutionnaires se sauvèrent à l'étranger, pendant que les Autrichiens entraient à Naples. La tranquillité était rétablie, lorsque Ferdinand IV, frappé d'apoplexie, mourut en février 1825, âgé de 74 ans. Corani, qui a traité avec si peu de ménagement la plupart des souverains de l'Italie, parle avec admiration de la bonté et de la droiture des vues de ce monarque, doux, affable, bienfaisant, populaire; mais Ferdinand eut la même faiblesse qu'on a reprochée à Charles IV, son frère; l'un et l'autre, s'étant laissés gouverner despotiquement, ne furent jamais rois. La bonté du cœur de Ferdinand se manifesta surtout lors du tremblement de terre qui détruisit, en 1783, Messine et une grande partie de la Calabre. Pendant plusieurs jours il ne prit point de repos; il abandonna ses occupations favorites, et épuisa sa cassette particulière pour voler au secours des malheureux que le tremblement de terre avait ruinés. On lui doit l'établissement de plusieurs hôpitaux et de différents hospices, entre autres l'établissement de Santo-Leucio, dont on trouve les détails dans un ouvrage que le roi fondateur a rédigé lui-même, et qui a été traduit en français par l'abbé Clemarou, avec ce titre : *Origine de la population de Saint-Leucio, et ses progrès*

avec les lois pour sa bonne police, par Ferdinand IV.

FERDINAND Ier, DE MÉDICIS, grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal, pour être grand-duc.

FERDINAND II, DE MÉDICIS, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand Ier. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668, et gouvernait l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états; ils ont presque tout obtenu d'une sage politique, qualité plus estimable que tous les talents militaires.

« FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, fils de Léopold II et de Marie-Louise, infante d'Espagne, et frère de l'empereur François II, naquit à Florence le 8 mai 1769. Son père ayant été appelé au trône d'Autriche par la mort de Joseph II, son frère, Ferdinand, proclamé grand-duc le 7 mai 1791, prit les rênes du gouvernement au moment où la révolution française menaçait tous les trônes de l'Europe. Croyant conserver le sien à force de condescendance, il refusa d'entrer dans la première coalition contre la France, reconnut et aida la république, et ne prit pas même le deuil à la mort funeste de Louis XVI. Les plaintes de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Espagne, de la Russie ne purent ébranler la résolution de Ferdinand, qui, parfois, montrait pour l'ennemi commun une partialité imprudente. Le 8 octobre, le ministre anglais vint intimer au grand-duc de renvoyer le ministre républicain, faute dequoi l'escadre anglaise, qui était devant Livourne, bombarderait ce port, et des troupes anglaises occuperaient la Toscane. Ferdinand fut contraint d'obéir : la flotte partit; mais le grand-duc ne tarda pas à montrer encore ses véritables sentiments. Les Anglais ayant enlevé à Livourne une grande quantité de grains appartenant à la république française, Ferdinand III fit restituer, à ses frais, ces grains, dans les ports de Provence. Les succès des armées républicaines portèrent Ferdinand à dépêcher en France, comme ambassadeur extraordinaire, le comte Carletti qui, parmi les révolutionnaires, passait pour un excellent patriote. Carletti avait ordre de traiter directement avec le comité de salut public, et de rétablir la neutralité avec la France. « Madame » (depuis dauphine) était à cette époque détenue au Temple, et sur le point d'être envoyée en Autriche. Carletti demanda la permission de présenter ses devoirs à la princesse; mais, pour toute

réponse, le directoire lui intima l'ordre de quitter Paris sur-le-champ. Cela n'interrompit pas la bonne harmonie de la France avec le grand-duç, qui disgracia son ambassadeur, et envoya à sa place don Neri Corsini, frère du prince de ce nom. Malgré les sacrifices que le grand-duç avait faits pour la république française, des troupes entrèrent dans ses états en juillet 1796. Elles n'étaient encore qu'au pied des Alpes, que Ferdinand ordonna à tous les émigrés français de sortir de la Toscane. Les Anglais ayant insulté à Livourne le pavillon républicain, et le grand-duc ne pouvant donner au directoire la satisfaction qu'il lui demandait, une division de Buonaparte vint prendre possession de ce port. Le général français, sa femme Joséphine, et son oncle, depuis le cardinal Fesch, vinrent visiter le grand-duc, qui les admit à sa table; moyennant deux millions, que ce prince paya, Buonaparte promit que ses troupes n'entreraient pas à Florence. Mais le jacobinisme avait pénétré dans la Toscane, et y comptait un grand nombre de partisans. En même temps que le grand-duc reconnaissait les républiques ligurienne et cisalpine, et permettait que ceux qui en dépendaient portassent la cocarde tricolore, il fut obligé d'établir un tribunal pour punir les factieux, dont le chef était un certain Aletis. Cette mesure ne les découragea pas, et ils affichèrent, aux portes mêmes du palais ducal, des pamphlets qui proclamaient la souveraineté du peuple. Le complot éclata peu de jours après; il avait pour but d'assassiner le grand-duc, d'incendier Florence, et de s'emparer du gouvernement. Tels étaient les fruits que Ferdinand allait recueillir de sa trop officieuse neutralité, lorsqu'il forma une armée de 16,000 hommes pour contenir les factieux. Cependant la guerre contre la république continuait toujours; les Napolitains entrèrent (en décembre 1798) dans Livourne; le directoire accusa le grand-duc d'avoir rompu la neutralité, et envoya dans la Toscane le général Serrurier. Mais Ferdinand, au prix de quinze cents mille francs, ayant obtenu des Napolitains l'évacuation de Livourne, le général Serrurier sortit de la Toscane, et la paix fut rétablie jusqu'au mois de mars 1799. A cette époque la Toscane fut comprise dans la déclaration de guerre faite par la France à l'empereur d'Allemagne. Des troupes françaises, commandées par Schérer, Miollis et Gautier, entrèrent dans ce pays sans que Ferdinand fît la moindre tentative pour arrêter leur marche. Le 25, Florence était au pouvoir des républicains, et le 27 le grand-duc se dirigeait sur Vienne. Lors de l'entrée de Buonaparte à Florence, la Toscane avait été dépouillée d'une grande partie de ses richesses en tableaux et sculptures, entre autres de la Vénus de Médicis, et de plusieurs manuscrits précieux de la bibliothèque "Laurentiana": à cette seconde entrée des Français, le pillage fut encore plus considérable. Il faut mentionner au moins le courageux zèle des Arétins, qui s'armèrent pour chasser les ennemis de leur religion et de leur patrie: mais, comme ils étaient en trop petit nombre, et qu'ils ne furent point secondés par les autres Toscans, ils payèrent cher les premiers suc-

cès qu'ils obtinrent : un grand nombre fut égorgé par les républicains, qui mirent leur ville au pillage. On accorda à Ferdinand, par le traité de Lunéville (1802), le duché de Saltzbourg; puis on lui donna (en 1805) en échange le pays de Wurtzbourg. Le grand-duc vécut en bonne intelligence avec Buonaparte, qui lui faisait espérer, dit-on, la couronne de Pologne, et assista (en 1810) au mariage de Napoléon avec sa nièce l'archiduchesse Marie-Louise. La coalition de 1813 ayant rendu leurs trônes aux souverains légitimes, Ferdinand revint à Florence, s'y montra bon prince, protecteur des lettres et des arts, et mourut d'apoplexie en janvier 1825. Son fils Léopold II (né en 1797) lui succéda; Ferdinand avait eu ce fils et deux filles de son épouse Louise-Marie, princesse de Naples, morte en 1804.

*FERDINAND, duc de Parme, infant d'Espagne, frère de Charles IV, né le 21 juin 1751, fut élevé par Condillac. Devenu en 1765 maître des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, il épousa le 27 juin 1769 Marie-Amélie-Antoinette d'Autriche, sœur de l'empereur régnant. Pendant la révolution française, il voulut s'opposer à la marche des soldats républicains, obtint d'abord sur eux quelques avantages, puis fut fait prisonnier. Privé de ses états, il les recouvra par suite des conventions qu'il conclut avec Buonaparte; mais, à sa mort arrivée en 1802, ses duchés furent réunis à l'empire français. A la chute de Buonaparte, ils devinrent l'apanage de Marie-Louise, naguère impératrice.

FERDINAND de Cordoue, célèbre Espagnol du xve siècle, qui passait pour un prodige de science en son temps, n'en serait pas un dans le nôtre, comme les savants du nôtre n'en seraient pas un dans le sien. [A 10 ans, Ferdinand de Cordoue avait terminé la grammaire latine et la rhétorique. Sa mémoire était prodigieuse, et il retenait tout ce qu'il apprenait. Il récitait quatre pages de Cicéron, après les avoir lues une seule fois. A 25 ans il était docteur de toutes les facultés, savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, les mathématiques, possédait la médecine, la théologie, et savait par cœur la Bible, plusieurs ouvrages des saints pères, ceux des philosophes et médecins grecs et arabes. Il obtint une pension de la reine Isabelle de Castille, et soutint plusieurs thèses à l'université de Paris. Ferdinand de Cordoue, et Tostat son compatriote et son contemporain, que le cardinal Bellarmin appelait une merveille du monde, faisaient alors de l'Espagne la reine de la science comme de la religion.] Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Hales, Aristote; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent, comme on eût été alors très-peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connaissances, il peignait, chantait, dansait, jouait des instruments aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talents le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savants de Paris l'admirèrent beau-

coup en 1445. On lui attribue un traité : [*De artificio omnis scibilis*,] et des *Commentaires* sur l'Amageste de Ptolémée, et sur une grande partie de la Bible.

FERDINAND (Charles), natif de Bruges, poète, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il mourut l'an 1496, bénédictin dans le monastère de Chezal-Benoît, à douze lieues de Bourges. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres : [*De tranquillitate animi*, Paris, 1512; qualité bien nécessaire à un aveugle, et qui ne l'est guère moins à ceux qui voient clair ;] *Monasticarum confabulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement : *Speculum monasticæ disciplinæ*, Paris, 1515, in-fol.

* FERDINAND DE TALAVERA, religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, né à Talavera-la-Reyna en 1445, fut confesseur et conseiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, évêque d'Avila, puis évêque de Grenade après la prise de cette ville. Il mourut en odeur de sainteté en 1507, et laissa quelques ouvrages de piété.

* FERDINAND D'ARAGON, archevêque de Sarragosse, et vice-roi d'Aragon, né à Madrid en 1415, mort en 1575, était petit-fils de Ferdinand-le-Catholique. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire des rois et des prélats du royaume d'Aragon, et un *Nobiliaire* des plus illustres familles de Castille, d'Aragon et de Biscaye.

FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 39 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum scripturarum thesaurus*, in-fol., 1574. C'est une explication des passages difficiles de l'Écriture sainte par ordre alphabétique. Il devait en donner deux autres volumes. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, dominicain aragonais, qui a donné, trois ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la vulgate avec le texte hébreu.

FERDINAND LOPEZ de Castanda, Portugais, accompagna son père dans les Indes où il allait en qualité de juge royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissait aux VIe siècle.

*FERDINAND MARTINEZ, dit de "Sainte-Marie", carme déchaussé, et général de son ordre, né près d'Astorga en 1554, visita les monastères établis en France, envoya des missionnaires en Perse, y fonda des maisons de son ordre à Ispahan. Schiraf, Ormus et Bender-Abbassi, passa à Rome, fut nommé confesseur d'Urbain VIII, commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de Saint-François en Italie, et mourut à Rome en 1631, après avoir rempli, à la satisfaction du souverain pontife, plusieurs missions importantes auprès de différentes puissances de l'Europe. Il laissa quel-

ques écrits relatifs à sa congrégation.

* FERDINAND DE SAINT-JACQUES, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquents prédicateurs de l'Espagne, né vers 1541, à Séville, mort dans la même ville en 1639, a laissé | 2 vol. de *Sermons* | et des ouvrages de piété.

* FERDINAND DE JÉSUS, carme déchaussé, né à Jaen en 1571, mort à Grenade en odeur de sainteté en 1644, professa avec distinction la théologie scolastique et morale dans diverses provinces de l'Espagne, et mérita par sa rare éloquence dans le ministère de la parole évangélique le surnom de " Nouveau Chrysostôme ". On trouve dans les bibliographies de son ordre la liste de 42 ouvrages qu'il avait composés; les principaux sont : | des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Aristote, et sur quelques parties de la " Somme " de Saint-Thomas; | des *Traités de Théologie*; | une *Grammaire grecque*; | une *Grammaire hébraïque*; | et 265 *Sermons*.

FERDINANDI (Épiphane), médecin célèbre, né à Misagna dans la terre d'Otrante [le 2 novembre 1569,] professa la poétique, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et casus medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : | *Theoremata medica*, Venise, 1611, in-fol.; | *De vita proroganda, juventute conservanda et senectute retardanda*, Naples, 1612, in-4°; | *De peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait Hippocrate, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances : il se contenta de répondre comme Job : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté. » Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme, qu'il aimait tendrement : « Je serais, lui répondit-il, indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même. » Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien; le second paraît se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide.

FERDOUCY [(Abou'l-Cacem-Mansour),] le plus célèbre des poètes persans, [né d'une famille obscure, l'an 916 ou 917 de l'ère chrétienne,] répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des rois*, en vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdoucy, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de 60 mille distiques. [Ferdoucy mourut le 23 février 985. Le baron Silvestre de Sacy, qui a traduit la " Vie " de Ferdoucy, a inséré dans le t. IV du " Magasin Encyclopédique " de 1813, des détails sur le Châh-nâmeh, ou " Poème histori-

que sur les rois de Perse", et sur les traductions qu'on a faites de ce poème.]

* FERG ou FERGIRE (François-Paul), excellent peintre de paysage, né en 1689, étudia sous Hansgraaf et Grient. Comme il avait beaucoup de goût, il parvint bientôt à un talent supérieur. Il le perfectionna encore en voyageant. D'Allemagne il passa à Londres, où ses talents furent admirés. Un mariage imprudent l'empêcha d'en profiter. On dit qu'on le trouva sur sa porte, mort de froid, de besoin et de misère. Il ornait ses paysages de ruines peintes avec beaucoup de perfection.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamf, province de Buchan en Écosse, en 1710, inventa la *Roue astronomique*, espèce d'astrolabe, utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, et il décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée ; la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société, et une pension de 50 livres sterling. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont : | *Traité de Mécanique*, 1770 ; | *Introduction à l'Électricité*, 1772 ; | *Introduction à l'Astronomie* ; | *l'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770 ; | *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Pneumatique et Optique*, 1776 ; | *Traité de Perspective*, 1775. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre ; il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits ; ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

*FERGUSON (Adam), philosophe écossais, né en 1724, dans la paroisse de Dunkeld, dont son père était ministre, fut reçu, en 1739, à l'université de Saint-André, passa ensuite à celle d'Edimbourg, reçut les ordres avant l'âge, et fut nommé chapelain d'un régiment de montagnards écossais, qui faisaient partie de l'armée envoyée contre la France. En 1748, après la paix d'Aix-la-Chapelle, il retourna en Écosse ; mais, n'ayant pu obtenir une petite cure qu'il sollicitait, il alla en Irlande rejoindre le régiment auquel il était attaché. En 1757, il entra chez lord Bute, en qualité de gouverneur de ses enfans ; et en 1759, il obtint, à l'université d'Édimbourg, d'abord la chaire de philosophie naturelle, et ensuite celle de philosophie morale. En 1767, il publia son livre intitulé *Essai sur la société civile*, Londres, in-4° et in-8° : cet ouvrage, qui commença sa réputation, fut traduit en allemand, en français et en suédois. Ses *Institutions de philosophie morale*, publiées en 1769, in-8°, réimprimées en 1800, à Mayence, à Francfort et à Bâle, ont aussi été traduites en allemand, par Gave, et en français par Reverdit. En 1773, il fut choisi pour aller accompagner dans ses voyages sur le continent, le jeune comte Chesterfield. Il était particulièrement lié avec David Hume, et tout porte à croire qu'il partageait ses principes sur la religion ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il renonça entièrement aux fonctions ecclésiastiques. En 1778, il fut nommé secrétaire des commissaires envoyés vers les Américains pour leur porter des propositions de paix. L'*Histoire*

des progrès et de la chute de la république romaine, ouvrage le plus important de tous ceux qui ont paru sous son nom, fut publié en 1782, en 3 vol. in-4°, avec 6 cartes géographiques. Le style, un peu diffus, un peu obscur dans quelques endroits, présente cependant de la noblesse et de l'élégance. Quant au fond, l'auteur a paraphrasé Montesquieu. Une nouvelle édition parut à Édimbourg, en 1799, avec des changements, résultat de documents authentiques que l'auteur s'était procurés dans un voyage en Italie. Cet ouvrage fut traduit en italien, en allemand et en français. Ferguson avait quitté depuis 1784 sa place de professeur, et avait donné en 1792, l'analyse de ses leçons, sous le titre de *Principes des sciences morales et politiques*, 2 vol. in-4°. Jouissant d'une pension du gouvernement qui, jointe au produit de ses travaux littéraires, lui procurait de l'aisance, il se retira, en 1800, dans une campagne près Edimbourg, et mourut en 1816 à 92 ans.

* FERINO (Pierre-Marie-Barthélemi), général de division, né en Piémont, en 1747, mort le 28 juin 1816, devint major d'un régiment autrichien, et prit du service en France au commencement de la révolution. Général de brigade, il se distingua à l'armée du Rhin, dans les campagnes de 1794 et 1795. Sa bravoure lui mérita le grade de général de division. La reprise des lignes de Weissembourg et le déblocus de Landau constatèrent ses connaissances dans l'art de la guerre. En 1796, il effectua, avec Desaix, le passage du Rhin à Kehl. Il faisait partie de l'armée de Moreau, qui s'illustra par sa belle retraite, défendit le pont d'Huningue en 1797 de la manière la plus brillante, et continua à se couvrir de gloire dans toutes les occasions où il combattit. En 1805, nommé membre du sénat conservateur, il obtint ensuite la sénatorerie de Florence, et fut pourvu en 1807 du gouvernement de la ville et des ports d'Anvers; enfin il revint siéger au au sénat, et vota le 1er avril 1814 la déchéance de Buonaparte. Le roi lui accorda la croix de S. Louis, et des lettres de naturalisation.

* FERLET (L'abbé Edme), né à Nanci, étudia dans cette université, où il devint professeur de belles-lettres. S'étant rendu à Paris, il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Louis-du-Louvre, et devint dans la suite secrétaire en second de l'archevêché de Paris. La révolution lui fit perdre cette place, et il resta ignoré jusqu'à l'époque du concordat, en 1801, qu'il fut réinstallé comme secrétaire. Il mourut à Paris le 24 novembre 1821, âgé d'environ 70 ans. Par la nature de ses ouvrages Ferlet semble donner à la littérature le pas sur la théologie. On a de lui: | *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature*. Cet ouvrage, couronné par l'académie de Nanci en 1772, a été imprimé à la suite d'un Discours que prononça de Solignac au nom de l'académie. | *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1773, in-8°; | *Eloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8°; | *Oraison*

funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris, 1784, in-8°; | *Observations littéraires, critiques, politiques, géographiques*, etc., sur les histoires de Tacite, avec le texte latin, 1801, 2 vol. in-8°; | *Réponse à un écrit anonyme* intitulé: « Avis aux lecteurs sans partialité », 1801, in-8°. Cet *Avis* était une critique de ses *Observations*, à laquelle Ferlet répondit victorieusement.

* FERLONI (Séverin-Antoine), savant ecclésiastique italien, né dans les états de l'Église en 1740, mourut à Milan le 23 octobre 1813. La facilité qu'il eut de consulter les archives les plus anciennes des églises d'Allemagne et d'Italie, lui faisait acquérir une connaissance profonde de l'histoire ecclésiastique et de la discipline de l'Eglise. Il se concilia, par son érudition et ses talents pour la chaire, l'estime et la protection des cardinaux. Le pape lui-même, Pie VI, l'honorait de sa bienveillance. Ferloni fut nommé grand-prieur de l'ordre Constantinien. Après de longues recherches et un travail de 30 ans, il allait publier une *Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*, qui aurait formé 30 vol., lorsque Rome fut envahie par les armées françaises (1798). Le domicile de Ferloni fut comme beaucoup d'autres en proie aux perquisitions révolutionnaires. Ses manuscrits furent enlevés, déchirés ou dispersés, et il resta sans fortune, avec le chagrin d'avoir perdu ce qui lui avait coûté tant de veilles et de travaux. Ce malheur abattit sa fermeté; et, sa pauvreté le rendant trop docile aux vues des révolutionnaires qui voulaient asservir l'Italie, il leur prêta sa plume pour les aider à subjuguer l'esprit du peuple, composant en faveur de leurs principes des *Homélies* dans lesquelles il amenait dès passages de l'Écriture sainte. Quand Buonaparte se fit roi d'Italie, Ferloni devint le théologien du conseil du vice-roi, et ce fut lui qui composa ces adresses adoptées par quelques évêques complaisants dont retentirent en 1810 les journaux d'Italie et de France. Il alla encore plus loin, en composant dans les mêmes vues un ouvrage intitulé: *Dell' autorità della Chiesa, secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessità di emendarlo*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, plus que hardi en matière ecclésiastique, ne put être publié, à cause du refus courageux des censeurs qui ne voulurent jamais y mettre leur approbation. Malgré son dévouement à la cause de l'usurpation, Ferloni ne put améliorer sa fortune. Il vécut dans un état voisin de la détresse, et ne retira d'autre fruit de sa coupable complaisance, que la perte d'une estime que lui avaient méritée ses talents.

* FERLUS (François), ancien bénédictin, correspondant de l'Institut, et directeur de l'école de Sorèze, mort dans cette ville en 1812, a laissé: *Projets d'éducation nationale*, 1791, in-8°, ouvrage qui fut adopté par l'assemblée nationale le 10 juin 1791.

FERMAT (Pierre), [l'un des plus célèbres mathématiciens qu'il y ait eu en France], conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les langues, les mathématiques,

Descartes, Pascal, Aoberval, Huyghens, et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs *Lettres* dans le recueil de celles de Descartes. [Il a publié, sans doute en s'amusant, un *Traité de l'autorité d'Homère, parmi les jurisconsultes*. On a aussi de lui une *Traduction* du grec d'Oppian.] Une partie de ses ouvrages fut publiée à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera mathematica*, en 2 vol. in-fol. On en a retrouvé depuis une autre partie, qu'on se proposait d'abord de faire imprimer. La géométrie lui a peut-être plus d'obligation qu'à Descartes, dont il était l'adversaire, quoiqu'il soit moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation; il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. La Place le donne comme l'inventeur du calcul différentiel, après Képler, et Maupertuis, comme l'inventeur de l'attraction. C'était d'ailleurs un homme sincèrement pieux, et un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

*FERMIN (Philippe), médecin et voyageur, né au commencement du XVIIIe siècle à Maëstricht, fut membre de la magistrature municipale de cette ville, passa en 1774 à Surinham, où il résida près de 10 ans et recueillit un grand nombre d'observations sur les objets les plus curieux de cette colonie. A son retour, il publia | *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinham*, Amsterdam, 1765, in-8°, ouvrage vivement critiqué, qu'il fit réimprimer, en 1769, sous ce titre : *Description générale, historique, géographique et physique de la Colonie de Surinham*, 2 vol. in-8°. Les additions qu'il a faites à cette édition ont rendu ce livre l'un des meilleurs que nous ayons sur les colonies; | *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinham, et des causes de sa décadence*, Maëstricht, 1778, in-8°. Ce *Tableau*, traduit en allemand, avec quelques augmentations, peut servir de suite ou de supplément à sa *Description*, qu'il rectifie en plusieurs endroits; | *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinham, avec une dissertation sur le fameux crapaud de Surinham nommé* Pipa, Maëstricht, 1764, in-8°, et Amsterdam, 1765.

*FERNAN-NUNÈS (Le duc DE), grand d'Espagne, fils du comte Fernan-Nunès, qui avait été ambassadeur en France, né à Madrid en 1778, fut un de ceux qui en 1807 se prononcèrent contre l'emprisonnement de Ferdinand. Quand ce prince eut recouvré la liberté, il le détourna de faire le voyage de Bayonne, et, le voyant décidé à l'entreprendre, il voulut du moins l'accompagner. Le parti de Godoï ayant prévalu sur celui du prince des Asturies, Buonaparte, qui voulait s'attirer Fernan, le nomma grand-veneur. Celui-ci accepta malgré lui cet emploi; déja il armait ses vassaux et soudoyait un grand nombre d'insurgés dans la Castille. Proscrit par Buonaparte, il se retira dans ses terres, où il conspira d'une manière plus efficace encore. Pour prendre une part plus active à la défense de l'Espagne, il servit dans les troupes des cortès.

Lorsque Ferdinand se retrouva dans sa capitale, il fut un des premiers qui montrèrent à ce monarque à quel danger il exposait son pouvoir en adoptant la constitution des cortès. En récompense de sa fidélité, Ferdinand lui donna en 1815 l'ambassade de Londres, d'où il passa en 1817 à celle de France, avec le titre de duc de Casa-Fernan-Nunès. Pendant la révolution de 1820, il suspendit ses fonctions d'ambassadeur, et mourut à Paris en 1821.

* FERNAND, ou FRENAND (Charles), professeur de théologie, de philosophie et de belles-lettres à l'université de Paris, né à Bourges dans le XVe siècle, mort en 1517 à l'abbaye de Saint-Vincent-du-Mans, dont il était bibliothécaire, a laissé les écrits suivants : | *Epistola parœnetica observationis regulæ benedictinæ ad sagienses monachos*, 1512, in-4°; | des *Conférences monastiques adressées à Jean Fernand, son frère*, 1515, in-4°, | et un grand nombre de *Lettres*.—FERNAND (Jean), frère du précédent, moine de Chezal-Benoît, a écrit une *Vie de saint Sulpice-Sévère, évêque de Bourges*, imprimée dans le "Recueil" de Bollandus.

*FERNAND (François), jésuite espagnol, visiteur de l'établissement de Goa, né à Tolède en 1557, mort au Bengale en 1602, dans une prison où il avait été jeté à la suite des querelles qui s'élevèrent entre les indigènes et les Portugais, consacra une partie de sa vie aux missions évangéliques, et laissé deux *Catéchismes* écrits dans la langue du Bengale.

*FERNAND DE LUCQUES, prêtre et l'un des auteurs de la découverte du Pérou, où il mourut en 1533, fut le premier évêque de ce pays. Les relations le présentent comme un homme apostolique.

* FERNAND (Bérenger), professeur de droit à Toulouse dans le XVIe siècle, a laissé divers *Traités* de jurisprudence qui ont été recueillis en 1728, in-fol.

*FERNANDEZ (Denis), voyageur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour faire de nouvelles découvertes sur la côte d'Afrique. Il y reconnut l'embouchure du Sénégal, et pénétra jusqu'au promontoire le plus occidental d'Afrique, auquel il donna le nom de "Cap Vert", à cause du grand nombre d'arbres verdoyants dont cette pointe de terre était couverte. Les brisants qui entourent ce cap l'alarmèrent; il n'osa pas aller au-delà.

*FERNANDEZ (Jean), navigateur portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, l'an 1446, resta plusieurs mois prisonnier des Maures Assanhadji, dans le voisinage de Rio-do-Ouro en 1447 et 1448, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignements qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Fernandès fit un second voyage avec Diego Gilhomen, envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Maures de Méçà. Dès qu'on eut jeté l'ancre, il descendit à terre pour examiner le pays au nord du cap Nam; mais, une bourasque ayant poussé presque aussitôt le bâtiment en mer, il fut laissé sur cette côte étrangère : on ignore ce qu'il devint.

* FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol, né à Carthagène en 1536, fit plusieurs découvertes;

mais tout ce qui concerne ses voyages est couvert d'obscurité par le soin que l'Espagne mettait à cacher ce qui aurait pu faciliter aux autres puissances de l'Europe les moyens de lui disputer la possession de l'Amérique. Il se fraya une nouvelle route pour aller du Pérou au Chili, en évitant les vents de sud qui rendaient la traversée longue et pénible. Dans un de ses voyages, il découvrit en 1571 les îles qui portent son nom, et qui depuis ont été visitées par plusieurs navigateurs, entre autres par Dampierre et Anson, qui en ont donné de bonnes descriptions; il paraît qu'il obtint la concession de la plus grande de ces îles, et qu'il y forma un établissement; mais il l'abandonna bientôt après, n'y laissant que quelques élèves, qui s'y multiplièrent prodigieusement. Dans une autre traversée, il découvrit en 1574, au nord des îles "Fernandez", celles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise. Encouragé par ses succès, il partit du Chili en 1576 pour faire de nouvelles découvertes. Il parcourut à peu près 40 degrés, vers l'ouest et le sud-ouest. Il eut en vue, après un mois de navigation, une côte qu'il regarda comme un continent. Les indigènes étaient blancs et bien faits. Ils accueillirent bien les Espagnols, qui, ravis de cette découverte, revinrent au Chili pour y préparer une expédition plus considérable. Mais Fernandez, ayant différé le projet pour des raisons qu'on ne connaît pas, mourut quelque temps après, et l'affaire tomba dans l'oubli. Plusieurs savants géographes ont pensé que la terre découverte par Juan Fernandez, était située sous le parallèle du 40ᵉ degré austral. Jean Louis Arias parle de cette découverte avec assez de détail, dans son "Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes", Valladolid, 1609; traduit en anglais par Dalrymple, Edimbourg, 1773. Il en inséra aussi un extrait dans sa "Collection historique", dont le livre intitulé: "Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais", traduits de l'anglais de Dalrymple, par Fréville, n'est qu'un abrégé.

* FERNANDEZ NAVARRÈTE (Jean), surnommé "le muet", célèbre peintre espagnol, né à Logrono en 1526, mort à Ségovie en 1579, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Il fut plusieurs années à l'école du Titien, et devint peintre de Philippe II, qui lui fit faire plusieurs grands tableaux pour l'église du monastère de l'Escurial. Ses plus beaux ouvrages sont: | une *Assomption*, | *le Martyre de saint Jacques*, | un *Saint Jérôme dans le désert*, | une *Nativité de J.-C.*; | *la Réception des trois anges par Abraham*. Ce dernier est son chef-d'œuvre. Il était très-instruit dans l'histoire, la mythologie, et se distinguait dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures, et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le "Titien espagnol". Il y a eu d'autres peintres et sculpteurs du même nom.

FERNANDEZ (Antoine), naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur d'Écriture sainte à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les In-

des orientales; de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, et mourut consumé de travaux et comblé de mérites à Coïmbre, le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les visions de l'Ancien Testament*, imprimé à Lyon.

*FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, naquit à Lisbonne en 1566. Envoyé à Goa en 1602, il pénétra deux ans après en Abyssinie, déguisé en Arménien. Il résida trente ans dans ce pays, et sut acquérir l'estime et la protection de Socinios ou Melec-Segned, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique. Ce prince charga Fernandez d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul III. Le courageux jésuite demanda pour l'accompagner Féciur-Egzy, homme considéré en Ethiopie, et rempli de zèle pour la religion catholique. Pour éviter de traverser les provinces révoltées, où ils auraient été arrêtés, ils furent obligés de prendre la route de Naréa, qui est la plus longue, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'Océan des Indes. Fernandez et sa compagnie partirent de Goïam au mois de mars 1613. Arrivés dans l'Alaba, ils furent mis en prison par ordre du souverain de ce pays, prince mahométan. Il les aurait fait mourir sans les lettres et les présents du monarque des Abyssins. Enfin il voulut bien les mettre en liberté, mais à condition qu'il rebrousseraient chemin. Ils furent donc obligés de revenir à Goïam, après dix-huit mois d'un voyage pénible, et dans lequel ils avaient plusieurs fois risqué de perdre la vie. Après la mort du P. Paèz, chef de la mission, Fernandez en remplit quelque temps les fonctions; mais Fadillas, qui succéda à Socinios, mort en 1632, ayant expulsé de ses états tous les prêtres catholiques, le P. Fernandez revint à Goa, où il mourut le 12 novembre 1642. On connaît de ce père: | en éthiopien, un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4°, imprimé avec des caractères éthiopiens, envoyés par Urbain VIII; | Dans la même langue, une *Traduction* du Rituel romain, 1626; | en dialecte amharique, une *Instruction pour les confesseurs;* avec d'autres ouvrages ascétiques; | *Voyage à Gingiro, fait avec Féciur-Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Éthiopie* en 1613, *contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité*, etc., *avec des particularités curieuses*. Ce *Voyage* a été inséré dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette *Relation* y est renfermée en 22 pages; elle est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé *Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un écrit dans la même langue, d'un Ethiopien schismatique, appelé Ras-Athanate.

*FERNANDEZ DE RETEZ, célèbre jurisconsulte espagnol du XVII[e] siècle, était disciple de Ramos del Manzano; on trouve plusieurs de leurs écrits dans le fameux "Trésor" de Méerman. Ces jurisconsultes habiles et religieux sont cités quelquefois par Toullier.

*FERNANDEZ (Jean-Patrice),

jésuite et missionnaire au Paraguay, était aussi Espagnol. Il a publié la *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°; elle a été traduite en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8°, et en latin, ibid., 1733, 1 vol. in-4°; elle contient l'histoire des Chiquitos et celle de quelques nations voisines. On n'y trouve guère d'autres détails que ceux qui ont rapport à la mission. Le P. Jean-Patrice se disposait à en aller fonder une à Chaco, lorsqu'il mourut en 1772.

* FERNANDEZ-Thomas (Manoël), né à Lisbonne vers 1760, mort le 20 novembre 1822, fut un des agents les plus actifs de la révolution du Portugal du 26 août 1820. Don Manoël était juge de Porto, lorsqu'en récompense de ses travaux révolutionnaires, il fut nommé, par le « congrès constituant», député aux cortès, dont il devint bientôt vice-président. Ce député, qui portait à la tribune tout le délire d'un démagogue, se montra un des plus ardents adversaires du roi. Il mourut sans se douter que le colosse qu'il avait contribué à élever allait tomber en ruines.

FERNANVILLE (Pierre-Simon Chaperou de St-André de) prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anticonstitutionnaires. On a de lui : | *La Préface* de la seconde colonne des Exaples; | *Explication de l'Apocalypse*; | *Lettres à Mme Mol*, in-4°.

*FERNE (Sir John), antiquaire anglais, mort vers 1610, est auteur d'un traité intitulé : *the Blason of gentry*, divisé en deux parties in-4°.

* FERNE (Henri), fils du précédent, ecclésiastique anglais, né à Yorck en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles Ier, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes, fut nommé lors de la restauration directeur du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et mourut en 1661, peu de temps après avoir été consacré évêque de Chester. Il passe pour avoir beaucoup aidé Walton dans la rédaction de sa "Bible polyglotte", et il a publié lui-même plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : | *The Resolving of Conscience*, etc., imprimé à Cambridge, en 1642, et à Oxford en 1643; | *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647; | *On the division betwen the english and romisch Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc.

FERNEL (Jean-François), médecin et mathématicien célèbre, natif de Clermont en Beauvaisis, vint au monde en 1497. [Le père Daire le fait naître en 1485 à Mont-Didier.] Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, à Ste-Barbe, il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies : sa *Pathologie*

en fait foi. Fernel la vit lire, de son vivant, dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont : | *Medicina universa*, 1656, Utrecht, in-4°; | *Medici antiqui græci, qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins latins*, sur la même matière, ont été imprimés en 1547, in-fol.; | *Concilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°, etc. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée; et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius, trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tels que celui d'un énergumène qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris cés deux langues : ce qui prouve que Fernel n'avait pas cet entêtement philosophique, déterminé plutôt à nier des choses constatées, qu'à convenir de l'impossibilité de les expliquer sans recourir à des vérités religieuses. Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et il écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savants ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. Ce grand médecin considérait cette langue comme la seule assortie à sa profession, et eût regardé comme un blasphème en matière de science, comme en matière de morale, le projet de traiter la médecine en langue vulgaire. Une telle innovation, fruit de l'ignorance et de la corruption de ce siècle, ne s'était point offerte à l'esprit des grands hommes qui nous ont devancés dans la carrière des connaissances humaines. Indépendamment des vues de décence ou de moralité qu'une langue antique et chaste peut seule réaliser, la nature même de la médecine, ses opérations et son but s'opposent à cette innovation. Les langues modernes changent continuellement; le résultat des mots et des constructions n'est point irrévocablement fixé. Il en naîtrait des équivoques terribles, des termes inconnus et mal interprétés, qui, dans une science de cette nature, seraient d'une conséquence affreuse. Un médecin, quelque habile qu'il fût, ne pourrait soigner que les paysans ou les bourgeois de son canton. Il serait nul pour les malades dont il ne comprendrait pas la langue; au lieu que la langue universelle le met à même de les servir tous, au moins ceux qui la savent également, ou qui trouvent un interprète de la leur, ce qui ne manque nulle part où il y a un ecclésiastique ou un homme tant soit peu lettré. L'étude était la principale, ou, pour mieux dire, la seule passion de Fernel; il est, comme géomètre, le premier des mathématiciens qui mesura la terre. Quand il avait des convives chez lui, il ne faisait pas difficulté de les quitter à la fin du repas pour se retirer dans son cabinet : excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite et mal entendue un temps précieux; et plus encore pour ceux qui, par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état et aux fonctions les plus respectables. Voici la liste de quelques-uns de ses ouvrages : | *Monacospherium sive astrolabii genus; generalis horarii structura*, Paris, 1526, in-

fol.; | *De proportionibus libri duo,* 1528, in-fol. | *Cosmotheoria libros duos complexa,* 1528, in-fol.; | *De naturali parte medicinæ, libri septem*, 1542, in-fol.; | *De abditis rerum causis, libri duo* 1548-51-52, in-fol.; 1560, Venise; 1550, in-8°. [C'est le commentaire de ce mot d'Hipporate « qu'il y a du divin dans toutes les maladies ».] Cet ouvrage a été réimprimé plus de trente fois. | *Medicina*, Paris, 1554; Lyon, 1564; Venise, 1564, in-8°; | *Thearapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, in-8°, et 5 autres éditions; traduit en français par du Theil, Paris, 1648, in-8°, etc.

* FERNIG (Louis-Joseph DE), né le 3 octobre 1735 d'une famille noble d'Alsace, fit avec distinction les campagues du Hanovre (1755-1762). Il quitta le service pour se livrer à la culture des lettres. Voltaire le retint pendant un an à Ferney. Après la mort de ce patriarche des sophistes, il se maria dans le Hainaut français, se fixa à Mortagne, où il était administrateur et greffier général des terres et châtellenies de ce lieu, sans négliger toutefois la littérature et la science. Ce fut à Mortagne que se tirèrent les premiers coups de fusil entre la France et l'Europe; la garde nationale de ce lieu, dont Fernig avait été nommé commandant en 1789, s'opposa à l'entrée des Autrichiens. Bientôt la guerre fut portée en Champagne; pendant que les gardes nationales du Nord allèrent seconder les efforts des troupes de ligne, le pays de Mortagne fut saccagé: la propriété de Fernig ne fut point épargnée. Dumouriez donna à sa famille un asile dans son camp, et à lui, la place de capitaine commandant les guides. Fernig combattit en cette qualité à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde, eut une grande part aux succès des campagnes de 1792 et 1793, et quitta l'armée avec Dumouriez. Rentré en France en 1802, il vécut dans la retraite, et mourut en 1816 d'une attaque d'apoplexie. Il était le père de l'officier général du même nom, et des demoiselles de Fernig qui ont joué un rôle pendant la révolution.

* FERNIG (Félicité et Théophile DE) si connues par leur courage, étaient âgées, l'une de 16 ans, et l'autre de 13, lorsqu'elles prirent les armes en 1792, et allèrent se placer dans les rangs de la garde nationale de Mortagne, qui se mesurait tous les jours avec les Autrichiens. Le général Beurnonville, instruit de leurs exploits, en informa la Convention, qui leur envoya deux chevaux richement caparaçonnés. Lorsque les troupes françaises se portèrent sur la Champagne envahie par le duc de Brunswick, les Autrichiens se jetèrent sur le village de Mortagne, et pillèrent la propriété de Fernig. Dumouriez fit nommer les deux sœurs officiers d'état-major; elles se rendirent à l'armée, combattirent à Valmy, à Jemmapes, à Anderlecht, à Nerwinde, en un mot dans toutes les journées des campagnes de 1792 et 1793. L'histoire de ces deux campagnes leur attribue plusieurs actions glorieuses. Entraînées dans la fuite de Dumouriez, elles reprirent en pays étranger le costume et les habitudes de leur sexe. Cependant, poursuivies en Hollande, en Westphalie, en Danemarck, elles furent emprisonnées dans le

premier de ces pays : rendues à la liberté, elles vinrent à Paris solliciter la radiation de leur nom sur la liste des émigrés; mais, obligées de quitter le sol natal, elles ne purent y rentrer qu'en 1802. Théophile mourut en 1810 à Bruxelles, où sa sœur se maria. Les demoiselles de Fernig avaient deux autres sœurs, Louise et Aimée, trop jeunes pour suivre leur exemple, et un frère qui parvint au grade de général de brigade.

* FÉRON (Jean LE), né à Compiègne, avocat au parlement de Paris, publia en 1555, le *Catalogue des Connétables; Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage, entièrement refondu par Denis Godefroi, au Louvre, 1658, a fait oublier l'édition de Féron, qui mourut âgé de 60 ans, sous le règne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.

FERONIE, déesse des bois, des vergers et des affranchis, tirait son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui Saint-Sylvestre. Le feu ayant un jour pris dans un bois où elle avait un temple, ceux qui voulurent emporter la statue, s'étant aperçus que le bois dont elle était faite reprenait sa verdure, la laissèrent. Son fils Hérilus avait reçu d'elle trois âmes : il n'en fut pas moins tué par Evandre; mais il fallut le tuer trois fois, comme le vainqueur lui-même le raconte au huitième livre de l'Enéide :

Et regem hac Herilum dextra sub Tartara misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(Horrendum dictu) dederat, terna arma movenda,
Ter letho sternendus erat.

FEROUX (Christophe-Léon), ancien religieux Bernardin, né en 1730 à Frévent, près de l'abbaye de St-Pol (Artois), mort à Paris en 1803, a publié : | *Vues d'un solitaire patriote*, La Haye et Paris, 1784, 2 vol. in-12; | *Nouvelle institution nationale*, Paris, 1788, 2 vol. in-12.

* FERRACCI (Marc-Antoine), prêtre du diocèse de Padoue, est auteur de *Commentaires analytiques sur Cicéron*, qui parurent sous la forme de lettres en deux parties de 3 livres chacune, Venise, 1699 et 1789, in-4°. On a aussi de lui un assez grand nombre de *Dissertations* critiques sur la langue hébrïque,

FERRACINO (Barthélemi), né à Solagna près Bassano, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une *Scie* qui, par le moyen du vent, faisait très-promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des *Tonneaux* à vin *sans cerceaux*, et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des *Horloges* qui, quoique très simples, produisaient beaucoup d'effets différents. Il inventa même une *Machine hydraulique* aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Ce qui étonna surtout les mécaniciens, c'est la *Machine hydraulique* faite pour le procurateur Bellegno. Cette *Machine* élève l'eau à 35 pieds, mesure du pays; c'est la vis d'Archimède. Enfin c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassano doit le fameux *Pont de la Brenta*, aussi

admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. [Cet habile homme est mort en 1777. La ville de Bassano lui a élevé un monument. Le marquis Poleni disait qu'il était étonné de deux choses : la première, de ce que toutes les fois qu'on présentait à Ferracino une machine, quelque bien faite qu'elle fût, cet habile mécanicien trouvait encore le moyen de l'améliorer et de la simplifier; la seconde, de ce qu'il produisait tous ces chefs-d'œuvre sans savoir lire.] François Memmo a publié la « Vie » et les inventions de ce mécanicien, à Venise, 1764, in-4°.

* FERRAJUOLI (Nunzio, dit Degli Affiti), peintre napolitain, né à Nocera près Salerne en 1661, mort à Bologne, excellait dans le paysage. Ses compositions se font remarquer par la variété des plans, la beauté des sites, et par l'art avec lequel sont rendus la dégradation dans les objets de la nature, les lointains, l'air, les feuillages battus des vents, les eaux dans un mouvement continuel : quelques-uns de ses ouvrages ont mérité d'être comparés à ceux de l'Albane, Salvator Rosa et Claude Lorrain.

FERRAND (Fulgentius Ferrandus), diacre de l'église de Carthage au VI[e] siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des «Trois Chapitres», et particulièrement contre celle de la «Lettre d'Ibas». On a de lui | une *Collection abrégée des canons*, | une *Exhortation au comte Reginus sur les devoirs d'un capitaine chrétien*, | et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4°.

* FERRAND (Jean), jésuite, né au Puy-en Velay, en 1586, mort à Lyon en 1672, après avoir professé la rhétorique et la théologie dans les colléges de son ordre, a laissé, entre autres écrits dont on trouvera la liste dans la « Bibliotheca scriptorum societatis Jesu », une *Dissertation* latine *sur les reliques*, Lyon, 1647, in-4°.

FERRAND (Louis), né à Toulon le 3 octobre 1645, était avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il est moins connu sous cette qualité que sous celle d'érudit. Il avait une connaissance assez étendue des langues et de l'antiquité; pourtant cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix; il écrit en savant qui n'est que savant et qui raisonne de même. On a de lui : | un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, in-4°, 1683; | *Réflexions sur la religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie; | le *Psautier latin français*, 1686, in-12; | quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Église contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1585, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qn'il augmenta de deux cents livres la pension de huit cents qu'il lui avait accordée en 1680. | *Traité de la connaissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine bénédictin de Saint-Bertin en Artois, Paris, 1706, in-12; | une *Lettre* et un *Discours* pour prouver le monachisme de saint

Augustin; opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'amour*, in-8°, Paris, 1623.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris sa patrie, mort en 1719 à 42 ans, faisait de petites *Chansons* galantes. Il rivalisa avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal. L'un et l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avait peu de gloire à acquérir, et où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des *Chansons* de Ferrand, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

* FERRAND, médecin et voyageur français, né en 1670, devint médecin du khan des Tartares de Crimée, et accompagna le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. Le mauvais état des chrétiens de ce pays le toucha vivement; et dans un voyage qu'il fit en 1706 à Constantinople, il engagea les jésuites qui étaient dans cette capitale à établir une mission dans la Crimée. Le P. Dubon consentit à le suivre, et fonda une mission qui eut les plus grands succès. Ferrand resta toujours à la cour des khans, où il jouit d'un grand crédit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1720. Il laissa: | *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses*; | *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an* 1702. Ces deux morceaux ont été insérés dans le t. 10 du Recueil des "Voyages au nord" et dans le t. 3 des "Lettres édifiantes", nouvelle édition. Ferrand se montre dans ces deux ouvrages judicieux et bon observateur.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigny en Bourgogne l'an 1653. Il fut valet de chambre de Louis XIV, et membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excellait dans la peinture en émail. On a de lui un *Traité* curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature*.

* FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri BECAYS), général de division, né le 16 septembre 1736, fit dans le régiment de Normandie, où il était lieutenant, les campagnes de 1747 et 1748, et servit avec distinction dans la guerre de sept ans. Ses services furent récompensés en 1767 par la croix de Saint-Louis. Lorsque la révolution éclata, il était major commandant de Valenciennes; les habitants de cette ville lui ayant déféré le commandement de la garde nationale, il fut assez heureux pour maintenir le bon ordre. Promu au grade de maréchal-de-camp, il commanda l'aile gauche de l'armée du Nord à Jemmapes (6 novembre 1792). Ayant eu son cheval tué sous lui, il chargea à pied à la tête de ses colonnes. Nommé général de division après cette affaire, il fut chargé de la défense de Valenciennes, où il refusa de recevoir les troupes de Dumouriez, devenu suspect au parti républicain. Mais l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, commandée par le prince de Cobourg, le duc d'Yorck et le général Ferrari, vint attaquer la

place le 5 mai. Ferrand, quoique avec une faible garnison, fit une brillante défense, ne capitula que le 28 juillet 1793, après avoir soutenu quatre assauts, et lorsque la place avait trois brèches ouvertes, dont une seule offrait un passage facile à quarante hommes de front. Malgré cette belle défense, à peine fut-il arrivé à Paris, qu'il y fut incarcéré par ordre de Robespierre, et ne recouvra sa liberté que neuf mois après, à la chute de ce terroriste. Il demanda alors et obtint sa retraite. En 1802, le premier consul le nomma préfet de la Meuse-Inférieure. Il remplit plusieurs autres fonctions, et mourut à La Planchette, près Paris, le 28 novembre 1805. Quelques mois avant sa mort, il publia un *Précis de la defense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8°.

* FERRAND (Marie-Louis), général de division, commandeur de la légion-d'honneur, né à Besançon le 12 octobre 1753, fit toutes les campagnes d'Amérique dans le corps de Rochambeau. A son retour en France, il s'engagea dans un régiment de dragons, et devint secrétaire de son colonel. En 1792 il était chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur, il ne redevint libre qu'après le 9 thermidor. Il eut alors un avancement rapide, et servit en qualité de général de brigade dans les armées de l'ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement voulut se mettre en possession de Saint-Domingue, dont la partie espagnole venait d'être cédée à la France par le traité des Pyrénées, Ferrand fut désigné pour faire partie de l'expédition. Après la mort du général Leclerc, qui avait soumis l'île entière en quatre mois, une insurrection des nègres ayant éclaté sur tous les points, Ferrand songea à mettre la partie française à l'abri des révoltés; mais l'occupation du Cap par Dessalines le força de se replier sur Santo-Domingo. Le gouvernement lui en fut déféré, et, lorsqu'en 1805 Dessalines s'avança à la tête de vingt-deux mille nègres, il fit, avec le secours des habitants, une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites, les secours qu'il avait demandés à l'amiral Missiessi étant arrivés, Dessalines fut battu et forcé de lever le siége. Dès ce moment la partie orientale jouit d'une tranquillité parfaite jusqu'au moment où l'on reçut en Amérique la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les Français (1808). Le gouverneur de Porto-Ricco en instruisit Ferrand par une déclaration de guerre, tandis que la plus grande partie des colons commençait à regarder les Français de mauvais œil. Une révolte éclata à Barahoude dans les premiers jours d'octobre. Ferrand, sorti de Santo-Domingo pour aller étouffer l'insurrection, joignit les rebelles le 7 novembre à Palo-Himado. Quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes, et que les ennemis fussent quatre fois aussi nombreux, il les attaqua avec vigueur. Le combat fut long et opiniâtre; enfin les Français succombèrent sous le nombre, et Ferrand, après des prodiges de valeur, s'ôta la vie d'un coup de

pistolet, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs (7 novembre 1808). On trouve des détails sur ce général et ses opérations administratives dans un ouvrage intitulé : « Précis historique des événements de l'île de Saint-Domingue », par Gilbert Guillemin, Paris, 1811, in-8°.

* FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris, et mort dans cette ville, en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'École des Arts.*

*FERRAND (Antoine, comte), ministre d'état, pair de France, commandant de l'ordre du Saint-Esprit, etc., né en 1751, mort le 17 janvier 1825, appartenait à une noble et ancienne famille, dont la branche aînée, établie en Poitou, servit ses souverains dans l'état militaire, tandis que la cadette les servait dans la magistrature. Cette branche aînée a été récemment illustrée par Michel Ferrand, qui eut à 18 ans la jambe emportée à Fontenoy, ce qui lui valut la croix de Saint-Louis. Parmi les ancêtres d'Antoine, nous nous bornerons à citer le chancelier Mathieu Ferrand, sous Philippe de Valois en 1328, et Jean-Claude, conseiller au parlement de Paris, fils de Michel Ferrand, doyen du parlement, massacré sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, le 4 juillet 1652, lorsqu'il venait de défendre la cause du roi pendant la guerre de la Fronde. Antoine Ferrand était lui-même, avant la révolution, conseiller au parlement, où, jeune encore, il se fit remarquer par ses talents. Lorsque, en 1787, Louis XVI présenta au parlement un édit qui ordonnait la création d'emprunts graduels et successifs pendant cinq années, les orateurs les plus marquants de l'assemblée s'efforcèrent de détourner le roi de cette résolution; Ferrand fut de ce nombre. Il s'était marié, en 1780, avec la fille du président Rolland, si opposé aux jésuites (qu'à son exemple le gendre n'aimait point), et qui périt, en 1793, sous la hache révolutionnaire. Ferrand se déclara en 1789 contre les maximes que propageaient les novateurs, émigra en septembre de la même année, et, ne pouvant plus servir la France dans la France elle-même, crut lui devenir utile en s'attachant au prince de Condé qui, dès sa première campagne, l'admit dans son conseil. Pendant son émigration, il publia plusieurs ouvrages où il défendait les droits de son souverain; à la mort de Louis XVI, il fit partie du conseil de régence. Il rencontra, à Ratisbonne, en 1795, madame de Bombelles, qui lui fournit des notes sur madame Élizabeth, dont il écrivit l'*Eloge*. Ferrand rentra en France en 1800; étranger aux affaires politiques, il se livra à des occupations littéraires. Peu de temps après son retour, il publia l'*Esprit de l'Histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils*, etc., où il établit un principe digne d'être gravé dans tous les esprits, savoir : « Que nul n'a le droit de vouloir une révolution. » Cet ouvrage lui attira les persécutions du gouvernement d'alors, à cause du *Discours* de Viomandus, dans lequel il s'agit d'un général qui ramène sur le

trône un roi légitime (Childéric). L'ouvrage, défendu par ordre de la police, n'en fut que plus recherché. Le libraire Desenne, qui possédait les manuscrits de l'*Histoire de Pologne* par Rulhières, proposa à Ferrand de la continuer, ce que celui-ci n'accepta qu'avec peine. Il allait la publier, lorsqu'il trouva un obstacle dans l'avidité d'Esmenard, chef de la police de la librairie, qui prétendait avoir part aux bénéfices de l'édition. Ferrand avait conservé le texte presque entier de Rulhières, n'y avait rectifié que les dates, les époques, et en avait retranché le mot de barbares, dont le premier auteur se servait en parlant des Russes. M. Daunou, chargé d'examiner le livre, s'éleva contre ce changement, accusant Ferrand d'être plus barbare que les Russes eux mêmes. Lors de l'affaire du général Mallet, en 1812, on fit courir le bruit que Ferrand y était impliqué; mais un pareil soupçon pouvait-il atteindre celui qui avait en 1800, fait cette réponse au ministre Bénezé, lorsque celui-ci lui témoignait quelque inquiétude sur sa présence en France : « Je vais, lui dit Ferrand, me mettre bien à découvert vis-à-vis de vous. Toutes les fois qu'on vous dira que je suis entré dans une conspiration, affirmez que cela est faux, et vous aurez raison; mais, quand vous saurez qu'un prince français a mis le pied en France, soyez sûr que que je ferai l'impossible pour l'aller joindre. » C'est au même ministre que Buonaparte répondit un jour, lorsqu'il lui proposait de chercher les moyens d'attirer Ferrand dans son parti: « Oh, celui-là, il n'y faut pas compter, nous ne l'aurons jamais; il aime trop ses Bourbons ». Après la déchéance de Buonaparte, le 31 mars 1814, plusieurs royalistes se réunirent chez Lepelletier de Morfontaine, ancien magistrat, afin de délibérer sur le parti que l'on devait prendre pour être utile à la cause des Bourbons. Ferrand, qui était du nombre, parla avec énergie des princes légitimes, et proposa de s'adresser à l'empereur Alexandre, qui venait d'entrer dans Paris. Louis XVIII, voulant récompenser la fidélité de Ferrand, le nomma ministre d'état, directeur-général des postes à la place de Lavallette, qui fut destitué, le créa comte en août 1814, et chevalier de Saint-Louis en novembre suivant. On pense que Ferrand contribua à la rédaction de la Charte si imprudemment octroyée. Vers la fin de juillet, élu membre de la commission chargée de l'examen des demandes en restitution des biens non vendus des émigrés, il en présenta le projet, le 13 septembre suivant, à la chambre des députés, et ce fut dans cette occasion que, pour la première fois, le mot d'indemnité fut prononcé. Ferrand eut le portefeuille de la marine pendant la maladie et après la mort de Malouet; il le céda au comte Beugnot, appelé à ce ministère. Au mois de septembre, il présenta au roi un projet relatif à la traite des nègres, dont l'objet principal était d'interdire ce commerce entre le Cap-Blanc et le Cap de Palmes, sur les côtes d'Afrique. Il lut aussi, le 26 octobre, à la chambre des députés un projet de loi relatif aux dettes des colons de Saint-Domingue, et proposa de prolonger jusqu'à la fin de la session de 1815 le sursis que le gouvernement précédent leur avait accordé.

Napoléon ayant débarqué à Cannes dans le mois de mars de la même année, et s'étant dirigé vers Paris, Lavallette vint dans la matinée du 20 s'emparer de la direction des postes, au nom de l'empereur. Ferrand avait voulu suivre le roi; il en fut empêché par le refus qu'on lui fit de chevaux de postes; néanmoins il paraît que Lavalette, en généreux successeur, lui accorda un sauf-conduit, à l'aide duquel Ferrand se rendit dans la Vendée; mais des émissaires buonapartistes y avaient déjà mis la division entre les chefs. S'étant retiré à Orléans, il y fut découvert par la police de Fouché, qui n'ignorait pas son voyage dans la Vendée. On lui donna l'ordre de sortir de France; il en obtint la révocation à cause de ses infirmités. La bataille de Waterloo ayant ramené les Bourbons à Paris, il fut réintégré dans ses titres, excepté celui de directeur-général des postes, et créé pair de France en août 1815. Il parut, le 20 novembre, comme témoin dans le procès de Lavallette, et exhiba le sauf-conduit que celui-ci lui avait donné. La chambre des pairs ayant nommé une commission pour examiner le projet de loi sur le rétablissement des cours prévôtales, Ferrand en fit le rapport le 15 décembre, et peignit avec courage les tentatives et les sourdes menées des factieux. La force de ses raisonnements produisit un grand effet sur l'assemblée, qui, à une grande majorité, adopta une loi, rigoureuse à la vérité, mais que les circonstances rendaient nécessaire. Si la fidélité et les services du comte Ferrand lui avaient mérité le rang qu'il occupait, ses talents littéraires le firent recevoir, le 21 mars 1816, membre de l'académie française. Le roi, ne croyant pas l'avoir assez récompensé, le nomma, le 16 décembre suivant, grand-officier-secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. A cette époque, la santé du comte Ferrand se trouvait extrêmement altérée, et il avait en outre perdu la vue. Il alla cependant prêter le serment d'usage dans le cabinet du roi; et, malgré ses souffrances, il assista constamment à la chambre des pairs, jusqu'à sa mort. On a de lui les ouvrages suivants: | *Accord des principes et des lois, sur les évocations, commissions et cassations*, un vol. in-12, Paris, 1786; seconde édition, 1 vol. in-12, Paris 1789, avec notes et additions. Le jour que Ferrand publia cet ouvrage, (il avait alors 34 ans), son libraire mit également en vente, mais sans nom d'auteur, un poème érotique d'un vieux président au parlement. En arrivant à sa chambre, celui-ci aperçut Ferrand; « Monsieur, lui-dit-il, je viens de lire votre ouvrage chez notre libraire. Il m'a fait rougir. Le public et mes confrères penseront qu'il est l'œuvre d'un magistrat à cheveux blancs, que celui que je viens de publier est celui d'un jeune conseiller, et que le libraire les a trompés. Mais je m'empresse de proclamer la vérité, et de prier ces messieurs de m'aider à faire connaître le véritable auteur de l'excellent ouvrage que vient de nous donner le jeune magistrat qui est déjà une des lumières du parlement, et l'un des plus fermes appuis du trône ». *Essai d'un citoyen français*, 1789; | *Nullité et despotisme de la prétendue assemblée nationale*, Paris,

1789; | *État actuel de la France*, Paris, 1790; | *Les Français à l'assemblée nationale*, ou Réponse au pamphlet de l'assemblée nationale aux Français, Paris, 1790; | *Adresse d'un citoyen actif aux questions présentées aux états-généraux du manége, vulgairement appelés assemblée nationale*, Paris, 1790; | *Dernier coup de la Ligue*, octobre 1790; | *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur, sur les affaires du temps*, Nice, 1790; | *Du rétablissement de la monarchie*, Nice, 1793, seconde édition avec des notes, 1794; | *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*, 1793; | *Réponse au post-scriptum d'une lettre de M. le comte de Lally-Tollendal à M. Burcke*, 1793; | *Considérations sur la révolution sociale*, Londres, 1794, | plusieurs *Discours*, *Rapports* et *Opinions* à la chambre des pairs et à celle des députés; | *L'Esprit de l'histoire*, ou Lettres politiques et morales d'un père à son fils, sur la manière d'étudier l'histoire, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage obtint beaucoup succès en France et dans l'étranger, comme le prouvent les cinq éditions qui en furent faites en sept ans: mais on regrette d'y retrouver l'esprit de corps et même de secte; | *Théorie des révolutions*, rapprochée des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite, avec une table générale et analytique, Paris, Michaud, 1817, 4 vol. in-8°; | *Histoire des trois démembrements de la Pologne*, pour faire suite à l'"Histoire de l'anarchie de la Pologne" de Rulhière; 3 vol., in-8°, Paris, Déterville, 1820; | *Eloge historique de madame Elizabeth de France*, Ratisbonne, 1795; | *Œuvres dramatiques* de M. A. F., 1 vol., in-8°, Paris, imprimerie royale, 1817, comprenant: | *Le siége de Rhodes*, tragédie en cinq actes, en 1784; | *Zoaré*, tragédie en cinq actes, 1779, reçue au Théâtre Français en 1786; | *Philoctète*, tragédie en trois actes, 1780; | *Alfred*, tragédie en cinq actes, 1785. Nous ne parlerons point des *Pièces fugitives* de Ferrand, dont il n'a jamais voulu faire de collection, et qui sont disséminées dans les mains de ses parents et de ses amis. | *Testament politique*, 1 v., in-8°, Paris, 1830.

FERRARI (Barthélemi), "Ferrarius", gentilhomme milanais, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie-Zacharie et Jacques-Antoine Moriga, l'ordre des barnabites, si utile depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

*FERRARI (André), peintre génois, mort en 1559, était également habile pour le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux, et pour les sujets historiques. Il y a eu plusieurs autres peintres de ce nom.

FERRARI (Octavien), Milanais, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et ses connaissances en littérature. On lui doit: | *Clavis philosophiæ aristotelicæ*, 1606, in-8°; | un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grévius l'a inséré dans le 1er vol. de ses "Antiquités romaines", et y a ajouté les corrections

nécessaires. Le style de Ferrari est pur et assez élégant.

FERRARI (Philippe), religieux servite, [né à Ovillo, dans le Milanais, et] mort en 1626, est connu par une *Typographie du martyrologe romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baugrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorants qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI (Sigismond), religieux dominicain, né en 1589 à Vigevano, dans le duché de Milan, fut successivement placé à la tête des études de la province de Stirie et de la province de Vienne, nommé procureur-général de la nation d'Autriche, et commissaire des missions établies en Hongrie. Épuisé par les veilles et les austérités, il obtint la permission de se retirer à Rome, où il mourut en 1646. On a de lui les ouvrages suivants : | *de Rebus hungaricæ provinciæ sacri ordinis prædicatorum*, etc., Vienne, 1637, in-4°; | *Correctorium poematis super universam Summam sancti Thomæ*; | quelques autres *Ecrits* théologiques.

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, né en 1580, mort en 1655, donna au public, en 1622, un *Dictionnaire syriaque*, in-4°, sous le titre de *Nomenclator syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible; travail dans lequel il fut aidé par de savants maronites. On a encore de lui : | *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol., et | *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4°; et en italien, Rome, 1638, in-4°.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des "oblats", docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669 à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et la Grèce, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson ; et dès lors la bibliothèque Ambroisienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : | *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4°. Jean-Georges Grévius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Église, à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Quelques bibliographes on dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était éclipsé par celui de Ferrari ; mais cette anecdote, déjà refutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et douze ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4°. Cet ouvrage était un des plus rares ambroisiens avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recher-

chée. | *Des applaudissements et des acclamations des anciens*; ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4°; | un *Traité des funérailles des chrétiens*.

FERRARI (Octave), naquit à Milan, comme le précédent, en 1607, et ne fut pas moins estimé. Louis XIV, la reine Christine et la ville de Milan lui firent des présents et des pensions. [Ferrari fut professeur d'éloquence au collége Ambroisien, à Padoue; et la ville de Milan le nomma son historiographe avec 300 écus d'appointements.] Il le méritait par son savoir; il possédait les auteurs anciens. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux: | *Sur les vêtements des anciens et les lampes sépulcrales*, en latin, in-4°, Padoue, 1685 (*Voyez* LICETI.); | *De mimis et pantomimis*, 1714, in-8°; | *Origines linguæ Italicæ*, in-fol., 1676; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne; | *Opuscula*, in-8°. Helmstadt, 1710. Ce savant mourut à 74 ans. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix: aussi l'appelait-on le "Pacificateur" et le "Conciliateur". Son style est élégant et châtié, mais sans affectation; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes.

FERRARI (Guidon), élégant et éloquent écrivain, né [à Novare,] en Italie, [en 1717] et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire de | *Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoires de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8°. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. Les cinq généraux dont l'auteur rapporte les exploits, sont Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. [Nous avons encore de ce savant les | *Exploits militaires du prince Eugène de Savoie, en Hongrie, en Italie et en Allemagne*, en latin.] On a donné le | *Recueil* de ses *OEuvres*, à Lugano, 1777. Son style, en général, ressemble beaucoup à celui de Cornelius Nepos; mais, lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les évolutions de la guerre, ce style est moins alors celui de Cornélius Nepos, que celui de Jules-César: et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivi de l'histoire de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie, Jules-César Brusato, Thomas Ceva, et Antoine Lecchi. Viennent ensuite | sept *Oraisons latines*, entre lesquelles on distingue celle *De optimo patre familias*. Il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfants, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, qui a été tant agitée dans ces dernières années, et dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor, quand

il est employé à célébrer de grands événements. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave et plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'*Oraison* où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce recueil des *Plaidoyers* sur différents sujets, plus ou moins intéressants, et c'est dans ceux qui le sont le moins, et qui semblent ne pas se prêter à la richesse et aux ornements de l'éloquence, que l'art et les ressources de l'auteur paraissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, et des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes.

*FERRARI (L'abbé Jean-Baptiste), né à Tresto le 21 juin 1732, et mort à Padoue en 1806, est auteur de différents ouvrages écrits en latin, et qui traitent pour la plupart de matières religieuses. Cependant on lui doit comme poète quelques opuscules qui ont du mérite; ce sont | des *Dialogues*, | des *Odes*; | des *Élégies* | et des *Épigrammes*. Ceux de ses ouvrages qui sont le plus estimés sont : | *Laudatio in funere Clementis XIII*, in-4°, Padoue, 1769; | *Vita Ægidii Forcellini*, ibid., 1792, in-4°; | *Vitæ illustrium virorum seminarii patavinensis*, ibid., 1799, in-8°; | *Vita Jacobi Facciolati*, ibid., 1799, in-8°, | *Vita Pii VI, cum appendice*, ibid., 1802, in-4°.

*FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né à Spolette en 1753, mourut à Naples, à l'âge de 73 ans, le 7 décembre 1825. L'administration française le chargea de plusieurs travaux importants, en qualité d'ingénieur en chef dans le département du Trasimène. De concert avec le chevalier Fontana, il s'occupa du projet de canal de jonction de la mer Adriatique à la mer Méditerranée. Ce ne fut qu'en 1825 qu'il fit part au public de ses méditations sur cette utile conception; son livre est intitulé : *de l'Ouverture d'un canal navigable qui, de la mer Adriatique, en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée.* Ferrari donna aussi des plans pour le desséchement des lacs du Trasimène et de Fucino.

FERRARIIS (Jean-Pierre DE), célèbre docteur en droit, natif de Pavie, au XIVe siècle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de droit*, 1544, in-8°, peu connue aujourd'hui.

*FERRARINI (Michel-Fabrice), antiquaire, prieur du couvent de l'ordre des carmes, né à Reggio, mort dans cette ville, vers 1492, visita les principales villes d'Italie, et recueillit des *Inscriptions* qui forment un vol. in-4°, dont la bibliothèque royale possède un bel exemplaire. C'est à lui qu'est due la première édition de l'ouvrage de Valerius Probus : "Significatio litterarum antiquarum".

*FERRARINI (Joseph-Marie Félix), dominicain milanais, commissaire du saint-office, né en 1670, mort en 1744, a laissé: | *Ragguaglio istorico della vita di S. Vincenzio Ferreri*, Milan, 1732, in-4°.

*FERRARIS (Joseph, comte DE), né à Lunéville, le 20 avril 1726, d'une famille noble du Pié-

mont établie en Lorraine, mort à Vienne le 1er avril 1814, entra en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de Joseph Ier. Dans la guerre qui suivit la mort de Charles VI, il obtint un drapeau dans le régiment de Grune (1741). Blessé à la bataille de Czallau (mai 1744), il eut une lieutenance, et, avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. La guerre de 7 ans lui permit de nouveau de signaler son courage. Le 14 octobre 1758, à la bataille de Hochkirchen, il s'empara d'une batterie de 36 pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine, dont il était colonel, ce qui lui valut la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse. Il fut élevé au grade de général-major en 1761, et à celui de lieutenant-général en 1773. En 1777, nommé directeur-général de l'artillerie des Pays-Bas, il s'occupa à cette époque de la *Carte* des provinces belgiques. Lorsque la guerre eut éclaté avec la Prusse en 1778, Marie-Thérèse plaça sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint également sous Joseph II. Quoiqu'âgé de 67 ans, il prit part à la campagne de 1793 contre les Français, se distingua au combat de Famars et au siége de Valenciennes, obtint alors le cordon de commandeur, et, peu de temps après, la grand'croix de Marie-Thérèse, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, et enfin le titre de feld-maréchal. Il joignait à des talents peu communs, des mœurs douces, une politesse exquise et une loyauté sans égale. Sa *Carte* des provinces belgiques en 25 feuilles, peut soutenir la comparaison avec la grande carte de France de Cassini.

*FERRAUD ou Féraud, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, naquit dans la vallée d'Aure, au pied des Pyrénées, vers l'an 1764. Il se montra dès l'ouverture de la session l'ennemi acharné de la cour, fut chargé de faire un rapport sur les pétitions des sections de Paris qui demandaient la mise en jugement de Louis XVI, et dans le procès de ce malheureux monarque, fut de la majorité qui le condamna sans appel ni sursis. D'un autre côté, poursuivant de la même haine les émigrés, il fit ordonner qu'un nommé Viard, envoyé du ministre Lebrun à Londres, accusé d'être leur agent et l'espion de l'étranger, fût traduit à la barre de l'assemblée. Ce fut encore lui qui demanda que le ministre Pache ne pût sortir de la capitale avant d'avoir rendu compte de sa gestion. Dans plusieurs occasions, Ferraud s'était fait remarquer par des connaissances en économie politique, et ses premiers travaux, consacrés aux subsistances, furent pour lui l'occasion de présenter des vues judicieuses sur cette partie du service public. Ferraud s'était attaché au parti de la "Gironde", qui voulait une république sans "terreur": aussi le vit-on combattre de tous ses efforts la faction des Montagnards, qui voulaient arriver au même but que la Gironde, mais par la guillotine et les échafauds, comme ils en ont donné la preuve épouvantable pendant qu'ils ont été au pouvoir. Nul doute que Ferraud n'eût été compromis dans la proscription du 31 mai 1793, si alors il n'eût été en mission. Ses amis, pour le

mettre à l'abri de l'orage qui menaçait les Girondins, le firent envoyer successivement à l'armée du nord et à celle des Pyrénées-Orientales. Ferraud, qui avait du courage, ne put être le témoin inactif des efforts et des succès de nos soldats : il voulut partager les uns et les autres, et à plusieurs reprises, on le vit se mêler avec les combattants : un jour il chargea avec intrépidité à la tête d'une colonne, et, quoiqu'il fût blessé, il termina lui-même cet engagement et parvint à repousser les ennemis. Rappelé à la Convention après le 9 thermidor an II (2 juillet 1794), il fut adjoint à Barras pour réprimer les rebelles suscités par la commune de Paris; il continua à poursuivre les démagogues de la Montagne, et contribua à l'arrestation de Robespierre. Renvoyé à l'armée du nord, il y donna de nouvelles preuves de son intrépidité, et on peut placer son nom parmi ceux des guerriers qui se distinguèrent à la prise de Frankendal et à celle du fort du Rhin. De retour de cette mission, il rentra à l'assemblée. La conduite qu'il avait tenue à l'égard de Robespierre et des Montagnards avait indisposé contre lui la commune et ses fougueux satellites. La Gironde s'efforçait d'inspirer des idées d'ordre, et de faire sortir la France du chaos sanglant dans lequel elle se trouvait plongée : d'un autre côté, la faction des Jacobins renouvelait ses efforts. Elle fait arriver l'abjecte populace des faubourgs de Paris, au son du tocsin sonné dès le milieu de la nuit du 20 mai 1795. Les rebelles furieux pénètrent à la Convention; ils demandent à grands cris du pain, la liberté des patriotes et la constitution de 1793. Ferraud, accoutumé à braver les dangers, s'élance pour empêcher cette violation de la représentation nationale. Boissy d'Anglas est au fauteuil; mais vingt armes à feu sont dirigées sur le président; Ferraud le couvre de son corps, et dit aux factieux : « J'ai été atteint plus d'une fois du fer ennemi : voilà mon sein couvert de cicatrices; je vous abandonne ma vie, mais respectez le sanctuaire des lois. » Ces paroles furent les dernières qu'il prononça : Atteint dans la poitrine par un coup de pistolet, il tomba, mais il respirait encore; une femme insulte à cette victime de la fureur populaire, en lui frappant le visage avec ses galoches; un homme traîne son cadavre dans le couloir, lui coupe la tête, la place au bout d'une pique, et la présente à Boissy d'Anglas, qui, à sa vue, se lève, se découvre et salue avec majesté ces restes d'un homme courageux. L'assassin était un serrurier qui le lendemain fut condamné à mort; mais la populace l'arracha violemment à l'échafaud : peu de temps après, il fut repris, condamné de nouveau par une commission militaire, et exécuté. La Convention décréta que des honneurs funèbres seraient rendus à Ferraud : cette cérémonie eut lieu le 14 prairial, et Louvet prononça son oraison funèbre, qui fut imprimé en 1795.

FERRE (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires*, estimés en Espagne, sur la "Somme" de saint Thomas, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les

difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

FERREIN (Antoine), né d'une ancienne famille, à Fresquepêche en Agénois, l'an 1693, était médecin à Montpellier. Il a été de l'académie des sciences, et professeur en médecine au collége royal. Ses *Leçons sur la Médecine* et celles *sur la Matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en trois vol. in-12, par Arnauld de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 28 février 1769.

* FERREIRA (Antoine), l'un des poètes classiques du Portugal, naquit à Lisbonne en 1528. Ses *OEuvres* ne sont pas volumineuses. On a de lui : | *Poemas lusitanos*, Lisbonne, 1598; | des *Comédies*, imprimées en 1622, avec celle de Sa de Miranda. Elles ont été réimprimées en 1771. Ferreira s'est efforcé d'enrichir la langue par d'heureuses imitations et d'adroits larcins, et, si l'on en excepte le Camoëns, il est, de tous les poètes portugais, celui qui a créé le plus de mots, et donné à l'idiôme poétique le plus de formules et d'expressions nouvelles. Une mort prématurée l'enleva aux lettres le 28 avril 1569.

* FERREIRA (Gaspard), jésuite portugais, missionnaire à la Chine, prêcha pendant 40 années à Pékin, et mourut dans cette ville en 1649. Il avait composé en langue chinoise et publié les | *Vies des saints pour chaque mois* avec des passages de l'Écriture et des Pères, | et un *Recueil de méditations sur les 15 mystères du rosaire*.

* FERREIRA (Christophe), né en 1580 à Torres Xedras, entra dans la société de Jésus à l'âge de 16 ans, et fut destiné aux missions. Etant passé au Japon en 1609, il prêcha l'Évangile dans les différentes provinces de ce royaume, malgré les persécutions qu'il eut à souffrir. Ayant été arrêté, il eut à opter entre la mort ou l'abandon de sa foi. Après les plus cruelles tortures, il eut la faiblesse de céder; mais, se repentant aussitôt de sa faute, il courut au martyre, et périt dans les supplices à Nangasaki, vers l'an 1652. On a de ce religieux : *Annuæ litteræ ex Japonia*, 1627.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne, le 6 novembre 1626, publia dans cette ville, en 1670, un *Cours de Chirurgie*, estimé, et plusieurs fois réimprimé in-fol. L'auteur était chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1679.

FERRÉOL (Saint), premier évêque de Besançon, accompagna saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie avec saint Ferjeux, son frère. Les deux apôtres, arrêtés par les ordres de Claude, préfet romain, restèrent inébranlables dans la foi, malgré les tourments qui leur furent infligés. Ils eurent la tête tranchée l'an 211 de J.-C. Leurs tombeaux se voyaient dans un souterrain au village de Saint-Ferjeux près Besançon.

FERRÉOL, ou FORGEOT (Saint), martyr de Vienne, dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il faut le distinguer de saint FERRÉOL, évêque de Limoges, en 591, sous le règne de Chilpéric; et de saint FERRÉOL, évêque d'Usez en 553. On a de

celui-ci une *Règle monastique*, insérée par Holstenius dans son "Codex regularum".

FERRERA (Jean), Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximénès, un *Traité* complet d'agriculture. Il ramassa dans son ouvrage tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très-utile dans son temps, et servit beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matière.

FERRERAS (Don Juan DE), naquit le 7 juin 1652 à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. [Ferreras fut ainsi pendant plusieurs années simple curé de campagne, jusqu'à ce que le cardinal Porto-Carrero l'appela à Madrid, lui donna la cure de Saint-Pierre, et le nomma son confesseur. Le nonce du pape le fit examinateur et théologien de son tribunal, et l'inquisition le nomma son qualificateur et proviseur. Enfin le roi lui-même voulut qu'il assistât aux juntes d'état et à son conseil privé.] Ferreras refusa deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour pour qu'il les acceptât. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi [Philippe V,] en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de sa bibliothèque. Ferreras fut très-utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire* espagnol, entrepris et publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras était mort 4 ans auparavant, en 1735. On a de ce savant espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue. [C'est la plus exacte, la plus impartiale et la plus complète qui eût paru jusqu'à son temps, et elle peut servir de modèle à tous ceux qui s'appliquent à ce genre de littérature. Cet ouvrage remonte à la première origine des peuples d'Espagne, et finit en 1589, quatre ans après la reddition de Grenade. Il est divisé en 24 parties; chaque partie a une préface qui marque la route que l'auteur a suivie, et met l'ouvrage dans le jour le plus favorable. La chronologie de Ferreras est sûre et suivie. Il a su dissiper le chaos ténébreux des livres anciens, et fait connaître des faits presque entièrement ignorés. Son style est pur, mâle, concis; mais il manque quelquefois de coloris et d'élégance.] Cette *Histoire* a été traduite en français par d'Hermilly, 10 vol. in-4°, Paris, 1751.

*FERRÈRE (Philippe), bon avocat au parlement de Bordeaux, né à Tarbes en 1767, mort le 14 janvier 1815 à l'âge de 48 ans, n'adopta pas les principes de la révolution; aussi fut-il obligé de quitter sa ville natale dans laquelle il ne put rentrer qu'après la terreur (1795). Il reprit ses fonctions d'avocat, refusa en 1804, de faire partie du tribunat, et ne

sollicita sous la restauration aucune récompense de sa fidélité. Une maladie de poitrine que les fatigues de la plaidoirie lui avaient occasionée, causa sa mort. Ses principaux *Discours* ont été imprimés pour la première fois dans le "Barreau français" de MM. Clair et Clapier, Paris, 1820 et années suivantes, 12 vol. in-8°. Ses *Plaidoyers* sont remarquables par l'élévation des pensées, l'élégance et l'énergie du style.

* FERRERI (Zacharie), né à Vienne en 1479, mort à Rome, vers 1526 ou 1527, étudia le droit canonique à Padoue, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît de la congrégation du mont Cassin. Passionné pour l'étude, et surtout pour la poésie, il s'était formé dans sa cellule une bibliothèque considérable; mais, soit que les livres ne fussent pas conformes aux études de son état, soit que cette espèce de propriété fût contraire à la règle, le président de la congrégation fit enlever la bibliothèque. Après avoir prié inutilement qu'on lui rendît ses livres chéris, Ferreri résolut, dans son chagrin, de passer dans l'ordre des chartreux. Ses supérieurs s'y opposèrent; cependant, sans tenir compte de ce refus, il s'y réfugia. Mais, réclamé par ses supérieurs, il fut forcé de revenir dans son monastère, d'où on l'envoya, en 1506, continuer ses études à Rome. Après y avoir été fait docteur en droit civil et canonique, il y reçut la couronne poétique. Son dessein de se faire chartreux l'occupait continuellement. Étant à Venise en 1508, il entra au noviciat de cet ordre, et prit le nom de frère Zacharie-Benoît. De nouveaux obstacles l'empêchèrent encore de faire sa profession. Son mérite et ses talents l'ayant fait nommer abbé de Subbachio, il assista en cette qualité au concile de Pise, convoqué en 1511, contre le pape Jules II, et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le pape, il n'avança pas sous le pontificat de Jules II; mais Léon X, son successeur, le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, après la mort de Léon X, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il a laissé : | *Sancti carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une Vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'apologie de l'auteur; elle est insérée dans la "Collection des œuvres de saint Bruno", Paris, 1524; | *Promotiones et progressus sacro-sancti pisani concilii, etc.*; | *Apologia sacri pisani concilii moderni*, Pise, 1511; | *Acta scitu dignissima constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; | *Decreta et acta concilii basiliensis*, 1511, in-fol., rare; 1512, in-8°; | *Lugdunense somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divina promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4°, inséré dans le tome 4 des "Carmina illustrium poetarum italorum", Florence, 1721. On prétend que ce poème, composé de mille vers, fut achevé en trois jours. | *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520, et inséré dans les "Acta sanctorum" de Bollandus; | *Oratio de eliminandis de regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521; | *De reformatione Ecclesiæ, suasoria oratio ad beatum patrem Hadrianum VI pontif. max.*, Venise, 1522, in-8°;

| *Hymni novi ecclesiastici, juxta verum metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°; ibid., [illegible]9, in-8° : ces *Hymnes* sont estimées. Il y a de Ferreri plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été publiés.

* FERRERI (Matthias), capucin piémontais, né à Cavalco-Maggiore, au XVIIe siècle, professa la théologie dans divers couvents de son ordre, et fut nommé définiteur. Ses talents pour la chaire le firent choisir pour aller prêcher dans la vallée des Alpes, où il eut le bonheur de ramener dans le sein de l'Église un assez grand nombre de protestants. On a de lui un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missiones apostolicas religiosorum totius ordinis hierarchici ab initio Ecclesiæ, sive Rationarium chronographicum missionum evangelicarum*, etc., Turin, 1659, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume, il traite des missions en général, sans entrer dans de grands détails. Dans le deuxième volume, il donne minutieusement l'histoire des missions faites dans les vallées des Alpes par les religieux de son ordre. On y trouve cependant des détails qui peuvent servir à l'histoire et à la topographie de ces contrées peu connues.

* FERRERO DELLA MARMORA (Thérèse-Marie-Charles-Victoire), cardinal, né à Turin, le 5 octobre 1757, fut reçu docteur en droit civil et canon à l'université de cette ville en 1779. Ses moments de loisir étaient consacrés à former une *Collection* des médailles et des monnaies des différents seigneurs du Piémont au moyen âge. Évêque de Cazal en 1796, il le devint de Saluzzo en 1805. Léon XII lui donna la pourpre le 27 septembre 1824, mais ce cardinal ne parut point au dernier conclave. Chevalier de l'ordre de l'Annonciade, il fut encore abbé de Saint-Bénigne, et c'est dans son palais abbatial qu'il mourut pendant la nuit du 30 décembre 1831, aussi respecté pour ses vertus qu'admiré pour ses connaissances.

FERRET, ou FERRETI (Émile), né à Castel-Franco dans le Bolonais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François Ier, qui le fit membre du parlement, et le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur : il s'en acquitta avec honneur, et mourut à Avignon le 15 juillet 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : "Peritum orno, imperitum dedecoro". On a de lui : | *Opera juridica*, 1598, in-4°; | *Ciceronis orationes ad veterum codicum fidem castigatæ*. On trouve sa "Vie dans les "Vitæ clarissimorum jurisconsultorum" de Buder, Iéna, 1722, in-8°.

FERRETI, poëte et historien de Vicence, dans le XIVe siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant, en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps*, en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est cu-

rieuse. Muratori l'a publiée dans le 9ᵉ tome des "Écrivains de l'histoire d'Italie". On a encore de lui un *Poème* latin sur les beaux faits de Can de L'Escale.

*FERRETI (Jean-Baptiste), savant antiquaire, religieux de l'ordre des bénédictins de la congrégation du Mont Cassin, né à Vicence en 1639, mort en 1682, n'a publié qu'un seul ouvrage intitulé : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz, sa patrie, naquit en 1591, et mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri était connu de son temps par ses *Écrits* et ses *Sermons*; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

* FERRIER (St-Vincent), prédicateur espagnol de l'ordre de St-Dominique, né à Valence en 1357, parcourut en missionnaire l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, inspirant une profonde vénération pour sa personne aux souverains et aux peuples. Il fut élu député par les états de Valence pour concourir à la nomination du successeur de Martin, roi d'Aragon, et appelé au concile de Constance en 1415. Il continua ses missions jusqu'à sa mort, arrivée le 5 avril. On a de lui : | *Traité de Logique*; | *Traité sur le Schisme*, adressé à don Pierre III d'Aragon en 1380; | *De la fin du monde et de la science de la vie spirituelle*, etc., | un volume de *Sermons*; le tout a été recueilli et publié en 4 vol. in-fol., Valence, 1491. Sa "Vie", par Ranzono, évêque de Lucera, se trouve dans le recueil des Bollandistes. Il a ét écanonisé par Calixte III en 1455.

* FERRIER (Boniface), général de l'ordre des chartreux, naquit en 1355 à Valence en Espagne. Après avoir étudié le droit et reçu le bonnet à l'université de Lérida, il exerça la magistrature dans sa ville natale, et s'étant marié, il devint père de onze enfants; mais, ayant perdu son épouse et neuf de ses enfants, il résolut de se vouer à l'état monastique. Son frère, Vincent Ferrier, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, le confirma dans ce pieux dessein. Après avoir vendu ses biens et distribué aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à l'établissement des deux fils qui lui restaient, il entra, en 1396, chez les chartreux de la Porte-du-Ciel, prit les ordres, et se livra tout entier aux études de son nouvel état. Élu général de l'ordre en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, il gouverna avec sagesse. Urbain VI et Benoît XIII se disputaient alors le pontificat. Ce schisme divisa aussi les chartreux, partagés entre les deux obédiences. Ferrier était pour Benoît XIII, avec ceux qui l'avaient élu; le reste était pour Urbain VI. Étienne de Sienne avait été élu général de cette partie. Pour faire finir une scission qui ne pouvait qu'avoir des résultats funestes, les deux généraux eurent la sagesse de se démettre, afin qu'on en élût un troisième qui réunît tous les monastères sous son autorité. Fer-

rier, malgré sa résolution, fut forcé par Benoît XIII (Pierre de Lune) de reprendre ce gouvernement. Il lui resta encore attaché; mais, lorsqu'il vit son obstination à vouloir rester sur le trône pontifical, malgré les maux de l'Église et les décrets du concile de Constance, il abandonna son parti, et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417; d'autres ne la placent que deux ans après. On connaît de lui : | un *Traité* dans lequel il examine pourquoi il y a eu peu de chartreux canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles de cet ordre; | une *Traduction* de la Bible en espagnol; | un *Traité* adressé à Boniface, religieux du même ordre; | *De approbatione ordinis liber unus*; | des *Sermons* et | des *Lettres*. Il se montra toujours fidèle observateur de la discipline régulière.

FERRIER (Armand DU), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard pour leurs plaintes, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, et lui fournit des *Mémoires* pour son « Histoire du concile de Trente », pleins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique, et devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue le *Catholique d'état*, 1624, in-8°. C'est une réponse aux reproches que les partisans d'Espagne faisaient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'antéchrist et de ses marques*, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre et sa fille étaient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER (Jean), né à Rhodez en 1619, entra chez les jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la science moyenne*, livre curieux, et des *Écrits* contre les disciples de Jansénius.

FERRIER (Louis), né à [Arles en 1652], poète français, fut mis à l'inquisition d'Avignon, pour cette maxime d'Epicure:

L'amour pour les mortels est le souverain bien,

mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce :

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galants*, poème qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier, ayant été absous par le saint-office à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il possédait la terre de La Martinière. Outre ses *Préceptes galants*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques *Tra-*

gédies et d'autres *Pièces*, d'une versification faible et d'un style incorrect.

FERRIÈRE (Claude DE), docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut le 11 mai 1714, à 77 ans. [Ses ouvrages sont plus nombreux et plus diffus qu'estimés.] Les principaux sont : | la *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4° ; | — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°; | — *des Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°; | *La Science des notaires*, 1771, 2 vol. in-4°; | *Le Droit de patronage*, in-4° ; | *Institution coutumière*, 3 vol. in-12; | *Introduction à la pratique*, 1758, in-12 ; | *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12; | un *Traité des fiefs*, 1680, in-4°; | le *Recueil des commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. [Compilations qui manquent souvent d'exactitude; mais qui peuvent être regardées comme des répertoires utiles.]—Le *Dictionnaire de droit*, 1771, 2 vol. in-4°, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la | *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien*, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit français au droit romain, etc., | et une *Histoire du droit romain*. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit, [car les livres modernes sur ce sujet n'en sont guère que la répétition.]

* FERRIÈRES (Charles-Élie, marquis DE), descendant des Du Bellay, et élevé par un oncle de ce nom, abbé à Vendôme, naquit à Poitiers le 27 janvier 1741, servit dans les chevau-légers, fut membre des états-généraux et ensuite de l'assemblée constituante, et embrassa le parti constitutionnel. Il avait beaucoup de goût pour l'étude, et mourut au château de Marsay, près Mirebeau, le 30 juillet 1804. On a de lui : | *Le Théisme, ou Recherches sur la nature de l'homme, et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12; 2e édition, Paris, 1791; | *De la constitution qui convient aux Français*, 1789; in-8°; | *Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8° ; | *Compte rendu à mes commettants*, 1791, in-8°; | *Les Vœux*, histoire véritable, un vol. in-12; | *Mémoires pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante de la révolution de* 1789, an VII (1798), 3 vol. in-8°. Il dit, dans ces Mémoires, en parlant des états-généraux : « Je ne tardai pas à démêler les intrigues qui s'y préparaient. Chaque corps, chaque individu avait ses vues. Le parlement espérait s'accroître de tout ce que les états-généraux ôteraient au roi ; la haute noblesse secoua le joug auquel l'avait soumise le cardinal de Richelieu; les capitalistes et les rentiers voulaient assurer leur créance et faire de la dette du roi une dette de l'état. » Le marquis de Ferrière, laissa plusieurs manuscrits, entre autres : *Lettre à V. D. M. sur l'origine du mal.*

* FERRINI (Luc), religieux servite au XVIe siècle, né à Flo-

rence, a été l'éditeur des ouvrages suivants, laissés en MS. par le P. Poccianti | : *Mich. Pocciantii catalogus scriptorum Florentinorum omnis generis*, etc., Florence, 1589, in 4° ; | *Poocianti Mich. vite de sette beati Florentini, fundatori d'ell' ordine de' servi*, etc., Florence, 1589, in-8°.—*Ferrini (Vincent), religieux dominicain au XVIe siècle, vice-général de l'inquisition, supérieur des couvents de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, se signala dans ces provinces par son zèle pour la prédication. Il laissa, entre autres ouvrages ascétiques : *Alfabeto spirituale*, *Alfabeto esemplare*, |un *Recueil* de maximes extraites des ouvrages des plus célèbres prédicateurs de son temps, etc.

*FERRO (Vincent), dominicain espagnol, né à Valence, enseigna la théologie à Burgos, à Rome et à Salamanque, où il mourut en 1583. Il a écrit : *Commentaire sur la Somme de S. Thomas*, 8 vol. in-fol., ouvrage mal écrit.

FERRON (Arnoul du), conseiller au parlement de Bordeaux sa patrie, est auteur | d'une *Continuation* en latin de l'Histoire de Paul-Émile, de | savantes *Observations sur les lois*, | et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'"Atticus", que lui donna Scaliger. Il fut employé dans de grandes affaires, et mourut en 1563 à 48 ans. Sa *Continuation* de Paul-Émile, imprimée à Paris chez Vascosan, 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de Henri II. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père était aussi conseiller au parlement.

*FERROUX (Etienne-Joseph), conventionnel, fils d'un conseiller du roi au parlement de Besançon, naquit le 25 avril 1651. Attaché au ministère des finances, il fut, en 1789, nommé député extraordinaire de la ville de Salins à l'assemblée nationale. Nommé par ce département, en septembre 1792, membre de la convention, il s'opposa d'abord à la mise en jugement du roi; mais, dans le procès de ce prince, forcé de voter à la tribune, et à haute voix, sur les quatre questions, il vota la mort avec la majorité. Il fut cependant de l'avis de l'appel au peuple, et du sursis. Ferroux, attaché au parti de la Gironde, protesta contre les événements du 31 mai 1793, ce qui le fit comprendre au nombre des 73 proscrits, et enfermer dans la prison du Luxembourg. La révolution du 9 thermidor an II (27 juillet 1794) lui sauva la vie, et dès le 18 frimaire an III, il rentra à la convention. Quelque temps après, on l'envoya en mission dans les départements de l'Ain, de l'Isère, du Rhône, de la Loire et de Saône-et-Loire, d'où le directoire le rappela au mois de brumaire an IV. Lors de l'organisation constitutionnelle de l'an III (1795), il fut nommé simultanément au conseil des anciens par les départements de la Haute-Saône et du Jura. Par suite de la journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), on le comprit sur la liste des déportés de Cayenne; mais il dut à l'influence de plusieurs de ses collègues sa radiation de la liste fatale. Il cessa de faire partie du conseil

des anciens, le 1er prairial an VI (20 mai 1798), et devint bientôt commissaire du directoire-exécutif près l'une des salines du département du Jura. Il en exerçait encore les fonctions lorsqu'il fut nommé, par le premier consul Buonaparte, membre du conseil-général et directeur des contributions directes du département du Jura; il passa ensuite à la direction des contributions directes du département du Doubs. Le 20 juillet 1814, une lettre du ministre des finances annonça à Ferroux qu'il était mis à la retraite. Forcé de s'expatrier en 1816, il se retira en Suisse. Bien qu'il eût donné à la révolution un gage terrible en votant la mort du roi,] les anarchistes de Salins, mécontents de ce qu'il avait réservé l'appel au peuple, avaient demandé sa tête comme royaliste! Or, en 1816, on fit espérer à Ferroux qu'il pourrait obtenir quelque adoucissement à son sort, s'il voulait se dessaisir des pièces qui constataient ce fait, pour les joindre à l'appui d'une réclamation. Il s'y refusa, parce qu'un des signataires, qui jouissait de quelque considération dans sa commune, était père d'une nombreuse famille. C'était finir par une bonne action.

FERRY (Jean-Baptiste), prêtre, de la société littéraire militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, était chanoine prébendier de l'église de Sainte-Madeleine en cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'Église* à l'usage du diocèse de Besançon.

*FERRY (André), minime, né à Reims en 1714, mort au mois de septembre 1773, n'employa les vastes connaissances qu'il avait en physique qu'à des objets utiles. Les villes de Reims, d'Amiens et de Dôle, lui doivent les eaux dont elles jouissent; il a aussi donné un *Plan* des écoles de mathématiques, et a fait un *Poème* latin à la louange du cardinal de Tencin. Après le rétablissement du gouvernement des Bourbons, en 1814, l'abbé Ferry fut, on ne sait trop pourquoi, privé de ses fonctions; mais le roi le nomma chevalier de Saint-Louis le 29 janvier 1817.

*FERRY, député des Ardennes à la convention, en septembre 1792, ne fut pas de l'avis de la mise en jugement du roi. Mais, lors du procès, subjugué par les hommes d'une opinion violente, et forcé d'exprimer son vote à la tribune, il se réunit à la majorité. Dans la même année, il fut envoyé en mission en Corse. A son retour, il parla plusieurs fois sur les assignats, et s'opposa à la suppression des assignats de 1000, 2000 et 10,000 fr. Après la session conventionnelle, il rentra dans l'obscurité de la vie privée.

* FERRY-DE-SAINT-CONSTANT (J.-L.), né dans les états romains, fut nommé en 1807 proviseur du lycée d'Angers. En 1811, il fut envoyé à Rome pour organiser l'instruction publique.

FERTÉ (Henri DE SÉNECTERRE, dit "le maréchal" DE LA), [né en 1600 à Paris, d'une illustre maison d'Auvergne], donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal-de-camp sur la brèche d'Hesdin, pour avoir défait les troupes que les

ennemis envoyaient au secours de cette ville. Il se signala à la bataille de Rocroi, et surtout à celle de Lens. Il battit le comte de Ligneville, et lui tua près de 2000 hommes au combat de St-Nicolas, en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nanci peu de temps après, et prit la même année Chasté, Mirecour et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655, 1657 et 1658. Il prit dans ces deux dernières années Montmédy et Gravelines. Le maréchal de La Ferté mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Madeleine d'Angennes, morte en 1714 à 85 ans, a donné lieu à un petit Roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de LA FERTÉ, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de La Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès de Turenne, qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Aussi, [lors du siége de Valenciennes, n'ayant voulu prendre aucune précaution, malgré les ordres de Turenne, général en chef, il fut fait prisonnier avec l'armée qu'il commandait, et fut racheté pour 100,000 livres, que Louis XIV paya sur la caisse de ses épargnes.] Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

* FERTÉ (Louis DE LA), frère du précédent, de la compagnie de Jésus, né en 1659, mort en 1732, eut la réputation d'un bon prédicateur.

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur, né vers l'an 1670, après avoir parcouru la France et l'Italie, s'établit à Saint-Omer. Il a donné au public : la *Science pratique de l'Imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4°, avec figures; ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

* FERUCCI (François), sculpteur, né à Fiesole, mort en 1585, s'est fait connaître par ses ouvrages, qui sont tous en porphyre. On prétend que c'est lui qui trouva le secret de tremper l'acier, afin de pouvoir travailler cette matière si dure. Il réussit par cette invention à faire le bassin de la magnifique *Fontaine* du palais Pitti à Florence, la statue du *Grand-duc Cosme*, et celle de *la Justice*, qui est sur la colonne de la Ste-Trinité. Il y a eu plusieurs autres sculpteurs de ce nom.

* FÉRUSSAC (Jean-Baptiste, D'AUDEBARD, baron DE), né le 30 juin 1745, à Clérac, entra en 1754 à l'école royale militaire, d'où il sortit en 1762 avec le grade de sous-lieutenant de grenadiers au régiment de Béarn-infanterie. S'étant occupé des études nécessaires pour entrer dans l'artillerie, il passa dans le régiment de Besançon, qui appartenait à cette arme, et devint capitaine en 1786. Employé dans les principaux établissements de l'artillerie, il soigna surtout les outils des pionniers, auxquels il apporta des modifications avantageuses. Il était sur le point d'être nommé major, lorsque la révolution éclata. En 1791, il alla rejoindre les princes : nommé chef de brigade, puis lieutenant-colonel, il commanda l'artillerie de l'avant-garde sous les

ordres du duc d'Enghien, se distingua à Schusseuriend, où il sauva l'armée de Condé d'un désastre inévitable, et resta avec les princes jusqu'au départ de son corps pour la Volhynie. De retour en France (1801), il ne voulut exercer d'autres fonctions que celles de maire de sa commune. A la rentrée du roi, il accepta le titre honorifique de colonel, et mourut au château de Lagarde, près Lauzerte, en 1815. Il laissa quelques ouvrages parmi lesquels nous citerons: | *Observations sur l'Encyclopédie*, brochure in-8°, 1782, où il signale les vices du plan adopté pour cet ouvrage; | *Essai sur la défense des îles et des provinces maritimes*, imprimé dans le "Dictionnaire de tactique de l'Encyclopédie", qui a été traduit en plusieurs langues; | *Essai sur la forme et la construction la plus avantageuse à donner aux aérostats pour parvenir à les diriger*, 1784; | *Examen de l'effet de l'attraction*, Mémoire inséré dans le "Journal de physique"; | *Essai d'une nouvelle méthode conchyliologique*, inséré dans le 4e vol. des "Mémoires de la société médicale d'émulation" et plusieurs autres *Observations* dans les journaux scientifiques. Il a laissé en manuscrits des *Mélanges* et des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de la révolution. On lui doit enfin l'*Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatilles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus*: ouvrage que son fils, le baron DE Férussac, officier supérieur au corps royal d'état-major publia par livraisons. Celui-ci était le rédacteur en chef du "Bulletin universel des sciences", imitation de la "Revue encyclopédique", mais dont la publication a été interrompue.

FESTUS (Pompeïus Sextus), célèbre grammairien, abrégea le traité de Valerius-Flaccus: *De verborum significatione*. Cet abrégé, très-utile, suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, "ad usum delphini", Paris, 1681, in-4°, et Amsterdam, 1699, in-4°. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C., fit citer saint Paul à son tribunal lorsqu'il était à Césarée. Cet apôtre ayant appelé à César, Festus le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à saint Paul. *Act.* 26.

FETI (Dominique), peintre romain, [né en 1589], disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux à une pensée fine, à une expression vive et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la débauche ne l'avait enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très-rares. [On voit au Musée de Paris quelques tableaux de Féti, entre autres, *Le mariage de sainte Catherine*, et *la Méditation sur le néant des vanités humaines*.] Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres

maisons religieuses de Mantoue.

FEU (François), docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne, l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de Saint-Gervais à Paris, en 1686 : dans ces deux places, il se fit généralement estimer des grands et des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les 2 premiers vol. (in-4°, 1692 et 1695) d'un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-ARDENT (François), cordelier, né à Coutances en 1539, docteur de Sorbonne en 1576, était un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut [le 1er janvier] 1610 à Bayeux, [et fut enterré au milieu du chœur des Cordeliers, où l'on voyait son épitaphe], et non à Paris, comme dit Bayle; on a de lui : | *Traités des controverses*, où il y a de bonnes choses, mais qui pour la manière tiennent au goût de son siècle; | des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible; | des Éditions de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la ligue parut s'éteindre dès qu'il vit la religion hors de danger.

* FEUERBACH (Paul-Jean-Anselme DE), né le 14 novembre 1775, à Francfort-sur-le-Mein, s'attacha d'abord avec passion aux études philosophiques qu'il avait embrassées, ainsi que le droit, à Jéna, et publia quelques ouvrages sur cette science, tels que ses | *Principes sur les quels devait être fondé le droit naturel*; | *Critique du droit naturel*, 1795; | *Anti-hobbes*, 1798. Ce fut vers cette dernière époque qu'on le vit s'appliquer à l'étude du droit, et qu'il se fit connaître comme criminaliste par plusieurs publications, surtout par sa | *Bibliothèque du droit criminel*, 1799, avec Grolman et Almindingen; et par son | *Manuel du droit criminel*, en allemand, 1801, et 1826, qui le mirent à la tête de la nouvelle école criminaliste. En 1801, il professa à Jéna; en 1802, à Kiehl; en 1804, la Bavière le chargea de rédiger son Code criminel, qui parut enfin en 1813, et qui a servi de base à la rédaction des Codes de Weiner et de Wurtemberg. A la même époque, il adapta le Code Napoléon aux lois bavaroises, et son travail paraissait en 1812 sous le titre de *Codex maximilianus*. Épuisé par ses travaux et par l'assiduité que réclamaient les hautes et nombreuses fonctions dont il avait, à diverses époques, été revêtu, il était revenu à Francfort pour y rétablir sa santé; mais la mort l'a frappé le 28 mai 1833, à l'âge de 58 ans. Feuerbach, dans ses moments de loisir, cultivait avec succès les lettres, et avait fait une *Traduction* en vers avec commentaires du poème indien « Gitâ Govenda ».

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane, en Provence, l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le P. Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air mo-

deste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne, Paris, 1714 et 1725, 2 vol. in-4°. Ce *Journal*, aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée présenta au roi un grand volume in-fol., où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la Bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée de ces îles*.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale qui a paru sévère, mourut à Paris, le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. On a de lui : | (in-12, 1702) l'*Histoire de la conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette *Histoire* édifiante, et réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui | des *Lettres* qui peignent les sentiments de religion dont il était pénétré : | et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

* FEUILLET (Madeleine), nièce du précédent, se livra, vers la fin du XVIIe siècle, à la composition de plusieurs ouvrages de piété, qui ont eu du succès; les principaux sont : | *Sentiments chrétiens* sur les principaux mystères de Notre-Seigneur, etc., Paris, Roulland, vers 1689, in-12; | *Concordance des prophéties avec l'Évangile, sur la passion, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ*, Paris, 1689, in-12; | *L'Ame chrétienne soumise à l'esprit de Dieu*, Paris, 1701, in-12; | les *Quatre Fins de l'homme*, Paris, 1694, in-12. Madeleine Feuillet a aussi traduit, du latin, deux ouvrages du jésuite Drexelius; savoir : la "Voie qui conduit au ciel", Paris, 1684, in-12; et l'"Ange gardien", Paris, 1691, in-12. En 1698, le sieur de Vertron plaçait encore mademoiselle Feuillet dans son Catalogue des dames illustres vivantes. (*Voy.* tome 2 de la "Nouvelle Pandore".)

* FEUTRIER (J.-F.-Hyacinthe), évêque de Beauvais, né à Paris le 2 avril 1785, acheva ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, sous l'abbé Émery, et se recommanda bientôt comme prédicateur. Le cardinal Fesch l'appela à la grande-aumônerie, en qualité de secrétaire-général. Il contribua à la résistance que le concile national de 1811 opposa aux volontés de l'empereur: on dit même qu'il fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètement passer au souverain pontife et aux cardinaux exilés. Au premier retour de Louis XVIII, l'archevêque de Reims, depuis cardinal et archevêque de Paris, lui confia les mêmes fonctions de secrétaire-général de la grande-aumônerie qu'il quitta pendant les cent-jours. Après la seconde restauration, il recouvra sa place, et lorsqu'il la perdit en

1822, il fut fait grand-vicaire de Paris, puis curé de la Madeleine, où il ranima la piété des fidèles et leur ardeur pour les bonnes œuvres. Les commencements de son épiscopat à Beauvais furent également marqués par une vie fort active. Appelé en 1827 au ministère des affaires ecclésiastiques, il eut malheureusement part aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de si justes réclamations de la part des évêques et du clergé français. Il sortit du ministère en 1829, dès lors sa santé s'altéra. Il succomba subitement à un anévrysme, dont il était atteint depuis plusieurs mois, le 27 juin 1830. Il avait été fait comte et pair de France, avec une pension de 12,000 francs, peu de jours avant de quitter le ministère. Ce prélat possédait les vertus ecclésiastiques et épiscopales; mais, ministre dans un temps difficile, il employa des moyens équivoques pour persuader à ses collègues dans l'épiscopat que le pape désirait qu'ils se soumissent aux ordonnances. Le fait était que Léon XII, qui les blâmait avec force, n'avait engagé les évêques français à s'y soumettre que sur la parole donnée par le ministre, qu'on ne les exécuterait pas à la rigueur. On doit à ce prélat | un *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le 8 mai 1429*, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823; Orléans, 1823, in-8°; | *Oraison funèbre de S. A. R. monseigneur le duc de Berri*, qu'il devait prononcer pour un service qui n'eut point lieu, 1820, in-8°; | *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édition, Paris, 1821, in-8°.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), avocat au parlement de Douai, né à Lille, le 9 octobre 1720, et mort à Douai le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits *Poèmes*, où il pourrait y avoir un peu plus de chaleur et d'action, mais où il y a de l'élégance et une versification en général noble et forte. *Le Temple de la Mort, les Tombeaux, les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, et de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour et de creuses spéculations philosophiques qui exercent les talents ou occupent l'oisiveté des écrivains du jour; il donne de l'esprit de l'auteur une idée avantageuse. Dans le *Temple de la Mort* on a admiré ce vers caractéristique :

Le temps qui détruit tout en affermit les murs.

On a aussi de lui : | *Choix d'histoires*; | *les Jeux d'enfants*, poème en prose; | *Dieu*, ode; et | une Édition de Robinson Crusoé. (*Voy*. Foé.) [Il faut ajouter aux ouvrages de Feutry | une *Ode aux nations*, et | les *Mémoires du siècle d'Auguste*.]

* FEUTSKING (Jean-Henri), théologien allemand, né au duché de Holstein en 1672, mort en 1713, à Wittemberg, où il fut professeur, a écrit en latin un grand nombre de *Traités de théologie*.

FEVERSHAM (Louis de Duras, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le

prince d'Orange fit sa descente en Angleterre l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Raoul Le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne, en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des éditions du XVe siècle, in-fol. Celles du XVIe, quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE (Jean Le), avocat au parlement, et rapporteur référendaire en chancellerie sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poème moral intitulé *Le respit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°.

FÈVRE (Jacques Fabri, ou Faber, ou Le), surnommé "d'Etaples" ("Stapulensis"), du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la scolastique. Le Fèvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Fèvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg, et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François Ier. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Fèvre à Nérac en 1530: c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti, en 1537. Ses principaux ouvrages sont: | un *Traité des trois Madeleines*, solidement réfuté par les bollandistes et par d'autres savants (*Voyez* Fischer, Beda); | un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, in-fol., 1509, avec des notes peu estimées; | des *Commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Évangiles, sur saint Paul, etc.: ils sont savants, mais mal digérés et mal écrits; | *Agones martyrum mensis januarii*, in-fol. (sans date ni lieu), mais du commencement du XVIe siècle; | une *Version française* de toute la Bible, imprimée à Anvers en 1530, 1534 et 1541, in-fol., et en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette *Traduction*, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des Trois Maries, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Fèvre; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unica Magdalena*, in-4°, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux, ou une seule. A force de varier et de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait.

* FÈVRE (Denis Le), religieux

célestin, vicaire-général et provincial de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, mort à Paris en 1538, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé les ouvrages suivants : | *Vita sancti Cœlestini, conscripta primum a Petro Alliacensi S. R. E., cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4°; | *Poema hebraïcum de immaculata conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4°; | *Index Alphabeticus scriptorum græcorum et latinorum in omni genere litteraturæ*; | des *Sermons*, etc.

* FÈVRE (Jehan Le), prêtre, né à Dreux. On a de lui : *Les Fleurs et antiquités des Gaules*, en vers français, Paris, 1552.

* FÈVRE (Jean Le), chanoine de la cathédrale de Langres, né à Dijon en 1493, mort en 1565, savant théologien, excellent mathématicien, s'appliquait aux arts mécaniques, surtout à l'horlogerie et aux beaux-arts, tels que la peinture. Il laissa les ouvrages suivants : | *Livret des emblèmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8°, gothique; | *Dictionnaire de rimes françaises*, ibid., 1572, in-8°; ibid., 1588, in-8°, augmenté par Tabourot; | *Liber de Horariorum compositione*, manuscrit.

FEVRE (Gui Le), sieur de La Boderie, né dans la terre de La Boderie en basse Normandie, l'an 1541, savant dans les langues orientales, eut beaucoup de part à la fameuse "Polyglotte" d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa à Anvers avec son frère Nicolas, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-temps, et y inséra le Nouveau Testament en syriaque, avec une *Version* en latin, une *Grammaire syriaque* et une *chaldaïque*, et un *Dictionnaire* de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux beaucoup de fatigues et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III, fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à La Boderie en 1598. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, des *Traductions*, etc. Il mêlait aux épines de l'étude des langues les fleurs de la poésie française. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre; mais, à l'exception de quelques pièces où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût; style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. Nicéron ("Mémoires", t. 38), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÈVRE (Nicolas Le), né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avait dès lors le goût de l'antiquité; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris s'occupaient des affaires de la Ligue. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de

sa couronne, choisit Le Fèvre pour précepteur du prince de Condé; et après la mort du roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique Le Fèvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnait point le titre d'auteur, ou peut-être craignait-il les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par Le Bègue. On y aperçoit un critique exact, sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnements. Son style est pur, net et concis. Si ses talents le firent estimer, son caractère ne le fit pas moins aimer; il était humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, et à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FEVRE DE LA BODERIE (Antoine LE), frère du précédent, fut employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques Ier lui fit présent d'un bassin de vermeil enrichi de pierreries, avec ces mots: « Jacques, roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de La Boderie. » Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix, et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présents cent cinquante haquenées, que La Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule que Henri IV lui demanda. « Il n'est pas juste, lui dit ce prince, que je sois le seul de vos amis qui n'ait point de part à vos libéralités. » La Boderie fut très utile à ce monarque, surtout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles: l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa Arnault d'Andilly en 1613, auquel elle apporta la terre de Pompone. On a de lui un *Traité de la Noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749 ses *Lettres* et ses *Négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satire que l'esprit de parti a fait valoir dans le temps; mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitnde, dont la haine contre l'Espagne et les invectives contre la Ligue font tout le mérite. Comme si l'association des calvinistes, n'avait pas été une ligue, et une ligue composée de sujets rebelles, armés contre le trône et l'autel.

FÈVRE (Tannegui LE), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2,000 livr. pour qu'il eût l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposait de le faire principal d'un collége, qu'il devait ériger sous le nom de "Richelieu". Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savants, et à Le Fèvre un protecteur. Le Fèvre, qui avait plus de cupidité que de religion, se fit protestant, et eut à Saumur une classe d'humanités, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. « Il méprisa, dit l'auteur du Siècle de

Louis XIV, ceux de sa secte, et vécut parmi eux.» [Il n'était pas d'ailleurs sans talent, son mérite fut bientôt reconnu; il avait l'art non-seulement d'ôter les épines des études, mais encore d'y répandre des agréments.] On lui envoya des jeunes gens de sa secte de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers; les professeurs mêmes assistaient à ses leçons. En 1672, il se préparait à quitter Saumur, pour passer à Heildelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre était un vrai épicurien, et n'épargnait rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumait comme un petit-maître. Il lui manquait, à la vérité, cet air aisé du grand monde; mais il y suppléait par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont : | des *Notes* sur Anacréon, Lucrèce, Virgile, Horace, Térence, Phèdre, Longin, Aristophane, Elien, Apollodore, Eutrope, Aurélius Victor, Denys d'Alexandrie, etc. Le Fèvre commente ces auteurs en homme qui connaissait assez bien les délicatesses des langues, et qui en possédait l'esprit. | Deux vol. de *Lettres*, 1659 et 1665, in-4°; | *Les Vies des poètes grecs*, en français, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques; | des *Poésies grecques et latines*. Le latin de Le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre. | Des *Morceaux* de Platon et de Plutarque, qu'il a traduits et accompagnés de *Notes*. Son français n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de collége qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. Il avait un attachement inviolable pour ses amis. Dans le temps que Pelisson était prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrèce*. Outre madame Dacier, sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate poetices*, 1697, in-12.

FÈVRE (Nicolas Le), célèbre chimiste du XVIIe siècle, démonstrateur de chimie au Jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chimie que Charles II avait formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3e édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de temps après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie. [Grand admirateur de Paracelse, il croyait avoir trouvé comme lui un secret pour rendre la vigueur et la jeunesse aux animaux décrépits; il avait, dit-on, donné ce secret au célèbre Boyle, avec lequel il était fort lié; mais ce savant ne le reçut sans doute que comme tant d'autres remèdes débités par l'enthousiasme ou le charlatanisme.]

FÈVRE (Claude Le), peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la direction de Le Sueur et de Le Brun. Ce dernier, ayant vu quel-

ques portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance, et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut souvent employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs *Tableaux* qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son élève.

FÈVRE (Roland Le), autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

* FÈVRE (Jacques Le), prevôt et théologal d'Arras. On a de cet auteur : | *Anciens mémoires du* XIVe *siècle, depuis peu découverts*, où l'on apprend les aventures les plus surprenantes, et les circonstances les plus curieuses de la vie de Bertrand Du Guesclin, traduites nouvellement par Le Fèvre, etc., Douay, Bellere, 1692, in 4°. On doit entendre par le mot « traduit », que Jacques Le Fèvre a remis en nouveau langage les manuscrits dont il s'est servi. Ces manuscrits sont ceux que Ménard et Du Châtelet avaient eus entre les mains, et un autre que ces deux auteurs n'avaient pas connu; celui-ci est intitulé : « Mémoires tirés des Histoires de France et de Du Guesclin, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire du XIVe siècle. » Le théologal d'Arras n'avait pas étudié l'art de former son style. En cherchant trop à ne point altérer, dans sa *Traduction*, la simplicité de son original, il employe fréquemment des expressions basses et triviales; les proverbes usités dans sa province lui sont familiers; sa narration, décousue et traînante, est souvent interrompue par des réflexions qui ne disent rien au cœur ni à l'esprit; quelquefois il adopte des contes populaires qui, sans doute, sont faux, puisque les mémoires du temps se taisent à cet égard. Les anciens éditeurs de la « Collection universelle des Mémoires sur l'Histoire de France »; ont inséré dans leurs tomes 3, 4 et 5, l'ouvrage de Jacques Le Fèvre, qui est très-rare; mais ils en ont éloigné ce qui était oiseux, trivial et inutile; ils y ont ajouté des notes et des observations tirées de Ménard, de Du Châtelet, du P. Griffet, et des « Mémoires historiques sur Charles-le-Mauvais », publiés par Secousse.

FÈVRE (Jacques Le), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du XVIIe siècle, et mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Église. Les principaux sont : | *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée*, Paris, 1682, in-12; | *Nouvelle conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestants*, 1685, in-12; ce livre eut un grand succès; | *Instructions pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'Église.* On a encore de lui : | *Entretiens d'Eudoxe et d'Euchariste*, su-

l'"Histoire de l'arianisme et des iconoclastes", *du P. Maimbourg*, 1674, in-12; | *Anti-journal des assemblées de Sorbonne*; critique, ou plutôt satire, conduite par l'esprit de parti.

* FÈVRE (François-Antoine Le), jésuite, mort à Paris en 1737. On a de lui plusieurs poëmes latins, comme: | *Aurum*, 1703; | *Terræ motus*, 1704, in-12; | *Musica*, 1703; | *La Solitude de Racan*; | *Fables choisies de La Fontaine*, traduites en vers latins, | et autres *Poésies* latines et françaises, Anvers (Rouen).

* FÈVRE (Le), jésuite, mort en 1755, est connu des théologiens par deux ouvrages. Le premier est son *Traité de la véritable religion, contre les athées, les déistes, etc.*; et le second est intitulé: *Bayle en petit*, ou *Anatomie des ouvrages de ce philosophe*.

FÈVRE (André Le), avocat, né à Troyes, était neveu de Houdard de La Motte. Son oncle, ayant perdu la vue, l'appela auprès de lui, et il fut son lecteur et son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité et un zèle qui lui méritèrent les éloges de toutes les âmes honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'académie des sciences de Troyes*, 1744, in-8°, réimprimés en 1756, en 2 parties in-12. Cet ouvrage, auquel Grosley, [autre savant de même sorte,] a eu part, est dans le goût des "Mathanasiana", mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables et des recherches curieuses, [mais stériles.]

FÉVRET (Charles), né à Sémur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui | un *Traité de l'Abus*, dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes de Gibert et de Brunet, avocats. L'ouvrage est le fruit des plus longues recherches; [mais, si l'intention était pure, le résultat fut mauvais.] Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Église. On a encore de lui: | l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en* 1630, et in-8°; | d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FEVRET DE FONTÈTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon le 14 avril 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux tant imprimés que manuscrits sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la "Bibliothèque historique de la France" du P. Le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de Fontête, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul vol. in-fol., en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables, qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales que par ses lumières dans la jurisprudence et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de

Dijon le 16 février 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait honneur. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonai dans le Vivarais, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti d'Arnauld lui avait occasioné beaucoup de chagrins. On a de lui : | *Méditations sur l'histoire et la concorde des Évangiles*, Lyon, 1689-96; | le *Catéchisme de la Grâce*, in-12; | et d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public : | une *Lettre latine* à Innocent XII, contre le "Nodus prædestinationis" du cardinal Sfondrate; | une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés* contre le père Désimbrieux, jésuite; | une *Lettre au sujet de la* "Lettre à un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1697 dans l'abbaye de Saint-Acheul".

FIACRE (Saint), étant venu d'Irlande ou d'Écosse en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passants et les étrangers; il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa "Vie", qui n'est guère authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, et dans celui des bollandistes (tome 6e d'août, page 507 et suiv.), dans les "Acta SS. ord. sancti Benedicti" de Mabillon, tom. 2, et dans les autres agiographes; enfin nous en avons des "Vies" imprimées à part, entre autres celle écrite en vers, et imprimée in-4°, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, et celle de dom Pirou, bénédictin de Saint-Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'ermitage de saint Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par les pélerinages que l'on y faisait; l'église ou chapelle était desservie par les bénédictins; les femmes n'entraient point dans le sanctuaire, et l'on remarque que la reine Anne d'Autriche y venant en pélerinage en 1641, se conforma à cet usage, et qu'elle fit même à pied le chemin depuis Monceau jusqu'à Saint-Fiacre. Dom du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (Histoire de Meaux, tom. 1, pag. 51 et suiv.), fait observer que dans sa chapelle il y a une pierre sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pélerins, pour guérir des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, du *fic*, ou *mal de saint Fiacre*. On a prétendu que le nom de fiacres avait été donné aux carrosses de place parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer, jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y allaient en pélerinage; mais Ménage, dans son "Dictionnaire étymologique", atteste, comme témoin oculaire, que ces carosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qui servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentiments, en supposant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne qu'à cause de la première destination de ces

voitures pour ce pélerinage; la rue Saint-Antoine où était l'auberge est précisément sur le chemin de Paris à Saint-Fiacre. Par la suite, il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le "pauvre prêtre". (*Voy.* cet article.) Sa "Vie", imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé Gabriel de Sainte-Claire), montre qu'il connaissait les règles de la critique, et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de nos pères était de croire tout à l'aveugle; ils se faisaient conscience de douter du moindre prodige; ils croyaient trop. La disposition d'esprit de nos jours (en 1722) est de ne croire rien : s'il me fallait opter entre ces deux extrémités, j'aimerais mieux la puérile crédulité de ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté à chaque pas par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'errata. L'abbé d'Artigny, d'après un journaliste, en a donné un extrait sur ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6[e] de ses "Mémoires"; mais on voit, par ce Précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

* FIARD (Jean-Baptiste), prêtre, né à Dijon, le 28 novembre 1736, mort dans cette ville le 30 septembre 1818, entra d'abord chez les jésuites, et il était professeur de rhétorique à Alençon, lorsque cette société fut supprimée. Il se rendit à Paris, et fut admis dans le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Appelé dans sa ville natale par d'Apchon, qui administrait son diocèse, il y remplit les fonctions de vicaire à Saint-Philibert, puis à Saint-Pierre. L'abbé Fiard était pieux, charitable; mais il croyait à la magie, à qui il donnait un grand empire. Il cite comme "démonolâtres" les ventriloques, Mesmer, Cagliostro et autres jongleurs de la même espèce. Avant la révolution, il avait annoncé dans le "Journal de Verdun", dans le "Journal ecclésiastique", et dans le "Spectateur de Toulouse", l'existence d'un grand nombre de "Démonolâtres". Le 22 octobre 1775, il écrivit une longue lettre à l'assemblée du clergé, dans laquelle il lui dénonçait également les hommes qui minaient sourdement le trône et l'autel. Dans le temps des troubles révolutionnaires, l'abbé Fiard refusa de prêter le serment dit "civique"; et, en 1793, il fut déporté avec d'autres prêtres malheureux. Ayant échappé aux maladies qui firent périr, à Rochefort, un grand nombre de ses compagnons d'infortune, il revint en France en 1795. Selon lui, la révolution n'était que l'effet de l'enfer, et huit cent mille

Parisiens étaient possédés, ainsi que Louis XVI lui-même. Tous les ouvrages qu'il a publiés roulent sur ce sujet : en voici les titres : | *Lettres philosophiques sur la magie*, 1801, in-8°; | *la France trompée par les magiciens et les démonolâtres du* XVIIIe *siècle*, 1803, in-8°; | *Le Secrétaire d'état*, brochure in-8°, 1815. On attribue aussi à l'abbé Fiard : | *Le Mystère des magnétiseurs et des somnambules, dévoilé par un homme du monde*, 1815, in-8°. M. Deleuze a cru réfuter cet ouvrage dans ses "Annales du magnétisme animal". (On peut également voir les "Annales politiques, morales et littéraires", du 17 décembre 1815.) En 1797, l'abbé Fiard soumit à La Harpe une partie de son travail, par lequel il voulait prouver "l'origine diabolique et magique de la révolution". La Harpe se borna à lui répondre, en ricanant, « que les révolutionnaires ne pouvaient être d'aussi grands sorciers, parce qu'ils ne croyaient ni en Dieu ni au diable. » Après sa rentrée en France, l'abbé Fiard, respecté pour ses vertus et ses infortunes, menait à Dijon une vie fort retirée; il se promenait toujours seul.

FICHARD (Jean), jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut le 7 juin 1581, à 70 ans. Il savait les langues et l'histoire du droit. On a de lui : | *Onomasticon philosophico-medico-synonymicum*, 1574, in-8°; | *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; | *De cautelis*, 1577, in-fol.; | *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°; | *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°, etc.

*FICHET (Alexandre), célèbre jésuite, né en 1588 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève, mort à Chambéry le 30 mars 1659, enseigna à Lyon les humanités pendant sept ans, et la philosophie avec les mathématiques pendant quatre. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint un tel succès que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir l'auditoire qui se pressait pour l'entendre. Il fut recteur du collége de Nîmes, et envoyé à Rome en qualité de député de la province de Lyon, pour y assister à la huitième congrégation de son ordre. Le père Fichet avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique. On en compte un grand nombre qui, par ses conseils, entrèrent dans divers instituts. Ses ouvrages sont : | *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico* : c'est une édition purgée du "Corpus poetarum". Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4°. | *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur. | La *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4°; | la *Vie de saint Bernard de Menthon*; | *Arcana studiorum omnium methodus, et bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649, in-8°, réimprimé à la suite du "Prodromus historiæ litterariæ" de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec élégance, et donne des moyens faciles de faire des progrès dans les sciences : c'est le

commencement d'une encyclopédie raisonnable. | Le *Triomphe du saint-siége contre un conseiller hérétique de Grenoble*, Grenoble, 1640. Il mourut à Chambéry, le 30 mars 1659.

* FICHTÉ (Jean-Théophile), philosophe allemand, né le 19 mai 1762, en Lusace, dans le village de Rammenau, où son père avait une fabrique de rubans et faisait un petit commerce de mercerie, aurait vu son éducation négligée sans un riche propriétaire des environs, qui, lui ayant reconnu quelques dispositions pour l'étude, le fit entrer dans une école. Né avec un caractère vif, indépendant, Fichté s'échappa de l'école, et fut trouvé assis sur les bords de la Saale, les yeux fixés sur une carte géographique, dans laquelle il cherchait la route de l'Amérique. Il se rendit à Wittemberg, ensuite à Leipsick, et assista par intervalles aux leçons des professeurs de ces universités. Privé de toute ressource, il fut obligé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur prussien. Son séjour à Kœnigsberg lui fournit l'occasion d'avoir des entretiens avec le fameux Kant. Le résultat de ces entretiens fut un écrit que Fichté publia sous le titre de | *Essai critique de toutes les révélations*, 1792. Comme il n'y avait pas mis son nom, on attribua cet ouvrage à Kant; mais le véritable auteur se fit ensuite connaître. Jusqu'alors il avait toujours continué son état de précepteur, en changeant souvent d'élèves. Ayant reçu 50 ducats d'un magistrat de Varsovie, chez lequel il était entré en cette qualité, et avec lequel il n'avait pu s'arranger, Fichté voyagea avec cette légère somme en Allemagne et en Suisse. Il se maria, à Zurich, avec une nièce du célèbre Klopstock, et, dans la même année, il publia, | ses *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française et sur la légitimité*, 1793. Cet écrit fit une grande sensation en Allemagne; mais il lui attira beaucoup de critiques, à cause d'une espèce de paradoxe dangereux qu'il y soutenait, en prétendant que tout contrat « synallagmatique » pouvait être résilié par la seule volonté d'une des parties. Dans cet ouvrage, l'auteur se montre ennemi déclaré des juifs, qu'il voudrait, dit-il, exterminer jusqu'au dernier. Peu de temps après il remplaça, dans la chaire de philosophie d'Iéna, Reinhold, premier disciple de Kant, un peu moins abstrait et moins inintelligible que son maître. Fichté débuta, dans cette université, par un programme où il tâcha de donner une idée précise de la « doctrine de la science », ouvrage qu'il reproduisit ensuite sous différents titres. Il se présente ici, et sur ce sujet, trois sortes de théories, savoir : la théorie de Kant, qui part d'une analyse de l'entendement, de la raison pratique et du jugement; celle de Reinhold, qui prenait pour base le fait primitif de la conscience, et qui, suivant Fichté, s'était élevé au-dessus de Kant; mais la théorie de Fichté va bien au-delà. En développant son système de « l'idéalisme transcendantal », il part de l'action de la pensée qui se replie sur elle-même, et offre ainsi l'idée d'une pensée qui réagit aussi sur elle-même, et sur l'idée du « moi » équivalent de l'une et de l'autre. Le « moi » alors

se pose lui-même, et ici commence l'existence du moi "intelligent" et du moi "existant". Ce "moi" absolu, libre ou sujet, forme la "conscience", et suppose un objet ou un "non moi". Fichté fait ainsi de l'activité de l'âme l'univers entier, et (selon lui), tout ce qui peut-être conçu ou imaginé vient d'elle. Il regarde, en outre, le premier "moi" comme durable, et le second comme passager. Le premier a la puissance de créer ou de "rayonner" en lui-même l'image de l'univers, et il ne considère le monde extérieur que comme une borne de notre existence; borne sur laquelle notre pensée travaille. Cette borne est créée par l'âme, dont l'activité constante s'exerce sur son œuvre propre. On peut aisément conclure de là que Kant, Reinhold, Fichté, à force d'innovations, de contradictions, de définitions, n'ont fait que bâtir de nouveaux dédales où la raison humaine la plus subtile chercherait en vain un fil pour se guider. Les leçons que Fichté donna en 1794, dans l'université d'Iéña, roulaient sur la *Destination de l'homme de lettres*. Deux ans après il publia : *Bases du droit de la nature*, 1796, qui précédèrent le *Système de morale*, 1798. Ce livre est rempli d'assertions paradoxales. Fichté rédigeait, de concert avec Niethammer, un "Journal philosophique", dans lequel, et tout en voulant établir les bases de la religion, il prétendait que Dieu lui-même n'était que l'ordre moral de l'univers; il ajoutait : « Le "moi", en cherchant à remplir ses devoirs, aspire à un ordre moral de l'univers; par là il se rapproche de Dieu, et il a la vie qui vient de Dieu. Remercier Dieu comme substance qui ne peut se représenter que dans le temps et dans l'espace serait idolâtrie. » Cette question fut, non sans fondement, jugée hérétique, et les autorités firent confisquer l'ouvrage dans toute la Saxe. L'auteur écrivit un *Appel au public* pour se disculper de l'accusation d'athéisme, et toutes les plumes savantes de l'Allemagne furent alors en mouvement; heureusement les apologistes de l'ouvrage de Fichté furent en petit nombre. Accablé de toutes parts, il renonça, dans la même année, à sa place, et se rendit à Berlin; il y donna des leçons particulières, et publia plusieurs écrits. L'un d'eux, entre autres, rappela le génie paradoxal de Fichté. Il était relatif à la politique, et tous les politiques se déchaînèrent contre lui. Fichté avait à craindre un autre rival plus redoutable, c'était Schelling. Ce philosophe, qui avait été d'abord un des panégyristes de la "doctrine de la science", s'étant créé une autre espèce d'idéologie, il terrassa Fichté par son ouvrage de "Bruno", où il établit victorieusement la puissance du panthéisme contre le système de l'identité absolue de Fichté. Ensuite, et dans son "Exposition du vrai rapport de la philosophie naturelle à la doctrine de Fichté" (1806), il lui reproche, avec justice, de donner tout, en physique comme en philosophie, à la seule action mécanique, et de n'avoir pas la moindre idée de l'énergie de la vie dynamique. Fichté rétablit cependant sa réputation à Erlang, par ses deux beaux *Discours* : *sur l'État de l'homme de lettres*; et *sur ses Travaux dans l'empire de la liberté*. Dans la même année (1806), il publia un cours sous le titre

de | *Guide de la vie bienheureuse, ou Doctrine religieuse présentée dans un cours public.* Cet ouvrage éclaircit en partie ce qu'il y avait de trop obscur dans sa doctrine, ou, pour mieux dire, il la purifia. Soit que Fichté eût mieux réfléchi, soit que les reproches de Schelling eussent produit quelque modification dans ses idées, ce livre, écrit avec onction, semble dicté par un sentiment pur de la religion, et offre des idées sublimes, notamment sur l'Evangile de saint Jean. Il y rectifie les propositions que, huit années auparavant, on avait jugées comme hérétiques. Lors de l'entrée des Français à Berlin (en 1806), il s'enfuit à Kœnisberg, puis à Riga, et revint, après la paix, dans la première de ces villes. Le savant Humboldt lui fit obtenir la place de recteur et de professeur de philosophie dans l'université de Berlin, nouvellement fondée. Depuis long-temps Fichté était tourmenté par des rhumatismes; lorsqu'il commençait à se trouver mieux, sa femme, qui, pendant la guerre, s'était consacrée au soin des malades abandonnés, ayant contracté une fièvre putride, la communiqua à son mari; elle en guérit, mais Fichté y succomba le 27 janvier 1814. On trouve des pensées profondes dans plusieurs de ses ouvrages. Les derniers sont les plus estimés, parce qu'ils rectifient des propositions hasardées et entachées d'athéisme. Fichté est regardé par les Allemands comme un de leurs meilleurs philosophes. Au fond, ses écrits sont de l'idéologie : étude stérile, travail de la pensée sur la pensée, qui ne saurait produire, comme le comte de Maistre disait très-bien. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont : | *La liberté de penser, réclamée des souverains de l'Europe,* 1794, in-8°; | *Nouvel Essai pour servir à l'histoire de l'athéisme,* in-8°; | *La Destination de l'homme,* Berlin, 1800, in-8°; | *Vie et Opinions singulières de Nicolaï,* publiées par Schlegel, Tubingen, 1801, in-8°; | *Matériaux pour les traits caractéristiques des temps actuels,* Berlin, 1806, in-8°; | *la Doctrine de la science, exposée dans toute son étendue,* 1807, in-8°, etc. Fichté a fait aussi plusieurs *Traductions* en vers allemands; mais il n'était pas né poète. C'était d'ailleurs un homme estimable et de bonnes mœurs.

* FICHTEL (Jean Ehrenreich), naturaliste hongrois, né en 1732, à Presbourg, mort le 14 février 1795, abandonna la jurisprudence pour une place d'actuaire dans le directoire de la nation saxonne. Ce directoire ayant été supprimé, Fichtel se rendit à Vienne, où il fut d'abord employé dans la chambre des comptes. On l'envoya ensuite en Transylvanie pour occuper une place de chef de bureau à la trésorerie. En 1785, il devint directeur de la régie du domaine et des douanes, et en 1787 conseiller du gouvernement de la même province. Les différents voyages qu'il fut obligé de faire pour remplir ses fonctions le mirent à même de satisfaire son goût pour l'histoire naturelle. Son cabinet de minéralogie passait pour le plus riche qui fût dans les états autrichiens. On lui doit : | *Mémoire sur la minéralogie de la Transylvanie,* Nuremberg, 1780, 2 parties in-4°; | *Observations minéralogiques sur les monts Car-*

päths, Vienne, 1791, 2 part. in-8°. | *Mémoires minéralogiques*, Vienne, 1794, in-8° ; | *Notice d'un volcan brûlant en Hongrie*, Berlin, 1799.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit [le 19 octobre 1433]. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples; car, quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. [Laurent de Médicis, dit « le magnifique », lui donna le rectorat de deux églises de Florence, et ensuite un canonicat dans la cathédrale]. Il dut à la libéralité de Médicis des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait avec des amis choisis qui philosophaient et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficino avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. Il changeait jusqu'à six ou sept fois de calotte par heure. La nature était trop faible chez lui pour qu'elle ne succombât point malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-fol. On y voit des *Traductions* d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, de la tradition primitive, ou des notions que les juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi | des *Ecrits* de physique, | de métaphysique, de morale, | des *Lettres* en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares, | ainsi que son Edition de la *Philosophie* platonicienne, imprimée à Florence, in-fol., 1482. Son livre *De religione christiana*, 1474, eut plus de huit éditions, et deux à Paris, 1510-1578. Ses ouvrages, sans compter les *Sermons*, parmi lesquels on trouve *De divinatione quæ fit per astra*, 1580, qui prouve ses tristes illusions, sont au nombre de quinze. Ficino eut pour élèves les savants les plus illustres, comme Accolti, Calverino, Cavalcanti, Ange Politien ; ce dernier, ainsi que d'autres poètes, le célébra dans ses vers.

* FICORONI (François), antiquaire italien, né dans les environs de Rome, en 1664, mort dans cette ville en 1747, âgé de 83 ans, fut membre associé de l'académie des inscriptions, de la société royale de Londres, etc., et fonda la société « degl' inculti » à Rome. On lui doit un grand nombre d'ouvrages en italien, qui prouvent son érudition. Les principaux sont : | *Osservazioni sopra l'antichità di Roma descritte nel diario italico publicato dal P. Bernard Montfaucon*, 1709, in-4°, ouvrage curieux et estimé. | *Itali ed altri instrumenti lusorii degli antichi Romani*, Rome, 1734, in-4°, fig., curieux et peu commun ; | *Le maschere sceniche e le figure comiche d'antichi Romani*, Rome, 1736 et 1748, in-4°, fig., traduit en latin sous ce titre : *De*

larvis scenicis, en 1750 ou 1754, in-4°, fig.; | *I piombi antichi*, 1740, in-4°, fig., rare et estimé. Il a été traduit en latin. | *I vestigj e rarità di Roma antica, ricercate e spiegate*, 1744, grand in-4°; | *Gemmæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, 1757, in-4°, fig., publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galleoli.

* FICQUET (Etienne), graveur, né à Paris, en 1731, mort en 1794, excellait à peindre les portraits en petit. On lui doit ceux des personnages les plus célèbres de France, qui forment une suite connue sous la dénomination de *Collection Ficquet*. Elle se compose des portraits suivants : *Madame de Maintenon, Molière, Voltaire, Montaigne, Regnard, J.-B. Rousseau, Fénelon, Descartes, J.-J. Rousseau, Lamothe-le-Vayer, Crébillon, Corneille, Eisen, Vadé, Chenevière*, et deux différents portraits de *La Fontaine*. Il a laissé imparfait celui de *Bossuet*, qui devait faire partie de cette collection; on en rencontre quelques épreuves. On a encore de lui plusieurs autres très-petits portraits tels que ceux de *Cicéron, Newton, Louis XV*, etc. Celui de *Madame de Maintenon* est regardé comme un chef-d'œuvre. Fiquet était d'un caractère original; il travaillait peu lorsqu'il n'était pas pressé par le besoin; aussi mourut-il dans un état voisin de l'indigence, en 1794.

* FIDATA, ou DE CASSIA (Simon), Augustin, fut le fondateur des religieuses de son ordre à Florence, où il mourut en 1348. Ses principaux ouvrages sont : | *De gestis Domini Salvatoris*, en 15 livres; | *De beatâ Virgine*, etc.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hunmamby, dans le comté d'Yorck, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1725. Il est auteur | d'un *Corps de Théologie*, 1728-1730, 2 vol. in-fol.; | de la *Vie du cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-fol; | d'un *Traité de Morale*, 1724, in-8°; d'une *Lettre sur l'Iliade d'Homère*, 1714, in-12.

FIDÈLE (Saint), né à Sigmaringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence da[illegible]niversité de Fribourg. Quelques gentilshommes, curieux de voyager, ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et devint célèbre dans le barreau; mais, redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidèle, le préposa aux missions qui devaient se faire chez les Grisons; le missionnaire s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zèle, et qui donnait un juste espoir de voir rentrer dans le sein de l'Eglise tout ce qui restait d'hérétiques chez cette nation; mais quelques-uns d'entre eux, plus attachés à l'erreur, et par là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la manière la plus lâche et la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le P. Fidèle s'étant présenté pour les instruire,

ils se jetèrent tumultueusement sur lui, et le massacrèrent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

*FIDELE (Benoît), du tiers ordre de St-François, mort en 1647. On a de lui : | *Speculazioni morali sopra il SS. Sacramento dell' Eucaristia*; | *Sacri panegirici de' Santi*; | *Quaresimale*, etc.

FIDERI, empereur du Japon, fils et successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio, son tuteur, lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci, plus heureux, le réduisit à s'enfermer, avec sa femme et les seigneurs de son parti, dans un palais où il fit mettre le feu.

FIELDING (Henri), [romancier anglais,] fils d'un lieutenant général, vit le jour [à Sharpham-Park] dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive et même libertine, dès l'âge de vingt ans, il s'abandonna tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A trente ans il épousa miss Cradock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau; mais la goutte, qui l'assaillit tout à coup, l'obligea d'abandonner cette carrière, à laquelle il était d'ailleurs peu propre. [Après la mort de sa femme, qu'il aimait beaucoup, il se vit contraint d'accepter l'emploi de juge de paix dans le comté de Middlesex. Il subsistait de cet emploi et des secours de lord Lyttelton, son protecteur, lorsqu'] une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelques temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé, et il mourut à Lisbonne en octobre 1754. [La factorie anglaise établie dans cette ville érigea un monument à Fielding, stimulée qu'elle fut par le chevalier de Meyronnet, consul français, qui avait proposé de le faire élever lui-même. La plupart des romans de Fielding sont traduits en français : | *Tom Jones*, en 4 vol. [La Harpe regardait, sans raison, cet ouvrage comme le premier roman du monde]; | *Amélie*, en 3 vol.; | les *Aventures de Josef d'Andrews*, 2 vol.; | *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; | *Voyage dans l'autre monde*, in-12. Les *Comédies* de Fielding ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux. Quant à ses romans, on y trouve des sentiments touchants; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. *Tom Jones* a été réduit de 6 vol. en 4; encore il y en a 3 de trop. Fielding donna pendant quelques mois un *Journal de* prétendue *morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans. C'était un tas d'observations pensées à la hâte dans les rues, et écrites sur la borne comme faisait Rivarol, maladroitement cousues à des lieux communs satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs. [Fielding avait une sœur, romancière comme lui.]

FIENNE (Robert DE), vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais, le roi Charles V voulant gratifier du Guesclin de cette charge, de

Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS (Jean), médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité curieux : *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8°.

FIENUS (Thomas), fils du précédent, né à Anvers, en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, et il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très-savant. Il en est peu de son temps qui l'aient égalé dans la connaissance de l'histoire naturelle et de la chirurgie. On a de lui : | *De viribus imaginationis*, in-8°; | *De formatione et de animatione fœtus*, in-8°; | *Apologia pro libro præced.*, in-8°, 1629; | *De cauteriis*, in-8°, dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4°; | *Libri chirurgici*, 1649, in-4°; | et d'autres livres bien reçus dans leur temps.

FIESQUE (Jean-Louis DE), comte de Lavagne, d'une des quatre grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître [pour son propre compte. Il s'attacha, en le trompant, Jean Varvina, républicain farouche, et en tira de grosses sommes. En même temps, Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et ennemi des Doria, lui fit présent de quatre galères, et mit 2000 hommes à sa disposition pour l'aider dans son entreprise]. A l'entrée de la nuit du 2 janvier 1547, les conjurés commencèrent à exécuter leur projet. Il s'étaient déjà rendus maîtres de la darsène, lieu où étaient les galères, lorsque, la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère se trouvant trop étroite, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Gênes jusqu'à la 5e génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'"Histoire" de cette conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenai-Sainte-Geneviève, 1639, in-8°. [Schiller a donné sur ce sujet une tragédie, qui a été imitée par Ancelot, et jouée à l'Odéon en 1825, et aux Français en 1826.]

FIEUBET (Gaspard DE), seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse, [où il était né en 1626,] ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche et conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois, en 1694, à 68 ans. Il a laissé quelques petites *Pièces de poésie*, répan-

dues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, à cause de la délicatesse, de la légèreté et du naturel qui y règnent. [Selon Voltaire, c'était un des esprits les plus polis de son siècle.] Sa fable surtout, intitulée *Ulysse et les Sirènes*, est très-estimée.

FIEUX (Jacques DE), entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, et lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts synodaux*, qui depuis ont servi de règle en cette église, et fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence, lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu partout comme il le méritait, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, surtout dans les Vosges, où l'on n'avait point vu d'évêque de mémoire d'hommes. De Fieux avait une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, et il publia en 1679 un *Ecrit sur l'usure*, très-estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentimens de la plus tendre piété qui avait présidé à tous ses travaux.

FIÈVRE, déesse adorée par les Romains, particulièrement dans les provinces où les fièvres étaient fréquentes et dangereuses. On lui dressait des autels avec les inscriptions les plus flatteuses. C'est ainsi qu'on lit sur un ancien monument à Ostrohow dans la Transylvanie:

FEBRI DIVÆ,
FEBRI SANCTÆ,
FEBRI MAGNÆ.

* FIGARI (Jacques-Marie), religieux augustin au XVII[e] siècle, docteur en théologie, tenta vainement d'introduire des réformes dans l'orthographe italienne, et composa un ouvrage intitulé *Trattato massimo delle venete lagune*, Venise, 1714, in-4°.

* FIGLIUCCI (Félix), dominicain du XVI[e] siècle, né à Sienne, mourut vers 1590 dans le couvent de Saint-Marc à Florence, où il s'était retiré après avoir publié différents écrits. Ce sont: | *Il Fedro.... tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8°; | *Delle divine lettere del gran Marsilio Ficino, tradotte in lingua toscana*, Venise, 1546 et 1548, in-8°; | *le XI Filippiche di Demosthene*, etc., Rome, 1550, in-8°; | *Di Felice Figliucci Senese, della filosofia morale libri dieci*, etc..., Rome, 1551, in-4°; | *il Catechismo, cioè instruzione, secondo il decreto di Trento*, etc., Rome, 1566, in-8°; | *Della politica, ovvero scienza civile secondo la dottrina d'Aristotile*, etc., Venise, 1583, in-4°.

* FIGON (Louis), prêtre de la congrégation de Saint-Lazare, né près de Marseille en 1745, professa successivement la théologie à Nîmes et à Marseille. Ayant quitté la France lors de la constitution civile du clergé, il y rentra sous le directoire, desservit l'église des missions jusqu'au concordat de 1802, et obtint à cette époque la cure d'Aubagne, où il mourut le 9 juillet 1824. Ce pieux ecclésiastique est auteur d'un opuscule intitulé: *l'Encyclique de Benoît XIV* Vix pervenit *ex-*

pliquée par les tribunaux de Rome; par un curé, ancien professeur de théologie, Marseille et Paris, 1822, in-8° : il démontre dans cet écrit, qui n'est qu'un extrait de ses cahiers de théologie, que l'encyclique n'est pas contraire au prêt à intérêt.

* FIGUEIRA (Louis), jésuite portugais, chef des missions du Maranon (Brésil), périt massacré avec 15 de ses compagnons par les Arouans, peuplade sauvage à l'embouchure du fleuve des Amazones, l'an 1643. On a de ce missionnaire, en portugais, une *Grammaire de la langue brésilienne*, Lisbonne, in-12.

* FIGUEIREDO (Antoine PEREIRA DE), portugais, né à Macao, le 14 février 1725, fit ses études chez les jésuites, et embrassa ensuite la vie monastique dans la congrégation des PP. de l'Oratoire du Saint-Esprit de Lisbonne. Ennemi des jésuites, il leur donna des preuves de sa haine lors de la fameuse conspiration tramée contre le roi de Portugal Joseph Ier, et dans laquelle on voulut impliquer le P. Malagrida, jésuite. Il les ménagea encore moins dans son livre *Rerum lusitanarum*. Ayant professé dans son ordre la grammaire, la rhétorique, la théologie, il se préparait à publier d'autres ouvrages, lorsque des différends s'élevèrent entre les cours de Rome et de Portugal. Dans le commencement, Figueiredo se déclara pour le saint-siége; mais, soit qu'il craignît la colère de la cour, soit qu'il voulût mériter ses faveurs, il se rangea de son parti; publia bientôt après, et défendit, les fameuses *thèses* du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Son *Essai théologique*, qui parut presque aussitôt, fut consacré à la même cause. Un tel zèle fit que le ministre Pombal le nomma à des emplois importants; ce fut alors qu'obligé de vivre dans le monde, il porta l'oubli des convenances jusqu'à quitter l'habit religieux, ce qui le fit regarder désormais comme un homme vendu à l'ambition du marquis de Pombal. Il rendit publique sa servilité dans un ouvrage intitulé : *Prières et vœux de la nation portugaise à l'ange de la garde du marquis de Pombal*, Lisbonne, 1775. Une telle adulation devait exciter contre lui de sévères critiques. Il conserva ses places après la mort du ministre, et fut nommé en 1792 doyen de l'académie royale, dont il était membre. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 14 août 1797, âgé de 72 ans. Ayant témoigné pendant sa courte maladie le désir de mourir sous l'habit religieux qu'il avait porté, les pères oratoriens lui accordèrent cette grâce; il expira trois heures après en avoir été revêtu. Figueiredo avait des talents et une vaste érudition; mais on ne saurait lui pardonner d'avoir oublié ses premiers vœux, et de s'être prostitué aux vues d'un ministre ambitieux. Il a beaucoup écrit. Voici ses principaux ouvrages : | *Rerum lusitanarum ephemerides ab olisipponensi terræ motu ad jesuitarum expulsionem*, 1761, in-4°; | *Doctrina veteris Ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-fol. On réimprima ces *Thèses* dans la "Collectio thesium in diversis universitatibus, etc.", Paris, 1768, in-8°; Leipsick, 1774. Figueiredo publia aussi en

portugais deux autres ouvrages sur le même sujet; | *Compendio das epocas*, etc., *Abrégé des faits les plus remarquables de l'histoire générale*, 1782, in-8°; | *Elogios*, etc., *Eloges des rois de Portugal, en latin et en portugais, avec des notes historiques et critiques*, 1785, in-4°; | *la Sainte Bible, traduite en portugais, d'après la Vulgate*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778, 1790, 2 vol. in-8°. Une 4e édition fut commencée en 1794, avec le texte latin et des corrections. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Figueiredo.

FIGUEROA (François DE), un des poètes classiques de l'Espagne, naquit à Alcala-de-Henarès, vers l'an 1540. L'harmonie, l'élégance de ses vers, et la pureté de son style, lui méritèrent le surnom de «divin». Près de son heure dernière, poussé par un sentiment religieux, il exigea qu'on brûlât devant lui ses *Poésies*. On parvint cependant à en sauver quelques-unes, et on les imprima avec le titre de *Obras de Figueroa*, Lisbonne, 1626, in-8°. Il mourut en 1619.

* FIGUEROA (Christophe SUAREZ DE), littérateur espagnol, vit le jour à Valladolid, en 1586. Il suivit d'abord le barreau, qu'il abandonna pour cultiver les belles-lettres. On a de lui : | *Espejo de juventud*, ou *Miroir de la jeunesse*, Madrid, 1607; | *La constante Amaryllis*, Valence, 1609, traduite en français par Lancelot, Lyon, 1614, in-8°; | *Espana defendida*, poème héroïque, Madrid, 1612, in-8°; | *Historia*, etc., ou *Histoire de tout ce que firent et dirent les pères de la compagnie de Jésus, pour la propagation de l'Evangile*, Madrid, 1614. On trouve dans cet ouvrage des notices assez curieuses sur les pays d'Orient où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608, etc. Figueroa mourut en 1650.

* FILAMONDO (Raphaël-Marie), né à Naples, dans la 2e moitié du XVIIe siècle, embrassa l'ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Marie «della Sanità». Son application à la théologie le rendit capable de professer cette science avec succès; il cultiva en même temps la littérature. Ses talents le firent appeler à Rome par le supérieur de l'ordre, et il y fut nommé l'un des conservateurs de la fameuse bibliothèque Casanata, en 1705. Le pape Clément II le nomma à l'évêché de Suessa dans la terre de Labour. Il mourut en 1716, après avoir gouverné avec sagesse. On connaît de ce prélat : | *Il genio bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri napolitani*, Naples, 1694, 2 parties, in-fol. Il y en a des exemplaires qui portent la date de 1714. C'est l'histoire des célèbres capitaines du royaume de Naples. Elle est ornée de 56 portraits. | *Ragguaglio del viaggio fatto da' padri dell' ordine de' Predicatori nella Tartaria minore, nell' anno 1662, con la nuova spedizione del padre Francesco, episcopo, in Armenia e Persia*, Naples, 1695, in-8°; | *Theorhetoricæ idea, ex divinis scripturis et politioris litteraturæ mystagogis deducta*, Naples, 1700, 2 vol. in-4° : c'est un cours d'éloquence sacrée à l'usage de ceux qui se destinent au ministère de la chaire.

FILANGIERI (Gaëtan), publiciste, gentilhomme de la chambre

du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, mort à Naples, le 21 juillet 1788, [à l'âge de 36 ans], est auteur de *La Science de la législation*, en italien, dont on a donné une traduction française, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près, qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? Ne comprendra-t-on jamais combien il est dangereux dans un état de souffrir que des hommes sans mission, souvent sans talent et sans lumières, déclament à tort et à travers contre les usages reçus, contre les anciens établissements, frondent ce qu'il y a de plus respectable, foulent aux pieds tous les principes, sous le spécieux prétexte de s'élever contre les abus, et de détruire les préjugés? Le public, toujours avide de nouveautés, toujours disposé à confondre la témérité et l'audace avec le génie, toujours dupe de l'emphase et des promesses des charlatans, se persuade aisément que des hommes qui jugent et qui condamnent avec tant de hardiesse, ont des vues supérieures, et que nos ancêtres n'avaient pas le sens commun; il se pénètre des idées et des maximes de ces réformateurs, d'autant plus flatteuses qu'elles paraissent neuves; et quel mal n'en résulte-t-il pas pour la nation? En 1788, il parut à Paris 3 autres volumes de *la Science de la législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur, devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7e et 8e volumes, publiés à Paris en 1791. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'il y a lieu de douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvements de la révolution. [L'ouvrage de Gaëtan est une imitation des "Principes d'une science nouvelle", de Vico, chef de l'École de philosophie politique établie à Naples. Vico avait été maître de Filangieri. Dans son second livre, ayant proposé de supprimer les propriétés ecclésiastiques, tout en disant qu'il parlerait dans le cinquième, des abus du pouvoir du pape, son ouvrage fut mis à l'index le 6 décembre 1784. Il faut avouer pourtant qu'il s'y trouve des professions de foi religieuses qui passeraient aujourd'hui pour du fanatisme. Le but secret de l'auteur était de refaire

l'"Esprit des lois". *La Science de la législation* fut traduite en français par Gallois, Paris, 1789-1791, 7 vol. in-8°. Il y a deux traductions en allemand, et une en espagnol par l'avocat Jacques Rubio, Madrid, 1797.]

* FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, membre des académies d'Arras, de Lyon, de Toulouse, de Marseille, né à Warwick-Sund, en Flandres, vers 1736, embrassa la carrière ecclésiastique; mais il paraît qu'il y renonça dans la suite. L'"Émile" de Rousseau fit une telle impression sur son âme, que, sans approuver ce qu'il y avait d'abstrait et de paradoxal dans ce livre, il conçut le projet de perfectionner le système d'éducation qu'on suivait alors. Il eut pour collaborateur un ancien magistrat, nommé Rose, et tous deux composèrent un ouvrage dont le succès fit admettre ces deux auteurs à l'académie d'Arras. Un des plus grands plaisirs de Filassier était la vie simple des champs, où il vérifiait plusieurs expériences d'agriculture. Car il est remarquable que la plupart des philosophes du XVIIIe siècle avaient le goût de la nature et des sciences matérielles. Le même goût le porta ensuite à accepter la direction de la pépinière de Clamart, près Paris. Occupé de ses travaux champêtres, il ne prit aucune part active aux premiers événements de la révolution; mais, les habitants du Bourg-la-Reine l'ayant nommé presque malgré lui leur procureur-syndic, cette place le fit élire député à l'assemblée législative, où il parla en faveur de la liberté de conscience. Dénoncé après le 10 août, il parvint à se justifier, et fut alors juge de paix. Filassier, fort heureusement pour lui, n'était pas à la hauteur de la révolution; aussi fut-il destitué de son emploi. Il reprit les occupations paisibles de la campagne, et mourut à Clamart en 1806, âgé d'environ 70 ans. Il laissa les ouvrages suivants: | *Dictionnaire historique d'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; 1784, 2 vol. in-8° : cet ouvrage a été traduit en allemand et continué par F.-L. Brume, Berlin, 1788-1792, 5 vol. in-8°; | *Eraste*, ou *l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage estimable, souvent réimprimé, et porté à 2 vol. in-8°, contient un bon abrégé d'histoire, de géographie et autres notions élémentaires en forme d'entretiens familiers entre Eraste et son élève. | *Éloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8°; | *Culture de la grosse asperge dite de Hollande*, etc., Paris, 1783, in-12; | *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est utile à ceux qui s'occupent de la culture des jardins.

FILASTRE (Guillaume), évêque de Tournay dans le XVIe siècle, dont nous avons une espèce de *Chronique*, que les curieux de tout ce qui concerne l'histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : *La Toison d'Or*, Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

FILCHIUS [ou FILCHIUS] (Benoît), né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme et attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans. il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer

dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser dans cette même ville l'ordre austère des capucins; après quoi il repassa dans sa patrie, en 1559, dans le dessein d'y établir la vraie religion : mais les hérétiques, ayant découvert son état et ses vues, le déférèrent à la reine Elizabeth, qui le retint dans une étroite prison pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. De là jusqu'à sa mort, le P. Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété, à ses lumières, tels que : | *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort : il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs. | *Soliloquium pium et grave*, dans lequel il expose les motifs de sa conversion (1602); | *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, etc., Viterbe, 1608; | *Eques christianus*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1609. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Église. (*Voy.* la "Relation de la conversion de M. Jean Thayer", 4e édition, Liége, 1789, page 18, et le "Journal historique et littéraire", 1er fevrier 1789, page 174.)

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de Saint-Jean-en-Grève, mourut [dans un âge très-avancé] à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il avait composé sur des matières ecclésiastiques et profanes plusieurs ouvrages remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de l'autorité des évêques*, Paris, 1606, in-8°; | un autre *du Carême*; | *de l'Origine des paroisses*; | des *Traités de la Confession auriculaire, de l'Idolâtrie* et *de l'Origine des anciens statuts de la Faculté de Paris*, etc. Ils sont réunis sous le titre de [*Opera varia*, Paris, 1614, 2 v. in-8°, et] *Opera pleraque*, Paris, 1621, in-8°.

* FILHOL, graveur, publia, en 1801, le *Prospectus* d'un cours historique et élémentaire de peinture, ou *Galerie complète du Muséum central de France*, accompagné d'un texte descriptif et raisonné. Cette tâche était bien capable de l'effrayer; mais la beauté et l'utilité de l'entreprise animèrent son courage : le public accueillit favorablement son travail et celui des artistes qui l'ont très-heureusement secondé. En 1812, il était presque arrivé à la centième livraison de sa précieuse collection, lorsque la mort l'en-

leva aux arts. La veuve de ce graveur continua cette publication, et les livraisons publiées jusqu'à ce jour forment 10 volumes grand in-8°, qui renferment les plus beaux tableaux et les plus belles statues de notre magnifique Muséum. Leur prix est de 1440 francs, papier vélin, et 960 francs seulement en papier fin. Cette dépense est légère, en comparaison de ce que coûtent les 4 volumes grand in-fol. du Musée de Robillard et Laurent, leur prix étant de 3840 fr., et de 7680 fr., fig. avant la lettre.

* FILICAIA (Louis DE), capucin florentin au XVe siècle, a laissé les ouvrages suivants, | *la Vita del nostro Salvatore G.-C.*, etc., Venise, 1548, in-4°; | *gli Atti degli apostoli secondo san Luca*, ibid., 1549, in-fol. Ces deux ouvrages sont en vers.

FILICAIA, ou FILICAJA (Vincent DE), poète italien, sénateur de Florence sa patrie, né [le 30 décembre] 1642, et mort en 1707, fut membre de l'académie de "la Crusca" et de celle des "Arcades". Ses *Poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien; et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. (*Voy.* l'"Eloge" de ce poète dans les "Vies des Arcades" de Crescimbeni.) [Ses meilleures *Poésies* sont les six *Odes* qu'il composa sur la délivrance de Vienne, assiégée par les Turcs. La première célèbre la victoire de l'armée chrétienne; il adressa la seconde à l'empereur Léopold Ier; la troisième à Jean Sobieski, roi de Pologne, et libérateur de Vienne; la quatrième à Charles V, duc de Lorraine, qui eut une si grande part à cette victoire; la cinquième est consacrée au Dieu des batailles; et il chante, dans la sixième, l'entière défaite des mahométans. Filicaia vivait sous Cosme III.]

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion. Il est l'auteur d'un voyage plein d'onction, intitulé : *Sentiments chrétiens propres aux personnes infirmes*, in-12 : ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture et des Pères. Le P. Bouhours en avait donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture sainte.

FILLEAU (Jean), professeur en droit, [conseiller], avocat du roi à Poitiers, mort en 1682, à l'âge de 82 ans, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers, touchant la nouvelle doctrine des jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8°. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées en 1621 pour délibérer sur les moyens de renverser la religion, et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé, en 1756, *La réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12, ouvrage auquel on a opposé : "La Vérité et

l'Innocence victorieuse de la Calomnie, ou huit lettres sur le projet de Bourgfontaine", 1738, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeait pas que les "Provinciales" avaient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au P. Patouillet (*voy.* ce nom), a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux "Huit lettres". La meilleure édition est celle de Liége, 1787, 2 vol. in-8°. La postérité, ayant sous les yeux les événements qui lui sont réservés, jugera peut-être mieux que nous si ce projet a existé ou non. Peu d'années après, on vit le jansénisme, intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la désolation dans l'église de France. Je suis loin de garantir toutes les conjectures, combinaisons et rapprochements de l'auteur. Quoique l'ensemble présente un tableau frappant, et que les événements ne soient pas trop propres à lui concilier la confiance des lecteurs, je crois néanmoins que l'auteur a trop légèrement désigné quelques coopérateurs de cette œuvre, d'abord si mystérieuse, et aujourd'hui si manifeste dans ses effets. Des liaisons d'amitié, ainsi que des démarches ou écrits inconsidérés, ne suffisent pas pour accuser ces intentions, surtout dans un temps où le véritable esprit de la secte était peu connu, et où les gens de bien ont pu être les dupes des apparences. (*Voy.* ARNAULD Henri.) Quant aux six principaux acteurs dont il est question dans le projet, nous en abandonnons le jugement à ceux qui auront combiné sans prévention leurs ouvrages et leur conduite, avec la tâche respective que la *Relation* de Filleau leur attribue. (*Voy.* JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, etc.) On a encore de Filleau: | *les Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol; | *les Preuves historiques de la Vie de sainte Radegonde;* | *un Traité de l'université de Poitiers*.

FILLIUCIUS (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1586, enseigna la philosophie, les mathématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, et casuiste en chef du Saint-Office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions morales*, Lyon, 1633, où il paraît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

FILMER, célèbre publiciste et homme d'état anglais, mort en 1688, publia deux ouvrages du premier ordre: | *le Patriarche;* | *l'Anarchie d'une monarchie limitée;* dont la méthode et la logique eurent un succès si extraordinaire que le fameux Sidney en composa son "Traité du gouvernement républicain" que pour les réfuter.

*FINCH (Robert), littérateur, né à Londres en 1783, mort à Rome le 16 septembre 1830, servit quelque temps dans l'armée, qu'il quitta pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre et prédi-

cateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. On l'employa dans plusieurs missions diplomatiques; mais aux affaires politiques il préféra la science, voyagea en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse, et se fixa à Rome. Finch avait fait plusieurs *Traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour les publier, et entreprit la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. C'était l'un des collaborateurs de la "Revue encyclopédique".

FINÉ (Oronce), né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, [fut du nombre des protestants et des écoliers de l'université qui refusèrent de recevoir le concordat qu'y avait envoyé François Ier en 1517. Tous furent incarcérés. Finé ne recouvra sa liberté qu'en 1524; il] fut alors nommé pour professer les mathématiques au collége royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique: il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de géométrie, d'optique, de geographie et d'astrologie, réunis en 3 vol. in-fol., 1532, 1542 et 1550. Il était fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux-esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épitaphes. Il avait pris pour devise: "Virescit vulnere virtus". [On peut consulter sur Oronce Finé les "Mémoires de Nicéron", tom. 38; celui de l'abbé Goutet sur le Collége royal, et Gui Allard, "Bibliothèque du Dauphiné".]

* FINESTRÈS Y MONSALVO (Joseph), jurisconsulte catalan, né à Barcelone, le 11 avril 1688, mort le 17 novembre 1770, enseigna le droit pendant plusieurs années à l'université de Cervera; s'occupa de rétablir l'éducation publique, qui avait été négligée pendant la guerre de la succession; donna de sages réglements qui furent adoptés, et fit venir des caractères grecs qui manquaient dans sa province, pour l'impression des ouvrages nécessaires à l'étude de cette langue, vraiment indispensable à tous ceux qui se consacrent aux lettres. On doit à Finestrès plusieurs ouvrages remarquables par la précision, l'énergie et la clarté du style: | *Exercitationes academicæ XII*, 1745, in-4°; | *Hermogeniani jurisconsulti juris*, etc., *commentarius*, 1757, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage contient un abrégé historique des meilleurs jurisconsultes catalans. | *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel extant, vel aliquando extiterunt*, *notis et observationibus illustratarum* 1760 in-4°, ouvrage précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains.

* FINOT, conventionnel, était huissier à l'époque de la révolution. Député de l'Yonne en 1792 à la convention, il vota la mort du roi, et fut quelque temps après l'un des vingt commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon. L'administration centrale de l'Yonne le choisit pour président en 1796, et il fut, quelque temps après, employé avec le titre de commissaire

du directoire dans son département. Il était resté depuis étranger aux affaires publiques, et il paraît que l'application de la loi de bannissement lui a été faite pour avoir signé l'acte additionnel.

* FIOCCO (André-Dominique), en latin « Floccus », chanoine florentin, mort en 1452, n'est connu que comme auteur d'un traité : | *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, réimprimé en 1477 à Milan, petit in-4°, et traduit en italien par François Sansovino, Venise, 1547, in-8°.

*FIORDIBELLO (Antoine), littérateur et ecclésiastique italien, né à Modène vers 1510, mort en 1567, dans la même ville, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet, ensuite du cardinal Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du cardinal Polus dans la mission dont ce dernier fut chargé, lors de l'avénement de la reine Marie sur le trône britannique. A son retour à Rome, Fiordibello, nommé par le pape évêque d'Avello, dans le royaume de Naples, se démit de cet évêché au bout de trois ans, pour remplir une charge qui lui fut confiée dans les bureaux de la secrétairerie apostolique. On a de lui | une très-bonne édition des "Lettres" de Sadolet, Lyon, 1550; | des *Discours latins*, imprimés à différentes époques; | un *Commentaire de Vita Jacobi Sadoleti*, | et des *Lettres* recueillies et publiées par l'abbé Costanzi, en 1 vol., avec la Vie de l'auteur. On conserve à la bibliothèque ambroisienne de Milan un manuscrit autographe de Fiordibello, sous ce titre : | *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificis conscribendis.*

*FIORENTINO (Augustin), camaldule, a écrit : | *Historiarum Camaldulensium libri* III; | *Vita Ambrosii Camaldulensis generalis et interpretis græci*, etc.

*FIORENZO (Maur), religieux servite de Florence, qui vivait dans le XVIe siècle, a écrit : | *Annotazioni sopra la lezione della sfera del Sacrobosco*, etc.; | et *la Sfera volgare nuovamente tradotta con molte notande addizioni di geometria*, etc., Venise, 1557, in-4°.

FIRENZUOLA (Ange), [né à Florence le 28 septembre 1493,] poète et religieux de la congrégation de Vallombreuse, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de NANINI, qui était celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *OEuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°, et celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa *Traduction* de "l'Ane d'or", Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques | *Capitoli* de lui, avec ceux de Berni. Il a aussi fait quelques comédies : | *I Lucidi*, Florence, 1549, in-8°; | *La Trinuzia*, 1551, in-8°. [La comédie de *la Trinuzia* a été réimprimée à Paris, 1818, par les soins de Biagioli, qui l'a enrichie de notes.] | Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16; et par Pierre de La Rivey, 1579, in-16. | Son *Discours* de la beauté des dames l'a été par J.

Pallet, Paris, 1578, in-8°. [Il publia en outre *Huit nouvelles* à la suite des *Entretiens galants*.]

*FIRMIAN (Léopold-Maximilien DE), archevêque de Vienne, né à Trente le 11 octobre 1766, eut pour père le comte de Firmian, ministre à Milan, et l'un des grands protecteurs de l'université de Pavie. Le comte de Firmian avait pris l'habitude de se rendre juge de l'orthodoxie des thèses de théologie, et de gourmander à cet égard les docteurs; il publia aussi des réglements pour les évêques, et il en adressa un en 1769, qui excita de vives réclamations. Son fils, d'abord évêque de Lavant en 1800, succéda en 1802 à Hohenwart sur le siége de Vienne. Après une longue maladie, il mourut à Vienne le 28 novembre 1831, emportant les regrets de tout son diocèse.— A la fin du dernier siècle, il y eut deux prélats du nom de FIRMIAN. Léopold-Ernest, évêque de Seccau, puis de Passau, qui fut cardinal en 1772, et qui mourut dans son diocèse le 13 mars 1783; et Virgile-Marie-Augustin, évêque de Lavant en Carinthie, puis prélat du chapitre de Saltzbourg, et sénieur de celui de Passau, qui mourut sur la fin de 1788. Ces deux évêques ont été accusés d'avoir été ennemis des jésuites, et par conséquent d'avoir adopté les idées opposées; il faut peut-être se défier des "Nouvelles ecclésiastiques" qui ont répandu ce bruit. Ils étaient frères du ministre du même nom, et par conséquent oncles de l'archevêque de Vienne.

FIRMICUS-MATERNUS (Julius), fit paraître, sous les enfants de Constantin, un excellent traité : | *De la fausseté des religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le "Minutius Felix", à Leyde, en 1672, in-8°, et en 1699, avec les notes de Jean Wouver. On lui attribue encore | *XIII livres d'astronomie*, imprimés par Alde Manuce en 1499, in-fol.; mais cette dernière production peut être d'un autre Julius FIRMICUS, qui vivait dans le même temps. Elle est pleine d'erreurs.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rébaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question, une *Lettre* à saint Cyprien, dans laquelle toutes les raisons qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force. (*Voyez* saint CYPRIEN.) Cependant, dans une dissertation du P. Marcellin Molkenburgh, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4°, on prétend que cette *Lettre* est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique, après le IVe siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids: les raisons détaillées dans cette dissertation sont très-plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le P. Pagi et Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la dissertation citée ci-dessus prouve que le

deuxième concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques : le premier, évêque d'Amiens, et martyrisé au IIIe siècle; le second, évêque de la même ville, au IVe siècle; le troisième, évêque d'Uzès; et le quatrième, de Mende.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte, pour venger la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourments, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'était un homme d'une taille gigantesque et d'une force surprenante. On l'appelait "le Cyclope". On frappait, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il avait avec les Sarrasins et les Indiens, lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, était né en Syrie, et avait de grands biens en Égypte, où il se fit proclamer auguste. Il se révolta contre Valentinien Ier, l'an 375 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER, ou FISHER (Jean), né [à Beverley] au diocèse d'Yorck [en 1453 ou 1455,] docteur et chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison; et, ayant appris que le pape Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit, en se moquant du pape : « Qu'il envoie son chapeau de cardinal quand il voudra; je ferai en sorte que, quand il arrivera, la tête pour laquelle il est destiné ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans et les services qu'il avait rendus à ce monarque auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avait un grand sens et un jugement très-solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses *OEuvres* ont été publiées en 1 vol. in-fol., Wurtzbourg, en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther; un *De unica Magdalena*, contre Jacques Le Fèvre d'Étaples, et Josse Clicthone. (*Voy.* MADELEINE.) On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII, contre Luther; que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

*FISCHER (Marie), femme quaker qui se mit dans la tête d'aller convertir le Grand-Seigneur. A son arrivée à Smyrne, le consul anglais voulut la renvoyer à Venise. Elle fit le voyage de Constantinople par terre, et se présenta devant Mahomet IV, qui, après l'avoir écoutée patiemment, donna des ordres pour la faire reconduire dans sa patrie. A son retour, elle prit un mari de sa secte, et

tous deux se rendirent en Languedoc pour y prêcher leur doctrine parmi les protestants.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, [né à Vienne, vers l'an 1650,] mort en 1724, a construit les plus beaux édifices modernes de cette ville; entre autres, les *Écuries* de l'empereur, la *Chancellerie* de Bohème, le *Belvédère*, ou palais du prince Eugène, celui de *Schœnbrunn*. [Le meilleur édifice de Fischer est l'*Église de Saint-Charles-Borromée*, placée dans un des faubourgs de Vienne. Il avait le tort de prodiguer les ornements.] Mais, si ses édifices ne sont pas sans défauts, ils sont, dans leur ensemble, d'une composition grande et noble; le palais de *Shœnbrunn*, surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait, depuis long-temps, la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre, pour inscription, ce vers de Virgile :

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

[On a de Fischer un *Essai d'architecture historique*, ou *Recueil de bâtiments anciens* (juifs, égyptiens, syriens, perses, grecs, romains, arabes, turcs, chinois, etc.), avec des explications en allemand et en français, Leipsick, 1728.]

* FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Kœnigsberg, vers la fin du XVIIe siècle, mort le 15 décembre 1751, enseigna la philosophie en 1715; mais, son zèle à soutenir la doctrine de Wolf, lui attirant des persécutions, il voyagea en Italie, en France, en Angleterre, et rentra à Kœnigsberg en 1736. Il laissa | *Premiers fondements d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714 et 1715, in-4°, en allemand; | et d'autres ouvrages moins importants. Il fut éditeur et commentateur du bel ouvrage de Job-Henri Linck, « de Stellis marinis », Leipsick, 1733, in-fol. avec 32 planches.—Il ne faut pas le confondre avec Jacques-Benjamin FISCHER, naturaliste livonien, élève de Linnée, directeur de la maison des orphelins de Riga, né dans cette ville en 1730, mort en 1793. Celui-ci est auteur | d'un *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipsick, 1778, in-8°, 2e édition, 1791; | d'une *Addition à l'Essai d'histoire naturelle*, Riga, 1784, in-8°; | et des *Additions et Corrections à la* « Bibliothèque livonienne » *de Gadebusch*, insérées dans les « Mélanges du Nord » de Hupel.

* FISCHER (Jean-Eberhard), historien, né à Essling, en Souabe, en 1697, fut professeur d'histoire et d'antiquités à St-Pétersbourg, membre de l'académie impériale, et un des savants envoyés, en 1739, par la cour de Russie, pour faire des observations en Sibérie. De retour de son voyage, qui dura près de huit ans, il s'occupa de la publication de ses écrits, et mourut le 24 septembre 1771, âgé de 74 ans. Il laissa en allemand: | *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, St-Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. G.-F. Müller publia depuis une « Histoire » plus complète de ce pays, mais qui n'a point nui au succès de celle de Fischer; | *Sur l'Ori-*

gine, la Langue, les Mœurs des Moldaves; cet écrit se trouve dans le calendrier historique de St-Pétersbourg, année 1770; | *Sur l'Origine des Américains*, ibid., 1771; | *Questions pétropolitaines*, Gottingue, 1770, in-8°, 119 pag. : cet ouvrage contient quatre *Dissertations;* on parle dans la première de l'origine des Hongrois, que l'auteur place, non chez les Huns sortis du nord de la Chine, mais chez les Yongres, peuple habitant près de Tourfan. Selon Fischer, les Yongres passèrent dans la Bithynie, d'où, ayant été chassés par les Patzinaces, ils s'établirent dans la Pannonie. Leur langue est composée du tartare, du scythe et de l'idiôme des Vogouls. La deuxième *Dissertation* est intitulée : *De gente et nomine Tartarorum, item de priscis Mogolis eorumque lingua;* la troisième a pour titre : *De variis nominibus Sinarum titulisque imperatorum;* la quatrième, en allemand, traite des peuples hyperboréens. Fischer a laissé en manuscrit un *Vocabulaire sibérien*, qu'il envoya à la bibliothèque de Gottingue, où il est conservé.

* FISCHER (Jean-Chrétien), philologue allemand, né en 1712 à Schleben, mort le 21 mars 1793, fut d'abord professeur adjoint de philosophie à Iéna, ensuite libraire et conseiller de commerce du duc de Saxe-Weimar. Ses principaux ouvrages sont : | *De insignibus bonarum litterarum seculi* XIV *usque ad initium seculi* XVI *in Italia instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4°; | *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum seculi* XV *in Italia instauratore*, Iéna, 1739, in-4°; | *Bibliothèque de jurisprudence moderne*, en allemand, 1774-75, 2 cahiers in-8°. Il traduisit aussi en allemand : | du français, les " Lettres de Julie Catesby ", par Mme Riccoboni ; | de l'anglais, les " Lettres de Bolingbroke". Il donna | une Édition des " Epistolæ ad Thyrrhenum et ad diversos, auctore Jacques-Nicolas Erythreo ". (Vittorio de Rossi), Cologne (Iéna), 1739, ou 1740, in-8°, avec une *Préface* et une *Vie* de l'auteur, et une autre des ouvrages du savant jésuite Sarasa, " de Arte semper gaudendi ", traduit en italien 1741, et en allemand 1748.

* FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Stuttgard en 1750, mort le 20 septembre 1797, fut employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich; en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. En 1779, il fut nommé professeur de droit des gens à l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire l'année suivante. Il laissa un grand nombre d'ouvrages dont Meusel donne la liste ; les principaux sont : | *De prima expeditione Attilæ in Gallias, ac de rebus gestis Waltheri, Aquitanorum principis, carmen epicum seculi* VI *nunc primum ex codice manuscripto membranaceo productum*, etc., Leipsick, 1780 et 1792, 2 part. in-4°; | *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum, collectio*, Halle, 1781-82, 2 part. in-4°; | *Littérature du droit germanique*, Leipsick, 1782, in-8°; | *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manu-*

factures, agriculture, police, monnaies, etc., *et du luxe de l'Allemagne*, Hanovre, 1785-92, 4 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage de l'érudition; mais on y désirerait plus d'ordre et de critique; | *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse*, Halle, 1787, 2 vol. in-8°, compilation assez médiocre. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand.

* FISCHER (Jean-Frédéric), professeur de belles-lettres, né à Cobourg le 10 octobre 1726, enseigna avec réputation à Leipsick, devint recteur de l'école de Saint-Thomas, et mourut le 11 octobre 1799. On lui doit plusieurs ouvrages à qui l'on peut reprocher le défaut d'ordre et une excessive sécheresse. On en trouve la liste complète, avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de Kui nol, imprimée à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire de Weller, 1798-1801. Les principaux sont : | des *Remarques sur la grammaire grecque de Weller*, Leipsick, 1781, in-8°; 2e édition, 1798-1801, imprimée sous ce titre *Animadversionum ad J. Weller grammaticam græcam specimina tria*, 4 vol. in-8°. Il y a à la tête du 3e volume une Notice sur Fischer; | des *Commentaires sur la Cyropédie de Xénophon*, Leipsick, 1803, in-8°. Il a aussi donné des Éditions estimées d'"Anacréon" (1793), d'"Eschine le Socratique" (1788), de "Théophraste" (1763), de "Platon" (1783), etc. Kindervater a publié en allemand un "Essai sur Fischer considéré comme professeur", Leipsick, 1801, in-8°.

* FISCHER (H.-N.), bon mathématicien et astronome habile, né à Niesbach en Bavière, mort à Würtzbourg le 21 février 1805, entra fort jeune dans l'ordre des jésuites. Lorsque cet ordre fut supprimé, il obtint une chaire de mathématiques à Ingolstadt, devint ensuite directeur de l'observatoire de Manheim, fit, dans l'intérêt de la science, plusieurs voyages en Angleterre, et fut appelé en 1803 à la chaire d'astronomie de l'université de Würtzbourg. Une espèce de persécution dont il fut l'objet, l'avait forcé auparavant de se retirer en Angleterre, où il fit un séjour de plusieurs années. On trouve dans les "Éphémérides géographiques" du baron de Zach plusieurs *Mémoires* de Fischer sur l'astronomie, ainsi que des *Observations* et des *Notices* très-importantes dans le "Journal de Physique" de Hubner. Fischer publia aussi un ouvrage *Sur la lumière* qui remporta le prix en 1779 à l'université de Gottingue.

* FISCHER (E. Gotthelf), docteur et chimiste allemand, connu en France par un excellent *Traité de physique*, mort en 1831, professa les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : | *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788; | *Sur les formes de l'Os intermaxillaire*, Leipsick, 1800, in-8°; | *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux*, 1798, in-8°; | *Observations anatomiques sur une Poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la "Gazette de Santé", octobre 1816, et dans les "Annales encyclopédiques" de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant ces

animal extraordinaire; | *Physique mécanique*, traduite par madame Biot, avec d'excellentes notes de M. Biot, 1806, in-8°, 4e édition, 1829. Millin a donné une « Notice » détaillée des ouvrages de Fischer.

FISCHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, en 1467, appela, deux ans après (de concert avec Jean de La Pierre, son ami), Martin Crantz, Ulric Gering, et Michel Friburger, imprimeurs allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneurs, et le fit son camérier. On a de Fischet une *Réthorique* et des *Epîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne, in-4°, 1471.

FISEN (Barthélemi), né à Liége, en 1591, entra chez les jésuites, en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire et les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont: | *Origo prima festi Corporis Christi*, Liége, 1628. Cette histoire est écrite avec soin, et a coûté beaucoup de recherches; | *Historia Ecclesiæ leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. C'est une *Histoire* qui commence 600 ans avant J.-C., et va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers siècles ne soient pas farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette *Histoire* est partagée en 31 livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit de temps en temps des pièces justificatives. Le style est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire; | *Flores Ecclesiæ leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les Vies des saints du diocèse de Liége, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Cet ouvrage est utile et curieux.

FITE (Jean de La), ministre de la religion prétendue réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *Eclaircissement sur la matière de la grâce, et sur les devoirs de l'homme*, 2 vol. in-8°.—Il ne faut pas le confondre avec son aïeul Jean de La Fite, ministre de l'église de Pau, dont on a des | *Sermons* | et *des Traités de controverse*.

*FITE (Madame de La), née à Hambourg en 1737, morte à Londres en 1794, publia plusieurs ouvrages des naturalistes et des poètes allemands, et surtout de Lavater, de Gellert, de Cramer, qu'elle a traduits, etc.

*FITZ-Gérald (Lady), élève de madame de Genlis, qui l'a tour-à-tour célébrée et calomniée sous le nom de Paméla. Madame de Genlis, chargée, en 1782, de l'éducation des enfants du duc d'Orléans, avec le titre singulier de gouverneur, voulut enseigner par l'usage des langues étrangères vivantes; en conséquence, le duc de

Chartres fit venir d'Angleterre une petite fille : ce fut Paméla. Élevée avec les princes et princesses comme une sœur, elle montra bientôt autant de talents que de grâces et de beauté. Dans un voyage qu'elle fit en Angleterre avec mademoiselle d'Orléans, elle produisit une vive impression sur lord Fitz-Gérald, qui ne tarda pas à l'épouser. Elle partagea ses dangers sous le ministère de Pitt, et ne dut son salut qu'au prince d'Esterhazy, qui, la cachant à fond de cale de son paquebot, la conduisit à Hambourg. Dès lors sa vie ne fut qu'un tissu d'infortunes. Épouse du négociant Pitcairn, elle divorça pour reprendre le nom de son premier mari. Revenue, en 1812, à Paris, elle vécut dans la retraite à l'Abbaye-aux-Bois, puis chez Auber, père du célèbre compositeur : elle se retira ensuite à Montauban, où elle demeura ignorée. La révolution de 1830 ayant donné un trône à son ancien condisciple, la rappela à Paris. Il paraît que Louis-Philippe n'avait pas cessé de lui faire une pension ; mais il ne voulut pas la voir ; et elle mourut d'une rougeole, dans l'isolement, en novembre 1831.

FITZHERBERT (Sir Antony), célèbre jurisconsulte anglais du XVIe siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfants d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction, et la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui : | *Epitome juris*; | *De l'office et de l'autorité des juges de paix*.

FITZHERBERT (Nicolas), petit-fils d'Antony, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, et mourut en 1612. On lui doit : | *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnaissance qu'il paie à son bienfaiteur ; | *De continuatione religionis christianæ in Anglia*, 1608 ; | *Oxoniensis academiæ descriptio*, 1602.

FITZHERBERT (Thomas), autre petit-fils d'Antony, et cousin du précédent né en 1552, jésuite en 1614, mort en 1640, est connu | par un *Traite* de politique et de religion, contre Machiavel, Douai, 1615, in-4°, | et par une disquisition pleine de sagesse et de saine morale, intitulée : *An sit utilitas in scelere?* Rome, 1610, in-8°.

FITZ-JAMES (Jacques DE), duc de Berwick, fils naturel de Jacques II et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671, à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbonne. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva, en 1686, au siége de Bude, où il fut blessé, et à la bataille de Mohacs, en 1687, que les Impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre pour commander en Irlande, pendant l'absence de mylord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua, l'an 1690, au siége de Londonderri, et à la bataille de La

Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit les rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France, dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai et le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Leria et de Xerica au royaume de Valence, le fit chevalier de la Toison-d'Or, et attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733, entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière, le 2 juin 1734; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talents militaires. Le président de Montesquieu, qui avait connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu de loin dans les livres de Plutarque ce qu'étaient les grands hommes; j'ai vu en lui, de plus près, ce qu'ils sont. Je ne connais que sa vie privée : je n'ai point vu le héros, mais l'homme d'où le héros est parti... Il aimait ses amis : sa manière était de rendre des services sans vous rien dire; c'était une main invisible qui vous servait... Il avait un grand fonds de religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces lois de l'Evangile qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin jamais homme n'a tant pratiqué la religion, et n'en a si peu parlé..... Il ne disait jamais de mal de personne : aussi ne louait-il jamais les gens qu'il ne croyait pas dignes d'être loués. » Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737 ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZ-JAMES (François, duc DE), fils du précédent, né à Saint-Germain-en-Laye en 1709, renonça aux dignités de son père, dont il

avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55e année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ses écrits ont été condamnés à Rome, et censurés par plusieurs évêques de France; les jansénistes le regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connaît de lui aucune démarche d'opposition formelle aux décisions de l'Église. [On trouve sa "Vie" à la tête de ses *OEuvres posthumes* publiées en 1769, 2 vol. in-12, avec un 3e volume sous le titre de "Supplément".]

* FITZ - STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbéry au XIIe siècle, mort en 1191, a écrit la *Vie de* son maître *Thomas Becket*.

* FIXLMILLNER (Placide), astronome allemand, l'un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète Uranus, né en 1721, au village d'Achlenthen, dans la haute Autriche, mort le 27 août 1691, entra dans l'ordre des bénédictins en 1737, étudia la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique, et devint professeur de droit canonique et directeur du collége de Cremsmunter établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse. Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en la cour de Rome. On a de lui: | *Meridianus speculæ astronomicæ Cremifanensis*, Steyer, 1765, in-4°, ouvrage dans lequel il détermina la longitude et la latitude de son observatoire, qu'il rendit célèbre par les observations qu'il ne cessa d'y faire. | *Decennium astronomicum*, Steyer, 7776, in-4°. C'est un recueil d'observations faites et calculées avec soin, dont les astronomes font encore usage pour leur recherches. | *Acta astronomica Cremifanensia*, Steyer, 1791, in-4°, ouvrage posthume, où l'on trouve les observations de 1776 à 1791; des *Mémoires* sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775; l'observation et la mutation dans le calcul des planètes, etc. Il fit aussi un grand nombre d'observations sur Mercure, dont Lalande se servit pour construire des tables de cette planète. On trouve une "Notice" sur Fixlmillner dans les "Éphémérides géographiques" du baron de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, sa patrie, mourut dans cette ville [le 14 août] 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont: | *Opera medica*, 1742, in-4°; | *Leçons de Chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12; | *Tractatus de Febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12; | *Tractatus de Physiologia*, 1750, in-12; | Plusieurs *Dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très-étendues et très-variées. (*Voy.* sa

"Vie" par Estève, 1765, in-8°.)

FLACCILLE (Ælia Flaccilla), fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que simple particulier. Elle reçut le titre d'auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Flaccille avait toutes les vertus que cette religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'Eglise grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nice prononça son oraison funèbre. [Les Grecs l'ont appelée quelquefois "Placilla" ou "Placidia".]

FLACCOURT (F. DE), directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar, [expédition malheureuse ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée.] Il écrivit une *Histoire* de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in-4°, avec [*Cartes* et] *Figures* dessinées et gravées par lui-même, et la dédia au surintendant Foucquet. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telles que cette prière des Madegashes, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O Éternel! ayez pitié de moi, parce que je suis passager; ô infini! parce que je ne suis qu'un point; ô Fort! parce que je suis faible; ô Source de la vie! parce que je touche à la mort; ô Intelligent! parce que je suis dans l'erreur; ô Bienfaisant! parce que je suis pauvre; ô Tout-puissant! parce que je ne suis rien. » [Flaccourt se noya, comme il revenait en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660; c'est lui qui donna à l'île de Bourbon le nom qu'elle porte. Outre l'*Histoire de la grande île de Madagascar*, dont il y a eu plusieurs éditions, on a de lui | *Petit Catéchisme* (madegashe et français); | *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, Paris, 1688.]

FLACÉ (René), curé de l'église de La Couture, dans un faubourg du Mans, né à Nogent-sur-la-Sarthe, à cinq lieues du Mans, [le 25 novembre] 1530, mourut le 15 septembre 1600. On a de lui, outre plusieurs *Pièces de théâtre*, divers autres ouvrages en prose et en vers, et surtout un *Poëme* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la Cosmographie de Belleforêt. La Croix-du-Maine dit qu'il était poète, théologien, philosophe, historien, qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

* FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur français, né à Lyon, vers 1720, visita une grande partie de l'Europe, et devint à Constantinople basergi-nanbachi, ou marchand du grand-seigneur. Il recommença ensuite ses voyages, recueillant partout ce qui pouvait aider l'industrie. Ayant observé que les Grecs avaient pour l'industrie commerciale des procé-

dés inconnus aux autres nations de l'Europe, il en emmena plusieurs pour les faire travailler dans les manufactures de Saint-Chamond, en Lyonnais, qui appartenaient à son frère. Le roi, pour récompenser ses travaux, donna à cet établissement le titre de manufacture royale. Flachat mourut vers 1780; il a laissé: *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes orientales*, Lyon, 1736, 2 vol., in-12.

*FLACHSENIUS (Jean), évêque d'Abo en Finlande, né l'an 1636, mort l'an 1708, a publié: | des *Observations* sur la comète de 1681; | *Sylloge systemat. theolog. mundi ante et postdiluviani ad hæc nostra tempora*, Abo, 1690. — Un autre FLACHSENIUS (Jacob), mort en 1696, a publié plusieurs ouvrages de théologie et de physique.

*FLAGEA, député de la Haute-Loire à la convention, y vota la mort de Louis XVI.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise [à ce que l'on croit, quoique cela ne soit point certain,] exerça la profession d'écrivain à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de son état; mais il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des juifs. Il ajoute que, lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par Sainte-Foix, dans le 1er vol. de ses "Essais sur Paris"; et il est plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. [Il mourut le 22 mars 1418.] *Voy.*, sur cet homme singulier, l'"Histoire critique" de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune, à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel | un *Sommaire philosophique* en vers, 1561, in-8°, | et un *Traité de la transformation des métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyfiques* que Flamel mit au cimetière des Innocents, Paris, 1682, in-4°. [Le peuple ignorant croyait qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or. Cent quarante ans après sa mort, Jean Gohori propagea cette fable.]

FLAMINIO (Marc-Antoine), naquit en 1498 à Serravalle à Mola, de Jean-Antoine Flaminio, dont nous avons divers ouvrages en vers et en prose. Le fils eut les goûts du père, et le surpassa. Le cardinal de Farnèse, dont il était le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *Lettres* et des *Epigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers français par Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase* de trente psaumes, entreprise à la sollicitation du cardinal Paulus,

et imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasimène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J.-C.

FLAMINIUS (Titus Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J.-C., n'avait pas encore 30 ans; il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire, soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux jeux Néméens, par un crieur public, que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte que cet illustre Carthaginois tramait quelque chose contre Rome. [Flaminius prit tant d'empire sur l'esprit de Prusias, qu'Annibal s'empoisonna, craignant d'être livré vivant aux Romains, et les délivra ainsi de leur plus grand ennemi.]

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien et critique de Lucques, mort en 1590 à 58 ans, publia en 1588, à Rome, in-fol., | des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; | et un Traité *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMSTEED (Jean), astronome, né à Derby en Angleterre [le 19 août] 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, la même année nommé astronome du roi, avec une pension de 100 liv. sterling, ensuite directeur de l'Observatoire de Greenwich. Il mourut le 31 décembre 1720, à 76 ans. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière : il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. C'était un petit homme maigre; il mourut dans le célibat. On a de lui : | *Historia cœlestis britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol.; | *Éphémérides*; | la *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le "Nouveau système de mathématiques" de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamsteed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamsteed écrivit contre lui : l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamsteed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savants. Flamsteed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas

deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes; Riccioli en a trouvé 1437; le père Pardies, 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888; Flamsteed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; de La Caille, 9800 dans une partie du ciel austral; le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des "nébuleuses", et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc.; ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms: "Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat". Ps. 146.

* FLANDRIN (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon le 12 septembre 1752, entra dès l'âge de 14 ans à l'école vétérinaire de cette ville, fut choisi quelque temps après pour enseigner l'anatomie à ses camarades, et ensuite appelé à l'école d'Alfort, près Paris, pour y être professeur d'anatomie, et adjoint à son oncle Chabert, qui en était directeur. C'est alors qu'il fit exécuter la belle suite de préparations anatomiques, qui enrichit le cabinet de l'école d'Alfort, et qu'il s'acquit une réputation par ses travaux sur l'anatomie comparée. Le gouvernement l'envoya en Angleterre et en Espagne, pour y observer la manière de diriger l'éducation des moutons à laine fine. Nommé, en 1791, correspondant de l'académie des sciences, il venait d'être admis à l'Institut comme associé, lorsque la mort l'enleva au commencement de juin 1796. On a de lui: | un *Précis sur l'anatomie du cheval*, 1787, in-8°, qu'il avait rédigé pour ses élèves, et où l'on trouve quelques remarques neuves et justes; | *Mémoires sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8°; | *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, in-8°, plusieurs fois réimprimé; | *Absorption des vaisseaux lymphatiques sur la rétine*; | *Sur la nature et les attributs des sarigues*, animal très-singulier par sa conformation; | *Sur la rage*; | *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes*, 1782, 1795, 3e édition, 6 vol. in-8°; | diverses *Observations* ou *Dissertations* dans le "Dictionnaire anatomique" de l'"Encyclopédie", dans le "Journal de médecine", etc.

* FLANGINI (Louis), cardinal

et patriarche de Venise, né le 15 juillet 1733, en cette ville, où il mourut le 24 février 1804, remplit avec distinction les fonctions de juge dans le conseil des quarante d'avogader, de censeur, de sénateur, de conseiller et de correcteur extraordinaire. Il passa du service de la république vénitienne à celui de Rome, sous le règne du pape Clément XIV. Nommé d'abord auditeur du tribunal de la Rote, il fit preuve de connaissances approfondies en jurisprudence, et d'une grande intégrité dans l'administration de la justice. Le pape Pie VI le créa cardinal en 1789; et l'empereur d'Autriche, après la destruction de la république vénitienne, le nomma primat de Dalmatie, patriarche de Venise, comte du Saint-Empire, en le décorant de la grand'-croix de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie. Ce prince de l'Église se livrait avec succès à la poésie. Il a composé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, qui jouissent d'une certaine réputation en Italie. Membre de l'académie des Arcades, il avait, comme ses confrères, pris le nom d'un berger d'Arcadie, "Agamiro Pelopideo", et c'est sous ce nom qu'il a publié : | *Annotazioni alla corona poëtica di Querino Telpasinio in lode della republica di Venezia*, Venise, 1750; | *Rime di Bernardo Capello, con annotazioni*, 2 vol., Bergame, 1750. Ses autres ouvrages sont : | *Orazione per l'esaltamento del doga Mario Foscarini*, Venise, 1762; | *Lettera patriarcale*; | *Argonautica de Apollonio Rodio*, traduction en vers, avec notes, Rome, 1781, 2 vol.

FLASSANS (TARAUDET DE), poète provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontèves une portion de cette terre pour un poème intitulé *Enseignements pour éviter les trahisons de l'Amour*. Le Moine, dit "le Monge des îles d'Or", assure que cet ouvrage valait beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV, qui passait en Provence; et il s'en acquitta très-bien.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de Saint-Sever, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connaître par son *Explication de la jurisprudence et de la Coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in-fol. [Cet ouvrage, autrefois d'un grand intérêt, est le fruit de quarante années de travaux et d'expérience.] Une table des matières ajoutée à ce livre en rendrait l'usage plus facile.

FLAVIEN (Saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin, [qui l'occupait alors]. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme qui s'éteignit sous le pape Innocent Ier. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques messaliens dont les erreurs s'y étaient propagées. [Les habitants d'Antioche ayant renversé et outragé dans une sédtion la statue de l'impératrice

Priscille,] Flavien demanda à l'empereur Théodose la grâce de son peuple, et l'obtint. Sa "Harangue", que saint Chrysostôme, qu'il avait ordonné prêtre de l'Église d'Antioche, avait, dit-on, composée, est un modèle d'éloquence en ce genre. Flavien mourut en 404, après avoir gouverné son Église 23 ans. [Le concile de Chalcédoine lui donna le titre de "Bienheureux"; mais, quoiqu'il soit qualifié de saint, il ne paraît pas que jamais, ni chez les Grecs ni chez les Latins, il ait été honoré d'un culte public.] — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint FLAVIEN, [patriarche d'Antioche en 496,] qui, à cause du zèle avec lequel il défendit le concile de Chalcédoine, fut envoyé en exil par l'empereur Anastase. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN (Saint) succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien, et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de "Brigandage d'Éphèse". Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien, présent à ce jugement inique, en appela à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnements que par des coups de pieds et de poings; enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après, en 449.

FLAVIGNY (Valérien DE), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims, professeur en hébreu au Collége royal en 1630, naquit [à Villiers en Prayères,] dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris [le 29 avril] 1674, dans un âge avancé. C'était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége Louis-le-Grand. On prétendait, dans cette thèse, que, le système de Copernic étant contraire à l'Écriture et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigny voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume et du parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres, mais il cherchait trop à déprécier ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense* d'une thèse qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y avait dit que "l'épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise"; sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigny prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus et l'impression d'un caractère plus grand; parce que sans cela il y aurait plus de sept sacrements: conséquence que d'autres théolo-

giens admettent en disant que le sacrement de l'ordre, étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale, dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre sept. Cette apologie a été imprimée à Tournai, en 1668, in-4°. Il avait travaillé à la "Polyglotte" de Le Jay; [ce qui n'a pas empêché que dans la suite il n'en soit devenu un censeur des plus ardents.]

* FLAVIGNY (César-François DE), né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, mort le 11 décembre 1803, parvint au grade de lieutenant-colonel d'un régiment de dragons, obtint ensuite une compagnie dans les gardes-françaises, et devint maréchal de camp en 1788. Après le licenciement de la maison du roi, il se retira dans sa terre de Charmes près La-Fère. Il publia : | *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications,* traduit de l'italien d'Antoni, 1775, in-8°; | *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, traduite de l'anglais de Bowles, 1776, in-8°; | *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles-Quint, sur la conquête du Mexique*, 1778, in-12; | *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8°.

* FLAVIGNY (A.-L.-J.), fils unique du précédent, né en 1764, ayant obtenu une lieutenance dans les gardes-françaises, se rendit constamment auprès de Louis XVI, à chaque crise politique qui menaçait ses jours, fut arrêté après le 10 août 1792, resta près de 18 mois détenu dans la maison de Saint-Lazare, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 24 juillet 1794, comme complice de la conspiration des prisons, au moment où la chute de Robespierre allait le rendre à son père.

FLAVITAS, ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople après Acace, en 488, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople un papier blanc cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit Tillemont, dans ses "Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique", où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le même temps qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire. [Il n'occupa le siége que 4 mois.]

* FLAXMAN (John), sculpteur anglais, professeur à l'académie royale de peinture de Londres, et peintre du roi, né en 1734, passa la plus grande partie de sa jeunesse en Italie. On admire encore à Rome plusieurs de ses *Statues* et *Bas-reliefs*. De retour en Angleterre, il enrichit sa patrie de monuments remarquables par leur goût et par leur correction; peut-

être une critique sévère désirerait-elle dans ces compositions plus d'expression, plus de moelleux, de grâce et de fini. Ses principaux ouvrages comme sculpteur sont: | le beau *Mausolée du poète Collins*, dans la cathédrale de Chichester, | celui *de lord Mansfield*, dans l'abbaye de Westminster; | ceux *de lord Howe* et *du général Abercromby;* | la *Statue de sir Reynolds* et *de Washington*. Il publia: | *Série de gravures pour expliquer le poème d'Homère*, Londres, 1793, 2 vol. in-4°, 2e édition, 1805; donna aussi en 1805 | des *Séries de gravures pour l'Eschyle*, 2 vol. in-fol., *pour le Dante*, 2 vol. in-fol.; | et en 1817, *Deuxième Série de dessins pour illustrer et expliquer les Travaux*, *les Jours et la Théogonie d'Hésiode*, 1 vol. in-fol. Lord Elgin ayant enlevé, des monuments d'Athènes, des frises, des bas-reliefs et d'autres débris de sculpture antique, une commission fut nommée par le parlement pour juger le mérite de ces acquisitions. Ce fut d'après l'avis de Flaxman que ces différents objets, achetés par le gouvernement, devinrent propriété nationale.

* FLÉCHA (Matthieu), religieux carme, né à Prades en Catalogne vers la moitié du XVIe siècle, maître de chapelle de l'empereur Charles V, habita quelque temps la Hongrie. De retour dans sa patrie, il se retira dans l'abbaye des bénédictins de Solsona, où il mourut en 1604. On a de lui: | *Libro de musica de Punto*, Prague, 1581, in-4°; | *Divinarum completarum psalmi, lectio brevis, Salve Regina, cum aliquibus motettis*, Prague, 1581, in-4°; | *Las enseladas de Flecha, músico de capilla que fue de los serenisimos infantes de Castilla, recopiladas por Fr. Matheo Flecha su sobrino con algunas suyas y de otros autores por el mismo corregidas*, Prague, 1581.

* FLÉCHEUX, astronome et mécanicien, mort à Paris le 4 novembre 1793, à l'âge de 55 ans, a donné un *Planétaire* ou *Planisphère*, propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. On lui doit encore l'*Oxocosme* ou *Démonstration du mouvement annuel de la terre autour du soleil*, 1784, in-8°.

FLÉCHIER (Esprit), né [le 10 juin] 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans les lettres et la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation après la mort de son oncle, vint à Paris, [où il fut d'abord précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'état, dont la maison était fréquentée par les personnes les plus distinguées de la ville et de la cour; il y connut le duc de Montausier, qui lui procura la place de lecteur du Dauphin:] il se fit bientôt un nom célèbre comme bel-esprit et comme prédicateur. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Encouragé par ces récompenses, il fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux

généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis, l'un dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, l'autre dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornements dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talents, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687 par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était rempli d'hérétiques ; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier [le 16 février] 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 20,000 écus aux pauvres, [pour lesquels il avait déjà dépensé des sommes immenses dans la disette qui suivit l'hiver de 1709.] L'académie française s'était associé Fléchier après la mort de Godeau. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui : | des *OEuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses *Vers* français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse ; | l'Édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Graziani : "De casibus illustrium virorum", in-4°, avec une préface en latin ; le style en est aussi pur qu'élégant ; | des *Panégyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en un vol. in-4°, et en 2 tomes in-12 ; | un recueil d'*Oraisons funèbres*, en 1 vol. in-4°, et in-12. [Le genre des Oraisons funèbres est faible, et le XVIIe siècle en a fait un abus qui a tiré à conséquence. On élevait, sans le savoir, la cour à la hauteur de l'église.] Il y a [peut-être] moins d'élégance et de pureté de langage dans celles de Bossuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots ; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature ; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art ; [l'un était littérateur, l'autre théologien ;] | des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses *Oraisons funèbres* et ses *Panégyriques*. On y trouve de belles périodes, et très-peu de raisonnement. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore : aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il

prêchait avec un vieux goût et un style moderne; | *Histoire de l'empereur Théodose-le-Grand*, Paris, 1679, in-4°, estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros n'ont pas rendu justice à cet empereur, qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards ; | la *Vie du cardinal Ximenès*, en 2 volumes in-12, et 1 in-4°. Il peint ce cardinal comme un saint : l'abbé Marsollier dans son "Histoire de Ximènès", publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique; ce grand ministre avait été l'un et l'autre; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme; | des *Lettres*, 2 vol in-12. On y trouve des détails affligeants sur les excès des calvinistes, qui dès lors répandaient l'effroi partout, et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791 ; | la *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin d'Antoine Marie Fraziani, in-4° et 2 vol. in-12. Le traducteur avait donné auparavant une édition de l'original de cette Histoire, sous le nom de Roger Akakia ; | des *OEuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses *Mandements* et ses *Lettres pastorales*, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a joint différents *Discours*, *Compliments* et *Harangues*. L'auteur du "Dictionnaire critique", en 6 vol., lui attribue un "Recueil" manuscrit, formant 6 vol. in-fol., sur les antiquités du Languedoc; mais il est certain qu'il n'est pas de lui; c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé Aulné Rulman. On a donné une édition complète des *OEuvres de Fléchier*, à Nîmes, en 1782, en 10 vol. in-8°. Ses *Poésies latines* ont paru dans un Recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12. En 1791, le siége de ce grand homme fut souillé par un nommé Dumouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime.

*FLECKNOE (Richard), qu'on croit avoir été jésuite. A la révolution, on ôta à Dryden la place de poète lauréat pour la lui donner. Dryden s'en vengea par une satire intitulée "Mac Flecknoe." On a de lui quelques comédies, telles que, | *les Demoiselles à la mode ;* | *la Femme chaste*. Il mourut à la fin du XVIIe siècle.

FLEETWOOD (Guillaume), né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaître sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, le nomma chanoine de Windsor en 1702, puis évêque de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Inscriptionum antiquarum Sylloge*, Londres, 1691, in-8° ; | des *Sermons ;* | *Essai sur les miracles*, 1701, in-8° ; | *Chronicon pretiosum*, Londres, in-8° ; | *Explication* du XIIIe chapitre de l'Épître aux Romains. Sa "Vie" est à la tête de ses *Sermons*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLETWOOD, avocat de

la reine Elizabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses; celui-ci mourut en 1592. On a de lui : | *Elenchus annalium Edwardi V, Richardi III, Henrici VII* et *Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8°. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme anglicane; | *l'Office de juge de paix*, 1658.

*FLEISCHMANN (Jean-Martin), agronome saxon, né en 1747, à Schwarza dans le comté de Stolberg-Werningerode, mort le 16 juillet 1831, à l'âge de 84 ans, se voua de bonne heure à l'horticulture sous la direction de Putmann de Meiningen. Après quelques voyages scientifiques entrepris en Allemagne, on le nomma, en 1775, jardinier royal de la cour de Dresde, et en 1795 inspecteur en chef des vignobles du royaume. Ce fut lui qui fonda, en 1799, la société de Misnée pour la culture de la vigne. Les ouvrages de ce Nestor des écrivains saxons ont pour objet la botanique, la culture de la vigne et du mûrier, et l'art d'élever les vers à soie.

FLEMING ou FLEMMINGE (Richard), prélat anglais, né à Croston, dans le comté d'Oxford, vers la fin du XIVe siècle, fit ses études à Oxford, et embrassa avec chaleur l'hérésie de Wiclef; mais il devint bientôt son ennemi. Il apporta à renverser l'édifice la même ardeur qu'il avait mise à le construire. En 1420, Henri V le nomma à l'évêché de Lincoln, auquel le pape Martin V l'avait lui-même désigné. Cependant, lorsque ce même pape voulut le transférer à l'archevêché d'Yorck, Henri s'y opposa, et Fleming demeura évêque de Lincoln. Ce prélat mourut en 1430, après avoir fondé à Oxford le collége de Lincoln, pour de jeunes théologiens destinés à combattre les erreurs de Wiclef.

* FLEMING (Patrice), religieux observantin, né en 1599, d'une famille noble, dans le comté de Louth, en Irlande, fut envoyé à Douai, à l'âge de 13 ans, pour y faire ses études sous la direction de son oncle maternel, Christophe Cusack, supérieur des colléges irlandais en Flandre. Après avoir fait ses humanités, il se rendit à Louvain, où il embrassa la règle de saint François, dans le collége de Saint-Antoine de Padoue, qui appartenait à des franciscains de sa nation. Lorsque ses cours de théologie et de philosophie furent terminés, il se rendit à Rome avec le P. Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. En passant à Paris, il s'y lia d'amitié avec le P. Hugues Ward, et ils formèrent le dessein de recueillir les matériaux, pour composer les Vies des saints d'Irlande. Ils fouillèrent tous les deux dans toutes les bibliothéques qui furent à leur portée. Fleming fit de nombreuses recherches dans toutes les villes de France, d'où il passa en Italie et en Allemagne. Une partie de ces Vies fut publiée, quelques années après, par le P. Colgan, qui reconnaît avoir tiré un grand secours des recherches de Fleming et du P. Ward. Le P. Fleming, chargé d'enseigner la philosophie dans le couvent de Saint-Isidore de Rome, reçut quelque temps après le même emploi à Louvain. Il fut ensuite envoyé à Prague pour y

gouverner le couvent de l'Immaculée Conception. L'Allemagne était alors en feu; et le luthéranisme, appuyé par les armes victorieuses des Suédois, se répandait de tous côtés. Les armées suédoises et saxones faisaient souffrir une cruelle persécution aux catholiques, et surtout aux religieux. Prague étant menacé d'être investi après la bataille de Leipsick, le P. Fleming quitta cette ville avec le P. Mathias Hoav, son confrère, mais ils eurent le malheur de tomber entre les mains d'une troupe de paysans luthériens qui les massacrèrent impitoyablement. Moréri place cet assassinat au 7 novembre 1631. Wading, historien des frères mineurs, le recule de deux années; mais la prise de Prague, qui eut lieu en 1631, doit faire préférer la première date. On a de ce religieux : | *Collectanea sacra*, Louvain, 1667; | *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwel); | un *Abrégé du Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*.

* FLEMING (Robert), théologien écossais, né à Bathens, en 1630, mort le 25 juillet 1694, adopta les principes du calvinisme, et fut expulsé comme non-conformiste de la cure de Cambuslang, à laquelle il avait été nommé fort jeune, en exécution de l'acte publié à Glascow. Peu après la restauration, il fut même arrêté; mais, ayant obtenu son élargissement, il passa à Rotterdam, où il fut élu ministre de la congrégation écossaise. Il laissa : | le *Miroir de l'amour divin dévoilé*, 1691, in-8°. C'est un recueil de poésies religieuses; | *l'Accomplissement des Écritures*, ouvrage très-estimé, surtout des dissidents et des calvinistes.

*FLEMMING (Jacques-Henri, comte DE), favori et depuis premier ministre d'Auguste Ier, roi de Pologne, électeur de Saxe, naquit le 8 mars 1677, dans la Poméranie suédoise : et, quoique dès sa jeunesse il eût été attaché au Brandebourg et à la Saxe, la Suède le regardait toujours comme son sujet. On lui donna une éducation convenable à sa naissance. Il fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et ensuite à Utrecht, sous le célèbre Grævius. Ses études finies, il entra au service de Brandebourg, d'abord comme porte-drapeau, et eut peu de temps après une compagnie. En 1692, il entra comme lieutenant-colonel au service de Jean-Georges IV, électeur de Saxe. Ce prince étant mort, et Frédéric-Auguste lui ayant succédé, Flemming obtint un régiment, et accompagna en Hongrie le nouvel électeur, qui y commanda l'armée de l'empire pendant les campagnes de 1695 et 1696. En 1697, il fut envoyé en Pologne, où il agit si bien, qu'il fit élire roi son maître. Cette négociation lui valut la charge de maréchal-de-camp, et fut le fondement de sa fortune. En 1700, il fut fait lieutenant-général, et, en cette même qualité, il fit le siége de Riga, que Charles XII l'obligea de lever. En 1702, il fut blessé à la bataille de Clischoff. Le roi de Suède, qui était victorieux partout, et qui le regardait comme un sujet déloyal et traître à l'État, demanda long-temps qu'il lui fût livré. Flemming, sentant que la raison d'État le ferait sacrifier, prit le parti de se retirer en Prusse. De là il écrivit au roi Stanislas, avec lequel il avait été lié en Pologne, pour le sup-

plier d'obtenir du roi de Suède qu'il levât sa proscription. Stanislas en parla avec chaleur; il réitéra ses prières huit jours de suite : enfin il se jeta presque aux pieds de Charles, qui lui dit : « Mon frère, vous le voulez, je vous donne sa vie; mais souvenez-vous que vous vous en repentirez un jour.» En effet, Flemming servit depuis son maître, contre le roi Stanislas, beaucoup trop au-delà de son devoir. Peu de temps après Auguste le fit feld-maréchal, son premier ministre et grand-écuyer de Lithuanie. Il était à Dresde lors de l'étrange visite que fit le roi de Suède au roi de Pologne. Si Auguste n'avait pas eu plus de générosité que Flemming, Charles XII était arrêté. Après la défaite de Charles XII à Pultawa, Flemming contribua beaucoup au rétablissement d'Auguste sur le trône de Pologne. Il affermit l'alliance entre son maître et le célèbre tzar Pierre Ier; il fit la paix avec les confédérés, et conclut l'alliance avec le Danemarck. Le tzar et le roi de Danemarck lui conférèrent leurs ordres; il avait déjà celui de Pologne. Il assista comme ambassadeur au congrès infructueux de Brunswick, ensuite il fut à Hanovre, auprès de Georges Ier. Le roi de Suède, de retour de Bender, étant rentré en Poméranie, Flemming se donna de grands mouvements pour attirer le roi de Prusse dans l'alliance de son maître, et il réussit. La paix du Nord étant faite, il fut à Vienne, où il conclut le mariage du prince électoral de Saxe, depuis électeur du roi de Pologne avec l'archiduchesse aînée de l'empereur Joseph. Il avait épousé une Sapieha; sur la fin de ses jours, il fit casser son mariage pour épouser une Radziwill, dont il eut un fils qui avait dix-huit mois quand il mourut à Vienne, où il était retourné en ambassade. On prétend que sa succession montait à seize millions d'écus, sans compter ce qu'il avait dépensé pendant la splendeur de sa fortune qui a duré environ trente ans. Son fils mourut peu de temps après lui; et comme il ne l'avait point substituée, cette fortune, immense passa à son épouse qui, en se remariant, en porta la plus grande partie dans une maison étrangère. Flemming était fier et d'une ambition démesurée. Il était généreux par ostentation, et voulait que toutes ses actions fissent de l'éclat. Vigilant, laborieux, infatigable, dormant peu; quelque débauche qu'il eût faite, deux heures de sommeil lui suffisaient pour se remettre; il travaillait sans se fatiguer, et avec tant d'aisance, qu'il semblait se faire un jeu des plus grandes affaires.

* FLESSELLES (Jacques DE), conseiller d'état et maître honoraire des requêtes, né vers 1730, était au commencement de la révolution prevôt des marchands de Paris. Lorsque la première insurrection éclata, le 12 juillet 1789, on établit, à l'Hôtel-de-Ville, deux autorités municipales, dont on forma bientôt un comité central présidé par le prevôt des marchands. Flesselles crut pouvoir, dans cette position, continuer ses rapports avec la cour et l'autorité militaire, sous la direction du baron de Bezenval, qui lui avait fait connaître son projet de défendre la Bastille. Garan de Coulon, l'un des électeurs, l'ayant

interpellé sur ces dangereux rapports, d'une manière très-imprudente, devant une populace furieuse, la colère s'empara de ces têtes déjà très-échauffées, et le malheureux Flesselles, interdit, balbutia en voulant prouver son innocence. On lui signifia qu'il fallait aller au Palais-Royal, et que là il serait entendu. « Eh bien, dit-il, allons au Palais-Royal. » Il se leva aussitôt de son siége, et sortit de l'Hôtel-de-Ville, environné d'une foule immense. Mais à peine fut-il au bas de l'escalier, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet à bout portant. La populace, se précipitant aussitôt sur son cadavre, en sépara la tête, qui fut portée au Palais-Royal, au bout d'une pique, tandis que le tronc était traîné dans la boue par une horde de cannibales. Cet assassinat fut commis le 14 juillet 1789. Flesselles fut la première victime de la populace, que l'impunité engagea bientôt à multiplier ces horribles attentats.

FLETCHER (Gilles), poète anglais et bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelques commissions en Écosse et en Allemagne, par la reine Élizabeth, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur en Moscovie [en 1588, auprès du tzar Fedor Ivanowitz, qui le reçut fort mal, d'après la fausse nouvelle que l'Armada espagnole avait détruit la flotte anglaise. Fletcher s'empressa de retourner à Londres, où il publia l'ouvrage suivant : *Manière de gouverner des empereurs de Russie ou de Moscovie, avec les mœurs et les modes des peuples de cette contrée*, Londres, 1530, 1663, in-12. L'auteur ne se montre pas favorable aux Russes, qui étaient alors un peuple à demi barbare.] Il était secrétaire de la cité de Londres, trésorier de Saint-Paul, quand il mourut en 1610.

FLETCHER (Jean), neveu du précédent, poète tragique anglais, mort à Londres, en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakespeare, dans la carrière dramatique, et obtint un des premier rangs après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une *Tragédie*, dans laquelle il y avait une conspiration contre la vie d'un roi, des gens qui passaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit ensuite en prison ; mais on reconnut bientôt que le conspirateur ne tuait les rois que sur le théâtre. [On a réuni ensemble, Londres, 4 gros vol. in-8°, les *OEuvres dramatiques de Ben-Jonhson et celles de Beaumont et de Fletcher*, les dernières d'après le texte, et avec les notes de Colman. (*Voyez* BEAUMONT François.) Fletcher travaillait toujours avec son ami François Beaumont. Ses meilleures pièces sont : *Le Fat*, *le Capitaine*, *Quatre pièces en une* ; *l'Ennemi des Femmes* ; *les Itapares* ; *les Deux illustres parents* ; etc. Shakespeare l'aida dans cette dernière pièce.]

*FLEURANGES (Robert DE LA MARCK, seigneur DE), maréchal de France, l'un des plus braves guerriers de son siècle, né à Sedan en 1490, s'exerça dès l'enfance à monter à cheval, à manier l'épée et la lance. Ayant été présenté à l'âge de dix ans, par son père, à Louis XII, ce prince fut charmé de son air guerrier, et le plaça près du comte d'Angoulême (Fran-

çois Ier). Il fit les campagnes d'Italie sous Louis XII, et donna partout des preuves d'intrépidité et de sang-froid, notamment à la prise de Vérone, en 1511. Après s'être emparé d'Alexandrie, Fleuranges se joignit à l'armée qui fit le siége de Navarre. Les assiégés ayant fait une sortie vigoureuse, les Français furent mis en déroute; Fleuranges, après des prodiges de valeur, fut trouvé dans un fossé parmi les morts, tout couvert de blessures. Lorsque François Ier, à son avénement au trône, voulut faire valoir ses prétentions sur le Milanais, Fleuranges l'accompagna dans cette expédition, contribua beaucoup à la victoire de Marignan, et se rendit maître de Crémone après cette brillante journée. A la funeste bataille de Pavie, il fut fait prisonnier, et conduit au château de l'Écluse, en Flandre, où l'empereur, par suite de la haine qu'il portait à son père, Robert de La Marck, le retint prisonnier pendant plusieurs années. Nommé maréchal de France, il fut chargé, en 1536, de la défense de Péronne, assiégée par le comte de Nassau. Quoique la place fût en mauvais état, et que l'artillerie ennemie eût déjà fait brèche, il repoussa quatre assauts, et le comte de Nassau fut obligé de lever le siége. L'année suivante, se rendant à Sedan, il fut arrêté par la fièvre à Longjumeau, et y mourut au bout de quelques jours, en décembre 1537. Le maréchal de Fleuranges avait épousé la nièce du cardinal d'Amboise. Il rédigea, pendant sa captivité au château de l'Écluse, l'*Histoire des choses mémorables advenues au règne de Louis XII et de François Ier, depuis 1449 jusqu'en l'an 1521*. Le style en est simple et naïf. Il s'y désigne sous le nom d'un "jeune aventureux". L'abbé Lambert a publié ces *Mémoires* avec des notes historiques et critiques, Paris, 1755, in-12.

* FLEURET (Madame Élizabeth), née à Paris le 10 juin 1725, était fille d'un contrôleur au service du duc d'Orléans. Entrée chez les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, elle devint maîtresse des novices. C'est le fruit de son expérience qu'elle déposa dans son *Guide des supérieures*, 1 vol. in-12, 1786, ouvrage que l'abbé Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, se plaisait à citer dans ses conférences, et que l'abbé Démontis a revêtu d'une approbation très-favorable. Elle a laissé aussi une suite à ce livre : ce sont des *Avis aux supérieures sur la direction spirituelle des religieuses et des novices*, et des *Entretiens spirituels et familiers*, qui formeraient peut-être trois volumes, et dont la publication serait utile.

* FLEURET, ancien professeur d'architecture de l'école royale militaire de Paris, mort le 1er janvier 1817, est auteur | de *l'Art de composer des pierres factices aussi dures que le caillou*, | et de *Recherches sur la manière de bâtir des anciens*, 1808, in-4°, avec un vol. de planches.

* FLEURIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie et évêque d'Orléans, né à Paris en 1662, mort le 11 janvier 1733, fut évêque d'Aix en 1698. Il passa à l'évêché d'Orléans en 1705, et eut en même temps l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, ordre de Prémontré. A son avénement au

siége d'Orléans, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat, doué d'une chasteté admirable, possédait à un degré éminent toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastique. Il fonda à Orléans plusieurs établissements utiles, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Il laissa des *Réglements* et *Avis synodaux*, extraits des synodes qu'il avait tenus.

* FLEURIAU (Thomas-Charles), jésuite qui vivait vers la fin du XVIIe siècle, a laissé : | *Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant* (avec le P. Monier), Paris, 1712, et années suivantes; | *Etat présent de l'Arménie*, ibid., 1694, in-12; | *Etat des missions de la Grèce*, ibid., 1695, in-12. —*FLEURIAU (Bertrand-Gabriel), aussi jésuite, né en 1693, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | *Relation des conquêtes faites dans les Indes*, par D.-P.-M. d'Alméida, traduit de l'italien, Paris, 1749, in-12; | *Vie du P. Claver*, ibid., 1751, in-12; | *Principes de la langue latine, mis dans un ordre plus clair et plus exact*, ibid., 1754, in-12, souvent réimprimés. —*FLEURIAU (Jean-François), autre jésuite, né à Reims en 1700, est auteur d'un *Poème latin sur la Convalescence de M. le Dauphin*, Paris 1752, in-4°. —*FLEURIAU (Alexandre), prêtre, n'est connu que pour avoir publié en une grande feuille le *Jeu des Lettres de l'alphabet*, etc.

* FLEURIEU (Charles-Pierre CARET, comte DE), membre de l'Institut et du bureau des longitudes, né à Lyon en 1738, d'une famille distinguée, entra dans la marine à l'âge de treize ans. Il servit pendant la guerre de sept ans. La paix de 1763 lui donnant du loisir, il exécuta avec le célèbre Berthoud une *Horloge marine* qui, à l'exception d'un essai de Julien Leroi, fut la première qui eût été fabriquée en France. L'essai en fut fait en 1768 sur la frégate « l'Isis », commandée par Fleurieu lui-même, alors lieutenant de vaisseau; et son heureux résultat fit admettre les *Horloges marines* dans tous les vaisseaux du roi. En 1776, il fut appelé à la direction des ports et arsenaux de la marine, et c'est dans cette place qu'il eut occasion de rendre à la patrie des services importants. Il rédigea presque tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778; ce fut encore lui qui prépara ceux des découvertes de La Peyrouse et d'Entrecasteaux. Appelé au ministère de la marine, le 27 octobre 1790, il le quitta au bout de sept mois à cause des entraves qui gênaient son administration dans ces circonstances difficiles. Le roi lui donna alors une nouvelle marque de sa confiance, en le plaçant auprès du dauphin en qualité de gouverneur; mais, après la funeste journée du 10 août 1792, il fut obligé de se retirer, et vécut dans la retraite jusqu'en 1797, qu'il fut nommé au conseil des anciens. En 1800 il fut appelé au conseil d'état, nommé sénateur en 1806, et mourut le 18 août 1810. Il laissa : | *Voyage fait par ordre du roi en* 1768 *et* 1769, *pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1773, in-4°, 2 vol. fig.; | *Découvertes des Français*

dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, Paris, imprimerie royale, 1790, in-4°. Il y prouve l'existence jusqu'alors problématique des îles Salomon, découvertes par l'Espagnol Mindana, et vues ensuite par le capitaine Surville, qui les avait nommées Terre des Arsacides; | *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 1791, et 1792, *par Etienne Marchand*, Paris, 1798, 4 vol. in-4°. Cette relation est précédée d'une Introduction savante sur l'histoire de toutes les navigations à la côte nord-ouest de l'Amérique, et suivie d'une discussion très-propre à jeter de grandes lumières sur les découvertes de Drake et de Roggewin. Le 4e volume contient un grand nombre de cartes hydrographiques.

*FLEURIOT-LESCOT (J.-A.-C.), séide dévoué de Robespierre, naquit à Bruxelles vers 1760. Forcé de quitter son pays lors des premiers troubles du Brabant, il vint exercer à Paris, avec peu de succès, la profession d'architecte. A la révolution, il se rangea parmi les plus furieux démagogues. Après avoir débuté par haranguer la populace dans les rues, il fut admis dans les sections de la capitale et dans les clubs des jacobins. C'est dans cette monstrueuse association que Robespierre alla le chercher pour en faire un maire de Paris. Fleuriot avait déjà été substitut de l'accusateur public près le tribunal révolutionnaire, et il s'était montré digne d'occuper la nouvelle dignité dont le tyran le revêtait. Mais, à peine fut-il entré en fonctions, que Robespierre fut terrassé par le parti dominant. Fleuriot, ayant appris cette nouvelle, court à la maison commune, rassemble les officiers municipaux, fait sonner le tocsin, ordonne qu'on ferme les barrières, et fait défendre les approches de l'hôtel-de-ville par plusieurs pièces de canon. Robespierre, qui venait d'être arrêté, y fut amené dans ce moment par les gendarmes. Fleuriot lui rend la liberté, et, le faisant asseoir dans un fauteuil, il le proclame le « Sauveur de la patrie », en exigeant en même temps des officiers municipaux le serment de mourir pour sa défense. Il envoie ensuite des agens dans toutes les sections pour y soulever un parti en faveur du « Sauveur de la patrie ». Malgré la rapidité de ces démarches, tout fut inutile, la convention avait déjà mis hors la loi Robespierre et ses principaux satellites. Effrayés par cet arrêt terrible, ils n'osèrent rien tenter. Fleuriot, conduit à l'échafaud avec son protecteur et treize de ses complices, le 28 juillet 1794, n'avait alors que 33 ans.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie, né à Paris le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, [fit ses études à Louis-le-Grand, chez les jésuites, qu'il a chantés en beaux vers latins,] et suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. [Ce fut peut-être la cause de ses erreurs, qu'il eut le bon esprit de réparer.] L'amour de la retraite et de l'étude lui donna du goût pour l'état ecclésiastique; il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri en 1689. Associé de Fé-

nélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrément, et par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talents ; il sut les récompenser. Il lui donna, en 1706, le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye de Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus relevées, il les aurait eues ; mais son désintéressement égalait ses autres vertus ; il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui, en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé par tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83e année. Il était de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont : | *Mœurs des Israélites,* livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'Ancien Testament ; | *Mœurs des chrétiens,* ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y est unie à un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien, à un discernement, à des lumières et à des vues qui ravissent le savant et le philosophe ; | *Histoire ecclésiastique,* en 20 vol. in-12 et in-4° (ou 15 vol. in-4°, 1777). Le premier, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Église ; et le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière ; il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbé et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier volume de l'excellente Critique du P. Pagi, en 4 tom. in-fol. Dom Ceillier et les auteurs de "l'Histoire de l'Église gallicane", ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détails, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie ; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, imprimés séparément en 1 vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force ;

on y trouve d'excellentes choses; mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison. (*Voyez* Honoré de Sainte-Marie, et Housta.) On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive Eglise, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles: comme si la discipline de l'Eglise n'était pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs! On ne peut trop respecter la primitive Eglise; mais la haute idée qu'on en a ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissait pas de se glisser des relâchements, et dans l'Eglise des derniers siècles, parmi des relâchemens qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de sainteté. Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que « si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas ». Croyez-vous que l'Eglise a le droit de régler sa discipline, et sur la pénitence, et sur les appels, et sur les institutions canoniques, et sur les exemptions, et sur tout autre objet religieux? Répondez oui" ou "non". Si vous dites "oui", h bien! attendez donc qu'elle ait substitué la règle ancienne à la règle plus récente; si vous dites "non", il est d'un imbécile de nous proposer comme un retour aux règles de l'Eglise, ce que l'Eglise n'a pas le droit de régler. (*Voyez* Morin, Thomassin.) L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9e *Discours* sur les libertés de l'Eglise gallicane, qui se trouve le 12e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures, des notes sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenait pas. [Depuis quelques années, le manuscrit autographe de ce *Discours* étant tombé entre les mains de l'abbé Emery, il en a formé un volume de "Nouveaux opuscules", Paris, 1807, in-12. La pièce la plus importante de ce recueil est le fameux *Discours*. Emery a fait imprimer en caractères romains le texte du manuscrit autographe, et en caractères italiques les morceaux supprimés ou altérés; les parties correspondantes, substituées par l'éditeur de 1763, sont placées en notes.] On a donné une "Table des matières" pour l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et la Continuation du père Fabre, ouvrage fanatique et fruit de l'esprit de secte (*voyez* Fabre), en 1 vol. in-4°, et 4 vol. in-12. La dernière édition de cette Histoire est celle de Nîmes, en 25 vol. in-8°, 1779-1780. Traduite en latin, elle a été continuée par le père Alexandre de Saint-Jean-de-la-

Croix, carme déchaussé. Cette Continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des jésuites; les contes les plus absurdes, ceux mêmes que les protestants et les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par Mangold, dans une critique publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8°. | *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12, ouvrage fort abrégé, mais rempli de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui aient paru répréhensibles. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. | *Catéchisme historique*, in-12, ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact; Paquot en a donné une édition avec des notes et quelques changements. Le ton en est sec, sans onction et sans intérêt. | *Traité du choix et de la méthode des études*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites;* | *Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé; | la *Vie de la mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grâce, in-12; | l'*Histoire du droit français*, in-12; livre très-insuffisant. On la trouve aussi à la tête de "l'Institution" de d'Argou son ami. | *Traité du droit public*, 2 vol. in-12, 1769. Ouvrage posthume, et auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli les *Opuscules* de Fleury à Nîmes, en 1780, en 5 vol. in-8°. [Ces *Opuscules* contiennent tous les ouvrages de Fleury, à l'exception de l'*Histoire ecclésiastique*. A ceux déjà indiqués, il faut ajouter: | *Discours sur la prédication;* | *Réflexions sur Machiavel;* | *Le Soldat chrétien;* | *Discours sur la poésie, et notamment sur celle des Hébreux;* | *Portrait du duc de Bourgogne;* | *Lettres sur la justice;* | *Mémoires pour le roi d'Espagne;* | *Pensées tirées de saint Augustin;* | *Discours académiques;* | deux *Lettres en vers latins*, etc.]

*FLEURY (Julien), professeur d'éloquence au collége de Navarre, devint chanoine de Chartres, et mourut le 13 septembre 1725. Il dut son canonicat aux *Commentaires*, qu'il fit pour l'usage du Dauphin, *sur Apulée*, 1688, 2 vol. in-4°, où il prit le titre de "Julianus Floridus". Il en fit aussi sur Ausone, dont l'impression fut interrompue, à cause des obscénités répandues dans cet auteur. L'édition ne parut qu'en 1730, par les soins de l'abbé Souchay.

FLEURY (André-Hercule DE), naquit à Lodève [le 22 juin] 1653, et fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt. Il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma, en 1698, à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre long-temps », lui dit ce prince; « mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul

ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur de Bossuet et de Fénelon dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le "Bien-Aimé" de la France. En 1726 il fut fait cardinal, et bientôt après, son élève le plaça à la tête du ministère. Il avait alors plus de 76 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736 par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers moments du cardinal de Fleury. Il mourut [à Issy, dans sa maison de campagne, le 29 janvier 1743,] dans sa quatre-vingt-dixième année, avec la douleur de n'avoir vu dans cette dernière guerre que des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos ; car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine ; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qu'il mettait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire de vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer et même craindre les esprits actifs et profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes, et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux jansénistes, c'est qu'il était persuadé qu'en matière de religion toute nouveauté était à redouter, et que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Eglise, celle-ci était peut-être la plus dangereuse. «Un ministre, dit l'éloquent auteur de son Oraison funèbre, guidé par ses grandes vues de politique sage et vertueuse, n'aurait-il pas démenti tous ses principes, s'il avait négligé les intérêts de la religion, affligée parmi nous par tant de divisions fatales? Jours de présomption et d'indocilité, où, par un raffinement de souplesse et de dissimulation profonde, l'erreur, vaste et hardie dans ses projets, timide et mesurée dans ses démarches, condamne l'Eglise et ne la quitte pas, reconnaît l'autorité et ne plie pas, dédaigne le joug de la subordination et ne le secoue pas, respecte les pasteurs et ne les suit pas, dénoue imperceptiblement les liens

de l'unité et ne les rompt pas; sans paix et sans guerre, sans révolte et sans obéissance.» Le cardinal de Fleury n'était pas porté à faire de la peine; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva, dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit : le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse. [Ce cardinal est auteur d'un *Avis* qui précède les "Œuvres spirituelles", de Fénelon, en 4 vol. in-12, 1740; et il a travaillé, avec l'abbé Le Grand et l'abbé des Thuileries, à la *Description historique de la France*, in-fol. 1722. — Une sœur de ce cardinal, Marie de Fleury, avait épousé Bernardin de Rosset, dont le fils devint duc de Fleury, en 1736, et mourut en 1748. Celui-ci eut un fils, Pierre-Augustin-Bernardin de Rosset, qui fut évêque de Chartres, et aumônier de la reine. Il est mort en 1780, à 63 ans, après avoir honoré l'épiscopat, par ses vertus, pendant 34 ans. Son frère aîné a continué la postérité.]

*FLEURY-Ternal (Charles), jésuite, né à Tarn en Dauphiné l'an 1692, mort vers 1750, est autuur des ouvrages suivants: | *la Vie de St Bernard, archevêque de Vienne*, Paris, 1722, in-12; | *Histoire du cardinal de Tournon, ministre de France sous quatre de nos rois*, Paris, 1728, in-8°.

*FLEURY (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né en 1698 à Besançon, mort chanoine de cette même ville en 1754, est auteur des ouvrages suivants: | deux *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, imprimée dans le "Mercure", 1741, 1742; | *Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté*, depuis 1746 jusqu'à 1753, 8 vol. in-8°.

* FLEURY (Jean Omer Joly de), mort en 1755, chanoine de Paris, a donné, en 1746, la *Science du salut*, tirée des "Essais de Morale" de Nicole.

*FLEURY (François-Michel) autre ecclésiastique, né à Lençon, vers le milieu du XVIIIe siècle, mort en 1781, ne doit la place qu'il occupe dans les biographies qu'à l'obstination bizarre qu'il mit à se faire servir la messe par la nièce de son vicaire. L'évêque du Mans l'ayant interdit pour ce fait, il publia dans le journal ecclésiastique du mois d'avril 1774, la question suivante : *Si une femme, au défaut d'hommes, peut répondre la messe.* Trois mois après il inséra lui-même une réponse affirmative dans le même journal. Comme une critique manuscrite de cette solution courait dans le pays, l'abbé Fleury publia une brochure intitulée *Réponse de la messe par les femmes, en réponse à une lettre anonyme*, 1778, in-8°.

*FLEURY (Marie-Maximilien-Hector de Rosset de), de la même famille que le cardinal de ce nom, naquit vers 1770. Renfermé en 1793 dans la prison du Luxembourg, en vertu de la loi des suspects, il conserva d'abord toute sa gaieté naturelle; mais, ayant vu périr ou proscrire toute sa famille, le désespoir s'empara de lui, et il écrivit à Dumas, pré-

sident du tribunal révolutionnaire, le billet suivant : « Homme de sang ! égorgeur ! cannibale ! monstre ! scélérat ! tu as fait périr ma famille ; tu vas envoyer à l'échafaud ceux qui paraissent aujourd'hui devant ton tribunal ; tu peux me faire subir le même sort, car je te déclare que je partage les mêmes sentiments. » Dumas, en recevant cette lettre, dit à Fouquier-Tainville à qui il la présenta : « Voilà le billet doux qu'on m'écrit, je t'invite à en prendre lecture. Que faut-il répondre à celui qui me l'adresse ? — Ce monsieur me paraît bien pressé, répondit Fouquier ; eh bien ! nous allons le satisfaire », et aussitôt il envoya chercher Fleury par des gendarmes. Il fallait un prétexte pour le condamner ; ces monstres l'eurent bientôt trouvé ; on le mit parmi cinquante autres accusés, et on le condamna à mort comme assassin de Collot-d'Herbois, de complicité avec des personnes qu'il n'avait jamais connues ; il y avait alors 8 mois qu'il était en prison, et il y en avait à peine un qu'on avait tenté de se défaire de Collot d'Herbois. Il fut habillé, comme tous ceux qui étaient accusés de ce prétendu crime, d'une chemise rouge, et conduit à l'échafaud le 18 juin 1794.

*FLEURY, député des Ardennes à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Après la session, il fut nommé commissaire du directoire.

FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parents l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrandt ; Flinck se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire 8 grands *Tableaux* historiques, et 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

* FLINDERS (Mathieu), navigateur anglais, né à Donington dans le Lincolnshire, fit successivement plusieurs voyages pour la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande ou Notasie, et en écrivit la relation en anglais sous ce titre : *Voyage aux terres australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays, et exécuté pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4°, avec un atlas. Flinders mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille de son ouvrage et avant sa publication. Ce *Voyage* ne renferme presque que des détails nautiques, et place ce navigateur au nombre des meilleurs marins de son temps et des hydrographes les plus distingués.

* FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON DE), littérateur immoral, né à Reims en 1757, mort en 1806, était conseiller en la cour

des monnaies au commencement de la révolution, qui le priva de sa charge. Il fit néanmoins servir sa plume à propager les opinions anarchiques, resta long-temps oublié malgré ses efforts, et n'obtint qu'en 1802, par la protection de Fontanes, la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins. On a de lui : | *Voltaire*, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, Paris, 1779, in-8°. | *Fragments d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8°. | *Poèmes et Discours en vers*, lus et mentionnés aux séances publiques de l'académie française, 1782, in-8°. | *Le réveil d'Epiménide à Paris*, ou *les Etrennes de la liberté*, comédie en 1 acte et en vers, 1790, in-8°; | *Le mari directeur*, ou *le Déménagement du couvent*, comédie en 1 acte en vers, 1792; | *La jeune hôtesse*, comédie en trois actes et en vers, imitée de la *Locondiera* de Goldoni, 1792, in-8°; | *La Papesse Jeanne*, comédie en 1 acte, représentée de 1790 à 1793, etc.; | *Les Voyages de l'opinion*, Paris, 1789 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que cinq numéros. De Flins fut l'éditeur des "Œuvres" du chevalier Bertin, 1785, 2 vol. in-8°, et l'un des collaborateurs du journal « le Modérateur », à la rédaction duquel présidait Fontanes.

* FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1723, mort le 9 juillet 1782, fut élève de Laurent Cars, et membre de l'académie royale de peinture. Ses principales estampes sont | une *Sainte famille*, d'après Jules Romain; | le *Paralytique servi par ses enfants*; | l'*Accordée de village*; | le *Gâteau des rois*, tous trois d'après Greuse; | une *Tempête* d'après Vernet; | deux *Sacrifices*, d'après Vien; | *Adam et Eve*; | *Notre Seigneur à la piscine*, d'après Dietrich, etc.

FLODOARD, ou FRODOARD, historien, né à Epernai en 893, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Reims, et ensuite curé de Cormicy et de Coroy-lès-Hermouvilles, a laissé une *Chronique* et une *Histoire de l'Eglise de Reims*. Sa *Chronique*, généralement estimée des savants, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée : elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événements intéressants et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meilleure source. Son *Histoire* comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage, curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de Georges Colvener, in-8°, Douai, 1617. On a encore de lui : | les *Vies des saints de la Palestine*, *d'Antioche et d'Italie*, en vers; | l'*Histoire des patriarches, des apôtres et des souverains pontifes jusqu'à Léon VII*. On conservait cet ouvrage en manuscrit chez les PP. carmes déchaussés, à Lille, avec des dissertations et des notes du P. Honoré de Sainte-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

* FLOGEL (Charles-Frédéric), professeur de philosophie à l'académie des jeunes nobles de Lei-

gnitz, né à Jauer en Silésie, en 1729, mort en 1788, s'attacha à l'histoire de la littérature et se proposait de la suivre dans toutes ses parties. Il est auteur | d'une *Introduction à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8°; | *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8°. Elle a été traduite en italien et publiée à Pavie en 1788; | *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8°. Les 3 premiers volumes traitent du comique en général et de la satire chez tous les peuples anciens et modernes; le 4e est destiné à la comédie; | *Histoire du comique grotesque*, 1788, in-8°, qui fut suivie de l'*Histoire des fous en titre d'office*, et de l'*Histoire du burlesque*. Ces trois ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Toutes ces productions, écrites en allemand, jouissent d'une certaine réputation.

FLONCEL (Albert-François), avocat au parlement, censeur royal, membre de plusieurs académies d'Italie, né à Luxembourg, en 1697, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco, en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères, en 1739, sous Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres [le 15 septembre] 1773. Sa bibliothèque, composée de 11,000 vol. en langue italienne, a été vendue après sa mort. On en a fait un catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. — Madame FLONCEL (Jeanne-Françoise DE LAVAU), morte en 1764, à 49 ans, avait traduit les deux premiers actes de l'"Avocat vénitien", de Goldoni, 1780, in-12. [M. Roger a terminé la traduction de cette comédie, jouée aux Français en 1812, et qui lui valut le fauteuil académique.]

* FLOOD (Henri), membre du parlement d'Angleterre, né en 1732, et mort le 2 décembre 1791, était fils du chef de justice du tribunal du banc du roi en Irlande. Après avoir fait des études peu brillantes au collége de la Trinité de Dublin, puis à l'université d'Oxford, il crut que ses richesses lui donnaient assez d'esprit. Son gouverneur, le docteur Markham, pour le détromper, lui fit faire la connaissance de jeunes gens fort instruits. Flood, rougissant de son ignorance, répara le temps perdu. Élu en 1749 membre de la chambre des communes en Irlande, il se distingua par une éloquence brillante, et par la persévérance qu'il mit à soutenir toutes les mesures qu'il regardait comme utiles à son pays. Son adhésion et son opposition alternatives aux mesures ministérielles lui attirèrent le reproche de versatilité. Elu en 1783 membre du parlement anglais pour la ville de Winchester, il représenta le bourg de Seaford dans la session suivante. Le dernier *Discours* qu'il prononça dans le parlement anglais en 1790 avait pour objet une réforme dans la représentation parlementaire. Il mourut d'une pleurésie qu'il contracta en travaillant à éteindre un incendie qui s'était manifesté dans un de ses bureaux. L'éloquence de Flood était remarquable par la force du raisonnement, par la pureté et la richesse de son style, plein d'images et d'allusions classiques. Il excellait surtout dans la réplique, et malheur à l'adversaire qui provoquait ses sarcasmes! On a imprimé plusieurs de ses *Discours* prononcés dans le

parlement. Dans ses moments de loisir il s'occupait aussi de poésie. On a de lui : | des *Vers sur la mort de Frédéric, prince de Galles*; publiés dans la collection d'Oxford en 1751 ; | une *Ode sur la Renommée*, 1785, in-8; la *Traduction* de la première Ode pythique de Pindare, 1785.

* FLOR (Roger), né à Tarragone, le 14 juillet 1262, prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelonne, dans la maison de cet ordre. Etant passé en Palestine à l'époque des dernières croisades avec plusieurs chevaliers catalans, il s'établit à Saint-Jean-d'Acre; mais, les infidèles ayant assiégé cette place, elle fut prise d'assaut en 1291. Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes, et battit souvent les flottés de l'ennemi. Il se rendit ensuite en Sicile, au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de cette île aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de deux mille Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples), avec le titre de césar. Il combla également d'honneurs et de richesses les principaux officiers de Roger, et notamment le comte d'Entenca, qu'il éleva à la dignité de Magne-duc (généralissime des armées de terre et de mer). Mais, ayant ensuite coupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer de son trône, il le fit assassiner une nuit (le 23 avril 1306), pendant que celui-ci passait à l'appartement de sa femme. Le comte d'Entenca, arrêté en même temps, fut condamné à mort. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général. C'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégâts qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs, comme le prétendent quelques historiens.

FLORE, déesse des fleurs, nommée chez les Latins, « Flora », et chez les Grecs, « Chloris », épousa Zéphire, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs. Son culte passa des Grecs aux Sabins, et des Sabins aux Romains. On la représentait ornée de guirlandes et couronnée de fleurs.

FLORE, ou FLORIS, ou FRANC-FLORE (François), naquit à Anvers, en 1520. Ce peintre, le Raphaël de la Flandre, était fils d'un tailleur de pierres, et avait appris la sculpture sous son oncle, Claude Flore, jusqu'à l'âge de 20 ans. La réputation de Lambert Lombard, habile maître, l'attira alors à Liége, où il devint un des principaux élèves de ce peintre. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses *Tableaux*. Il divisait la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre,

l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement: « Le travail est ma vie, et le jeu est ma mort. » Il mourut en 1570, à 50 ans.

*FLOREBELLO (Antoine), de Modène, évêque de Lavellino, mort en 1558, fut l'ami du cardinal Sadolet, dont il a écrit la *Vie*. On a de lui : | *De auctoritate summi pontificis Ecclesiæ capitis;* | *De concordiâ ad Germanos;* | des *Discours;* | et des *Lettres de Pie V*, dont il fut secrétaire, Anvers, 1640.

*FLORENT, dit "Bravonius", moine de Worchester dans le XIIe siècle, composa une *Chronique des chroniques*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1118, continuée par un moine du même monastère, jusqu'en 1163.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé l'épouse d'un gentilhomme, nommé Gérard de Velsen, il fut tué et percé de trente-deux coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier, ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné pendant 40 ans. Il laissa sept fils et quatre filles, de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de Hugues de Châtillon.

* FLORENT, chartreux de Louvain, dans le XVe siècle, a composé en flamand un ouvrage de l'*Institution chrétienne*, traduit en latin par le cordelier Nicolas Zeger, et depuis par Laurent Surius.

FLORENT (François), d'Arnai-le-Duc, professeur en droit, à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville, en 1650, a laissé des *Ouvrages de droit canon*, que Donjat publia in-4°, en deux parties, 1679. La "Vie" de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité et ses lumières, est à la tête de ses ouvrages.

FLORENTIN (Saint), premier abbé du monastère que fonda à Arles, en 548, saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert, mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification, pendant 3 ans et demi. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, étaient dans l'église paroissiale de cette ville. On lisait, sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie dont tout le mérite consiste en une combinaison qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

* FLORÈS (André), poète espagnol, né à Ségovie en 1484, mort en 1560, se livra particulièrement au genre lyrique, et laissa quelques ouvrages fort estimés de ses contemporains. On trouve quelques *Pièces* de ce poète dans

les divers "Recueils de poésies castillanes".

* FLORÈS (Louis), dominicain et missionnaire, né en 1570 à Gand, brûlé vif au Japon en 1622, a laissé une *Relation de l'état du Christianisme dans le Japon, jusqu'au 24 mai* 1622.

* FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid, le 14 février 1701, prit, à l'âge de 14 ans, l'habit de religieux, dans l'ordre de Saint-Augustin, et se fit bientôt distinguer par ses talents, comme par sa piété. Après avoir professé la théologie pendant plusieurs années avec le plus grand succès, il se livra à l'étude de l'histoire sacrée et profane, et acquit une grande connaissance des antiquités. Ce savant religieux mourut à Madrid, le 2 août, ou selon d'autres, le 5 mai 1773. On a de lui : | *Cours de théologie*, 5 vol. in-4°; | *Clave historical*, Madrid, 1743, in-4°; ouvrage dans le genre de l'"Art de vérifier les dates", et remarquable par la méthode et l'exactitude qui y règnent. La huitième édition est de 1764. | *La Espana sagrada*, o *Teatro geografico-istorico de la Iglesia de Espana*, Madrid, depuis 1747, jusqu'en 1779, 29 vol. in-4°, continuée d'abord par le P. Bisco, qui donna le 30e vol. en 1775, et le 3e en 1786; et ensuite par le P. Fernandez, qui en publia trois autres, ce qui porte l'ouvrage à 34 vol. C'est une histoire complète de l'Église d'Espagne, recommandable par la certitude des faits et une judicieuse critique. Les uns l'ont comparée à la "Gallia christiana", les autres à l'Histoire ecclésiastique" de Fleury; peut-être tient-elle de l'une et de l'autre. | *Espana carpetana*; | *Medellas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757 et 1758, 2 vol. grand in-4°; et 3e en 1773; ce recueil précieux, qui eut un grand succès, obtint l'approbation de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Madrid, qui nomma l'auteur son associé correspondant. | *Dissertacion de la Cantabria*, 1768; in-4°; | *Memorias de las reynas catolicas*, Madrid, 1770, 2 vol. in-4°, 2e édition; | *Traité sur la Botanique et les sciences naturelles*, etc. Florez a été l'éditeur de la *Relacion del viajo literario de Ambrosio Morales*, Madrid, 1765, in-fol., etc.

* FLORIAN (Jean-Pierre Claris de), littérateur, né au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, le 6 mars 1755, mort le 13 septembre 1794, fut envoyé dans une pension à Saint-Hippolyte. Il y apprit peu de chose; mais son esprit naturel et ses saillies le firent bientôt remarquer. Le frère aîné du père de Florian avait épousé la nièce de Voltaire; il présenta son neveu au philosophe de Ferney, qui conçut pour lui beaucoup d'amitié. De Ferney Florian vint à Paris, et entra en 1768 chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. Ce prince, touché de son esprit, et surtout de sa douce sensibilité, lui témoigna dès le premier moment une bienveillance qui ne se démentit jamais. Le jeune page, décidé à prendre le parti des armes, entra d'abord dans l'artillerie, et obtint ensuite une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre. Mais il avait déjà conçu une vive passion pour l'étude des belles-lettres, et sa profession ne lui permettait guère

de s'y livrer. Il sollicita et reçut une réforme au moyen de laquelle son service comptait toujours, sans qu'il fût obligé de rejoindre. Il put alors suivre son goût et débuta à l'académie française par son *Éloge de Louis XII*. Ce morceau ne fut pas généralement goûté; mais Florian réussit mieux dans une épître intitulée: *Voltaire et le serf du Mont-Jura*, et dans la jolie églogue de *Ruth*. Ces deux pièces lui méritèrent d'être couronné deux fois à l'académie, où il fut reçu en 1788. Il accepta avec reconnaissance la place de gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre, qui le chargea souvent de distribuer ses bienfaits, soit à Paris, soit autour des châteaux d'Anet et de Sceaux. Florian ne put voir les malheurs de la famille royale sans une extrême douleur; elle fut encore augmentée par la mort de son protecteur, le duc de Penthièvre; mais il devait avoir aussi à souffrir pour son propre compte. Banni de Paris en 1793, comme noble, il se retira à Sceaux, d'où il fut bientôt arraché pour être traîné dans les prisons de la Bourbe, dite alors "Port-libre". Ayant recouvré sa liberté après le 9 thermidor, il se retira de nouveau à Sceaux pour vivre dans la retraite et l'obscurité au milieu des bocages qu'il avait chantés. Mais il avait contracté dans sa prison un sentiment profond de tristesse et de frayeur, qui abrégea le cours de sa vie. Florian avait pour mère une dame espagnole (Gilete de Salgues.) Conservant pour elle le plus tendre respect, il avait trouvé un attrait extraordinaire à cultiver la langue de cette mère chérie. Les principaux ouvrages de Florian, sont: | *Galathée*, 1783. Les trois premiers livres de ce roman pastoral sont une imitation embellie de Cervantes; le quatrième est de sa composition. Cet ouvrage eut beaucoup de succès; | *Numa Pompilius*, 1786, 2 vol. in-16. Il s'était proposé d'imiter le "Télémaque" dans cet ouvrage; | *Estelle*, 1788; cette seconde pastorale, qui appartient en entier à Florian, quoique jugée supérieure à *Galathée*, obtint moins de succès; | *Gonzalve de Cordoue*, 1791, 3 vol. in-16. On reproche à Florian d'avoir prêté à son héros espagnol la franchise et la générosité des chevaliers français: qualités que l'histoire ne lui accorde pas avec les mêmes nuances. Quoi qu'il en soit, le *Précis historique sur les Maures*, qui compose le premier volume de cet ouvrage, prouve que Florian aurait pu s'exercer avec succès dans le genre historique; | *Fables*, 1792. C'est surtout dans ce genre qu'on retrouve le caractère de Florian. La Harpe en fait un grand éloge; il assure que ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est le meilleur de tous les ouvrages de Florian; | son *Théâtre*, 3 vol., est composé de petites pièces, telles que *Les Deux Billets*, *Le bon Ménage*, *Le bon Père*, *La bonne Mère*, etc., qui toutes eurent beaucoup de succès. La Harpe dit que «la délicatesse et la finesse, qui n'excluent pas le naturel, distinguent et feront toujours aimer les petites comédies de Florian, et que tout l'esprit qu'on y remarque n'est qu'un composé fort heureux de bon cœur, de bon sens et de bonne humeur.» Florian fit le sacrifice de plusieurs ouvrages dramatiques à la

piété de d'Argentel, son vertueux protecteur. | Des *Nouvelles*, et deux poèmes assez médiocres, *Guillaume Tell* et *Eliezer et Nephtali*. Il composa le premier lorsqu'il était renfermé dans la Bourbe, et c'est en prison, comme il le dit lui-même, qu'il chantait les héros de la liberté. Il écrivit le second après son retour à Sceaux, où le peu de temps qu'il eut encore à vivre fut empoisonné d'une langueur continuelle. Il n'est pas étonnant que ces deux ouvrages se ressentent de la position où se trouvait l'auteur. | Sa *Traduction* de don Quichotte de Cervantes, ouvrage où l'on est loin de trouver le génie original de Cervantes, ne parut que long-temps après la mort de Florian. On peut reprocher sans doute à cet auteur d'avoir presque toujours échoué dans le plan de ses ouvrages; mais l'élégance et la facilité de son style, et surtout douce sensibilité répandue dans ses écrits, le feront toujours lire avec le plus grand plaisir. Malgré les funestes exemples d'un grand nombre de littérateurs de son temps, Florian respecta ordinairement la morale et la religion. Il existe une édition complète des *OEuvres* de Florian, en 24 vol. in-18, où se trouvent plusieurs autres ouvrages; les principaux sont : | *Nouvelles*, 2 vol. in-18; | *Mémoires d'un jeune Espagnol*, dans lesquels Florian raconte plusieurs aventures de sa jeunesse; | *Mélanges*, etc., en vers et en prose.

*FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte DE), ministre de Charles III, roi d'Espagne, naquit à Murcie en 1730. S'étant fait connaître comme avocat et publiciste, il remplit plusieurs charges de magistrature, fut ensuite envoyé à Rome en qualité de ministre par le marquis d'Esquilache, alors ministre d'état, et ce fut lui qui obtint du pape Clément XIV le bref qui portait la suppression des jésuites. Charles III, content de ses services, le nomma ministre d'état. Son habileté rendit au cabinet espagnol de la splendeur, et, quoiqu'il eût souvent à lutter contre le redoutable Pitt, il sut faire respecter sur toutes les mers le commerce et le pavillon de l'Espagne, et maintenir le plus parfait accord avec la France. Ce fut encore lui qui mit fin aux dissensions politiques qui existaient entre l'Espagne et le Portugal, en faisant conclure le double mariage de l'infante dona Charlotte avec le prince du Brésil, et de l'infant don Gabriel avec une princesse portugaise. Charles III lui conféra alors le titre de Florida Blanca. Ce ministre porta le dernier coup aux cortès : il semblait prévoir qu'ils devaient un jour dominer le roi, et partager son autorité. Les députés, selon l'usage, s'étaient réunis à Madrid pour y proclamer le successeur immédiat à la couronne, sous le titre de prince des Asturies. Florida fit tant, par ses promesses et par ses menaces, que les députés finirent par renoncer à leurs priviléges, et prêtèrent serment au prince des Asturies. Ami des sciences et des arts, il leur accorda protection et embellit Madrid de plusieurs promenades et de beaux édifices. Il ne fut pas aussi heureux dans les guerres où il engagea son maître. L'expédition d'Alger en 1777, et celle de Gibraltar en 1782, coûtèrent à

l'Espagne plus de 80,000 hommes; on dut ces malheurs à l'inexpérience des chefs que Florida mit à la tête des armées. Il trouva un ennemi puissant dans le ministre des finances, Guardoqui; mais le roi, qui ne voulait se priver d'aucun d'eux, chercha à les concilier en faisant conclure le mariage du neveu de Guardoqui avec la nièce de Florida. Émule du cardinal de Richelieu, comme ce dernier, il chercha toujours à humilier la noblesse, et à la dépouiller de ses privilèges. Ayant été attaqué d'une maladie de langueur, on l'attribua à un poison lent que ses ennemis avaient trouvé moyen de lui donner; mais il se soumit à un régime long et sévère qui le guérit entièrement. La faveur de ce ministre tout-puissant finit à la mort de Charles III. L'envie, qui jusqu'alors n'avait rien pu contre lui, le fit reléguer, en 1792, dans la province de Murcie. Il s'était déclaré ouvertement contre la révolution française, et l'on supposa que les manœuvres du gouvernement français contribuèrent beaucoup à sa disgrâce. On prétend même qu'un chirurgien français tenta de l'assassiner. Cette tentative eut lieu en effet, au moment où il allait monter en carrosse; mais rien ne prouve que l'assassin fût français. Exposé à de nouvelles persécutions, il fut encore exilé de Murcie et renfermé dans la citadelle de Pampelune, d'où il sortit après plusieurs mois de détention, et se retira dans ses terres situées près la ville de Lorca. Lors de l'invasion de l'Espagne par les Français, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les cortès; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur. Il mourut le 20 novembre 1808, âgé de 78 ans. Ce ministre avait un esprit pénétrant, une instruction étendue, et il sut faire oublier quelques défauts par ses talents et ses belles qualités. Attaché à sa famille, il n'omit aucun moyen pour l'agrandir. Tous ses parents furent nommés à des postes importants : un seul n'accepta point ses dons, c'était son père. Il s'était consacré à l'état ecclésiastique après la mort de sa femme; content d'un modique bénéfice, il refusa constamment un évêché et les riches prébendes que son fils lui offrait.

FLORIDUS (François), de Doneado dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIEN (Marcus Antonius Florianus), frère utérin de l'empereur Tacite, se fit, après la mort de celui-ci, en 276, proclamer empereur par l'armée de Sicile; mais, celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, [et, n'ayant voulu entendre à aucun arrangement, lui livra une bataille qu'il gagna. Florien, après sa défaite, fut massacré par ses propres soldats.]

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat que comme auteur. Il avait eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient que c'était un homme qui rendait des arrêts sans conscience, faisait des livres

sans science, et bâtissait sans argent : turlupinade qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de ceux qui se battaient avec de telles armes. On a de lui : | plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Antechrist*; ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble l'annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs; | *de l'Origine des hérésies*, 2 vol. in-4°; livre qui manque quelquefois de critique, mais qui, dit l'abbé Lenglet, n'est pas à mépriser, et où il y a bien des recherches. Le même Lenglet l'attribue au P. Richome.

* FLORIMONTE (Galéas), évêque de Sessa, est auteur d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on distingue : *Ragionamenti sopra l'Etica d'Aristotile*, imprimé à Venise en 1597.

FLORIN, prêtre de l'Église romaine au IIᵉ siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont point mauvaises en elles-mêmes, mais seulement à cause de la défense; ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée; mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs : Eusèbe nous a conservé un fragment de cette Lettre dans son "Histoire ecclésiastique", livre 5, chapitre 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres : *De la monarchie* et *de l'Ogdoade*, que nous n'avons plus.

* FLORINUS (Henri), théologien finlandais qui vivait dans le XVIIᵉ siècle, a donné une édition de la Bible en finnois, Tuvusa, 1685, in-4°, et publié : | *Epitome theologiæ*, 1667; | *Nomenclatura latino-suetico-finnica*, 1678, in-8°; | *Hyperaspistes, seu defensor veritatis adversus errores Joh. Heseri*, 1664, *in-4°*.

* FLORIO (Daniel), comte DE), poète italien, né à Udine en 1710, mort en 1789; fut envoyé à 18 ans à l'université de Padoue. Ses premiers essais dans la poésie lyrique lui valurent plus d'une fois les éloges du célèbre Métastase : ce sont des *Cantates*. Il réussissait surtout dans la composition de petites pièces de circonstances, et recueillit lui-même ses différentes productions sous ce titre : *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4°, ornées de vignettes. On y trouve des images agréables et des pensées délicates, exprimées avec autant de naturel que de facilité. Florio avait commencé un poème intitulé la *Jérusalem détruite*, qui ne paraît pas avoir été achevé.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort le [1ᵉʳ décembre] 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle prière; cet ouvrage lui attira des désagréments. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, entre autres | des *Homélies*, in-4°, | et un *Traité de la messe de paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, mais comme un médiocre traité de liturgie.

* FLORIS, prêtre, a publié :

les Droits de la vraie religion soutenus contre les maximes de la nouvelle philosophie, 1774, 2 vol. in-12.

FLORUS (L. Annæus Julius), historien latin, de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzévir, 1658, in-12; de Grévius, "cum notis variorum", 1702, 2 vol. in-8°, c'est dommage que dans cette édition les médailles soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on a mise au bas; de madame Dacier, "ad usum delphini", 1674, in-4°. Le Vayer le fils le traduisit en français sous le nom de Monsieur, frère de Louis XIV, 1536, in-8°. [Les critiques n'ont point mis en doute l'exactitude de Florus, mais on observe que le ton de panégyrique se fait trop généralement sentir dans son *Histoire*.] Sa narration, chargée de fleurs, dégénère quelquefois en enflure. Dans un abrégé, qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur; « comme s'il voulait, dit Crevier, compenser par le faste des manières et du dehors l'appauvrissement d'un sujet réduit en squelette. C'est lui qui paraît le premier avoir donné cours aux abrégés, si commodes pour la paresse, et si propres à faire des demi-savants. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. [Il s'écarte rarement de Denys d'Halicarnasse et des autres historiens; mais, lorsqu'il le fait, il ne justifie pas les raisons qui l'y portent. Il est généralement lu avec beaucoup d'intérêt. On peut considérer son ouvrage comme une sorte d'introduction à l'histoire de la république romaine. Son livre est tellement divisé que chaque objet y présente pour ainsi dire un corps entier.] Florus était poète. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. [L'empereur reprochait au poète d'aimer le vin, et Florus n'eut garde de riposter sur tout ce qu'il savait sur le compte de son rival. La meilleure traduction de l'abrégé ou *Epitome* de Florus est celle de l'abbé Paul, 1774, in-12; il y en a une autre de 1776, faite aussi à Paris, par Mérigot.]

FLORUS (Drepanius), fameux diacre de l'Église de Lyon au IXe siècle, dont on a un écrit *Sur la Prédestination*, laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque | une *Explication du canon de la messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; | et un *Commentaire* sur saint Paul. On trouve ces différents ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la "Bibliothèque des Pères".

* FLOTTE (G. DE CHÉZEAUX DE LA), négociant à La Rochelle, député de la Charente-Inférieure à la convention, s'y attacha au parti de la Gironde, vota la réclusion de Louis et son bannissement à la paix, en disant toutefois : « Je déclare que Louis mérite la mort. » Mis hors la loi, lors du triomphe de la montagne, le 31 mai 1793, il se cacha pendant quelque temps; mais, découvert par un de ses collègues en mission, il fut traduit

devant le tribunal criminel de son département, et condamné à mort le 18 janvier 1794.

FLOUR (Saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

* FLOYD (John), jésuite anglais, né dans le comté de Cambridge au XVIe siècle, se fit une grande réputation par ses ouvrages de controverse, presque tous dirigés contre les protestants; les plus remarquables sont : | *Censura decem libr. de republica ecclesiæ M.-A. de Dominis*, Rouen, 1621, in-8°; | *Answer to Francis White's reply concerning nine articles offered by King James I to F. John Fisher*, ibid., 1626; | *the Church conquerant over Human Wit*, Saint-Omer, 1631, in-4°.

* FLOYER (Sir John), médecin anglais, né vers l'an 1649, mort en 1734, à Litchfield, où il exerçait son art, était grand partisan des bains froids, qu'il ordonnait particulièrement pour les rhumatismes chroniques et autres maladies nerveuses. Ses principaux ouvrages sont : | *la Pierre de touche de la médecine*, Londres, 1687, in-8°; | *Recherche sur l'usage raisonnable des bains*, Londres, 1697, in-8°, qu'il a reproduit en grande partie dans son *Essai pour rétablir le baptême des enfants par immersion*, 1724, in-4°. Cet ouvrage, traduit en allemand, fixa particulièrement l'attention des anabaptistes; | *Traité sur l'Asthme*, Londres, 1698 et 1717, in-8°. Il a été traduit en français par Jault, 1761 et 1785, in-12, et en allemand par Scherf, Leipsick, 1782, in-8°; | l'*Horloge du pouls des médecins*, Londres, 1707 et 1710, 2 vol. in-8°, traduits en italien, Venise, 1715, in-4°; | *Medicina geronomica*, ou l'*Art de conserver la santé des vieillards*, avec un *Supplément à l'usage de l'huile et des onctions*, et une *Lettre sur le régime à suivre dans la jeunesse*, Londres, 1724.

FLUDD, ou DE FLUCTIBUS (Robert), dominicain écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé « le Chercheur », parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie; il laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la *Collection* fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : | *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, latin.... | *Tractatus theologico-philosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8°... *Utriusque Cosmi metaphysica, physica et technica historica... Veritatis proscenium... Sophiæ cum Moria certamen.... Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ, fratrum Rosæ-Crucis verorum veræ subjectum..... Philosophia mosaïca.... Amphitheatrum anatomiæ.... Philosophia sacra*, etc. Il n'est guère facile de reconnaître dans tous ces ouvrages une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux l'a fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet. [Du reste, il avait voyaga en plusieurs

parties de l'Europe, et était contemporain de Kircher, de Mersenne, de Froster et de Gassendi, qui le combattirent souvent. Fludd doit être considéré comme philosophe éclectique.

* FLUE (Nicolas DE), ermite, sortant, en 1482, du désert où il s'était retiré pour prêcher la concorde à ses concitoyens divisés, eut la gloire de raffermir la confédération helvétique par le seul ascendant de ses vertus.

* FODÉRÉ (Jacques), religieux cordelier, né au XVIe siècle à Bessan dans la haute Morienne, enseigna la théologie pendant plusieurs années dans différents colléges de son ordre, et se livra au ministère de la prédication. On ignore l'époque précise de sa mort; seulement on sait qu'elle est postérieure à 1625. Son ouvrage le plus remarquable est intitulé: *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de St-François et des monastères de Sainte-Claire, érigés en la province de Bourgogne*, etc., Lyon, 1619, in-4°.

FOÉ (Daniel DE), poète anglais, [né à Londres d'un boucher, en 1663], fut d'abord destiné par ses parents à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique, [et mourut en 1731.] On a de cet auteur: | *Aventures de Robinson Crusoé*, en anglais, 1719; livre qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du "Spectateur" : ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que longtemps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. (*Voyez* VAN EFFEN.) Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage, en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avait promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres; mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liége, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'histoire curieuse et intéressante d'Alexandre Selkik, qu'on voit à la fin du 4e tome. [La seule bonne édition est celle due à Mme la princesse de Montmorency-Laval, qui l'a accompagnée d'une version française interlignée.] | *Le vrai Anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé "Les Étrangers"; | *la Réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang, qui employaient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution; | *Essais sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais*; cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes; | *Le court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. [Ce pamphlet fut brûlé par la main du bourreau. Ayant appris que l'imprimeur et le distributeur de cet écrit devaient être arrêtés, Foé se dénonça lui-même à la chambre

des communes, et plaida sa cause avec éloquence; mais il fut condamné au pilori, et à la confiscation de tous ses biens. A peine entré dans la prison, il écrivit une *Hymne au Pilori*.] *De jure divino*, poème latin; | un *Plan de commerce*; | *Le commerçant anglais*; | *L'instructeur de famille*, 2 vol.; [ouvrage aussi régulier qu'on peut l'attendre d'un protestant;] plusieurs *Écrits politiques*, qui n'ont guère survécu aux événements qui les avaient fait naître, | et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions. [Foé fut le premier auteur de la *Revue*, qui donna naissance au « Spectateur » d'Addison et Steele. Outre son *Robinson Crusoë*, il donna huit autres *Romans* qui eurent beaucoup de succès. On cite enfin de lui: | une *Histoire politique du Diable*, | un *Essai sur l'histoire et la réalité des apparitions*. Son *Système complet de magie* n'est qu'une critique de la « Boucle enlevée », de Pope, qui s'en montra très-offensé. La *Collection* de tous les romans de Foé a été nouvellement imprimée à Londres, 1810, 4 vol. in-8°.]

FOEDOR, ou Fédor, fils aîné du tzar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierre à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglements de police générale; mais, en voulant réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changements, lorsqu'il mourut sans enfants en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère Pierre (*Voyez* Pierre-le-Grand), qui n'était âgé que de 10 ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fœdor avait commencé.

* FOEDOR (Jean), diacre, né à Moscow, fit connaître l'imprimerie à sa patrie. Réuni à Pierre Timothée Mstislauzow, il publia en 1564, les « Actes des apôtres ». L'académie de Saint-Pétersbourg en possède le seul exemplaire que l'on connaisse, et qui lui fut remis en 1730 par un soldat qui l'avait trouvé sous des décombres.

FOES, ou Foesius (Anutius), médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, était très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auraient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *Traduction* très-fidèle des OEuvres d'Hippocrate en latin, accompagnée de corrections dans le texte, et ornée de scolies, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de *Dictionnaire* sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol. Ce livre, quoique très-savant, est maintenant hors d'usage.

* FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, préfet de la bibliothèque du Vatican, membre de plusieurs sociétés littéraires d'Italie, né à Florence en 1713, mourut le 2 juin 1783. Son père, célèbre dans l'architecture et la sculpture, lui donna le goût des arts. Le jeune Foggini se décida cependant pour l'état ecclésiasti-

que, et fit ses études à Florence et ensuite à Pise, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Sur l'invitation du prélat Bottari, son concitoyen, et l'un des bibliothécaires du Vatican, il se rendit à Rome, où le pape Benoît XIV lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale, qu'il venait d'établir, et l'associa à Bottari dans la place que celui-ci occupait à la bibliothèque vaticane. Bientôt il devint théologien du cardinal Néri-Marie Corsini, qui le nomma à un bénéfice dans l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran. Sous le pontificat de Clément XIV, successeur de Benoît, il fut employé dans les affaires des jésuites; il paraît qu'il ne leur était pas très-favorable. Pie VI le fit son camérier secret, et préfet de la bibliothèque vaticane, à la mort d'Etienne-Evode Assemani, archevêque d'Apamée. Foggini laissa de nombreux ouvrages, dont les principaux sont: | des *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France, de* 1682, Florence, 1738; | *De primis Florentinorum apostolis exercitatio singularis*, ibid., 1740, in-4°; | *De romano divi Petri itinere et episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus*, 1741, in-4°. Il y réfute ceux qui prétendent que saint Pierre n'est jamais venu à Rome, et n'en a point été évêque; | *La vera Storia di san Romulo, vescovo e protettore di Fiesole*, 1742, in-4°; | *Publii Virgilii Maronis codex antiquissimus a. Rusio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4°. Cette édition est exécutée en lettres onciales, à l'instar du manuscrit; | *Des douze pierres précieuses du rational du grand-prêtre des Hébreux*, 1743, avec une préface et des notes; | *Instructions et prières à l'occasion du jubilé*, 1750 in-8°; | *Accord admirable des Pères de l'Eglise sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, 1752, en latin. Lequeux en a donné une édition, Paris, 1759, et une traduction française en 1760. Cet écrit est dirigé contre l'archevêque de Fermo, qui avait établi la doctrine contraire; | *Traité sur le clergé de Saint-Jean-de-Latran*, 1748; | *Appendix à l'histoire byzantine*, 1777; | *Verrii Flacci fastorum anni romani reliquiæ et operum fragmenta omnia*, Rome, 1779, in-fol., avec son neveu Nicolas Foggini. D'anciennes inscriptions trouvées à Palestrina, ont en grande partie fourni les matériaux de ce traité. On doit en outre au prélat Foggini différentes *Collections*, et beaucoup de *Dissertations* sur des sujets d'érudition et d'antiquité. On a publié à Florence son "Eloge", qu'on croit être l'ouvrage de son neveu.

*FOGLIANI (François), jésuite italien, né en 1543 dans la Valteline, mort en 1609, se fit remarquer par sa piété et par les austérités effrayantes qu'il pratiquait. Il a écrit en latin beaucoup d'ouvrages ascétiques, parmi lesquels on cite | un *Traité de la dévotion aux saints anges*, et | un *Recueil de prières*.

FOGLIETTA (Uberto), savant, né à Gènes [en 1518 d'une noble et ancienne famille,] eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gènes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le

reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : | son Traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit ; | *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée ; | *Tumultus neapolitani*, 1571, in-4° ; | *Elogia clarorum Ligurum*, in-4° ; | *De sacro fœdere in Selymum*, in-4° ; | *De linguæ latinæ usu et præstantia*, 1723, in-8° ; | *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8° ; | *De similitudine normæ polybianæ*, dans ses Opuscules, Rome, 1579, in-4° ; | *Della republica di Genova*, in-8° ; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans XVIe siècle. [On voit que presque tous les ouvrages de Foglietta sont écrits en latin. Il possédait parfaitement cette langue ; c'est un des écrivains italiens qui approchèrent le plus, dans ce beau siècle, de l'élégance et de la pureté des auteurs du siècle d'Auguste.]

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques ; mais l'ignorance des Chinois modernes, en fait d'astronomie, ne permet pas de croire que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnait du temps des patriarches Héber et Phaleg ; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignements antérieurs au déluge. Si le dieu chinois Fohé est le même que Noé, il est évident que Fohi est très-postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui règne dans toute l'histoire chinoise, surtout dans celle des premiers temps. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de règle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du P. Amyot, insérée dans le 11e tome des " Mémoires de la Chine". Le P. Amyot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un, que Chennoug, voulant mesurer la terre, et ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un « homme-esprit, dont la couleur était d'un vert tirant sur le bleu ; ses sourcils étaient épais ; il portait sur sa tête une pierre de yu, et était porté lui-même par six dragons volants. Cet homme-esprit mesura la terre, détermina sa figure entre les quatre mers, et trouva que son étendue d'orient en occident était de 90 ouan de lys, et de 81 ouan, du nord au sud (1). » Le second passage porte que l'empereur Hoangty, sentant sa fin approcher, quitta la terre et " s'envola au ciel, monté sur un dragon". On lit dans un troisième passage, que plus anciennement encore, sous l'empire des cinq " Loung " (des cinq dra-

(1) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille, le *lys* est un dixième de lieue : Qu'on calcule maintenant et qu'on applique le résultat à ces *quatre mers* et à la *terre* qui est *entre elles*, et l'on aura une idée de la géographie chinoise.

gons), qui régnaient sur le second des "dix peuples perdus", avant la fondation de l'empire chinois par « Fohi, les hommes logeaient dans des antres et des cavernes, comme les quadrupèdes, ou se perchaient sur les arbres comme les oiseaux; tandis que leurs souverains, montés sur des dragons, planaient dans les airs comme les nuages, et gouvernaient ainsi leurs sujets du haut en bas.» Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le P. Amyot, qui soupçonne que ces dragons étaient remplis de gaz. (*Voyez* LE COMTE, CONFUCIUS, DU HALDE, YAO.)

FOI, divinité allégorique, que les poètes représentent habillée de blanc, ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main, ou sous celle de deux mains seulement l'une dans l'autre. C'était proprement la fidélité, la constance dans l'amitié, comme on le voit dans la belle ode d'Horace "Ad Fortunam", où il parle ainsi de la Foi :

Te Spes, et albo rara Fides colit
Velata panno : nec comitem abnegat,
Utcumque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.

FOIGNI (Gabriel), [que d'autres nomment COGNY], cordelier défroqué, [né en Lorraine], se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, l'*Australie*, ou *les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés et des obscénités révolantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque temps il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de son commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN (Saint), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères, Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avait donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazerœlles, près Dourlens), le 16 janvier 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait avait été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maëstricht, et aujourd'hui dans celui de Liége. C'était l'abbaye de Fosse, depuis église collégiale. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se

chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sogne, qui faisait partie de la forêt charbonnière en Hainaut. Ses reliques se gardaient avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris [le 29 mars] 1743, âgé de 60 ans, était de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus connus sont : | *Projet pour un nouveau bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720; | *Breviarium ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux bréviaires ont profité de celui-ci; | les *Psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742; | deux volumes in-12 *Sur la Genèse*. Des idées singulières, que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, les firent supprimer.

*FOISSAN ou FOSSAN (Le moine de), franciscain, troubadour provincial du XIIIe siècle, choisit la Sainte Vierge pour sa dame, et sa dévotion ressemblait à la galanterie des autres pour leurs maîtresses. Les manuscrits de la bibliothèque royale contiennent quatre *Pièces* de Foissan.

* FOISSET (Jean-Louis-Séverin), né à Bligny-sous-Beaune (Côte-d'Or), le 11 février 1796, mort le 22 octobre 1822, fit des vers dès sa dixième année; à 13 ans il composait les premiers chants d'un poème imité du "Lutrin" de Boileau; à 14, il avait franchi tous les degrés de l'enseignement ordinaire des colléges. Au mois de novembre 1815, il vint à Dijon, où il suivit les cours de droit qu'il vint terminer à Paris, en 1817. Cependant, il avait esquissé le plan et versifié le premier acte d'une tragédie de *Marie Stuart*, que le succès de celle de M. P. Lebrun lui fit abandonner. L'année suivante il ne craignit point de disputer à la fois trois couronnes littéraires. Il obtint le prix proposé par la société philomathique de Bordeaux, pour l'*Éloge du maréchal d'Ornano*, ancien gouverneur de la Guienne; mais, son *Éloge d'Ausone*, destiné à l'académie de la même ville, n'ayant point trouvé de concurrents, la médaille ne fut point décernée. Une distraction empêcha son *Éloge du président Jeannin* de parvenir entier à l'académie de Mâcon; et cette société littéraire, en distinguant par une mention honorable la production incomplète qu'elle avait reçue, regretta de ne pouvoir couronner l'auteur. Cet accident le dégoûta de la lice académique; et vers le même temps il devint un des rédacteurs de la "Biographie universelle". Associé à la révision générale de l'ouvrage, il se chargea en outre spécialement des articles qui concernaient la jurisprudence ou le barreau, et de tous les noms qui appartenaient à l'ancienne province de Bourgogne, sa patrie. Nous citerons : *Loyseau de Mauléon*, le premier qu'ait fourni l'auteur; *Maxence*, *Maximien-Hercule*, *Messaline*, *Ménage*, *Micheli* (botaniste), *Middleton*; *Mirabeau* (père et fils), *La Monnaye*, *Morosini* (historien de Venise), *Muret*, *Nivernais*, *Nicaise*, *Clavidé* (espagnol), le

cardinal d'*Ossat*, le baron de *Neuhof* (Théodore Ier), les deux *Paoli*, et le jurisconsulte *Papinien*. Ces articles se recommandent par la concision du récit, la clarté et l'élégance de la diction. Celui de *Mirabeau* révèle les justes préventions que Foisset avait épousées contre la révolution. Il paraît qu'elles éclataient d'une façon encore plus vive dans l'article *Gaspard Monge*; pour cette raison il dut subir des retranchements qui déterminèrent l'auteur à ne point l'avouer; il est signé de la lettre Z. Les articles *Parny*, *Patru*, *Peiresc*, *Pélisson*, *Pétrarque* et *Philippe-le-Bon*, duc de Bourgogne, sont dus encore à Foisset. Ces nombreuses biographies attestent à la fois la facilité de l'écrivain et la variété de ses connaissances. Foisset, livré long-temps à une sorte d'indifférence religieuse, mourut dans les sentiments de piété les plus édifiants. Il laissa deux frères qui cultivent les lettres avec succès.

FOIX (Raimond Roger, comte de), accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne lui attira que des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : « Allez, madame, » lui dit Étienne de Minea, « filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion. » Raimond Roger mourut en 1222..... L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, deuxième fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui. (*Voyez* Gaston III.) Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à Matthieu, cousin de Gaston; Matthieu mourut lui-même en 1398, sans enfants, et sa sœur Isabelle épousa Archambault de Grailly, qui prit le nom de Foix. Leur petit-fils, Gaston IV, se maria avec Éléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. (*Voy.* Gaston de Foix, duc de Nemours.) Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV..... Archambault de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendants furent comtes de Candale et ducs de Rendan. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714. [On peut consulter sur cette fa-

mille l'Histoire du comté de Foix.]

FOIX (Pierre DE), cardinal, né en 1386, d'Archambault, captal de Buch et d'Isabelle, comtesse de Foix, d'abord franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'anti-pape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Église à ceux de l'amitié : le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya légat en Arragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avait la vice-légation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé, à Toulouse, le collége connu autrefois sous le nom de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre DE FOIX, son petit-neveu, non moins habile négociateur, [qui apaisa les troubles du Milanais, réconcilia le duc de Bretagne avec Charles VIII, rétablit la paix dans le royaume de Naples, et] mourut évêque de Vannes à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX (ODET DE), seigneur de Lautrec, maréchal de France et gouverneur de la Guienne, était petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne, en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François Ier lui en donna le gouvernement. Lautrec savait combattre, mais il ne savait pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais, ayant perdu celle de La Bicoque, en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne, dans une de ses terres. Sa disgrâce ne fut pas longue. En 1528, il fut fait général de l'armée de la Ligue, en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. — Son frère, Thomas DE FOIX, dit le "Maréchal de Lescun", passait pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de La Bicoque, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvait, et, en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanais où il y avait garnison française. Il reçut, à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX (Paul DE), archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, né en 1528, se distingua dans ses ambassades en Écosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut en cette ville, en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avait été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient

par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était assez bon écrivain, et grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat, son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (Louis DE), architecte parisien, florissait sur la fin du XVIe siècle. Il eut part, avec les plus habiles artistes espagnols et italiens, à la construction du palais et du monastère de l'Escurial. [De Foix avait su captiver l'amitié du malheureux infant don Carlos, fils de Philippe II; mais il abusa indignement de sa confiance. Toujours en butte à la jalousie de son père, l'infant fit part à de Foix de son projet de s'enfuir dans les Pays-Bas. Celui-ci le dénonça aussitôt; le prince fut arrêté. Cependant le délateur fut contraint de quitter l'Espagne, après la mort tragique de don Carlos.] De retour en France, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit, en 1585, le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément « la Tour de Cordouan ». [Cette tour, qui a cent soixante pieds de hauteur, est un des plus beaux monuments de ce genre, et est située dans une position admirable et presque inaccessible : les travaux durèrent vingt-six ans.]

FOIX (Marc-Antoine DE), jésuite, né en 1627, au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom, en Auvergne, en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeait. On a de lui : | *L'Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12, contenant les règles de l'éloquence chrétienne. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée et profane. | L'*Art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes, que l'auteur n'a pas cru devoir négliger pour y substituer des vues rares et extraordinaires : son livre n'en est que plus estimable et plus sûrement utile.

FOIX (François DE), duc de Candale, commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le « Pimandre » de Mercure Trismégiste, et les « Éléments » d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire. [Il fonda à Bordeaux une chaire de géométrie.]

* FOLA (Torello), chanoine de Fiesole, dans le XVIe siècle, a traduit | les *Dialogues* de saint Grégoire-le-Grand, Venise, 1575, in-4°, | et un *Journal*, en latin, du concile de Trente, qui commence au pontificat du pape Paul III, sous lequel s'ouvrirent les premières sessions.

FOLARD (François-Melchior DE), jésuite, frère du suivant, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1739. On a de lui : | *Œdipe* et *Thémistocle*, tragédies faibles; | et l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, non moins médiocre. Il était plus recommandable par les charmes de son caractère que par son talent.

FOLARD (Le chevalier Jean-Charles DE), né à Avignon le 13 février 1669, avec des inclinations

militaires, sentit augmenter son penchant en lisant les "Commentaires" de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea : il se rengagea encore, et ses parents le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, dressa des plans, et parut dès lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avait de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Ostiglia et à celle de La Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano, en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès lors son système des "colonnes". Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandres, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il y vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait le chevalier de Folard à être un des instruments dont il voulait se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siége de Fridérichshall, dérangea tous ses projets, et obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il fut en correspondance avec le comte de Saxe, depuis maréchal de France, et prédit dès lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires* sur Polybe, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en 3 par un homme de l'art. L'auteur peut être appelé à juste titre le "Végèce moderne". En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; et, en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fond en est excellent, mais la forme n'en est pas aussi agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile militaire : | un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12 : les idées y sont aussi pro-

fondes et plus méthodiques que dans son *Commentaire*; | un *Traité de la défense des places*; | un *Traité de la guerre de partisans*, manuscrit que le maréchal de Belle-Isle possédait. Le chevalier de Folard aurait pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait au diacre Pâris le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire, au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmoter des hymnes en l'honneur de leur saint. (*Voy.* l'Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France, La Haye, 1735.) Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1751, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Église. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement le chevalier de Folard peuvent consulter les *Mémoires* pour servir à son histoire, imprimés à Paris sous le titre de Ratisbonne en 1753, in-12.

* FOLCUIN (Saint), évêque de Térouane en 817, mort le 14 décembre 856, sauva les reliques de saint Bertin de la fureur des Normands vers l'an 846. — FOLCUIN, abbé de Laubes sur la Sambre, né vers 935 en Lorraine, mort en 990, a fait des réglements pour la discipline de son abbaye et laissé | La *Vie de saint Folcuin, évêque de Térouane*, insérée dans les "Actes de l'ordre de St-Benoît" du P. Mabillon; | les *Gestes des abbés de Lobes depuis la fondation du monastère au* VIIe *siècle*; | les *Vies de saint Omer, de saint Bertin, de saint Vinoc* et *de saint Silvin*. — FOLCUIN, moine de St-Bertin dans le Xe siècle, né en Lorraine, mort à un âge peu avancé, est auteur de deux *Recueils* de chartes, diplômes et autres monuments de différents monastères. On a aussi de lui quelques vers, entre autres une *Épitaphe de saint Folcuin, évêque de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLENGO (Jean-Baptiste, bénédictin mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire* sur les Psaumes, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et sur les Épîtres catholiques, in-8°, écrit noblement et purement. Il commente en critique, et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Théophile), plus connu sous le nom de MERLIN COCCAYE, [naquit le 8 novembre 1491, dans un lieu appelé autrefois Cipada, et qui aujourd'hui n'a plus de nom, auprès du lac Inférieur, dans le Mantouan.] Il embrassa l'institut des bénédictins comme le précédent. La tournure de leur esprit fut bien différente : l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade, et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent qu'il se soumît à la règle, mais il échappa à leur poursuite, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut le 9 décembre 1544, à 54 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Campége, près Bassano. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée* ou *Histoire macaronique*. Ce nom "macaronique", qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot "macaroni", qui est le nom d'une pâte connue aujourd'hui dans toute l'Europe. Le poème de Folengo fut reçu avec transport dans un siècle où les bouffonneries pédantesques te-

naient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes; il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poème macaronique* fut traduit en français en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12: elle n'était ni assez importante ni assez estimée pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous le nom de Merlin Coccaye, en 1521, à Frascati, in-12, est rare; l'édition de Venise, en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois *Poèmes* assez recherchés: | *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, [1526, ou] 1539, ou 1550, in-8°; réimprimé à Londres, en 1773, in-8° et in-12; | *Caos del tre per uno*, Venise, 1527, in-8°. C'est un poème sur les trois âges de la vie humaine, d'un style en partie macaronique. | *La umanità del Figlio di Dio, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4°.

* FOLIGNO (La baronne Angèle DE), née à Foligno dans le duché de Spolette au XIIIe siècle, embrassa la vie religieuse dans le tiers-ordre de Saint-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plusieurs opuscules recueillis et publiés sous le titre de *Theologia crucis*, Paris, 1588 et 1601; traduit en français, Cologne, 1696, in-12. Saint François de Sales et Bossuet parlent avantageusement des écrits de cette sainte religieuse, dont la "Vie" a été écrite par le P. J. Blancone, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster [le 29 octobre] 1690, mort à Londres [le 28 juin] 1754, se distingua dans les académies des sciences de France et d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences qui font l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *Mémoires* qu'il présenta, et qu'on trouve dans les "Transactions philosophiques", justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit, pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savants de ce royaume. Ses *Mémoires* roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines; sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un *Mémoire* sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa car-

rière littéraire par un ouvrage, estimé de sa nation, sur les monnaies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête de cette île par les Normands, jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. [On a érigé à Folkes, en 1792, un beau monument dans l'abbaye de Westminster.]

* FOLLEVILLE (Gabriel Guyot ou Guillot de), plus connu sous le nom d'évêque d'Agra, avait été vicaire ou curé de Dol en Bretagne. Il prêta d'abord le serment à la constitution civile, puis le rétracta, vint à Paris, et de là se réfugia, pendant la guerre de la Vendée, chez une de ses parentes à Poitiers. Ce fut alors que, pour obtenir une plus grande considération, il imagina de dire qu'il était évêque d'Agra, et envoyé par le pape dans les diocèses de l'ouest, avec le titre de vicaire apostolique; ajoutant qu'il avait été consacré à Saint-Germain par des évêques insermentés, au mois de mai 1793. Pendant que l'armée vendéenne occupait la ville de Thouars, il fut trouvé dans une maison, vêtu en soldat, par quelques paysans. Leur ayant dit qu'il était prêtre, et qu'il avait été enrôlé par force dans un bataillon à Poitiers, il demanda à être conduit devant un des commandants de l'armée vendéenne. Cet officier, qui avait étudié avec lui, le reconnut. Cependant l'abbé de Folleville lui répéta la fable de son épiscopat; on lui proposa alors de s'attacher au parti vendéen, et on parvint à vaincre sa répugnance. Présenté à l'état-major, il se trouva dans la nécessité de dévoiler son imposture, ou de soutenir le personnage qu'il s'était créé. Le premier pas était fait. L'armée vendéenne, qui prenait le titre de « catholique », accueillit avec joie un ecclésiastique revêtu d'une dignité importante : lorsqu'elle avait reçu la bénédiction, elle n'était que plus animée à combattre ceux qui renversaient les autels. Cependant le pape, informé de la fraude, fit savoir aux chefs vendéens, par un bref du 31 juillet 1793, que l'évêque d'Agra les avait trompés. C'était immédiatement après le passage de la Loire, lorsque les Vendéens, vaincus et dispersés, hâtaient leur marche pour se rallier et échapper à l'extermination. Les généraux, craignant de porter un entier découragement dans le cœur des religieux Vendéens, crurent qu'il était prudent de tenir la chose secrète. On prétend que l'abbé Bernier, depuis évêque d'Orléans, se doutant de la supercherie, avait écrit à Rome pour s'en assurer. L'abbé de Folleville s'aperçut bientôt, à l'air dont le recevaient les généraux vendéens, que son imposture était dévoilée, et dès lors il devint profondément triste, mais avec calme et courage. Il resta encore dans l'armée vendéenne, se trouva à l'attaque de Granville, et passa la journée à parcourir les rangs, exhortant les soldats, relevant les blessés, leur prodiguant tous les secours de la religion, affrontant le feu de l'ennemi et désirant peut-être d'en être atteint. Il ne quitta les restes

de cette brave et malheureuse armée, que lorsqu'elle eut été entièrement détruite. Après avoir erré quelque temps, il fut arrêté et conduit à Angers, où on le reconnut pour être celui qui se disait l'évêque d'Agra, parce qu'il avait officié pontificalement dans cette ville lorsque les Vendéens s'en étaient emparés. « Tu es l'évêque d'Agra? lui dit-on.—Oui, répondit-il, je suis celui qu'on appelait ainsi. » Condamné à mort, il monta sur l'échafaud le 5 janvier 1794, avec résignation, et mourut dans de grands sentiments de piété. On ne saurait sans doute excuser sa faute; mais on doit reconnaître, d'après sa conduite singulière, que le seul motif de se donner quelque relief lui suggéra son imposture. Il n'était ni traître ni espion, puisqu'il mourut avec constance pour la cause vendéenne; d'ailleurs il avait inventé son épiscopat avant de penser qu'il irait dans la Vendée. Ceux qui ont écrit que c'était un prêtre fanatique, qui excitait au carnage les Vendéens, ont porté ce jugement par esprit de parti; son caractère doux et humain était le contraire de la violence. Il n'y a pas moins de mauvaise foi à dire que les généraux vendéens étaient complices de cette fraude, qu'ils n'avaient inventée que pour exercer une plus grande influence sur les paysans : c'est mal connaître ces héros chrétiens que de les supposer capables de se jouer ainsi de la religion. D'ailleurs, ces généraux, qui montraient tant de dévouement, n'avaient pas malheureusement de projet fixe pour l'avenir, et leur politique ne pouvait aller jusqu'à concerter un projet qui exigeât l'autorité d'un seul commandant, puisque l'autorité était égale entre tous les chefs.

FONCEMAGNE (Etienne LAURÉAULT DE), né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris [le 26 septembre] 1779, membre de l'académie française, sous-gouverneur du duc de Chartres, est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du "Testament politique" du cardinal de Richelieu, où il prouve, avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce "Testament" est réellement du ministre de Louis XIII. Il est encore connu par plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions. Ils roulent tous sur des points de l'Histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne. [L'aménité de Foncemagne, son élocution facile et pure, son immense érudition, attiraient chez lui les personnages les plus distingués, comme le prince de Beauveau, le duc de La Rochefoucauld, Malesherbes, Brecquigny, Lacurne de Sainte-Palaye, etc. Il réunissait ses amis à certains jours de la semaine, et cette réunion était connue sous le nom de "Conversation". Foncemagne était très-bienfaisant, et mourut dans de grands sentiments de religion. Ses dernières paroles furent celles-ci : « La religion seule me fortifie et me console. »]

*FONSECA (Jean Rodrigue DE), qui vivait à la fin du XVIe siècle, fut successivement doyen de Séville, évêque de Ladagor, de Palencia, de Cordoue, et enfin de Burgos. Ce fut lui qui eut la direction des armements qui se firent pour les Indes occidentales, et qui excitèrent les plaintes de Christophe Colomb.

FONSECA (Antoine DE), dominicain, né à Lisbonne en 1517, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville en 1539, des *Remarques* sur les Commentaires de la Bible, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, trois ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour en sa patrie, il fut prédicateur du roi, obtint une chaire de théologie en l'université de Coïmbre, [et mourut en 1588.]

FONSECA (Pierre DE), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne [le 4 novembre] 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette *Métaphysique* a eu un grand cours, et a été long-temps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique. (*Voy.* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.)

* FONSECA (Roderic), médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du XVIIe siècle, à Pise et à Padoue, et composa divers ouvrages sur cette science, entre autres : | *De tuenda valetudine*, et | *De calculorum remediis.*

* FONSECA (Christophe DE), religieux de St-Augustin, habile prédicateur, né près de Tolède, mourut en 1612. On a de lui : | *La Vida de Christo*; | *Del Amor de Dios*; | *Sermones de quaresma*, etc.

* FONSECA-FIGUEROA (Jean DE), Espagnol, chanoine et théologien de Tolède, fut employé par Philippe IV à diverses négociations. Il avait fait des *Remarques sur Claudien*; *sur les Epîtres de Séjan.*

* FONSECA SOARÈS (Antoine DA), cordelier portugais, né en 1631, mort l'an 1682, en odeur de sainteté, passait pour un des plus éloquents prédicateurs de son temps; il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques tels que : | les *Etincelles de l'amour divin*; | le *Fouet des pécheurs*; | le *Bouquet spirituel*, etc. Le tout a été recueilli en 2 vol. qui ont été souvent réimprimés. Sa "Vie" a été écrite par le père Godinho.

*FONSECA FIGUEIREDO Y SOUSA (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Evora en 1690, mort en 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégations sacrées, président de salines à Rome, conseiller aulique de l'empereur Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipotentiaire sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêque de Porto et membre de plusieurs académies. On a de lui plusieurs ouvrages en espagnol et en italien; les principaux sont : | *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam Aracœlitanam*, etc., Rome, 1719, in-fol.; | *Excelencias y virtudes del apostolo de las Indias S. Francisco Solano*, ibid., 1727, in-8°; | *Tabulæ chronologicæ*, etc., *sanctorum pontificum*, *cardinalium*, etc., ibid., 1737, in-fol.

* FONSECA (Eléonore, marquise DE), née à Naples en 1768, consacra sa première jeunesse à l'étude des lettres et des sciences; s'appliquant surtout à l'anatomie, dont l'étude n'était rien moins que convenable à la décence de

son sexe, elle se trouva en état de communiquer ses observations au célèbre Spallanzani; il paraît même qu'elle lui fut utile dans plusieurs découvertes, notamment dans celle des vaisseaux lymphatiques. En 1784, elle épousa le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espagnole. Présentée à la cour, elle y fut reçue en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline; mais, s'étant permis quelques critiques déplacées, elle reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour, et conçut dès lors une haine implacable contre la famille royale. Lorsque la révolution française éclata, elle en adopta les principes avec une chaleur qui tenait du délire; le roi et sa famille ayant été obligés de quitter Naples, les lazzaroni commirent les plus grands excès contre les Français et leurs partisans. La marquise de Fonseca, avertie à temps, rassembla les dames de son parti, et, traversant les rues de Naples au milieu des lazzaroni, à qui sa contenance en imposa, elle conduisit ses compagnes sous la protection du château Saint-Elme. Quand les Français eurent entièrement occupé Naples, la marquise de Fonseca publia un journal intitulé *le Moniteur napolitain*, où elle attaquait la famille royale et les ministres, et prodiguait des éloges à la révolution française. Mais, les Français ayant été obligés d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca, qui avait refusé de s'éloigner, fut arrêtée par ordre du cardinal Roffo, et condamnée à être pendue le 20 juillet 1799.

FONT (Joseph de La), poète français, est auteur de quelques *Comédies* et *Opéras*, entre autres de l'opéra-comique intitulé le *Monde renversé*. La Font était né à Paris en 1686, et il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il était encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT (Pierre de La), né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. C'était un homme de Dieu, plein de zèle et de charité. Il se démit du prieuré dont il était pourvu, pour fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur; et une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de *Prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Pères, les conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques et des autres fidèles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement du XVIIIe siècle.

* FONT de Savines (Charles La), évêque de Viviers, né à Embrun en 1742, mort en janvier 1815, fut sacré évêque en 1778. En 1791, il donna la démission de son évêché entre les mains des électeurs de son département, comme pour réparer les vices de son institution. Confirmé par eux, il prêta le serment voulu par la constitution civile du clergé, qu'il défendit par ses écrits, et prit le titre d'évêque de l'Ardèche. Le 1er décembre 1793 il renonça publiquement à ses fonctions, en se dépouillant de ses habits pontificaux devant l'administration départementale, en lui livrant sa

crosse, ses mitres, sa croix, son calice et tous les ornements de l'église. Il prononça à cette occasion un *Discours* scandaleux, écrivit depuis contre la célébration des fêtes, le célibat ecclésiastique, le jeûne et les règles les plus saintes de la discipline. Arrêté et envoyé à la Conciergerie à Paris, pendant la terreur, il sembla que ce châtiment l'avait fait rentrer en lui-même. Instruit que l'archevêque de Vienne gouvernait son diocèse avec des pouvoirs du saint-siége, il conseillait à ceux qui croyaient à sa juridiction, de s'adresser à ce prélat, reconnaissant que lui-même n'en avait réellement pas. Mais, en 1797, s'élevant de nouveau contre le pape et le métropolitain, il parut vouloir reprendre la conduite de son diocèse; l'opinion de ses diocésains le repoussa. Il se retira alors à Paris, et revint ensuite dans sa ville natale, où il eut le bonheur de pleurer sa faute, et d'en faire pénitence jusqu'à sa mort.

FONTAINE (Charles), né à Paris [le 13 juillet 1515], d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8°, imprimé à Lyon, 1555, sous le titre de | *Ruisseaux de Fontaine.* On a encore de lui: | *Le Journal d'amour*, avec *La Fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avait été précédée de deux autres; | *Victoire d'argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc. Il a mis aussi le *Nouveau Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Jean DE LA), naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Molière. A 19 ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignorait encore à 22 ans son talent. On lut devant lui la belle Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parents, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, d'une figure et d'un caractère propres à faire le bonheur d'un époux. La Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale; et ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine, et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers *Contes.* Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parents auprès de Fouquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, pour qui il eut le courage d'élever la voix, et aux infortunes duquel il a consacré la plus belle et la plus touchante des *Elégies*, La Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne; et des protectrices dans les duches-

ses de Bouillon, de Mazarin, et dans la spirituelle La Sablière : celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agréments de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait néanmoins tous les ans, au mois de septembre, rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendait une partie de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie, qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite, et le rendait quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours : le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit, et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid, et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui ôtaient toute la mémoire. Il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée : « Eh ! c'est votre fils », lui dit-on. Il répondit froidement : « Ah! j'en suis bien aise. » Il avait fait un *Conte* dans lequel, conduit par sa matière, il mettait dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile : « Domine quinque talenta tradidisti mihi », etc., et, par un tour d'imagination dont La Fontaine seul pouvait être capable, il l'avait dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la dédicace d'un *Conte* licencieux à un homme grave choquait le bon sens. Racine le mena un jour à ténèbres, et, s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes ; il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch, et, ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : « C'était un beau génie que ce Baruch : qui était-il ? ». Le lendemain et plusieurs jours après, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait sa voix pour dire : « Avez-vous lu Baruch ? C'était un beau génie » ! L'espèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à Madame de La Sablière, un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat et La Fontaine. » Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant eu une dispute avec Choart, curé de Saint-Germain-le-Vieil à Paris, il s'en vengea par la fable *du Curé et du mort* (liv. 7). C'est la plus mauvaise de toutes ses fables; elle se ressent de l'humeur du poète. Le nom du curé y est défiguré. (*Voyez* le " Journal de Paris ", 1787, n° 107.) La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion comme sur tout le reste. Une maladie, qu'il eut sur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. Le père Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de Saint-Roch, lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le viatique, il

détesta ses *Contes*, et en demanda pardon à Dieu, en présence de quelques membres de l'académie, qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincère, il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper après sa conversion encore quelques *Contes*. Celui de *la Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son prologue, cité dans Moréri :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole!
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand, juré? C'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment...

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination long-temps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble ni le plus sage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Église; mais sa verve, émoussée par l'âge, et peut-être son génie, que la nature n'avait pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de fournir long-temps cette carrière.[Le génie catholique est trop sublime pour pouvoir s'improviser dans la vieillesse.] Il mourut à Paris, en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentiments de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser,
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de La Fontaine, il faut placer au premier rang ses *Contes* et ses *Fables*. Les premiers sont un modèle parfait du style historique dans le genre familier, mais en même temps, un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne saurait trop redouter. Ses *Fables* font sa véritable gloire. On y reconnaît le poète de la nature; une molle négligence y décèle le grand maître et l'écrivain original. On dirait qu'elles sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur de l'apologue, et son admirable copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, aussi moins froid, et moins nu que Phèdre, il a saisi le point de perfection dans ce genre. Si ceux qui sont venus après lui, comme La Motte, Richer, d'Ardenne, d'Aubert, Desbillons, Florian, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à Montenault une magnifique édition des *Fables* de La Fontaine, en 4 vol. in-fol. dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes : l'ouvrage est précédé d'une « Vie » du fabuliste. On a une autre édition des *Fables* de La Fontaine, par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures et de courtes notes, et 1 vol. in-12, sans figures. L'on a imprimé à Paris, en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *OEuvres diverses de La Fontaine*, c'est-à-

dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses *Fables* et de ses *Contes*. On y trouve quelques *Comédies*, un *Poème sur le Quinquina*, quelques *Pièces anacréontiques*, des *Lettres* et d'autres morceaux, la plupart très-faibles, et qu'on n'aurait jamais imprimés si les éditeurs consultaient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivants. Tous les ouvrages de La Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée; [et depuis ce temps, on a fait plusieurs éditions de ses *Fables* et sous divers formats.] La Fontaine avait essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance.

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet:
A beaucoup de plaisir je mêlement peu de gloire,
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire;
Mais quoi! je suis volage en vers, etc.

[Les descendants de La Fontaine ont été long-temps exempts de toute taxe et de toute imposition. L'académie de Marseille proposa pour l'un de ses prix l'éloge de ce fabuliste; Champfort le remporta.]

FONTAINE (Nicolas), Parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savants qui habitaient cette solitude. Il accompagna Arnauld et Nicole dans leurs diverses retraites. [Après l'expulsion du docteur Arnauld de la Sorbonne, Fontaine suivit le sort des jansénistes qui étaient obligés de se tenir cachés. Ils avaient entre eux des conférences secrètes pour la rédaction de leurs ouvrages: Fontaine assistait, avec son ami Sacy, à celles qui se tenaient à l'hôtel de Coqueville, où l'on s'occupait de la traduction de la Bible. Ces réunions déplurent au gouvernement, qui en 1666 fit enfermer Fontaine et Sacy à la Bastille, d'où ils ne sortirent qu'en 1668.] Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy, en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui: | *Vies des saints de l'Ancien Testament*, en 4 vol. in-8°, ouvrage composé sous les yeux de Sacy, et qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée; | les *Vies des saints*; in-fol., ou 4 vol. in-8°. C'étaient les plus exactes avant celles de Baillet; mais les unes et les autres sont oubliées depuis que l'abbé Godescard a traduit de l'anglais, en 12 vol. grand in-8°, les «Vies des saints» par Alban Butler; | *Mémoires sur les solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12; très-détaillés, et même jusqu'à la minutie: tout paraît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué; | *Traduction* des «Homélies» de saint Chrysostôme sur les Épîtres de saint Paul, en 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme. L'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisants, avoir raison; | *Abrégé de l'histoire de la Bible*,

publié sous le nom de Royaumont, in-8°, avec figures; communément attribué, et peut-être avec raison, à Sacy. (*Voyez* Le Maistre.)

FONTAINE (Jacques), dit de La Roche, prêtre appelant, né à Fontaine-le-Comte, en 1688, mort le 26 mai 1761, embrassa l'état ecclésiastique se fixa à Tours et où, en 1713, il obtint la cure de Mantelan. A cette époque, la bulle "Unigenitus" avait causé en France une grande fermentation dans les esprits. Fontaine fut un des plus chauds adversaires de cette bulle; son zèle à la décréditer, et une *Lettre* imprimée, adressée à un M. de Rastignac, lui firent perdre sa cure. S'étant rendu à Paris, il y reçut un gracieux accueil des frères Desessarts, qui avaient ouvert leur maison à tous les prêtres inquiétés pour la même cause. Plusieurs d'entre eux avaient, depuis 1727, entrepris un "Bulletin" qu'ils envoyaient imprimé, chaque semaine, à leurs partisans, soit pour exciter leur zèle, soit pour les avertir de ce qui se passait. Ce "Bulletin" n'était autre chose que le fameux journal connu alors sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*. Les principaux rédacteurs étaient Boucher, Troya, auxquels se joignit Fontaine, qui prit alors le surnom de "La Roche". Depuis 1727, il demeura seul chargé du journal, sous l'inspection d'une sorte de conseil, composé des membres les plus ardents et les plus éclairés du parti. Pour éviter les poursuites, Fontaine se condamna à une profonde retraite, que peu de gens connaissaient. On cite une dame Théodon, très-attachée au parti des appelants, comme la première qui imagina les imprimeries secrètes où l'on confectionnait ce journal, ainsi qu'on confectionna ensuite tant d'écrits, notamment lors de nos troubles révolutionnaires. On avait établi cette imprimerie près de la rue de la Parcheminerie, au faubourg Saint-Jacques. Hérault, alors lieutenant de police, mit tout en œuvre pour connaître l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*; mais Fontaine, malgré sa surveillance active, continua à publier sa gazette une fois chaque semaine. Une femme tomba entre les mains des agents de police, au moment où elle allait distribuer huit cents exemplaires des *Nouvelles*; on lui demanda si elle savait que le roi eût défendu de colporter cette gazette: "Oui, répondit-elle, mais Dieu me l'a ordonné". De Vintimille, archevêque de Paris, donna, le 27 avril 1732, un mandement pour condamner les *Nouvelles*. Quelques curés de Paris refusèrent de le publier; d'autres en donnèrent lecture dans leur paroisse, et alors les gens qui appartenaient au parti de Fontaine sortirent de l'église pour éviter cette condamnation, et rendre par là, disaient-ils dans leur langage, un témoignage de la foi. L'archevêque ordonna aux curés appelants de lire le mandement en question; mais ils eurent recours au parlement, qui se saisit de cette affaire avec un intérêt marqué pour l'auteur des *Nouvelles*: plusieurs conseillers furent exilés, et d'autres demandèrent leur démission. Lors des discussions du parlement avec la cour, Fontaine, de son côté, se déclara son défenseur, et la gazette de-

vint un foyer de discorde. Les jésuites opposèrent (en 1734) à la gazette de Fontaine, qui ne les épargnait pas dans ses diatribes, un *Supplément*, qu'on leur défendit de publier en 1748. Tous ses partisans ne trouvaient cependant pas son écrit hebdomadaire exempt de critique; Duguet, Delan, Debonnaire, remarquèrent qu'il ne respectait pas toujours la vérité; ils se plaignaient surtout des excès du rédacteur. Malgré cela, Fontaine était devenu, pour les siens, un oracle; c'est d'après cet oracle que l'on cita, comme des prodiges, les convulsions et les miracles de Saint-Médard. Toujours ardent contre les papes, les évêques, et en général contre l'autorité, il eut le triste mérite d'avoir contribué à affaiblir les sentiments de religion par l'âcreté de ses disputes et la persévérance de ses calomnies. On croit aussi que Fontaine fut, par ses déclamations violentes, une des principales causes de l'expulsion des jésuites. Après avoir rédigé sa gazette pendant plus de trente ans, il mourut d'un ulcère à la vessie, à l'âge de soixante-treize ans. *Les Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires pour servir à l'Histoire de la constitution Unigenitus*, furent continuées par Guenin (dit l'abbé de Saint-Maur) et Mouton. La collection entière, jusqu'en 1803, se compose de vingt à vingt-cinq volumes.

FONTAINE (Jacques DE LA), jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution « Unigenitus », et publia sur ce sujet un ouvrage en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE [DES BERTINS] (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *Mémoires*, qui sont dans le « Recueil » de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4°.

* FONTAINE (Jean-Claude), professeur de philosophie au collége d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville, né à Talloires en 1715, mort dans la même ville en 1807, débuta, en 1775, par une *Dissertation* latine *sur l'existence de Dieu, prouvée par le consentement des peuples*. Il donna ensuite : | *Réfutation de la nécessité et du fatalisme*, Annecy, 1785, 2 vol. in-8°; mais son livre fondamental est | *Le véritable système sur le mécanisme de l'univers*, ou *Démonstration de l'existence du premier moteur*, Annecy, 1785, 2 vol. in-8°. Il a laissé plusieurs manuscrits sur des objets d'astronomie, de physique, etc. Fontaine était un des savants les plus universels et les plus vrais de la fin du XVIIIe siècle.

FONTAINES (Pierre DES), né dans le Vermandois, maître des requêtes sous saint Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*. Du Cange les a publiés avec l'« Histoire de saint Louis », de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connaisse qui ait écrit sur la jurisprudence française. Il a aussi composé une histoire sous le titre de *Livre de la Reigne*. Joinville dit que saint Louis s'en servait « pour ouïr les plaids de la porte, pour recevoir les requêtes et faire droit aux parties ».

FONTAINES (Marie-Louise-

Charlotte DE PELARD DE GIVRY, épouse du comte DE), fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres, mais sans ostentation. On lui doit, entre autres productions, écrites sans prétention et pour le seul plaisir d'écrire : | *La Comtesse de Savoie*, roman dans le goût de Zaïde, imprimé en 1722. [Ce roman fournit à Voltaire le sujet de deux de ses tragédies, "Artémise" et "Tancrède". Elle donna encore | *Aménophès*, roman inférieur au premier.]

FONTAINES (Pierre-François GUYOT DES), naquit à Rouen le 22 juin 1685, d'un père conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé pendant quinze ans dans différents colléges de la société, il sollicita sa sortie, et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter l'état religieux, pour lequel il ne paraissait pas fait. L'abbé des Fontaines était prêtre alors : on lui donna la cure de Torigny en Normandie, mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel esprit et homme de lettres, [le plus grand malheur qui puisse arriver à un prêtre.] Quelques *Brochures* critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia, en 1724, le "Journal des Savants", mort de la peste, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde, qui y cherchaient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula *Observations sur les écrits modernes*, in-12, commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire intitulée : *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux *Jugements*, comme le dit l'abbé Ladvocat, ou son continuateur; il y avait deux ans qu'il était mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité; mais cette sévérité n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui? Il était naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres : personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des règles; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté; personne ne saisissait avec autant de préci-

sion les différents degrès du beau, et les moindres nuances du ridicule; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentait vivement, et ne faisait grâce à rien. Est-il étonnant, après cela, qu'il ait en pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien? De là ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talents, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé; mais, si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugements les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. L'abbé des Fontaines, dit Fréron, philosophe dans sa conduite comme dans ses principes, était exempt d'ambition; il avait dans l'esprit une noble fierté qui ne lui permettait pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que lui aient fait les injures dont on l'a accablé est qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume, et le ressentiment de son cœur se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques.... Si l'abbé des Fontaines était quelquefois dur et piquant dans ses écrits, dans la société il était doux, affable, poli, sans affectation de langage et de manières. On doit cependant le mettre au rang de ceux dont on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paraissait dans la conversation un homme ordinaire, à moins qu'on n'y agitât quelque matière de littérature et de bel esprit. Il soutenait avec chaleur ses sentiments; mais la même vivacité d'imagination qui l'égarait quelquefois le remettait sur la route, pour peu qu'on la lui fit apercevoir. Rousseau, Rollin, et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges justice à ses talents et à ses lumières. L'auteur de la "Métromanie" (Piron) fut long-temps de ce nombre; mais, ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il se brouilla avec l'abbé des Fontaines pour une bagatelle, [et lui fit cette épitaphe satirique :

> Sous ce tombeau gît un auteur
> Dont en deux mots voici l'histoire :
> Il était ignorant comme un prédicateur,
> Et malin comme un auditoire.

Voltaire lui fut également attaché : mais [quelques critiques amères sur la *Henriade*, dont il donna une édition avec des notes,] irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui dura [fort long-temps. Cependant une avanture fort désagréable pour l'abbé des Fontaines ayant occasioné son arrestation, il fut enfermé à Bicêtre, et dut en partie, à ce qu'il paraît, sa liberté à la protection de Voltaire. Quoi qu'il en soit, depuis cet événement, le poète et le journaliste vécurent en meilleure intelligence.] Outre ses *Feuilles*, on a encore de l'abbé des Fontaines :] une *Traduction* de Virgile, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des dis-

cours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de Virgile et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette *Version*, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de Télémaque : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais, dans plusieurs autres fragments, l'auteur de l'Enéide n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégants, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre; | *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid; | *Lettres* sur le livre de la "Religion chrétienne prouvée par les faits", de l'abbé Houtteville, in-12 : elles sont au nombre de dix-huit, et la plupart très-judicieuses; | *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro* de La Motte, in-8°. Cette critique fut très-recherchée; | *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de Ramsay; autre critique fort censée; | *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connaissait le génie de sa langue; | les *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12; | *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de style et de critique morale qui avait fait la réputation de celui de Swift; | les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglais, 2 vol. in-12; | l'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12; roman historique, dont le fond est dans Mariana. L'abbé des Fontaines a eu part à la "Traduction" de l'Histoire du président de Thou, à l'Histoire des révolutions de Pologne, à celle des ducs de Bretagne; à la "Traduction" de l'Histoire romaine de Laurent Echard; à l'"Histoire abrégée de la ville de Paris", par d'Auvigni; au "Dictionnaire néologique", ouvrage estimable, fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des Précieuses, mais qu'il infecta de satires personnelles. L'abbé de La Porte a publié, en 1757, "l'Esprit de l'abbé des Fontaines", en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la "Vie" de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA (Dominique), né à Mili, près du lac de Côme, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans, pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'était servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Égypte qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes, ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de

livres. Les procédés dont les Égyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étaient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il était couché, et, le 10 septembre 1586, il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or et noble romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de deux mille écus d'or, reversible à ses héritiers, outre cinq mille écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimés à plus de vingt mille écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de Saint-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. [Dominique Fontana continua la construction du *Palais* papal (à Rome), sur le mont Quirinal, dit « Montecavallo », à cause de deux groupes colossaux figurant deux héros qui domptent des coursiers. Fontana les y avait fait transporter des thermes de Dioclétien. Il transporta et éleva trois autres anciens obélisques, l'un sur la place de « Sainte-Marie-Majeure », l'autre sur celle de « Saint-Jean-de-Latran », et le troisième sur la « Place du Peuple ». Il répara les colonnes Trajane et Antonine. Il fit conduire jusqu'à Rome, à cinq lieues d'éloignement, l'eau dite « Aqua felice », qui en procure en abondance à la superbe fontaine des « Termini ».] Il avait beaucoup de génie pour la mécanique, mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de Sa Sainteté. Il fut appelé à Naples, en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de cet architecte un vol. in-fol., imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport et l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé.

FONTANA (Publio), prêtre, [né en 1548] à Palluccio, près Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandin ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimés à Bergame en 1594, in-fol., est son poème de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA (François), habile mathématicien et physicien, publia, en 1646, un traité intitulé : *Novæ cœlestium et terrestrium rerum observationes*. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste, à Naples, en 1656.

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Bruciato, dans le territoire de Côme, en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut pas sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talents. Il a construit un grand nombre de monuments publics à Rome, entre autres le *Mausolée* de la reine Christine à Saint-Pierre, les *Palais* Grimani et Bolognetti, la *Fontaine* de Sainte-Marie « in Transtevere », une des *Fontaines* de la place Saint-Pierre, le *Théâtre* de Tordionne, la *Bibliothèque* de la Minerve, le *Palais* de Visconti à Frascati, etc., etc. Innocent XI le chargea de faire la description de l'église de Saint-Pierre. Suivant le calcul de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église, depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrivait (en 1694), montaient à 46 millions 800,052 écus romains (234 millions de francs), sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. [Suivant ses calculs encore, cette église de Saint-Pierre a de longueur 110 toises 6 pouces; de hauteur 24 toises (sans compter la coupole); de largeur, 77 toises; la nef du milieu en a 13 et 4 pieds. La hauteur intérieure, depuis le pavé jusqu'au-dessous de la voûte (qui a 6 pieds 2 pouces de diamètre) est de 63 toises 5 pouces. Fontana mourut à Rome le 6 février 1714.] On a de lui: | la description dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum vaticanum et ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellents principes pour les jeunes architectes; | *Anfiteatro Flavio descritto e delineato con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

*FONTANA (P.-D.-Gaetano), théatin, astronome, géographe et physicien, né en 1645, mort à Modène en 1719, a publié: | *Institutio physico-astronomica adjecto in fine appendice geographico*, Mutinæ, 1695; | *Animadversiones in historiam sacro-politicam*, etc., Mutinæ, 1718. Cassini faisait le plus grand cas de ce théatin.

* FONTANA (Le père Grégoire), célèbre mathématicien italien, né à Villa de Nogarola, dans le Tyrol, le 7 décembre 1735, mort le 24 août 1803, entra fort jeune dans l'ordre des « Écoles Pies » à Rome. On l'envoya professer à Sinigaglia, à Milan, ensuite à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich, et où il enseigna avec distinction, pendant près de 30 ans, les hautes mathématiques. Il était en même temps directeur de la bibliothèque de l'université créée par le comte de Firmian, et elle acquit sous lui une grande partie de ses richesses. Lorsque Buonaparte vint en Italie, en 1796, comme général en chef de l'armée française, il le fit nommer membre du corps législatif de la république cisalpine; Fontana, qui eut la faiblesse d'accepter cette place, s'en démit bientôt. Il se retira à Milan après la bataille de Marengo, et devint membre du collége électoral « de' Dotti ». Il laissa: | plusieurs *Dissertations* ou *Opuscules académiques*; | un grand nombre de *Mémoires* insérés dans la collection des académies de Sienne, de Turin et autres sociétés savantes; | plusieurs *Traductions* d'ouvrages français,

anglais ou allemands, tels que « l'Hydrodynamique » de l'abbé Bossut; | une « Dissertation » de Laurent Mosheim sur l'ouvrage d'Origène contre Celsus; | un « Sermon sur le martyre de Charles Ier », prononcé à Dublin; | l'« Esempio della Francia, ou l'Exemple de la France, avis et miroir pour l'Angleterre », d'Arthur Young. Ces deux ouvrages furent publiés à l'occasion du meurtre de Louis XVI.

*FONTANA (Le chevalier Félix DE), savant physicien et naturaliste italien, naquit à Pomarolo dans le Tyrol, le 15 avril 1730. Après avoir professé la philosophie à Pise, il fut appelé par le grand-duc Pierre Léopold, depuis empereur, à Florence, où on le chargea de former le cabinet de physique qu'on admire encore aujourd'hui dans cette ville. Parmi les objets dont se compose cette collection, on remarque une immense quantité de préparations en cire coloriée, qui offrent dans le détail le plus exact toutes les parties du corps humain, exécutées sous les yeux de Fontana, qui en dirigeait les dessins. L'empereur Joseph II le nomma chevalier, et lui commanda une collection pareille pour l'académie de chirurgie de Vienne. Buonaparte lui fit une commande semblable pour la France en 1800; mais, les pièces qu'il envoya n'ayant pu soutenir la comparaison avec celles qui existaient déjà à l'école de Paris, faites par Laumonier, de Rouen, on les envoya à l'école de Montpellier, où on les voit encore. Il avait aussi entrepris, vers la fin de sa vie, un ouvrage bien plus étonnant, s'il avait pu le terminer; c'était une statue de bois colossale, qui, susceptible de se démonter, aurait offert toutes les parties du corps humain. On a voulu continuer cet ouvrage; mais on a été arrêté par des difficultés que probablement Fontana avait prévues, et qu'il aurait sans doute surmontées. Il est auteur de plusieurs écrits importants sur la chimie, la physique et la physiologie. | *Lettres sur les parties sensibles et irritables*, 1757; | —*sur l'iris*, 1765; | *Observations ou recherches sur le poison de la vipère*, Lucques, 1767, in-8°, où il prouve que la morsure d'une seule vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme; | *Recherches philosophiques sur la physique animale*, Florence, 1775, in-4°. Plusieurs *Opuscules* de Fontana ont été traduits en français par Gebelin, sous ce titre : *Observations chimiques et physiques*, Paris, 1785, in-8°. Ce savant avait voyagé dans plusieurs parties de l'Europe, particulièrement en France, où il s'était lié avec les principaux savants. Lors de l'occupation de Florence par les armées françaises, en 1799, il ne se mêla point des affaires politiques; mais la déférence que lui témoignèrent les généraux français le rendit suspect, et les insurgés d'Arrezzo, qui précédèrent les Autrichiens à Florence, le firent mettre en prison. Sa captivité ne fut pas longue. Ayant fait une chute dans la rue le 11 janvier 1805, il mourut des suites de cet accident, le 9 mars de la même année, âgé de 75 ans. Son tombeau est placé dans l'église de Ste-Croix, à côté de ceux de Galilée et de Viviani.

*FONTANA (Le P. Mariano), mathématicien d'Italie, né à Casal-Maggiore, le 18 février 1746, mort le 18 novembre 1808, entra à l'âge

de 16 ans dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, appelés barnabites. Il se fit bientôt distinguer par ses talents, et professa la philosophie et les mathématiques dans différentes universités d'Italie. Il avait beaucoup de goût pour l'étude des mathématiques, mais cette passion ne le détourna jamais de ses devoirs religieux, qu'il remplit toujours avec une espèce de scrupule. Le P. Mariano s'était formé une bibliothèque précieuse, et passait pour un grand connaisseur en peinture. Il fut admis, en 1801, dans l'institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, et dans le collége électoral des "Dotti". On lui demandait un jour pourquoi lui, qui exigeait des démonstrations de tout, n'en exigeait pas de Dieu? —Il serait trop petit, répondit-il, s'il se démontrait par A plus B. Son principal ouvrage est celui qui a pour titre : *Corso*, etc., ou *Cours de dynamique*, Pavie, 1790, 92, 95, 3 vol. in-4°. Les actes de l'institut d'Italie offrent un *Mémoire* du P. Mariano, dans lequel il essaie de réfuter le "Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance", de Girard, publié à Paris en 1798.

*FONTANA (François-Louis), cardinal, naquit à Cassal-Maggiore, dans le Milanais, le 28 août 1750. Ses parents étaient pieux et aisés : de quatre enfants mâles qu'ils eurent, trois entrèrent dans l'ordre des barnabites, et le quatrième, qui vit encore, est chanoine dans le chapitre de Cassal-Maggiore. François-Louis, leur troisième fils, reçut sa première éducation dans le collége de Sainte-Croix de la même ville, dirigé par les Pères barnabites. Fontana, devenu si illustre par ses connaissances et par ses vertus, faillit, dans sa première jeunesse, adopter des erreurs dangereuses en matière de religion. Mais un jugement sain et un cœur droit l'ayant éclairé sur le piége où l'allaient faire tomber les maximes de mauvais livres, il revint à toute l'ardeur de la foi, prit l'habit de la congrégation des barnabites, et prononça ses vœux à Monza le 21 octobre 1766. Il finissait sa théologie lorsqu'il fut choisi, en 1772, pour accompagner le P. Erménégilde Pini, célèbre naturaliste, appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, pour visiter les mines de Hongrie. Fontana eut occasion, dans cette capitale, de se lier avec plusieurs gens de lettres, et y connut Métastase, déjà célèbre par ses productions poétiques. Un an après, il revint en Italie, et son frère aîné, Marien Fontana, l'appela auprès de lui pour l'aider dans la direction du collége de Saint-Louis de Bologne, confié aux barnabites depuis l'expulsion des PP. de la compagnie de Jésus. François-Louis occupa dans ce collége la chaire de belles-lettres. Nommé ensuite professeur d'éloquence dans les écoles "Arcimbolde" de Milan, il eut bientôt après la chaire de belles-lettres grecques, latines et italiennes, dans le collége des dobles de cette même ville. On apprécia dès lors son mérite littéraire, Il publia à Milan, en 1780, un petit *Poème* en vers italiens, dont le sujet est l'éloge d'Homère; il donna ensuite son *Essai des meilleurs poètes grecs dans les quatre dialectes*; essai que suivirent ses belles *Elégies* sur le célèbre mathématicien Frisi. Il publia aussi les *Vies* de plusieurs savants

italiens dont Fabroni avait parlé dans ses « Vitæ Italorum doctrinæ præstantium » (t. X, XI, XII). Il fut récompensé de ses travaux par l'éloge des savants et par sa congrégation, qui le nomma supérieur de la province de Milan. Pendant les troubles que la France avait communiqués à l'Italie, et dont Milan était le principal foyer, ce fut et la prudence du P. Fontana et l'estime générale dont il jouissait, qui sauvèrent tous les colléges soumis à sa direction du naufrage dont ils étaient menacés. Les troubles s'étant un peu apaisés, et Pie VII ayant été élu pape, le cardinal Gerdil, juste appréciateur du mérite de Fontana, le fit appeler à Rome. Lors du premier voyage que le saint-père fit à Paris en 1804, le P. Fontana l'accompagna en qualité de théologien; mais, le cardinal Borgia étant tombé malade à Lyon, le P. Fontana resta auprès de lui. Après la mort de ce cardinal, arrivée le 23 novembre 1804, il demeura encore à Lyon pour exécuter les dernières volontés du défunt. S'étant rendu ensuite à Paris, il ne se montra jamais dans les cérémonies publiques, menant une vie solitaire, motivée sur son goût pour l'étude et le recueillement, sur son aversion pour l'état actuel des choses, et sur les regrets qu'il ressentit toute sa vie de la perte de Gerdil, son ami et son protecteur. Ce cardinal était mort en 1802. Le P. Fontana fit l'*Éloge* funèbre de Gerdil, et le prononça à Rome, aux obsèques de cet illustre écrivain, le 19 août, dans l'église de son ordre (Saint-Charles des « Catinari »). Le 7 janvier, il lut encore dans une séance solennelle de l'académie des « Arcades » de Rome, un *Eloge* littéraire du même prélat. Ces deux *Discours* ont été publiés; le premier fut traduit en français et accompagné de notes, par l'abbé d'Auribeau. Le P. Fontana éleva un monument plus remarquable à la gloire du cardinal : il entreprit une édition de ses *Œuvres*, de concert avec le P. Léopold Scati, exécuteur testamentaire de Gerdil. Ils commencèrent cette édition en 1806; elle devait avoir 20 vol. in-4°, mais elle fut interrompue au quinzième par le plus triste événement. Depuis long-temps Buonaparte exigeait du saint-siége des concessions arbitraires, que le pontife ne devait ni ne pouvait accorder. Le général Miollis, qui savait l'influence qu'avait le P. Fontana sur l'esprit de Pie VII et de ses cardinaux, essaya tous les moyens pour le séduire. Mais Fontana, qui en 1807 avait été nommé général de sa congrégation, se refusa toujours aux invitations insidieuses de Miollis. Enfin le pape (le 6 juillet 1808), arrêté dans son palais, fut amené en France, comme onze ans auparavant l'avait été son illustre et malheureux prédécesseur Pie VI. Le P. Fontana eut sa part dans cette persécution. Le 12 août suivant, un agent de police vint, à une heure après minuit, lui intimer l'ordre de quitter Rome dans les 24 heures, et de se rendre à Paris. Deux gendarmes s'établirent dans sa cellule, et, la nuit suivante, il fut contraint de se mettre en route, ainsi que d'autres chefs d'ordres religieux. Arrivé à Paris, on l'obligea de se dépouiller de son costume, et de prendre l'habit séculier. On assigna au P. Fontana Arcis-sur-Aube pour le lieu

de son exil. Après un voyage pénible, il arriva dans cette ville, où sa patience fut encore mise à l'épreuve. Mandé à Paris, après un mois de séjour à Arcis-sur-Aube, il se présenta chez le ministre des cultes, qui, le jour suivant, l'introduisit auprès de Buonaparte. Le despote voulait que Fontana se rendît à Savone pour faire part à Pie VII de ses dernières intentions. Rien ne put ébranler la constance du digne ami de Gerdil; et à toutes les propositions de Buonaparte, il répondit toujours « qu'il était prêt à faire tout ce qui pouvait être un bien pour la sainte Église; mais qu'il demandait qu'on mît toutes ces propositions par écrit, afin qu'il pût les examiner posément. » Cependant on avait formé une commission pour répondre à des questions sur les affaires de l'Église. Cette commission était composée des cardinaux Maury et Fesch, de l'archevêque de Tours, des évêques de Verceil, d'Évreux, de Trèves et de Nantes, du P. Fontana et de l'abbé Emery, supérieur de Saint-Sulpice. Le P. Fontana n'assista que malgré lui aux premières séances. Il tomba malade: l'abbé Émery, qui avait pour lui beaucoup d'estime, vint le visiter, et le félicita de ce que la fièvre l'avait délivré du terrible embarras où il se trouvait lui-même. « Mon ami, lui répondit le malade, vous n'avez pas besoin de mes conseils; mais, en tous cas, rappelez-vous que nous n'avons qu'une seule âme, et qu'elle n'appartient qu'à Dieu. » L'abbé Émery en effet refusa de signer (le 11 janvier 1810) le rapport de la commission, ce qu'on ne lui pardonna jamais. A peine le P. Fontana fut-il guéri de sa maladie, que le cardinal Fesch vint lui ordonner de la part de Napoléon de partir pour Savone, à l'effet de remplir auprès de Pie VII la mission dont il avait déjà voulu le charger. Le P. Fontana fit transmettre à Napoléon la réponse qu'il lui avait déjà faite de vive voix. Mais un nouvel orage se préparait contre ce digne religieux. Pie VII avait adressé, le 5 novembre 1810, un bref au cardinal Maury. On soupçonna le P. Fontana de le lui avoir remis, et on alla chez lui faire les plus minutieuses perquisitions. On ne le trouva pas parmi ses papiers, quoiqu'un religieux de son ordre (le frère Charles), qui l'avait toujours accompagné dans son triste pélerinage, assure dans ses *Mémoires* que le P. Fontana avait plusieurs copies de ce bref. Cependant l'on découvrit un écrit où l'on désapprouvait hautement ce qui s'était passé à l'égard du saint-père et de ses malheureux compagnons. Cet écrit n'avait point de signature; mais on a su depuis qu'il était du célèbre théologien le chanoine Muzzarelli. Le P. Fontana fut arrêté, et demeura trois jours à la police. A la demande que lui fit le préfet si cet écrit était de lui, le P. Fontana donna cette réponse laconique : « Je n'ai pas écrit ce papier; j'ignore le motif pour lequel vous m'avez arrêté, mais je ne me vois pas obligé à dénoncer personne. » Dans la même soirée (le 4 janvier 1811), il fut conduit au château de Vincennes, sans que son âge ni ses infirmités pussent lui faire obtenir de garder auprès de lui son compagnon inséparable, le frère Charles. On le jeta dans un cachot humide

et malsain, où il demeura huit mois. Assailli par la fièvre, et tourmenté d'une fluxion douloureuse, il fut pendant quelque temps privé de toute espèce de secours, et n'eut pas même de lit pour se reposer. Son état toucha le commandant de Vincennes, qui, à la requête du P. Fontana, le plaça dans la prison où se trouvait le cardinal Oppizzoni. On renferma ensuite dans le même lieu les cardinaux de Pietro, Gabrielli et Mgr. de Grégorio, depuis cardinal. Savary, alors ministre de la police, vint voir P. le Fontana vers la fin de 1812; et, par mille séductions, tâcha de le porter de nouveau, et au nom de son maître, à donner son assentiment à des projets qui, disait le ministre, ne pouvaient être qu'utiles à l'Église. La persécution, les souffrances, la captivité, n'avaient nullement affaibli le courage du P. Fontana; il répondit qu'il n'appartenait qu'au souverain pontife de décider sur les affaires relatives à l'Église. Le ministre interrompit brusquement la conversation, et sortit. Le 25 janvier (1813), époque du nouveau concordat de Fontainebleau, on donna la liberté aux cardinaux Oppizzoni, Gabrielli et de Pietro, mais Mgr de Gregorio et le P. Fontana restèrent toujours en prison. C'est pendant sa captivité que le P. Fontana composa cinq *Novenes* ou *Tridui* pour différentes fêtes, que Mgr. de Grégorio conserva soigneusement, et qui furent ensuite publiées. Un an après, en janvier 1814, les deux prisonniers furent transportés à la Force, où ils trouvèrent l'évêque de Troyes. C'est là aussi que le P. Fontana eut la consolation de revoir son fidèle frère Charles, après trois ans d'absence. A peine les souverains alliés furent-ils entrés dans Paris, qu'on expédia l'ordre de délivrer les prétendus criminels d'état. Le 2 avril, le P. Fontana sortit de prison, et le 5 mai de la même année, 1714, il partit pour l'Italie. Son intention en y arrivant était de se retirer à Monza, dans l'ancien collége des barnabites, mais Pie VII l'appela à Rome, et lui confia encore des emplois importants. Lors de l'invasion passagère de Murat, le P. Fontana accompagna le pape à Gênes, ainsi que le firent tous les cardinaux. De retour à Rome, Pie VII, dans le consistoire du Ier mars 1816, créa plusieurs cardinaux, du nombre desquel furent le P. Fontana et Mgr. de Gregorio, son compagnon de captivité. Le premier eut le titre de "Sainte-Marie" de la Minerve, et fut élu en même temps préfet de la congrégation de l'"index". En quittant son habit religieux, qu'il remit à son fidèle frère Charles, « Gardez-le » lui dit-il, « car à ma mort, je veux en être revêtu. » Plein d'affection pour son ordre, dont il était toujours général, le cardinal Fontana rétablit plusieurs colléges qui en dépendaient, en forma de nouveaux, et surveilla constamment l'éducation de la jeunesse. Cette surveillance s'étendait jusque sur ses domestiques, qui, d'après son exemple et ses instructions, menaient une vie toute chrétienne. Charitable envers les pauvres, il partageait entre eux la plus grande partie des revenus attachés à ses emplois. Peu d'hommes ont réuni autant de connaissances que le cardinal Fontana : profondément

versé dans toutes les sciences ecclésiastiques; il savait en outre les mathématiques, la philosophie, l'histoire naturelle et les antiquités. Il se distinguait dans le style lapidaire, connaissait les diverses littératures de l'Europe, les langues latine, grecque, etc., faisait de beaux vers en grec, et écrivait la langue toscane, en prose et en vers, avec pureté et élégance. Il était membre des académies les plus renommées de l'Italie, telles que la "Florentine", celle des "Arcades" de Rome, des "Immobiles" de Padoue, etc., etc. Le cardinal Fontana ne s'enorgueillit jamais des distinctions dont il était l'objet : affable, modeste, indulgent, il mena toujours une vie sobre et laborieuse, partagée entre l'étude, les devoirs de son état, et les exercices de piété. Depuis son retour de Paris, sa santé sembla avoir beaucoup souffert. Il vécut valétudinaire jusqu'à ce que, succombant à une seconde attaque d'apoplexie, il mourut le 19 mars 1822, âgé de soixante-onze ans et six mois. Avant d'expirer, il se tourna vers son ancien compagnon de malheur, le frère Charles, et lui dit: «Adieu, frère Charles; vous voyez ce que c'est que la mort; souvenez-vous de votre ami.» Ce furent ses dernières paroles. Le P. Grandi, barnabite, a écrit la "Vie du cardinal Fontana", Rome, 1823.

* FONTANEILLES, médecin de la maison du duc de Bourbon, membre de la société d'horticulture, correspondant de celle d'agriculture, mourut en novembre 1831. On a de lui, outre divers *Mémoires* rélatifs à la médecine et à l'horticulture, la *Traduction* avec *Notes* de deux ouvrages estimés, et qui obtinrent un grand succès : | "l'Art d'élever les vers à soie", du comte Dandolo, 3e édition, 1830; | et l'"Art du cultiver les mûriers", du comte Ch. Verri, 1826.

* FONTANELLE (Jean-Gaspard Dubois), professeur de belles-lettres aux écoles centrales de l'Isère, ensuite professeur d'histoire et doyen de la faculté des lettres de l'académie de Grenoble, né dans cette ville le 29 octobre 1737, mort le 15 février 1812, cultiva la littérature, la poésie et la philosophie. Son principal ouvrage est une *Traduction* nouvelle des "Métamorphoses d'Ovide", moins élégante que celle de l'abbé Banier, mais plus exacte, 1766, 2 vol. in-8°; 1778 et 1780, 2 vol. in-12; et avec des notes, 1802, 4 vol. in-8°; 1806, 2 vol. in-12. Ses autres productions sont : | deux *Comédies* qui n'eurent aucun succès; | *Pierre-le-Grand*, 1766, in-8°, tragédie non représentée; | *Ericie, ou la Vestale*, drame en 3 actes, 1768, in-8°, pièce dirigée contre les vœux monastiques, et qui occasiona dans le temps un grand scandale. En 1789, elle fut représentée sur le théâtre français. | *Naufrage et Aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souvent réimprimé. | *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8°, publié par Renauldon, petit-fils de l'auteur. Ce cours, écrit dans le sens philosophique, ne peut convenir à la jeunesse, qu'il égarerait en lui donnant de fausses idées sur nos meilleurs écrivains. On a encore de Fontanelle des *Contes philosophiques*, et autres ouvrages immoraux. Il travailla à la "Gazette universelle de politique et de littérature de Deux-Ponts", de-

puis son établissement en 1770, jusqu'en 1776 ; à la partie politique du "Journal de politique et de littérature", dont Laharpe rédigeait la partie littéraire; et à la partie politique du "Mercure de France". En 1784 il était rédacteur de la "Gazette de France".

* FONTANES (Le marquis Louis DE), pair de France, né à Niort le 6 mars 1757, était d'origine espagnole; ses ancêtres, établis en France, y embrassèrent le protestantisme. Ils étaient nobles, mais sans fortune, et le père de Louis de Fontanes fut obligé d'accepter l'emploi d'inspecteur dans une manufacture du Poitou. Le jeune Fontanes étudia, dans sa ville natale, chez les PP. de l'Oratoire. Comme on lui faisait espérer un succès brillant dans la capitale, il s'y rendit, et se fit connaître par sa *Traduction* en vers de l'"Essai sur l'homme" de Pope, qu'il enrichit d'un *Discours préliminaire* assez remarquable. Il donna ensuite sa *Journée des morts*, des *Fragments* de Lucrèce, le poème du *Verger*, et de charmantes *Poésies* fugitives dans "l'Almanach des Muses". La révolution ayant éclaté, Fontanes se montra modéré; et, s'il publia son *Poème séculaire* pour la fête du 14 juillet 1790, célébrée au Champ-de-Mars, et improprement appelée "Fédération" (*Voyez* Louis XVI), il ne craignit pas d'y proclamer la gloire de Turenne et de Condé. Il montra encore plus de courage lorsqu'il rédigea et fit présenter à la convention une pétition en faveur des malheureux Lyonnais. Nommé, après le 9 thermidor, membre de l'Institut et professeur aux écoles centrales, il concourut ensuite, avec La Harpe et l'abbé de Vaucelles, à la rédaction du "Mémorial". Un pareil journal, qui se faisait distinguer par des principes de saine morale et de bonne politique, ne pouvait plaire aux démagogues du jour; aussi Fontanes fut-il compris dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797). Il se cacha, pendant quelque temps, dans les environs de Paris; mais, se voyant poursuivi, il se rendit à Hambourg, puis en Angleterre, où il fut accueilli honorablement par les émigrés français. Il avait déjà connu, en 1790, en France, M. de Chateaubriand; leur amitié devint plus intime à Londres : mais il a dit depuis que le "Génie du christianisme" avait "paganisé le christianisme". Après le 18 brumaire, s'étant de nouveau établi à Paris, il fut un des collaborateurs du "Mercure", avec La Harpe, Esménard et M. de Chateaubriand, qui l'avait suivi de près dans la capitale. A la mort de Washington, Fontanes fut chargé de faire l'*Éloge* de ce général américain. Un passage de cet *Éloge* est remarquable, en ce que l'auteur eut la noble audace de rappeler une belle action de la reine Marie-Antoinette. Fontanes avait été pendant la proscription exclu de l'Institut; mais les portes lui en furent de nouveau ouvertes, et peu de temps après on le nomma membre du corps-législatif. Alors commença sa carrière politique; elle fut pour lui celle des honneurs. On le créa président du corps législatif, et en 1805, commandant de la légion-d'honneur. Cependant, au milieu d'une aussi brillante carrière, il ne démentit pas le courage qu'il

avait montré en des circonstances non moins difficiles. Les commissaires du gouvernement vinrent, le 29 février 1800, proposer au corps-législatif de rendre un décret qui condamnerait aux peines les plus graves, et même à la mort, ceux qui recèleraient Pichegru et Georges Cadoudal. Fontanes, qui tenait encore la présidence, tout en gardant le silence sur l'odieuse proposition faite au corps-législatif, y répondit d'une manière indirecte, en faisant l'éloge de Moreau. Le corps-législatif ayant décrété qu'on élèverait, dans la salle de ses séances, le buste en marbre blanc de Buonaparte, le jour de l'inauguration le marquis de Fontanes donna encore une preuve de son courage courtisan, en prononçant ces paroles : « La première place était vacante, le plus digne devait la remplir : en y montant, il n'a détrôné que l'anarchie, qui régnait seule dans l'absence de tous les pouvoirs légitimes. » Napoléon, s'étant pas à pas frayé le chemin au pouvoir suprême, allait se faire proclamer empereur : le pape Pie VII vint, à cette occasion, à Paris, et Fontanes, en haranguant Sa Sainteté, s'exprima en ces termes : « La France, abjurant de trop longues erreurs, semble reconnaître que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société. » Le marquis de Fontanes termina ses fonctions de président en 1804; mais, par les vœux unanimes de ses collègues, il fut nommé premier candidat à l'ouverture de la session de l'année suivante. Obligé de haranguer souvent Napoléon, s'il ne pouvait se dispenser de lui accorder des éloges dont l'empereur était si avide, il eut toujours l'art de lui rappeler ses devoirs. Les Français, victorieux à Naples, envoyèrent à Napoléon les drapeaux conquis; c'est à cette occasion que Fontanes, devant Buonaparte, sa famille, tous les ambassadeurs de l'Europe, osa dire les paroles suivantes : « Malheur à moi si je foulais aux pieds la grandeur abattue! Je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations; et même, quand elle n'est plus, il reste je ne sais quoi de vénérable dans ses débris. » Il paraît que Napoléon s'était enfin lassé des leçons que Fontanes lui donnait de temps en temps; car la police ne permit jamais que la collection de ses *Discours* fût imprimée, et elle répondit au libraire qui en devait être l'éditeur : «C'est assez d'avoir entendu ses *Discours* une seule fois. » Lorsque Fontanes se vit ôter la présidence à laquelle l'avaient nommé, pendant six ans consécutifs, les suffrages de ses collègues, le corps législatif n'exista plus que pour adhérer à toutes les volontés du despote. Dans cet intervalle, Fontanes avait reçu le titre de comte; en septembre 1808, il fut nommé grand-maître de l'université. Un homme tel que lui était nécessaire à Napoléon; aussi permit-il que l'orateur courageux entrât au sénat, le 5 février 1810. Les tristes événements de la campagne de Moscou ayant porté le sénat à se réunir (en décembre 1813), Fontanes fut élu membre de la commission chargée d'examiner des pièces relatives aux négociations avec les puissances coalisées; dans le rapport qu'il fit, au nom de la commission, il insista

vivement sur la nécessité de la paix. Peu de temps après (le 1er avril 1814), il vota, comme sénateur, la déchéance de Napoléon, et parla avec énergie pour le rappel des Bourbons. Le 6 avril, en qualité de grand-maître de l'université, il s'exprima en ces termes au gouvernement provisoire : « L'université ne peut voir qu'avec une joie pleine d'espérance un ordre de choses qui, sous les lois " d'une véritable monarchie ", assure à jamais le règne des bonnes mœurs et le progrès des sciences et des lettres; elle hâte, de tous ses vœux, le moment où elle pourra présenter au descendant de saint Louis, de François Ier et de Henri IV, l'hommage de son amour et de sa fidélité. » Le gouvernement provisoire le confirma, le 9 avril, dans son titre de grand-maître. Cependant plusieurs pamphlets parurent contre lui, un entre autres ayant pour titre : "Le grand-maître Fontanes et son université"; mais celui-ci donna un témoignage de ses bonnes intentions, en appelant dans le conseil de l'université le vertueux abbé Emery et M. de Bonald. Après avoir été membre de la commission formée pour préparer le travail qui devait servir de base à la charte constitutionnelle, Fontanes fut créé, le 4 juin, pair de France, avec le titre de marquis. Il perdit sa place de grand-maître, lors de la réorganisation de l'université (en février 1815), qui, pour lors, devait être régie par un conseil : Louis XVIII, pour le dédommager, le nomma grand-cordon de la légion-d'honneur. Au retour de Buonaparte, Fontanes s'éloigna des affaires, et à la seconde restauration il fut nommé président du collége électoral des Deux-Sèvres. Le 19 septembre 1815, Louis XVIII l'admit dans son conseil privé, et, à la réinstallation de l'académie française (le 24 avril 1816), dont il était vice-président, Fontanes lut un *Discours*. Celui Fqu'il prononça (le 25 avril) à la réception de de Sèze ne fut pas moins remarquable. Il vota, dans la chambre des pairs et dans la séance du 2 mars 1816, en faveur du projet de loi sur les journaux; le *Discours* qu'il prononça le même jour présente une distinction entre la constitution française et celle d'Angleterre, d'autant plus digne de remarque que, dans les cas les plus difficiles, les soi-disant libéraux en appellent toujours à la charte anglaise, comme si tous les peuples pouvaient être gouvernés par la même charte. Fontanes mourut le 17 mars 1821, à l'âge de soixante-quatre ans, dans les sentiments de la piété la plus édifiante. Il n'avait eu qu'un fils, qui mourut en duel sous la restauration, et qui avait le malheur de n'être pas légitime. Voici la liste des principaux ouvrages de Fontanes : | *Nouvelle Traduction de l'Essai sur l'homme* de Pope, 1783, in-8°; | *le Verger*, poëme, 1788, in-8°; | *la Journée des morts*, poëme, 1790, in-8°; | *Éloge de Washington*, 1800, in-8°; | *le Retour d'un exilé*, ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis, 1817, in-4°, etc.; | une Édition de "Narcisse dans l'île de Vénus", de Malfilâtre; l'éditeur sembla en rougir, car il n'y mit pas son nom. Fontanes écrivait avec la même pureté et la même élégance en vers qu'en prose; ses détracteurs eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'avouer

qu'il a été un écrivain distingué de son époque. Ses *Discours*, dont on a fait une collection, ont aujourd'hui perdu tout leur mérite.

FONTANGES (Marie-Angélique DE SCORAILLE DE ROUSSILLE, duchesse DE), née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, était fille d'honneur de Madame. « Belle comme un ange », dit l'abbé de Choisi, « mais sotte comme un panier »; elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. Dans une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de cette faveur. Elle mourut le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Près de mourir, elle voulut voir le roi. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : « Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi ». Faible consolation, et bien peu assortie à la nature du moment.

* FONTANGES (F. DE), évêque de Nanci, archevêque de Bourges, évêque d'Autun, officier de la légion-d'honneur, etc., né à La Fauconnière, diocèse de Clermont, le 8 mars 1744, mort en 1806, embrassa l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Nanci le 17 août 1783. Il quitta ce siége en 1787, pour l'archevêché de Bourges, d'où il passa, l'année suivante, à celui de Toulouse. Élu, en 1789, député du clergé de la sénéchaussée de cette ville aux états-généraux, il y combattit, le 4 mai 1790, le rapport présenté sur les troubles religieux, qu'il attribua à l'esprit d'innovation; il émigra peu après, rentra en France après le 18 brumaire an VIII, obtint l'évêché d'Autun, en 1802, avec rang d'archevêque, et fut ensuite décoré du titre d'officier de la légion-d'honneur.

* FONTANETTI (Pierre), ecclésiastique et canoniste sicilien, né en 1661, mort en 1712, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : | *Explicatio propositionum ab Alexandro VIII damnatarum*; | *Theologia moralis scholastica, tomi III*; | *Canonicæ illustrationes, tomi II*; | *Panegyrici quaresimali*.

* FONTANEY (Jean DE), jésuite français, mathématicien et astronome, associé correspondant de l'académie des sciences, fut envoyé à la Chine en 1685 avec les PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, pour y fonder la célèbre mission française dont les membres ont contribué à faire connaître les contrées orientales de l'Asie. Le P. Fontaney est plus recommandable par le zèle infatigable avec lequel il a rempli sa carrière apostolique que par ses travaux littéraires, bien qu'il ait transmis à l'académie des observations astronomiques faites au-delà de l'équateur, et dont plusieurs sont consignées dans le voyage du P. Gerbillon. La bibliothèque du roi doit au P. Fontaney quelques livres chinois et un *Dictionnaire Mandchou* en 12 volumes, le premier ouvrage de cette langue qu'elle ait possédé. Les « Lettres édifiantes », t. 7 et 8, contiennent 2 *Lettres* de ce missionnaire.

FONTANINI (Juste), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église de Sainte-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666, dans le

duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : | Sa *Biblioteca della eloquenza italiana*. C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Rome, en 1736, in-4°, avec des notes d'Apostolo Zeno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini. | Une *Collection des bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol., en latin ; | une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, Rome, 1742. in-4°; ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique; | *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum,* 1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conservait à Monza, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., et qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité "De corona ferrea", où il soutient que la couronne de fer était inconnue du temps des rois lombards.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des édits de nos Rois*, depuis 1270, jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, temps auquel cet auteur florissait, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame vénitienne, née en 1555, morte des suites d'une couche, le 5 novembre 1592, à 37 ans, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait, pour ainsi dire, mot pour mot, un sermon après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont : | un Éloge de son sexe, en vers, intitulé, *Il Merito delle donne, scritto in due giornate*, imprimé à Venise, 1600, in-4°; | et le *Floridoro*, poème en 13 chants, imprimé dans la même ville, en 1581, in-4°. Fonte-Moderata est un surnom qu'elle s'était donnée. Elle s'appelait Modesta Pozzo, et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa "Vie" a été écrite par Nicolas Doglioni.

* FONTENAILLES (André PERRET DE), prêtre, chanoine honoraire de Bordeaux et de Montauban, né à Mâcon vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, dans un état voisin de l'indigence, étudia au collége Louis-le-Grand, où il fit la connaissance intime du jeune Decalogne, dont l'abbé Provart publia la "Vie". Dirigé par l'abbé Gardin, principal de cet établissement, il y fit sa théologie, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de Ste-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de Mâcon, et fut quelque temps grand-vicaire sur la fin de l'administration de Moreau, dernier évêque de Mâcon. Pendant la révolution, il fut du nombre des prêtres que la barbarie ré-

volutionnaire jeta sur les pontons de Rochefort. Après cette persécution, il reprit son ministère tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon, revint à Paris, où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites. Obligé de s'abstenir du tribunal de la pénitence par suite d'une grave surdité, il se consola de l'inaction où le tenaient ses infirmités par la publication de plusieurs écrits : | *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18; | *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826; | *Instruction sur le jubilé*, même année; | le *Guide de la jeunesse et Suite du Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année; | Le *Guide de la jeunesse chrétienne*, ou *Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; c'est une nouvelle édition du *Manuel* de 1824; la seconde partie, qui se vend séparément, est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation; | *Observations sur l'éducation des jeunes gens*, in-8°; | *Observations sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques*, in-8°; ces deux écrits furent réunis dans une 2e édition qui parut en 1829, in-8° de 126 pages; | *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12. Le fond de tous ces ouvrages est excellent, et fait honneur à la piété de l'abbé de Fontenailles.

* FONTENAY (Hugues DE), chanoine de Saint-Émilien au diocèse de Bordeaux, né à Paris vers la fin du XVIe siècle, a laissé divers ouvrages de musique sacrée, entièrement oubliés aujourd'hui.

FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN DE), peintre, né à Caen l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita par ses talents un logement aux galeries du Louvre et une pension. Il avait à un degré supérieur celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

*FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à La Flèche en 1742, continua l'*Histoire de l'Église gallicane*, après la mort du P. Longueval, et donna les tomes 9 et 10 de cet ouvrage. Il avait composé une partie du 11e volume, que le P. Brumoy acheva. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère; mais on y voit un homme qui est maître de son sujet. Il avait travaillé au « Journal de Trévoux », et s'était occupé d'une *Histoire des papes*; mais il n'a pas été possible de tirer parti des manuscrits qu'il a laissés sur ce sujet. « Il joignait, dit le P. Berthier, à des manières faciles et complaisantes, toutes les vertus de son état. »

* FONTENAY (Louis-Abel DE BONAFONS, connu sous le nom d'abbé DE), né à Castelnau de Brassac, près Castres, en Languedoc, en 1737, entra chez les jésuites. Lors de la suppression de cet ordre, il vint à Paris, fut un des rédacteurs des « Affiches de province » et du « Journal de France », et s'expatria sous le règne de la terreur. De retour en France, en 1798, il y mourut le 28 mars 1806, dans un extrême besoin, ayant été volé

pendant le cours d'une maladie douloureuse. On a de lui : | *L'illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-4°; | *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. in-8°; | *Tables de l'histoire universelle*; | une grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786, 1788, cinquante-neuf livraisons; | *La suite du Voyageur français*, etc., etc. On lui attribua le "Traité du rétablissement des jésuites et de l'éducation publique"; mais ce livre est de l'abbé Proyart, dont les ouvrages ont été réimprimés et publiés en 1818-1819.

FONTENELLE (Bernard Le Bovier de), [que LaHarpe signale comme le chef de file des philosophes du xviiie siècle,] naquit le 11 février 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère, sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen, chez les jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des "Palinods" une pièce en vers latins qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et renonça au bareau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans, il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique : | *Lettres du chevalier d'Her....*, 1685; elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée. | *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. [C'est l'ouvrage de Fontenelle le plus souvent imprimé; il a été traduit en plusieurs langues.] « Ce livre, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, fut le premier exemple de l'art délicat de répandre des grâces jusque sur la philosophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité, et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornements. Ces mondes, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. | *Histoire des Oracles*, 1687, tirée de l'ennuyeuse composition de Van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage, écrit d'un style léger et superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le P. Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de "Réponse à l'Histoire des oracles", parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que "le diable avait gagné sa cause". Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les

oracles, quoique historiquement fausse, n'aurait peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avait point inséré deux maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. | L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Bornéo*. [Il n'est point entièrement démontré que cet écrit soit de lui ; la plupart des biographes le lui ont attribué sur la foi de Bayle, qui pourrait lui-même en être l'auteur.] *Poésies pastorales*, avec un *Discours sur l'églogue*, et une *Digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût trouvent que ces *Pastorales* ne peuvent être mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'"Astrée" de d'Urfé, et les comédies de l'"Aminte", et du "Pastor fido", ont fourni le modèle. (*Voy.* THÉOCRITE, VIRGILE.) | Plusieurs vol. des *Mémoires de l'Académie des sciences*. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un vol. de l'*Histoire* de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Éloges des académiciens*, répandus dans cette *Histoire*, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est surtout dans ces *Éloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. Ses portraits sont tracés avec art, et, quoique flattés, ils conservent néanmoins un certain air de ressemblance qui les fait reconnaître. Il n'approfondit rien, effleure tout, paraît se jouer de son sujet, ne donne rien à penser au lecteur, cherche seulement à l'amuser, le surprend quelquefois par des traits ingénieux et fins. | L'*Histoire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la "*Vie*" de ce célèbre dramatique ; | *Réflexions sur la poétique du théâtre, et du théâtre tragique* ; | *Élémens de géométrie de l'infini*, in-4°, 1727 ; livre dans lequel les géomètres n'ont guère reconnu que le mérite de la forme ; | une *Tragédie* en prose, et six *Comédies*, les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique ; | *Théorie des tourbillons cartésiens*, ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance. | *Des Discours moraux et philosophiques* ; | des *Pièces fugitives*, dont la poésie est faible ; | des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différents ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12 (à l'exception des écrits de géométrie et de physique), sous le titre d'*OEuvres diverses*, Paris, [1758, 1766 ou 1767, avec un nouveau titre ; et en 8 vol. in-8°, Paris, Bastien, 1790.] On en avait fait deux éditions en Hollande, l'une en trois vol. in-fol., 1728, l'autre in-4°, 3 vol., 1729, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent ; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édition en 11 volumes in-12. Ce fut Fonte-

nelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du "Dictionnaire des sciences et des arts", par Thomas Corneille... Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite-vérole. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue, encore cet affaiblissement ne se fit-il sentir qu'à l'âge de 90 ans. [Comme on le plaignait un jour sur la perte successive de ses organes: «Ce sont, disait-il, mes gros équipages que j'envoie devant moi dans l'éternité.»] Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misanthropie et d'un triste égoïsme. « Les hommes sont sots et méchants, » disait-il; « mais, tels qu'il sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure. » Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois de manquer de sentiment: il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très-souvent madame de Tencin; quand il apprit sa mort: « Eh bien! dit-il, j'irai dîner chez madame Geoffrin. » (*Voyez* ce nom.) Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubos, qu'il appelait son ami. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une boîte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leurs goûts respectifs: avant l'entremets, l'abbé Dubos est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance; Fontenelle court sur l'escalier, et crie à la cuisinière: « Toutes les asperges à la sauce, toutes les asperges à la sauce! » Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses, sa philosophie n'ayant pu l'affranchir du désir d'amasser, et d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle dans les " Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages", par l'abbé Trublet, Amsterdam, in-12, 1761; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. On a appelé Fontenelle un homme sans caractère et sans talent prononcé, moitié philosophe, moitié bel-esprit; grimacier, dont tous les ouvrages sont défigurés par une continuelle afféterie d'expressions et d'idées, par des tons précieux et maniérés, par des pointes; qui dans les sciences n'a rien inventé, et n'avait que le talent d'exposer avec méthode et clarté les inventions d'autrui. [En somme Fontenelle, qui effleura toutes les sciences, ne fut habile dans aucune. Il était académicien exclusivement.]

* FONTENU (Louis-François DE), ecclésiastique et antiquaire, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né au château de Lilledon en Gâtinais l'an 1667, mort en 1759, a fourni au recueil de l'académie 20 *Mémoires* ou *Dissertations*, sur divers points de mythologie, sur différentes médailles curieuses, sur les anciens camps de France attribués à César, dont on leur a donné le nom, et sur plusieurs sujets d'histoire naturelle. Il a laissé en manuscrit un grand nombre de *Traités* relatifs à la théologie, à la philosophie, à la physique, à l'astronomie, à la botanique et

à l'histoire ancienne et moderne.

FONTI (Barthélemi), en latin "Fontius", savant Florentin, [né en 1445,] se fit estimer de Pic de La Mirandole, de Marsille Ficin, de Jérôme Donato, et des autres habiles écrivains de son siècle. Matthias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les [principaux] écrits de Fontius sont : | un *Commentaire* sur Perse ; | des *Harangues* ; le tout recueilli et imprimé à Francfort, in-8°, 1621. [Cet écrivain mourut en 1513.]

FONTRAILLES (Louis D'ASTARAC, marquis DE), fut choisi par Monsieur (Gaston, frère de Louis XIII), pour aller négocier en Espagne un traité qui pût lui fournir les moyens de chasser le cardinal de Richelieu ; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. [Il a écrit une *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars* : elle est imprimée au tome 1er des "Mémoires de Montrésor".]

* FOOTE (Samuel), auteur comique et acteur, né dans le comté de Cornouailles en 1722, avait été destiné au barreau ; il préféra le théâtre, et débuta dans "Othello". En 1747, il éleva pour son compte un petit théâtre à Hay-Market ; il y jouait et y faisait jouer ses *Pièces* tous les matins. L'assemblée était ordinairement très-nombreuse ; la hardiesse qu'il avait d'y mettre en scène des personnages du temps lui attirait la foule, mais lui causa des chagrins. Il mourut à Douvres en allant en France pour sa santé. On l'a appelé justement l'"Aristophane anglais". Ses *Œuvres* ont été publiées en 4 vol. in-8°.

FOPPENS (Jean-François, né à Bruxelles, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines et archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talents, ses vertus, et surtout son zèle pour la religion, le firent regretter universellement. On a de lui : | *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, chez son frère Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *Bibliothèque belgique* depuis vers 1640, où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards ; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude ; | une édition du recueil diplomatique d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite deux vol. in-fol. à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748 ; | *Historia episcopatus Antuerpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4° ; | *Historia episcopatus sylvæducensis*, Bruxelles, 1721, in-4° ; | *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno* 1561, *ad annum* 1761, in-12 ; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose ; | un grand nombre de *Poèmes* latins, dénués la plupart d'énergie et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais

toujours sages dans leur objet et les vues de l'auteur.

FORBES (Guillaume), premier évêque protestant d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les controverses*, en latin, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut dans sa 49ᵉ année, en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion romaine.

FORBES (Jean), Écossais protestant, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648 à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses *Œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend, contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changements. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des protestants. — Le père de J. Forbes (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, in-4°, 1646.

FORBES (Duncan), lord, président des assises d'Edimbourg, [mort en 1747 à l'âge de 62 ans,] est connu en France par les "Traductions" qu'a publiées le P. Houbigant, | de ses *Pensées sur la religion*, | de sa *Lettre à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8°. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN (Toussaint DE), plus connu sous le nom de cardinal DE JANSON, [d'une famille illustre de Provence dont un rejeton honore encore aujourd'hui l'épiscopat,] fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait pour les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance en le présentant pour le cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713 à 83 ans. C'était un homme spirituel, [qui avait la repartie très-vive, et dont la conversation était semée d'agréables saillies.] Il fut un des plus ardents adversaires de l'"Apologie des casuistes". Nous avons une *Censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN (François-Toussaint DE), neveu du précédent, plus connu sous le nom de comte DE ROSEMBERG, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais, ayant été blessé à la bataille de La Marsaille, en 1693, il fit vœu de se faire religieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de "frère Arsène", et fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la "Relation édifiante de sa vie et de sa mort", traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertuy.

FORBIN (Claude, chevalier DE), [né en 1656 à Gardane près d'Aix en Provence,] commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, et il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à

qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la mer Adriatique. Il attaqua ensuite en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escorte ennemie forte de 6 vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord trois différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour, il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira, vers l'an 1710, auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Le chevalier de Forbin mérita la confiance de Louis XIV et l'estime de sa nation, par sa bravoure et par son application à remplir ses devoirs. Il avait la tête d'un général et la main d'un soldat, s'attachait à ceux qui servaient sous lui, et ne laissait point échapper l'occasion de les faire connaître à la cour. On trouve plusieurs traits de bravoure singulière dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, et réimprimés en 1781.

* FORBIN (Gaspard-François-Anne DE), de la même famille que le précédent, chef d'escadre sous Louis XIV, naquit à Aix en Provence le 8 juillet 1718. Il embrassa d'abord le parti des armes, devint chevalier de Malte, et se livra ensuite à l'étude des sciences mathématiques et physiques. On a de lui : | *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde, et d'expliquer les différents mystères de la religion*, Cologne et Paris, 1757, 2 vol. in-12. Cet ouvrage annonçait un homme de génie, qui avait beaucoup lu, et plus encore médité. Le titre a été rafraîchi en 1768. | *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton sur la génération du cercle et de l'ellipse*, Paris, 1761, in-12. L'auteur, suivant Lalande, ne comprenait pas la loi du mouvement rectiligne ; | *Éléments des forces centrales*, ou Observations sur les lois que suivent les corps mus autour de leur centre de pesanteur, Paris, Desaint, 1774, in-8°. L'auteur s'est principalement attaché à développer les vrais principes des forces centrales, en procédant par les voies les plus simples et le plus à la portée du commun des géomètres ; ensuite il relève les erreurs dans lesquelles plusieurs grands géomètres sont tombés et tombent tous les jours. La réputation de Newton n'a nullement souffert des attaques du chevalier de Forbin. Celui-ci a laissé un manuscrit qui a pour titre : | *Exposition des droits de la puissance temporelle en matière de religion* ; il n'a jamais pu être imprimé en France. Cet ouvrage était de nature à brouiller l'auteur avec les théologiens, comme ses autres écrits lui ont attiré la haine des mathématiciens. On a, d'un officier de marine du même nom, de son frère probablement ; *Système d'imposition pour la libération des dettes de l'État*, 1763, in-12.

FORBISHER, [ou plutôt FROBISHER] (Sir Martin), pilote anglais, né à Doncaster, dans l'Yorckshire, se signala de bonne heure par ses courses mariti-

mes. La reine Elizabeth l'envoya avec trois navires, en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Sibérie, qui devait servir à passer de l'Occident en Orient par le nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis, relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas; car, supposé que les deux continents ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendraient encore tout passage impraticable. (*Voyez* Cook.) Forbisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais, après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Howar le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588, dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se distingua sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plymouth en 1594.

*FORBONNAIS (François Véron de), inspecteur général des manufactures, et membre de l'institut, né au Mans en 1722, mort à Paris, le 20 septembre 1800, fut premier commis sous Silhouette, contrôleur des finances. On a de lui : | *Extrait de l'Esprit des lois, avec des observations*, 1753, in-12; | *Théorie et pratique du commerce et de la marine*, par D.-H. Ustariz, traduit de l'espagnol, 1753, in-4°. On apprend dans cet ouvrage que l'Espagne, depuis 1492, époque de la conquête de l'Amérique, jusqu'en 1724, a tiré du Nouveau-Monde 9 milliards 160 millions de piastres, qu'on pourrait évaluer aujourd'hui à plus de 50 milliards. | *Considérations sur les finances d'Espagne relativement à celles de France*, Paris, 1753, in-12; | *Principes et observations économiques*, Amsterdam, 1767, 2 vol.; | *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, Paris, 1800, in-12, etc., etc.; tous ouvrages où l'on apprend moins que dans un seul opuscule de Vauban. Forbonnais a publié en outre quelques *Poésies légères*, des *Notes* dans le Journal de Dupont de Nemours, et fourni plusieurs *Articles* à l'Encyclopédie.

FORCADEL (Étienne), "Forcatulus", professeur en droit à Toulouse, était de Béziers, [où il naquit en 1534], et mourut en 1578. Ses écrits consistent en poésies latines et françaises, 1579, in-8°, les unes et les autres très-médiocres; en livres de droit un peu moins mauvais, et en histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style précieux et affecté : | *Necromantiæ, sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus*; | *Sphæræ legalis dialogus unus*; | *Cupido jurisperitus, in viginti duo capita divisus*; | *Penus juris civilis, sive de alimentis, capita tri-*

ginta continens; | *Aviarium juris civilis, in novem capita partitum*; | *Commentarius in titulum de justitia et jure, lib.* I. *Digestorum*; | *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes*; | *Commentarius nobilis in jura feudorum.* — Il avait pour frère, Pierre FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une *Traduction* française d'Euclide et de la Géométrie d'Oronce Finé, et une *Arithmétique* en 4 livres.

FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc DE LA), fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand, son fils aîné, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy, [naquit vers l'an 1559]. Jacques, qui n'avait que 9 ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa aux glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *Mémoires* conservés dans sa maison, et cités dans la "Henriade". [C'est du moins ainsi que Mézeray le rapporte; mais il en existe une autre version qui paraît plus certaine: selon celle-ci, un maquignon, voisin de François de Caumont, l'ayant averti du danger qu'il courait, il allait quitter sa maison avec ses deux fils, lorsqu'un des assassins, nommé Martin, se précipita dans la chambre. Les supplications du malheureux père et une promesse de 3,000 écus, lui firent changer d'avis. Martin conduisit Caumont et ses enfants dans une maison sûre; mais le comte de Coronas vint les en arracher, et ils furent amenés au lieu des exécutions. Le père et son fils aîné tombèrent sous les coups des assassins. Le jeune Jacques, âgé de neuf ans, se laissa tomber aussi, en criant : Je suis mort! Un mendiant le sauva, et il put, non sans bien des périls, se rendre au sein de sa famille, d'où il passa au service d'Henri IV.] Il combattit ensuite pour les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force, s'étant détaché des erreurs et des séditieuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après, il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de La Force en Périgord fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importants à l'état, et mourut plein de jours et de gloire, [et honoré du grade de maréchal de France, le 10 mai] 1652, âgé d'environ 93 ans. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le plus renommé de son siècle, mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand NOMPAR DE CAUMONT, duc DE LA), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2000 impériaux, et fit prisonnier Colloredo, leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut le 16 décembre 1675, à l'âge de près de 90 ans. Une longue vie était, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose DE CAUMONT DE LA), de l'académie des "Ricovrati" de Padoue, était petite-fille de Jacques de La

Force, et mourut en 1724, à l'âge de 74 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *Épître* à madame de Maintenon, et un *Poème* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Châteaux en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination ni de génie. On connaît d'elle, dans le second genre : | *l'Histoire secrète du duc de Bourgogne*, en 2 vol. in-12; roman assez bien écrit, Paris, 1691; | celle *de Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719; | la *Vie de Catherine de Bourbon*; | *Les Fées, contes des contes*, sans nom d'auteur, in-12; | *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV*, etc., in-12; | *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de mademoiselle de La Force est historique; mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé, en 1687, Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

* FORCELLINI (Egidio), savant ecclésiastique, né dans un village du diocèse de Padoue en 1688, mort le 4 avril 1768, fit ses études dans le séminaire de cette ville, et fut ensuite appelé à la direction du séminaire de Cénéda, et à la chaire de rhétorique pour les jeunes séminaristes. On lui doit un grand dictionnaire latin, le meilleur que nous ayons. Cet ouvrage, qu'il fit de concert avec Facciolato, absorba sa vie entière, et fut publié après sa mort sous ce titre : *Totius latinitatis Lexicon, consilio et cura Jac. Facciolati, opera et studio ægidii Forcellini, Patavini*, 1771, 4 vol. in-fol., réimprimé en 1805. Il faut y joindre un "Supplément", publié en 1816. Chaque mot latin de ce dictionnaire est rendu en italien, et accompagné du mot grec correspondant. La première édition est la meilleure. La seconde ne renferme point d'augmentations, quoiqu'elles soient annoncées sur le frontispice. La "Vie" de Forcellini a été écrite par l'abbé J.-B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4°.

* FORDYCE (Jacques), prédicateur écossais, né à Aberdeen, en 1720, fit ses études dans cette ville. Ayant reçu les ordres sacrés, il fut d'abord nommé ministre de la paroisse de Brechin, dans le comté d'Angus, et passa, au bout de huit ans, à celle d'Alloa, près Stirling. Il s'était déjà fait connaître par quelques écrits, lorsqu'il se rendit à Londres, en 1760. Il y fut fait pasteur d'une congrégation de "dissenters", établie dans Moukwell-Street. Après avoir exercé cet emploi pendant treize ans, il se retira dans le Hampshire, et ensuite à Bath, où il mourut le 1er octobre 1796. Fordyce, très-versé dans les langues grecque et latine, avait aussi cultivé la littérature française, et faisait de Fénelon sa lecture favorite. Il avait su, par la modération de ses opinions, conserver en même temps des relations d'amitié avec le docteur Price et le docteur Johnson, deux hommes de principes bien opposés. On a de lui : | *Essai sur l'action convenable à la chaire*, in-12. Il est imprimé à la suite de "Théodore, ou Dialogues sur l'art de prêcher", ouvrage de son frère, dont Jacques Fordyce donna une troisième édition, in-12, en 1755. | *Le Temple de la vertu*, songe allégorique,

1757; et avec des corrections, 1775, in-12; | *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut traduit en français par Robert Étienne, libraire, Maëstricht, 1779, 2 vol. in-12. | *Le caractère et la conduite du sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, discours en trois parties, 1779, in-8°. Il y justifie le caractère des femmes contre les imputations de lord Chesterfield; | *Adresses aux jeunes gens*, 1777, 2 vol. in-12, réimprimées en 1796; | *Adresses à la Divinité*, 1785, 1 vol. in-12, réimprimées en 1787; | des *Poésies*, 1786, 1 vol. in-12. Il y a, dit-on, dans ces *Poésies* plus de raisonnement que de verve.

* FORDYCE (Georges), médecin anglais, né près d'Aberdeen, en 1736, mort le 25 juin 1802, a laissé plusieurs écrits, tous anglais, parmi lesquels on cite : | *Principes d'agriculture, et préceptes sur la végétation*, Édimbourg, 1765, 1771, in-8°, traduits en allemand par le docteur Schwediauer; | *Éléments de médecine pratique*, Londres, 1768, 1784, 4e édition, traduits en allemand par Michaëlis, etc.; | *Traité de la digestion des aliments*, ibid., 1791, in-8°, traduit en allemand par Michaëlis, etc.

* FOREIRO (François), en latin "Forerius", dominicain de Lisbonne, mort en 1581, [fit admirer son talent pour la chaire, au concile de Trente,] et fut un des trois théologiens choisis pour travailler au "Catéchisme" de ce concile. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le "Recueil des grands critiques".

* FORER (Laurent), jésuite suisse et fameux controversiste, né en 1580, professa la philosophie, la théologie et la controverse dans plusieurs colléges de son ordre, devint chancelier de l'université de Dillingen, puis recteur du collége de Lucerne, et mourut en 1659, confesseur de l'évêque d'Augsbourg. Il laissa 44 ouvrages tant en latin qu'en allemand; on en trouvera le catalogue dans Sotwel, bibliographe de la société de Jésus; les principaux sont : | *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum*, Dillingen, 1622, in-4°; | *Gramm. proteus, arcanorum societatis Jesu Dædalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus : accessit auctarium animadversionum in Gasparis Scioppii ecclesiasticam astrologiam*, Ingolstadt, 1636, in-8°, etc. Il a traduit du latin en allemand des "Observations sur les eaux thermales" de Pfeffers, Augsbourg, 1642, in-8°, fig.

* FOREST (Pierre DE LA), archevêque de Rouen et cardinal, né en 1314 dans un village voisin du Mans, s'éleva par son mérite aux premières dignités ecclésiastiques et séculières, prit une part très-active aux affaires politiques de son temps et rendit des services importants à Philippe de Valois, au roi Jean ainsi qu'au dauphin (depuis Charles V), pendant la captivité du premier. Il mourut en 1361 à Villeneuve près Avignon, emporté par la peste qui affligeait ce pays.

FOREST (Pierre VAN), savant médecin, plus connu sous le nom de "Forestus", né à Alcmaër, en

1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la médecine*, 6 vol. in-fol., Francfort, 1623.

* FOREST-DUCHESNE (Nicolas), d'abord jésuite, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Reims vers 1595, s'est rendu fameux dans l'histoire du jansénisme par la publication de plusieurs écrits relatifs aux matières qui étaient agitées; les principaux sont: | *Précautions tirées du concile de Trente contre les nouveautés de la foi*, etc., dédiées à la reine, 1649, in-8°; | *Lettre d'un théologien à son ami malade*, contenant l'*Abrégé de Jansénius*, Paris, 1651, in-4°; | *Lettre d'un théologien à son ami en convalescence contre trois lettres d'un janséniste* (l'abbé de Bourzeis), ibid., 1650, in-4°; | *Lettre d'un théologien à un sien ami parfaitement guéri du jansénisme*, etc., ibid., 1650, in-4°.

FOREST (Jean), peintre du roi, né à Paris, en 1656, mort dans la même ville en 1712, était un excellent paysagiste, et joignait à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion et des Bassan. On remarque dans ses *Tableaux* des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un style élevé, de beaux sites et des figures bien dessinées.

* FOREST, prêtre, mort à Toulouse en 1789, a publié un *Almanach historique et chronologique de Languedoc*, 1752, in-8°. Il a remporté le prix d'éloquence aux Jeux Floraux en 1748 et 1753.

* FOREST (DE LA), prêtre. On a de lui: *Méthode d'instruction pour ramener les prétendus réformés à l'Église romaine*, 1783, in-12.

FORESTI, * ou FORESTA (Jacques Philippe DE), est plus connu sous le nom de Philippe de Bergame, [ville près de laquelle il naquit en 1434]. Il entra dans l'ordre des augustins, et s'y fit un nom. Il mourut le 15 juin 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'à l'an 1503 après J.-C., continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-fol. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on en excepte les événements dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresta: | *Confessionale, seu Interrogatorium*, etc., Venise, 1487, in-fol.; | et un *Traité des femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

* FORESTI (Antoine), jésuite italien du XVIIe siècle, mort vers 1599, auteur de quelques ouvrages ascétiques, est principalement connu par son histoire universelle intitulée: *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperj del mundo, delle vite de' pontefici, fatti piu illustri dell' antica e moderna storia*, Parme, 1690, et années suivantes, 6 vol. in-4°, traduits en allemand, par Georges Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage a été continué par Apostolo Zeno, par le marquis Dominique Suarez et par le docteur Silvio Grandi; il a été réimprimé à Venise, 1745, 14 vol. in-4°.

* FORESTIER (Le), célestin dans le XVIe siècle, a écrit quelques *Vers* en l'honneur de la sainte Vierge, imprimés à Rouen et ailleurs l'an 1521.

FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avallon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de deux volumes d'*Homélies*, et de quelques autres ouvrages dont le meilleur est l'*Histoire des indulgences et des jubilés*, in 12. [Il a laissé en manuscrit | les *Vies des saints évêques d'Auxerre* | et une *Histoire de l'église collégiale d'Avallon.*]

* FORESTIER, avocat à Cusset, et procureur-syndic de son district avant la révolution, fut, en 1792, député de l'Allier à la convention, y vota la mort du roi sans appel ni sursis, et fut ensuite envoyé en mission dans le département de la Nièvre. Le 20 novembre 1793, il fit décréter des secours aux prêtres qui abandonnaient leur état; on le chassa de la société des jacobins six jours après. L'insurrection du 1er prairial an III, à laquelle il prit une part active, le fit mettre en état d'arrestation, et le tribunal révolutionnaire décida qu'il y resterait jusqu'à nouvelle information. Amnistié quelque temps après, il se retira dans son département, où il vécut jusqu'à la publication de l'ordonnance contre les conventionnels dits votants. Il avait atteint alors sa 80me année. Pour donner une idée des principes de Forestier, nous citerons quelques passages d'une *Lettre* officielle qu'il écrivit au comité révolutionnaire de Moulins. « Je suis étonné, mandait-il, de votre embarras! il vous manque des farines, prenez-en chez les aristocrates; il vous manque des blés, organisez votre armée révolutionnaire, et mettez sur l'échafaud les fermiers et propriétaires qui seront rebelles aux réquisitions; il vous manque des logements, emparez-vous des hôtels de vos détenus; en un mot, que rien ne vous arrête dans vos mesures. » L'honnête administrateur! « Rien n'est plus beau, plus majestueux, s'écriait-il un jour, qu'un tribunal révolutionnaire, que cette foule d'accusés qui y passent avec une rapidité incroyable, et que ces jurés qui font feu de file. » Les habitants de Cusset placèrent, après la chute de Robespierre, sous les fenêtres de Forestier et sous celles de Givois, son neveu et son agent, un baquet rempli de sang, d'ossements et de têtes de morts, avec cette inscription : « Contemplez votre ouvrage; étanchez votre soif; mais tremblez, tyrans! » L'exil de 1816 fut le juste châtiment de Forestier.

* FORESTIERI (François-Benédict), littérateur, né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Césarotti. Il s'occupa beaucoup et de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des *Traductions* de quelques-unes des Élégies de Tibulle et des poésies latines de Pétrarque; il publia lui-même plusieurs *Morceaux de poésie*, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari, son ami.

* FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur de la marine, né à Rouen en 1752, exerça les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix, fut nommé en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Seine-Inférieure, et s'y distingua

par la modération de ses principes. Lorsque la convention dut remplacer cette assemblée, il alla reprendre ses fonctions au Havre. Arrêté sous le règne de la terreur, il recouvra bientôt sa liberté. Quand Buonaparte eut été élevé à la dignité de premier consul, il nomma au ministère de la marine Forfait, qui donna sa démission un an après. Il devint successivement conseiller d'état, inspecteur général de la flottille destinée contre l'Angleterre, préfet maritime au Havre et ensuite à Gênes. Il fut aussi commandant de la légion-d'honneur. Disgracié en 1803, Forfait se retira au sein de sa famille, où il mourut le 8 novembre 1807, des suites d'une attaque d'apoplexie. On connaît de lui : | un *Mémoire en latin sur les canaux navigables*, couronné en 1773 par l'académie de Mantoue; | *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est estimé des gens de l'art.

* FORGE (Louis DE LA), médecin philosophe du XVIIe siècle, mit des *Notes* savantes et religieuses au "Traité de l'Homme" de Descartes, et publia en 1666 un *Traité de l'Esprit*, réimprimé en 1669 et 1674, et traduit en latin par Flayderus.

* FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramatique, né à Paris en juillet 1758, mourut le 4 avril 1798. On a de lui plusieurs *Opéras-comiques* qui obtinrent du succès, et quelques *Comédies*, comme : | *La Ressemblance*, en trois actes et en vers, jouée en 1788; | *Les deux Oncles*, en un acte, 1780, etc. Forgeot, infecté par les maximes révolutionnaires, comme la plupart des littérateurs, paya son tribut aux mœurs dépravées du temps, par sa comédie intitulée *le Bienfait de la loi*, ou *le Double divorce*, en un acte, 1794.

FORGET DE FRESNE (Pierre), habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux "Édit de Nantes".—Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Évreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, petit in-8°.

* FORKEL (Jean-Nicolas), musicien et docteur en philosophie, né le 22 février 1749 à Méeder près Cobourg, de parents très-pauvres, mort le 20 mars 1818, apprit dès son bas âge la musique, sans autre secours que l'ouvrage de Matthesons, intitulé le *Parfait maître de chapelle*. A 17 ans, il fut nommé préfet du chœur de l'église de Schwerin. Le duc de Mecklembourg lui fournit les moyens de se rendre à l'université de Gottingue, où il s'occupa du droit. Fatigué d'une étude qui ne lui offrait aucun agrément, il profitait de ses moments de loisir pour apprendre l'art dont il se sentait le génie. Chargé de diriger le concert académique, il fut bientôt en relation avec les musiciens célèbres de l'Allemagne. L'université le reçut docteur en philosophie, et la ville lui accorda le droit de bourgeoisie. Forkel composa des *Symphonies*, des *Oratorio*, des *Cantates*, des *Concerto*, des *Sonates*. Ses ouvrages, écrits en allemand, sont : | *de la Théorie de la musique*, Gottingue, 1774, in-4°; | *Bibliothèque musicale et critique*,

Gotha, 1778, 3 vol. in-8°; ouvrage qui produisit une grande sensation, parce que la princesse Amélie de Prusse venait de faire une critique amère de l'"Iphigénie" de Glück, musicien qu'il attaquait lui-même; | *Sur la meilleure organisation des concerts publics*, 1779, in-4°; | *Développement de quelques idées sur la musique*; | *Almanach musical pour l'Allemagne*, 1782 et années suivantes; | *Histoire générale de la Musique*, 1788-1801, ouvrage resté incomplet; | *Sur la littérature universelle de la musique*, Leipsick, 1790, livre destiné à faire connaître tous les écrits qui ont été publiés sur cette matière. Il avait annoncé un magnifique ouvrage, sous le titre de *Monuments de l'art musical depuis la découverte de la contre-pointe jusqu'aux temps actuels*; mais ce projet n'eut pas de suites. Les académies de Stockholm et de Livourne avaient admis Forkel dans leur sein.

* FORMAGE (Jacques-Charles-César), né à Coupesartre près Lisieux, le 16 septembre 1749, mort à Paris le 11 septembre 1808, étudia à Paris, et occupa à Rouen la chaire des langues orientales. Formage cultiva avec succès les poésies latine et française, et laissa les ouvrages suivants: | *In licentiam nostræ poeseos, carmen*; | *Ignis*; | *Stances sur la guerre présente* (de l'Amérique.) Les deux poèmes latins et les stances furent couronnés par l'académie de l'Immaculée Conception de Rouen. | *Fables mises en vers*, 1801, deux vol. in-8°, etc.

* FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin, le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés français, originaire de Vitry en Champagne, mort le 8 mars 1797, fut mis, quoique fort jeune, à la tête d'une paroisse à Brandebourg. En 1731, il fut associé à Formeret, pasteur de l'église française de Berlin, et, lorsque celui-ci mourut, il lui succéda. En 1737, il fut nommé à la chaire d'éloquence au collége français de Berlin, et deux ans après à celle de philosophie, vacante, par la mort de La Croze. (*Voyez* LA CROZE.) Il assista à la fin de janvier 1744, à l'inauguration de l'académie des sciences et des belles-lettres, dont il mourut doyen après en avoir été secrétaire perpétuel. Formey était lié avec les personnes les plus distinguées de Berlin, qui, en 1718, le firent nommer secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick. Elle obtint pour lui presque au même temps une place dans le directoire français, et le titre de conseiller privé. La liste des ouvrages de ce laborieux écrivain se trouve dans Mensel, mais incomplète. Nous citerons les principaux: | *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne, contenant les "Pacta conventa d'Auguste III"*, La Haye, 1741, in-8°, Francfort, 1754, même format; | *La belle Wolfienne, ou Abrégé de la philosophie wolfienne*, La Haye, 1741-53, 6 vol. in-8°; 1764, 6 vol. in-12; | *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1745, in-12, réimprimés en 1750, 1751, 1755, 1756, 1775, et chaque fois avec des corrections, soit de lui, soit des éditeurs, livre superficiel et partial; | *Pensées raisonnables opposées aux pensées philosophiques*,

avec un Essai sur le livre intitulé « les Mœurs » (de Toussaint); | *Le Philosophe chrétien*, Leyde, 1750-1756, 4 vol. in-8°; c'est un recueil d'une partie des *Sermons* de l'auteur; | *Discours moraux pour servir de suite au Philosophe chrétien*, 1765, 2 vol. in-12; | *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, 1774, 2 vol. in-8°; | *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-8°, contenant diverses pièces de l'auteur, dont quelques-unes avaient déjà été imprimées; | *Eloges des académiciens de Berlin et de divers autres savants*, 1757, 2 vol. in-12 : ils sont historiques, au nombre de 46, et font bien connaître les personnages qui en sont l'objet; | *Principes élémentaires des belles-lettres*, 1758, in-8°, 1763, in-12; | *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760, in-8°; | *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1760, 2 vol. in-12; | *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amsterdam), 1764, 2 vol. in-8° : critique de J.-J. Rousseau. La « Confession du vicaire savoyard » y est remplacée par un morceau où l'on établit une doctrine et des principes tout opposés; | *Epistola ad emin. cardinalem Quirinum*, 1749, in-4°; | *Défense des réformateurs et surtout de Luther, contre ce cardinal*, 1750; livre assez triste à faire. | *Examen de l'usure suivant les principes du droit naturel*, 1751, réfuté par Delan. (*Voyez* Delan.) Formey travaillait en 1733 à la « Bibliothèque germanique », avec Beausobre; après la mort de celui-ci, il la continua jusqu'au 25e vol. Il commença une autre collection sous le titre de *Nouvelle bibliothèque germanique*, qui a aussi 25 vol. Il donna 2 vol. d'un *Journal littéraire de l'Allemagne*; travailla en 1740 au « Journal de Berlin, ou Nouvelles politiques et littéraires »; coopéra à la « Bibliothèque centrale », année 1750 et suiv.; à la « Bibliothèque des sciences et des beaux-arts », aux « Nouvelles littéraires », au « Journal encyclopédique » etc. Il paraît qu'il dirigea l'édition de l'« Encyclopédie » d'Yverdun avec Félice, Bertrand, Maclayne et quelques autres protestants. Enfin il est éditeur ou traducteur d'un grand nombre d'ouvrages. Ses meilleurs écrits sont : | l'*Anti-Saint-Pierre*, (l'abbé de Saint-Pierre); | *Anti-Sans-Soucy*, ou *la Folie des nouveaux philosophes*; | *Les preuves de Dieu ramenées à la raison commune*; | *Traité du beau*, traduit du célèbre P. André, jésuite.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V [le 19 septembre] 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il [couronna Arnoul empereur, et] mourut en 896. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire. (*Voyez* Etienne VI.) Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. (*Voy.* Auxilius.)

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gènes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des « Annonciades

célestes", et mourut en odeur de sainteté, le 15 décembre 1617. [La "Vie" de la mère Fornari a été écrite par le P. Fab. Amb. Spinola, jésuite, Gènes, 1640, in-4°. Une autre "Vie" de la même fondatrice, écrite en italien par le P. Ferdinand Melzi, fut traduite en français par le P. Ferdinand Guyon, jésuite de Dole, Lyon, 1631, in-8°.] Son ordre a une centaine de maisons répandues en Italie, en Allemagne et autrefois en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu de ciel, et le manteau de même : c'est de là qu'elles ont tiré le nom de "Célestes". [Elles s'occupent particulièrement à filer, pour fournir des corporaux et des purificatoires aux églises pauvres; vivent elles-mêmes dans la plus grande pauvreté et dans une entière séparation du monde; et ne peuvent parler à leurs proches que six fois l'année.]

* FORNICI (Jean), chanoine de la collégiale de Saint-Eustache, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la Pénitencerie, et consulteur de la congrégation des indulgences, né vers 1762, mort le 11 avril 1828, à Rome, avait de grandes connaissances en liturgie. Il laissa : | des *Institutions liturgiques* pour le sénat romain; | deux *Collections de questions et réponses sur des doutes liturgiques*; | des *Notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites; | un *Recueil de panégyriques*, plusieurs fois réimprimé.

* FORSIUS (Sigefrid-Aron), théologien, mathématicien et physicien suédois, né vers la fin du XVIe siècle, mort en 1637, fut d'abord professeur d'astronomie et de mathématiques, à Upsal, puis pasteur à Stockolm et en Finlande. Il mérita même l'estime de Gustave-Adolphe; mais ses rêveries astrologiques l'exposèrent à l'adnimadversion du gouvernement, et lui firent perdre ses places. Il rédigea des *Almanachs* pendant un grand nombre d'années, donna la première *Minérographie* que le nord ait connue, et traduisit en vers suédois un recueil de distiques latins intitulé : "Speculum vitæ humanæ."

* FORSKAL (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né en 1736, se fit connaître favorablement par une dissertation intitulée : *Dubia de principiis philosophiæ recentioris*. Son ami Linné le recommanda à Frédéric Ier, roi de Danemarck, qui lui donna le titre de professeur, et le nomma pour accompagner Niebuhr, Van Haven, et Cramer, dans leur voyage en Asie. Ayant débarqué à Marseille, il visita la plaine maritime de l'Estac, dont il a donné une *Flore*. Il alla ensuite à Malte, et de là en Egypte, où, en remontant le Nil, il fut pris et dépouillé par les Arabes. Enfin, attaqué de la peste, il mourut à Djérim, en Arabie, le 11 juillet 1763, à peine âgé de 27 ans. Niébuhr recueillit ses papiers, dont il tira les ouvrages suivants : | *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium, quæ in itinere orientali observavit P. Forskal*, Copenhague, 1775, in-4°; | *Flora ægyptiaco-arabica, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibid., 1775, in-4°; | *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit Forskal*, ibid., 1776, in-4°.

FORSTER (Jean), théologien

protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchton et de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean Forster, mort en 1613, qui a laissé | des *Commentaires* sur l'Exode, Isaïe et Jérémie, 3 vol. in-4°; et | *De interpretatione Scripturarum*, in-4°, Wittemberg, 1608.

FORSTER (Valentin), est auteur d'une *Histoire du droit*, en latin, avec les *Vies* des plus célèbres jurisconsultes, jusqu'en 1580, temps où il écrivait. — Nous avons eu au XVIIIe siècle un quatrième Forster (Nathaniel), qui a donné une *Bible hébraïque*, sans points, Oxford, 1750, 2 vol. in-4°, édition estimée. [Ce Nathaniel Forster, théologien et philologue anglais, membre de la société royale de Londres, né en 1717, occupa diverses charges ecclésiastiques, et mourut en 1757. Ses autres ouvrages sont : | *Réflexions sur l'antiquité du gouvernement, des arts et des sciences en Egypte*, Oxford, 1743, en anglais; | *Platonis dialogi quinque*, etc., ib., 1745, très-estimé; | *Appendix Liviana*, Oxford, 1746; | *Sermons pour prouver que le papisme tend à détruire l'évidence du christianisme*, ibid., 1716; | *Dissertation sur le récit relatif à Jésus-Christ que l'on attribue à Josèphe*, etc., ibid., 1749.]

* FORSTER (Froben, en latin *Frobenius*), né à Konigsfeld en Bavière le 30 août 1709, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 19 ans, et fit profession à Ratisbonne dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où il professa la philosophie depuis 1735 jusqu'à 1744, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Salzbourg pour y remplir les mêmes fonctions. Il revint 3 ans après à Saint-Emmeran pour y professer l'interprétation de l'Écriture sainte. En 1750, il fut élu prieur de ce monastère, et prince-abbé en 1762. Il se distingua par la sagesse de son administration, et mourut le 12 octobre 1791. Cet illustre prélat avait une érudition profonde; il aimait les sciences, et s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé : | six *Dissertations latines* sur divers sujets de philosophie et de théologie; | une *Dissertation en allemand* sur le concile tenu en 1763 à Aschein, dans la haute Bavière. Elle a été insérée dans le tome 1er des "Mémoires" de l'académie des sciences de Bavière, | une Édition *d'*Alcuin, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini... opera... de novo collata, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta*, 2 parties, 1777, 4 vol. in-fol. Dom Catelinot, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, avait aussi travaillé à une édition d'Alcuin, d'où dom Forster tira beaucoup de sermons pour la sienne. (*Voy.* Catelinot.) Il y joignit en outre soixante-onze lettres inédites, venues d'Angleterre, beaucoup de variantes et de corrections, fruits d'immenses recherches faites dans les bibliothèques d'Allemagne; | un traité *De Cursu et saltu lunæ bis-sexto*; | un autre *de Orthographia*, | et enfin un écrit intitulé : *Libellus adversus hæresin Felicis (urgellensis) ad abbates et monachos Gothiæ*, orné d'une préface du père Foggini. (*Voyez* Félix, évêque d'Ur-

gel, et Foggini, qui avait envoyé ce traité à l'abbé d'Emmeran, d'après un manuscrit du Vatican.)

* FORSTER (Georges), voyageur anglais, né vers 1750, occupait à Calcutta un emploi civil au service de la compagnie des Indes, quand il conçut l'idée de parcourir le nord des vastes contrées de la Perse, et de revenir en Europe par ce long et périlleux chemin. Afin de voyager avec moins de dangers, il apprit les langues, et s'instruisit des mœurs et des usages des pays qu'il devait traverser. Ayant adopté en outre le costume oriental, il partit de Calcutta au mois de mai 1782. Le pays des "Seiks" étant peu sûr pour tous les voyageurs, il entra directement dans celui de "Cachemire", si fameux dans les annales des superstitieux Indous. Le même motif lui ayant fait éviter le pays des "Usbecks" et "Bockara", il prit le chemin de "Candahar", fréquenté par les caravanes. Au bout d'un an il se trouvait au midi de la mer Caspienne, et n'avait fait que 900 lieues, c'est-à-dire deux lieues et demie par jour. Il continua sa route, s'embarqua enfin au premier port, et arriva en Angleterre à la fin de 1784. L'année suivante, il publia à Londres un petit ouvrage sur la *Mythologie et les mœurs des Indous*, qui eut beaucoup de succès. De retour à Calcutta, il fut nommé à l'ambassade dans l'empire Maratte. A cette époque, il avait fait paraître le premier volume de l'entière *Relation* de son voyage ; il en préparait le second lorsque la mort le surprit, en 1792, à Nagpur, capitale du Berar. Son ouvrage, traduit en allemand, y compris le deuxième volume, a été aussi traduit en français sous le titre de *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces de l'Inde, le Cachemire, la Perse, la mer Caspienne*, suivi de l'*Histoire des Rohyllas, et de celle des Seiks*, par feu Georges Forster, traduit de l'anglais, 3 vol. in-8°, avec deux cartes géographiques, l'une offrant l'*Itinéraire* de Forster, et l'autre, le royaume de Cachemire. Cet ouvrage donne des renseignements jusqu'alors inconnus sur les Rohyllas, détruits en 1775, et sur les Seiks, qui existent encore, et qui forment une secte composée de bramanisme et de mahométisme. Cette nation guerrière habite dans la province de Lahor, et peut, dans un cas urgent, mettre sur pied cent mille cavaliers et un grand nombre de fantassins.

* FORSTER (Jean-Chrétien), né le 14 décembre 1735, à Halle, mort le 19 mars 1798, fut professeur de philosophie dans cette université. Il y exerça ensuite différents emplois administratifs ; et on le nomma, en 1791, inspecteur du jardin botanique et économique. Il est auteur des ouvrages suivants : | *Disputatio de Deliriis*, Halle, 1759, in-4° ; | *Comparatio demonstrationis Cartesii pro existentia Dei, cum illa qua Anselmus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4°. Ses autres ouvrages sont en allemand : | *Caractère des trois philosophes Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, 2e édition, Halle, 1765, in-8°. Cet ouvrage est bien écrit et conçu dans de bons principes ; | *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8° ; | *Essai d'introduction à l'économie politique*, Berlin, 1771, in-8° ; | *Aperçu*

de l'histoire de l'université de Halle, pendant le premier siècle de sa fondation, ibid., 1794, in-8°, etc., etc.

* FORSTER (Jean-Reinhold), naturaliste et voyageur, né à Dirschaw, dans la Prusse polonaise, le 22 octobre 1729, descendait d'une famille anglaise que les troubles politiques du règne de Charles Ier avaient forcée de quitter sa patrie. Il fit ses études au gymnase de Berlin, et à l'université de Halle, où il s'appliqua, avec succès, à la connaissance des langues anciennes et modernes, des langues orientales et de la théologie. Il remplit ensuite les fonctions de ministre protestant, employant le temps que ne demandaient pas les travaux de son emploi, à l'étude de la philosophie, de la géographie physique et morale, et des mathématiques. Marié et chargé d'une nombreuse famille, il accepta la proposition d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratof; mais il s'y trouva bientôt comme abandonné, et en partit, pauvre et malade, pour passer à Londres en 1766, où il s'occupa à donner des leçons de français et d'allemand. En 1772, il fut choisi pour accompagner, en qualité de naturaliste, le célèbre capitaine Cook, dans son second voyage autour du monde. D'un caractère fier et impérieux, il indisposa contre lui tout l'équipage, et Cook, à son retour en Angleterre, porta plainte contre lui au lord de l'amirauté. On arrêta qu'une somme de 2,000 livres sterling, pour les frais de gravures relatives à l'histoire naturelle, serait partagée entre le capitaine Cook et Forster, et on défendit en même temps à celui-ci de publier aucune relation. Il paraît que Forster contrevint à cet ordre. Ces désagréments l'engagèrent à quitter l'Angleterre; mais, avant qu'il pût exécuter ce projet, ses nombreux créanciers le firent mettre en prison. Frédéric II, qui estimait ses talents, lui fournit les moyens de payer ses dettes, et l'appela à Halle en 1780, où il le nomma professeur d'histoire naturelle, et inspecteur du jardin de botanique. L'année suivante, il fut reçu docteur en médecine; il avait déjà été nommé docteur en droit, à Oxford, en 1775. Forster vécut à Halle 18 ans. La mort de deux de ses fils vint, sur la fin de sa carrière, aggraver les maux dont il commençait à souffrir; il y succomba le 9 décembre 1798. Forster avait des connaissances très-étendues. Il savait dix-sept langues mortes et vivantes, entre autres le cophte et le samaritain. Par malheur, il joignait à ses talents des vices ruineux. Celui du jeu absorba presque toute la fortune que lui avaient acquise ses places et ses ouvrages. Il était lié et entretenait une correspondance avec Linnée et Buffon. Il avait une prédilection particulière pour les écrits de ce dernier, qu'il citait comme un modèle de style. Les principaux ouvrages de Forster sont: | *Introduction à la Minéralogie*, Londres, 1768, in-8°; | *Catalogue des animaux de l'Amérique anglaise*, etc., ibid., 1770, in-8°; ces deux ouvrages sont en anglais; | *Flora Americæ septentrionalis*, ou *A Catalogue of the plants of North America*, ibid., 1771, in-8°; | *Characteres generum plantarum quas in itinere ad insulas maris Australis*

collegerunt, *descripserunt*, *delinearunt*, *annis* 1772, 1775, *J.-R. Forster et G. Forster*, Gottingue, 1776. Cet ouvrage classique contient soixante-quinze nouveaux genres de plantes. | *Observations faites dans un voyage autour du monde*, *sur la géographie physique*, *l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4°, en anglais, traduites en plusieurs langues, et en français par Pingeron. Il forme le 5e volume de l'édition française in-4° du second voyage de Cook, et il est comme un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage. | *Tableau de l'Angleterre pour l'année* 1780, continué par l'éditeur jusqu'à l'année 1783, 1784, in-8°, traduit en allemand par l'auteur, Dessau, 1784. On trouve dans ce livre le portrait des principaux personnages de l'Angleterre, pendant la guerre de l'Amérique septentrionale; | *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8°, en allemand, traduit en anglais, Londres, 1786, et en français par Broussonet, Paris, 1788, in-8°. | *Projet pour détruire la mendicité*, etc., Halle, 1786, in-8°; | *Enchiridion historiæ naturali inserviens*, ibid., 1788, in-8°; | *Magasin des voyages les plus récents*, *traduits de diverses langues*, etc., Halle, 1790-1798, 16 vol. in-8°, etc., etc.

* FORSTER (Jean-Georges-Adam), fils du précédent, naquit en 1754, à Nassenhuben, près Dantzick, suivit son père en Russie et en Angleterre, et étudia successivement à Saint-Pétersbourg, à Londres et à Warrington. Il accompagna son père dans le voyage autour du monde. En 1777, il quitta Londres pour se rendre à Paris, où il avait envie de se fixer; mais son séjour dans cette capitale ne fut pas long; il passa en Allemagne, où le landgrave de Hesse lui offrit une chaire d'histoire naturelle à Cassel. Après l'avoir occupée quelque temps, il fut appelé par le roi de Pologne à professer la même science dans l'université de Wilna, dans laquelle il reçut le grade de docteur en médecine. Catherine II voulut, en 1787, faire exécuter un nouveau voyage autour du monde, et nomma Forster hostoriographe de l'expédition; mais la guerre contre les Turcs fit échouer ce dessein, et Forster, se trouvant sans emploi, passa en Allemagne, où il acquit une nouvelle réputation par la publication de plusieurs *Mémoires* sur l'histoire naturelle et la littérature. Il devint alors premier bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lorsque la révolution française éclata, il en embrassa les principes avec ardeur; et quand les Français s'emparèrent de Mayence en 1792, oubliant ce qu'il devait à l'électeur, il se rangea du parti de ses ennemis. Les Mayençais formèrent alors une espèce de convention nationale qui députa Forster à Paris pour demander la réunion de l'électorat de Mayence à la république. Forster accepta cette mission; mais il eut bientôt lieu de s'en repentir. Pendant qu'il était à Paris, les Prussiens reprirent Mayence; et ses manuscrits, avec tout ce qu'il possédait, tombèrent entre les mains du prince de Prusse. L'infidélité d'une épouse qu'il aimait avec passion vint ajouter à ses chagrins; il résolut de quitter l'Europe, et d'entreprendre un

voyage dans l'Indostan et au Thibet. Dans ce dessein, il commença à apprendre les langues orientales; mais ses malheurs avaient altéré sa santé. Il mourut à Paris le 12 janvier 1794. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : | *Voyage autour du monde sur le vaisseau* « la Résolution », *commandé par le capitaine Cook, dans les années* 1772, 1775, Londres, 1777, 2 vol. in-4° (en anglais). Il les publia aussi en allemand, de concert avec son père, Berlin, 1779, 2 vol. in-4°; 1784, 3 vol. in-8°, 4e édition. Cette relation s'accorde avec celle du capitaine Cook dans tout ce qui est important. Il y a eu seulement quelques différences de détail. Forster, plus jeune, plus ardent que Cook, peint avec plus de feu, et prête à la vérité de la narration les grâces d'un style élégant et soigné. En louant les vertus de ces peuplades sauvages, il en prend occasion de diriger contre les vices des Européens des reproches qui seraient justes s'ils étaient moins multipliés. Cette relation lui attira des critiques auxquelles il répondit avec force, et, ce qui est louable dans un jeune homme, avec beaucoup de modération. | *Florulæ insularum australium prodromus*, Gottingen, 1786, 1 vol. in-8°; | *Mélanges ou Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsick et Berlin, 1789-1797, 6 vol. in-8°, en allemand; | *Tableaux de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France*, etc., en 1790, Berlin, 1791-1794, 3 vol. in-4°. Huber y ajouta un dernier volume, avec une « Notice » sur l'auteur. Ils ont été traduits en hollandais et en français, Paris, 1795-1796, 3 vol. in-8°, fig.; | *Souvenirs de l'année* 1790, *tableaux historiques*, avec figures du célèbre Chodowiecki, etc., Berlin, 1 vol. in-8°. Nous ne citerons pas plusieurs *Pamphlets* de Forster, publiés à Mayence, par égard pour la mémoire de ce savant.

FORSTNER (Christophe), né en 1598, mort en 1667, publia dès l'âge de 19 ans un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, l'honora de l'ordre de Saint-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paraître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la place de conseiller aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°, on a de lui : | *De principatu Tiberii*; | *Notæ politicæ ad Tacitum*; | un recueil de *Lettres* sur la paix de Munster, etc., etc.

* FORSYTH (Guillaume), jardinier, membre de la société des antiquaires et d'autres corps savants, né dans le comté d'Aberdeen en Écosse, en 1737, mort le 25 juillet 1804, se livra de bonne heure à la pratique du jardinage, vint à Londres en 1763, travailla sous le célèbre Miller, jardinier du jardin des apothicaires à Chelsea, et lui succéda en 1771. Le roi le nomma, en 1784, surintendant de ses jardins royaux de Kensington et de Saint-James. Forsyth, encouragé par cette distinction, s'adonna à l'étude des arbres fruitiers et forestiers, et s'occupa

spécialement des remèdes à apporter aux maladies auxquelles les végétaux peuvent être sujets. Son travail lui fit découvrir une composition qui remplissait son but. L'utilité de cette découverte fut reconnue, et le roi en récompensa généreusement l'auteur. On lui doit : | *Observations sur les maladies, les défauts et les accidents auxquels les arbres à fruits et les arbres forestiers sont sujets*, Londres, 1791, in-8°; | *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4°, traduit en français, avec des notes par Pictet-Mallet, Genève et Paris, 1803, in-8°. Ce livre, qui contient le résultat de tous ses travaux, eut trois éditions en peu de temps.

FORT (François Le), d'une famille patricienne de Genève, naquit en cette ville en 1556. Une inclination décidée pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand au service du tzar. Le Fort était hardi, entreprenant, et parlait assez bien quatre ou cinq langues. Il n'était point savant, mais il avait beaucoup lu, sans avoir à un degré égal le talent de diriger ses lectures. Pierre-le-Grand, qui avait formé le dessein de réformer sa nation, le vit et lui donna sa confiance. En 1696, Le Fort eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le tzar le mit à la tête de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Il eut part à tous les changements que Pierre Ier fit dans son empire, et mourut à Moscou en 1699. Le tzar, très-affligé de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques, et y assista.

* FORTE ou Fortio (Ange), médecin vénitien du XVIe siècle, est connu par plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire. Nous citerons : | *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia Fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8°; | et *Veritatis redivivæ militia*, ibid., 1541, in-8°.

* FORTEBRACCIO (Nicolas), partisan ou "condottiere" italien du XVe siècle, successeur du fameux Braccio de Montone, son oncle, combattit pour les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, prit du service sous le pape Eugène IV, déclara ensuite la guerre à ce souverain pontife, et avait déjà conquis la plus grande partie de ses états, lorsqu'il mourut, en 1435, des suites d'une blessure qu'il avait reçue peu de temps auparavant à Capo-di-Monte.

FORTESCUE (Jean), lord, chef de la justice et grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de Henri VI, suivit la fortune de ce prince, et fut persécuté pour son attachement à sa cause. A la mort de Henri, Fortescue se retira dans sa terre d'Ebecton. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, sur la *Loi naturelle*, et sur les *Lois d'Angleterre*, 1616, in-8°.

FORTIGUERRA ou Forteguerri (Nicolas), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint-siége avec succès, et mourut à Viterbe, en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), cardinal, savant prélat, de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *Version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellents littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poème en 30 chants, qui fut commencé et fini en très-peu de temps. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4° : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son maigination lui présentait. Il y règne une intrigue si soutenue, et une telle bizarrerie d'incidents, que la curiosité y est fortement excitée. Ce mérite est joint à celui d'une versification aisée; mais la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour à tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers français en 1766, 2 vol. in-8° : l'auteur (du Mourrier), chevalier de Saint-Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasioné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail. [Ce fut *Ricciardetto* qui priva Fortiguerra de la pourpre que Clément XII lui destinait.]

* FORTIGUERRA (Antoine), poëte, chanoine de la cathédrale de Pistoie, a laissé en manuscrit un *Recueil de poésies* : quelques-unes d'entre elles ont été publiées par le Crescimbeni et le Quadrio.

* FORTIN DE LA HOGUETTE (Pierre), l'un des auteurs qui ont le plus honoré la France au XVIIe siècle, né en 1582, d'un président de l'élection de Falaise que son dévouement à Henri IV, pendant les troubles de la Ligue, avait fait anoblir, mort en 1667, reçut une éducation religieuse qui influa heureusement sur sa conduite. Il embrassa la profession des armes, servit comme volontaire en Hollande, puis dans les guerres de Guienne, où brillèrent son humanité, son désintéressement et sa fidélité à ses devoirs. Commandant, en 1686, la place de Blaye, illustrée de nos jours par une grande infortune, il refusa d'entrer dans le parti des princes, quelque avantage qu'on lui promît de leur part. Il refusa de même la gratification que les agens des fermes accordaient à ses prédécesseurs, « étant chose honteuse, dit-il, qu'un officier du roi reçût une autre paie que la sienne. » L'affaiblissement de sa santé le força de quitter le service avec la modique pension de capitaine. Cependant ses économies et les bienfaits du cardinal de Richelieu lui permirent d'acheter une terre. Il avait près de 60 ans lorsqu'il épousa la sœur de Hardouin de Péréfixe, depuis archevêque de Paris. Sa tendresse pour ses fils l'engagea à composer pour eux un recueil des préceptes les plus propres à les diriger dans les différentes circonstances de la vie. Cet ouvrage, intitulé *Testament* ou *Conseils d'un père à ses enfans*, 1655, in-12, eut plusieurs éditions tant en

France qu'en Hollande. L'auteur y examine, dans trois parties, les devoirs de l'homme envers Dieu, envers ses supérieurs et ses semblables, envers soi-même. La lecture de cet excellent cours de morale pratique est aussi agréable qu'instructive pour quiconque fait plus de cas du fond des choses que de la manière dont elles sont présentées. Fortin de La Hoguette, indépendamment de ce livre, composa | un *Catéchisme royal*, 1645-55-61, in-4°. Godeau, évêque de Vence, à qui on l'avait attribué, le désavoua, mais en en faisant l'éloge; | *Éléments de Politique*, devenus rares, et qui mériteraient d'être réimprimés. — *Fortin de La Hoguette, second fils du précédent, pourvu successivement des évêchés de Saint-Brieux et de Poitiers, fut désigné en 1685 pour l'archevêché de Sens, ne reçut ses bulles de confirmation qu'en 1692, et tint la même année un synode dans lequel il publia les statuts de Henri de Gondrin, son prédécesseur, avec un *Supplément*. Louis XIV voulut, malgré sa résistance, l'honorer de l'ordre du Saint-Esprit. Ce digne archevêque devint aussi conseiller d'état. Il mourut en 1715, âgé de 72 ans, emportant les regrets de son clergé et des pauvres. Il avait donné de nouvelles éditions, supérieures aux précédentes, des livres à l'usage du diocèse de Sens.

*FORTIN, statuaire, mort à Paris à la fin d'août 1832, est auteur du *Fronton de la porte du Louvre* du côté du pont des Arts, du bas-relief d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le grand escalier du même monument, etc. Il avait remporté le grand prix de sculpture en 1783.

*FORTIS (Jean-Baptiste-Albert, l'abbé), littérateur, né à Vicence en 1740, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Augustin; mais il en sortit bientôt, et fit plusieurs voyages pendant lesquels il adopta une manière hardie de penser qui le fit nommer, par plusieurs de ses compatriotes, le « voyageur philosophe ». Pendant sa carrière, Fortis fut tour à tour physicien, naturaliste, poète, journaliste, bibliographe et même érudit; mais son caractère ardent et son imagination bizarre ne lui permirent jamais de se fixer. En 1801, il fut nommé préfet de la riche bibliothèque de Bologne, où il mourut le 21 octobre 1803. On a de lui : | *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4°. | *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774, 2 vol. in-4°, fig. et cart. Il a été traduit en anglais, Londres, 1778, in-4°; et en français, Berne, 1778, 2 vol. in-18. L'auteur a accordé trop de confiance à des autorités suspectes. | *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, ou *Lettres au comte Thomas de Bassegli, patricien de Raguse*, 1788, in-8°; | *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; | beaucoup de *Dissertations* disséminées dans les « Mémoires » de diverses académies dont il était membre, ou publiées séparément. Il a travaillé long-temps au « Journal » de Grisellini, qui traitait principalement d'agriculture, d'arts et de commerce, et à « l'Europa letteraria », ouvrage périodique, publié à Venise par Mme Caminer Tura.

*FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, né à Vérone le 26 février 1748, mort à Rome le 27 janvier 1829, fut reçu dans la com-

pagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima la compagnie; résolu cependant de se consacrer au service de l'Église, il rentra dans sa patrie pour y faire ses études théologiques. On lui donna la chaire de philosophie au lycée de Vérone, où il se fit une grande réputation par le *Prodromus ad universam metaphysicam*, qu'il y publia. Vers la même époque, il acheva, conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de: *Illustrazione de' Pesci impietriti del monte Bolca in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le Père Fortis se fit inscrire au nombre de ses membres; puis, allant rejoindre à Parme ceux de ses frères qui, sous la protection de Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, il y professa pendant plusieurs années la littérature. Les éloges qui accueillirent dans plusieurs réunions de savants ses *Poésies* italiennes, grecques et latines, ont fait regretter que, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes, par humilité, tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement. Mais à peine avait-il organisé les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète, puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie dans tout l'univers catholique. Le pape le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vicaire-général en Italie. Elu à son tour général de son ordre (1820), il offrait le modèle des vertus qu'il désirait voir briller dans les autres.

FORTIUS, ou plutôt STERK (Joachim), philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de "Fortius Ringelbergius", né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Oporin, d'Hyperius et de plusieurs autres savants de son temps. Il parut fort jeune à la cour de l'empereur Maximilien Ier, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans. De retour dans son pays, il fit des progrès étonnants dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, en même temps qu'il employait ses heures de récréation à apprendre à dessiner et à graver. Vers l'an 1529, il parcourut les principales villes de la France. Aussitôt son arrivée, il se mettait à enseigner quelque science, dont le cours n'était ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus long-temps dans aucune ville. Fortius était passionné pour les langues anciennes. On l'entendait souvent dire "qu'il préférait un mot de la pure latinité à un écu d'or". Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais, comme presque tous les astronomes de son siècle, il donna dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8°. On y distingue un traité *De ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpenius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très-judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers; mais ils sont balancés par

des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNE, déesse, fille de Jupiter [et de Némésis], présidait au bien et au mal. On la représentait aveugle et chauve, [sauf un bouquet de cheveux sur le sommet de la tête;] toujours debout, avec des ailes aux pieds, dont l'un placé sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre en l'air; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globe mobile et glissant. On l'appelait autrement SORT. Horace lui a adressé la belle ode :

O diva gratum quæ regis Antium, etc.

* FORTUNIO (Augustin), religieux camaldule, né dans le XVIe siècle, à Fiesole en Toscane, de parents originaires de Florence, qu'il perdit de bonne heure, fut placé au collége de Pise aux frais du grand-duc. Après avoir fait ses vœux dans le couvent des Saints-Anges à Florence, il se livra à l'enseignement des langues et à la recherche des monuments qui pouvaient intéresser son ordre. Il mourut dans un âge peu avancé, à Florence, vers 1595. On a de ce savant religieux les ouvrages suivants : | *Historia camaldulensium*, Florence, première partie, 1575; deuxième partie, 1579, in-4° : cette *Histoire*, dont Gui Grandi fait l'éloge sous le rapport de l'érudition, mais non sous celui de l'exactitude chronologique, est inférieure à celle des PP. Mittarelli et Costadoni; | *Apologia Augustini Florentini pro libris suis historiarum camaldulensium*, ibid., 1592, in-12; c'est une réponse au Père Luc, ermite, qui avait attaqué plusieurs récits de faits miraculeux racontés dans l'*Histoire* de Fortunio; | *Cronichetta del monte san Savino di Toscana*, ibid., 1583, in-4°, etc.; | *Liber carminum*, ibid., 1591, in-8°; ce sont des poésies pieuses et sur des sujets de dévotion. On a encore de Fortunio des *Opuscules* moins intéressants.

FOSCARARI (Gilles), en latin "Foscherarius", dominicain bolonais, mort évêque de Modène, en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au "Catéchisme" du concile de Trente. C'était un prélat savant, pieux et charitable; il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de "Filles-Repenties", et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. [On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.]

FOSCARI (François), doge, d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut, en 1415, procurateur de Saint-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, Jacques Foscari, le seul qui lui restât. Il fut d'abord accusé d'avoir reçu des présents de plusieurs princes. Les tortures qu'il eut à souffrir par ordre du conseil

des "Dix", lui arrachèrent un faux aveu, et il fut exilé. Cinq ans après (1550), Donati, procurateur de Saint-Marc, fut assassiné; et le conseil imputa ce crime à Foscari. Il eut encore à endurer la torture dont les douleurs, cette fois, furent si vives, qu'elles lui firent perdre la raison. Son père, déjà octogénaire, voulut déposer sa dignité, mais on ne le lui permit pas. Jacques fut relégué en Candie : pendant ce temps on découvrit le véritable assassin de Donati; mais ce fut en vain que l'innocent condamné demanda justice. Poussé au désespoir, et voulant voir son vieux père et sa mère, il écrivit au duc de Milan pour implorer sa protection auprès du sénat, et fit en sorte que cette lettre fût connue : comme il l'avait prévu, elle lui fut imputée à crime. Il fut arrêté; le conseil des "dix" lui fit donner trente tours d'estrapade pour tirer quelque aveu, et n'en ayant pu obtenir, il le renvoya en Candie, où, à peine débarqué, il mourut de douleur. Son père fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et mourut deux jours après.

*FOSCARI (François), sénateur vénitien, que ses travaux et ses missions diplomatiques ont rendu célèbre, mourut le 7 décembre 1790, après avoir publié : *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, etc., Venise, 1744-1769, 34 vol. in-fol. Ugolini l'avait aidé dans cette immense collection. Il a publié aussi | *Bibliotheca veterum patrum, antiquorum scriptorum ecclesiasticorum græco-latina*, Venise, 14 vol. in-fol.; | et les "Œuvres" de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, Venise, 1763, 4 vol. in-fol.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différents postes dans sa république, et mourut le 31 mai 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10e de la "Collection des historiens de Venise", 1718, in-4°; collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avait écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documents. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles "degli Academici incogniti", 1651, in-4°.

FOSCO (Placide), [en latin Fuscus"], Italien, médecin de Pie V, se distingua par sa vertu. Il mourut à Rome, en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité : *De usu et abusu Astrologiæ in arte medica*. L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes.

* FOSCOLO (Ugo), poète et littérateur, né dans l'île de Zante en 1777, mort à Londres le 11 septembre 1827, quitta de bonne heure les îles Ioniennes, et suivit à Padoue le cours de littérature de Cesarotti, qui lui inspira une profonde admiration pour les classiques grecs, latins et italiens. Tour à tour poète, orateur, professeur, quelquefois il affectait le stoïcisme le plus sévère, d'autres fois il sacrifiait aux plaisirs. Foscolo débuta à Venise par sa tragédie de *Thyeste*, qu'il jugea plus sévèrement que ses panégyristes. Après avoir lu "Werther", il voulut se peindre dans la position d'un amant désespéré. Ce roman, qu'il intitula : *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, est une imitation servile de Goethe : on regrette d'ailleurs que le talent de Foscolo s'y soit abaissé à la peinture d'une

passion qui conduit au suicide. Les *Lettres de Jacobo Ortis* ont été traduites par M. de S. (Senonnes), 1814, 2 vol. in-12 : cette Traduction a paru en 1814 sous le titre du *Proscrit* ou *Lettres de Jacobo Ortis*, et en 1830 sous celui d'*Amour et suicide* ou *Le Werther de Venise*. Les mêmes *Lettres* ont été traduites par M. Truchon, Paris, 1819, et par un anonyme, Lyon, 1823. Dans un *Discours* prononcé au congrès de Lyon en 1801, Foscolo fit l'éloge des républiques italiennes. Connu comme poète, comme romancier, comme orateur, il ambitionna la réputation d'érudit; pour l'obtenir, il traduisit en italien le petit poème de Callimaque sur la "chevelure de Bérénice", que Catulle avait mis en latin; il y ajouta un long commentaire hérissé de notes et de citations d'auteurs qu'il n'avait pas lus; mais il échoua dans sa tentative. Nommé professeur de belles-lettres à l'université de Pavie, il débuta par un *Discours sur l'origine et les règles fondamentales de la littérature*, et développa les théories philosophiques de Locke et de Condillac. Cependant il entreprit la *Traduction* d'Homère en vers "sciolti". Interrompant la carrière littéraire pour embrasser celle des armes, il s'attacha au général Thuillier (1805), et se rendit à Calais pour prendre part à l'expédition que Buonaparte méditait contre l'Angleterre. De retour en Italie (1808), il publia une belle Édition des ouvrages classiques du prince Raimond Montecuculli avec des *Notes* et des *Additions* importantes. A Milan il donna la tragédie d'*Ajax*, qui fut vivement attaquée sous le rapport politique et sous le rapport littéraire. Poursuivi par la vengeance d'écrivains qu'il avait maltraités lui-même, il chercha un asile à Florence, où il donna sa *Ricciarda*, jouée sur plusieurs théâtres d'Italie, imprimée à Londres et traduite en français : cette pièce est la seule de Foscolo qui se trouve dans la «Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers». Il redevint militaire après la chute de Buonaparte, fut aide-de-camp du général Pino; mais, ses opinions n'étant pas d'accord avec le nouvel ordre de choses, il quitta sa patrie, et passa ses dernières années à Londres. En Angleterre, il publia la *Traduction* du "Voyage sentimental" de Sterne sous le nom de "Didimo Chinexico", fit quelques *Articles* dans les journaux, ouvrit à plusieurs reprises un cours de littérature italienne. Parmi les écrits qu'il a publiés à Londres, on compte | les *Essais sur Pétrarque*, | une *Introduction aux Nouvelles de Boccace*, | un travail sur la "Divine comédie du Dante" dont le premier volume seul a paru. L'*Alcée*, les *Grâces*, quelques *Odes*, plusieurs *Sonnets*, sa pièce intitulée *Sepolcri* sont des morceaux poétiques estimés. Les mœurs dépravées et les passions de Foscolo avaient perverti son talent.

*FOSSARD, prédicateur ordinaire du roi, a publié un *Recueil de sermons*, Paris, 1786, 3 vol. in-12.

*FOSSATI (Jean-François), bénédictin de la congégration du mont Olivet et excellent prédicateur, né à Milan vers la fin du XVI[e] siècle, devint évêque du diocèse de Tortone, qu'il administra jusqu'en 1653, époque de sa mort. On a de ce prélat : | *Orazione funebre della morte del ser Cosi-*

mo II Medici, gran-duca di Toscana, Sienne, 1620, in-4°; | *Memorie istoriche delle guerre d'Italia del secolo presente dall' anno* 1600, Milan, 1640, in-4°; Bologne, 1641 et 1645, in-8°.

* FOSSATI (Georges), architecte, graveur et imprimeur, naquit à Morco près Lugano, au commencement du XVIIIe siècle. On a de lui : | un *Recueil de diverses fables* dessinées et gravées par lui, en italien et en français, Venise, 1744, 6 parties en 3 vol. petit in-fol., fig. en couleur. Les gravures font le principal mérite de ce recueil, très-recherché des curieux. | *Vita degli architetti del signor Felibien, tradotta del francese*, 1755, in-8°. fig. On a encore de lui, comme graveur, | un *Recueil des édifices de Palladio*, | les *Plans de Venise, Bergame, Genève*, | et une *Carte du lac de Lugano*.

FOSSE (Charles DE LA), fils d'un orfévre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et, à son retour, il peignit le *Dôme* de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excellait dans la fresque, dans le paysage, et surtout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. La Fosse fut reçu à l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa réputation l'avait fait appeler en Angleterre, où mylord Montagu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connaisseurs. Le roi Guillaume III, étant venu les voir, proposa à La Fosse un établissement très-avantageux; mais vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il était desiré.

FOSSE (Antoine DE LA), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris, en 1653, d'un orfévre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont, et leur dut sa fortune. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzaro, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il célébra sa mort dans une *Pièce de vers* que nous avons encore. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une *Ode* qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des "Apatistes" de Florence. Il y prononça, pour remercîment, un *Discours* en prose sur ce sujet singulier : "Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus, ou des noirs"? Il avait encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouait lui-même que l'expression lui coûtait plus que la pensée. On a de lui plusieurs *Tragédies*, dont *Manlius* est la meilleure. [On y remarque de grandes beautés; plusieurs connaisseurs regardent cette tragédie comme digne, à plusieurs égards, du grand Corneille. [Les autres pièces de La Fosse sont : *Polyxène*, *Thésée*, *Corresus* et *Callirhoé*. *Manlius* est une imitation de la "Conjuration de Venise", de l'Anglais Otwars. La Fosse a fait encore] une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers français, des

Odes d'Anacréon. On trouve après cette *Version* plusieurs autres *Pièces de poésie*. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par on ne sait quel motif, de la "Gabinie" de Bruéys, et du "Distrait" de Regnard.

*FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né à la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle, étudia les mathématiques à l'université de Cambridge, et fut nommé én 1636 professeur d'astronomie à Gresham. Après avoir quitté cette place au bout de dix mois, il la reprit en 1641, inventa et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques et d'optique, fit des observations d'éclipses, et mourut en 1652, laissant les ouvrages suivants : | *Traité de Gnomonique*, 1638, in-8°, estimé; | *OEuvres posthumes*, 1652, in-4°; | *Mélanges*, ou *Veillées mathématiques* (en latin et en anglais), 1659, in-fol. Foster était de l'association savante qui précéda la société royale de Londres.

FOSTER (Jacques), ministre anglais non-conformiste, né à Excester en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié : | *Excellence de la révélation chrétienne contre Tindal*, 1731; | *Discours sur la religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4°; | des *Sermons*; | des *Traités de controverse*.

*FOSTER (Jean), philologue anglais, né à Windsor en 1731, fit ses premières études à Eton et à l'université de Cambridge. Adjoint au docteur Edouard Barnard, maître de l'école d'Eton, il lui succéda en 1765, et devint chanoine de Windsor en 1772. Sa santé le força d'aller aux eaux de Spa, où il mourut en 1773. Foster n'a laissé qu'un ouvrage; mais il prouve son érudition. Il a pour titre : *Essai sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application dans la prononciation des langues anglaise, latine et grecque; contenant un précis et une explioation des tons anciens, et une défense de l'accentuation moderne, contre les objections d'Isaac Vossius, Henninius, Sarpedonius, le docteur Gally et autres auteurs*, Cambridge, 1765, in-8° (en anglais). On a conservé avec soin les manuscrits de plusieurs de ses exercices de collége.

*FOTHERGILL (Jean), médecin anglais, né le 8 mars 1722 à Carlend près Richemond, dans le comté d'Yorck, mort le 26 décembre 1780, cultiva l'histoire naturelle et la botanique avec succès; mais il se rendit surtout recommandable par sa bienfaisance. On grava sur son tombeau : « Ci-gît le docteur Fothergill, qui dépensa 200 mille guinées pour le soulagement des malheureux. » Son cabinet zoologique et minéralogique était un des plus complets de l'Angleterre. Il enrichit les "Transactions philosophiques", et les "Mémoires de la société médicale de Londres" de plusieurs *Observations* curieuses. Ses écrits, rassemblés après sa mort, et publiés à Londres, en 1781, in-8°, en 1783, 3 vol. in-8°, et en 1804, in-4°, ont été traduits en allemand, Altembourg, 1785, 2 vol. in-8°.

*FO-THOU-TCHING, Samanéen, qui contribua à l'établis-

sement de la religion de Bouddah à la Chine, naquit dans la contrée que les Chinois nomment Thian Tchou (Hindoustan), d'une famille qui se nommait Pe. Après s'etre livré à l'étude des sciences occultes, il vint s'établir l'an 310 à Lo-Yang, maintenant Honan, qui était la résidence des rois Tchao, princes tartares qui gouvernèrent le nord et l'occident de la Chine de l'an 308 à l'an 329. C'est à la cour de ces rois qu'il fit usage de sa science mystérieuse. Après avoir cherché dans le désert un refuge contre les Chinois, qui reprirent Lo-Yang, il revint cependant auprès du généralissime, auquel il fut très-utile : présenté à l'empereur Chi-Le, il fit devant lui des prodiges, disent les partisans de Bouddah, et c'est ainsi que s'établit en Chine le Bouddhisme. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères.

* FOUBERT (Jean), né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, dut son éducation au cardinal Odet de Châtillon. Il embrassa l'ordre de Saint-Benoît dans sa ville natale, et releva l'éclat de la congrégation par ses talents et ses vertus. Ce religieux mourut le 18 avril 1619. On connaît de lui : | *Histoire des Lombards*, traduite de Paul diacre, avec une Préface, et la *Vie* de cet auteur, Paris, 1603; | *Supplément à l'histoire des Lombards* de Paul diacre, depuis l'élection d'Hildebrand jusqu'à la prise de Pavie par Charlemagne, Paris, 1603, in-8°.

* FOUCAULT, nom d'une ancienne famille de Périgord, qui a produit plusieurs personnages distingués.— Jean FOUCAULT, chambellan de Charles VII, et l'un des plus vaillants capitaines de ce prince, tomba au pouvoir de Talbot au siége de Laval (1425), et se racheta de ses deniers. En 1429 il assista au sacre de Charles VII, et l'année suivante il défendit avec bravoure la ville de Lagny contre les Anglais. Il mourut en 1466 dans un âge très-avancé. — *FOUCAULT (Jean), seigneur de l'Ardimalie, baron d'Auberoche, né dans le Périgord en 1542, servit la cause de Henri de Navarre (Henri IV), qui le nomma, lorsqu'il fut sur le trône, son chambellan, puis gouverneur du Périgord et vicomte de Limoges. Foucault mourut d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que Henri IV soutenait contre les Espagnols. La famille Foucault conserve religieusement les lettres que ce prince lui écrivit.

*FOUCAULT (François), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite d'être cité pour les services qu'il rendit comme citoyen et comme ecclésiastique aux habitants de sa ville natale lors de la terrible peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il avait composé un livre de prières intitulé : | *Le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Elie pour reconforter le moribond*, Orléans, 1631, réimprimé plus tard sous ce nouveau titre : *Prières chrétiennes pour servir de préparation à la mort;* ce livre a été destiné dans le principe aux victimes des maladies contagieuses.—* Il ne faut pas confondre François Foucault avec

un autre Foucault (Nicolas), prêtre, de la même famille et du même diocèse, mort en 1692. Ce dernier a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, imprimés en 1696, et qui ont eu deux éditions. Il fonda aussi à Orléans l'établissement "du Bon Pasteur" ou des "Filles pénitentes", à l'instar de celui de Paris.

FOUCAULT (Louis), comte de Daugnon, avait été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac, qui commandait les flottes de France. Il servit sous lui avec rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit après sa mort de la place forte de Brouage, dont le duc était gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault; car, en la remettant, il reçut pour récompense le bâton de maréchal de France, le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), honoraire de l'académie des belles-lettres, né à Paris, [le 8 janvier 1643,] fut successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, et travailla partout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit, en 1704, l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, et il en envoya une *Relation* exacte à l'académie des belles-lettres. Il avait fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage de Lactance: "De mortibus persecutorum", qu'on ne connaissait que par une citation de saint Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Quercy, que le savant Baluze le publia. (*Voyez* Lactance.) Foucault mourut [le 17 février] 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignait des mœurs douces à une vertu austère, et beaucoup d'agréments à un savoir profond.

* FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, ministre de la police sous Napoléon, et sous Louis XVIII, né à Nantes le 29 mai 1763, d'un capitaine de navire marchand, mort à Trieste en novembre 1820, entra dans la congrégation de l'Oratoire, termina ses études dans la maison de Paris, puis professa à Juilly, à Arras, à l'école militaire de Vendôme. Il était préfet du collége de Nantes, lorsque la France commençait à être agitée par les troubles révolutionnaires. Ambitieux et avide, il fut un des membres les plus exaltés d'un club établi à Nantes sous le nom de "Société patriotique". La chaleur de son zèle républicain le fit députer, par son département, à la convention. Il s'attacha au parti de Danton; mais, dépourvu de talents oratoires, il parut rarement à la tribune, et, dans le procès du roi, vota pour la mort sans appel ni sursis. La recherche des biens des émigrés fut due à l'avidité de Fouché, qui en fit prononcer le décret le 14 mars 1793. Ne pouvant briller à la tribune, il sollicitait des missions dans la province, où l'échafaud devenait le tribunal qui adjugeait la fortune des victimes à de cruels proconsuls. Dans le département de l'Aube, il débuta par quelques mesures "énergiques", mais ce fut dans le département de la Nièvre qu'il dépassa l'attente même de ses collègues. Quatre-vingts prêtres innocents furent envoyés à Nantes pour y être pré-

cipités dans la Loire. Impie par principe, aussi bien que démagogue par spéculation, il fit inscrire sur les tombeaux : « La mort est un sommeil éternel. » La convention parut si satisfaite du zèle de Fouché, qu'elle le choisit pour accompagner Collot-d'Herbois à Lyon, dont on avait résolu la destruction entière. A peine y fut-il arrivé que le sang coula de toutes parts. Toulon s'étant rendu à l'amiral anglais Hood, le général Dugommier, aidé de Buonaparte, le reprit, lorsque Fouché y était en mission. En annonçant cette victoire à Collot-d'Herbois, il lui écrivait : « Nous n'avons qu'une manière de célébrer la victoire : nous envoyons ce soir deux cent quinze rebelles sous le feu et la foudre. » Pendant ces exécutions, il renouvelait souvent la proposition de partager les biens des rebelles entre les sans-culottes. Il avait été lié avec Chaumette, auteur de l'absurde « fête de la Raison », et Robespierre ne le lui avait point pardonné. Quand il revint à Paris rendre compte de son proconsulat, il fut choisi pour présider la société des jacobins. Ce fut alors que Robespierre l'accusa de déshonorer la révolution par ses excès. Il le dénonça peu de jours après comme un conspirateur dont les mains étaient pleines. L'exclusion de Fouché fut décidée; et ce tyran allait périr sans doute par ordre d'un autre tyran, lorsque la mort de Robespierre le délivra pour lors de toute crainte. Comme les autres proconsuls, il rejeta sur ce dernier les crimes qui lui étaient propres; il fit même un effort pour lui succéder, en voulant ramener le règne de la terreur. Il se déclara ainsi l'ennemi de Tallien, chef des thermidoriens, qui avaient renversé Robespierre, et se jeta dans la faction de Babeuf, qui se trouvait à la tête des jacobins les plus exaltés. Mais la protection de celui-ci ne put faire taire les accusations qui s'élevaient contre lui de toutes parts. Fouché, aussi lâche que cruel, abandonna Babeuf, pour solliciter la protection de Tallien et de Legendre, qui prirent sa défense, en prétendant qu'il avait contribué à la chute de Robespierre; mais ils furent démentis par Laurençot et Lesage, le 9 août 1795; on présenta à la convention un rapport accusateur, et il se vit chassé de l'assemblée, « comme un territoriste, dont la conduite atroce et criminelle communiquerait le déshonneur et l'opprobre à toute assemblée quelconque dont il deviendrait membre ». Incarcéré, il ne sortit de prison que le 16 octobre, en vertu de l'amnistie accordée par la convention aux délits révolutionnaires. Le directoire exécutif, qui venait de s'installer, lui confia une mission pour les frontières d'Espagne; mais Fouché, ayant repris ses liaisons avec Babeuf, fut à son retour exilé à la vallée de Montmorency. Traître envers ses amis, il dévoila à Barras les projet de Babeuf, qui voulait établir la loi agraire, au moment où le premier jouissait, après le 18 fructidor, du plus grand crédit. Il acquit de la sorte un nouveau protecteur, et, en septembre 1798, il fut nommé ambassadeur auprès de la république cisalpine. Ici se termine la vie politique de Fouché comme démagogue : c'est maintenant un ambitieux qui va se montrer plus avide d'honneurs

et de richesses que les courtisans les plus corrompus. Il se lia, à Milan, avec Joubert, qui commandait en chef l'armée d'Italie; mais ses opérations déplurent au directoire, qui le rappela à Paris. Fort de la protection de Joubert, il n'obéit pas; menacé enfin d'être ramené prisonnier, il quitta Milan, trouva Sieyès siégeant au directoire, et préparant, secondé par une faction puissante, l'anéantissement de la constitution de l'an III. Fouché devina qu'on voulait remettre le pouvoir entre les mains d'un général, et que la faction avait jeté les yeux sur Joubert, auquel on donna d'abord le commandement de la capitale. Par le crédit de ce général, il fut envoyé en mission en Hollande, tandis que Joubert allait combattre en Italie. Le parti populaire avait recommencé à prendre de l'ascendant : Fouché, qui avait appartenu à ce parti, en connaissait toutes les menées, et on le choisit pour le comprimer : rappelé à Paris, on le nomma ministre de la police. Malgré tout son zèle, les plus clairvoyants crurent s'apercevoir qu'il voulait établir un despotisme plus concentré, et que peut-être il travaillait pour Joubert. Mais, ce général ayant été tué à la bataille de Novi, Buonaparte accourut de l'Égypte pour se rendre maître du pouvoir. Fouché et Sieyès lui préparèrent les succès du 18 brumaire. Comme Fouché voulait accroître rapidement sa fortune, il tâcha de garder le porte-feuille de la police. Afin de soutenir son crédit auprès de Buonaparte, il donna, avec le produit des jeux, des gratifications secrètes à ceux qui entouraient le consul. Sachant, en outre, que Buonaparte voulait éloigner Lucien, son frère, il se concilia l'amitié de Joséphine et du parti Beauharnais, qui étaient en opposition avec Lucien. Devenu courtisan, il sut se rendre utile en adoptant d'assez sages mesures, relativement aux journaux, aux émigrés, aux Vendéens et même au clergé. C'était l'homme le plus propre à diriger la police d'un chef qui avait à la fois la haine des républicains et des royalistes. Il fit échouer le complot d'Aréna, Ceracchi et Topino Le Brun, et provoqua le décret de déportation de 300 personnes suspectes à Buonaparte, les accusant comme complices dans l'affaire de la machine infernale, à laquelle elles n'avaient pas eu la moindre part; car il en découvrit aussitôt les véritables auteurs, qu'il fit arrêter. Présentant Buonaparte aux royalistes comme un de leurs plus furieux ennemis, il s'offrait à eux comme un protecteur; d'un autre côté, il protégeait et contenait à la fois les révolutionnaires, s'en servant comme d'une égide contre les caprices d'un maître qu'il connaissait bien. Lorsque celui-ci penchait vers le parti monarchique, son ministre lui présentait le tableau des dangers qu'il pouvait courir, en se livrant à ce parti; et, si Buonaparte paraissait incrédule, il inventait sur-le-champ une conspiration. Buonaparte, se voyant comme à la merci de Fouché, résolut d'éloigner un homme qui paraissait vouloir le diriger. Il venait de signer la paix d'Amiens (septembre 1802); ses frères Joseph et Lucien, rentrés en grâce, lui firent réunir la police au ministère de la justice, qu'occupait alors le grand-juge Re-

gnier. On nomma Fouché membre du sénat-conservateur, et on lui donna la sénatorerie d'Aix. Pendant son absence, qui dura près de deux ans, eut lieu la conspiration de Pichegru et de Georges. Napoléon, qui s'était fait proclamer empereur (18 mai 1804), sentit qu'il avait besoin de Fouché pour affermir le nouveau gouvernement. Celui-ci, reprenant le porte-feuille de la police, introduisit de nouveau l'espionnage dans toutes les classes de la société, de sorte que son regard pénétrait dans le plus secret intérieur des familles. Il est vrai de dire que jamais on n'avait joui de plus de tranquillité que lorsque Napoléon allait désoler l'Europe, et que Fouché restait arbitre souverain de la France. Tout s'éclipsait devant lui; il semblait même affecter d'éclipser son maître par des vertus plus conformes aux vrais intérêts des peuples. Il devint par là suspect à Napoléon; et si le premier, par mises nombreuses polices, en avait une consacrée à épier toutes les actions de Buonaparte, celui-ci, à son tour, en avait une autre qui surveillait de près le ministre. Au moment où la paix de Tilsitt semblait promettre un peu de repos à l'Europe, Napoléon résolut la conquête de l'Espagne. On lui avait représenté les Espagnols comme un peuple facile à dompter; l'expérience lui montra le contraire. Fouché prétendit qu'il avait en vain cherché à détourner Buonaparte de cette guerre aussi désastreuse qu'impolitique; mais ce trait de courage appartient, dit-on, au prince de Talleyrand. Quoi qu'il en soit, les événements de Bayonne produisirent dans Paris une fermentation que Fouché ne s'empressa pas de calmer. Elle fut représentée comme une conspiration contre Buonaparte, qui vint en toute hâte dans la capitale. La conspiration alors disparut, et ce fut en vain que l'on chercha les conspirateurs. L'année suivante (1809), Napoléon, engagé dans une nouvelle guerre contre l'Autriche, ayant perdu la bataille d'Esling, on commença à dire que son étoile pâlissait. Fouché, ministre à la fois de la police et de l'intérieur, apprenant que les Anglais étaient débarqués à Walcheren, fit lever en masse, de son propre mouvement, les gardes nationales, et osa dire dans une circulaire : « Prouvons à l'Europe que, si le génie de Napoléon peut donner de l'éclat à la France par ses victoires, sa présence n'est pas nécessaire pour repousser nos ennemis. » Les Anglais furent en effet contraints de se rembarquer. Sur ces entrefaites, Buonaparte gagnait la bataille de Wagram, faisait une paix avantageuse avec l'empereur d'Autriche, et négociait son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise : la proclamation et l'acte utile, mais arbitraire, de Fouché, lui déplurent, et le ministre fut renvoyé. On attribua aussi à d'autres motifs la disgrâce de Fouché. Napoléon, vers l'époque de son mariage, avait essayé, par l'entremise d'un négociant de Hollande, d'entamer des négociations de paix avec l'Angleterre, sans en faire confidence à Fouché. Celui-ci, de son côté, ignorant le secret de Napoléon, ouvrit des négociations auprès du marquis de Wellesley, par l'entremise de M. Ouvrard. Le peu d'accord qui existait entre

les propositions des deux agents étonna le ministre anglais, qui les chassa brusquement. Napoléon, instruit par sa contre-police de la conduite de Fouché, s'en plaignit dans son conseil, et fit conduire M. Ouvrard à Vincennes. Fouché, bien que nommé gouverneur de Rome, se retira à sa terre de Ferrières : il était remplacé par le duc de Rovigo dans le ministère de la police (le 3 juin 1810). Cependant, craignant la vengeance de son maître, il chercha à passer aux États-Unis; mais il ne put supporter la mer. Ses craintes ne se dissipèrent qu'au moment où Napoléon l'appela à Dresde, après la désastreuse retraite de Moscou. Il fut envoyé comme gouverneur en Illyrie en juillet 1813, puis à Naples, où il ne put détourner Murat d'entrer dans la coalition contre Buonaparte : revenu en France, il se trouvait à Avignon lorsqu'il apprit les événements du 31 mars 1814. Quand il arriva à Paris, Napoléon venait d'abdiquer. Le repentir hypocrite de Fouché, ses démarches pour approcher du trône des Bourbons, sont connues. Sa *Lettre* à Buonaparte, du 25 avril 1814, où il lui conseillait de se retirer, non à l'île d'Elbe, mais aux États-Unis, avait dès lors pour objet de se frayer un chemin au ministère. Cependant il ne put parvenir à se faire nommer ministre de la police de Louis XVIII. Retiré dans sa terre, il sut se former un parti à la cour, tout en affirmant, dans un écrit qu'il fit répandre en Allemagne, qu'il n'avait pas voulu prendre part aux projets d'un grand changement politique; ce qu'il y a de certain, c'est que Fouché, toujours républicain dans l'âme, ne voulait pas plus de Napoléon que de Louis XVIII. Il entra enfin dans la conspiration pour le retour de Buonaparte, mais il exigea auparavant des garanties pour le parti révolutionnaire. Il se rendit donc à Paris, y précéda de quelques jours le débarquement de Napoléon à Cannes, eut une entrevue avec un personnage auguste chez la princesse de Vaudemond, et lui dit « qu'il était trop tard» pour qu'il pût servir la cause du roi. On voulut alors s'assurer de sa personne pour l'emmener comme otage à Lille; mais, rentré chez lui, il s'esquiva par une porte secrète dans la maison d'Hortense Beauharnais, voisine de la sienne. Napoléon étant arrivé à Paris, Fouché redevint, pour la dernière fois, son ministre de la police. Plus puissant cette fois que son maître, il voulait établir une république dont Buonaparte aurait le titre de généralissime, et lui, Fouché, celui de président; mais le premier, soutenu par le parti militaire, demeura empereur. Fouché n'obligea pas moins Napoléon à lui faire des concessions tellement importantes, qu'il pouvait devenir, au besoin, le patron des révolutionnaires, ou le protecteur des royalistes. Il chercha, dans le conseil des ministres, à faire passer pour apocryphe la pièce contenant la déclaration du 13 mars, du congrès de Vienne. Dans une autre circulaire, du 13 avril, il présenta à l'Europe les Bourbons comme une dynastie faible, déchue, et ne pouvant plus recevoir d'autres secours que ceux de l'hospitalité. Et au moment où, par ces libelles, il gagnait encore davantage la confiance des buonapartistes et des

révolutionnaires, il faisait accroire aux royalistes qu'il ne parlait ainsi que pour devenir un jour utile à la cause des Bourbons. D'une autre part, afin de comprimer le caractère impérieux de Buonaparte, il lui fit, le 7 juin, un rapport où il disait que les trois quarts de la France étaient royalistes, et, afin que les royalistes ne prissent aucune influence, il envoyait en Vendée des émissaires chargés de diviser les chefs, et de leur faire poser les armes. Mais la perte de la bataille de Waterloo changea les plans de Fouché. S'étant rendu, le 22 juin, à la chambre des représentants (formée de jacobins sous les auspices de Fouché), il écarta et le projet de régence et celui du rétablissement des Bourbons, puis se fit porter à la tête du gouvernement provisoire. Il devenait ainsi maître des destinées de la France, appuyé comme il l'était par le parti révolutionnaire, dont il se déclara ouvertement le chef. En cette qualité, il menaça Buonaparte de la déchéance s'il n'abdiquait volontairement, s'opposa à ce qu'on livrât une seconde bataille, envoya aux puissances alliées des émissaires pour entamer des négociations, les ouvrit séparément avec le duc de Wellington, sous les murs de Paris, et fut enfin obligé d'en venir à une capitulation qui fut signée à Saint-Cloud. Sachant que Louis XVIII approchait de la capitale, et que les souverains coalisés ne voulaient point de Buonaparte, il imagina d'intervenir comme médiateur entre le roi et les factieux. Présenté à Louis XVIII, à Saint-Denis, par le prince de Talleyrand, il lui fit entendre qu'il devait accepter le rôle de chef de la révolution. Le monarque se refusa à ces insinuations; mais Fouché resta ministre de la police. Maître encore de l'opinion publique, il parvint à effectuer la soumission de l'armée de la Loire, le désarmement des factieux, fit arrêter Ney et Labédoyère. S'apercevant qu'on ne l'avait choisi que comme un instrument pour affermir l'autorité légitime, il ne tarda pas à prendre une attitude menaçante. Il faisait craindre à Louis XVIII une insurrection nationale, et tâchait de communiquer les mêmes appréhensions aux ministres des puissances, afin qu'elles en vinssent à une paix définitive, en reconnaissant "Napoléon II"; mais la nomination d'une chambre de députés royalistes fit triompher la légitimité. Un régicide auprès du frère même de Louis XVI offrait un contraste monstrueux. Fouché prévint sa chute en demandant sa démission, et il fut nommé ministre à Dresde. Il se retirait des affaires avec une fortune de quatorze millions. Compris dans la loi du 12 janvier 1816, il ne put revenir en France. Ayant quitté Dresde, il se rendit à Prague, obtint du gouvernement autrichien la permission de demeurer à Lintz, puis alla se fixer à Trieste, où il mourut âgé de cinquante-sept ans. Fouché, qui avait épousé en seconde noces mademoiselle de Castellane, d'une famille noble d'Aix, laissa plusieurs enfants. Un grand nombre d'écrits ont paru sur la vie de ce fameux démagogue : le plus intéressant est celui qui a pour titre, *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale depuis son entrée à la convention jusqu'à ce jour*, (anonyme,) Paris, 1816,

in-12. En somme, c'était un de ces hommes que le président Séguier appelait "rompus et corrompus" dans les petites affaires du monde.

FOUCHER (Simon), surnommé le "Restaurateur de la philosophie académicienne", parce qu'il travailla à ressusciter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon, en 1644, mourut à Paris, en 1696, après avoir publié : | *Histoire de la philosophie académicienne*; | *Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un examen des sentiments de Descartes*, | et plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER (L'abbé Paul), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tours, le 4 avril 1704, mort à Paris, en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et fit paraître une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son *Traité* historique *de la religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs *Mémoires*, imprimés dans différents volumes du "Recueil" de l'académie des belles-lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

* FOUCHER D'OPSONVILLE, écrivain français, né en 1734, entra au service en 1752. Deux fois il fit par terre le voyage de France aux Indes, chargé, dit-on, de missions importantes près des souverains de ces contrées : il profita du long séjour qu'il y fit pour bien étudier les mœurs des habitans et les productions du pays. Les ouvrages qu'il publia sur ce sujet contiennent des particularités inconnues jusqu'alors : il s'occupa surtout des animaux dont les Arabes et les Juifs font leur nourriture, notamment des sauterelles ; il traita des crocodiles, des caméléons et des serpens ; fit connaître les causes de la vénération que les habitans de l'Inde ont pour le cheval, l'âne et le bœuf ; enfin il raconta les fréquents combats que dans ces contrées les hommes livrent aux tigres en les attaquant corps à corps. Atteint de la peste en Arabie, il fut abandonné dans le désert par la caravane dont il faisait partie, et ne dut sa guérison qu'à une espèce de prodige. Pour revenir en France, il eut à essuyer des maux incroyables. Il mourut en 1802, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8° ; ouvrage curieux, extrait du *Journal des voyages* de l'auteur, qui embrasse aussi l'histoire naturelle, les mœurs et les usages des peuples que d'Opsonville a visités. Il avait annoncé un autre ouvrage beaucoup plus étendu sur l'Inde, mais il n'a publié que le *Bagavadam*, qui en faisait partie, et qui, comme on sait, contient la doctrine des Indiens sur l'Etre suprême, les dieux, les géants et les hommes, 1788, in-8° ; traduit sur une version tamoule par Méridas Poulé, interprète de la compagnie des Indes ; | *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°, contenant des observations critiques ; | *Lettre d'un voyageur au baron de L. sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8°. Il a publié aussi quelques

Brochures en faveur de la révolution.

* FOUCHER (J.), notaire à Aubigny (Cher), fut député à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la mort du roi, après s'être élevé contre l'appel au peuple. La terre d'Aubigny appartenait au duc de Richemont, pair d'Angleterre; Foucher fit, le 19 février 1793, un rapport au nom du comité des domaines, dans lequel il proposait la séquestration de cette propriété, qui fut aussitôt décrétée. Nommé commissaire du directoire, après la session conventionnelle, il reprit ensuite les fonctions de son état, et en 1816, fut atteint par l'ordonnance qui bannissait les conventionnels dits « votans ». Obligé de sortir de France, il se retira en Suisse.

FOUCHY (Jean-Paul Grand-Jean de), astronome et secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, né à Paris, en 1707, mort le 15 avril 1788, âgé de 81 ans, acheta une charge d'auditeur des comptes, et partagea son temps entre l'exercice de ses devoirs et la culture des lettres. L'académie des sciences le reçut dans son sein en 1731 comme astronome, et en 1743, Mairan ayant donné sa démission de secrétaire perpétuel de l'académie, Fouchy fut nommé à sa place. Il remplit cette charge pendant 30 ans avec autant de zèle que de succès; mais enfin l'âge et les infirmités le forcèrent de donner sa démission. Ce fut Condorcet qui lui succéda. Quelques années après sa retraite, Fouchy éprouva un accident singulier : saisi d'un étourdissement, il fit une chute, et le lendemain, lorsqu'il eut repris son entière connaissance, il s'aperçut que les organes de la voix avaient cessé d'obéir à sa volonté, et que, lorsqu'il voulait articuler un mot, sa bouche en prononçait un autre; de manière qu'avec la plus grande netteté d'idées, il ne pouvait prononcer que des paroles sans suite. Il rendit compte lui-même de cet accident dans ses « Mémoires » de l'académie. Le Recueil de l'académie des sciences renferme un grand nombre de ses *Mémoires*; la description de quelques instruments de son invention a été insérée dans le « Recueil des machines » de l'académie. On a en outre de lui des *Éloges* de plusieurs académiciens.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Isle, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615, et donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1652, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Il en répara d'abord le désordre par son seul crédit, en engageant ses biens et ceux de sa femme, et en empruntant sur sa signature des sommes considérables du cardinal Mazarin lui-même. Cependant la dette s'accroissait et les revenus de l'état se consommaient à payer les intérêts des emprunts. Le roi consulta alors Mazarin, qui lui fit connaître Colbert, dont il lui avait vanté la capacité. Celui-ci éclaira Louis XV sur les fautes de Foucquet, et dès lors sa disgrâce fut décidée. A ces fautes, Foucquet joignit celle d'un faste

impardonnable à un sujet. Son palais de Vaux (Villars), pour lequel il avait dépensé 18 millions, surpassait en beauté ceux de Saint-Germain et de Fontainebleau. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications qu'il faisait faire à Belle-Isle, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de madame de La Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'y arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent, en 1664, à un bannissement perpétuel, qui fut commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pélisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrâce, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. La Fontaine plaignit ses malheurs par une élégie touchante, et chercha à adoucir la sévérité du roi par de beaux vers, qui font admirer la variété et la flexibilité de son talent. On voit aussi dans les "Lettres" de madame de Sévigné que cette dame et plusieurs autres personnes de la cour ne cachaient pas le vif intérêt qu'elles portaient à l'accusé. Pélisson prit la défense de Foucquet dans plusieurs "Mémoires" recueillis en 15 vol., qui sont des modèles d'éloquence. En 1789, il parut une "Dissertation" pour prouver que cet intendant était le célèbre "Masque-de-Fer" : opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il était mort, d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille. Gourville, entre autres, assure ce fait dans ses "Mémoires". L'opinion la plus probable est qu'il mourut dans sa prison, le 23 mars 1680, à l'âge de 65 ans. Son corps fut transporté à Paris, et inhumé dans le couvent des Filles-Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. (*Voyez* Masque-de-Fer.) Sa mère, femme d'une éminente vertu et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, était regardée comme la mère des pauvres; elle est auteur du recueil intitulé, "Remèdes faciles et domestique", 2 vol. in-12. Lorsqu'elle apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt et dit : « Je vous remercie, mon Dieu; Je vous ai toujours demandé son salut, et voilà le chemin. » Foucquet mourut en effet dans de grands sentiments de piété. Sa devise était : "Quò non ascendam?" L'ambition monte droit à l'échafaud. On peut consulter pour plus de détails sur ce ministre "Vie de Nicolas Foucquet, par d'Auvigny, tome 5 des "Vies des hommes illustres de France"; "Recueil des défenses de M. Foucquet" (en Hollande), 1665-1668, 15 vol. in-12; "Notice sur la mort

du surintendant Foucquet", recueillies à Pignerol par Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4°.]

FOUCQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris, en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de Saint-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand-vicaire auprès de son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet, furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles, et mourut à Paris, dans la maison de Saint-Magloire, en 1734. Après la mort du P. de Latour, général de l'Oratoire, le P. Foucquet lui aurait infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des "Appelants" et des "Réappelants", ne l'avait fait exclure.

FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Isle, duc de Gisors, pair de France et ministre de Louis XV, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis-Foucquet, et de Catherine-Agnès de Lévis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général de dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Isle se rendit à la cour, et fut très-bien accueilli de Louis XIV; les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Isle mérita alors d'être créé maréchal-de-camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Isle, lié avec Le Blanc, fut entraîné dans la disgrâce de ce ministre et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit, auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Isle qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu sévèrement par le marquis

d'Argenson dans ses « Loisirs ». C'est au comte de Belle-Isle qu'on doit presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; et, la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion sera longtemps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voies et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : « Il faut convenir que le maréchal de Belle-Isle est le législateur de l'Allemagne. » Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelque succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Isle se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Égra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Isle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison; il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des otages, que le maréchal de Belle-Isle avait amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Égra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas que d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eût sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit Chevert, resté à Prague avec 3,000 hommes. (*Voy.* Chevert.) Cependant le maréchal de Belle-Isle se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison-d'Or. De retour en France, il partagea ses moments entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingérode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi, qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse

affaire d'Exiles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le P. de Neuville prononça son "Oraison funèbre" : chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui, sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée, en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Isle d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère, on l'a blâmé de s'être attaché trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers ; mais il retirait ses bontés dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris. « J'ai fait des fautes, » disait-il quelquefois, « mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir. » Haut avec les grands, il portait dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait ; mais, affable et prévenant avec ceux qui étaient au-dessous de lui, il ne leur faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talents en homme éclairé, et non en ministre qui ne protége les arts que par air. Le maréchal de Belle-Isle était naturellement froid ; ses conversations n'étaient pas gaies, mais elles étaient instructives, et il savait parler avec netteté et bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table ; mais on ne peut dissimuler qu'il eut d'autres penchants plus blâmables. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes, qui étaient considérables. Le maréchal de Belle-Isle avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le "Testament politique", publié sous le nom du maréchal de Belle-Isle, est une pièce fabriquée par Chevrier et Maubert.

FOUCQUET (Henri-Auguste, baron DE LA MOTTE), fils de Charles de La Motte-Foucquet, gentilhomme normand, qui s'était retiré en Hollande, après la révocation de l'Édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau; mais le désir qu'il avait de se distinguer dans le métier des armes lui fit quitter secrètement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua surtout pendant la guerre de sept ans. Schwe-

rin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros; une balle brisa dans sa main la garde de son épée et le blessa grièvement; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Laudon et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg, où il finit ses jours le 2 mai 1773.

* FOUGERET (Anne-Françoise DOUTREMONT), fondatrice de la Charité maternelle, mariée fort jeune à Fougeret, receveur-général des finances, était fille et petite fille de jurisconsultes. Elle réunissait à un degré peu commun la justesse de l'esprit et la facilité de l'expression; mais par dessus tout elle aimait le bien, son cœur le cherchait dans ses moindres détails, et son esprit était capable de le concevoir dans ses rapports les plus étendus. L'abandon des enfants avait toujours été pour son cœur maternel une des plus honteuses plaies de l'humanité. Les asiles ouverts par saint Vincent de Paule étaient encombrés, parce que la misère y précipitait les enfants légitimes avec ceux qui n'avaient point de famille à réclamer; beaucoup d'entre eux manquaient de nourrices, et tous les soins des dignes filles de saint Vincent ne pouvaient empêcher qu'une sorte de contagion n'atteignît la plupart des enfants qui séjournaient à l'hospice. Pour remédier à tant d'inconvénients, madame Fougeret, animée d'une ardente charité, conçut l'idée d'une association qui aurait pour but de secourir à domicile les mères pauvres, afin qu'elles pussent nourrir et élever elles-mêmes leurs enfants. Faisant un appel aux mères de famille, elle en eut bientôt réuni un grand nombre des plus riches et des plus considérées de la capitale. Le gouvernement et la famille royale ajoutèrent leurs bienfaits à ceux des particuliers, et dès la première année, une diminution sensible dans le nombre des enfants légitimes portés à l'hospice montra que le mal avait été attaqué dans son principe. Les réglements qui dirigent aujourd'hui les diverses sociétés de charité maternelle, sont encore ceux que madame Fougeret avait médités et établis en 1788. Sa prévoyance avait dès lors mis cette institution à l'abri des dangers qui eussent résulté de la cessation des secours, à l'époque où la révolution frappa dans leur fortune ou dans leur personne presque toutes les dames associées à cette œuvre. La Charité maternelle, dont le nom même, si l'on considère l'époque où il fut choisi, témoigne en faveur de l'esprit religieux de sa fondatrice, survécut à la république, fut pompeusement adoptée par l'empire, et retrouva sous nos rois la protection que lui avait autrefois accordée Marie-Antoinette. Cette reine avait accepté le titre de fondatrice de la Charité maternelle, à une époque bien rapprochée de celle de ses malheurs. Moïse sauvé des eaux par une princesse et rendu à sa mère pour qu'elle l'allaitât avait été le sujet ingénieux du premier timbre adopté par la société. Rien n'avait été négligé pour faire reconnaître au peuple

trompé tout ce qu'il devait à la charité de la souveraine contre laquelle on l'animait sans cesse. Les soins que prenait madame Fougeret à cet égard lui procurèrent plusieurs fois l'honneur d'être admise chez la reine; elle entendit ses plaintes, vit couler ses larmes, et baigna des siennes les mains de cette princesse infortunée, sans avoir d'autres secours à lui offrir que son dévouement et ses impuissants efforts. Traînée à son tour dans les prisons avec ses enfants, madame Fougeret eut, après trente années de la plus parfaite union, la douleur de voir périr sur l'échafaud un époux qui s'était associé à toutes ses bonnes œuvres. Unique soutien de sa famille, elle lutta constamment pour elle contre la spoliation, et l'énergie de ses plaintes étonna quelquefois ceux qui en étaient les auteurs. Retirée à la campagne au milieu de sa famille, madame Fougeret ne cessa de faire le bien ou d'en donner l'exemple; elle mourut le 13 novembre 1813.

* FOUGEROUX (Auguste-Denis), membre de l'académie des sciences, né à Paris le 10 octobre 1732, et mort le 28 décembre 1789, était neveu du célèbre Duhamel. Comme lui, il interrogea toutes les sciences, demandant à chacune ce qu'elle pouvait offrir à l'économie rurale et aux arts. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne, pour y examiner les carrières d'ardoises et les travaux qui s'y exécutent. Il voyagea ensuite en Italie. On lui doit: | *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8°; | l'*Art de tirer des carrières l'ardoise, de la fendre et de la tailler*, 1762, in-fol.; | l'*Art de travailler les cuirs dorés*, 1762, in-fol.; | l'*Art du tonnelier*, in-fol.; | *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., *avec un Traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8°; | l'*Art du coutelier*, 1772, 3 vol. in-fol.; | *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec M. Tillet, 1773, in-4°; | Beaucoup de *Mémoires* dans le "Recueil de l'académie des sciences."

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur *la Chasse*, Rouen, 1650 ou 1656; Paris, 1653; et Poitiers, 1661, in-4°. [Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et le ton de vérité qui y règne, est souvent cité par Buffon et Daubenton. Il a été traduit en italien par César Parona. A la suite de la *Vénerie* ou *la Chasse*, on trouve un petit poème intitulé l'*Adolescence de Jacques de Fouilloux*, et qui n'est remarquable que par la belle simplicité du style.]

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se tracassa beaucoup en faveur du jansénisme. Il eut grande part | à la première édition de l'"Action de Dieu sur les créatures", in-4°, ou 6 vol. in-12 (*voyez* Boursier); | aux "Quatre Gémissements sur Port-Royal", in-12; | aux "Grands Hexaples", 1721, 7 vol. in-4°; | à l'"Histoire du cas de conscience", 1705, en 8 vol. in-12; | et à plusieurs autres productions polémiques qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

* FOULCOIE, en latin "Fulcoius", poète français du XIe siècle, né à Beauvais vers l'an 1020, embrassa l'état ecclésiastique, mais ne reçut que le sous-diaconat. Ce

n'était pas seulement un poëte distingué pour le siècle où il vivait, c'était encore un habile grammairien, un savant jurisconsulte : cependant il ne dut sa réputation qu'à son talent poétique. Il adressait ses *Vers* aux personnages les plus remarquables ; à Manassé, archevêque de Reims, aux papes Alexandre II, Grégoire VII, et aux principaux prélats de la cour de Rome. De toutes les personnes qu'il loua, Manassé fut celui qui se montra le plus reconnaissant. Foulcoie mourut à Meaux, en 1083. Ses *Poésies*, conservées à la bibliothèque du roi, sont divisées en trois tomes, dont le premier est intitulé *Utrum*; le second *Neutrum* ; et le troisième *Utrumque*. L'auteur anonyme d'une préface qu'on trouve dans l'exemplaire de la bibliothèque explique ainsi ces titres singuliers : le premier est intitulé *Utrum*, parce qu'il ne contient que des pièces de peu d'étendue; le second *Neutrum*, parce que l'auteur y a rassemblé des ouvrages plus importants que ceux du premier, mais inférieurs à ceux du troisième. Ce sont des vies des saints du diocèse de Meaux, mises en vers. Le troisième enfin est intitulé *Utrumque*, parce que Foulcoie y traite de l'un et l'autre Testament dans un long poëme. On sent que la versification de Foulcoie doit être très-négligée. On ne trouve dans ses *Poésies* aucune trace de goût ni de règle.

* FOULLON (Louis), aumônier et secrétaire de Vander Burch, archevêque de Cambrai vers la fin du XVIe siècle et chanoine de l'église de Cambrai, a publié en latin *Epitome vitæ et virtutum illustr. et reverend. dom. Fr. Vander Burch, arch. et ducis Cameracensis*, Lille, 1647, in-4°, traduit en français, Mons, 1712, in-4°.

FOULLON (Jean-Erard), jésuite, né à Liége, en 1608, d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collége de Tournai, le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité en servant les pestiférés. L'Écriture sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : | *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liége, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés; | *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liége, 1662; | *Historiæ leodiensis compendium*, Liége, 1655, très-exact; | *Historia leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont du P. Foullon, le troisième a pour auteurs de Crassier et de Louvre, éditeurs de cet ouvrage. Le P. Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, et les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure *Histoire* que nous ayons de la principauté de Liége.

* FOULLON (Joseph-François), conseiller d'état, grand-officier, grand'-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, naquit à Saumur en 1715, d'une famille noble d'Anjou. Ses pères avaient suivi la carrière de la magistrature, et occupé sans interruption depuis 1537 la charge de lieutenant-général criminel de la sénéchaussée de Saumur. L'un d'eux fut pourvu en 1661 d'une des quatre charges de maître des requêtes d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, régente du royaume. Entré dans l'administration sous le ministère

de d'Argenson, commissaire ordonnateur après le siége de Berg-op-Zoom, intendant général des armées des maréchaux de Soubise et de Broglie pendant la guerre de 7 ans, Foullon fut à cette époque chargé de diverses négociations auprès de la cour de Vienne. Bientôt après, il devint intendant de la guerre et de la marine sous le ministère du maréchal de Belle-Isle, maître des requêtes, grand-officier, grand'-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, intendant des finances en 1771, puis titulaire d'une des trente-deux charges de conseiller d'état. Exilé en 1787 pour avoir désapprouvé les opérations de Calonne, rappelé en 1788, mis en opposition au mois de juillet 1789 avec Necker, l'idole du jour, il refusa d'entrer dans le conseil, et se retira à la campagne. Arrêté à Juvisy, chez son ami de Sartines, par une populace égarée, conduit à Paris au milieu des traitements les plus atroces, il y fut massacré sur la place de l'Hôtel-de-Ville, vers cinq heures du soir, le 22 juillet 1789. La plume se refuse à décrire les horreurs exercées sur ce vieillard dont la fermeté héroïque fit plus d'une fois rougir ses assassins. Plus avancé que son époque en connaissances financières, il disait quelquefois qu'un gouvernement ne devait jamais payer ses dettes à moins qu'il n'y trouvât avantage; mais que chacun de ses créanciers devait trouver son remboursement dans la poche de son voisin; cette maxime fondamentale de l'état actuel des finances de l'Europe, mal comprise alors, donna lieu au bruit qu'il conseillait la banqueroute, et fut une des causes des préventions populaires dont il devint victime. Il avait épousé, en 1744, l'héritière de la branche catholique aînée de la famille hollandaise Vander Dussen, dont il eut des enfants.

FOULON, ou GNAPHÉE (Pierre LE), né à Cormète, [dans le v[e] siècle,] chassé de son monastère pour son penchant à l'eutychianisme, gagna les bonnes grâces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

* FOULON (Nicolas), bénédictin de Saint-Maur, né à Maxilly, en Bourgogne, est auteur | d'une *Vie de saint Robert*, abbé de Molesme, Troyes, 1776, in-8°, | et de *Prières, en forme d'Offices, pour demander à Dieu la conversion des Juifs et le renouvellement de l'Église*, 1778, in-12, ouvrage publié par Dom Poisson et imprimé à Orléans. Dom Foulon fut le principal rédacteur du nouveau "Bréviaire" de la congrégation de Saint-Maur, en 1786, dont le plan se trouve exposé dans les préfaces réunies des 4 volumes. Ces préfaces offrent en beaucoup d'endroits le langage des jansénistes, et sont fort louées dans les « Nouvelles ecclésiastiques ». Foulon était partisan des convulsions, et infatué des idées des appelants sur la prochaine conversion des juifs. Il épousa mademoiselle Marotte du Coudray, d'Orléans, et laissa, dit-on, un *Traité* inédit *en faveur du mariage des prêtres*. De bénédictin, il était descendu jusqu'à devenir huissier du sénat. Il mou-

rut à Paris le 13 juillet 1813, à 72 ans.

* FOULONS (DE), ancien procureur du roi au présidial de Langres, mort en juin 1827, dans sa terre de Barges, près Bourbonne-les-Bains, avait rempli les fonctions de subdélégué de l'intendance de Champagne et de président du conseil général du département de la Haute-Marne. Après avoir honoré la magistrature et l'administration pendant plus de trente années, il s'était livré à la médecine. Les habitans de la campagne trouvaient gratuitement chez lui, non-seulement les remèdes et les secours nécessaires à leur santé, mais encore les conseils les plus utiles pour leurs affaires d'intérêt. Tout le pays le regardait comme une seconde providence.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles-le-Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'églises, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands, encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paraissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent en disant qu'il avait sauvé son prince, encore enfant, des mains de ses ennemis; qu'il l'avait élevé et lui avait conservé la couronne, et, que, quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité ni du respect qu'il lui devait, ils pouvaient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zèle. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin, le 17 juin de l'an 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et ses vertus.

FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit « le Roux », mort en 938, et inhumé dans l'église de Saint-Martin de Tours, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit « le Bon », fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que, le roi Louis d'Outremer s'étant moqué de ce que Foulques-le-Bon s'appliquait à l'étude, Foulques lui écrivit ces mots : « Sachez, sire, qu'un prince non lettré est un âne couronné. » [Foulques II composa des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin ; et les jours de fête il chantait souvent au chœur avec les clercs, ce qui supposait alors une instruction peu commune.]

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit "Nerra" (noir), le "Jérosolymitain", à cause de trois voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins; [il battit Cereau Ier, duc de Bretagne, et fut battu à son tour par Eudes II, comte de Blois.] Il mourut à Metz [le 23 juin] 1040.

FOULQUES IV, dit "Rechin", fils du seigneur de Château-Landon et d'une fille du précédent, succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinais et de la Touraine, qui étaient le partage de

son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. [Foulques IV, ayant eu de violentes discussions avec Raoul, archevêque de Tours, fut excommunié; mais il obtint ensuite son absolution et fit de grandes libéralités à l'Eglise.] Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve, dans le "Spicilége" de dom d'Achery, un fragment que l'abbé de Marolles a traduit dans son "Histoire d'Anjou", 1681, in-4°.

*FOULQUES, prieur de Deuil, monastère de l'ordre de Saint-Benoît, au commencement du XIIe siècle, n'est connu que comme auteur d'une *Lettre de consolation*, qu'il adressa à Abeilard après la violence dont celui-ci avait été l'objet.

* FOULQUES DE BÉNÉVENT, notaire et secrétaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II, au XIIe siècle, est auteur d'une *Chronique* des principaux événements de son temps, depuis l'an 1102 jusqu'à l'an 1141, publiée à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, théatin, et insérée dans la "Collection des anciennes histoires de la Sicile", Francfort, 1579.

*FOULQUES, curé de Neuilly-sur-Marne, au XIIe siècle, célèbre par sa piété et son éloquence, fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et mourut à Neuilly en 1201. Moréri cite une "Vie de Foulques", en français, imprimée à Paris, 1620.

FOULQUES, FOUQUES ou FOULQUET, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies* ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. [Ce prélat fonda la fameuse confrérie des pénitents blancs, et se fit remarquer par son zèle contre les Albigeois, et contre Raimond VIII, comte de Toulouse, qui les soutenait. Il mourut en 1131.]

* FOULQUES, abbé de Corbie, dit "le Grand", à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère, contre les prétentions de Foulques, évêque d'Amiens, et de Gui, successeur de Foulques, assista, en 1409, au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et mourut en 1495. On a de lui un *Mémoire* sur l'histoire de son monastère, publié en partie par Mabillon dans les "Annales de l'ordre de Saint-Benoît."

FOUNTAINE (Sir Andrew), savant antiquaire dont nous avons un *Traité* curieux sur les médailles de Saxe. On l'a placé dans le "Trésor des antiquités du Nord" imprimé en latin, à Londres, en 3 vol. in-fol. [Il mourut le 4 septembre 1753, après avoir été vice-chambellan de la reine d'Angleterre, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du Bain, et conservateur de la monnaie.]

*FOUQUART (Gabrielle), née à Abbeville en 1568, est la fondatrice en France des religieuses de Saint-François-de-Paule. Elle avait eu dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour la vie religieuse; mais, son père étant mort, elle se trouva sous la dépendance d'un oncle qui la força de se marier à l'âge de 26 ans.

Restée veuve après deux ans de mariage, et maîtresse de son sort, elle revint à son premier dessein. Après quelques années de réflexion, elle prit l'habit de Saint-François-de-Paule et, prononça ses vœux à l'âge de 33 ans. Ayant alors réuni quelques dames séculières qui voulaient suivre son exemple, elle fonda à Abbeville un monastère sous le titre de "Jésus-Maria", et ce fut la première maison de cet ordre en France. Le pape Grégoire XV autorisa cette fondation par une bulle du 10 juin 1623, et la mère Fouquart en fut la première supérieure ou "correctrice". Cette vertueuse fondatrice mourut en 1639.

FOUQUERET, ou FOQUERÉ (Dom Antoine-Michel), né, en 1640, à Châteauroux en Berri, embrassa l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 17 ans, et prononça ses vœux le 3 octobre 1658, dans l'abbaye de Saint-Augustin-de-Limoges. Après avoir enseigné la rhétorique et le grec dans le monastère de Mauriac en Auvergne, il fut employé en qualité de supérieur dans différentes maisons de son ordre, et s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que de sagesse. Ayant obtenu sa retraite en 1693, il choisit pour demeure l'abbaye de Saint-Faron, dans la ville de Meaux, et y mourut le 3 novembre 1709, âgé de 69 ans. Il était de la congrégation de Saint-Maur. On connaît de lui : | *Synodus bethleemitica pro reali præsentia anno 1672 celebrata, græce et latine*, Paris, 1671, in-8°. Cette *Traduction* n'ayant pas paru assez exacte, Fouqueret en donna une seconde édition, et fit disparaître ce qu'il y avait de défectueux dans la première. Il se servit pour ce travail des lumières du docteur Arnault et du P. Combefis. Cette seconde édition parut sous le titre de *Synodus hierosolymitana*. A la fin de cet ouvrage, Fouqueret a fait imprimer en grec et en latin un écrit intitulé : *Dionysii patriarchæ constantinopolitani super calvinistarum erroribus ac reali imprimis præsentia, responsio, anno 1672 edita*. Ces Actes, dont l'authenticité est attestée par Nointel, ambassadeur de France près la Porte, sont très-importants, en ce qu'ils prouvent la conformité de la croyance de l'Église grecque avec celle de l'Eglise romaine sur le dogme de la présence réelle. | *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8°. Cet ouvrage, dédié à l'évêque de Lavano, et qui passe pour savant et profond, parut sous le nom emprunté de "Jean-Baptiste Tagnamini".

* FOUQUET (Jean-François), jésuite français, envoyé en mission à la Chine, où il arriva le 25 juillet 1690, consacra les premiers temps de son séjour à l'étude de la langue du pays, et il paraît qu'il en acquit bientôt une profonde connaissance ; mais, trompé par le désir de faire goûter plus facilement aux infidèles les vérités de la religion chrétienne, il ne sut pas éviter un piége dans lequel étaient tombés plusieurs de ses confrères également instruits. Il crut trouver dans les anciennes traditions des Chinois, et surtout dans le Chou-King, des traces de nos traditions sacrées. Plusieurs passages, à la vérité, offrent des rapprochements singuliers avec ce que nous lisons dans nos livres saints; mais Fouquet poussa les choses beaucoup au-delà des bor-

nes. Selon lui, les King n'offrent qu'une allégorie perpétuelle. Si le texte chinois indique une montagne, elle lui paraît représenter le calvaire; les éloges donnés à Wenwang ou à Tcheou-Koung, doivent s'appliquer au Sauveur; il retrouve dans l'analyse des caractères la croix et les instruments de la passion. Cet esprit systématique à part, le P. Fouquet avait beaucoup d'érudition et toutes les vertus de son état. Il revint en Europe en 1720, et fut nommé évêque d'Eleuthéropolis. On a de lui : | *Tabula chronologica historiæ sinensis*. Ce *Tableau*, dans le goût de nos tables chronologiques, indique les noms des empereurs chinois, et, dans une colonne séparée, les principaux événements de leur règne. Il a été réimprimé à Augsbourg, 2 feuilles in-fol., 1746; | une *Lettre au duc de La Force*, datée de Nant-Tchang-Fou, dans la province de Kiamsi, le 26 novembre 1702. Elle se trouve dans le recueil des "Lettres édifiantes", tom. 5, pag. 129, 1re édition, tom. 17, pag. 95 de l'édition de 1781.

FOUQUET (Henri), célèbre médecin, né en 1727 à Montpellier, mort le 10 octobre 1806, fut le premier qui enseigna dans les écoles de cette ville la médecine clinique. On a de lui plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : | *De fibræ natura, viribus et morbis in corpore animali*, Montpellier, 1759, in-4°; | *Prælectiones medicæ decem in Ludovico Monspeliensi*, ibid., 1777, in-12; | *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, ibid., 1767, in-8°; | *Discours sur la clinique*, ibid., 1803, in-4°. Il a, en outre, fourni à l'"Encyclopédie" les articles *Vésicatoire*, *Sensibilité*, *Sécrétion*, *Ventouse*, *Usstion*.

* FOUQUIER - Tainville, ou Thinville, ou de Tainville (Antoine-Quentin), un des hommes les plus sanguinaires de la révolution, naquit en 1747 au village d'Hérouelles, près Saint-Quentin, d'un cultivateur. Lorsqu'il eut terminé ses études, il se rendit à Paris, où il acheta une charge de procureur au châtelet. Sa place, quoique très-lucrative, ne put suffire aux dépenses où l'entraînaient ses vices; il fut obligé de la vendre, et fit banqueroute. Il s'occupait alors à composer des *Vers* médiocres; il en fit même à la louange de Louis XVI, dont il devait être l'ennemi acharné. Un jour, aussi, il pleura à la plaidoirie de Bellart pour madame de Rohan, lui qui devait demander la tête de tant d'innocents. Fouquier embrassa la révolution avec fureur, comme tous les légistes et les aventuriers, dans l'espoir de s'enrichir des dépouilles d'autrui au milieu du désordre. Néanmoins, il ne figura d'abord que parmi les démagogues subalternes; mais, lorsque la révolution du 10 août 1792 eut renversé le trône, Fouquier, perdant toute pudeur et toute crainte, se jeta dans les rangs des plus furieux. Ceux qui avaient inondé de sang le palais de leur roi, et qui, par les massacres de septembre, avaient répandu la consternation sur toute la France, cherchaient des bourreaux pour hâter l'exécution de leur horrible système. Fouquier se vit bientôt employé. Robespierre venait de faire instituer le tribunal révolutionnaire; Fouquier - Tainville fut choisi pour en faire partie, mais

d'abord comme simple juré. Né avec un caractère bassement cruel, il n'opina jamais que pour la mort. Robespierre, sentant combien un tel monstre lui serait utile, le fit nommer accusateur public. Jusqu'alors on avait observé quelques formes de justice; mais, dès que Fouquier fut en fonctions, on ne se présenta plus devant le redoutable tribunal que pour être envoyé à l'échafaud. Le premier procès où ce monstre révéla l'atrocité de son âme, fut celui de la reine. Il ramassa, dans un acte d'accusation contre l'auguste victime, tous les crimes, toutes les infamies que l'histoire reproche aux Jézabel, aux Messaline, et aux Frédégonde. La reine ne répondit à ces odieuses imputations que par le silence du mépris et le calme de l'innocence; seulement, lorsque l'accusateur osa lui reprocher des sentiments qui blessaient ses affections maternelles, son interpellation aux mères confondit le barbare Fouquier. (*Voyez* Marie-Antoinette.) A entendre ce monstre, c'était la reine qui avait déterminé à la guerre l'empereur Léopold, et ensuite son fils François II, et qui leur avait envoyé des sommes immenses; c'était la reine qui avait provoqué le massacre des sujets fidèles qui avaient péri le 10 août en la défendant. Après la condamnation de sa souveraine, il commença le procès de vingt-deux députés, appelés "Brissotins" ou "Girondins", qui avaient été renversés le 31 mai, par la faction de Robespierre. Fouquier-Tainville, accusant au nom de la république, demanda la mort de ceux précisément qui avaient imaginé d'établir en France ce système de gouvernement. Plusieurs de ces députés repoussèrent avec énergie les imputations de Fouquier. Ce magistrat-bourreau et ses valets, saisis d'épouvante sur leurs siéges, se montrèrent incertains pour la première fois, et consultèrent la convention sur ce qu'ils avaient à faire : cette assemblée, qui avait résolu la perte des Girondins, ordonna à Fouquier, d'après la motion de Billaud de Varennes, de juger les accusés révolutionnairement, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans formalités. Armé de ce décret, Fouquier-Tainville ne craignit plus l'éloquence des accusés, et détermina leur supplice. C'est de ce procès que date l'établissement du terrible gouvernement révolutionnaire, qui inonda la France de sang. Fouquier-Tainville, voyant alors qu'il ne s'agissait plus de juger, mais de tuer, se fit un jeu de prononcer les arrêts de mort. On lui envoyait les listes de proscription, qu'il grossissait à son gré. Les membres qui composaient ce tribunal se réunissaient toutes les semaines chez Lecointre, membre de la convention, et là, au milieu d'un dîner somptueux, ils discutaient ces listes, assaisonnant leur barbarie de plaisanteries atroces. Tous les matins, ces bourreaux se trouvaient dans un café qui touchait aux prisons de la Conciergerie, et, tout en déjeunant, ils causaient gaiement des victimes qu'ils avaient immolées ou qu'ils se proposaient d'immoler. Fouquier, jaloux de surpasser ses confrères, vantait hautement ses horibles exploits : « J'ai fait gagner cette semaine, disait-il, tant de millions à la république; la semaine prochaine je lui en ferai gagner davantage, je "déculoterai" encore un

plus grand nombre de riches. » On voyait arriver tous les matins une quantité de charrettes pour conduire à l'échafaud les victimes de sa cruauté ; et comme, n'ayant rien à leur reprocher, on leur imputait à tous le même crime, les actes d'accusation étaient imprimés d'avance, et il suffisait de mettre les noms des accusés dans les blancs laissés exprès. Les jurés n'étaient plus là pour prononcer; ils n'étaient que l'écho de Fouquier-Tainville. Dès que ce monstre avait prononcé le mot de " feu de file", soixante personnes étaient envoyées au supplice en moins de deux heures. A la barbarie, il joignait encore une atroce dérision. Un détenu, appelé Gamache, fut conduit au tribunal, et un huissier fit observer qu'il n'était pas celui qu'on avait demandé : « Peu importe, répondit Fouquier, l'un vaut l'autre. » Un malheureux vieillard qui avait eu la langue paralysée ne pouvait répondre aux questions que lui adressait Fouquier; un de ses collègues lui ayant dit que c'était un défaut de langue : « Ce n'est pas la langue qu'il me faut, dit-il, c'est la tête. » Fouquier avait ordonné de traduire devant son tribunal la duchesse de Maillé; une veuve Maillé fut présentée à sa place; s'étant aperçu de l'erreur dans l'interrogatoire, Fouquier lui dit : « Ce n'est pas toi qu'on voulait juger; mais c'est égal, autant vaut aujourd'hui que demain ; » et la veuve fut envoyée à l'échafaud. Madame de Sainte-Amarante et sa fille avaient étonné ce monstre par leur noble contenance : «Voyez, dit-il, quel excès d'effronterie ! il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront leur caractère jusqu'à la fin, dussé-je me passer de dîner. » Lorsque Robespierre et son parti furent arrêtés, le 9 thermidor (27 juillet 1794), il dit sans se troubler, en apprenant la chute de son protecteur : « Nul changement pour nous; il faut que la justice ait son cours; » et un instant après il envoya au supplice quarante-deux personnes. Chargé de faire guillotiner Robespierre, il conduisit au supplice, sans balancer un instant, celui qu'il avait reconnu pour son chef, et par l'ordre duquel il avait immolé tant de victimes. Après cette exécution, il se présenta à la barre pour féliciter la convention de la victoire qu'elle venait de remporter. Barère proposa de continuer le même système de terreur, et de former un nouveau tribunal révolutionnaire, désignant pour accusateur public Fouquier-Tainville; mais, à ce nom odieux, mille voix s'élèvent, et le député Fréron, énumérant tous les crimes de Fouquier, conclut à sa mort par ces mots terribles : « Je demande que Fouquier aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est enivré. » (*V.* Fréron.) Le 20 mars, Lesage (d'Eure-et-Loire) l'accusa d'avoir envoyé à la mort, sans jugement, quarante-deux prisonniers du Luxembourg. Ce monstre fut enfin arrêté. Cependant, on ne le mit en jugement qu'au mois d'avril suivant; un décret ordonna la permanence du tribunal jusqu'au jugement définitif. « Placé devant le tribunal, dit Mercier, où il avait condamné tant de victimes, il écrivait sans cesse; mais, comme un argus, il était tout yeux et tout oreilles. » Il se défendit, soit en niant ses crimes, soit en disant

qu'il ne les avait commis que par ordre du comité de salut public. Il montrait une audace imperturbable. Les malheureux que son nom avait tant de fois effrayés, n'osaient se persuader que le redoutable Fouquier était sur le gradin de son propre tribunal, et craignaient encore de rencontrer son regard féroce. Lorsqu'on le conduisit au supplice, cette populace qui l'avait protégé le chargeait, dans ce moment, de malédictions : « Tu n'as pas la parole, » lui disait-on, par allusion à ce qu'il disait lui-même aux malheureuses victimes qui voulaient se défendre. « Va, canaille, répondait-il, chercher tes trois onces de pain à la section. » Il fut conduit à l'échafaud le 7 mai 1794, avec une douzaine de ses complices, et exécuté le dernier. On le vit alors frissonner; pour la première fois, il sembla éprouver quelques remords. Fouquier-Tainville avait publié sa *Défense*, qui est un chef-d'œuvre dans son genre : son argument est décisif; car il dit et il prouve d'un bout à l'autre que, s'il est coupable, tous les révolutionnaires sont ses complices.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1380, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens, qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis le firent appeler par dérision "le baron de Fouquières". Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; et, dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1659. Ce peintre a également réussi dans les grands et les petits morceaux. Il était excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

FOUR (Dom Thomas DU), bénédictin de Saint-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8°, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumiéges, en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel*, pour servir de préparation à la mort, in-12; et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Charles DU) curé de Saint-Maclou, à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le P. Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers *Ecrits* ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

FOUR (Philippe-Sylvestre DU), habile antiquaire, marchand droguiste à Lyon, était de Manosque, et protestant. Il entretenait commerce de lettres avec tous les savants antiquaires de son temps et principalement avec Jacques Spon qui lui communiquait ses lumières, et auquel il ouvrait généreusement sa bourse. Du Four était riche, et faisait surtout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevrai en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui : *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12; *Traités nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez

mauvais, et ses raisonnements ne sont pas toujours concluants.

FOURCROY (L'abbé DE), né à Orléans, et mort à Saint-Germain-en-Laye, au commencement du XVIIIe siècle, est auteur des livres suivants : | *Méthode pour apprendre l'histoire de la Bible*, Paris, 1694, 1695, 1697, in-12. | *Catéchisme dogmatique et moral*, 1765; | *Sentiments de Charles II pour la conversion de la duchesse d'Yorck* [1705.]

FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), ingénieur, né à Paris, le 19 janvier 1715, mort avec le grade de maréchal de camp, le 12 janvier 1791, servit dans la guerre de 1741, dans celle de sept ans, et en 1764, se distingua au siége d'Alméida en Portugal. Il a laissé | un *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle, et le Rhin, pour réunir les parties intérieures de la France*, | et autres ouvrages sur la fortification.

FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis DE), frère du précédent, né à Paris, en 1717, mourut en 1799. On a de lui : | *Lettre sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-8°; | *Les enfants élevés dans l'ordre de la nature*, ou *Abrégé de l'histoire naturelle des enfants du premier âge*, ib., 1774, 1783, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en allemand par K.-J. Cramer. Lubeck, 1781, 2 vol. in 8°.

*FOURCROY (Antoine-François DE), célèbre chimiste, né à à Paris, le 15 juin 1755, étudia la chimie sous Bucquet. A la mort de Macquer, en 1784, Buffon le nomma à la chaire de chimie du Jardin-du-Roi, où il professa avec distinction pendant 25 ans, se bornant à son état de chimiste et de médecin; mais, lorsque la révolution éclata, mécontent de la cour, par qui il croyait avoir été négligé, il fréquenta les assemblées populaires, et fut nommé député suppléant à la convention, à la place de Marat; il paraît cependant que, s'il emprunta quelquefois le langage des démagogues, et que, s'il fit partie du comité de salut public, il ne s'occupa que d'administration. Lorsqu'il proposa de rappeler plusieurs savants, il ne comprit pas dans le nombre le célèbre Lavoisier, et lors de la fin tragique de ce célèbre chimiste, on accusa Fourcroy de n'y avoir pas été étranger, par la jalousie que lui inspirait un talent plus beau que le sien. Après la dissolution de la convention, Fourcroy entra au conseil des anciens, et aussitôt après le 18 brumaire, il fut appelé au conseil d'état. Nommé en 1801 à la direction générale de l'instruction publique, il contribua à l'établissement des écoles de médecine, des écoles de droit, et des lycées, et fut chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'université. Il recommença vingt-trois fois cet impuissant travail, si au-dessus de ses forces, sans pouvoir obtenir l'agrément du ministère. Il s'en plaignit hautement, et fut disgracié. Ne pouvant soutenir ce revers, il tomba malade et mourut d'apoplexie le 16 décembre 1809. Il n'avait encore que 54 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : | *Leçons d'Histoire naturelle de chimie*, Paris, 1781, 2 vol. in-8°; 1789, 4 vol.; 1791, 5 vol.; | *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phéno-*

mènes de la nature et de l'art, 1801, 6 vol. in-4°, ou 11 vol. in-8°; | *Philosophie chimique*, Paris, 1792, 1795, 1806. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues, et même en grec moderne; | *Médecine éclairée par les sciences physiques*, 1791, 4 vol. in-4°.

* FOURIER ou FOURRIER, (Jean-Baptiste-Joseph, baron), secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, membre de l'académie française, né à Auxerre le 21 mars 1768, d'une famille originaire de Lorraine, qui comptait parmi ses membres Pierre Fourrier, réformateur et général de l'ordre des chanoines réguliers, mourut à Paris le 26 mai 1830. Il fit ses premières études à l'Ecole militaire d'Auxerre, les termina à 13 ans, et s'adonna aux mathématiques, sans négliger la littérature. A 18 ans il publia un *Mémoire* où sont consignées les découvertes mathématiques qu'il avait déjà faites, et se vit récompensé de ses premiers travaux par une chaire dans l'école où il avait été élevé. A la formation de l'école normale, il y fut envoyé par son département pour perfectionner ses connaissances : mais à peine y eut-il paru qu'on le nomma maître de conférences. Plus tard, "l'Ecole centrale des travaux publics", depuis "l'Ecole polytechnique" ayant été organisée sur des bases fixes, Fourier devint un des professeurs de cette institution : Lorsque Buonaparte voulut associer à sa campagne d'Egypte des savants dont la gloire devait encore augmenter la sienne, Fourier, membre de cette commission, fut chargé de désigner ceux des élèves de l'Ecole polytechnique qu'il était convenable de s'adjoindre. Secrétaire de l'institut égyptien, qu'on forma après la soumission du Caire, il remplit aussi les fonctions de commissaire de l'armée française près du "divan" composé des principaux "ulémas" du Caire et des provinces, et fut administrateur de la justice pendant l'expédition des Français en Syrie. L'institut d'Egypte ayant été divisé en deux parties, Fourier se trouva à la tête de l'une, et dès lors les recherches dans la haute Egypte se multiplièrent. En même temps il contribuait à la pacification de l'Egypte. Ce fut lui qui exprima les regrets de l'armée à la mort de Kléber, ainsi qu'à la nouvelle de celle de Desaix. Bientôt il revit la France : l'institut d'Egypte rapportait un grand nombre de documents sur ce pays, qui devaient être déposés dans un grand ouvrage imprimé aux frais de l'état. Fourier en rédigea la *Préface historique*, accueillie en France, en Angleterre, et en Allemagne comme un des plus beaux monuments de la langue française. Ce *Discours préliminaire*, qui contient, mais à grands traits, les événements de l'histoire, les observations de la science, et les vues de la politique, fut composé pendant que l'auteur était préfet à Grenoble, place qu'il occupa depuis 1801 jusqu'en 1815. Le plus remarquable de ses travaux administratifs est le *Dessèchement des marais de Bourgoin* près Lyon, entreprise au moyen de laquelle l'habile administrateur assainit le territoire de 40 communes. Fourier, qui, pour être préfet, n'avait point perdu de vue la science, obtint en 1807, le prix proposé par l'institut sur une question difficile; il s'agissait

de déterminer les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides. En 1811 il remit à l'Institut un *Mémoire* sur le même sujet. Ces deux écrits forment le corps de la *Théorie analytique de la chaleur*, dont les résultats ont été vérifiés à l'aide d'un thermomètre d'une sensibilité remarquable, appelé par Fourier " thermomètre de contact " ; instrument qui pourrait être utile à l'hygiène. Louis XVIII conserva à Fourier la préfecture de l'Isère : lorsque Buonaparte revint en 1815, il quitta Grenoble à son approche ; puis, ramené devant l'empereur, qui le nomma préfet du Rhône, il refusa d'exécuter des mesures qu'un ministre exigeait de lui, et fut remplacé. Dès lors il se fixa à Paris pour se livrer exclusivement aux sciences et aux lettres. En 1815 l'académie des sciences le choisit pour un de ses membres; cette élection ne fut pas confirmée par le roi : mais, l'année suivante, l'académie le nomma une seconde fois, et l'on approuva l'élection. Fourier ayant été nommé secrétaire-perpétuel de l'académie des sciences, conjointement avec Cuvier, ces fonctions le mettaient dans le cas de faire l'éloge des membres que perdait l'académie. Les *Discours* qu'il prononça dans ces occasions le placèrent à côté de Fontenelle, de Condorcet, et de Vicq-d'Azyr, et lui ouvrirent les portes de l'académie française en 1827. Il était d'ailleurs membre d'un très-grand nombre de sociétés littéraires et savantes, notamment de la "Société royale de Londres". Outre les ouvrages déjà cités, on doit à Fourier : | *Mémoire sur la Statistique* (tome 2 du journal de l'Ecole polytechnique 1778); | *Mémoire sur la résolution générale des équations algébriques*, présenté à l'institut d'Egypte ; | *Rapport sur les établissements appelés Tontines*, Paris, 1821, in-4°; | plusieurs *Rapports sur les sciences mathématiques*, Paris, 1822-1829; | plusieurs *Mémoires sur la théorie du mouvement de la chaleur*, insérés dans les "Mémoires de l'institut", tomes 4, 5, 7 et 8; | *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées d'après les ordres du préfet de la Seine; | les *Éloges de Sir William Herschel*, de *Delambre*, de *Bréguet* et de *Charles*. Fourrier a aussi fait plusieurs *Articles* de géomètres dans la "Biographie universelle", où ils étaient signés d'un Z.

* FOURNEAU ou FOURNEAUX (N.), chanoine de l'église de Laon, né en 1726 à Reims, mort dans les dernières années du XVIIIe siècle, est auteur d'un recueil intitulé : *Faits mémorables*, ou *Narrations héroïques, suivis d'épîtres, odes et poésies fugitives*, 1772, in-12; 1789, 2 vol. in-8°. — * L'abbé DE FOURNEAUX, bel-esprit du XVIIIe siècle, n'est guère connu que comme auteur de quelques *Poésies*, et d'un journal qui parut en 1723 sous le titre de *Spectateur suisse*. On lui attribue les ouvrages suivants : | *Histoire de la Musique*, 1704, in-4°; | *Essai d'une Philosophie naturelle*, etc., Paris, 1724, in-12, etc.—* Un autre FOURNEAUX (Richard DE), abbé de Préaux en Normandie, mort en 1131, est auteur de *Commentaires* latins sur plusieurs parties de l'Ancien Testament.

FOURNEL (Jean-François), le plus savant des avocats de Paris, né dans une condition médiocre,

en 1745, mort à Paris le 21 juillet 1820, à 75 ans, embrassa en 1771 la profession du barreau, où il se distingua et par de nombreuses plaidoiries et par la publication de divers *Mémoires* et ouvrages de jurisprudence. Etant fort jeune, il avait composé, dans la cause de la fille Salmon, un *Mémoire*, qui après deux arrêts qui condamnaient cette fille à être brûlée vive, réussit à l'arracher à l'échafaud. Ce *Mémoire* parvint, on ne sait par quelle voie, à la cour de Rome, et Fournel apprit un jour, avec surprise, que le pape l'avait créé chevalier de l'Eperon d'or. En mars 1816, Fournel devint bâtonnier de son ordre, après avoir été long-temps membre du conseil de discipline. On a de lui: "Traité des injures, considérées dans l'ordre judiciaire" (par Darreau), avec des *Observations*, 1785, 2 vol. in-12; | *Traité de l'adultère, considéré dans l'ordre judiciaire*, 1778, in-8°; 1783, in-12; | *Traité de la séduction*, 1781, in-12; | (avec Vermeil:) *Code des transactions, avec des explications*, an V, in-8°; | *Explication de la loi du 19 floréal sur l'action en rescision pour cause de lésion*, an IV (1796), in-8°; | *Dictionnaire raisonné*, ou *Exposition, par ordre alphabétique des lois concernant les transactions entre particuliers*, an VI, in-8°; | *Traité de la contrainte par corps, considérée dans tous ses rapports avec les lois nouvelles*, an VI (1798), in-8°; | *Traité du Voisinage, considéré dans ses rapports avec l'ordre judiciaire*, an VII (1799), in-12; troisième édition, 1812, deux volumes in-8°, estimé des jurisconsultes; | *Analyse critique du projet du Code civil*, an IX (1801), in-8°; | *Etat de la Gaule à l'époque de la conquête des Francs, extrait des mémoires d'Uribald, ouvrage inédit et contenant des détails sur l'entrée des Francs dans les Gaules*, an XIV (1805), 2 vol. in-12; | *Code de commerce, accompagné de notes et observations*, 1807, in-8°; | *Formules des actes et opérations relatifs aux faillites*, 1808, in-8°; | *Histoire des avocats au parlement et du barreau de Paris, depuis saint Louis jusqu'au* 15 *octobre* 1790, Paris, Maradan, 1813, 2 vol. in-8°; pleine d'opinions et de préjugés de palais; | *Histoire du barreau de Paris, dans le cours de la révolution*, Paris, Maradan, 1816, in-8°; c'est la suite de l'ouvrage qui précède; | *Les lois rurales de la France, rangées dans leur ordre naturel*, 1819, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé; | *Recueil des lois, ordonnances, réglements arrêts et décisions cités dans les lois rurales*, 1820, in-8°, seconde édition, Paris, 1821, in-8°. Ce volume forme le troisième des *Lois rurales*, dont il est le complément nécessaire. Le prospectus d'une 2ᵉ édition des *Lois rurales* avait été publié; mais on s'est borné à la réimpression du *Recueil*, qui forme le 3ᵉ vol. Il faut joindre à cette liste des ouvrages de Fournel, ses *Mémoires judiciaires*, qui sont fort nombreux.

FOURMONT (Etienne), né en 1683, à Herbelai, village près Paris, et fils d'un chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avait la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les Racines grecques de Port-Royal, il les récitait souvent en rétrogradant. [Il n'avait encore

que 23 ans, lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au séminaire des Trente-Trois, et au collége de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à Galland, en 1715, dans la chaire d'arabe, au collége royal; l'académie des inscriptions se l'associa la même année; il fut admis dans la société royale de Londres en 1738, et dans celle de Berlin en 1741. Il mourut le 18 décembre 1745, à 62 ans. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savants français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail. | *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4°, chargées de citations; | une *Grammaire chinoise*, en latin, in-fol., 1742, sur laquelle on peut consulter le « Journal des Savants », de mars et avril 1743; | *Meditationes sinicæ*, 1737, in-fol.; ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue; | Plusieurs *Dissertations* dans les « Mémoires de l'académie des belles-lettres », semées d'érudition. [La « Vie » de Fourmont a été écrite par de Guignes et Deshautesrayes, ses élèves : on la trouve à la tête des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 2 vol. in-4°, dans les exemplaires qui portent la date de 1747.] Fourmont avait un frère, membre de cette compagnie comme lui, et professeur de langue syriaque au collége royal. Ce dernier, appelé Michel, mourut en 1746.

FOURNIER (Guillaume), né à Paris, excellent critique et professeur en droit à Orléans, mit au jour, en 1584, in-fol. : *De verborum significationibus*.

FOURNIER (Georges), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à La Flèche, en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont : | une *Hydrographie*, 1767, in-fol.; | *Asiæ descriptio, curante L.-M.-S.*, 1556, in-fol.; ouvrages bons pour leur temps, et qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris le 15 septembre 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie; ses lumières l'ont éclairée. Il publia, en 1737, la *Table des proportions qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leur hauteur, et fixer leurs rapports*. Cette *Table* est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différents temps divers *Traités* historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant

consommé dans la matière qu'il traite. Ces différentes *Dissertations* ont été recueillies en un vol. in-8°, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier, est son *Manuel typographique, utile aux gens de lettres, et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie,* en 2 vol. in-8°. L'auteur devait y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort le 8 octobre 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de religion dont il était animé, répandait autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différents caractères qu'il avait gravés dans son *Manuel typographique*. On en trouve même pour la musique : il était l'inventeur de ces sortes de caractères; et ils le disputent pour la beauté à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté Schoepflin, qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voy.* ce nom), en montrant que Guttemberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même dont Schoepflin étayait son opinion la renverse de fond en comble.

* FOURNIER (Achille), bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, a publié *Histoire de l'homme, considéré dans ses mœurs, dans ses usages et dans sa vie privée*, 1779, 3 vol. in-12.

*FOURNIER (Charles ou Claude), né à Saint-Domingue vers 1760, et surnommé l'"Américain", fut envoyé en France où il se trouvait en prison, au commencement de nos troubles, pour les crimes qu'il avait commis. Mais les portes des prisons s'ouvrirent aux cris de "vive la liberté", et les malfaiteurs en sortirent. Fournier fut bientôt remarqué par les chefs de la révolution, qui en firent un "aboyeur" de place, et l'admirent ensuite dans le club des cordeliers. Lors de l'insurrection du Champ-de-Mars, le 17 juillet 1791, La Fayette étant arrivé avec un faible détachement de la garde nationale, pour faire cesser le désordre, Fournier lui lâcha un coup de pistolet, qui ne l'atteignit pas. Arrêté, il fut arraché aux gardes nationaux par une populace furieuse, et prit la fuite; bientôt l'amnistie le rendit à ses complices. Au 10 août, il commandait la horde des brigands dits "Marseillais". Le palais des rois de France fut inondé de sang; mais, par une contradiction qu'on ne saurait expliquer, Fournier sauva la vie à plusieurs personnes. Ce n'était qu'une modération passagère. Chargé de conduire les prisonniers d'Orléans à Versailles, il les fit tous massacrer dans cette dernière ville, le 9 septembre 1792. Dans ces temps d'anarchie, les bourreaux avaient aussi leur tour. Fournier fut donc accusé, le 12 mars 1793, par Bourdon de l'Oise et Marat, d'avoir tiré un coup de pistolet à La Fayette, et d'avoir présidé aux massacres de septembre. Cette accusation n'eut pas de suite. Après le 18 brumaire, il fut arrêté et condamné à la déportation; mais on se contenta

de le mettre en surveillance. Enfin il se trouva impliqué dans l'affaire du 3 nivose (24 décembre 1800), et fut déporté aux îles de Séchelles, où il mourut misérablement en 1803.

*FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur et architecte, né à Paris en 1747, mort à Nantes, le 20 septembre 1810, commença ses études au collége du Plessis ; mais les désordres de sa jeunesse forcèrent ses parents à le placer dans un couvent, où il paraît qu'il porta l'habit religieux pendant quelques mois. Il embrassa ensuite la carrièrere des armes, servit dans le régiment de colonel-général, et dans celui de La Rochefoucault, et entra dans l'artillerie royale. En 1783, il se retira à Nantes, où il se joignit aux Nantais qui se rendirent à Rennes pour favoriser, disaient-ils, la liberté nationale. Après le 14 juillet, lors de la formation des compagnies armées, il servit comme capitaine dans celles de Nantes, et fut nommé commissaire civil de la force départementale, envoyée à Paris par le département de la Loire-Inférieure. Fournier et son détachement furent ensuite requis pour aller combattre les Vendéens; revenu à Nantes avec les débris de sa petite troupe, il s'y trouva le 30 juin 1793. Lorsque cette ville fut assiégée par les armées combinées d'Anjou et de Poitou, il défendit son poste avec obstination. Peu de temps après, le gouvernement révolutionnaire ayant été organisé, Fournier fut compris dans les cent trente-deux Nantais que Carrier envoyait à Paris, disait-il, mais qui devaient être assassinés sur la route. Il dut la vie, comme ses compagnons d'infortune, à l'humanité de Broussard, et ensuite à celle du général Danican, qui désobéirent à cet ordre barbare. A leur arrivée à Paris, les Nantais furent jetés en prison, où ils demeurèrent pendant plus d'un an. Pendant sa détention, Fournier publia des *Mémoires* où, pour mériter la liberté, il retraçait les services qu'il avait rendus à la cause révolutionnaire. Défendu par l'acteur Beaulieu, et acquitté avec les autres Nantais, il revint à Nantes, où il ne s'occupa plus que des fonctions d'ingénieur. Ayant trouvé quelques médailles romaines en faisant creuser un aquéduc, il prit du goût pour les antiquités, fit faire des fouilles, et découvrit plusieurs monuments antiques, sur lesquels il écrivit plusieurs *Mémoires* conservés à la bibliothèque publique de Nantes. Fournier était architecte-voyer de Nantes, membre de la société des sciences, lettres et arts de la même ville, et correspondant de l'académie celtique.

*FOURNIER SARLOVÈSE (François), comte, lieutenant-général, né en 1775, dans le Périgord, mort en janvier 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes. Sous-lieutetenant de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille; à 23 ans, il était colonel du 12e régiment de hussards. Fournier, quoique républicain, tolérait les opinions des autres, et au besoin les défendait : c'est ce qu'il fit en 1798, en poursuivant une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, pour attaquer plusieurs personnes fort tranquilles, qu'ils accusaient de royalisme. Le colonel

Fournier, dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre. Buonaparte voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie, et les bulletins de l'armée répétèrent souvent le nom du 12e régiment de hussards et de son chef. Ces éloges n'apportèrent aucun changement à ses opinions politiques, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du premier consul. Arrêté à l'Opéra, il fut conduit dans son appartement, où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre et se sauva. On le saisit quelques jours après, et il fut jeté dans la prison du Temple, où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Buonaparte. Aucune preuve ne fut trouvée contre Fournier; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve ayant été chargé d'une expédition en Amérique, Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, puis on l'appela à partager les succès de l'armée d'Allemagne. Avant la bataille d'Eylau, Buonaparte lui dit : « Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang. » Fournier se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland où il fut nommé membre de la légion-d'honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et de 1809, et se défendit à Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons contre une armée entière; ce qui lui valut la croix d'officier de la légion-d'honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala au passage de la Bérézina par une charge brillante de cavalerie : le grade de général de division et la croix de commandant de la légion-d'honneur furent sa récompense. Quelques reproches adressés à Buonaparte, après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Buonaparte admira lui-même, n'empêcha point sa destitution. Fournier, retiré en Périgord, où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons, reçut d'eux son grade et la croix de Saint-Louis. Il ne servit point pendant les cent-jours, fit partie de l'état-major de l'armée, et fut à plusieurs reprises employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Dans ses *Considérations sur la législation militaire*, imprimées en 1814, il prédisait d'une manière positive que Buonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise : cet ouvrage n'a pas été publié.

* FOURNIER (Joseph-Augustin), marquis d'Aultane, lieutenant-général, membre de plusieurs ordres français et étrangers, né à Valréas le 18 août 1759, mort le 7 janvier 1828, entra au service à 16 ans. A la révolution il avait le grade de capitaine de grenadiers, et fut du petit nombre des anciens nobles qui restèrent dans l'armée. Il se dis-

tingua aux affaires de Menin, de Courtray, de Valmy, fut appelé à l'état-major de l'armée, et nommé général de brigade. L'amitié qui le liait à Moreau lui valut une disgrâce momentanée. Devenu ensuite chef d'état-major au 3e corps de l'armée d'Allemagne, il parut avec éclat à Austerlitz et à Iéna, fit la campagne de Pologne, se distingua dans les champs de Pulstuck, et fut promu, le 23 décembre 1806, au grade de général de division. Après avoir été gouverneur de Varsovie, il passa en Espagne, où il resta jusqu'à la retraite de 1814 : il termina les campagnes de l'empire à la bataille de Toulouse. Inspecteur-général sous la première restauration, il était, en mars 1815, chef d'état-major de l'armée royaliste, sous les ordres du duc d'Angoulême. Ce fut d'Aultane qui négocia avec les généraux de Buonaparte la capitulation conclue au Pont-Saint-Esprit, et qui, après avoir été convenue, fut suspendue deux fois. Lorsque le prince se fut embarqué, d'Aultane se rendit à Paris, où il fut destitué et mis en surveillance. Après le deuxième retour des Bourbons, nommé commandant de la 7e division militaire, il n'accepta point cette place, et mourut le 7 juin 1828. Plusieurs villes, entre autres Ratisbonne, ont conservé le souvenir de son désintéressement.

*FOURNIVAL ou FURNIVAL (Maistre RICHART DE), chancelier d'Amiens, chanoine de Soissons, sous le règne de saint Louis. On distingue parmi ses ouvrages : | *Li Commanz d'amours*; | *la Puissance d'amours*; | *le Bestiaire d'amours*, manuscrits in-fol.; | et *de l'Église de Paris*, in-4°.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville in-4°, 1745, deux parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURNY (Honoré CAILLE DU), auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connaissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom; mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié fut le père Anselme de la Vierge-Marie, augustin déchaussé, qui avait publié, en 1674, l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands-officiers de la couronne*. Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes, et, lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands-officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du Fourny était un bonhomme, incapable de vouloir tromper. Il savait sa chambre des comptes; mais il ne savait que cela. Son livre fourmille de fautes. On lui fournissait des Mémoires;

mais il n'en savait pas assez pour reconnaître ce qu'ils avaient de défectueux. » Il est vrai que du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvaient dans l'ouvrage du P. Anselme. Mais quel est le critique, même érudit et judicieux, qui, en fait de recherches et de monuments plus ou moins authentiques, puisse se déterminer toujours avec certitude? Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les PP. Ange et Simplicien, augustins déchaussés, continuateurs de cette utile compilation; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étaient pas. Du Fourny mourut en 1731.

FOURQUEVAUX (Raimond [DE BECCARI] DE PAVIE, baron DE), d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccari, de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les "guelphes" et les "gibelins", [naquit à Toulouse en 1509. Il] commença à servir au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé, fait prisonnier, et gardé treize mois dans le fort de San-Meniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitants malintentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champ clos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattants, et dresser des tentes pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres, et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importants aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc. [Raimond avait accompagné en Écosse, en 1548, la reine Louise de Lorraine, épouse de Jacques V, et mère de Marie Stuart. Il avait rempli ensuite d'autres missions non moins importantes]. Il a composé [l'*Instruction sur la guerre,* ou *Traité de la discipline militaire,* attribué par erreur à Guilli du Bellay, Paris, Vascosan, 1563, in-4° et in-8°. — Son fils, François PAVIE, baron de FOURQUEVAUX, est auteur d'un livre intitulé :] *Vies de plusieurs grands capitaines français*, imprimé à Paris en 1643, in-4°. Ces *Vies* sont au nombre de quatorze. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps : on regrette que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

* FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste-Raimond DE PAVIE DE), né à Toulouse en 1693, servit pendant quelque temps avec le grade de lieutenant d'infanterie, puis embrassa la vie religieuse, et mourut au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui : une *Pièce de poésie élégiaque* couronnée par l'académie des Jeux floraux en 1714, et plusieurs ouvrages de controverse : [*Lettres d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutation du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, Paris,

1727, in-12; | *Nouvelles Lettres sur le même sujet*, 1729, in-12; | *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731; | *Catéchisme historique et dogmatique*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12, avec les suites. Son "Éloge" se trouve dans les "Nouvelles ecclésiastiques" du 7 février 1769.

FOURRIER (Pierre), de Mathincourt, bourg de Lorraine, dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de chanoines réguliers réformés qui enseignent, et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissements en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent encore dans le monde chrétien. Les religieuses, nommées communément "de la congrégation de Notre-Dame", sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies; elles y jouissent de la confiance bien méritée des parents pour l'éducation de leurs enfants, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le P. Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

* FOURNEL, député de Lot-et-Garonne à la convention, y vota la "mort" de Louis XVI.

* FOUSSEDOIRE, député de Loire-et-Cher à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Attaché, par peur, au parti des terroristes, ce ne fut jamais qu'en tremblant lui-même qu'il contribua à propager la terreur chez les autres. Lors de l'insurrection populaire du 12 germinal an III (1er avril 1795), André Dumont accusa Foussedoire d'avoir excité les groupes à désarmer la garde nationale, et Bourdon de l'Oise demanda son arrestation, et celle de Chasles et de Choudieu, sur lesquels pesait la même suspicion. Rendu à la liberté par la loi d'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), Foussedoire se retira dans ses foyers, où il vivait entièrement étranger aux affaires publiques, lorsque après la seconde restauration, la loi rendue contre les conventionnels votants le força de s'expatrier.

* FOX (Edouard), prélat anglais. Le cardinal Wolsey se l'attacha, et le fit envoyer à Rome en qualité d'ambassadeur, avec Gardiner, pour l'affaire du divorce de Henri VIII. Il remplit les mêmes fonctions en France, en Allemagne, et fut nommé à l'évêché d'Héreford en 1555. Il mourut en 1558. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus à la réformation. Il disait des traités de paix, « que ceux qui se font à des conditions honorables durent long-temps; mais que les autres se violent dès qu'on en a le pouvoir, et qu'il fallait deux choses pour soutenir un gouvernement: de l'or et du fer; le premier pour récompenser ses amis, le second pour soumettre ses ennemis. » On a de lui un livre *De vera differentia regiæ potestatis et ecclesiasticæ, et quæ sit ipsa veritas et virtus utriusque*.

FOX (Jean), né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de Marie, pour professer le luthéranisme en liberté. Il fit quelques voyages en Suisse, re-

vint à Londres, et s'y fixa entièrement sous la reine Élizabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu est intitulé: *Acta et Monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-fol., réimprimé en 1684, sous le titre de *Martyrologium*. Pearson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnements, etc.; dans une tête échauffée comme celle de Fox par les nouveaux dogmes, cela ne pouvait être autrement. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie, pour laquelle il avait quelque talent. On a de lui plusieurs *Pièces de théâtre*. Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ*, Genève, 1562, in-4°, rare. [Sa "Vie", écrite par son fils Samuel Fox, a été imprimée en tête des "Actes et Monuments de l'Église."]

FOX-MORZILLO (Foxus-Morzillus,) (Sébastien), né à Séville, en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plus tôt près du prince; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires* sur le «Timée» et le «Phédon» de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

FOX (Georges), [fondateur de la secte des "quakers" ou "trembleurs",] né au village de Drayton dans le comté de Leicester, en 1624, mort en 1690, n'avait que dix-neuf ans lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par une effet de son tempérament, il se crut tout inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Derby furent les premiers théâtres des prédications de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient le nom d'"Enfants de la lumière". Ayant comparu à Derby devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de "trembler" devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un "quaker", c'est-à-dire "trembleur" en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. [En effet les profondes méditations auxquels se livraient les disciples de Fox produisaient, dans ceux qui avaient les membres délicats, des tremblemens convulsifs; à tel point que le maître lui-même se vit enfermé à l'hôpital des fous, à raison de ses discours et de ses étranges manies. Pour le corriger, on l'y fustigea, mais il était incorrigible.] Fox s'associa des femmes : ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs, et l'épousa. Le patriarche du "quakérisme" emmena avec lui sa prosélyte en

Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, et fit valoir ses extravagances. Il eut chez les sots et les dupes les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que, si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangés sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des *Lettres* insensées, qu'on paya du plus profond mépris. [Barclay et Pen furent ses principaux disciples. Pen obtint du gouvernement un territoire en Amérique, qui, de son nom, s'appela Pensylvanie.] Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries. [Cet enthousiaste prétendait que Dieu lui avait ordonné de n'ôter son chapeau à personne, de ne fléchir le genou devant aucun prince, de ne pas prêter de serment, et de tutoyer tout le monde. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa vie et ses missions; pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le P. Catrou dans son "Histoire des Trembleurs", publiée en 1733. (*Voyez* Barclay Robert). Dans une réponse faite aux quakers qui, en 1791, étaient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : « Vous ne prêtez point, dites-vous, de serments : mais vous vous trompez; un serment n'est qu'une promesse faite à Dieu; la conscience d'une âme pure est un temple de la Divinité, et en promettant sur votre conscience, vous faites intervenir Dieu dans vos paroles... Le sang humain n'est jamais versé par vous sur la terre : touchante philosophie! mais prenez garde; ne seriez-vous pas dans une erreur que la vertu vous cache? Auriez-vous permis que ces hordes de sauvages qui errent dans les déserts de l'Amérique eussent porté le massacre dans la pacifique Pensylvanie, qu'ils eussent égorgé vos femmes, vos enfants, vos vieillards, plutôt que de sauver ces vies si chères en donnant la mort à des meurtriers? » On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le christianisme naissant à la secte des quakers. Un si étrange parallèle pourrait faire soupçonner qu'il avait lui-même de fortes dispositions au "quakérisme". Quand la secte des quakers aura subjugué les philosophes et les rois; quand elle aura détruit toutes les autres religions, et cela dans un siècle aussi éclairé que celui d'Auguste; quand, durant dix-huit siècles, elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits, elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités et pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des trembleurs aura jamais ces succès. [Les écrits de Fox ont été réunis en 3 vol. in-fol. : le premier contient son *Journal*, le second sa *Correspondance*, le troisième ce qu'il a écrit sur sa doctrine. Quelques personnes ont prétendu qu'il n'était pas réellement l'auteur de ces différents ouvrages; mais ses sectateurs soutiennent que tout ce que ce recueil renferme de plus admirable est réellement de leur patriarche.]

* FOX (Charles-Jacques), orateur et homme d'état d'Angleter-

re, né à Londres le 24 janvier 1748, mort le 13 sept. 1806, était le troisième fils de Henri Fox, premier lord Holland, qui mérita d'être nommé, sous le règne de Georges II, ministre de la guerre, et qui fut long-temps dans la chambre des communes l'antagoniste de William Pitt, depuis comte Chatam. Les fils de ces deux hommes célèbres héritèrent de leur rivalité. Charles Fox fit ses études au collége d'Eton avec un grand succès, et montra dès l'âge le plus tendre beaucoup de goût pour les plaisirs. Son père ne prit aucun soin de corriger ses penchants; il les aida au contraire à se développer; car, l'ayant emmené à l'âge de 14 ans aux eaux de Spa, il lui donnait tous les jours cinq guinées pour les risquer au jeu. Fox s'adonna tellement à cette passion, que dans la suite il finit par lui sacrifier ses plus chers intérêts. Ayant entrepris un voyage sur le continent, il y prit beaucoup de goût pour la parure; et, quand dans un âge plus avancé on remarquait sa simplicité, qui tenait à la négligence, on ne pouvait se persuader qu'il avait été cité autrefois pour la recherche des habits. Il n'avait que vingt ans lorsque son père, impatient de le voir figurer sur la scène politique, le fit nommer membre des communes. Son premier *Discours* fut contre la pétition de Wilkes, qui, de la prison du banc du roi, où il était détenu, réclamait sa place au parlement, en sa qualité de représentant légal de Middlesex. Fox ne fut applaudi que par le ministère et ses adhérents; mais tout le monde remarqua dans le jeune orateur des talents supérieurs, et lord North, chancelier de l'échiquier, voulant récompenser ses talents, le nomma payeur de la caisse des veuves et des orphelins, et ensuite un des lords de l'amirauté et de la trésorerie. Fox vota avec les ministres jusqu'en 1772; mais, s'étant lié tout à coup avec les membres de l'opposition, et principalement avec Burke, qui méritait un autre ami, se trouvant d'ailleurs indépendant par la mort de son père, il commença à devenir populaire. Dans la discussion du bill, il chercha à exempter de prêter le serment du « test » une certaine classe de citoyens. Les ministres regardèrent cette opinion comme très-coupable dans un lord de la trésorerie, et il fut destitué. Fox, pour se consoler de cette perte, se jeta dans la dissipation, et eut bientôt consumé son patrimoine. Il se lia alors de plus en plus avec les premiers membres de l'opposition, se distingua surtout par son ardeur à défendre le droit réclamé par les colonies américaines de se taxer elles-mêmes. Il annonçait la perte qu'allait faire l'Angleterre. « Alexandre-le-Grand, disait-il, n'aura pas conquis autant de pays que lord North aura eu le talent d'en perdre dans une seule campagne. » Après la session, il fit un voyage en France, où, ayant pressenti les intentions hostiles du cabinet de Versailles, il se confirma dans son parti d'opposition; pendant toute la guerre d'Amérique, il ne cessa de se prononcer contre les mesures qui tendaient à réduire les rebelles par la force des armes. Cette conduite, et un duel qu'il s'attira pour soutenir la cause de l'opposition, lui acquirent toute la faveur du peuple; il en profita avec tant d'a-

dresse, que, lors de l'élection générale de 1780, il fut nommé, malgré le crédit d'une famille puissante et l'influence de la cour, représentant de Westminster. Cependant, l'opposition devenant de jour en jour plus formidable, la cour se vit obligée de former une nouvelle administration, sous la direction du marquis de Buckingham, et Fox devint secrétaire d'état des affaires étrangères. Ayant entamé des négociations avec lord North, il perdit un peu de sa popularité. Cependant il fut encore secrétaire d'état. L'an 1783, le ministère conclut la paix avec toutes les puissances qu'il avait eu à combattre; et, quoique North et Fox eussent hautement désapprouvé les préliminaires, comme membres de l'opposition, il n'y fut cependant rien changé. Cette contradiction entre les discours et les faits nuisit à Fox dans l'opposition publique. Bientôt après la discussion fut amenée sur le fameux bill, dont le principal objet était de priver la compagnie des Indes de sa charte, pour mettre entre les mains du ministère la nomination à tous les emplois. Fox prononça à cette occasion un *Discours* qui est considéré comme son chef-d'œuvre. Malgré les efforts de Pitt et de Dunday, le bill passa dans la chambre des communes. Mais le roi, effrayé des succès de son ministère, réussit à faire rejeter le bill par la chambre haute. Cependant Fox avait perdu presque toute sa popularité; et si, à la nouvelle élection de Westminster, il réunit les voix nécessaires, on prétend qu'il ne les dut qu'à la sollicitation de plusieurs dames distinguées. (*Voyez* DEVONSHIRE.) La légalité de ses votes lui fut contestée, et il ne put l'établir qu'après des frais ruineux. Fox, en s'opposant aux taxes demandées par le ministère, recouvra la faveur populaire. Vers la fin d'octobre 1788, le roi George III eut une première attaque d'aliénation d'esprit. Fox voyageait alors en Italie. A peine eut-il appris cette nouvelle, qu'il partit en toute hâte pour Londres, et fit 500 lieues en neuf jours. Il reparut à la chambre des communes, et soutint avec force que la régence était dévolue de droit au prince de Galles; mais le roi se rétablit, et Fox perdit ainsi tout espoir de devenir ministre d'un prince dont il avait défendu les droits avec tant de chaleur. Atteint lui-même d'une maladie grave, il alla prendre les eaux à Bath, et à son retour, attaqua de nouveau le ministère. Il combattit surtout, en 1790, le projet qu'avaient les ministres de déclarer la guerre à la Russie et à l'Espagne. Catherine II fut si satisfaite de cette opposition, qu'elle voulut faire sculpter son buste en marbre blanc, afin de le placer entre ceux de Démosthènes et de Cicéron. Lorsque la révolution française éclata, Fox la défendit avec chaleur, ce qui causa sa rupture avec Burke, dont il ne put jamais, ni par ses larmes ni par ses prières, reconquérir l'amitié. Il appuya la proposition de Wilberforce sur l'abolition de la traite des nègres. Lors du procès de Louis XVI, il demanda qu'on agît en faveur de ce monarque. Cependant il s'opposa, en 1793, à la déclaration de guerre contre la France. Cette opinion indisposa contre lui toute la chambre; d'un autre côté, le jeu et ses paris aux courses de che-

vaux avaient entièrement ruiné sa fortune. Depuis 1791, il combattit constamment le ministère; et, voyant ses efforts inutiles, il n'assistait plus que rarement aux séances; mais les murmures de ses partisans le forcèrent d'être un peu plus assidu. Le soir de l'anniversaire de sa naissance, les "whigs" se réunirent dans une taverne pour le fêter. Les discours qui se tinrent dans cette assemblée ne ménageaient pas le gouvernement; et Fox lui-même porta un toast à "sa majesté" le peuple souverain. Cette conduite aigrit beaucoup la cour, et le roi raya de sa main le nom de Fox de la liste des conseillers privés. Celui-ci se retira alors à la campagne, et ne reparut à Londres qu'en 1800, lors des ouvertures de paix faites par le gouvernement français. Il fut d'avis qu'on devait accepter ces propositions; mais les préliminaires de paix ne furent signés qu'après la retraite de Pitt, du ministère, en 1801. Après la conclusion du traité d'Amiens, il partit pour la France, fut bien accueilli par le premier consul, et profita de son séjour à Paris pour y puiser dans les archives du gouvernement les relations dont il avait besoin pour l'histoire des rois d'Angleterre, à laquelle il travaillait. Mais à peine eut il quitté la France, que la guerre éclata de nouveau. Lorsque Pitt mourut, en 1806, Fox fut nommé premier ministre, en cela plus heureux que ne l'a été en France Benjamin Constant, qui a tant de rapports avec lui. Il rendit un hommage public aux talents et à l'intégrité de son rival; mais en même temps il combattit la proposition de lui accorder les honneurs funèbres. Fidèle à son système de terminer la guerre avec la France, il avait entamé une négociation à Paris, qui promettait d'heureux résultats, lorsqu'il succomba, le 13 septembre de la même année, à une hydropisie dont il souffrait depuis quelques mois. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, avec une pompe extraordinaire. Jamais la chambre des communes n'a compté parmi ses membres un orateur plus instruit et plus éloquent. Ses *Discours* étaient serrés et entraînants, mais seulement lorsqu'il avait raison, ce qui ne lui arriva guère. On doit rappeler, à son honneur, les efforts qu'il fit pour faire adopter un système moins rigoureux envers les catholiques d'Irlande, en 1798, et ensuite en 1803. Il est à regretter que ses qualités aient été ternies par une vie dissipée et des habitudes condamnables. Il dépensa son patrimoine du vivant même de son père, qui fut obligé plusieurs fois de payer ses dettes. Après la mort de ce dernier, il dévora en peu d'années la fortune considérable dont il avait hérité; et lorsqu'ensuite il eut perdu ses places, il se serait vu exposé à la misère, sans la générosité des whigs, qui se réunirent pour lui former un revenu de 3,000 livres sterling. Il passait toutes les nuits au jeu. Lorsqu'il occupait une place dans l'administration, les commis étaient obligés d'aller lui porter les dépêches qu'il signait d'une main, tandis qu'il tenait les cartes de l'autre. Il passa les dix dernières années de sa vie à réunir les matériaux d'un ouvrage que la mort l'empêcha de terminer; c'est l'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart*,

suivie de pièces originales et justificatives, Londres, 1808, in-8°, traduite en français avec une «Notice» sur la Vie de l'auteur, par l'abbé d'Andrezel, Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

*FOY (Louis-Etienne DE), chanoine de Meaux, né à Angles, mourut en 1778. On a de cet écrivain : | les *Lettres du baron de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand II auprès de Soliman II*, etc., traduites du latin et enrichies de remarques historiques, 1748, 3 vol. in-12; | *Traité des deux puissances*, ou *Maximes sur l'abus*, 1752, in-12; | *Prospectus d'une Description historique géographique et diplomatique de la France*, 1757, in-4°; | *Notice des diplomes, des chartres et des actes relatifs à l'Histoire de France*, t. 1, 1765, in-fol.

* FOY (Maximilien-Sébastien comte), lieutenant-général, député de l'Aisne, né à Ham (Somme), le 3 février 1775, entra, dès l'âge de 15 ans, à l'école de La Fère, comme aspirant au corps d'artillerie. Nommé le 1er mars 1792 sous-lieutenant au troisième régiment, et lieutenant en septembre, il fit les campagnes du Nord sous les ordres du général Dumouriez. La retraite des Français, de la Belgique, le ramena à Paris, où il obtint, le 1er septembre 1793, le grade de capitaine dans la 12e compagnie d'artillerie à cheval. Il se distingua dans les campagnes suivantes, sous les généraux Dampierre, Custines, Houchard, Jourdan et Pichegru, et revint dans la capitale. C'était l'époque de la terreur. Révolté des excès qui remplissaient la France de sang et de deuil, il eut le courage de plaindre les victimes de Robespierre, et laissa même apercevoir ses sentiments devant Joseph Le Bon, qui le fit arrêter en juin 1794, et enfermer à l'Abbaye. Il allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire, et de là traîné à l'échafaud, quand le 9 thermidor, amenant la chute de Robespierre, le rendit à la liberté. Réintégré dans son grade, il fit, avec honneur, les campagnes de 1795, 1796 et 1797, à l'armée de Rhin-et-Moselle, et se signala à l'assaut du pont d'Huningue, au passage du Rhin à Diesheim. Ses exploits lui méritèrent d'être nommé chef d'escadron. En avril 1798, il passa à l'armée d'Angleterre, puis en Suisse, où commandait le général Schanenbourg. Il servit ensuite sous les ordres de Masséna, à l'armée du Danube, en 1799, et se distingua encore au passage de la Limmath. En 1800, il se rendit à l'armée du Rhin, en qualité d'adjudant-général, passa quelque temps après, et avec le corps du général Moncey, en Italie, pour se joindre à l'armée qui avait vaincu les Autrichiens à Marengo. Placé à l'avant garde de l'armée d'Italie, où il commandait une brigade d'élite, pendant la campagne de 1801, il obtint de grands avantages sur les troupes autrichiennes, à Peri, à l'entrée du Tyrol, et fut nommé colonel du 5e d'artillerie à cheval. Il rejoignit son régiment à la paix d'Amiens; en 1803, après la rupture de cette paix, on lui confia le commandement des batteries flottantes destinées à la défense des côtes de la 16e division militaire. Devenu, en 1804, chef d'état-major dans son arme au camp d'Utrecht, il se trouva, en 1805, à la campagne

d'Autriche, et commanda dans le Frioul, l'année suivante, l'artillerie du corps stationné dans cette contrée. Il fut envoyé, en 1807, à Constantinople, pour y commander 1200 canonniers, que Napoléon envoyait, comme auxiliaires, au sultan Sélim, contre les Russes et les Anglais. Lors de la révolution qui eut lieu dans cette capitale, les canonniers revinrent en France; mais le colonel Foy continua ses services dans la division turque qui défendit les Dardanelles. En décembre de cette année 1807, il passa en Portugal, y fit la campagne de l'année suivante, fut nommé général de brigade le 3 novembre, et commanda un corps jusqu'à la fin d'octobre 1810, qu'il obtint le grade de général de division. A la retraite de Salamanque, en 1812, il couvrit celle de l'armée, dont il prit le commandement en chef, sur le champ de bataille. Dans cette même année, il commandait l'aile droite de l'armée de Portugal, s'empara de Palencia, le 25 octobre, et effectua, quatre jours après, le passage du Duero à Tordesillas. Mandé en Biscaye, en 1813, à la tête de deux divisions, il assiégea Castro-Urdiales, battit les "guerillas" qui parcouraient ce pays, et, après la perte de la bataille de Victoria, le 21 juin, parvint à réunir 20,000 hommes avec lesquels il battit l'aile gauche de l'armée espagnole. Placé dans une forte position, à Tolosa, il la défendit pied à pied contre un corps bien supérieur au sien. Contraint à la retraite, il l'opéra avec ordre, fut renforcer la garnison de Saint-Sébastien, et eut le bonheur, dans l'inévitable échec qu'il avait éprouvé, de n'avoir laissé à l'ennemi, ni un homme, ni un canon, ni un fusil. A la bataille de Pampelune, et à Saint-Jean-Pied-de-Port, il était à la tête de la gauche de l'armée, et eut à essuyer plusieurs combats, au passage des Pyrénées, pour défendre la frontière française. Une blessure très-dangereuse, reçue le 27 février 1814, l'obligea de quitter l'armée. Les alliés étant entrés dans Paris, cet événement amena la déchéance de Buonaparte, à laquelle le général Foy adhéra. Louis XVIII le nomma successivement inspecteur général d'infanterie de la 14[e], puis de la 12[e] division militaire; il fut créé chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet, le 29, grand-officier de la légion-d'honneur, et obtint, dans la même année, le titre de comte. Répondant à ces bienfaits par l'ingratitude, Foy trahit son serment dans les "cent-jours". Il commandait une division d'infanterie, et fut blessé à la bataille de Waterloo, qui décida de nouveau du sort de la France. Après la rentrée du roi à Paris, il se tint à l'écart. Député en septembre 1819 à la chambre élective, il siégea du côté gauche, et se montra toujours contraire aux ministres. Le général Foy était un des meilleurs orateurs de cette Chambre. Quelque exagérées que fussent parfois ses opinions sur les libertés publiques et sur la charte, il faut avouer qu'il ne s'abandonnait pas à la fougue imprudente de Manuel et de La Fayette. Sa réputation, comme orateur, était parvenue à son plus haut point, lorsqu'il fut surpris par uue maladie à laquelle avait contribué un travail trop assidu, et il cessa de vivre le 28 novembre 1825. Ses funérailles furent tu-

multueuses, et ses partisans s'efforcèrent d'immortaliser son nom par tous les moyens. Comme il ne laissait à sa veuve et à ses enfants qu'un modique revenu de 8000 francs, ils ouvrirent en leur faveur, une souscription qui produisit près d'un demi-million, rendant ainsi hommage à leurs principes plutôt qu'au mérite de leur ami. Les *Discours* du général Foy, débités à la chambre des députés, ont été publiés, par Baudouin frères, (janvier 1827), 2 volumes in-8°. Mais ils sont muets depuis la mort de leur auteur. On a aussi publié, par les soins de sa veuve et des nombreux amis du général, son *Histoire de la guerre de la Péninsule, sous Napoléon*, Paris, Baudouin frères, 1827, 4 vol. in-8°.

*FOZIO (Joseph), en latin "Fotius", jésuite italien, professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie dans les colléges de son ordre à Rome, puis vice-recteur de la maison professe de cette ville, né en 1606, mort vers 1676, a donné un écrit intitulé : *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Azebedo et sociis in odium fidei interfectis ab hæreticis*, Rome, 1662, in-4°. Il a traduit en italien | la "Vie de saint François de Sales" par le cardinal Franciotti, Rome, 1662, in-8° ; | l'"Histoire sainte" du P. Nicol. Talon, Bologne, 1649, in-12, | et plusieurs autres ouvrages ascétiques.

* FRA-DIAVOLO, ou FRÈRE DIABLE, dont le véritable nom est Michel POZZA, naquit à Itri, vers 1760. S'étant mis à la tête d'une troupe de brigands, il désola pendant long-temps les Calabres. Lorsque les Français envahirent le royaume de Naples, Fra-Diavolo prit le parti du roi, et leur fit la guerre. Le cardinal Ruffo, après avoir forcé, en 1799, les Français à évacuer le royaume de Naples, lui obtint le pardon du passé et le brevet de colonel ou de chef de masse. Devenu tout-à-coup un autre homme, il fit la campagne de Rome, s'y distingua par son intrépidité, et obtint plusieurs récompenses. Lorsque les Français eurent de nouveau occupé Naples, il se retira à Gaëte. Le souvenir de son ancien métier lui fit commettre quelques désordres dans cette ville, d'où il fut chassé par ordre du prince de Hesse-Philippsthal, qui en était gouverneur. Après avoir erré quelque temps dans la Calabre, il se rendit à Palerme, et prit part à l'insurrection organisée par le commodore Sidney Smith. Ayant débarqué à Sperlonga, il délivra sur son passage tous les malfaiteurs détenus dans les prisons, pour en grossir sa troupe, et marqua sa route par le meurtre, le vol et l'incendie. Atteint par les Français, il se défendit avec courage, parvint à s'échapper ; mais, trahi par un paysan, il fut arrêté à San-Severino, et conduit à Naples, où on l'exécuta le 6 novembre 1806, sur la place du marché, en présence d'une foule immense.

FRACASTOR (Jérôme), l'un des hommes les plus remarquables de son siècle, naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut frappée par la foudre tandis qu'elle le tenait dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses pro-

grès dans les sciences et les beaux-arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, [dont il fut archiâtre et qui l'honorait de sa bienveillance], voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Pères; et ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue six ans après. Fracastor était en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il était digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine et joyeuse. Il parlait peu; mais, lorsqu'il était en société avec ses amis, sa conversation était aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachait à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivait en latin. Son poëme intitulé *Siphylis, sive De morbo gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. La versification en est riche et nombreuse, les images sont vives, les pensées nobles. On en a donné, 1753, in-12, une Traduction en français avec des Notes. Il nous reste plusieurs ouvrages de ce poëte médecin. On les a recueillis à Padoue, en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poésies* avaient été imprimées séparément dans la même ville, 1718, in-8°. Son poëme de la *Siphylis* a eu plus de vingt éditions. Ses autres ouvrages sont: | *De stellis liber unus*, etc., 1535-1538, in-8°; | *de Sympathia et Antipathia rerum*, etc., 1546, Lyon; 1550-1554, in-16, et in-8°; | *Fracastorius, sive de anima dialogus*. Ses auteurs favoris étaient Plutarque et Polybe.]

FRACHETTA (Jérôme), né [vers 1560] à Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est *Il seminario del libro de' governi di stato e di guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du XVIIe siècle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une *Traduction* italienne du Poëme de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'épicuréisme.

* FRAGONARD (Nicolas), peintre français, né vers 1732, et mort à Paris en 1806, avait été placé fort jeune dans l'étude d'un notaire; ce genre d'occupation ne lui plaisant pas, il le quitta pour suivre l'impulsion de son génie, qui l'entraînait vers la peinture. Il eut pour maître Boucher, dont il adopta d'abord les principes; mais, tout en profitant de ses leçons, il ne laissa pas d'écouter celles que lui donnait la nature. S'il imita, dans l'expression de ses figures et dans la distribution de ses groupes, l'affectation qu'on reproche à son maître comme un défaut, il eut sur lui l'avantage de raisonner mieux ses compositions, de leur donner plus de noblesse, et surtout de se rapprocher davantage de la poésie, qui est l'âme de la peinture. Après avoir remporté le grand prix, Fragonard partit pour Rome. La vue de ces

chefs-d'œuvre qui, aux yeux de Fragonard, faisaient pâlir les tableaux contemporains, ne fit qu'exciter en lui le découragement. Il s'attacha pourtant à l'étude des peintres qui lui laissaient l'espoir d'être égalés par lui, tels que Baroche, Piètre de Cortone, Solimène et Tiepolo. A son retour de Rome, Fragonard fit successivement deux tableaux, dont l'un représente *Corésus et Callirhoé*; et l'autre, la *Visitation de la Vierge*. Le premier, qui lui ouvrit les portes de l'académie, lui mérita les éloges les plus flatteurs; l'ordonnance en est fort belle, et l'on y remarque la plupart des effets qui caractérisent le grand peintre. Quant au second, fait pour le duc de Grammont, il ne paraît pas aussi généralement estimé; et c'est sans doute ce qui fit sentir à Fragonard que l'insuffisance de ses études ne lui permettrait jamais de se placer au premier rang, s'il continuait à traiter exclusivement les grands sujets d'histoire. Cette considération lui fit tenter le genre érotique. La révolution enleva à cet artiste le fruit de ses travaux. On ne s'occupa plus alors d'objets frivoles; la fortune qu'il avait amassée se dissipa, et la situation où il se trouvait lorsqu'il mourut, en 1806, était loin d'annoncer l'opulence.

FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles-lettres, naquit à Paris [le 28 août] 1666. Les Pères La Baune, Rapin, Jouvenci, La Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres, et surtout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'était pas sa vocation, soit que les supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au "Journal des Savants", engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paraissait propre par ses connaissances, et surtout parce qu'il possédait différentes langues. Renfermé chez lui dans un âge peu avancé par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une *Traduction* de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poème sur la philosophie de ce Grec, intitulé l'*École de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquaient guère; leçons qui elles-mêmes n'étaient pas toujours sages, et respiraient ou la vanité ou la corruption des auteurs, et qui dans tous les cas étaient sans ressort et sans sanction. (*Voyez* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc.) Ce poème et les autres *Poésies* de l'abbé Fraguier se trouvent dans le "Recueil" de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les "Mémoires de l'académie des belles-lettres". Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet et d'autres savants illustres avaient été ses amis; mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos, et son enthousiasme par trop philosophique, qui allait jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignèrent de lui les hommes vertueux.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut le 24 août 1724.

Sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misantrope. On a de lui : plusieurs Traités de morale solidement écrits : | *Nouveaux Essais de morale*, in-12 ; | *Traité de la Vocation chrétienne des enfants ;* | *Conversations morales sur les jeux et les divertissements ;* | *Traité de la confiance en Dieu.*

* FRAISSÉ (L'abbé). On a de lui : | *Conférences sur les dispositions pour recevoir le sacrement de Pénitence*, Paris, 3 vol. in-12 ; | *Méditations sur les principaux dogmes et mystères de la religion*, Paris, 1789, 2 vol. in-12.

* FRAISSIN[illegible] (Nicolas), prêtre de la Doctrine [illegible]rétienne, mort sur la fin du XVIIIe siècle, est auteur de | *l'Enseignement des belles-lettres, et la manière de former les mœurs de la jeunesse*, 1708, 2 vol. in-12.

* FRAMERY (Nicolas Étienne), poète et musicien, né à Rouen le 25 mars 1745, mort à Paris le 26 novembre 1810, connaissait surtout la musique. Il a composé : | *Mémoires sur le Conservatoire de musique*, 1775 ; | *Le musicien pratique*, traduit de l'italien de D'Azopardi, 2 vol. in-8°, 1786 ; c'est un traité de contre-point fort médiocre, et dont M. Choron a donné une nouvelle édition en 1823, 1 vol. in-4° ; | *Lettre à l'auteur du Mercure* (dans le Mercure de septembre 1776), où il se déclare contre la musique de Glück ; | *Avis aux poètes lyriques, ou De la nécessité du rhythme et de la césure dans les hymnes*, 1786, in-8° ; | *Discours*, couronné par l'Institut, sur cette question : *Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie*, 1802, in-8° ; | *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8° ; | *De l'organisation des spectacles de Paris*, 1791, in-8° ; | la *Première partie* du « Dictionnaire de musique » de l'« Encyclopédie méthodique », avec Ginguené. | Il rédigea le *Journal de musique* en 1770 et 1771, in-8°. Framery fut le premier qui parodia en français quelques opéras italiens, genre de travail qui demande l'esprit de critique. Il avait à peine 18 ans, lorsqu'il donna aux Italiens sa *Nouvelle Eve*, dont la représentation fut défendue par ordre de la police. Il fit paraître ensuite | *Nanette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain, et donna en 1783 | la *Sorcière par hasard*, opéra-comique dont il avait fait la musique et les paroles. Un concours ayant été ouvert pour les drames lyriques, Framery obtint le prix pour son opéra de *Médée*, pièce qui n'a jamais été représentée. Parmi ses autres productions littéraires on compte : | *La pureté de l'âme*, ode couronnée à Rouen, 1770 ; | quelques *Romans ;* | une *Traduction* littérale en prose de la « Jérusalem délivrée », Paris, 1785, 5 vol. in-18 ; | et une autre du « Roland furieux », Paris, 1787, 10 vol. in-12 : ces deux *Traductions* ont été faites en société avec Panckoucke.

FRANC (Martin Le), prevôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V et du pape Nicolas V, était d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre

(contre le roman de la Rose) intitulé *Le Champion des dames*. Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1539, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu*, Paris, 1519, in-4°.

FRANC (Jean-Jacques Le), marquis de Pompignan, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie française, etc., né à Montauban, en 1709, s'est fait un nom très-distingué dans divers genres de littérature. [Le Franc vint à Paris à l'âge de vingt-deux ans, pour faire représenter sa tragédie de *Didon*, imitée de Métastase. Un *Discours* qu'il prononça dans l'intention de remédier aux abus, et en faveur du peuple, le fit exiler. En 1745, il fut nommé premier président de la cour des aides de Montauban. En 1756, il adressa une *Lettre* au roi, toujours en faveur des malheureux; mais elle ne fut point goûtée, et resta sans réponse. Malgré les devoirs de son état, il s'occupait toujours de littérature, et fit quelques heureuses *Versions* d'Hésiode, Pindare, Ovide, Horace, etc. Il avait établi, dans sa ville natale, une académie à l'instar de celle des Jeux floraux, et qui compta dans son sein des membres distingués. Ayant sollicité pour entrer à l'académie de Paris, il y fut reçu en 1766. C'est de cette époque que commencent les désagréments qu'il eut à endurer le reste de sa vie. Ennemi déclaré des philosophes, il les avait déjà, dans un de ses opéras, représentés sous le nom de *Prométhée*, qui, en voulant éclairer les hommes, les affranchit du respect qu'ils doivent aux dieux. Voltaire, qui naguère l'avait comblé d'éloges, n'oublia pas cette application. Dans son *Discours* de réception à l'académie, dont plusieurs membres professaient la philosophie du jour, Le Franc se prononça contre leur funeste doctrine, avec l'énergie qui caractérise tous ses écrits; dès lors ce fut un déchaînement général contre celui qui osait manifester une opinion différente de celle du patriarche et des apôtres de cette philosophie; Voltaire donnait l'exemple dans les pamphlets que, chaque semaine, il expédiait de Ferney; il introduisit aussi Le Franc dans la préface de sa comédie des Philosophes. Abreuvé du fiel que distillaient sur lui ces hommes qui se disaient les "seuls tolérants", Le Franc ne parut plus à l'académie; et, fuyant le monde, il se retira à Pompignan, où il mourut. Quelques moments avant d'expirer, il dit, en vrai chrétien : « Je pardonne de bon cœur, sans restriction, et dans la plénitude de mon âme, à toutes les personnes qui m'ont si amèrement affligé. »] Un homme d'esprit l'appelle "le dernier des Romains". Il mourut dans son château de Pompignan, le 1er novembre 1784. De Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Près de Rousseau Le Franc est au sacré vallon
Favori de Minerve ainsi que d'Apollon ;
 Rien ne peut ternir sa mémoire,
 Et son triomphe est affermi :
 Voltaire fut son ennemi,
 C'est un nouveau titre à sa gloire.

Bien différent de nos écrivains modernes, il s'était nourri de tous les sucs de la saine antiquité, et avait puisé dans les mêmes sources où s'étaient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les

J.-B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues que l'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étaient familières à Le Franc de Pompignan : il y joignait la connaissance de l'italien et de l'anglais. On peut dire, sans craindre d'être démenti par tout connaisseur impartial, que Pompignan est le poète français qui approche le plus de J.-B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophètes. Quoiqu'un grand poète, descendu de sa sphère pour sacrifier à sa passion, et se montrer "le plus petit des hommes", ait dit : «Sacrés ils sont, car personne n'y touche, » cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de la beauté de l'*Ode* où Isaïe nous peint les ombres hautaines des souverains de l'Égypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu; et de plusieurs autres, remplies d'expressions nobles, d'idées vastes et sublimes. Partout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue; point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J.-B. Rousseau. [La Harpe, qui ne partageait pas sur cet écrivain la haine aveugle de Voltaire, a recommandé à l'admiration publique l'Ode fameuse sur la *Mort de J.-B. Rousseau*, qui suffirait seule à la gloire de son auteur, si l'immortalité ne lui était d'ailleurs assurée à tant de titres.] Ses *Poésies diverses* n'étincèlent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui aient paru sur le théâtre français. Son *Voyage de Languedoc*, plein d'agrément, de variété et d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont et de Chapelle, du côté de la naïveté et de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse et la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa *Traduction* des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi lorsqu'il parut, mais presque entièrement tombé dans l'oubli depuis que Delille a fait paraître la sienne. Sa *Traduction* d'Eschyle et de quelques dialogues de Lucien est d'une perfection qu'il semble difficile de surpasser; peu d'écrivains ont mieux gardé les règles de la traduction, et mieux conservé l'esprit des auteurs traduits. Il a donné, en 1784, ses *Œuvres complètes*, Paris, 6 vol. in-8°, très-belle édition. On souhaiterait qu'il eût fait un choix, et qu'il n'eût point associé aux titres d'une gloire solide des bagatelles qui ne peuvent en rien y contribuer. On est surtout fâché d'y trouver la *Prière universelle*, pièce remplie de maximes fausses, que l'auteur, par une complaisance mal entendue, a traduite de Pope, à la sollicitation de quelques Anglais qui l'imprimèrent à son insu, et que lui-même, par une tendresse mal placée envers cet enfant illégitime, n'a pas eu le courage de supprimer. Il n'avait jamais eu dans l'esprit les principes qu'elle renferme; et, en général, il est difficile de savoir allier mieux qu'il ne l'a fait le génie avec la religion, avec le respect des

mœurs, et les égards dus à l'honnêteté et à la décence. On chercherait en vain dans ses *Épîtres* et dans ses *Discours philosophiques* ce ton d'aigreur et de cynisme qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions, cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination, et laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force et de lumière, des leçons de morale, des règles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le poète y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son *Épître* sur la décadence de la littérature française, on y reconnaîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente; on y admirera surtout un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté et du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie et des mœurs, et défendre la foi de ses pères, sans que ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise et l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une si belle cause. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion et des mœurs, égayant ses dernières années par de coupables facéties, et rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu le courage d'exposer, en pleine académie, les sentiments d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres*, qui sont en très-grand nombre, ne sont pas le moindre titre de sa gloire. «Cet écrivain, dit l'abbé Maury dans un « Discours », où d'ailleurs il ne lui a pas rendu assez de justice, semble amollir son style, et s'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, l'abandon, les aimables inquiétudes. Ce qui, dans l'art d'écrire, lui a le moins coûté, sera peut-être ce qui honorera le plus sa mémoire, et il aura ce trait de ressemblance avec le chancelier d'Aguesseau, dont il fut chéri et estimé, que ses *Lettres* seront un des plus beaux monuments de ses travaux et de son génie.»

FRANC DE POMPIGNAN (Jean-Georges LE), frère du précédent, né à Montauban, le 22 février 1715, évêque du Puy, en Velay, en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris, le 30 décembre 1790, après avoir long-temps servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, et éclairé son siècle par ses savants écrits, que la faiblesse de ses dernières années n'a point effacés;] les principaux sont: | *Questions diverses sur l'incrédulité*, in-12; ouvrage très-bien écrit, quoique d'une manière un peu prolixe, et plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1° s'il y a beaucoup de véritables incrédules; 2° quelle est l'origine de l'incrédulité; 3° si les incrédules sont des esprits forts; 4° si l'incrédulité est compatible avec

la probité; 5° si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. | *L'Incrédulité convaincue par les prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accomplissement des prophéties, dans l'exposition claire et précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, et met la vérité de la religion dans le plus grand jour. | *La Religion vengée de l'incrédulité, par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions et les absurdités que renferment leurs systèmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin pour les terrasser que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, et il en fait résulter le triomphe le plus complet et le plus glorieux pour la cause qu'il défend. | *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1755, in-12. Il y prouve, contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très-bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, du gouvernement, des affaires et de société. | *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e édition. On y retrouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ses ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siége de Vienne: il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle, dans ce qu'on appelait mal à propos l'« assemblée nationale de France »; mais il est à croire qu'il ne prévoyait pas jusqu'où les choses seraient portées. « Trop bon, dit l'abbé Barruel, pour soupçonner à quoi tendaient ceux qui ont abusé de sa faiblesse, il se laissa entraîner par ce parti, qui le fit, pour quinze jours, président de l'assemblée; ce qui lui valut ensuite le ministère de la feuille. Il fut à la cour ce qu'est un honnête homme qui dit son avis, mais qui, sans nerf et sans vigueur, se contente de gémir, de pleurer, quand il voit prévaloir des desseins pernicieux à l'Église. Il fut un de ces hommes qui, par crainte du bruit, n'osent pas même souffler quand l'ennemi est aux portes; qui se rangent même sous ses bannières, sous prétexte de l'engager à faire moins de mal; il lui en a coûté, je ne dirai pas des remords, mais des larmes amères qu'il ne répandait même qu'en secret et en présence de ses amis. Il avait peur qu'on ne sût, aux Jacobins, qu'il avait pleuré sur les maux de l'Église. Il est mort pour avoir étouffé sa douleur. Bossuet l'eût exhalée; et la cour et la ville et nos législateurs auraient su que la peur n'étouffe pas la voix des Chrysostôme devant les précurseurs du schisme et de l'hérésie. Bossuet n'eût pas tenu sous le boisseau ce trait de lumière échappé depuis long-temps à Rome, sur la constitution prétendue civile du clergé. Je le sais de ceux-mêmes qui ont vu et lu la « Lettre » du pape à M. de Pompignan (1). Elle en disait assez pour décider notre opinion sur cette malheureuse constitution du clergé. La politique l'a tenue secrète;

(1) Cette lettre ne fut trouvée dans les papiers de Pompignan qu'après sa mort. Cependant il n'est rien de plus vrai que cette excuse des prêtres assermentés, fondée sur le silence prétendu du souverain pontife sur la constitution civile du clergé. L'auteur de

je reproche à cette politique les serments de tous ceux que la manifestation du Bref adressé à M. de Pompignan en aurait détournés. Nous souhaitons que Dieu ne fasse pas au prélat mort le même reproche. La peur excuse tout; mais c'est la peur même qui a besoin d'excuse, et Dieu seul connaît celles qui peuvent la rendre pardonnable dans un prêtre. [L'abbé Emery, de Saint-Sulpice, a publié les *Lettres* du prélat; elles excusent sa faiblesse.]

* FRANC (N.... LE), prêtre eudiste, ancien supérieur des eudistes de Caen, demeurait à Paris, au commencement de la révolution. C'est l'un de ceux qui furent massacrés au couvent des carmes, le 2 septembre 1792. Il avait publié deux ouvrages qui firent sensation; l'un intitulé: | le *Voile levé pour les curieux*, ou *Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8°, et l'autre ayant pour titre: | *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, dont le projet, conçu en France, doit s'exécuter dans l'univers entier. Paris, 1792, in-8°. Il existe une contrefaçon de ces deux ouvrages. La prose de Le Franc ne manque ni de clarté ni d'énergie. Il avait fait des recherches sur les hommes célèbres du Cotentin (Manche). Il en communiqua le *Manuscrit*, en 1792, au célèbre abbé de Saint-Léger; celui-ci fit beaucoup de notes critiques sur ce travail, et le rendit à son auteur, peu après; ce dont il eut du regret, lorsqu'il eut connaissance de sa mort déplorable. Ce *Manuscrit* est probablement perdu.

cette note atteste avoir entendu dire à beaucoup de prêtres qu'ils n'avaient prêté serment que parce que le saint-père avait refusé de répondre Si ces même, ecclésiastiques ont persisté depuis dans leur serment, c'est qu'un abîme en appelle un autre.

* FRANCESCHI (Michel-Ange), capucin, prédicateur apostolique en 1740, mort en 1766, âgé de 78 ans, a laissé: *Huit Panégyriques*, Venise, 1766.

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre bolonais, naquit en 1648. Il fut l'élève du Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

* FRANCHEVILLE (Catherine DE), née en 1620, fondatrice des maisons de retraite en Bretagne, mourut le 23 mars 1689. On trouve sa "Vie" dans la "Vie des Fondateurs des maisons de retraite", Nantes, 1698, in-12; cet ouvrage est de Pierre Champion, jésuite.

FRANCHI (Nicolas), ou plutôt Nicolo FRANCO, poète satirique, né à Bénévent vers 1509, fut l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivants et les morts, et en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article ARÉTIN est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Chilini dit qu'il écrivait avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivait des infamies et des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination était féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, contre les Pères du concile de Trente, contre Charles-Quint, etc. On a de lui: | plusieurs *Sonnets* sur l'Arétin, qui furent imprimés avec la "Priapea" 1548, in-8° de 225 pa-

gés; | *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1542, in-8°. On a imprimé, en 1777 : | "la Vie de Nicolo Franco, ou Les Dangers de la satire", Paris, in-12. [Les autres ouvrages de ce libelliste sont : | *Il tempio d'amore*; | *Le Pistole* (Epîtres) *volgari*; | *Dialogo sulla bellezza*.]

FRANCHI (Vincent), président du conseil royal de Naples sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mort en 1601 à 70 ans, a publié : *Decisiones sacri regii consilii neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI (François), né [en 1495] à Cosenza, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Massa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, et d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément. On trouve les meilleures pièces de Franchini dans les "Carmina illustrium poetarum italorum" de Toscano, et dans les "Deliciæ poetarum italorum" de J. Gruter.

FRANCIA (François [Raibolini, dit] Le), peintre bolonais, mort le 7 avril 1533, à 68 ans, excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que, Raphaël lui ayant adressé un tableau de sainte Cécile, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie, dégénérée en désespoir, occasiona sa dernière maladie et sa mort. [On voit dans le musée de Paris un tableau de Francia, représentant *Joseph d'Arimathie, S. Jean et les trois Maries*.]

FRANCIUS (Pierre [Franz, plus connu sous le nom de]), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam sa patrie, né le 19 août 1644, voyagea en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissait d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1703, à 59 ans. On de a lui : | *Recueil de poésies*, 1697, in-12. Ce *Recueil* contient des poésies héroïques où il y a trop peu d'élévation; des églogues, des élégies et des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, surtout dans les épigrammes; | des *Harangues*, 1705, in-8°; | des *Œuvres posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK DE FRANKENAU (Georges), médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé "Poëte couronné" à Iéna : il mérita cet honneur par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi et de conseiller aulique. L'empereur Léopold y ajouta celui de comte palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : | *Flora francica*, in-12, | *Satyræ medicæ*, in-4°; | plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de *Manuscrits* qui méritaient de voir le jour. L'académie léopoldine, celle des Ricovrati de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étaient associé. Il mourut le 16 juin 1704, à 61 ans.

FRANCK (Auguste-Herman), théologien allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick. Il y fonda, avec

quelques-uns de ses amis, une espèce de conférence sur l'Écriture sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium philobiblicum*. Devenu ministre à Erfürt, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que respiraient ses *Sermons* lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états : il s'y rendit, et fut professeur de grec et des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avait, en 1727, 2196 jeunes gens, et plus de 130 précepteurs. On y donnait à manger à près de 600 pauvres, soit étudiants, soit orphelins. On prétend qu'elle est déchue aujourd'hui, et que l'empirisme et les charlataneries d'un certain Basedow ont beaucoup contribué à lui faire perdre sa gloire. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : des | *Sermons* et des livres de dévotion en allemand ; | *Methodus studii theologici ;* | *Introductio ad lectionem prophetarum ;* | *Commentatio de scopo librorum Veteris et Novi Testamenti ;* | *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ ;* | *Observationes biblicæ*. Les préjugés de secte qui réglaient les jugements de l'auteur ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK (Simon), né à Jemmappe près Liége, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les "Musæ leodienses", 1761 et 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils on distingue un *Poème épique* sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très-beaux vers. Il a été réimprimé à la suite de la "Vie" de l'apôtre des Indes, Liége, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'Ode : *In impios sæculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse qu'il avait contractée en visitant les malades avec un zèle égal à ses autres vertus... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire...

...... Manibus date lilia plenis.
His saltem accumulem donis et fungar inani
Munere....

ÆN., IV.

* FRANCKEN (Christian), théologien allemand, mort à la fin du XVIe siècle, est auteur d'une diatribe violente contre les jésuites, intitulée : | *Breve colloquium jesuiticum ;* et d'un autre ouvrage qui a pour titre : | *De honore Christi*.

FRANCKENBERG (Abraham DE), seigneur de Ludwigsdorff, et de Schwirse, dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure et méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de livres extravagants, en latin et en allemand, remplis des rêveries des boehmistes : | Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte ; | *Vita veterum sapientium ;* | *Nosce te ipsum*, etc. Il y a dans ces deux derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans

le verbiage, et mêlées à diverses erreurs.

* FRANCKENBERG (Jean-Henri-Ferdinand DE), cardinal et archevêque de Malines, né le 18 septembre 1726, à Glogau, en Silésie, fit ses études chez les jésuites, et fut envoyé ensuite à Rome, au collége germanique, pour y suivre les cours de théologie et de droit canon. Il prêcha devant Benoît XIV, et se distingua de bonne heure par son goût pour la piété, et par son exactitude à remplir les devoirs de l'état ecclésiastique. Il fut successivement chanoine de Breslau, grand-vicaire de Goritz, doyen de la collégiale de Toussaint à Prague, puis de celle de Buntzlau, en Silésie. Marie-Thérèse, dont il était sujet, le nomma en 1759 à l'archevêché de Malines, vacant par la mort du cardinal d'Alsace. Le nouveau prélat se rendit aussitôt dans son diocèse. Chaque jour il se levait à cinq heures du matin, célébrait les saints mystères, joignait la méditation au travail et au soin de son troupeau. Ses réglements pour son clergé, ses exhortations à ses séminaristes, l'habitude où il était de prêcher souvent, son assiduité aux offices, ses visites pastorales, tout chez lui montrait autant de zèle que de piété. Le 1er juin 1770, Pie VI le nomma cardinal. Jusqu'en 1780, son administration à Malines fut calme et heureuse; mais, après la mort de Marie-Thérèse, Joseph II voulant mettre à exécution ses projets de réforme, des édits, aussi contraires au bien de la religion qu'au repos de l'état, se succédèrent rapidement et devinrent l'objet des fréquentes réclamations du cardinal en faveur des droits de l'église. Mandé à Vienne, en 1787, pour rendre compte de sa conduite, il parla avec respect, mais avec liberté, et obtint de retourner auprès de son troupeau. On avait espéré que Joseph abandonnerait ses projets; mais ce prince se raidit contre les obstacles, et les édits se multiplièrent. Des séminaires généraux furent créés et rencontrèrent dans les Pays-Bas une vive opposition; le cardinal porta, en 1789, un jugement doctrinal sur l'enseignement des professeurs, qu'il déclara être répréhensible sur plusieurs points. Bientôt d'autres innovations soulevèrent tout le pays, et Joseph II mourut avec la douleur d'avoir vu son autorité méconnue et ses troupes chassées de la province. Son successeur ayant rétabli les choses sur l'ancien pied, la tranquillité revint peu à peu, et les évêques furent des premiers à donner l'exemple de la soumission; mais de nouveaux orages éclatèrent bientôt sur la Belgique. Dumouriez y fit une invasion à la fin de 1792, et ses troupes s'y livrèrent à des violences et à des désordres déplorables. Le cardinal de Franckenberg se tint caché pendant quelques mois; on saisit ses biens, et il ne recouvra le repos que pour bien peu de temps. Les Français, chassés des Pays-Bas en mars 1793, y rentrèrent en force dans l'été de l'année suivante. Le cardinal se réfugia en Hollande; la peine qu'il éprouvait d'être séparé de son troupeau le porta, en 1795, à revenir à Malines, quoique l'esprit du gouvernement français ne lui présageât que des persécutions. Les biens et les maisons de l'archevêque avaient été envahis, et on lui avait promis en dédommage-

ment une pension de 6000 francs, qui ne lui fut jamais payée. Le cardinal se logea dans son séminaire, et y vécut au milieu des privations et des angoisses. En 1797, ayant refusé le serment de « haine à la royauté », il fut déporté à Emmerick, de l'autre côté du Rhin, et y demeura chez les religieux trinitaires. Après son départ, son diocèse fut en proie à une persécution terrible; les décrets de déportation tombaient de toutes parts sur les prêtres fidèles. Les uns étaient entassés et conduits à la Guiane ou à l'île de Rhé; les autres, obligés de fuir et de se cacher. Le directoire avait juré d'étouffer la religion dans ce pays, où elle avait été long-temps si florissante. Le séjour du cardinal, à Emmerick, déplaisait encore à ses ennemis; on obtint un ordre du roi de Prusse pour le faire sortir de cette ville et de tous ses états. Le vénérable prélat se retira, en 1801, à Berken, qui appartenait encore à l'archiduc, électeur de Cologne et évêque de Munster; c'est de là qu'il envoya la démission de son siége, en novembre 1801, conformément à la demande de Pie VII. L'année suivante, il alla s'établir, à Bréda, sur le territoire hollandais. Le cardinal Consalvi l'invita au nom du pape à se retirer à Rome; mais le vieillard pria le saint-père de le dispenser d'un si long voyage à son âge, et accepta, la pension de 3000 florins que le pape lui offrait, et dont il ne toucha que le premier quartier. Livré entièrement aux exercices de piété, modèle de résignation et de patience, il avait célébré la messe le 8 juin 1804, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut trois jours après, dans de vifs sentiments de religion, à l'âge de 78 ans. Le vicaire apostolique de Bréda, Van-Dougen, dans la maison duquel il était mort, lui rendit les honneurs funèbres, et des services furent célébrés pour lui à Malines et dans son ancien diocèse. Une Notice ou Éloge nécrologique fut publiée dans le même temps; mais on a suivi principalement pour cet article le curieux ouvrage du docteur Van de Velde, intitulé « Synopsis monumentorum », etc., Gand, 1822, 3 vol. in-8°. L'auteur y cite beaucoup de faits, de pièces et de *Mandements*, à la fois honorables pour le cardinal et intéressants pour l'histoire de l'Église; il y trace ensuite l'éloge d'un prélat aussi sage que courageux, et qui, successivement en butte aux tracasseries d'un prince inquiet, et aux proscriptions des révolutionnaires, montra toujours un zèle réglé par la prudence, et une constance supérieure à toutes les traverses.

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipsick en 1661, mort dans cette ville le 26 août 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick. Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : | une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorf*; | *Vie de la reine Christine*; | *Histoires du* XVIe *et du* XVIIe *siècle*, qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, mort à Leipsick en 1733, à l'âge de 44 ans, fut professeur de la chaire du droit de la nature et des gens;

il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations : entre autres, | *De collatione bonorum*; | *De juribus Judæorum singularibus in Germania*; | *De thesauris*, etc.

* FRANCKLIN (Thomas), ecclésiastique et littérateur anglais, né en 1721 à Londres, mort dans cette même ville en 1784, chapelain du roi et ministre de Brasted, dans le comté de Surrey, a publié | une *Traduction* de Sophocle, Londres, 1759, 2 vol. in-4°; | une *Traduction* de Lucien, ibid., 1780, 2 vol. in-4°; | les " Épîtres de Phalaris ", ibid., 1749, in-8°. Il traduisit du français, et fit représenter comme lui appartenant en propre, " Oreste ", " Électre " et " le Duc de Foix " de Voltaire; | ainsi que " le Comte de Warwick " de La Harpe.

FRANCKLIN (Benjamin), né à [Boston dans la Nouvelle-]Angleterre, en 1706, mort à Philadelphie en Amérique, le 17 avril 1790, dans la 85e année de son âge, de simple prote d'imprimerie, parvint à se faire un nom distingué parmi les savants et parmi les politiques. [Il rectifia les conducteurs ou paratonnerres, adoptés aujourd'hui dans toute l'Europe.] Il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité, et à les faire servir à une théorie qui donnât une idée de ce fluide si subtil et si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savants, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet; que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Mais son projet d'apaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile et des matières graisseuses est aujourd'hui reconnu pour une illusion complète. On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies anglaises en Amérique, et ce fut à ce titre que l'assemblée nationale de France décréta un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. [Lors des premiers symptômes de la révolution américaine, il proposa au congrès des mesures conciliatrices; mais on le traita de royaliste. Il vint en France en 1776, pour suivre les négociations de Deane, et détermina cette puissance à déclarer la guerre aux Anglais.] Guerre entreprise contre toutes les règles de la vraie politique autant que de la justice; guerre aussi follement conduite que légèrement engagée; guerre où la nation fut réduite à se regarder comme triomphante quand elle n'avait pas été battue, et elle n'eut pas toujours cette étrange gloire; guerre qui, en ôtant à nos rivaux des domaines immenses en étendue, où leurs forces et leur commerce s'extravasaient avec plus de faste que d'utilité réelle pour eux, leur en a rendu bien plus que l'équivalant, puisqu'une paix plus humiliante qu'avantageuse pour nous a été suivie d'un traité de commerce désastreux, extravagant dans plusieurs de ses dispositions, ruineux dans toutes, et dont on croirait que l'objet a été d'indemniser l'Angleterre des pertes qu'elle avait faites en Amérique, de lui assurer en Europe, sur la France, les tributs qu'elle ne pouvait plus retirer dans l'autre continent. [Dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore qu'apprenti imprimeur, afin de pouvoir s'acheter des livres, Francklin ne vivait que de légumes.

Son sort s'améliora par la protection de sir Keltz, gouverneur de la province, qui le mit à la tête d'une imprimerie.] Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'était fait une épitaphe singulière, où on voit qu'à cette date il croyait à la résurrection plus fermement que lorsqu'il demanda la bénédiction à Voltaire pour son fils. Mais il paraît qu'à la fin il était revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin, imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
et qui n'a plus ni reliure ni dorure),
sert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même n'est pas perdu,
car il reparaîtra un jour
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

[On peut consulter sur la vie de cet homme extraordinaire les *Mémoires de sa vie privée, écrits par lui-même et adressés à son fils*; ils ont été traduits en français, Paris, 1791, in-8°. Ginguené, dans une édition qu'il a donnée de la *Science du bonhomme Richard*, a mis en tête un abrégé de la Vie de Franklin, suivi de son interrogatoire devant la chambre des communes, Paris, an XI, in-12, avec cette épigraphe attribuée à Turgot :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Il y a une édition des *OEuvres* de Francklin et une particulière du *Bonhomme Richard*, par M. Lécuy, ancien abbé général de Prémontré. On est fâché qu'un tel homme ait consenti à devenir l'éditeur d'un tel écrivain.]

* FRANCKLIN (Éléonore-Anne, plus connue sous le nom de « miss PORDEN »), née en 1795, eut pour père William Porden, architecte. Dès l'âge de 17 ans, elle fit paraître un poème badin intitulé *les Voiles*, qu'elle publia en 1815, en six chants. Trois ans après elle donna un autre petit poème, intitulé l'*Expédition arctique*, et qui lui valut la connaissance du capitaine Francklin, célèbre par les voyages de découverte qu'il a faits dans le nord de l'Amérique. Un an avant son mariage elle publia encore un poème épique sous ce titre : *Cœur-de-Lion*, ou *la troisième Croisade*. Mariée en août 1823, Mde. Francklin mourut le 22 février 1825, au moment où son mari venait de partir pour son second voyage.

FRANCO (Battista), peintre vénitien, mort en 1561, égalait les plus habiles artistes de son temps dans le dessin; mais il était faible dans le coloris, et peignait d'une manière fort sèche.

* FRANCO (Antonio), Portugais, né en 1662 à Montalvas (province de l'Alentéjo), mort à Évora le 3 mars 1732, entra à l'âge de 15 ans dans la société des jésuites, où il mérita bientôt, par sa piété et ses talents, l'estime de ses supérieurs. Il remplit les charges les plus importantes de son ordre, et, se consacrant en même temps à des recherches historiques, il contribua à la gloire de la société, en faisant connaître les jésuites portugais les plus recommandables par leur piété, leur talent et leur zèle. Parmi les ouvrages, soit en latin, soit en portugais, qu'on a de ce religieux, on distingue : | *Annus gloriosus societatis Jesu in Lusitania, com-*

plectens sacras memorias illustrium virorum qui virtutibus, sudoribus, sanguine, fidem lusitaniam et societatem Jesu in Asia, Africa, America et Europa felicissime exornarunt, Vienne, 1720, in-4°; | *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitania, ab anno 1540, usque ad annum* 1725, Augsbourg, 1726, in-fol.; | *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesu em Portugal*, 2 vol. in-fol.; | *Imagem do segundo seculo*, un vol. Dans ce dernier ouvrage, resté inédit, sont rangés par ordre chronologique les événements les plus mémorables des premiers 150 ans de la société de Jésus, dans la province du Portugal; | une *Syntaxe abrégée en langue portugaise*; | une *Traduction* en la même langue de l'"Indiculus universalis" du père de Pomey. (*Voy.* POMEY.)

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint) naquit à Assise en Ombrie, l'an 1182. On le nomma "Jean" au baptême; mais depuis on y ajouta le surnom de "François", à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinait. La piété seule avait de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avait, se revêtit d'une tunique, et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avait déjà un grand nombre de disciples lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. Ce pape n'avait pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçait peu avantageusement : mais, ayant vu en songe le même pauvre qu'il avait rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de Saint-Jean-de-Latran, qui paraissaits'écrouler, il le fit rappeler, et lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des bénédictins l'église de Notre-Dame-de-la-Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des "frères-mineurs", répandu bientôt en Italie, en Espagne et en France. L'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de François était si vif, que lorsqu'il entrait dans quelque ville on sonnait les cloches; le clergé et le peuple venaient au-devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur son passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche d'Assise, en 1219, il se trouva près de 5,000 frères-mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples voulaient qu'il demandât le pouvoir de prêcher partout où il leur plairaît, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de répondre : « Tâchons de gagner les grands par l'humilité et par le respect, et les petits par la parole et le bon exemple. Notre privilége singulier doit être de n'avoir point de privilége. » Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions et priviléges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Église, et même nécessaires dans les diocèses dont les évêques étaient ou favorables à l'erreur, ou insouciants sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même temps que François passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir.

Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la vérité de la religion chrétienne; le sultan, n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le Tiers-Ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Après avoir réglé ce qu'il croyait convenir le plus à ses différents enfants, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte saint Bonaventure, un séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit; c'est l'origine du nom de "Séraphique" qui a passé à tout son ordre : événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, et que le judicieux Fleury (liv. 79, n° 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, récollet, dans la "Vie de saint François", Paris, 1734 et 1736, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut deux ans après à Assise, en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, et sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence et du dépouillement évangélique. Sa maxime, ou plutôt l'élan habituel de sa piété, étaient les mots : "Deus meus est omnia". Paroles d'un sens sublime et profond : Dieu est tout, quitter tout pour lui, c'est ne rien quitter, puisque tout se retrouve en lui éminemment. Le ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en était pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à la règle, à peine fut-il mort qu'on l'interpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des récollets, des picpuces, des capucins, des Observantins. Ces enfants du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. L'ordre de Saint-François, malgré ces différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science et leurs vertus, a donné à l'église cinq papes et un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'église et qu'il continue de rendre dans les pays où il est conservé sont inappréciables, et ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, et des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'église, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef aurait bien voulu ériger cette prétention en dogme; et, quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, par-

mi lesquels on est fâché de compter Fleury, ne se sont pas assez écartés de ces erreurs. Quelle qu'ait été la vertu des solitaires d'Égypte, et le zèle pour leur sanctification personnelle, il serait déraisonnable de vouloir en faire une règle complète et adéquate pour des religieux qui, sans professer la même austérité, se dévouent à l'instruction des fidèles, à la défense de la foi, aux combats contre les hérétiques. Si leur vie est moins éclatante en mortification, elle est parfois plus édifiante en fait de docilité, d'humilité et d'orthodoxie : car l'on n'ignore pas avec quelle facilité plusieurs de ces solitaires se sont laissés entraîner dans diverses hérésies, et avec quelle obstination ils y ont persévéré : et de nombreux monastères y persévèrent encore aujourd'hui. On lit dans les ouvrages de saint Jérôme un passage exactement applicable à cette matière, où l'on trouve toute l'éloquence et la sévère logique de ce père. « Si aut fiscellam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in sudore vultus mei comederem panem, et ventris opus sollicita mente pertractarem, nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem, quia, juxta sententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur.... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum, spiritualia hæc et mensura bona suscipite. (" Secunda præf". in lib. Job.) (*Voyez* Saint CLAUDE, Saint AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT.) La meilleure édition des deux *Règles du saint patriarche* et de ses *Opuscules*, est celle du P. Jean de La Haye, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. Le P. Chalippe, récollet, a donné sa "Vie", Paris, 1728, in-4°, et 1736, deux vol. in-12.

* FRANÇOIS DE PAULE (Saint), fondateur de l'ordre des "minimes", naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. Sa réputation de sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les "Ermites de saint François"; mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de "minimes": Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle approuvée par le pape Alexandre VI et confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très-jaloux de tenir son rang, alla au devant de lui, et se prosterna devant l'humble religieux : « Vous étiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde (s'écrie à ce sujet un orateur célèbre), et les cours des princes n'étaient pas des lieux inaccessibles à votre grâce ni à la piété chrétienne, puisque vos serviteurs y étaient si honorablement traités. » Quoique le saint annonçât au roi une fin prochaine, au lieu de la guérison qu'il espérait, il continua à jouir de toute sa confiance, et l'aida à finir par une

mort chrétienne une vie qui, à bien des égards, ne l'avait pas été. François établit quelques maisons en France, et mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les minimes furent appelés en France "Bons-Hommes", du nom de "Bon-Homme", que les courtisants de Louis XI donnaient à leur père. Les hommes du siècle ne manquent jamais de confondre la piété et la précieuse simplicité de l'évangile, avec ce qu'ils appellent "bonhomie". Le P. Hilarion de Coste a donné sa "Vie" sagement écrite, in-4°.

FRANÇOIS-XAVIER (Saint), surnommé "l'Apôtre des Indes", né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, le 7 avril 1506, était neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint espagnol, qui firent vœu dans l'église de Montmartre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi du Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa, où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'évangile sur la côte de Comorin, à Malacca, dans les Moluques, et dans le Japon. Un nombre infini de barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence, et la Providence renouvela plus d'une fois en faveur de ces nouvelles églises les merveilles des premiers temps du christianisme. Il mourut en 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de l'empire de la Chine, où il brûlait de porter la foi. Il était âgé de 46 ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes. « Terme bien court, dit l'abbé Bérault, quand il n'eût soumis qu'une nation au joug de l'Évangile. Mais, s'il a établi la foi dans cinquante-deux royaumes plus ou moins étendus, s'il a arboré l'étendard de la croix dans trois mille lieues de pays, s'il a baptisé de sa main près d'un million tant de Sarrasins que d'idolâtres, s'il a procuré à l'église plus de nouveaux sujets que les fameux hérésiarques de son siècle n'ont fait de déserteurs et d'apostats, ne peut-on pas dire que la rapidité des conquérants les plus mémorables n'égala point la sienne, et que, s'il eût rempli la mesure commune de la vie humaine, le monde entier, pour son zèle, plutôt que pour leur valeur, eût été un champ étroit? » Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'île de Sancian, puis à Malacca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert et exposé durant trois jours aux yeux du public. (*Voyez* la "Relation" de Cicala, et sa "Vie" imprimée à Liége, pag. 22.) Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. Les protestants mêmes lui ont donné ce nom. Tavernier dit qu'"on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes". Richard Hakluit, au second tome des "Navigations de la nation anglaise", en parlant de l'île de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François-Xavier, dont il fait un grand éloge, et il ajoute que

« les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres de ce saint homme ». Baldéus, dans son "Histoire des Indes", après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, dit que « les dons qu'il avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de J.-C., étaient si éminents, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer. » Et quelques lignes après, adressant la parole au saint même : « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer ! » Effectivement, la vie et les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active et brûlante, que les systèmes et les opinions des hommes ne sauraient produire : aussi le zèle pour la conversion des infidèles a-t-il toujours été et sera-t-il toujours propre à l'église catholique; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter n'ont pu en soutenir long-temps les apparences, moins encore en renouveler les effets : et, pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie, contents d'enseigner commodément dans les brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorants et sauvages. On a de saint François-Xavier : | 5 livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8°; | un *Catéchisme;* | des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide. Les pères Turselin et Bouhours, jésuites, ont élégamment écrit sa "Vie", l'un en latin, l'autre en français. Celle-ci a été réimprimée à Liége, en 1788, avec divers Opuscules de littérature et de piété. [Depuis, il en a été fait en France plusieurs éditions.] On a de Dulard une épopée intitulée "la Xavériade ou Apostolat de saint François Xavier", un peu froide, mais pleine de grandes idées ; il y en a une autre en latin. (*Voy.* Franck.)

FRANÇOIS de Borgia (Saint), duc de Candie, [où il naquit en 1510,] et vice-roi de Catalogne, jouissait de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, et obligé d'attester que c'était réellement le corps de cette princesse qui avait été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil de ne pouvoir plus la reconnaître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, et après la mort de la duchesse son épouse, il entra chez les jésuites, dont il fut le troisième général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite; de riches évêchés, le cardinalat et d'autres dignités lui furent offerts à plusieurs reprises, et après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il échappa à tout cela, et mourut à Rome quelques mois après, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans, après avoir établi sa compagnie dans un grand nombre de provinces, et rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les prin-

ces chrétiens contre les infidèles, avança sa mort; ses forces et l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'était un homme d'une mortification extraordinaire. Sainte Thérèse, qui l'appelait un "saint", recherchait et suivait ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de Saint-Juste, et lui répéta ce qu'il lui avait confié long-temps auparavant, que son exemple avait beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône et le monde, et que dès lors il en avait conçu la résolution : anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince. (*Voyez* VESAL.) Clément X le mit au nombre des saints en 1671. Il laissa plusieurs *Ouvrages* traduits de l'espagnol en latin par le P. Alfonse Deza, jésuite, Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa "Vie", publiée, en français, in-4°, par le P. Verjus, d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES (Saint), né au château de Sales, diocèse de Genève, [le 21 août] 1567, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prevôt d'Anneci, ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Église plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602, qu'il fut évêque. Il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disait : « Il n'y a point d'hérétique que je ne puisse convaincre, mais il faut s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir. » Un jour nouveau brilla sur le diocèse de Genève dès que François en eut pris possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua, l'an 1610, l'ordre de la Visitation, conjointement avec la baronne de Chantal (*Voy.* ce nom), qui en fut la 1re supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêché en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse, pour lequel il soupirait. Il y retourna le plus tôt qu'il put, et continua d'y vivre en pasteur digne des premiers siècles de l'Église. L'an 1662, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, et mourut le lendemain, à 56 ans. Saint François de Sales étai une de ces âmes tendres et subli

mes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées par le ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits : la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rendent délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont : | *Introduction à la vie dévote.* Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvait être exercée dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle du Piémont. | Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, jésuite, en 3 vol., et abrégé en un seul par l'abbé Tricalet. | Des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. Saint François de Sales y paraît un des mystiques les plus judicieux de ces derniers temps. Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa "Vie", élégamment écrite par l'abbé Marsollier en 2 vol., et son "Esprit", par Le Camus, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par Collot, docteur de Sorbonne, à 1 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé. [Il existe une édition nouvelle et complète des *Œuvres* de saint François de Sales, Paris, 1833, 16 vol. in-8°. La sainteté, pour une famille, est la plus grande de toutes les noblesses: un rejeton de François de Sales est encore aujourd'hui un modèle de vertu dans la vie privée et de capacité dans les affaires publiques.]

FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, [et d'Élizabeth-Charlotte d'Orléans. A l'âge de douze ans, il vint à la cour de Vienne, où il fut élevé sous les yeux de Charles VI. En 1729 il succéda à son père, et prit possession de ses états. Il vint en France rendre hommage à Louis XV, pour le duché de Bar. François Ier voyagea ensuite en Angleterre, en Italie et en Allemagne. Le roi Stanislas Leczinski ayant été obligé de céder le trône de la Pologne à son concurrent Auguste III, de Saxe, Louis XV stipula un traité avec le cabinet de Vienne, par lequel il fut convenu (en 1785) que le duc François céderait à Stanislas les duchés de Lorraine et de Bar, et obtiendrait en échange la Toscane à la mort de Jean-Gaston, dernier rejeton des Médicis. Celui-ci étant mort en 1735, François prit possession de la Toscane, qu'il gouverna paternellement, et il] épousa en 1736 Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI, etc. (*Voy.* ce nom.) Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, électeur de Bavière, qui mourut 5 ans après à Munich, en janvier 1745. François fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désolait alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, elle fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heu-

reux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états. [Il établit à Augsbourg une "Académie de beaux-arts"; il avait aussi (en 1745) fondé à Pistoie une académie de belles-lettres. François Ier laissa en mourant un trésor de 157 millions de florins. Ce prince avait l'âme noble et généreuse; mais il aimait l'argent. Pendant quelque temps, il afferma, avec deux banquiers, les douanes de Saxe.] Il mourut subitement le 18 août 1765, à Insprück, où il s'était rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme ce malheur arriva au sortir de la comédie, on ne manqua pas d'en accuser l'air de la salle de spectacle, où l'on sait qu'il est plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux et d'anatomie. C'était un de ces princes vertueux par religion et par sentiment, qui font le bien pour lui-même, et savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la faiblesse et la vanité jusque sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance; et cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François Ier. Serait-ce une propriété de la véritable grandeur de n'être pas compromise par le bavardage des faux savants ?

FRANÇOIS Ier, roi de France, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-père. Il était né à Cognac le 12 septembre 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie; [il descendait, ainsi que Louis XII, de Louis, duc d'Orléans, second fils de Charles-le-Sage, et était] petit-fils de Valentine de Milan. Il prit avec le titre de roi de France celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignorait pas que les Suisses s'étaient emparés du mont Genèvre et du mont Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, le 13 et le 14 de septembre, 1515. François Ier ne perdit point de son sang-froid pendant cette action, aussi longue que meurtrière : il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disait des 18 batailles où il s'était trouvé, « que c'étaient des jeux d'enfants, mais que celle de Marignan était une bataille de géants. » Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de 10,000 de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Maximilien Sforce en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français : le pape Léon X, effrayé de leurs succès, vit le roi à Bologne, et fit sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence qu'après avoir obtenu l'abolition de la "Pragmatique sanction", il conclut, le 14 décembre 1515, le "Concordat" pour

la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, et Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, et autres droits dont jouissait le siége de Rome. Les universités et les parlements ne reçurent le « Concordat » qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avaient pas tant à s'en plaindre, puisque la 3e partie des bénéfices leur était réservée par le moyen de l'impétration; les parlements ne faisaient pas attention que François Ier, en accordant les annates, se procurait d'ailleurs des avantages considérables; et ils oubliaient sans doute la maxime, très-raisonnable comme très-catholique, que tous les chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, et à la splendeur de son siége, maxime si peu contestée, que le concile de Bâle, en proposant l'abolition des annates, demandait en même temps un moyen de les suppléer, et de donner au souverain pontife, administrateur de l'église universelle, les secours nécessaires à un gouvernement si vaste et si composé. Febronius lui-même, cet ardent adversaire des pontifes romains, convient que les annates sont une rétribution légitime, et fondée sur des vues et des fins très-sages. Et quand on sait que tout le produit des annates et autres droits quelconques, attachés aux expéditions romaines, n'allaient annuellement, pour toute la France, qu'à 500,000 liv., on ne peut comprendre les clameurs qui se sont élevées sur ce mince objet qu'en en cherchant la source dans la haine de Dieu et de son culte. L'année suivante, en 1516, Charles-Quint, [qui n'était alors que roi d'Espagne,] et François Ier signèrent le traité de Noyon, où ils se donnèrent mutuellement, l'un l'ordre de la Toison-d'Or, et l'autre celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles, plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur le roi de France, malgré les 400,000 francs que celui-ci dépensa pour s'attirer des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, et le fut pour long-temps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit et la perdit presque au même temps. Il fut plus heureux en Picardie; il en chassa Charles qui y était entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places : mais il perdait d'un autre côté le Milanais par les violences de Lautrec, et le connétable de Bourbon, qui, par suite de la haine que lui portait la mère du roi, et des persécutions qu'elle lui fit éprouver, se jeta dans le parti de l'empereur. Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1552, à La Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gènes. Le connétable de Bourbon, secondé par Ant. de Lève, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayard fut tué; il marcha vers la Provence, prit Toulon, et assiégea Marseille. François Ier courut au secours de la Provence, et, après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais, et assié-

gea Pavie. On était dans le cœur de l'hiver. C'était une faute considérable d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos, 10,000 hommes de son armée pour aller conquérir Naples. Trop faible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, et après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il fut fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. (*V.* LANNOY.) Pour comble de malheur, il fut pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de Bourbon, et ce duc fut présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la « Vie de S. Martin de Tours », semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce saint, d'où François I[er] venait de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnaie. Comme il paraît que le roi lui-même ainsi que la reine étaient dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable et instruit. « Quoique François I[er] eût fait serment, comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit recevoir abbé et chanoine de l'église de Saint-Martin, d'en être le protecteur, quelques officiers de ses finances, abusant de sa facilité, lui firent croire que, dans les besoins pressants de l'état, il pouvait légitimement se servir du treillis d'argent qui fermait le tombeau de saint Martin. Ils vinrent à Tours au mois de juillet de l'année 1522, signifier aux chanoines l'ordre qu'ils avaient de l'enlever. On trouve dans les registres de cette église la réponse que le chapitre leur fit. Elle est conçue en ces termes : « Les chanoines disent qu'ils sont très-humbles et très-obéissants chapelains et serviteurs dudit seigneur roi, et qu'à eux n'est de quereller, arguer, et contester avec sa majesté, mais, que craignant d'offenser Dieu le créateur, et monsieur saint Martin, et pour les causes par eux déjà alléguées, et autres légitimes, ils n'osent et ne doivent consentir ledit treillis être pris ou enlevé. » Les officiers ne laissèrent pas de passer outre ; le treillis fut mis en pièces le 8 du mois suivant, chargé à la porte de l'église dans des chariots, et escorté de plusieurs compagnies de soldats qui le conduisirent à la monnaie. On en fit des testons, où d'un côté la figure de saint Martin est empreinte. Il s'en trouve encore quelques-uns dans les cabinets des curieux. Cette action, si peu attendue d'un prince catholique, jeta tous les gens de bien dans la consternation. Ceux-mêmes qui s'étaient chargés de cette entreprise la trouvèrent si honteuse, qu'ils ne voulurent jamais permettre qu'on en dressât un procès-verbal. Le fabricier de l'église et quelques chanoines des plus zélés, s'étant opiniâtrés à le vouloir faire, en furent chassés avec les notaires. La chose fut si loin, qu'ayant paru à l'une des fenêtres de l'église, pour voir ce qui s'y passait, l'on tira dessus plusieurs coups d'arquebuse, dont heureusement personne ne fut blessé. Quelques historiens ont cru que les malheurs qui arrivèrent depuis à François I[er] furent de justes châtiments de la profanation du tombeau de saint Martin. En effet, on remarque que ce prince, ayant peu de temps après

porté ses armes dans le Milanais, et mis le siége devant Pavie, y fut abandonné des siens, son cheval fut tué sous lui dans la retraite, lui-même dangereusement blessé, et arrêté sur les terres que Charlemagne avait données à l'église de Saint-Martin. Il reconnut alors, mais trop tard, que ce n'était pas sans raison que Clovis avait dit autrefois qu'il n'y avait pas lieu de se promettre la victoire de ses ennemis, après qu'on avait offensé ce grand saint. Louise de Savoie sa mère, à qui il avait laissé la régence pendant son absence, sitôt qu'elle eut reçu la nouvelle de la prise du roi, vint avec les princes, enfants de France, au tombeau du saint, implorer son secours, et tâcha de réparer, par les présents qu'elle y laissa, l'injure qui lui avait été faite. Le roi lui-même n'eut pas plus tôt recouvré sa liberté, qu'il y vint, avant d'aller à Paris, pour lui en faire une espèce de satisfaction. La colère de Dieu éclata d'une manière bien plus sensible contre la personne de Jacques Furonier (d'autres le nomment "Beaune", voyez ce nom), seigneur de Semblançai, qui avait été l'auteur d'une si méchante action; car, cinq ans après, le même jour que le treillis avait été enlevé, sur une fausse accusation, il fut condamné à être pendu, et il le fut en effet quelques jours après à Montfaucon, dans le fief du prieuré de Saint-Martin-des-Champs. » Quoi qu'il en soit de ces observations, François Ier fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, et lui rendit la liberté par un traité qu'il savait bien que son prisonnier n'observerait pas. Par ce traité, signé à Madrid le 14 janvier 1526, François renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gènes et Asti, et à la souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devait céder le duché de Bourgogne; mais, lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi qu'il n'avait pas le pouvoir de démembrer aucune province de sa monarchie; et comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes : « Vous avez menti par la gorge, et autant de fois que vous le direz, vous mentirez. » Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens et presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et aurait pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. Ces pertes avancèrent la paix : elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France épousa Éléonore, veuve du roi de Portugal et sœur de l'empereur. Ses deux fils étaient restés en ôtage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, " il les exposa, dit Voltaire, au courroux de l'empereur; il y a des temps où cette infraction eût coûté la vie à ces deux princes; » mais le caractère de Charles-Quint ignorait ce genre de vengeance. François racheta ses enfants moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution, indigne d'un grand prince, d'altérer la monnaie, et fit frapper des espè-

ces de moindre aloi que celles qui avaient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la faiblesse qu'avait eue François Ier d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix était conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; et en effet ce marin découvrit le Canada. (*Voyez* Cartier.) Il fonda le collége royal, et forma la bibliothèque royale; il aurait fait plus encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, et s'empara de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté, se jetant sur la Provence, assiégea Marseille, et fut repoussé. François Ier s'unit avec Soliman II; mais cette alliance avec un empereur mahométan excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trêve de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur, ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'investiture du Milanais, si l'on en croit la plupart des historiens français; mais les Espagnols l'ont constamment nié. « Quelle apparence, disent-ils, qu'un prince sensé aura consenti à céder une grande et magnifique province, pour avoir pu abréger son chemin, et arriver quelques jours plus tôt aux portes d'une ville révoltée. » Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'"une parole vague", et l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances ne fût très-déplacée. Si, dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanais, Charles eût pris ce dernier parti, la promesse eût été nulle selon toutes les règles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se ralluma bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg, et le comte d'Enghien, après avoir battu les Impériaux à Cérisoles en 1544, se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse et Gustave Wasa, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et dans la Champagne. L'empereur était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne. Le luthéranisme fit en ce moment le salut de la France, par le soulèvement des princes luthériens d'Allemagne contre l'empereur. La paix se fit à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le dernier mars 1547, de l'affreuse maladie, alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avait, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savants croient être d'une date très-antérieure. (*Voy.* Astruc.) François Ier en mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant neuf années. Ce prince

fut plus brave chevalier que grand roi, et ses brillantes qualités furent obscurcies par de nombreux défauts. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux et plus circonspect. « Charles-Quint, dit l'abbé Raynal, n'agissait que par des intérêts d'état, et François Ier, qui n'avait en vue que des passions particulières, y portait ce motif petit et bas qui entraîne toujours l'humiliation. » (Anecdote historique, tom. pag. 181). Comme il réfléchissait peu, il entreprenait les guerres avec une légèreté extrême, et par là s'exposait imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais par lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, [sa mère,] aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la religion fut singulièrement inconséquent : tandis qu'il faisait brûler les hérétiques en France, il les soutenait en Allemagne, et c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé sous la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux arts semble avoir couvert aux yeux des savants une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. [De là date la corruption.] Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avait été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris : motif bien léger et plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile et plus simple de corriger un solécisme que de changer de langue. Cette innovation a eu plus d'un mauvais effet. D'abord la langue romaine, ce grand organe de l'érudition et des sciences, cet idiome des grands modèles, a été négligée. La jurisprudence est devenue un champ ouvert à tout le monde; les ignorans, toujours plus présomptueux et plus prompts que les gens instruits, s'en sont emparés. La science de la justice et des lois a dégénéré en verbiage et en chicane. Le nom d'avocat est devenu l'étiquette des petits-maîtres, et un titre pour ceux qui n'en ont pas. La magistrature a été considérée comme un groupe de gens ignares ou intéressés, et quelquefois comme un corps de factieux. De là les termes de « robinerie », de « robinaille », de « robinauderie », etc., affectés aujourd'hui à une profession qui mérita longtemps le respect et la confiance des peuples. Tant il est dangereux de toucher aux usages établis, ne fût-ce qu'en matière de langue! [Le mal à cet égard est bien autrement grand aujourd'hui.] Ce fut encore François Ier qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous

les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent : c'était alors un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portaient point ; il ne laissèrent croître la leur que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François Ier accabla son peuple d'impôts, et il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ 6 millions d'à présent. Son « Histoire » écrite par Gaillard, 8 vol. in-12, est le fruit de la prévention et de l'esprit national ; tous les faits et tous les caractères y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la « Galerie philosophique du XVIe siècle », par de Mayer, 2 vol. in-8°. On y trouve, après divers détails intéressants, ce portrait en petit : « François Ier, bon, sincère, généreux, populaire, mais inconséquent et indiscret, jamais méchant ni cruel, n'eut point de mœurs, énerva et ruina la nation sans le vouloir. »

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, [sous le règne de François Ier son aïeul], de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père, en 1559. Il avait épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Écosse, et d'une princesse de la maison de Guise. Quoique son règne ne fût que de 17 mois, il vit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les calvinistes qui menaçaient le royaume d'une entière subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, [premier prince du sang,] et Louis son frère, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Il se joignirent aux calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des catholiques. L'ambition causa cette guerre, la religion en fut le prétexte, et la conspiration d'Amboise le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en était l'âme invisible, et un gentilhomme nommé La Renaudie le conducteur. Ce dernier s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, celui-ci alla découvrir le complot au cardinal de Lorraine ; la plus grande partie des conjurés fut arrêtée, et un grand nombre punis du dernier supplice. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et réprimée, le pouvoir des Guises n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie était renvoyée aux évêques et interdite aux parlements. Ce fut le chancelier de L'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux protestants, qui dressa cet édit, édit raisonnable et assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et qu'on appelait la chambre ardente. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et allait finir ses

jours par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-temps, et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avait à la tête. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poison que le chirurgien, qui était huguenot, mêla parmi les remèdes pour délivrer son parti de la crainte que lui inspirait la sévérité indispensable des lois de François II. (*Voyez* les "Mémoires de Castelnau", avec les "Notes de Jean Le Laboureur".)

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère de François II, de Charles IX et de Henri III, né en 1534, se mit à la tête des mécontents, lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des reitres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'apaisa; mais quelque temps après, ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme, qui assiégeait Cambrai, et se rendit maître de Cateau-Cambrésis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui le joua, et qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait et obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêlait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS SONNIUS, évêque d'Anvers, et théologien de Louvain, assista au concile de Trente, et eut une conférence avec Mélanchton et quelques autres protestants, par ordre de l'empereur Ferdinand.

FRANÇOIS, ou FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8°, sous le titre de *Theologiæ prælectiones*.

* FRANÇOIS (Dom Claude et dom Philippe), qu'on réunit dans le même article pour éviter les redites, appartenaient tous deux à la congrégation de Saint-Vannes. Dom Claude, né à Paris en 1559, fut envoyé, après avoir fait sa profession, au mont Cassin pour y étudier les réglements sur lesquels la congrégation de Saint-Vannes, encore au berceau, voulait se modeler. Dom Claude revint avec une constitution qu'il avait rédigée, et fut nommé président de la congrégation. Il trouva, après quelques années d'expérience, que l'article des constitutions qui statue la vacance de la supériorité après le terme de cinq ans, sans que le supérieur pût être con

tinué, offrait des inconvénients. Les autres supérieurs, et particulièrement dom Philippe, ne partagèrent pas son opinion; on écrivit de part et d'autre, mais sans se convaincre mutuellement. En 1630, le pape mit fin à la dispute en permettant de continuer le supérieur au-delà de cinq ans, lorsque le bien de la congrégation le demanderait. L'union entre les deux confrères ne souffrit pas de cette dissension, et dom Claude, après avoir rendu de grands services à la congrégation, et en avoir été douze fois président, mourut à l'abbaye de Saint-Michel, le 10 août 1632. — FRANÇOIS (Dom Philippe), dont le véritable nom était Philippe COLARD, naquit à Lunéville en 1579. Il était à peine âgé de 10 ans lorsque son parent Lignarius, abbé de Sénones, le prit dans son monastère dans l'intention d'en faire son coadjuteur. Il prit l'habit de Saint-Benoît, et lorsqu'il eut fait profession, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il y étudia aussi la langue grecque, et avec tant de succès, que dès ce moment il s'en servit habituellement pour correspondre avec son père, qui était très-versé dans cette langue. Désirant entrer dans un monastère où la réforme fût en vigueur, il quitta secrètement, en 1603, Sénones, malgré les avantages qui devaient l'y retenir, et se rendit à Saint-Vannes, où il fit profession l'année suivante, après avoir professé la philosophie et la théologie à Saint-Michel, où le cardinal de Lorraine avait introduit la réforme; il fut rappelé à Saint-Vannes, où il fut mis à la tête du noviciat. En 1609, il fut nommé visiteur, et, trois ans après, prieur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, dont il devint abbé. En 1622, il fut élu président de la congrégation. Il mourut à Saint-Airy, le 27 mars 1637, après avoir fait rebâtir l'église de cette abbaye, et l'avoir enrichie de beaucoup de choses précieuses. C'était un religieux plein de zèle et de piété, et très-attaché à la discipline. Marie-Jacqueline Bouette de Blemure, religieuse bénédictine, a écrit sa "Vie", insérée dans le 2e volume des "Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît". Dom Philippe écrivit plusieurs ouvrages au sujet de son différend avec dom Claude. On a en outre de lui : | *Trésor de perfection tiré des épîtres et évangiles qui se lisent à la messe pendant l'année*, Paris, 1615, 4 vol. in-12; | *Le Guide spirituel pour les novices*, Paris, 1616, in-12; | *Le Noviciat des bénédictins*, avec un *Traité de la mort précieuse des bénédictins*, in-12; | *Renouvellement spirituel nécessaire aux bénédictins;* | *La Règle de saint Benoît, traduite avec des considérations*, Paris, 1613 et 1620; | *Occupation journalière des religieux;* | *Enseignement tiré de la règle;* | *Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume, avec des affections;* | *Les Exercices des novices*. Ils ont été traduits en latin, et étaient en usage dans presque toutes les congrégations de bénédictins.

FRANÇOIS (Jean), jésuite, né en 1582 à St Claude en Franche-Comté, mort à Rennes le 20 janvier 1668, professa les mathématiques et la philosophie dans différens colléges, et fut ensuite

nommé recteur des études. Ce pieux et savant religieux fut le maître de Descartes. On a de lui : | *la science de la géographie*, Rennes, 1652, in-8° ; | *la Science des eaux*, ib. 1653, in-4° ; | *l'Art des fontaines*, 1665, in-4° ; | *l'Arithmétique*, ib. in-4° ; 1653, etc. ; | *l'Art et la manière de mesurer toutes sortes de surfaces* ; | *les Elémens des sciences et des arts mathématiques*, Rennes, 1655, in-4° ; | *la Chronologie*, ib. 1655, in-4° ; | *Traité des influences célestes*, ib. 1660, in-4° ; | *la Jauge au pied du roi*, Paris, 1690, in-12.

FRANÇOIS DE JÉSUS-MARIE, carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque, et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit « le frère Romain », de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla, en 1684, à la construction d'une arche du pont de Maëstricht, par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France, pour achever le Pont-Royal, commencé par Gabriel, et qu'on désespérait de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées, et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il était aussi bon religieux que grand architecte. Il donnait aux devoirs de son état tous les moments qu'il pouvait dérober à l'architecture.

FRANÇOIS (Laurent LE), né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon [si fécond en apologistes de christianisme], le 2 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, et s'y distingua par ses talents, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris, le 24 février 1782, et institua pour ses légataires universels les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes. Nous avons de lui : | *Lettres sur le pouvoir des démons*, in-4° ; | les *Preuves de la religion de J.-C.*, 1751, 8 vol. in-12 ; | l'*Examen du catéchisme de l'honnête homme*, 1764, 1 vol. in-12 ; | *Réponses aux difficultés proposées contre la religion chrétienne par J.-J. Rousseau*, 1765, in-12° ; | *Observations* sur la « Philosophie de l'histoire » et le « Dictionnaire philosophique », 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une « Epître à d'Alembert », traite l'auteur de « pauvre imbécile qui a fait un livre en deux volumes, contre les philosophes, que personne ne connaît et ne connaîtra ». Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe dont l'honnête critique ne trouvait ni esprit ni jugement chez les gens qui réfutaient ses erreurs. [Ne suffisait-il pas, au surplus, que le livre fût connu de Voltaire seul ?] *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur sont : | la *Réfutation du Système de la*

nature, 4 vol.; | *Réfutation des trois Imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellents raisonnements opposés aux erreurs du temps semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais, pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était d'abord laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais, ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, afin de faire croire que nous n'avons pas besoin de la religion chrétienne pour avoir une bonne morale : s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes; car, à-côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre qui semblerait naître d'une extravagance consommée. C'est raisonner pauvrement que de dire: telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les législateurs : l'une est prêchée à la Chine, l'autre en Egypte ou au Japon; celle-ci a été connue du temps de Pythagore, celle-là cinq ou six cents ans après. Donc les hommes n'ont pas été mieux instruits par J.-C. que par les païens. (Voyez Collius, Confucius, Epictète, Zénon, etc.) — Il y a un autre abbé Le François auteur d'une édition de la « Méthode de géographie » de Crozat, 1705 etc.; et un abbé Des François, traducteur des « Recherches sur le beau » de Burcke, 1765.

FRANÇOIS (Jean-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nanci, le 4 mai 1717, d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle, mais il était né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné à Lyon son talent pour la taille-douce, il vint à Paris, et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la « Gravure en dessin » que d'autres attribuent à Demarteau (*voy.* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir, pour mettre sous les yeux des élèves, d'excellents modèles à étudier et à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 livres, et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. C'était un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont : | un *Livre à dessiner;* | le *Recueil des châteaux* que le roi de Pologne occupait en Lorraine, gravé par ordre de ce monarque; | le *Corps-de-garde*, d'après Vanloo; | la *Vierge*, d'après Vien; | les *Portraits* qui accompagnent l'« Histoire des philosophes modernes », de Savérien; | une *Marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée; | le *Portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire

du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

* FRANÇOIS, prêtre de la mission, a composé : *Oraison funèbre de madame Louise, religieuse carmelite*, 1788, in-8°.

* FRANÇOIS Xavier, capucin à Rouen, est auteur | d'un *Essai pratique de grammaire raisonnée*, 1780, in-12; | d'une *Méthode pour composer en latin*, 1786, in-12; | et d'une *Grammaire française raisonnée*, 1789, in-12. — Un autre capucin, FRANÇOIS DE DOMFRONT, qui vivait au XVIIe siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Scientia principis christianissimi*, 1 vol. in-4°.

* FRANÇOIS (Dom Jean), né le 26 janvier 1722, au village d'Acremont, dans le duché de Bouillon où il mourut le 22 avril 1791, prit l'habit de Saint-Benoît à l'abbaye de Beaulieu en Argonne, et y prononça ses vœux à l'âge de 17 ans. Il appartenait à la congrégation de Saint-Vannes. Il fut chargé d'enseigner la théologie, occupa, dans sa congrégation, plusieurs emplois supérieurs qu'il remplit avec distinction, devint successivement prieur des abbayes de Saint-Arnould et de Saint-Clément dans la ville de Metz. Ayant découvert une usurpation de deux riches prieurés, faite par les chapitres séculiers sur les bénédictins, il les fit restituer à la congrégation. Entraîné par un goût particulier vers l'étude de l'histoire, il cultiva ce genre de littérature, et les ouvrages qu'il publia sont surtout remarquables par la sagacité et par l'impartialité de la critique. Lorsque la révolution vint détruire les ordres religieux, et l'arracher à un état qu'il chérissait, il se retira dans le hameau qui l'avait vu naître. On a de ce savant religieux : | *Histoire de Metz*, avec dom Tabouillot, Metz, 1769, et années suivantes, 4 vol. in-4°, avec les preuves; | *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4°; | *Bibliothèque générale de l'ordre de Saint-Benoît, patriarche des moines d'Occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre composés par les religieux des diverses branches, filiations et réformes*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4°. Il avait formé le projet d'un recueil d'anciennes chartes, qu'il devait donner sous le titre de *Chartes austrasiennes*; il travaillait aussi à l'*Histoire de Châlons-sur-Marne*, d'après le même plan qu'il avait adopté pour l'*Histoire de Metz*; enfin il avait dressé un *Code régulier ou monastique*, à l'usage des religieux de quelque ordre qu'ils fussent. La révolution et sa mort, qui la suivit de près, ont empêché ces ouvrages de paraître.

*FRANÇOIS (Louis-Jean), supérieur prêtre de la congrégation de Saint-Lazare, massacré le 3 septembre 1792, dans son séminaire, qui avait été converti en prison, publia plusieurs écrits où il manifestait son opposition aux principes des novateurs, savoir : | *Opinions sur les biens ecclésiastiques*; | *Point de démission*; | *Réponse à M. Camus*, où il vengeait l'orthodoxie et la régularité des brefs de Pie VI, relatifs à la "Constitution civile du clergé"; | trois *Lettres sur la juridiction épiscopale*, pour réfuter les écrits schismatiques de Gratien, usurpateur du siége métropolitain de

Rouen; | *Mon apologie*, où il démontra qu'on ne pouvait prêter le serment, sans embrasser l'hérésie et créer un schisme; | *Apologie du* veto, *apposé par le roi au décret concernant la déportation des prêtres;* | *Défense de mon apologie*, ouvrage qui eut 7 éditions. Averti du massacre avant son exécution, l'abbé François refusa de se séparer de ses frères, ou plutôt de ses enfants, en disant : « Un moment de plus serait un mauvais moment. »

* FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nicolas-Louis, comte), littérateur, né à Neufchâteau en Lorraine le 17 avril 1750, d'un maître d'école, mort le 8 janvier 1828, étudia chez les jésuites de son lieu natal. A l'âge de 13 ans, il publia un *Recueil de poésies* qui le fit admettre, en 1765, à l'académie de Dijon, et en 1767 à celles de Lyon et de Marseille. Il avait ajouté, l'année précédente, à son nom de François celui de Neufchâteau, qu'il fut autorisé à conserver par un arrêt du parlement de Nanci. En 1776 il acheta la charge de lieutenant-général au bailliage de Mirecourt. Il épousa Mlle Dubus, nièce de Préville; mais cette union fut de courte durée, et il s'unit plus tard avec une dame de Mirecourt. Nommé subdélégué de l'intendant de Lorraine, en 1781, il devint l'année suivante procureur-général du roi au conseil souverain du cap Français dans l'île de Saint-Domingue. De retour en France après la suppression de son emploi, il perdit, dans la traversée, ses manuscrits, parmi lesquels se trouvait une *Traduction* de « Roland le furieux ». Le roi lui conféra, en 1788, le titre de conseiller honoraire au conseil supérieur de Saint-Domingue. Cette marque de bienveillance ne l'empêcha pas d'embrasser avec ardeur les principes de la révolution. Ce fut lui qui provoqua à Toul en 1790 un rassemblement séditieux : arrêté par ordre du lieutenant du roi, il ne tarda pas à être remis en liberté. Peu de temps après, il fut nommé juge de paix du canton de Vicherey, administrateur du département des Vosges, député à l'assemblée législative, secrétaire de cette assemblée, le 3 octobre 1791, puis président le 26 décembre. Il parla contre les prêtres non assermentés, et vota la vente des biens nationaux par petits lots, afin que l'intérêt attachât le peuple à la cause de la révolution. Élu membre de la convention, il n'accepta point cette mission; l'assemblée l'ayant nommé ministre de la justice, il refusa ces fonctions pour cause de santé, et se chargea toutefois de la présidence de *l'administration* départementale des Vosges. Il avait fait représenter, en 1793, sur le théâtre français, *Paméla*, ou *la Vertu récompensée*, imitation de Goldoni, qui eut quelque succès : l'auteur, mis en prison comme suspect de royalisme, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé alors juge au tribunal de cassation, il devint commissaire du directoire de l'administration centrale du département des Vosges. Le 16 juillet 1797, il remplaça Benezech au ministère de l'intérieur, et, après le 18 fructidor, succéda à Carnot, au directoire. Le 9 mai 1798, il reprit le portefeuille de l'intérieur, qu'il conserva jusqu'en 1799. Pendant son second ministère, et à la suite d'une *Instruction*

dans laquelle il recommandait de poursuivre les royalistes et les terroristes, on lui reprocha, au conseil des anciens et à celui des cinq-cents, d'avoir porté atteinte à la souveraineté du peuple. Quelque temps après on lui reprocha encore de corrompre l'esprit public en faisant représenter des *Pièces* anti-civiques, et d'employer même à cet effet les fonds de son département. Il ne remplissait aucune fonction, lorsque la journée du 18 brumaire mit des consuls à la place des directeurs. Sénateur, grand-officier, grand-cordon de la légion-d'honneur, comte de l'empire, secrétaire du sénat, président annuel du même corps, il fut chargé dans plusieurs circonstances de complimenter Buonaparte. Désigné en 1806 pour le féliciter sur ses nouvelles victoires en Prusse, il fut de la députation qui rapporta à Paris 340 drapeaux enlevés aux Prussiens, avec l'épée, l'écharpe, le hausse-col et le cordon du grand Fredéric, trophées qui furent long-temps suspendus à la voûte de l'église des Invalides. Depuis cette époque jusqu'en 1814, François de Neufchâteau s'occupa d'agriculture et de poésie. Mis de côté par les Bourbons, et même par Buonaparte pendant les cent-jours, il ne fit partie, depuis 1814, d'aucune assemblée publique. Homme politique, il partagea les idées révolutionnaires, sans être terroriste. Administrateur, il donna l'idée de faire exposer en public les produits de l'industrie française, et envoya dans les départements une foule de livres qui pouvaient contribuer à la propagation de l'instruction. Membre de la société d'agriculture de Paris, il offrit à Louis XVIII, en 1814, les *Mémoires* que cette compagnie avait composés depuis 19 ans. Il était aussi membre de l'académie française depuis la création de l'institut. Indépendamment du *Recueil de poésies* et de la pièce de *Paméla*, dont nous avons parlé, il publia un *Hymne à la liberté* qu'il composa en prison, ainsi qu'une *Prière à l'Être suprême*. Après la victoire d'Austerlitz, il fit paraître une *Ode à Clio*, qu'il intitula les *Quatre dynasties* ou *l'Histoire de France*. Le catalogue de ses autres productions se compose des ouvrages suivants : | *Ode sur les parlements*, 1771, in-8° ; | le *Mois d'Auguste, épître à Voltaire*, 1774 ; | *Discours sur la manière de lire les vers*, 1775, in-12 : | *Anthologie morale*, 1784, in-16 ; | *Recueil authentique des anciennes ordonnances de Lorraine*, 1784, 2 vol. in-8° ; | *les Études du magistrat* au Cap-Français, 1786 ; | *l'Origine ancienne des principes modernes*, ou *les Décrets constitutionnels conférés avec les maximes des sages de l'antiquité*, 1791, in-8° ; | *les Lectures du citoyen*, 1792 ; | *Des Améliorations dont la paix doit être l'époque*, 1797, in-8° ; | *Les Vosges*, poëme, 1796, in-8°, édition 1797 ; | l'*Institution des enfants* ou *Conseils d'un père à son fils*, imités des vers latins de Muret, 1798, in-8° ; | *Méthode pratique de lecture*, 1799, in-8° ; | le *Conservateur*, ou *Recueil de morceaux choisis d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, 1800, 2 vol. in-8° ; | *Lettres sur le Robinier*, 1803, in-12 ; | *Tableau des vues que se propose la politique anglaise dans toutes les parties du monde*, 1804, in-8° ; | *Histoire de*

l'occupation de la Bavière par les Autrichiens, en 1778 et 1779, etc., 1806, in-8°; | *Voyage agronomique dans la sénatorerie de Dijon*, 1806, in-4°; | *l'Art de multiplier les grains*, 1810, in-8°; | *Fables et Contes* en vers, suivis des poèmes de la *Lupiade* et de la *Vulpéide*, 1814, 2 vol. in-12; | *Lettre à M. Suard sur sa nouvelle édition de la traduction de l'histoire de Charles-Quint et sur quelques oublis de Robertson*, 1817, in-8°; | *Supplément au mémoire de M. Parmentier sur le maïs*, 1817, in-8°; | *les Tropes*, ou *les Figures de mots*, poème en 4 chants; | les *Trois nuits d'un Goutteux*, poème en 3 chants, 1819, in-8°; | *Esprit du grand Corneille*, ou *Extrait raisonné de ceux des ouvrages de P. Corneille qui ne font pas partie du recueil de ses chefs-d'œuvre*, 1819, in-8°, formant le tome 45 de la "Collection des meilleurs ouvrages de la langue française"; | une nouvelle Édition des "Lettres provinciales" augmentée, 1822, 2 vol. in-8°; | *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gilblas, ou s'il l'a pris de l'espagnol*, imprimé dans une nouvelle édition de Gilblas, 1820, 3 vol. in-8°; | *Introduction aux Pensées de Blaise Pascal*, en tête d'une édition de cet ouvrage, 1821, in-8°; | *Mémoires sur la manière d'enseigner et d'étudier l'agriculture*, etc. (en 1801, à la société d'agriculture de la Seine), 1828, brochure.

FRANÇOISE (Sainte), dame romaine, né en 1384, également respectable par sa piété et sa charité, mariée dès l'âge de douze ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le couvent des "Oblates", appelées aussi "Collatines", à cause du quartier de Rome où elles furent transférées en 1433. A toutes les vertus de la femme forte, à la prévoyance, à l'activité et au courage, elle joignait dans un degré rare toutes celles que le christianisme a portées si haut, la douceur, la charité, la patience, l'humilité. On voyait cette dame illustre porter sur ses épaules ce qui était nécessaire à l'entretien des pauvres et de sa communauté, ou conduire à travers la ville l'animal qui portait ces provisions. On en raconte des choses fort extraordinaires, que tant de sainteté rend très-croyables, indépendamment des témoignages sur lesquels elles sont appuyées. Paul V la canonisa en 1608; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, naquit en 1427. Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari qui en vint jusqu'à la frapper; outrage dont elle fut si affligée qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, et vécut depuis avec elle dans une grande union. Il dit avant d'expirer qu'"il laissait son épouse aussi pure qu'il l'avait reçue". Les parents de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désirait ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmelite en 1467, et mourut, le 26 février 1485, victime de sa charité, ayant gagné sa dernière maladie auprès d'une religieuse qu'elle avait soi-

gnée jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa "Vie", Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI (Balthasar), naquit à Fermo dans la Marche d'Ancône, en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna avec distinction la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain, le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, et ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et surtout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Église le sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ (Matthias Flack), né à Albona en Illyrie, le 3 mars 1521, est connu parmi les théologiens protestants sous le nom de "Flaccus Illyricus". Luther eut en lui un disciple ardent: ce fanatique s'éleva avec force contre l'"Intérim" de Charles-Quint, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *Centuries de Magdebourg*. (*Voy.* Judex.) Nous avons de lui: | le *Catalogue des témoins de la vérité*, Francfort, 1672, in-4°. (*Voyez* Eisengrein.) | *Missa latina antiqua*, in-8°, Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'Église romaine. Les protestants croyaient qu'elle serait un témoignage contre les catholiques; mais, s'étant aperçus qu'elle fournissait des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires, et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les "Annales" du P. Le Cointe, et dans les "Liturgies" du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa *Missa latina* dans son édition de Sulpice-Sévère, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de *Traités* contre l'Église romaine. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du diable, et que le pape est un diable lui-même. » Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises et de pauvretés peuvent en voir le catalogue dans le tome 24e des "Mémoires" de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein, le 11 mars 1575, à 55 ans. [Ritter a publié à Francfort, en 1723 in-4°, une Notice sur la vie et les ouvrages de "Flaccus Illyricus"; et il en a paru deux ans après une édition fort augmentée.]

FRANCUS, prince troyen, qu'on croit avoir été fils d'Hector. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, et que c'est de lui que les Français tirent leur origine. Mais l'on comprend combien cette origine est incertaine, surtout lorsqu'on songe que l'existence même de la ville de Troie et de tous ses héros a été mise en problème. (*Voyez* Homère.)

FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du XVIe siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargèrent Mélanchton de le réfuter. Francus publia encore un livre très-satirique contre les fem-

mes : il fut réfuté par Jean Freberus, et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI [ou, FRANGEPANI] (François-Christophe, comte DE), beau-frère du comte de Serini, conspira avec lui contre l'empereur Léopold, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de sa noblesse : l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il était prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance. [Les autres chefs des conjurés, Sereni et Nadasti, furent décapités avec Frangipani.]

* FRANK (Auguste-Herman), théologal allemand, né à Lubeck en 1663, mort en 1727, professeur de langues orientales et de théologie à Halle, s'est rendu célèbre par des établissements utiles, tels que celui d'une *Maison d'orphelins* à Halle, qui, en 1727, logeait 2,196 enfants et 130 maîtres. Il avait aussi formé le plan d'une mission pour le Malabar. Frank est auteur des ouvrages suivants : | *Sermons et livres de dévotion ;* | *Methodus studii theologici ;* | *Introductio ad lectionem prophetarum*, etc.

* FRANK (Jean-Pierre), médecin, né d'une famille originaire de France, à Rodalben, dans le grand-duché de Bade, le 17 mars 1745, mort à Vienne en décembre 1824, étudia à Pont-à-Mousson, où il reçut le grade de docteur. Il acquit de la réputation dans l'exercice de sa profession, en Lorraine, à Bitche, où il demeura quelque temps, et dans plusieurs autres endroits de l'Europe. Le prince-évêque de Spire le nomma son médecin, et, en 1784, il obtint le titre de conseiller de la cour du roi d'Angleterre et la chaire de médecine à l'université de Gottingue. Étant allé, en 1785, à Vienne, il y fit de si belles cures que l'empereur le créa conseiller impérial et royal du gouvernement, et le nomma professeur de médecine clinique à l'université de Pavie. L'empereur le rappela à Vienne, pour lui confier la direction du grand hôpital de cette ville, dans l'université de laquelle il occupa le même emploi qu'il avait à Pavie. Sur l'invitation de l'empereur de Russie (Paul Ier), Frank se rendit à S.-Pétersbourg, en 1794. D'abord professeur de clinique à l'université de Wilna, il le fut ensuite à celle de S.-Pétersbourg ; peu de temps après, on lui donna le titre de médecin de l'empereur, avec le grade de géneral-major. Il resta quatorze ans en Russie, après quoi, voulant retourner à Vienne, l'empereur Alexandre lui donna le brevet d'une pension de 3,000 roubles par an. Frank est auteur de plusieurs ouvrages : | *Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum et legislatorum decretis*, Manheim, 1776, in-8° ; | *Système sur la police médicale* (en allemand), ibid., 4 vol. in-8°, 1777, 1785 ; | *Plan d'école clinique, ou Méthode d'enseigner la pratique de la mé-*

decine dans un hôpital académique (en français), Vienne, 1790, in-8°. Le style de cet ouvrage est peu correct : Frank maniait avec plus de succès les langues allemande et latine, dans lesquelles son style peut passer pour classique; | *De curandis hominum morbis*, Manheim, 1792, 1807, 6 vol. in-8°. Il a laissé aussi un opuscule sur sa vie, et qui a pour titre : *Biographie du D. Jean-Pierre Frank, écrite par lui-même*, etc. — Son fils (Joseph) est auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine, très-estimés.

*FRANS (Le frère), récollet et peintre, né à Malines en 1540, a peint | une *Fuite en Égypte*, dans l'église de Notre-Dame de Malines, et à Notre-Dame d'Anwick, près de cette ville; | l'*Annonciation* | et la *Visitation de la Vierge*.

FRANTZ (Wolfgang), théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Woigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1628. On a de lui : | *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8°; ouvrage recherché et curieux; | *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°, | et d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia animalium* pour sa "Physica sacra".

* FRANZ (Joseph), jésuite, né à Lintz en 1703, mort le 13 avril 1776, fut professeur de physique expérimentale à l'académie de Vienne, et puis directeur de celle des langues orientales, fondée en 1754, dans la même ville, par Marie-Thérèse. Le P. Franz était généralement estimé, et pour ses talents, et pour la pureté de ses mœurs. On a de lui : | *Dissertatio de natura electri*, Vienne, 1751, in-4°; | *Jeu de cartes géographique*, ibid., 1759. On lui attribue un petit drame intitulé *Godefroi de Bouillon*, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs, le 18 décembre 1757, Vienne, 1761, in-8°. Les interlocuteurs s'expriment dans les langues turque et française; cette dernière est écrite avec une grande pureté.

*FRAPORTA (Dominique), de Roveredo, prêtre et chanoine de Frisinga, mort en 1753, âgé de plus de 80 ans, a publié : | *La verità svelata contro l'idea della logica di Selvaggio Dodoneo* (Girolamo Tartarotti); | *Risposta ad una lettera di Lilio Ghinsulni, che propone 19 dubbj sopra la verità svelata*, etc.

* FRAPPIER (Augustin-Étienne), chanoine d'Auxerre, a publié : *Sanctæ autissiodorensis ecclesiæ fastorum Carmen*, *libri* XII, Auxerre, 1791, in-8°.

FRASSEN (Claude), né [dans le voisinage de] Péronne en Picardie en 1620, définiteur général de l'observance de Saint-François, docteur de Sorbonne et gardien de Paris, mourut en 1711, à la 91e année de son âge. Ce savant religieux avait paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont : | une *Philosophie* im-

primée plusieurs fois en 2 vol. in-4°; | une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa *Philosophie*, qui était bonne cependant pour son temps : la logique, la métaphysique et la morale y sont très-bien traitées; il y a, comme c'était alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à exercer l'esprit. (*V.* Duns, Occam.) | *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°; le 1er sur la Bible en général; le 2e sur le Pentateuque, réimprimés, avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y désirerait plus de méthode et de précision. On lui reproche d'avoir mis à contribution la "Démonstration évangélique" de Huet. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand : mais dans la suite il en demanda noblement pardon à l'offensé.

FRATTA (Jean), poète italien, d'une famille noble de Vérone, [qui vivait dans le XVIe siècle,] laissa | des *Eglogues*, | et un poème héroïque intitulé *La Maltéide*, dont le Tasse faisait cas. Ce poème fut imprimé à Venise en 1596, in 4°, du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentait avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, et le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

* FRAUNHOFER (Joseph), opticien célèbre, né à Straubing en 1787, mort à Munich en 1826, sut vaincre les plus grands obstacles qu'un homme puisse rencontrer dans la carrière des sciences. Orphelin à 11 ans, mis en apprentissage chez un maître difficile, il manqua de tous les secours, même pour apprendre à lire et à écrire, et pourtant il apprit. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui s'était écroulée subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité, puis de l'intérêt de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Fraunhofer n'usa qu'avec discrétion des secours qu'on lui accordait; on le vit encore le jour dans un atelier, ses outils à la main, la nuit dans un cabinet sans fenêtre, où il lui était interdit d'avoir de la lumière : il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans il fut reçu dans le bel établissement créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instruments de mathématiques et d'optique. En 1823 on le nomma conservateur du cabinet de physique de l'académie de Munich, dont il était déjà membre. Associé à l'"Institution astronomique d'Edimbourg" et à l'"Université d'Erlangen", il reçut du roi de Bavière la décoration de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemarck celle de l'ordre de Danebrog. Le célèbre *Télescope* de Dorpat est l'ouvrage de cet homme modeste et dévoué aux arts.

* FRAXINIS ou Desfrennes (Nicolas), théologien de Louvain, au XVIe siècle, quelquefois aussi appelé Dmeuze, est auteur des ouvrages suivants : | *la Pérégrination spirituelle vers la Terre sainte, composée en langue thyoise, par Pascha*, Louvain, 1566, in-4°; | *les Heures de Notre-Dame, réformées, corrigées, et par le commandement de Pie, pape, cinquième du nom, translatées du*

latin en français, 1577, in-8°.

FREARD DU CASTEL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissait aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses moments de loisir étaient partagés entre l'étude de la géométrie et la culture des fleurs. Il mourut [le 16 mars] 1766, après avoir donné : | *Éléments de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12; | *l'École du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont faiblement écrits.

* FRÉCINE ou FRESSINE, président du tribunal à Saint-Aignan, député de Loir-et-Cher à la convention en remplacement de Bernardin de Saint-Pierre, vota pour la mort dans le procès de Louis XVI. Revenu d'une mission dans la Belgique, dont on l'avait chargé, après le 9 thermidor, il en rapporta une cage de fer dans laquelle, disait-on, le représentant du peuple Drouet, prisonnier des Autrichiens, avait été enfermé. Plus tard, lorsque ce représentant, rendu à la liberté, se trouva compromis dans la conspiration du tribun du peuple Babeuf, Frécine le défendit. Après la session il fut nommé commissaire du directoire; mais, la révolution du 18 brumaire l'ayant obligé de cesser ses fonctions, il n'en remplit aucune depuis. Frécine est mort depuis plusieurs années.

* FREDDI (Amadeo), prêtre et compositeur, mort dans l'état vénitien vers la fin du XVIe siècle, fut maître de chapelle à Trévise et à Padoue. Il a laissé : | *Madrigali, libro primo*, Venise, 1601, in-4°; | *Madrigali, libro secundo*, Venise, in-4°, 1602; | *Sacræ modulationes, cum duabus, tribus, aut quatuor vocibus*, Venise, 1617; | *Divinæ laudes*, 2, 3, 4 *voc. cum basso*, *lib.* IV; | *Inni concertati*, 2, 3, 4 *et* 6 *voci con due instrumenti acuti ed uno grave per le sinfonie*; | *Antifonie a 4 voci*, 1642, in-4°.

FRÉDÉGAIRE, le plus ancien historien français depuis Grégoire de Tours, est appelé « le Scolastique », parce qu'autrefois on honorait de ce nom les hommes qui se distinguaient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles Martel, une *Chronique* qu'on trouve dans le « Recueil des historiens de France » de Duchesne et de dom Bouquet. Son style est barbare; il manque de construction et d'arrangement. L'historien, d'ailleurs, passe trop rapidement sur des événements intéressants. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé* de Grégoire de Tours, où il se borne à copier cet historien. [Cet *Abrégé* forme le livre quatrième de la *Chronique*, dont les trois premiers sont une compilation faite d'après Jules Africain, Eusèbe, saint Jérôme et Idace; ils se terminent à la mort de Bélisaire. Le livre cinquième commence à Chilpéric, et continue jusqu'à l'an 641.]

FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric Ier, [roi de Soissons, naquit en 543, à Mont-Didier, d'une famille obscure, et se rendit célèbre par son génie et sa beauté, mais encore plus par ses crimes.] Elle entra d'abord au service d'Audouaire, 1re femme de Chilpéric, [ne tarda pas à la supplanter dans

le cœur de ce prince, et, par son adresse, fit naître un prétexte pour sa répudiation. Elle espérait la remplacer sur le trône; mais Chilpéric, pressé par ses sujets, consentit à prendre pour femme Galsuinde, fille du roi des Visigoths, et sœur de Brunéhaut, que Sigebert, roi d'Austrasie et frère de Chilpéric, venait d'épouser. La nouvelle reine eut bientôt à se plaindre de l'insolence de Frédégonde, et fut obligée de recourir aux prélats et seigneurs du royaume, qui voulurent obliger Chilpéric à quitter sa maîtresse; celle-ci décida de se venger, et Galsuinde fut trouvée morte dans son lit. Ce crime fut justement imputé à Chilpéric et à Frédégonde, et Brunéhaut détermina Sigebert à lever une armée et à leur déclarer la guerre : assiégés dans Tournay, capitale de Chilpéric, ils allaient succomber, lorsque Sigebert fut assassiné par des émissaires de Frédégonde : les troupes de Sigebert, commandées par sa veuve, furent défaites, et Chilpéric épousa Frédégonde.] Par ses conseils, il accabla d'impôts ses sujets, fit la guerre à ses frères, [et se rendit odieux par toutes sortes de crimes. Jalouse des enfants que le roi avait eus de sa première épouse, Frédégonde les calomnia d'abord, et les fit ensuite périr. Aussi dissolue que cruelle, et voyant que ses amours adultères étaient découvertes par Chilpéric, elle prévint la vengeance qu'il en aurait sans doute tirée, en le faisant assassiner lui-même. Devenue régente du royaume pendant la minorité de son fils Clotaire II, et poursuivie par Childebert II, fils de Sigebert, elle implora le secours de Gontran, roi de Bourgogne, oncle des deux princes; Childebert fut obligé de se retirer, et mourut bientôt empoisonné. De ce moment, Frédégonde triompha de tous ses ennemis, et régna avec gloire, mais elle en souilla l'éclat par des cruautés et des meurtres. Gontran, qui l'avait si bien servie, fut une des victimes de ce monstre; elle fit aussi périr Prétextat, archevêque de Rouen, et l'un des prélats les plus distingués des Gaules. Enfin] elle mourut en 593, et fut inhumée à Saint-Germain-des-Prés. Nous parlons dans cet article d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices et les maux attribués à Frédégonde.

FRÉDÉRIC (Saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838, pour la défense de la foi.

FRÉDÉRIC Ier, dit « Barberousse », fils de Frédéric, duc de Souabe, et duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père, était né en 1121, et obtint la couronne impériale, en 1152, à 31 ans, après Conrad III, son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après bien des difficultés sur le cérémonial. On savait si peu à Rome ce que c'était que l'empire romain, et toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et d'un autre côté, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à Frédéric le « bénéfice » de l'empire romain. Frédéric imposa silence aux

députés du peuple. « Rome, leur dit-il, n'est plus ce qu'elle a été; Charlemagne et Othon l'ont conquise, et je suis votre maître. » Non moins choqué des lettres du pape, il dit « qu'il tenait son empire de Dieu et de l'élection des princes, et non de la libéralité des pontifes romains. » Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut en contester l'exactitude: Frédéric le renvoya. Adrien lui adressa, en 1157, à Besançon, où il était alors, un autre légat auquel l'empereur fit protester que par le mot de "bénéfice" le pape n'avait entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture. L'année précédente, 1156, Frédéric avait répudié Adélaïde pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne, et réuni par là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les règles de l'Évangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, et ne contribua pas peu à la conduite des Milanais envers la nouvelle impératrice. (*Voyez* Béatrix.) Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric, qui voulait dominer à Rome, opposa au légitime pontife Alexandre III, l'antipape Victor, et deux autres successivement. Les Milanais, indignés de ces violences, secouèrent le joug en 1161, et tâchèrent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162, et rasée jusque dans ses fondements. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. Brescia, Plaisance, furent démantelées, et les autres villes qui avaient voulu être libres perdirent non-seulement cet avantage, mais encore leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne, qu'il consulta, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On voit, par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'était pas mieux en ordre que celle des papes, et que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice et de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avait été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguèrent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remportèrent sur lui une victoire signalée près de Côme, en 1176, et cette victoire produisit la paix entre Alexandre et Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place Saint-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, sur l'Évangile, par douze princes de l'Empire. Tout fut à l'avantage de l'Église. Frédéric promit de restituer ce qui appartenait au saint-siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées, et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le

héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les Chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, était l'allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante, 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse, en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent et emporté, par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Il avait une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir pour un siècle où la rouille de l'ignorance était si épaisse, que presque aucun prince allemand ne savait ni lire, ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avaient été plus considérables que sous Frédéric : il tirait annuellement de l'Italie et de l'Allemagne 60 talents d'or; ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avait déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric Ier que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'archichanceliers de l'empire. [On peut consulter sur ce prince : 1° la "Chronique d'Othon de Fresingen, avec les additions d'Othon de Saint-Blaise"; 2° "Historia Frederici, imperatoris magni, hujus nominis primi, ducis Suevorum, et parentelæ suæ", in-fol., imprimée, selon Braun, au monastère de Saint-Uldaric d'Augsbourg, de 1473 à 1475; 3° "Gunther ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, lib. X", Heidelberg, 1812, in-8°; 4° "H. de Bunau" "Vie de Frédéric Barberousse", en latin, Leipsick, in-4°.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric Ier, et fils de l'empereur Henri VI, né le 26 décembre 1194, élu roi des Romains en 1196, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon, en 1218. Son règne commença par la diète d'Egra, en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnaie : usages barbares [qu'on peut reprocher à quelques petits princes, mais qui n'autorisent pas à ne voir dans cette époque qu'un] temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse; et il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits sévères contre les hérétiques, et par le serment d'aller combattre dans la Terre-Sainte. Frédéric, né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. Frédéric partit pour la Terre-Sainte, et y arriva en septembre

1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui allait fondre sur lui, conclut l'année d'après une trêve de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX, irrité de ce que Frédéric avait abandonné si légèrement la cause des chrétiens d'Orient, et exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Ce prince assembla ensuite une armée, et s'empara d'une partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, et fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasiona la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événements, repassa en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rendit maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés "guelfes", portaient le signe de deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelaient "gibelins", et portaient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilia avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent, et la restitution des villes qu'il lui avait prises. Frédéric ne fut si facile que parce que son fils s'était révolté en Allemagne. Il fit assembler une diète à Mayence, condamna en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, et fit élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repassa en Lombardie, en 1240, battit les Milanais, et en fit un grand carnage. Il prit plusieurs autres villes, soumit la Sardaigne, triompha des forces de Venise et de Gênes, se rendit maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiégea Rome. Ce fut alors que ce prince emporté et cruel fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisait. Il alla ensuite saccager Bénévent, le mont Cassin et les terres des templiers. Rien n'arrêtait ses dégâts, et c'était surtout à l'égard des ministres de l'Église qu'il se montrait implacable. Les temples furent saccagés, les vases sacrés servirent dans sa cuisine; les cendres des saints, troublées dans leur tombe, furent jetées au vent, leurs ossements dispersés; des ecclésiastiques languirent dans les fers; à d'autres on creva les yeux; d'autres furent chassés de l'Empire, ou égorgés, ou livrés aux flammes. L'on fit expirer sur les bûchers des comtes et des barons du parti guelfe; d'autres périrent de faim et de vermine dans les prisons souterraines d'antiques donjons. Des villes de cette faction furent ruinées de fond en comble. Ezzelino, gibelin furieux et sanguinaire, fit périr par la faim, le fer et le feu, douze mille citoyens de Padoue, enfermés dans l'amphithéâtre de Vérone. (*Voy.* EZZELINO.) Frédéric avait été de nouveau excommunié par Grégoire IX, en 1236. Le pape donnait pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avaient pillé des églises; qu'il avait fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques, et qu'il avait blasphémé J.-C., dans la diète de Francfort, et l'avait mis au nombre des imposteurs qui avaient trompé l'univers. Dans sa "Lettre" adressée aux princes et prélats

contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse et Mahomet sur une même ligne, et rapporte les paroles mêmes de l'empereur : « A tribus barattoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse, et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum, etc. » (*Voy.* VIGNES Pierre DE.) Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur dans un manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutait aucune foi à cette protestation, et qui avait, comme il l'assure dans sa Lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats français, anglais et espagnols, s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua pendant 19 mois. Enfin, Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric, quand il était cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le saint-siége. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 : mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, et en présence du concile, "præsente concilio", non avec l'approbation du concile, "approbante concilio", comme portent les décrets où le concile concourait avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paraît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu. (*Voy.* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII.) Tout se réduisant à savoir si l'empereur était véritablement coupable des crimes dont on l'accusait, c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens et des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici formait une question purement civile, très-différente de celle qui regardait le prétendu domaine temporel des papes, et que c'était une prétention de suzeraineté. Sous le règne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conférait l'empire, mais il donnait encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étaient ensuite élevés à la dignité impériale, et les empereurs élus lui prêtaient serment de *fidélité*. ("Suppl. Baron", l. 2, c. 40, tom. 10, année 964, pages 783 et 909"). Les papes prétendirent, en conséquence, que les empereurs tenaient leur couronne du saint-siége, comme les électeurs le droit d'élection. De là ils inféraient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger et de les déposer. On voit, par une lettre de Frédéric II, que c'était là une des raison sur lesquelles Innocent IV appuyait ses prétentions; elle est rapportée dans "l'Histoire de France", par Daniel, tome 4, pag. 373, édit. de 1755. Quoi qu'*il* en soit, les écrivains qui se sont épuisés en sarcasmes contre la conduite des pontifes, dans ces temps pénibles et difficiles, n'ont pas eu l'équité de faire observer qu'ils avaient

les mœurs de leur temps, qu'ils en avaient adopté la jurisprudence et les maximes; que c'est sur cet état des choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs, qui n'étaient pas plus au-dessus de leur siècle que les papes, et dont la jurisprudence, comme nous venons de le faire observer à l'article de FRÉDÉRIC Ier, était plus défectueuse encore et plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très-éloignés de ces prétentions, et n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse et de justice. C'est une chose singulière, et elle serait inconcevable, si on ne connaissait l'hypocrisie du siècle, d'entendre nos philosophes déclamer avec fureur contre le droit que s'attribuaient les papes sur les rois chrétiens, précisément en faveur de l'Église qu'ils troublaient, et que leur devoir était de protéger; tandis que ces mêmes philosophes font une profession ouverte de renverser les trônes, de traiter en esclaves les rois les plus sages, et d'établir l'anarchie la plus affreuse sur les débris de toute autorité. Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric; les princes ne le regardèrent plus que comme un impie; pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin voulait l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroi, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Firenzuola, en 1250, à 57 ans, et l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissait pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent et emporté, cet empereur avait quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il l'avait voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance.[Frédéric fut un des meilleurs "troubadours" siciliens de son époque. Il fonda l'université de Padoue, jeta les fondements de celle de Vienne, protégea l'université de Bologne, soutint le crédit de l'école de médecine de Palerme, et établit dans cette ville une espèce d'académie de belles-lettres.]Il apporta de l'Orient des manuscrits précieux. Il cultiva les beaux-arts et les fit cultiver. Il composa un traité : *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec "Albertus magnus, de falconibus", Augsbourg, 1596, in-8°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote, l'Almageste de Ptolomée, et plusieurs traités de Galien. Il paraît que, dans les dernières années de sa vie, il était revenu à des sentiments plus religieux, puisque dans son testament il chargea son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvait appartenir à l'Église, et légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentiments de piété et de repentir.] Les recueils de Frecher, de Goldast et de Muratori renferment un grand nombre de morceaux précieux pour l'histoire de ce prince. On indiquera encore : "Nicolai Cisneri oratio de Fride-

rico II", Strasbourg, 1608, in-4°; et la dissertation de Godef. Schmutzer : "De Frederici II in rem litterariam meritis", Leipsick, 1740, in-4°. Mais il faut savoir discerner sagement ce que l'esprit de parti peut avoir dit, soit à la louange, soit à la défaveur de ce prince.

FRÉDERIC III, dit "le Beau", fils d'Albert Ier d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit et le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut le 13 janvier 1330, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns, rongé de vers selon les autres. Le Duchat lui attribue cette devise: A. E. I. O. V., que Matthieu Tympius prétend signifier, "Aquila Electa Juste Omnia Vincit". L'événement fait voir qu'elle convenait mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par "Austria Erit In Orbe Ultimo"; d'autres par "Austria Erit Imperans Orbi Universo"; d'autres par "Audax Et Improbus Omnia Vertit".

FRÉDERIC IV, ou III, selon quelques-uns, empereur, dit "le Pacifique", né le 25 décembre 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souveraineté, sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatants. Eléonore de Portugal, qu'il avait demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. L'empereur, de retour en Allemagne, s'abandonna à son humeur trop pacifique, et, pour mieux dire, insouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains qui aurait le gouvernement de l'Empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Matthias, fils d'Huniade, son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de saint Étienne, qu'il avait entre les mains : ce refus produisit une guerre sanglante. Matthias envahit l'Autriche, prit Vienne, et chassa l'empereur, qui, avec une suite de quatre-vingts personnes, se mit à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétait sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : «L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer est la félicité suprême.» Il se conduisit suivant ces principes; il finit la guerre par un traité de paix honteux, en 1487, et mourut le 19 août 1493, à 78 ans. C'est au commencement du règne de cet empereur, en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. [Invention qui a changé la face du monde en facilitant la prompte propagation des mauvais principes et des idées fausses; autant la parole est puissante pour le bien, autant l'écriture est efficace pour le mal. (*Voy.* FUST.) On a inséré des *Bons mots* (Proverbia) de Frédéric III, dans un recueil as-

ses rare, intitulé "Margarita facetiarum", Strasbourg, 1509, in-4°.]

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave Ier, qui s'était fait reconnaître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Il introduisit le luthéranisme dans ses états, l'an 1526, et mourut l'an 1533, [à l'âge de 62 ans.]

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa la compagnie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savants, et protégea Tycho-Brahé. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, âgé de 54 ans.

FRÉDÉRIC III, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck, en 1640, après la mort de Christiern IV, son père, perdit plusieurs places que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, serait héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitait les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua avec le tzar Pierre et le roi de Pologne contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit par le tzar à se retirer en Turquie, Frédéric se dédommagea de ses pertes, et lui enleva plusieurs places. [Il s'unit aux puissances alliées dans la guerre pour la succession du trône d'Espagne. Il agrandit ses états, et conquit le duché de Gottorp. C'est sous son règne et avec sa permission qu'Egerte alla prêcher le christianisme dans le Groënland; cet ecclésiastique y fit quelques établissements qui furent le berceau des colonies danoises dans ce pays. Frédéric IV fonda aussi des missions en Laponie et à Tranquebar. En 1728, il épuisa ses trésors pour venir au secours des malheureuses victimes d'un incendie qui avait consumé les deux tiers de Copenhague.] Il mourut en 1730, à 59 ans.

* FRÉDÉRIC V, roi de Danemarck et de Norwège, fils de Christian VI, né en 1723, mort en 1766, succéda à son père le 6 août 1746. Pierre III, étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemarck le duché de Flesseig, et Frédéric préparait une résistance formidable, lorsque Pierre fut assassiné: Catherine s'empressa de signer la paix. Son règne fut remarquable par plusieurs institutions propres à faire fleurir l'industrie, le commerce, les sciences et les arts. Il accorda de grands avantages à la compagnie asiatique, et parvint à rendre le commerce d'Amérique entièrement libre. Copenhague lui doit une académie de peinture et une maison d'accouchements gratuits.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-Georges III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-Georges IV,

son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les Français, en 1689, sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas à employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie : il y eut quelques succès contre les Suédois; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clisow et celle de Frawstädt; et, après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité, il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski, en 1704. Après la bataille de Pultawa, Frédéric-Auguste, [soutenu par la Russie,] remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure, et surtout par sa grandeur d'âme dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de Louis XIV. Il signala son règne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissements qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'était un prince plein de bonté et de générosité, mais qui, ayant des voisins puissants, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante, elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, et Frédéric fut proclamé roi de Suède le 24 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME de Brandebourg, surnommé « le Grand-Électeur », né à [Berlin en 1620], fit la guerre aux Polonais, et la termina par le traité de Braunsberg en 1657, [dont il retira de grands avantages.] Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et la Hollande. Il entra dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de l'en retirer, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étaient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les

mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswald, et les contraignit à faire la paix. Il mourut en 1688. Son arrière-petit-fils, Frédéric II, dans les "Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg", en fait ce portrait, ou pour mieux dire ce panégyrique: «Frédéric-Guillaume avait toutes les qualités qui font les grands hommes : magnanime, débonnaire, généreux, humain..... Il devint le restaurateur et le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux.... Avec peu de moyens, il fit de grandes choses, se tint lui seul lieu de ministre et de général, et rendit florissant un état qu'il avait trouvé enseveli sous ses ruines. » Lorsque le même Frédéric II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré long-temps en silence et les larmes aux yeux, il le prit par la main, et dit aux assistants : « Messieurs, celui-ci a fait beaucoup. »

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, et premier roi de Prusse, fils du précédent, naquit à Kœnisberg en 1657. Le titre de roi tentait son ambition : il fit négocier en 1700 auprès de Léopold pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avait refusé, en 1695, de reconnaître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis des secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de reconnaître ses états pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avaient un intérêt égal à ménager Frédéric; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché, dont il s'était emparé en 1703. Il augmenta encore ses états du comté de Tecklembourg, de la principauté de Neufchâtel et de Valengin. Ce prince était magnifique et généreux; mais c'était aux dépens de ses sujets : il foulait les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour était superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtiments somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des nobles. Il dépensait ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il était grand dans les petites choses, et petit dans les grandes. » [Ce prince mourut en 1703 d'une frayeur. Sa troisième femme, Louise de Mecklembourg, était tombée en démence; mais on le cachait au roi, qui voyait rarement sa femme. Un jour elle s'échappa, et, brisant une porte de glace, elle entra dans l'appartement du roi, qui dormait dans un fauteuil. Elle était en blanc, le visage et les mains ensanglantés. Les officiers du palais, accourant au bruit, la firent disparaître; mais le roi, frappé de cette aventure, tomba malade au moment même, et dit en se mettant au lit :

« J'ai vu la femme blanche, je n'en reviendrai pas... » Il croyait avoir vu un fantôme que l'on nommait ainsi, et qui, suivant une tradition populaire, apparaissait dans les châteaux de la maison de Brandebourg, peu avant la mort d'un prince et d'une princesse de cette famille. Le roi mourut trois semaines après.]

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier (1), roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, fils du précédent, commença à régner en 1713, et trouva son royaume en paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice et le militaire. De cent chambellans qu'avait eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'« un prince doit être économe du sang et du bien de ses sujets ». La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint 50,000 hommes sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France et l'Espagne avaient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neufchâtel. On lui avait garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et ses descendants. Le Nord était en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, et, tandis que ce héros soldat perdait ses plus riches provinces, Frédéric acquérait la baronnie de Limbourg dans la Souabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! faut-il qu'un roi que j'estime me contraigne à devenir son ennemi. » Ses armes eurent un heureux succès; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et rentra vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outrait cependant quelquefois les droits, et se rendait maître des propriétés : c'est ainsi qu'il abolit en 1719 tous les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Poméranie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcourut annuellement toutes ses provinces, et partout encourageait l'industrie et faisait naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montait à près de 60,000 hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états ; mais de ce mal il résulta quelque bien : l'argent que les provinces payaient à l'état, leur revenait sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendait aux étrangers, et

(1) Ce serait FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si on comptait François Guillaume, *le grand-électeur*; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble des deux noms comme un nom différent. C'est pourquoi le *Grand Frédéric* n'est que Frédéric II.

qu'on rachetait après qu'ils les avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée à neuf régulièrement tous les ans. La paix de 1720 assura au roi la ville et la principauté de Stettin. Frédéric avait établi sa résidence à Postdam, maison de plaisance dont il fit une belle ville. Il y fonda un grand hôpital où sont entretenus annuellement 2,500 enfants de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta la même année, en 1722, le corps des cadets, où trois cents jeunes gentilshommes apprenaient l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisait fleurir ses états au dedans, il les soutenait au dehors. Il signa, en 1727, le traité de Wusterhausen avec l'empereur : il consistait dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il manqua de s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissait de deux petits prés situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui fut depuis le grand Frédéric ; ce prince, lié de bonne heure avec les philosophes, et lisant leurs livres, n'y avait pas puisé les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, qui, surtout à l'égard de ses enfants, poussait la sévérité jusqu'à la dureté, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha que d'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Frédéric-Guillaume mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentiments de religion que l'on peut avoir hors de la véritable Église. « Sa politique, dit son fils, fut toujours inséparable de sa justice. Moins occupé à étendre ses états qu'à les bien gouverner, circonspect dans ses engagements, vrai dans ses promesses, austère dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, scrupuleux observateur de la discipline militaire, il présumait si bien de l'humanité, qu'il aurait voulu que ses sujets fussent aussi stoïques que lui. » Ce prince n'aimait ni les savants ni les poètes. La connaissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avait persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, et devenues d'un usage trop général, détruisaient l'énergie des nations, et préparaient la chute des empires ; et c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du règne suivant. (*Voyez* GIRALDI Lilio, ROUSSEAU Jean-Jacques.) « Il retarda par là, dit l'abbé Denina, les progrès d'une philosophie destructive et de cet esprit léger qui commençait à se répandre de son temps. C'était à l'époque de la régence du duc d'Orléans que Frédéric-Guillaume montrait tant d'aversion pour les modes et les muses françaises. C'était dans ce temps que les Français les plus sensés se plaignaient de la futilité qui régnait dans la littérature et de la corruption du goût, qui gagnait amplement. » Les anecdotes suivantes

achèveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi et le prince royal (depuis Frédéric II) passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. Entre autres fêtes on leur donna un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé, car il portait un uniforme aussi longtemps qu'il pouvait, et, quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant; d'ailleurs il était fort triste, et ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissements. Le roi, s'en étant aperçu, lui demanda la raison de sa tristesse, et pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux, et regarda son habit tout usé. Mais son père ne lui répondit qu'en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, et le poussa au milieu de la salle, en disant : « Allons, allons, marche! » Des larmes coulèrent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame et danser avec elle. Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vite : il ne pouvait pas souffrir surtout une femme dans les rues. Quand il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : « Les honnêtes femmes restent dans leur ménage. » Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique, nommée Jardin du roi, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appela des soldats, envoya chercher des balais, et obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. Il ne pouvait souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; et, quand il en apercevait quelques-uns, il les envoyait à coups de canne lire la bible et faire des sermons. On publia la « Vie de Frédéric-Guillaume » en deux volumes in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes, mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FREDERIC II, roi de Prusse, fils du précédent, naquit le 24 janvier 1712. [A l'âge de 18 ans, n'étant encore que prince royal, irrité des mauvais traitements qu'il éprouvait de la part de son père, il voulut prendre la fuite, et un officier, nommé Kat, le seconda dans son projet. Une lettre surprise ayant fait découvrir ce complot, le prince et Kat furent condamnés par un conseil de guerre à avoir la tête tranchée. Le roi manifestait l'intention de faire exécuter ce jugement dans toute sa rigueur, et se montra insensible aux pleurs et au désespoir de la reine, ainsi qu'aux instances de plusieurs souverains. Cependant une lettre forte et sévère de l'empereur Charles VI le détermina à se relâcher de sa rigueur, et Frédéric fut détenu prisonnier dans la citadelle de Custrin, et obligé d'assiter au supplice de son complice. Il ne reparut à la cour que deux ans après.] Il succéda à son père le 31 mai 1740, et la même année, il entra en Silésie à la tête d'une

armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI. Par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit alors le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche tourner sa puissance contre une maison long-temps défendue et secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une faible résistance, et fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25,000 Autrichiens, et le défit entièrement, quoique le général Romer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais, la cavalerie prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslau. Le comté de Glatz en Bohème et la Basse-Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse réduisirent ensuite l'empereur Charles VII et ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire qu'il remporta le 24 juin 1745 sur les Autrichiens et les Saxons à Friedberg, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses états, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes, et surtout sa capitale, élever des forteresses, etc.; jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne et l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohème, le 1er octobre 1756, et, quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée saxonne, composée de 14,000 hommes renfermée dans le camp de Pirna. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle, ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avaient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, et l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeait cette ville, lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin le 18 juin : il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à six reprises différentes. Les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne, en leur criant : « Voulez-vous donc vivre éternellement? » Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siége, et évacua la Bohème. Le 30 août de la même année, ses troupes, commandées par le général Lehvald, furent défaites par les Russes à Gros-Jægerndorff, dans la Prusse brandebourgeoise, et le 7 septembre par les Autrichiens, sur la Neiss, dans la Lusace; mais le 5 septembre il remporta sur les Français la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre, et son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslau le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capi-

tale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa, cinq jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siége d'Olmütz, que le roi commandait en personne, tandis que le comte de Daun s'occupait à former une armée (car la défaite de Lissa avait presque anéanti celle qui triompha à Kolin et à Breslau). Ce général avança avec ses nouvelles troupes, intercepta un grand convoi, et cette armée, composée pour ainsi dire de recrues que le danger de la patrie avait fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siége de cette place importante(1). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les Russes, commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi, s'attribuèrent également la victoire. La bataille de Hoc-Kirchen fut plus décisive; le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi, complétement battu, partit comme un foudre pour la Silésie, et fit lever le siége de Neiss qui était sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée prussienne fut défaite à Zullichau, le 23 juillet, par le général russe Soltikow, et à Kunersdorff, le 12 août, par le même général et un corps d'Autrichiens commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, et les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz, le 30 octobre 1759; mais le général Finck, s'étant placé près de Maxen avec 20,000 hommes sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens et obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23 juin 1760, ayant été battu et fait prisonnier à Landshut par Laudon, cet habile et actif militaire, que Frédéric appelait sa "sentinelle", parce qu'il en était partout observé, et le rencontrait partout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avait d'abord été victorieux; mais, les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762, après un siége de deux mois. Mais Colberg tomba au pouvoir des Russes, et, la Prusse étant menacée de toutes parts, Frédéric avait besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la tzarine Élizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires, et amena la paix, signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où

(1) Cette observation et d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire; on pensera qu'une armée de 30 à 50 mille hommes de vieilles troupes peut en peu de mois, tandis que l'ennemi s'arrête au siége de quelque place frontière, former et s'incorporer cent mille recrues, et qu'une telle armée, composée de soldats sains, robustes et de bonne volonté, vaut plus de quatre cents mille forçats, énervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale et physique; « bétail humain », comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui mesure les masses du moment, et n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade et sans bruit.

il était avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré, en 1772, aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse polonaise, et quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph, en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans, sans qu'il y ait eu de part et d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière, et la succession de Bareuth et d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque était occupé à former une ligue qu'il croyait nécessaire à la sûreté et à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son règne n'était pas éloignée ; une hydropisie qui se joignit à cet épuisement avança sa mort, et l'enleva à Sans-Souci, près de Postdam, le 17 août 1786, dans sa 75e année. Il avait épousé Élizabeth - Christine de Brunswick, nièce de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfants. (*Voyez* MARIE-THÉRÈSE, LOUIS XV, BROWN, DAUN, CHARLES-ALEXANDRE, etc.) Un génie vaste, vif et rapide ; une étendue de vues qui embrassait tout, une promptitude qui réunissait presqu'au même instant le projet et l'exécution, la science de la guerre portée à son plus haut point, une vie dure, agissante, infatigable ; un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances les plus pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des qualités attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences et les arts, les cultiva lui-même, et fut l'ami et le Mécène des savants. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence et l'audace ont usurpé le nom de "liberté", c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, et d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux qu'on appelle aujourd'hui "philosophes" l'ont regardé comme leur appui ; mais on sait avec quelle sévérité il les châtiait quand leur vanité et leur égoïsme osaient compromettre sa protection, et à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route par la célérité et l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie ; mais, si dans le flegme de la réflexion et la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui semblait pressurer le peuple ; mais dans toutes les occasions il venait à son secours. Les villes et les provinces ne réclamaient jamais en vain le trésor public ; il respecta la propriété, les possessions civiles et religieuses, comme un dépôt sacré confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir, en fait de religion à l'inconséquence des principes protestants, il fut,

comme tous les savants destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision et de perplexité; mais la nécessité et l'importance de la religion en général lui étaient connues. Il aima, il protégea les catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leurs culte. Tous les étrangers admiraient le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il était vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, et surtout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe chantée dans la cathédrale de Breslau par le cardinal Zinzendorff, il dit à ce prélat : « Les calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques le traitent en Dieu. » [Quand les jésuites furent expulsés de la France, de l'Espagne, du Portugal, etc., Frédéric, tirant parti de la faute commise par les autres princes, en admit un grand nombre dans ses états et les employa utilement. Il connaissait, en effet, tout le zèle et tout le talent de la Compagnie pour l'éducation de la jeunesse.] Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte, auparavant peu connue en Allemagne, et qui partout se faisait passer pour un "fantôme", faisait des ravages à Brinn et à Olmütz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé, sur l'esprit de conquêtes et la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; « mais quel est le prince (dit le maréchal de Berwick, dans ses excellents "Mémoires"), quelle est la nation qui puisse se vanter d'avoir toujours préféré la bonne foi et la justice à ses intérêts? il n'est question que d'un peu plus ou d'un peu moins; car l'on peut avancer hardiment qu'il semble que la religion, l'équité et la parenté ne sont plus présentement des motifs qui fassent impression, et que, pour satisfaire son ambition et se procurer quelques avantages, on se croit tout permis. » Tout cela peut être, et n'est effectivement que trop vrai; mais, dans les jugements moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué que le sage se règle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en n'eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables et imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange et le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célèbre; les portraits des rois guerriers surtout ne peuvent acquérir qu'avec le temps le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être aperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le temps doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatants,

la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimait les reparties libres, et s'en offensait rarement, surtout quand elles étaient promptes et vives, et qu'il y avait donné lieu. Dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, il lui dit. « A quel cabaret avez-vous attrapé cela? —A Kolin, répondit celui-ci, où votre majesté a payé l'écot. » Le roi avait été complétement battu à Kolin. Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat, que Frédéric aimait beaucoup, étant venu en 1776 lui rendre ses devoirs à Postdam, le monarque lui dit: « Il est impossible que vous m'aimiez.» L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. — « Pour moi, dit le roi, je suis vraiment votre ami, et j'ai beaucoup compté sur votre amitié. Si saint Pierre me refusait un jour l'entrée du paradis, j'espère que vous auriez la bonté de m'y porter sous votre manteau, sans que personne s'en aperçoive. — Cela sera difficile, reprit l'évêque, car votre majesté me l'a tellement rogné, que je ne pourrai jamais y cacher de la contrebande. » Le roi se mit à rire, et prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des savants italiens qu'il avait souvent auprès de lui, Frédéric lui dit: « Quand vous aurez obtenu la tiare (car je ne doute point que vos vertus ne vous la procurent un jour), comment me recevrez-vous lorsque j'irai à Rome pour vous rendre mes hommages? —Je dirai, répondit l'abbé, qu'on laisse entrer l'aigle noir afin qu'il me couvre de ses ailes; mais en même temps je me garderai bien de son bec. » Un Anglais causait un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parlement d'Angleterre; Frédéric, se plaignant du peu de ressorts de l'autorité royale dans le royaume britannique, dit: « Oh! si j'étais roi d'Angleterre!... — Sire, dit l'Anglais en l'interrompant, si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures. » On sait que le roi faisait battre une grande quantité de petite monnaie de mauvais aloi, que l'on nommait "pièces de six pfennings". On payait avec ces pièces les soldats, les ouvriers, et une partie des pensions des officiers civils et militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevait ces "six pfennings", de sorte que le roi attirait dans ses coffres le bon argent, qui n'en ressortait jamais, et distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnaie, qui n'y rentrait plus. Un jour Frédéric, passant à Postdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan; il demande ce que c'est; on lui dit que le boulanger veut payer en "six pfennings" du blé qu'il a acheté du paysan, et que ce dernier refuse de prendre cette monnaie. Frédéric s'avance, et dit au paysan: « Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnaie? « Le paysan regarde le roi, et lui répond avec humeur: — « La prends-tu, toi? » Le roi ne répondit pas un mot, et passa son chemin. Un jeune officier quittait quelquefois

son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, et mettait un habit vert pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée il aperçoit le roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder : — « Qui êtes-vous? » lui dit Frédéric. — « Sire, répond le jeune homme en se remettant de sa frayeur, je suis un officier; mais je me promène ici incognito. » Le roi se mit à rire, et lui dit : — « Eh bien ! prenez garde que le roi ne vous voie, » et il passa son chemin. Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des reparties avait des exceptions; quelquefois il en prenait de l'humeur, et ne pouvait s'empêcher de la témoigner; reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. Frédéric aimait à railler les autres, et la plaisanterie lui était désagréable lorsqu'il en était l'objet. Quand il voyait un médecin, la première chose qu'il lui demandait c'était le nombre des personnes qu'il avait envoyées en l'autre monde. L'un d'eux lui répondit : « Pas tant que vous, sire. » Il lui tourna le dos, et ne lui reparla de sa vie. Ce qui avait irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeait le style des "Mémoires sur la Russie" composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein en lui disant : « Mon ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir, je blanchirai le vôtre après. » La Métrie ayant dit au roi qu'on était bien jaloux de la faveur et de la fortune de Voltaire, il répondit : « Laissez faire; on presse l'orange, et on la jette quand on en a avalé le jus. » Frédéric, ajoute son biographe, n'eut jamais d'autre dessein que de faire corriger et publier ses ouvrages par cet auteur à la mode. » Il essuya plusieurs désagréments de la part de Voltaire. Dans une querelle scientifique qui s'était élevée entre Maupertuis et un savant allemand, Frédéric ordonna à Voltaire de ne pas s'en mêler. Celui-ci publia aussitôt contre Maupertuis un libelle; le roi le fit brûler par la main du bourreau. (*V.* Voltaire.) Ils se raccommodèrent; mais peu de temps après Voltaire tomba en disgrâce, parce que le roi apprit que dans le poème de la "loi naturelle", publié par le premier, il se trouvait des vers très-offensants pour sa personne. Frédéric n'était pas vindicatif, et laissa toujours en repos les juges qui, lors de son projet de fuite, l'avaient condamné à mort. De même il traita avec mépris le libelle de Voltaire intitulé "Vie privée du roi de Prusse". Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, et se vengea par une petite méchanceté du passage de "l'Histoire des deux Indes", où il n'était pas ménagé. Le roi lui parla de son "Histoire du stathoudérat", et de ses "Mémoires historiques", et affecta de ne pas lui dire un mot de l'"Histoire des deux Indes". L'abbé lui dit : « Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages. — Je ne

les connais pas», lui répondit Frédéric, et il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie si on la lui eût offerte; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même temps une *Lettre* à d'Alembert, où il disait les plus belles choses de l'abbé Raynal; mais dans les petits soupers on le traitait de "fanatique" et de "déclamateur." Frédéric se moquait de son académie de Berlin, qu'il avait appris à connaître par ses guerres intestines aussi bien que par la bizarrerie et la contradiction de ses jugements. Un jour, il voulut s'assurer si les louanges que les académiciens prodiguaient à ses "Mémoires" étaient bien sincères. Pour cet effet, il fit passer au secrétaire perpétuel un manuscrit de sa façon, en cachant soigneusement d'où il venait. Soit oubli ou négligence, il n'en fut fait aucune mention. Au bout de quelque temps, le nom de l'auteur transpira, et les louanges recommencèrent; mais on prétend que Frédéric répondit: « Vous m'avez appris ce que je dois penser de vos suffrages.» Ce qui pouvait un peu consoler l'académie, c'est que les jugements de Frédéric n'étaient quelquefois pas mieux motivés. Avant que Voltaire eût avoué au roi qu'il avait fait la Pucelle d'Orléans, Frédéric prétendait que c'était faire injure au plus bel-esprit de la France, que de lui attribuer ce qu'il appelait "une infâme rapsodie". Quand on sut que Voltaire en était l'auteur, il se la fit lire par d'Algarotti, et dit: « Ce n'est pas cela que j'avais lu; ceci est charmant, et il n'y a que Voltaire capable de faire un si bel ouvrage.» C'était le même ouvrage, mais les noms en imposent. Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivants, où la Pucelle sert de pendant à Candide:

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme;
Sa jeunesse va revenir;
Il fait des œuvres de jeune homme.

Tout n'est pas bien: lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page;
Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais il encouragea les plaisanteries que l'on fit contre eux, et donna même le plan d'un ouvrage critique sur leurs "Mémoires". Quand il les faisait venir, c'était souvent pour se moquer d'eux. Il appelait l'un son Montesquieu, un autre son d'Alembert, un troisième son Fontenelle. Les bons académiciens faisaient de profondes révérences, et allaient raconter ces beaux compliments à leur retour à Berlin, pendant que Frédéric riait de leur crédulité, et s'applaudissait de son persiflage. Il y avait dans une ville de Suisse un homme employé à la poste aux lettres qui avait été académicien de Berlin. Il ne manquait pas, pour se donner du relief, de faire parade de ce titre. Un plaisant lui disait un jour: «Vous n'avez guère changé d'état; vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres.» Un autre Suisse, aussi membre de l'académie de Berlin, postula dans sa patrie une place d'espèce de "Massier", qui porte la livrée de l'état. Il ne réussit pas,

et fut obligé de rester à Berlin (1). Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries religieuses ; et, causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion, mais que, pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer, « car, ajouta-t-il, si mes sujets me voyaient maintenant aller à l'église, ils se moqueraient de moi, et m'accuseraient de faiblesse.— Non, sire, lui répondit madame de Camas, on les verrait verser des larmes de joie. » Depuis la guerre de 7 ans, les forces de Frédéric n'ont guère servi qu'à maintenir la paix en Europe, en épouvantant ceux qui seraient tentés de la troubler. Dans ce long repos il restait au roi de Prusse à acquérir une autre gloire, qui eût expié cette gloire du guerrier qui, comme le dit Montesquieu, « laisse toujours une grande dette à payer à l'humanité. » Je parle de la gloire de grand administrateur et de grand législateur. Le panégyriste de Frédéric, attaché peut-être à la mémoire de ce grand homme par quelque rapport secret de goût et de génie, voudrait bien, après en avoir fait le premier des rois guerriers, lui assigner encore une des places les plus honorables parmi les monarques administrateurs et législateurs. Il paraît que les esprits les plus éclairés de l'Europe résisteront beaucoup à ce jugement : ce n'est pas que le panégyriste dissimule les reproches qui ont été faits à son héros; mais il en atténue quelques-uns, et il voudrait trop balancer les autres par quelques biens particuliers, ouvrage de l'ordre et de l'économie du roi de Prusse. Si on le considère comme législateur, ce *Code Frédéric*, auquel il a permis qu'on donnât son nom, ne méritait pas de le porter. Ce n'est guère qu'un extrait du droit romain, qui n'est pas audessus du livre de notre Domat. [Il y a la différence du cuivre à l'or.] Tous les défauts des lois romaines y sont, au nombre près, parce qu'on a tout abrégé, et il est douteux qu'on y ait ajouté une seule grande vue de législation ; car ce n'en est pas une que cet amour de simplicité et de rapide exécution, qui tient bien plus à l'esprit militaire qu'à l'esprit législateur. Si on le considère comme administrateur, l'inflexible équité ordonne de porter sur sa mémoire un jugement plus sévère encore. On cite les terres qu'il a fait défricher, les sables qu'il a rendus fertiles, les nombreux villages qu'il a élevés ou peuplés, des manufactures par lui créées ou encouragées, la population enfin augmentée dans son royaume, tandis que partout ailleurs elle a beaucoup de peine à se soutenir à son niveau. Tous ces faits peuvent n'être pas assez bien établis : ils peuvent avoir été exagérés; et, quand ils seraient tous vrais et tous exacts, l'administration du roi de Prusse pourrait encore avoir été très-vicieuse. N'ayant aucune cour, aucun faste, avec beaucoup d'économie, il a

(1) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par la vérité qu'humiliante pour les petits esprits qui se croient savans, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si, sous les yeux d'un roi qui se connaissait en hommes, et surtout en hommes de lettres, qui voulait s'illustrer par les sciences, par les secours et l'éclat qu'il leur donnait ; si, dis-je, sous les yeux et à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des fauteuils, que penser de ce genre d'honneurs en général? que penser de ceux qui l'ambitionnent (V. PIRON, MURATORI, PLESSIS Armand.)

dû avoir beaucoup d'argent, et avec de l'argent il a pu faire des établissemens utiles : il en a fait. Mais ce qu'un roi, quelque puissant qu'il soit, peut faire par lui-même, est toujours peu de chose en comparaison de ce que ferait sa nation, "s'il la laissait libre de toute gêne et de toute entrave, en protégeant seulement son industrie". Cent mille esprits qui méditent constamment sur leurs propres intérêts voient toujours beaucoup plus de choses, et les voient mieux qu'un seul homme de génie, qui médite quelquefois sur les intérêts des autres. Frédéric avait une manie bien indigne d'un esprit supérieur. Il voulait tout voir et tout administrer par lui-même; au lieu que les grands administrateurs, éclairés par un petit nombre de principes dont ils répandent la lumière sur leur nation, sont des spectateurs tranquilles, et non des créateurs inquiets d'un ordre qui n'est jamais si beau et si heureux que lorsqu'il s'établit par lui-même sur les lois éternelles de la nature des choses et des hommes. Le bien que Frédéric a fait est celui d'un particulier très-puissant, plutôt que l'œuvre d'un souverain qui avait du génie; et, si vous voulez prendre une juste idée du méchant système d'administration qu'il avait embrassé, voyez à quoi les misérables et honteuses pratiques de ce système avaient conduit un grand homme; voyez en quelle estime il avait pris cet art de nos finances, dont notre désespoir est de ne pouvoir nous délivrer; voyez-le travailler de concert avec de faux monnayeurs qu'il devrait punir du dernier supplice, et faire servir son effigie à attester un mensonge et à couvrir une fraude, multiplier des impôts à toutes les entrées, sur tous les objets de consommation, et se persuader encore, comme les plus bornés de nos politiques, que ce qui est pris sur la denrée n'est pas pris sur la terre, que ce qui est pris sur les marchandises étrangères n'est pas pris sur les nationaux qui les achètent : voyez-le porter l'inspection d'un inquisiteur sur des actions abandonnées à la liberté dans les empires les plus despotiques, défendre à ses sujets riches de marier leurs filles sans sa permission, leur interdire de longs voyages, ne pas leur permettre de transporter hors de la Prusse leur fortune : le royaume d'un roi philosophe semble être converti en un cloître. Frédéric oublie ou il ignore que "la liberté est la chaîne la plus forte qui attache les hommes dans un pays"; et il croit rendre son empire florissant en dépouillant ses sujets des droits les plus sacrés de la nature. Je ne croirai donc pas à tout ce qu'on a dit des prospérités de son peuple, parce que je ne crois pas aux prospérités des esclaves; et, quand même ce qu'on en a dit serait incontestable, je croirai qu'avec un système opposé Frédéric eût fait cent fois plus de bien encore. Et qu'on ne dise pas que j'oppose un principe général à un fait; ce principe général est fondé sur des faits universels : au reste, et je dois le répéter, le panégyriste du roi de Prusse énonce lui-même presque tous ces reproches; et, s'il tâche de les adoucir en faveur d'un monarque qui a des droits à l'admiration, on voit sans incertitude qu'il ne partage aucune de ses erreurs, et qu'il est loin, comme tant d'autres, de se servir des fautes d'un grand hom-

me pour attaquer des vérités auxquelles on doit plus de respect encore. Outre la "Vie" du roi de Prusse Frédéric II, qui a paru à Strasbourg en 1788, 4 vol. in-8°, l'abbé Denina en a donné une autre, en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement et de sagesse, 1 vol. in-8°. On a publié ses *OEuvres primitives*, c'est-à-dire la collection des ouvrages qui avaient paru de son vivant, en 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1799, et ses *OEuvres posthumes*, en 23 vol. in-8°, avec sa "Vie", Amsterdam, 1790. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. [Les *Eloges de La Mettrie, de Voltaire*, etc., sont sûrement dans ce cas.] Mais, si quelques philosophes lui ont attribué leurs ouvrages, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens, et l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avait un grand sens ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Dans tous les cas, l'analyse de cette vaste collection nous mènerait trop loin, et ne pourrait s'accorder, dans un temps si voisin encore de sa gloire, avec les égards dus à un auteur royal. [Les moins mauvais ouvrages de Frédéric II sont : | les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg;* | *Histoire de mon temps;* | *Histoire de la guerre de sept ans;* | *Essais sur les formes des gouvernements et sur les devoirs des souverains;* | *Dissertation sur l'ennui;* car Frédéric s'ennuya toute sa vie, comme la plupart des rois. Il composa beaucoup de vers. Les Poésies *du philosophe Sans-Souci* sont fort médiocres. Le poème sur *l'Art de la guerre* est son meilleur ouvrage comme poète. Toute sa vie intérieure était de la plus rare simplicité. Son amusement était la musique; il jouait (sans rougir) de la flûte dans la perfection. Le colonel Quintus, aussi bon musicien, l'accompagnait dans des *Duos* que le roi lui-même composait].

* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né le 25 septembre 1774, était fils du prince Rizas, frère cadet du grand Frédéric. Après avoir reçu une éducation soignée, il fit ses premières armes sur la fin de la guerre de "sept ans", et s'y distingua par sa valeur et par son intelligence. Lors de la guerre pour la succession de la Bavière, il commandait un corps qu'il conduisit en Silésie, où, attaqué par des forces supérieures, il eut le talent de faire sa retraite sans éprouver aucun échec. Frédéric II, le revoyant, lui dit... : « Vous n'êtes plus mon neveu.... vous êtes mon fils... » et il l'embrassa tendrement. En 1786, son père étant mort précédemment, il succéda à son oncle, et signala les premiers mois de son règne par des actes de justice et de bienfaisance; mais bientôt après il éloigna de son conseil son oncle, le prince Henri, ainsi que les hommes les plus distingués par leurs talens, et se livra à ses favoris, à ses maîtresses, et surtout à des membres de la secte des "illuminés". Ceux-ci, à l'aide de leurs fantasmagories, captivèrent entièrement l'esprit faible de ce jeune prince, auquel ils firent voir l'ombre de Moïse; du moins Frédéric-Guillaume crut à cette

apparition. En 1787 il excita la guerre entre la Russie et la Turquie, en même temps qu'il promit aux Polonais de soutenir leur indépendance; mais l'année suivante il abandonna la Pologne à son malheureux sort; et, en 1790, il approuva la nouvelle constitution de ce royaume. Deux ans après, il s'allia avec l'Autriche contre la France, par le traité de Pilnitz, et marcha contre cette puissance. Frédéric-Guillaume s'empara de Longwy, de Verdun, et entra dans la Champagne; mais les intrigues des jacobins parvinrent à arrêter ses conquêtes, et il rejoignit son armée du Rhin. Après quelques succès et quelques échecs, il tourna ses regards du côté de la Pologne, et détermina la Russie à en faire le partage avec lui. Il se rendit, à cet effet, à son armée de la Vistule, s'empara de Dantzick, de Thorn, d'une partie de la grande Pologne, battit le général Kosciusko, prit Cracovie; mais il fut contraint de se retirer de Varsovie, qu'il assiégeait depuis deux mois. En 1795, il abandonna la coalition, et céda à la France les possessions prussiennes sur la rive gauche du Rhin. Fréderic-Guillaume II mourut le 16 novembre 1797, âgé de 53 ans. Il eut de la princesse d'Hesse-Darmstadt, sa seconde femme, Frédéric-Guillaume III, qui lui succéda. Resté veuf, il avait épousé de la main gauche, mademoiselle Voss, comtesse d'Ingenheim.

* FRÉDÉRIC-AUGUSTE, premier roi de Saxe, né le 23 décembre 1750, était fils aîné de l'électeur Frédéric-Christian, qui mourut en 1763. Comme l'héritier du trône n'avait alors que 13 ans, on nomma régent l'aîné de ses oncles, le prince Xavier. La Saxe avait beaucoup souffert dans la guerre de "sept ans", et la mauvaise administration du régent ne fit qu'augmenter les calamités publiques. Frédéric-Auguste prit les rênes de l'état en 1768, à l'âge de 18 ans, se renferma dans la plus stricte économie, excita l'industrie, ranima le commerce, rendit la confiance au papier-monnaie; fit modifier le code criminel, abolit la question, etc. Il épousa en 1769 la princesse Marie-Amélie-Auguste, fille de l'électeur (depuis roi) de Bavière, et jouissait en paix de l'amour de ses sujets, lorsque, sept ans après (1776), il se forma contre ce prince un complot auquel on prétendit qu'avait participé sa mère, irritée de ce qu'elle n'exerçait aucune sorte d'influence. On arrêta un des chefs du complot, le colonel Andolo, et tout demeura tranquille. Dans cette occasion, un chambellan de l'électeur lui donna des preuves de zèle et de dévouement: c'était un Italien nommé Mariolini, qui devint ensuite ministre. L'électeur de Bavière, dernier enfant mâle de sa maison, étant mort, Frédéric-Auguste s'allia à la Prusse pour faire valoir contre l'Autriche les droits de sa mère à cet électorat. La guerre ne dura pas long-temps, et par un traité signé à Teschen, le 10 mai 1770, il fut convenu que l'Autriche renoncerait à ses prétentions sur la Bavière, et que Frédéric-Auguste serait substitué à tous les droits de sa mère: cette succession valut à l'électeur de Saxe six millions de florins. L'Autriche, toujours ambitieuse, paraissait nourrir de grands projets; Frédéric II,

qui ne pouvait se tromper sur la politique de cette puissance, forma entre plusieurs princes allemands une alliance dont le seul but était de surveiller les démarches de l'empereur Joseph II, et de lui opposer, si le cas l'exigeait, des forces suffisantes. Frédéric-Auguste fut un des premiers qui adhérèrent à cette coalition. Le trône de la Pologne étant vacant en 1791, la diète de ce pays offrit cette couronne à Frédéric-Auguste, qui, après avoir pris l'avis de son conseil, préféra le bien de ses sujets naturels à l'éclat d'une grande couronne. La révolution française ayant mis en agitation toute l'Europe, la conférence de Pilnitz réunit l'empereur Léopold II et le roi de Prusse, qui se coalisèrent contre la France. Frédéric-Auguste refusa longtemps d'entrer dans cette alliance; mais, comme prince de l'empire, il dut fournir son contingent à l'armée alliée, jusqu'en 1796. Après le traité de Bâle, le général Jourdan pénétra dans la Franconie, et l'électeur de Bavière conclut avec ce général un armistice : ses troupes ne furent alors employées que pour maintenir la neutralité sur les frontières méridionales de la Saxe. Cependant, en 1805, il ne put s'opposer au passage des troupes prussiennes, ni refuser à ses alliés un secours de 22,000 hommes destinés à agir contre les Français. Aussi, après les batailles d'Iéna et d'Auerstaëdt, ces derniers occupèrent militairement la Saxe, y firent des réquisitions, et ce ne fut qu'au prix de 25,000,000 de francs que l'électeur put rester neutre. Pour soulager ses peuples d'une partie de cette énorme contribution, il s'imposa les plus grands sacrifices. L'électorat de Saxe fut érigé en royaume après le traité de Posen du 11 décembre, par la volonté de Napoléon. Ce fut comme roi que Frédéric-Auguste adhéra à la confédération du Rhin; mais, presque au moment où on lui décernait une nouvelle couronne, on rasait les fortifications de sa capitale. Par le même traité de Posen, il échangea pour le cercle de Cotbus le bailliage de Lommeris, le comté de Barby et une partie du comté de Mansfeld, qu'il céda à la Westphalie, dont Jérôme Bonaparte devint souverain. Le traité de Tilsitt lui donna les provinces méridionales de la Prusse, une partie de la nouvelle Prusse orientale et occidentale, ainsi que de la nouvelle Silésie, et ces dernières provinces reçurent le nom de duché de Varsovie. De même que tous les princes de la confédération germanique, le roi de Saxe dut tenir sur pied un contingent de 20,000 hommes, à la disposition de Buonaparte, dont il était devenu l'allié. Il fit marcher (en 1809) ses troupes contre les Autrichiens, qui obligèrent le roi de Saxe à se retirer à Francfort-sur-le-Mein; d'où il adressa deux *Proclamations* aux Saxons, et à ses sujets polonais. La défaite des Autrichiens le ramena dans sa capitale, et le traité de Vienne du 14 octobre 1809 agrandit le duché de Varsovie des contrées de l'ancienne et de la nouvelle Gallicie. Napoléon, pour célébrer l'anniversaire de son couronnement, avait réuni à Paris tous les princes de la confédération du Rhin : Frédéric-Auguste fut du nombre. Le système continental amenant

la guerre contre la Russie, Napoléon, qui se rendit à Dresde en 1812, reçut de Frédéric-Auguste des témoignages d'amitié, qui ne se démentirent point dans les revers. Buonaparte éloigné de son armée, il était facile au roi de Saxe de s'emparer de sa personne; mais il préféra, pour ne pas manquer aux droits de l'hospitalité, encourir l'indignation des autres puissances. Aussi fut-il obligé, aux approches de l'armée russe, de quitter sa capitale. En même temps il remit aux Français, qui fortifièrent de nouveau Dresde, les places de Wittemberg, de Torgau, et de Kœningstein. Après les batailles de Lutzen et de Bautzen, Frédéric-Auguste rentra dans Dresde, avec Napoléon; mais le passage des armées russe et prussienne, le séjour de l'armée française dans la capitale, le combat de Groffgorgen le 2 mai 1813, l'attaque de Dresde, la bataille du 26, sous les murs de cette ville, les blocus qu'en firent les Russes et les Prussiens, les batailles meurtrières des 18 et 19 octobre aux portes de Leipsick, portèrent la désolation dans la Saxe. Frédéric-Auguste fut amené à Berlin avec des honneurs qui ne le constituaient pas moins en état de captivité. La Russie et la Prusse avaient déjà décidé du sort de ce monarque. Il fut obligé, en 1815, de perdre la Pologne, d'abandonner à la Prusse près d'un million d'habitants, de céder à la maison de Weimar les parties du pays ci-devant électoral sur la Saale, et dans l'Henneberg, un district à l'Autriche. Il dut en même temps donner son contingent de troupes pour la guerre contre Napoléon, qui était retourné en France, et il accéda, le 1er mai 1817, à la coalition dite "la Sainte-Alliance". Au retour de la paix, il protégea l'industrie et le commerce, allégea les charges, en se prescrivant à lui-même la plus stricte économie, et fut le plus aimé des souverains de l'Europe, dont il était le doyen d'âge. Surpris par une maladie qui ne paraissait pas dangereuse, une profonde léthargie le fit croire mort pendant 24 heures. Il se réveilla enfin; mais ce fut pour rendre son dernier soupir, le 5 mai 1827, à l'âge de 77 ans.

*FRÉDÉRIC-GUILLAUME, premier roi de Wurtemberg, né le 6 septembre 1754, de Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, mort le 30 septembre 1816, entra très-jeune au service de Prusse en qualité de colonel, et se distingua dans la guerre de la succession, pendant laquelle il obtint le grade de major-général. L'impératrice Catherine II, au service de laquelle il se plaça ensuite, le fit lieutenant-général, et lui confia le gouvernement de la Finlande. Appelé au trône ducal de Wurtemberg, par la mort de son père, qui eut lieu le 23 décembre 1797, il dénia aux états de Wurtemberg le droit de surveiller l'assiette de l'impôt et l'emploi de son produit; comme il trouva de la résistance, il vit dans cette opposition le résultat des idées démagogiques dont ses sujets commençaient à être infectés, et fit arrêter les principaux membres de l'assemblée, qu'il soupçonnait d'entretenir des relations politiques avec les républicains français. Le 25 février 1803 il reçut, ainsi que cinq autres princes protestants, la dignité électorale. Lorsque la guerre fut déclarée par la France à l'Autriche, l'électeur

de Wurtemberg, oubliant ce qu'il devait à la confédération germanique, reçut Buonaparte à Ludwisbourg, et conclut avec lui, le 4 octobre 1805, un traité par lequel son électorat lui était garanti; en revanche il devait fournir à son protecteur un corps de huit à dix mille hommes. L'archiduc d'Autriche, François II, avait, en 1804, pris le titre impérial: les électeurs de Wurtemberg et de Bavière prirent à leur tour le titre de roi, sous lequel ils furent désignés comme alliés de Buonaparte dans le traité de Presbourg: ils se firent proclamer dans leurs états le 1er janvier 1806. Le nouveau roi de Wurtemberg avait obtenu en outre un agrandissement de territoire. En vertu de la convention signée le 12 octobre 1805, Buonaparte avait délégué à Frédéric toute la puissance souveraine: voulant user pleinement du droit que lui accordait son maître, il cassa les états le 3 du même mois: de là cette fermentation des esprits qui dura jusqu'en 1814, époque où le roi, contraint de faire des concessions exorbitantes, donna une constitution qui lui attira de la part de la noblesse médiatisée de si justes censures. Il avait été un des premiers à signer l'acte de confédéralisme des états du Rhin proposé par Buonaparte (12 juillet 1806). Après avoir assisté à la conférence d'Erfurth, qui eut lieu en 1808, entre Buonaparte et Alexandre, il prit la part la plus active à la guerre des Français contre l'Autriche. La paix de Schœnbrunn lui permit de s'occuper un peu de son royaume, et on le vit faire des échanges de territoire avec le roi de Bavière. Il assista, en 1809, à l'anniversaire du couronnement de Buonaparte, réunit encore ses troupes aux Français pour faire la campagne de Russie, puis se rangea du côté des Russes et des Prussiens: mais ce n'est pas sur un champ de bataille qu'eut lieu ce revirement. Lorsque les événements qui amenèrent la chute de Buonaparte eurent été accomplis, il assista au congrès de Vienne, où son titre de roi fut maintenu, convoqua ses états pour le 15 mars 1815, et leur présenta l'acte constitutionnel qu'il donnait à son peuple. Cette concession, blâmée par tous les souverains, empoisonna le reste de sa vie. Frédéric avait du goût pour les arts, mais il les encouragea avec peu de discernement. Il avait donné l'une de ses filles en mariage à Jérôme Buonaparte, alors roi de Westphalie. Son fils, Guillaume Ier, lui succéda.

FREDOLI (Bérenger), né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à *Avignon en* 1323, était habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du "Sexte", c'est-à-dire du 6e livre des "Décrétales", avec Guillaume de Mandagot et Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

* FRÉE (John), ecclésiastique anglican, né à Oxford en 1711, mort à Londres en 1791, après avoir dirigé l'école de grammaire de Saint-Sauveur et occupé successivement plusieurs cures, a publié | des *Sermons*, | des *Ouvrages de controverse*, | des *Poésies diverses*, et | une *Histoire de la langue anglaise* en 4 parties, Londres, 1753, ibid., 1788, 4e édit.

* FREEKE (Guillaume), gentilhomme anglais, né en 1663,

fit ses études à Oxford, et publia, en 1687 : | *Essai sur l'Union de la Théologie et de la Morale, de la Religion naturelle et de la Révélation*, in-8°; | un *Dialogue sur la Divinité, où il attaque la Trinité*. Ce livre le fit condamner à l'amende de 500 livres, et à donner caution de sa conduite pendant trois ans. Si tous les novateurs qui ne gardent pas pour eux leur façon de penser, mais qui veulent faire des prosélytes, avaient été ainsi traités, il y en aurait moins eu. On ignore l'année de la mort de ce gentilhomme.

FRÉGOSE (Paul), cardinal, archevêque de Gènes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome le 2 mars 1498.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, [né à Gènes, vers l'an 1440,] fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume : | un ouvrage italien en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-fol., de la traduction de Camille Ghilini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valère-Maxime. Les meilleures éditions de ce Traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface : | La *Vie du pape Martin V*; | un *Traité latin sur les femmes savantes*; | un autre, en italien, *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4°; traduit en français, 1581, in-4°; l'original et la version sont également rares.

FRÉGOSE (Frédéric), archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédents, né à Gênes vers 1480, défendit la côte de Gênes contre Cortoli, corsaire de Barbarie, qui la ravageait. Il surprit ce pirate dans le port de Biser, et passa à Tunis et à l'île de Gerbe, et revint à Gênes chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522, Frégose chercha un asile en France. François Ier le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Eugubio, où il mourut [le 15 juillet] 1541. Les langues grecque et hébraïque lui étaient familières. Son savoir était soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'Oraison* en italien, Venise, 1542, in-8°.

FRÉGOSE (Antonio-Fileremo), poète italien du commencement du XVIe siècle, dont la *Cerva bianca* et autres poésies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°; le 1er en 1515, le 2e en 1525, assez rares.

FREIG "Freigius" (Jean-Thomas), natif de Fribourg en Brisgau, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paratitles* sur le Digeste, in-8°, et d'autres ouvrages.

FREIND (Jean), né en 1675 à Croton, dans le canton de Northampton, était fils d'un ministre protestant. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *Discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démos-

thène, avec une traduction et des remarques. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Petersboroug l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome, et s'y lia avec tous les savants qui cultivaient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état; malheureusement les philosophes et les lettrés ne sont que trop souvent dans ce cas-là. (*Voy.* Vespasien.) On sollicita en vain son élargissement pendant six mois; mais au bout de ce temps le roi tomba malade, et Mead (*voyez* ce nom), confrère du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remède que Freind ne fût sorti de la Tour; il fut élargi, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres, à 52 ans, en 1728, membre de la société royale. Freind était aussi heureux dans la pratique qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étaient reçues en Angleterre comme celles d'Hippocrate dans la Grèce. Des ouvrages qu'il a laissés, les principaux sont: | *Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au* XIVe *siècle;* livre savant, traduit de l'anglais en français, par Noguez, en 2 vol. in-4°, 1728; | *l'Emménologie*, ou *Traité de l'évacuation ordinaire des femmes*, traduit en français par Devaux, 1736, in-12; | *Lectiones chimicæ*, Amsterdam, 1710, in-8°; | *Traité de la fièvre*. Tous les écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4°. [Sa "Vie" est à la tête.]

FREINSHEMIUS (Jean), naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Mathias Berenger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque, et lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant cinq ans. La reine Christine, qui l'enviait à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, avec sa table et 2000 écus d'appointements. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs, et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suède avait dérangée. L'électeur palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédait les langues mortes et presque toutes les langues vivantes. Il joignait à une littérature choisie de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les brèches que le temps avait faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Suppléments* à Tite-Live et à Quinte-Curce, et il y réussit. Il fut moins heureux dans ses *Suppléments de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet écrivain inimitable, il fallait un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans vingt siècles. Le P. Brottier y a depuis complétement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires* sur Florus, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables. [On peut consul-

ter pour plus de détails sur ce savant auteur son Éloge funèbre par Abraham Freinshemius, 1661, in-4°.]

FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps où Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, et en fut très-bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Viseu, qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnaissait pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderait point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avait l'esprit léger, mais le cœur généreux et plein de franchise. Il reprenait ses amis en face, et les défendait en secret. Il cultiva avec succès la poésie et l'histoire. On a de lui : | la *Vie de don Juan de Castro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais; | des *Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

* FREISLEBEN (Christophe-Henri), conseiller caméral du duché de Saxe-Gotha et des mines d'Altembourg, mort vers 1733, laissa plusieurs ouvrages fort utiles sur le droit : | *Corpus juris civilis academicum*, Altembourg, 1721, in-4°, très-souvent réimprimé. La dernière édition est de 1789; | *Corpus juris canonici academicum*, 1778, in-4°. La dernière édition est de Bâle, 1773; | *Schutzius illustratus sive compendium juris Schutzio Lauterbachianum ex complurium celeberrimorum jurisconsultorum scriptis ac notis illustratum*, Altembourg, 1734, 2 vol. in-4°, compilation destinée à expliquer l'abrégé fait par Schutz du "Collegium juris", de Lauterbach; | une *Traduction* allemande de l'"Homme de cour", de Balt. Gracian, | et quelques *Opuscules* moins importants.

FREITAG (Jean), né à Nieder-Wesel, dans le duché de Clèves, en 1581, fut professeur de médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, et enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il critiqua les ouvrages du célèbre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont : | *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4°; [ouvrage principalement dirigé contre les charlatans, pseudochimistes, uromantes, etc.;] | *Aurora medicorum, galeno-chimicorum*, 1630, in-4°. (*Voy.* Manget, *Bibliotheca script. medicor.*, tome II, pag. 346.)—Il ne faut pas le confondre avec FREITAG (Jean), né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *De melancholia hypochondriaca.*—Un autre FREITAG (Jean-Henri) publia un ouvrage sur la chimie en 1635, à Quedlimbourg. —On connaît encore le major FREITAG, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à Voltaire (1), par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

(1) *Le Servum pecus* que Voltaire s'est formé par

* FRÉMANGER, ancien huissier à Dreux, remplissait des fonctions municipales, lorsqu'il fut élu, en septembre 1792, député d'Eure-et-Loire à la convention. Dans le procès du roi, il vota la mort sans appel ni sursis. On le chargea pendant quelque temps des approvisionnements de Paris. Membre de la société des "jacobins" et suspect de "modérantisme", il fut, en 1794, au moment d'en être exclu. Lors des mouvements insurrectionnels des premiers jours de prairial an IV (mai 1795), les factieux qui, le 1er, avaient essayé, comme au 12 germinal an III, de dissoudre la convention, ayant rencontré Fremanger le 2, s'emparèrent de sa personne, et l'entraînaient déjà, lorsque des citoyens le délivrèrent. Envoyé en mission à Nantes, il annonça de cette ville que la constitution y avait été acceptée avec enthousiasme. Après la session conventionnelle, Fremanger fut nommé messager d'état du conseil des anciens, et remplissait encore les mêmes fonctions près du corps-législatif en 1807, époque de sa mort.

FRÉMENTEL (Jacques DU), ancien avocat au présidial de Tours, né dans cette ville le 22 mars 1698, mort le 10 juillet 1777, a laissé: | un excellent *Commentaire sur la coutume de Tours*, publié par son fils, 1786, 4 vol. in-4°.

* FRÉMENTEL (Jacques DU), chanoine de Saint-Martin de Tours, membre de la société d'agriculture de cette ville, y était né le 28 janvier 1728. On a de lui : | *Almanach historique et géographique de Touraine*, 1758 et années suivantes; | *Tableau général et historique de la maison de Brossard*, 1765, in-4°; | *Architecte bourgeois*, ou *Économie du bâtiment*; | plusieurs *Mémoires sur les curiosités de la province de Touraine*.

* FREMIN (René), sculpteur, né à Paris, en 1673, prit dans sa patrie les premières leçons de son art, et alla ensuite se perfectionner à Rome; de retour à Paris, il commença à établir sa réputation par plusieurs beaux ouvrages, tels que la *Samaritaine* qui était au Pont-Neuf; le *Maître-Autel de Saint-Louis*, dans la chapelle du Louvre; la *Statue de sainte Sylvie*, dans celle des Invalides. A cette époque, Philippe V faisait construire à Saint-Ildéfonse ("la Granja") de beaux jardins à l'imitation de ceux de Versailles; il appela Fremin, et c'est là qu'existent les chefs-d'œuvre de cet artiste. Il y travailla pendant sept ans; on y admire dans la chambre dite des Muses la *Statue d'Apollon*, les *Bustes* en marbre *de Philippe V* et *de la reine*, *de Louis* Ier leur fils, et *de son épouse*; et dans les jardins, les *Quatre Éléments*, la *Poésie lyrique*, la *Pastorale*, *héroïque et satirique*; le groupe en plomb de la *Fontaine de Persée*, et principalement la *Fontaine* dite *des Grenouilles*, où l'on voit les statues de *Latone*, d'*Apollon* et de *Diane*, qui implorent les dieux contre les *Moissonneurs* au nombre de huit. Il jouit constamment de la faveur de Philippe V. Ayant obtenu la permission de venir passer quel-

ses écrits a révoqué en doute, ou nié absolument cette anecdote, et cependant rien de mieux constaté, surtout pour les habitants de Francfort. Le moyen actuellement de faire croire les faits surnaturels de l'Évangile à des gens qui ne croient pas un fait aussi naturel que celui-là !

que temps à Paris, il y mourut en 1745, comblé d'honneurs et de richesses.

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps où les peintres étaient partagés entre Michel-Ange de Caravage, et Joseph d'Arpino, dit le "Giospin". Il s'attacha à prendre ce qu'il y avait de meilleur dans le faire de ces deux peintres, et y réussit. Fréminet était très-instruit dans les sciences relatives à son art: il savait l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de Saint-Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, [où l'on admire principalement les tableaux de l'*Annonciation*, de la *Création* et de l'*Arche de Noé*.] Il mourut à Paris, en 1619.

FREMINVILLE (Edme de La Poix de), né en 1680, à Verdun en Bourgogne, était fils du lieutenant-général de cette ville, et devint lui-même bailli de La Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Les fruits de ses travaux furent le *Traité historique de l'origine des dîmes*, 1 vol. in-12; | la *Pratique des terriers*, 1748-59, en 5 vol. in-4°, qui est un excellent traité des *fiefs*. Il fit un 6e volume pour les droits des habitants. Il a extrait par ordre alphabétique le Traité de la police du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de police*, en 1 vol. in-4°, ouvrage estimé et réimprimé en province, in-8°. Freminville mourut à Lyon le 14 novembre 1773, à 93 ans. C'était un homme savant, laborieux et religieux.

FREMIOT (André), archevêque de Bourges, [frère de madame de Chantal fondatrice de la Visitation, et grand-oncle de madame de Sévigné,] naquit à Dijon en 1573, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite. Chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV et Louis XIII, il s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise contre les hérésies*, 1610, in-8°, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris, le 13 mai 1641.

* FREMONT (Dom Charles), religieux de l'abbaye de Grammont, naquit à Tours, en 1610. Dès qu'il eut pris l'habit, il ne tarda pas à s'apercevoir du relâchement qui régnait dans l'abbaye; mais, ferme dans sa vocation, il fit son noviciat avec une exactitude exemplaire. Lorsqu'il eut fait sa profession, son abbé, pour récompenser sa conduite édifiante, le nomma prieur de l'abbaye. Dom Frémont s'efforça par son exemple et ses discours d'établir parmi ses confrères plus de régularité; ne pouvant y parvenir, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége de l'ordre de Grammont. Ayant été présenté au cardinal de Richelieu, il lui fit agréer un plan de

réforme qu'il avait dressé. Nommé par le ministre prieur d'Époisse, près Dijon, dom Frémont y jeta les premiers fondements de sa réforme, aidé de son confrère dom Joseph Baboul. Pour ne pas paraître affecter la singularité, il se contenta de remettre en vigueur dans sa communauté la règle telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers en Auvergne, lieu de la naissance de saint Étienne, instituteur de l'ordre, prit aussi la réforme, ainsi que quelques autres monastères, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbé de Grammont. Dom Frémont gouverna pendant 30 ans le prieuré de Thiers, et y mourut saintement en 1689, âgé de 79 ans. On connaît de ce religieux : | *La vie, la mort et les miracles de saint Etienne, confesseur, et fondateur de l'ordre de Grammont*, dit vulgairement *des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8°. On trouve à la suite de cet ouvrage : | *La Vie du bienheureux Hugues de Lacerta, disciple de saint Etienne*. Il a composé en outre | plusieurs *OEuvres de piété* à l'usage de ses confrères.

*FRÉMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), neveu de Perrot d'Ablancourt, né à Paris en 1625, mort à La Haye en 1693, acquit sous son oncle une grande réputation d'esprit et de savoir. Malgré les offres les plus brillantes, il ne voulut point quitter le service de sa patrie, où Turenne, qui l'avait pris sous sa protection, le fit nommer ambassadeur de France près la cour de Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. De retour à Paris, après la mort de Turenne, il partageait son temps entre la société des beaux-esprits de l'époque et la culture des lettres, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de s'expatrier. Il se retira en Hollande, où le prince d'Orange le nomma son historiographe, et lui accorda une pension. Frémont a composé les ouvrages suivants : | *Dialogues de la santé*, Amsterdam, 1784, in-12; | *Perrot d'Ablancourt vengé*, ou *Amelot de La Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*, Amsterdam, 1786, in-12; | *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, *avec les révolutions arrivées dans ce temps-là à la cour de Lisbonne*, Paris, 1701, in-12, réimprimés la même année en Hollande. Frémont a ajouté à la "Traduction" des "Œuvres de Lucien", par Perrot d'Ablancourt le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'Histoire véritable*. Il a aussi revu la "Traduction" de l'"Afrique" par Marmol, et travaillé au "Dictionnaire des rimes" de Richelet.

* FRENADE (L'abbé DE LA), est auteur des *Triomphes du roi*, 1609, dont Bayle regrettait de ne pouvoir citer l'auteur.

FRENICLE (Nicolas), poète français, né à Paris en 1600, fut conseiller-général en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour en 1661. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : | *Palemon*, et *Niobé*, in-8°, deux pastorales; | l'*Entretien des bergers*, autre pastorale; | un poème intitulé : *Jésus crucifié*; | une *Paraphrase des Psaumes* en vers, etc. Tous ces ouvrages sont très-médiocres.

FRENICLE DE BESSY (Bernard),

frère du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien, et ami de Descartes. Ce philosophe faisait grand cas de son arithmétique, qui le conduisait à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnait que, sans le secours de l'algèbre, dont en effet il ne faisait aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le tome v des anciens "Mémoires de l'académie des sciences", dont il était membre; entre autres, une *Méthode* pour trouver la solution des problèmes par les exclusions. Son "Eloge" a été écrit par Condorcet.

*FRÈRE (Georges), lieutenant-général, né en 1764, mort à Paris en 1826, entra au service en 1791, dans le deuxième bataillon de l'Aude, fut nommé capitaine l'année suivante, et s'éleva jusqu'aux premiers grades par les talents militaires et la bravoure qu'il déploya dans les différentes campagnes de 1793 à 1808 : on cite comme un des plus brillants faits d'armes de celle de 1807 sa défense de la tête du pont de Spandau (sur la Vassarge), où, avec un seul régiment et 4 pièces, il fit face à un corps de 10,000 Russes. Créé comte de l'empire et commandant de la legion-d'honneur, en récompense de ses services, le général Frère continua de se distinguer dans les campagnes d'Espagne et d'Autriche. Il fut chargé en 1813 du commandement de la 13ᵉ division militaire, puis de la 16ᵉ, et après la première restauration, nommé par le roi chevalier de St-Louis.

FRÉRET (Nicolas), [pensionnaire et secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres,] né à Paris, [le 15 février] 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille : la nature ne lui avait donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, qui le fit enfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoique adroitement enveloppés, et sur l'*Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8°; ouvrage posthume, non moins repréhensible que le précédent. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé : "Certitude des preuves du Christianisme". Fréret, ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit : | plusieurs *Mémoires* pleins d'érudition et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différents volumes de la "Collection académique des belles-lettres". Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie lydienne et la chinoise ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis que ces fabuleuses histoires n'avaient rien ga-

gué aux travaux de ce savant; beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales qu'en matière de religion. | La *Préface*, les *Notes*, et une partie de la *Traduction* du roman espagnol intitulé : "Tyran-le-Blanc", 2 vol. in-12; | quelques *ouvrages* frivoles, qui n'amuseront guère les lecteurs sages. Fréret avait une vaste littérature. Il connaissait l'intrigue de presque toutes les pièces des différents théâtres de l'Europe. Sa mémoire était immense, [son jugement faux.] Il écrivait avec netteté et avec ordre; mais il avait du penchant pour les opinions singulières; ses *Lettres de Thrasybule* annoncent, au jugement d'un critique judicieux, "un esprit dur et un cœur corrompu". L'auteur du "Dictionnaire philosophique" s'est souvent paré de l'érudition de Fréret, et n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749. [Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies et publiées par Septchênes, en 20 vol. in-12, Paris, 1766; mais cette édition est extrêmement incomplète et défectueuse; l'auteur n'a fait usage d'aucun des manuscrits de Fréret, qui étaient alors entre les mains de Sainte-Croix, et dont plusieurs sont restés inédits. Ses *Mémoires sur les cultes de plusieurs dieux du paganisme*, *sur l'Année persane*; son *Traité sur l'origine des Grecs*, celui *sur les Antiquités de Babylone*, sont assez estimés.

FRÉRON (Élie-Catherine), né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talents. Il entra chez les jésuites pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps avec succès au collége de Louis-le-Grand. Les pères Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentements l'ayant obligé de sortir des jésuites, en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de madame la comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse était l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimait avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux-esprits n'était pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749 sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas plus à un grand nombre d'écrivains, que celles de la *comtesse*. Elles furent quelquefois interrompues, et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser et des critiques et de ceux qui en sont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paraître en 1754, sous le titre d'*Année littéraire*, et il en publia régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort, arrivée en 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément, telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois marquée, de la précipitation dans les jugements, tels furent ses défauts [inévitables de la part d'un journaliste.] Il avait des mœurs

douces, et sa société était facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont : | un recueil d'*Opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite; l'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. | Une indigne brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Fréron était très-peu conséquent dans l'attachement qu'il affichait pour les bonnes mœurs; diverses analyses qu'on voit dans l'"Année littéraire" en sont une autre preuve. | Il travailla pendant quelque temps au "Journal étranger". Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son "Année littéraire", dont le privilége fut continué à sa veuve. Fréron travailla aussi à une *Histoire de Marie Stuart* (avec Masy); à un *Commentaire sur la Henriade* (avec La Beaumelle). L'on connaît ses démêlés avec Voltaire, qu'il critiquait sans ménagement, mais souvent avec justice. L'irascible philosophe l'accabla d'épigrammes et d'injures les plus grossières. Il le calomnia même sur le théâtre (en 1760) dans le drame de *l'Ecossaise*. Cependant, un certain Gilbert ayant traité Voltaire de poète médiocre, en présence de Fréron, celui-ci récita plusieurs tirades de la "Henriade", et dit à Gilbert : «Est-ce vous, M. Gilbert, qui en feriez de semblables?» D'un autre côté, un seigneur de Turin ayant demandé à Voltaire un correspondant littéraire : «Adressez-vous à ce coquin de Fréron, répondit le philosophe; c'est le seul homme qui ait du goût, je suis forcé d'en convenir, quoique j'aie de bonnes raisons pour le détester.»

FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du célèbre critique de ce nom, naquit à Paris en 1755. Stanislas, roi de Pologne, lui donna son nom sur les fonts de baptême. Le roi lui avait accordé le privilége de l'"Année littéraire"; mais Fréron était trop livré à ses plaisirs pour s'occuper de la feuille qui avait fait la réputation de son père; elle était rédigée par son oncle, l'abbé Royou, et le professeur Geoffroy. Comblé des bienfaits de la cour, Fréron devait être un de ses plus ardents défenseurs; mais, oubliant toute reconnaissance, et méprisant les avis et l'exemple de sa famille, il embrassa avec chaleur le parti de la révolution. Emule de Marat, il rédigea l'"Orateur du peuple", qu'on vit bientôt circuler avec profusion dans les halles, les cabarets et tous les lieux où il pouvait exalter une populace déjà turbulente. Fréron avait connu Robespierre au collége de Louis-le-Grand. Lorsque celui-ci fut député aux états-généraux, ils renouèrent leur amitié. Fréron, agrégé au club des cordeliers, où le roi, la religion, les riches, les nobles furent tour-à-tour l'objet de ses sarcasmes, haranguait en même temps le peuple dans les rues et sur les places. Dans les terribles journées du 5 au 6 octobre, il figura parmi la horde des brigands. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il demanda la mort de Louis XVI, et eut une grande part à la conspiration du Champ-de-Mars, organisée par les cordeliers. Lorsque les grands criminels eurent obtenu l'amnistie, il reprit son Journal. Nommé membre de la municipalité, dite du 10 août,

il fut ensuite député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, et l'exécution dans les vingt-quatre heures, se vantant, en prononçant cette sentence, « d'avoir demandé deux ans auparavant le supplice du tyran, et d'être allé l'attaquer jusque dans son palais ». Chargé de plusieurs missions dans les départements, c'est là surtout qu'il déploya sa férocité. La convention voulant punir Marseille d'avoir osé secouer son autorité, envoya Fréron, avec Barras, Saliceti et le frère de Robespierre, pour faire exécuter ses ordres. Fréron prouva que la convention ne pouvait faire un meilleur choix. Les échafauds furent dressés; il fit démolir les plus belles maisons, et appeler celles qu'il voulut laisser subsister "Ville sans nom". Pendant ce temps-là, les Anglais et les Espagnols étant entrés à Toulon, les commissaires reçurent l'ordre d'en faire le siége. Après la conquête, Fréron, pour y laisser, comme à Marseille, un monument de sa fureur, changea le nom de Toulon en celui de "Port-la-Montagne". Avant de détruire la ville, selon l'ordre de la convention, Fréron voulut commencer par la destruction des habitants. Ceux-ci reçurent l'ordre, sous peine de mort, de se rendre au Champ-de-Mars pour y recevoir, disait-on, des instructions. Huit cents obéirent; à peine furent-ils arrivés qu'une batterie tira sur eux à mitraille. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper à l'effroyable décharge se jetèrent par terre, et feignirent d'être morts; mais le barbare Fréron, qui ne voulait laisser échapper aucune des victimes, dit à haute voix : « Que ceux qui ne sont pas morts se lèvent : la république leur fait grâce... » Ils se levèrent en effet, et à l'instant même l'odieux proconsul les fit tuer à coups de sabre et de fusil. Voici comment il rendit compte de ces événements dans sa correspondance avec un nommé Moïse Bayle. « Tous les jours, depuis notre arrivée, nous faisons tomber deux cents têtes : il y a déjà huit cents Toulonnais de fusillés... La mortalité est ici parmi les amis de Louis XVI. Demain et jours suivants, nous allons procéder au rasement... ; fusillades jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de traîtres. » Cependant la ville ne fut pas rasée. Marseille, qui avait respiré pendant quelque temps, vit revenir Fréron, et avec lui les proscriptions. Quatre cents habitants furent encore victimes de sa cruauté, et la "Ville sans nom" vit encore diminuer le nombre de ses maisons. Rappelé à Paris avec ses collègues, il se présenta au *club* des jacobins, où on lui décerna le titre de "Sauveur du Midi". Cependant la division commençait à se mettre parmi les chefs de la révolution. Robespierre, après s'être défait des athées Hébert, Clootz et Chaumette, attaqua le club des cordeliers, dont Fréron était un des plus fermes soutiens; il parvint même à faire mourir sur l'échafaud le redoutable Danton; mais les autres clubistes, prévoyant le sort qui les attendait, attaquèrent à leur tour le tyran, qu'ils parvinrent à renverser dans la journée du 9 thermidor (28 juillet 1794). Fréron contribua beaucoup à ce triomphe, et fut chargé avec Barras d'aller forcer l'Hôtel-de-Ville, où Fleuriot-Lescot avait retiré Robespierre. Lorsque ce

terroriste eut été arrêté, Fréron proposa de démolir l'Hôtel-de-Ville; mais sa proposition fut rejetée. Après cette révolution, Fréron ne fut plus le même: possesseur de richesses amassées au milieu de l'anarchie, et persuadé que l'ordre seul pouvait les lui garantir, il poursuivit avec acharnement ceux-là mêmes avec qui il avait rivalisé de cruauté. Lorsque Barrère proposa de créer un nouveau tribunal révolutionnaire, et de conserver Fouquier-Tinville dans son emploi d'accusateur public, Fréron s'écria: « Tout Paris réclame son supplice; je demande contre lui le décret d'accusation, et que ce monstre aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est abreuvé. » Paroles remarquables dans la bouche de celui qui en avait tant versé! Les jeunes gens, excités par la feuille l'"Orateur du peuple", l'environnèrent de toute leur faveur. En vain ses ennemis élevèrent la voix, elle fut étouffée. On criait dans les rues haro sur les jacobins; toutes les places retentissaient d'une chanson dirigée contre eux appelée le "Réveil du peuple". Il faut avouer qu'on avait dormi long-temps d'un sommeil bien profond! Ce fut alors que les clubs furent dissous. Le 20 mai 1795 (1er prairial), Fréron fut envoyé avec Barras et Laporte pour désarmer les habitants du faubourg Saint-Antoine, où il y avait eu une émeute. Toujours possédé de la rage des démolitions, il ordonna d'incendier ce faubourg: mais le général Menou, chargé de l'exécution, refusa d'obéir. Fréron demanda ensuite la liberté de la presse, dont il regardait la suppression comme la source de tous les crimes. Dévoué à la convention, il partagea avec elle tous les dangers du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), et alla demander des secours à ce même faubourg Saint-Antoine qu'il avait voulu incendier quelques mois auparavant. Mais le temps de faveur était passé: le peuple ne l'écouta pas. Il ne put entrer dans le corps législatif qui succéda à la convention, fut envoyé dans le Midi par le nouveau gouvernement en qualité de commissaire extraordinaire, et déploya dans cette mission l'appareil d'une force armée et un luxe révoltant. Il fut encore accusé, mais il sut faire tomber l'accusation. Quoique lié avec Buonaparte, qu'il avait connu à Toulon, il n'en obtint, lorsque celui-ci fut premier consul, qu'un emploi subalterne. Cependant la sœur de Buonaparte, qui, veuve du général Leclerc, épousa le prince Borghèse, lui avait été promise en mariage; mais cette union projetée fut rompue par les plaintes qu'une première femme de Fréron vint porter à Buonaparte. Le consul, pour l'éloigner, le nomma sous-préfet à Saint-Domingue. Il refusa long-temps de partir; mais enfin il s'embarqua en 1802 avec l'armée sous les ordres du général Leclerc, et mourut à Saint-Domingue en 1804 dans un âge peu avancé. Outre la feuille intitulée *l'Orateur du peuple*, dont nous avons parlé, on a de Fréron: | *Eloge de Louis XIV*, in-4°, 1784. | *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les massacres du Midi*, avec des notes et des pièces justificatives, première partie (il n'en a point paru d'autres), an IV (1795), in-8°. Il parut une brochure en réponse à celle-là, qui

avait pour titre : "Isnard à Fréron".

* FRESCHOT (Casimir), né à Morteau en Franche-Comté, vers 1640, entra fort jeune dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vanne, et fit profession, le 20 mars 1663, dans le monastère de Saint-Vincent de Besançon. Il quitta cette ville, en 1674, lorsque Louis XIV l'assiégea. Ce religieux alla d'abord en Italie, où il se fit de la réputation par la publication de quelques ouvrages en italien, et par la traduction de plusieurs livres, du français en italien. Après avoir passé quelques années à Rome, ensuite à Bologne, il fut admis en 1689, dans la congrégation des bénédictins du mont Cassin. Freschot se dégoûta de l'état religieux, vers 1700, et se retira, vers 1704, à Utrecht, où il enseigna les belles-lettres et l'histoire; il vint pourtant finir ses jours dans l'abbaye de Luxeuil, le 20 octobre 1720. Freschot cultiva avec soin, pendant plusieurs années, la poésie latine; mais, de toutes les études auxquelles il se livra, l'histoire fut celle qui lui plut davantage. Ses ouvrages latins, effets des circonstances pour la plupart, sont entièrement oubliés; ses ouvrages italiens sont encore cités par les bibliographes; ses ouvrages français, presque tous anonymes, paraissent avoir été écrits pour subvenir aux besoins de l'auteur. Voici la liste de ces ouvrages : | *Melliflua Uranodia*, poème moral dédié au cardinal Barberin, Rome, 1676, in-4°; | *Series eorum quæ in aperitione et obseratione portæ sanctæ Basilicæ D. Pauli, a cardinali Barberino peracta sunt, anno jubilæi* 1675, *Romæ*, 1676, in-4°; | *Exarata Gentilitio D. Pauli gladio; ejusdem apostoli vitæ Synopsis, Romæ*, 1675, in-4°. Cet ouvrage est mêlé de prose et de vers. | *Giuoco geografico*, Venezia, 1679. L'auteur a eu pour but, dans cet ouvrage, d'exercer en même temps la mémoire et le jugement des enfants. | *I pregli della nobiltà veneta abbozati in uno giuoco d'arme di tutte le famiglie*, Venezia, 1682, in-12; | *Relation de Gênes*, Bologne, 1685, en italien. | *Idée générale du royaume de Hongrie*, Bologne, 1684, 1686, in-12, en italien; | *Succès de la foi en Angleterre*, Bologne, 1685, in-12, en italien; | *Ritratto dell' istoria d'Ungueria, e le cose occorsevi sotto il regno di Leopoldo, fino alla presa di Buda*, Bologne, 1686, in-4°. | *Mémoires historiques et géographiques sur la Dalmatie*, Bologne, 1687, in-12, en italien. | *Memorie istoriche della casa Arcioni, in Parma*, 1693, in-4°, ouvrage dicté par la reconnaissance; | *Origine, progrès et ruine du calvinisme en France*, Rome, 1693, in-4°, en italien. C'est sans doute une réimpression de l'ouvrage qu'il avait publié à Bologne, aussi en italien, sous ce titre : l'*Hérésie détruite en France*. | *Notizie istoriche della Polonia*, Milano, 1698, in-12; | *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, traduites en italien du français du sieur de Gaya, Venise, 1685, in-12; | *Description de la Louisiane*, traduite en italien du français du P. Henepin, récollet, Bologne, 1686, in-12; | *Viaggj del signor Spon, tradotti del francese*, Bologne, 1688, in-12; | *Vita di Carlo V, duca di Lorena*, Milano, 1692, in-12. C'est probablement la traduction de l'ouvrage français du

ministre de La Brune, qui avait paru l'année précédente à Amsterdam. | *Les Fastes de Louis-le-Grand*, traduits du français du P. du Londel, jésuite, ou d'après l'ouvrage latin de cet auteur, Bologne, 1700; | *Le Cœur en paix*, ou l'*Art de vivre en paix avec toute sorte de personnes*, essai moral, traduit du français, Bologne, 1700; C'est probablement la traduction du Traité de Nicolle, des *Moyens de conserver la paix avec tous les hommes*. | *Carmen Amœbœum, de pietatis et ingenii concordia*, Bononiæ, 1689, imprimé parmi les ouvrages des académiciens de Ravenne, qui prenaient le nom de "Buonaccordo". | *Panegyris in laudem cardinalis de Aguirre*, Bononiæ; | *Pro funere R. P. D. Angeli Mariæ Arcioni, abbatis religiosissimi*, Placentiæ, 1689; | *Supplementum ad Annales mundi, sive ad Chronicon universale Philippi Brietii, soc. Jesu, ab anno 1660 ad annum 1692 a Societatis Jesu sacerdote*, Venetiis, Hertz, 1692, in-12. Ce fut le libraire qui fit paraître ce livre sous le nom d'un jésuite, afin d'en avoir un prompt débit; | *Histoire anecdotique de la cour de Rome : la part qu'elle a eue dans l'affaire de la succession d'Espagne, la situation des autres cours d'Italie*, etc., Cologne (Amsterdam), 1704, in-8° de 288 pages; nouvelle édition, Cologne, 1706, in-12; | *Intrigues secrètes du duc de Savoie, avec une relation fidèle des mauvais traitements qu'en a reçus M. de Phelipeaux, ambassadeur de France, contre le droit des gens*, Venise (Bruxelles), 1705, petit in-12; | *Réponse au manifeste qui court sous le nom de Son Exc. Électorale de Bavière, ou Réflexions sur les raisons qui y sont déduites pour la justification de ses armes*, Pampelune, chez Jacques L'Enclume (Utrecht), 1705, in-12; | *Remarques historiques et critiques faites dans un voyage d'Italie en Hollande, en 1704, concernant les mœurs, intérêts et religion de La Carniole, Carinthie, Bavière, etc., avec une relation des différends qui partagent aujourd'hui les catholiques romains dans les Pays-Bas*, Cologne, Jasques-le-Sincère, 1705, 2 vol. petit in-8°. Freschot y relève avec force les railleries que Maximilien Misson s'est permises dans son "Voyage d'Italie", contre les usages de l'Église romaine. | *L'état du siége de Rome, dès le commencement du siècle passé jusqu'à présent*, avec une idée du gouvernement, des manières et des maximes politiques de la cour de Rome, Cologne, P. Marteau, 1707, 3 part. in-12. | L'auteur du "Journal de Verdun" attribue à l'auteur des *Mémoires sur la cour de Vienne*, des *Entretretiens sur les affaires du temps*, Cologne, J. Henri (Amsterdam) 1707, ouvrage périodique interrompu quelques mois après sa naissance, faute de souscripteurs. | *Nouvelle relation de la ville et république de Venise*, divisée en trois parties, Utrecht, Guillaume Van Poolsum, 1709, in-12 de 684 pages. La première partie contient l'histoire générale de Venise; la seconde traite du gouvernement et des mœurs de la nation; la troisième fait connaître toutes les familles patriciennes employées dans le gouvernement. | *État ancien et moderne des duchés de Florence, Modène, Mantoue et Parme*, Utrecht, Guillaume Broedelet, 1711, in-8° de

655 pages, sans la table des matières qui en a 15; | *Histoire abrégée de la ville et province d'Utrecht*, Utrecht, 1713, in-8°; | *Histoire amoureuse et badine du congrès et de la ville d'Utrecht*, en plusieurs lettres, écrites par le domestique d'un des plénipotentiaires, à un de ses amis. Liége, chez Jacob Le Doux, marchand libraire, sans date (Utrecht, 1715), petit in-12 de 292 pages, sans la Clef, qui en a onze, et qui est datée de Cologne, P. Marteau, 1714; | *Histoire du congrès et de la paix d'Utrecht, comme aussi de celle de Radstadt et de Bade*, Utrecht, Guill. Van Poolsum, 1716, in-8°. D. Calmet attribue encore à Casimir Freschot: | *Histoire des archevêques de Prague*; | *Traité touchant le couronnement de Jacques, roi d'Angleterre*; | *Panégyrique de Clément XI*. D. Calmet affirme aussi que D. Freschot, lorsqu'il mourut, travaillait à la Vie de Louis XIV, roi de France. Parmi les ouvrages que Freschot préparait, lorsqu'Armellini rédigea son article, plusieurs n'ont pas vu le jour; tels sont | un *Poème héroïque sur les victoires de l'empereur Léopold Ier*, et | une *Histoire de la fondation de l'empire d'Occident par les papes*.

* FRESCHOT (Augustin), historien de Bohème, a publié: | *Insulæ pragensis ornamenta, seu Vitæ episcoporum et archiepisc. Pragensium*, Nuremberg, 1716, in-fol.; | *Ducum et regum Bohemiæ coronæ seu vitæ*, ibid., 1177, in-fol.

*FRESCOBALDI (Jérôme), fameux organiste de Saint-Pierre de Rome, a mérité les éloges de ses compatriotes et des étrangers. Mellan, dans son voyage à Rome en 1617, grava son portrait. Frescobaldi avait alors trente-six ans. Il a laissé plusieurs *Livres de musique*, qu'il savait faire valoir par son jeu que ses confrères n'atteignaient pas.

* FRESEN (Jean-Philippe), théologien protestant, né en 1705 dans le Palatinat, mort en 1761, professeur à l'université de Giessen, a laissé un grand nombre d'écrits théologiques, parmi lesquels il suffira de citer: | *Pensées sur le Christ*, Zullichau, 1743, in-8°; | *Notice exacte sur la doctrine des hernhutes*, Francfort, 1745-1751, 4 parties in-18.

* FRESIA D'OGLIANTO (Maurice-Ignace), lieutenant-général, né à Saluces en 1746, mort en France au mois d'octobre 1826, entra à 20 ans au service de Sardaigne. Cornette dans le régiment du roi (dragons), il parvint au grade de colonel, qu'il obtint en 1793, d'abord dans le régiment de Chablais, puis dans ceux des chevau-légers du roi. Général en 1796, il passa l'année suivante sous les drapeaux français. Ce fut à sa belle réputation qu'il dut le commandement général des troupes piémontaises au service de France, qui rivalisèrent de courage avec nos soldats. Fresia fut fait prisonnier au bord de l'Adda; bientôt échangé, il reparut à la tête de ses troupes. Lorsque le Piémont fut réuni à la France, il fut chargé du commandement de la Haute-Loire, et ensuite de celui de l'Hérault. Il organisa en 1805 à Montpellier le corps piémontais que l'on appela "légion du Midi", fit les campagnes de 1805 et 1806 en Italie, celle de 1807 en Prusse, et obtint alors le grade de général de division, commanda la cavale-

rie piémontaise à la bataille de Friedland, et conduisit un corps de cavalerie en Espagne, d'où il revint par suite de la capitulation de Baylen, que fit le général Dupont. Après qu'il eut commandé pendant quelque temps la 18e division militaire, on l'envoya en mission à la cour de Toscane. Employé de nouveau, à son retour, à la grande armée, il commanda ensuite la 4e division militaire du royaume d'Italie, fut chargé provisoirement du gouvernement de Venise, et fit en 1813 la campagne de Saxe. Commandant militaire des provinces illyriennes, il pourvut à la défense de Laybach et de Trieste. Lorsque les événements le forcèrent de revenir en France, il reçut le commandement de la division de réserve que l'on organisait dans le Piémont. Au commencement de 1814, chargé de la défense de Gênes, il ne rendit cette ville au général Bentink qu'après avoir obtenu une honorable capitulation, et resta en France, où il obtint sa retraite en 1815.

* FRESNAIS (Joseph-Pierre), littérateur français, mort vers 1789, a publié plusieurs *Traductions* de l'allemand et de l'anglais. Les principales sont : | "la Sympathie des âmes", de Wieland, Amsterdam (Paris), 1768, in-12; | "Histoire d'Agathon", etc., du même, Paris, 1768, 4 vol. in-12; | "le Voyage sentimental" de Sterne, Londres (Paris), 1784, in-12, souvent réimprimé; | "la Vie et les Opinions de Tristam Shandy", du même, en société avec Bonnay, Paris, 1785, 4 vol. in-12.

FRESNAYE (Jean Vauquelain de La), [né en en 1534, à La Fresnaye en Normandie,] d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général et président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poète français qui ait fait des *Satires*. Celles de La Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie ni le piquant de celles de Régnier; et par conséquent sont moins lues par les Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme. On a encore de La Fresnaye : | un *Art poétique*, qu'on ne lit plus et qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux versifiés faiblement; | un poème intitulé : *Pour la monarchie de ce royaume contre la division*, ouvrage d'un zélé patriote. | Deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*, d'*Épitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même, in-8°, 1605, à Caen. Il était père de des Iveteaux, qui fut précepteur de Louis XIII, et qui fit aussi des vers. (*Voy.* ce nom.)

FRESNE (Abraham-Alexis Quinault du), naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Il était d'un caractère extrêmement hautain, comme Baron. Il disait modestement en parlant de lui : «On me croit heureux; erreur populaire; je préférerais à mon état celui d'un gentilhomme qui mangerait tranquillement douze mille livres de rente dans son vieux château.» Du Fresne était si glorieux qu'il parlait à peine à ses domestiques; et lorsqu'il était question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux : «Qu'on paie ce

malheureux. » Cet histrion est mort en 1767.

*FRESNEL (Augustin-Jean), membre de l'académie des sciences et de la société philomathique, ingénieur en chef au corps royal des ponts et chaussées, né à Broglie (Eure) le 10 mai 1788, mort à Ville-d'Avray, le 14 juillet 1827, entra à l'âge de 16 ans à l'École polytechnique, et choisit la partie des ponts et chaussées. En 1814 et 1815 il alla dans le Midi se réunir à l'armée royaliste. Ce fut à Niort que Fresnel fit ses premières observations sur les phénomènes nouveaux que lui présenta la diffraction de la lumière. Il en rendit compte dans un *Mémoire*, imprimé en 1815, à l'académie des sciences. Peu de temps après, cette société savante proposa pour sujet de prix l'"Examen général de tous les phénomènes de la diffraction" : Fresnel obtint le prix. Il était, depuis 1815, de retour à Paris où son administration l'avait fixé. Avec la "théorie des ondulations" Fresnel expliqua la "diffraction", l'"inflexion", la "polarisation", "la réfraction", "la double réfraction", etc., de telle manière que tous ces phénomènes, qui jusqu'alors avaient été considérés indépendamment les uns des autres, forment dans sa théorie un système entier. Ces découvertes furent présentées dans plusieurs *Mémoires* où les ressources de la géométrie et de l'analyse sont appliquées aux expériences les plus ingénieuses. Les recherches auxquelles il se livra plus tard avaient pour objet la "différence du pouvoir dispersif des divers milieux comparée à leur pouvoir réfringent". Ces travaux valurent à Fresnel son admission, en 1819, à la société philomathique, et en 1823 à l'académie des sciences. Décoré de la croix de la légion-d'honneur en 1824, admis à la société royale de Londres en 1825, il obtint en 1827 le prix fondé dans cette société par Rumford pour la plus belle découverte sur la chaleur et la lumière. Le gouvernement, informé des succès qu'il obtenait dans ses recherches sur la lumière, l'engagea à faire des essais sur les phares. Il trouva en 1819 le moyen de corriger presque entièrement l'aberration de sphéricité, et construisit, de concert avec M. Arago, des phares dont l'effet est beaucoup plus considérable que celui que l'on avait obtenu par les plus grands réflecteurs employés jusqu'alors. Des phares de ce genre sont placés depuis 1825 à l'entrée de la Gironde sur la tour de Cordouan, à Dunkerque et à la pointe de Grave. Ce système, employé pour l'éclairage des côtes de France, fut bientôt apprécié en Angleterre, en Hollande, en Danemarck, en Russie, en Toscane, etc. ; il valut à son auteur la médaille d'or donnée par la société d'encouragement, et le jury d'examen de l'exposition de 1823 demanda pour lui la croix de Saint-Michel. Fresnel était chargé en même temps par ses fonctions du cadastre du pavé de Paris. Nommé en 1821 examinateur de physique et de géométrie descriptive à l'École polytechnique, c'est à la suite d'un examen qu'il avait fait à cette école qu'il éprouva en 1824 des symptômes qui annonçaient un épuisement presque total : depuis cette époque, il traîna une vie languissante. On trouve plusieurs *Mémoires* et *Notes* de Fresnel dans les "Annales de physique et de

chimie", années 1816 à 1825, dans le "Bulletin de la société philomathique", 1822, 23 et 24, et dans les tomes v et vii des "Mémoires de l'académie des sciences". Son *Mémoire sur l'éclairage des phares* fut imprimé séparément en 1822. Fresnel laissa d'ailleurs plusieurs travaux inédits.

FRESNOY (Charles-Alfonse du), né à Paris en 1611, fils d'un apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parents, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitements que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à se tirer de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances; il étudiait Raphaël et l'antique, et à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins, pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées naquit son poème *De arte graphica*, "de l'Art de la peinture", production admirable pour les préceptes, mais dénuée d'ornements et de grâces, et très-inférieure, pour la pureté et l'élégance du style, au poème latin de l'abbé de Marsy sur le même sujet. Du Fresnoy prenait tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris, et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Il mourut en 1665, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *Poème* sur la peinture a été traduit en français par Roger de Piles, en 1789. Il en a paru une traduction libre en vers par Renou, avec des remarques. La meilleure édition de ce poème est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Leclerc, in-12. [On voit dans le musée de Paris deux tableaux de cet artiste, une *Sainte Marguerite*, et une *Nymphe avec des Naïades*.]

FRESNY (Charles Rivière du), né à Paris en 1648, passait pour petit-fils de Henri IV, [et de la paysanne d'Anet connue sous le nom de "belle Jardinière"]. Il ressemblait à ce roi, et joignait à un goût général pour les arts des talents particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisait des tableaux charmants. Il excellait surtout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. Du Fresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de 3000 livres, que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait: « Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais, Du Fresny et Bontems. » C'étaient ses deux valets-de-chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Du Fresny quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, 6 vol. in-12. Ils renferment:

| des *Pièces de théâtre*; | des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique; | plusieurs *Chansons*; | les *Amusements sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie; | des *Nouvelles historiques*, etc. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière. [Ses comédies les plus remarquables, et qui le placent au second rang parmi les poètes dramatiques sont : | *La Sérénade*; | *La Réconciliation normande*; | *L'Esprit de contradiction*; | *Le Double veuvage*; | *Le Mariage fait et rompu*; | *Le Chevalier joueur*. Le sujet de cette pièce lui fut enlevé par Regnard, qui prit l'avance sur lui, et le fit jouer en 1695, sous le titre du "Joueur", deux ans auparavant que du Fresny mît sur la scène son *Chevalier*, qui n'eut qu'un médiocre succès.]

*FRESSINET (Philibert), lieutenant-général, né en 1767, à Marcigny (Saône-et-Loire), mort à Paris le 9 août 1821, entra au service comme volontaire à 16 ans. En récompense de l'intrépidité qu'il avait déployée à Saint-Domingue, lors de la première insurrection des noirs, il était parvenu au grade d'adjudant-général, quand, après s'être distingué dans les campagnes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue commandée par le général Leclerc (1802). A sa persuasion, les principaux chefs des insurgés consentirent à poser les armes; aussi ne put-il voir sans la blâmer la conduite que tint le gouvernement à l'égard de Toussaint Louverture. La désapprobation qu'il manifesta lui valut une disgrâce de cinq années, au bout desquelles on le chargea d'un commandement dans l'armée d'Italie. Ayant rejoint, à la tête du corps qu'il commandait, le prince Eugène sur les frontières de la Pologne, après la catastrophe de Moscow, il signala son intrépidité pendant la campagne de 1813; pour reconnaître ses beaux faits d'armes, notamment à la mémorable bataille de Lutzen (2 mai), Buonaparte le créa tout à la fois général de division, baron, et officier de la légion-d'honneur. L'année suivante, pour la défense du Haut-Mincio, il soutint à la tête de 5,000 hommes et pendant 7 heures d'un combat acharné, le choc de 18,000 Autrichiens. Mis en non-activité à la restauration, Fressinet remplit plusieurs missions durant les cent-jours, et il rentrait à Paris à l'instant où y parvint la nouvelle du désastre de Waterloo. Il fut du nombre des généraux qui se prononcèrent le plus fortement pour la défense de la capitale contre l'invasion des alliés; on lui attribue même la rédaction de l'adresse qui fut présentée au nom de l'armée à la chambre des représentants. Forcé de quitter la France par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il obtint plus tard la permission d'y rentrer. Il est auteur d'une brochure intitulée : *Appel aux générations présentes et futures sur la convention de Paris faite le 3 juillet 1815 par un officier général, témoin des événements*, Genève (Paris), 1817, in-8°.

* FRÉTEAU DE SAINT-JUST (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, fut avec ses principaux confrères un des premiers auteurs de la révolu-

tion. Voué à la faction d'Orléans, il montra une opposition constante aux vues du ministère. Arrêté par suite de cette lutte, la disgrâce de Lamoignon et du cardinal de Brienne lui rendit bientôt la liberté. Envoyé aux états-généraux en 1789 par la noblesse de Melun, il passa ensuite à la chambre du tiers-état, où il se flattait de jouer un grand rôle; mais son empressement à se mêler de tout, à parler sur tout, lui attira de la part de Mirabeau le ridicule surnom de "Commère Fréteau". Le 8 octobre 1789, il demanda qu'on donnât à Louis XVI le titre de roi des Français; il se prononça ensuite pour l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé. Le 28 juin 1791, il fit rendre le décret qui interdisait à tout Français de sortir du royaume. Après la session, on le nomma juge au tribunal du deuxième arrondissement de Paris; mais les jacobins, qu'il avait cependant encensés, le firent arrêter comme "contre-révolutionnaire", et il périt sur l'échafaud le 14 juin 1794.

* **FRÉTEAU** (Jean-Marie-Nicolas), médecin et chirurgien, né à Meslai en 1765, d'un avocat au parlement de Rennes, vint, en en 1788, terminer ses études médicales à Paris, fut nommé chirurgien-major à l'armée des côtes de Brest, et obtint le même titre aux hôpitaux des volontaires de la Loire-Inférieure. Excepté l'opération césarienne, il exécuta avec succès toutes celles de la haute chirurgie, et fut un des premiers qui imaginèrent des moyens mécaniques propres à corriger les difformités corporelles. Il acquit, en outre, beaucoup de réputation comme accoucheur. Fréteau mourut le 9 avril 1823, âgé de cinquante-huit ans. On a de lui : | *Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards*, Paris, 1803; | *Essai sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, Paris, F. Louis, 1803; | *Considérations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, etc.*, Paris, Le Normant, 1813, in-8° de 300 pages; | *Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec application des principes à chaque maladie*, Paris, Gabon, 1816, in-8°. Cet ouvrage avait été couronné par la société de médecine de Paris, le 5 juillet 1814; | *Considérations sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, 1816. C'est la réponse à une critique de son ouvrage sur le même sujet. Il a donné en outre un grand nombre de *Mémoires* | sur l'*Heureux effet de l'allaitement artificiel*; | *Sur la ligature d'un polype utérin*; | *Sur une hémorrhagie très-sérieuse dont la cause a été long-temps inconnue*. | *Sur la doctrine des nécroses, et la nécrose du tibia*; | *Sur une intumescence de la langue, avec prolongement hors de la bouche*. | Divers *Articles* sur l'agriculture, le magnétisme, etc. Il paraît que Fréteau s'occupa aussi de politique libérale.

* **FREUX** (André DES), jésuite, né à Chartres au commencement du VIe siècle, mort en 1556, recteur du collége des Allemands à Rome, a traduit de l'espagnol les "Exercices spirituels" de St-Ignace, son maître et son ami. On a encore de lui deux opuscules en vers latin : | *De verborum et rerum*

copia; | *Summa latinæ syntaxeos*, Rome, 1556, Anvers, 1574, in-12; | *Assertiones theologicæ*, Rome, 1554, in-8°; | *Poemata*, Cologne, 1558, in-12, souvent réimprimé. Il est aussi éditeur d'un " Martial ", purgé de toutes les obscénités qui déparent cet auteur.

* FREUNDWEILER (Henri), peintre, né à Zurich en 1755, séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau chercha à se l'attacher, mais l'artiste, préférant son indépendance aux avantages qu'on lui offrait, revint en Suisse, où il cultiva surtout le genre historique. La plupart de ses *Tableaux* sont tirés de l'"histoire de sa nation". On loue la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris.

* FRÉVIER (Charles-Joseph), né à Rouen le 11 novembre 1689, entra fort jeune dans la société des jésuites, où il fut destiné à l'enseignement, et survécut peu à la suppression de son ordre. Il est connu par le différend littéraire qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux. Le P. Widenhoffer, jésuite allemand, passant par Malines, remarqua dans la bibliothèque des jésuites de cette ville un manuscrit de Bellarmin, qui contenait une dissertation sur la Vulgate; il en fit un précis; mais, trouvant ensuite plus à propos de faire imprimer le manuscrit lui-même, il en obtint une copie collationée du P. Holvoët, bibliothécaire du collége de Malines, et le publia sous ce titre : *Apographus ex manuscripto autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini e societate Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione vulgata, quo sensu a concilio tridentino definitum sit, ut ea pro authentica haberetur*. Le P. Berthier, en rendant compte de cet écrit dans son " Journal de Trévoux", établit que le sentiment de Bellarmin et même du cardinal Pallavicin était que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, avait voulu dire qu'elle était exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, et qu'elle seule devait être en usage dans les églises et les écoles, mais qu'il n'avait pas prétendu qu'il ne s'y trouvait pas de fautes. Le P. Frévier s'éleva contre cette opinion, qu'il trouvait dangereuse, dans un livre qu'il publia sous ce titre : *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec, qui nous restent; théologie de Bellarmin; son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux, article* 85, *juillet* 1750, Rome, 1753, in-12. Il y soutient que la Vulgate est le seul texte pur, que ni le texte hébreu ni le texte grec n'ont cet avantage, et que c'est ainsi qu'a voulu l'établir le concile de Trente. Quant à l'opinion de Bellarmin et du cardinal Pallavicin, il prouve, d'après des passages tirés de leurs écrits, que leur sentiment était le même que le sien, et que le manuscrit trouvé à Malines ne peut prouver le contraire, parce que c'est une pièce sans conséquence, un mémorial où Bellarmin, jeune encore, aurait recueilli le résultat de ses lectures, et qu'il aurait ensuite jeté comme un écrit indigne de lui. C'était moins pour combattre le P. Berthier que Frévier avait composé ce livre, que pour ne pas laisser croire que les Ecritures saintes

pouvaient être exposées à un soupçon de corruption.

FREY (Jean-Cécile), [né en Suisse vers l'an 1580,] professa avec éclat la philosophie au collége de Montaigu à Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses ouvrages latins de philosophie, qui forment une sorte d'encyclopédie, furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol.; le 1er en 1645, le 2e en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine. La liste des autres ouvrages que renferme cette collection se trouve dans le tome 39e des « Mémoires du P. Nicéron » et dans le « Dictionnaire de Moréri ».

FREY (Jean-Jacques), né à Lucerne, le 17 février 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son temps, vécut long-temps à Rome, et y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif et expressif. Le recueil de ses gravures forme deux gros vol. in-fol., [et s'élève à plus de cent planches, outre l'estampe appelée *in conspectu angelorum psallam tibi*, qui passe pour être son chef-d'œuvre.

*FREYTAG (Jean-Daniel, baron), maréchal de camp, officier de la légion-d'honneur, né à Strasbourg le 24 janvier 1765, mort à Paris le 23 avril 1832, après 35 années de service, fit toutes les campagnes de la république et de l'empire. Il commandait le 129e de ligne depuis 1811, et obtint, en 1816, sa retraite comme maréchal de camp. Cet officier général a publié des *Mémoires sur les guerres de l'empire*.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéri en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence : mais, les mathématiques ayant plus d'attraits pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles, au Pérou et au Chili, en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de Saint-Louis, et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, et enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut le [26 octobre 1773], à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages: | *Traité des feux d'artifice*, 1747, in-8°; | *Voyage de la mer du Sud*, 1716, in-4°, et 2 vol. in-12, 1717; | *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1796, 3 vol. in-4°. Il donna l'abrégé de ce livre sous le titre d'*Éléments de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI DE FOLIGNO (Frédéric), évêque de Foligno, sa patrie, avait été dominicain : il fut décoré de la pourpre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poème fort estimé des Italiens, intitulé : *Il quadriregno*, ou *les Quatre règnes de la vie de l'homme* : le 1er règne est celui de *Cupidon*, le 2e celui de *Satan*, le 3e celui des *Vices*, et le 4e celui de *Minerve* ou de la

Vertu. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., et cette édition est rare et recherchée. La dernière et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4°. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonais; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

*FRIEDEL (Adrien-Chrétien), né à Berlin le 31 mars 1753, mort en 1786, vint à Paris dès sa première jeunesse, et fut professeur en survivance des pages du roi. Il publia plusieurs comédies traduites de l'allemand, comme : | *La Piété filiale*, d'Engel, 1781; | *Le Page*, du même, 1781, etc. Il donna en outre le | *Nouveau Théâtre allemand*, ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, 1782-1785, 12 vol. in-8°. Bonneville a eu part à cette traduction. Le *Nouveau théâtre* contient vingt-huit pièces des meilleurs auteurs allemands. A la tête du premier volume, on trouve une histoire de leur théâtre.

* FRIEDEL (Louise-Béate-Augustine Utecht,) dame, née en 1758 à Colnow, en Poméranie, morte à Carcassonne en 1818, a publié : | *l'Art du confiseur*, Paris, 1802, souvent réimprimé; | *Mémoire d'une mère infortunée à ses filles*; la 14ᵉ édition, faite en 1819, 1 vol. in-12, est précédée d'une "Notice" sur l'auteur.

*FRIGERIO (Ambroise), religieux de St-Augustin, né à Bassano en 1537, mort à Ferrare en 1598 après avoir occupé les premiers emplois de son ordre, a laissé, entre autres ouvrages, | *Vita e miracoli di S. Nicolo da Tolentino*, Milan, 1603, in-4°, 3ᵉ édition.

* FRIMONT (Jean, baron de), général de cavalerie, issu d'une famille noble de Lorraine, mort à Vienne en Autriche, le 26 décembre 1831, servit en 1791 à l'armée de Condé, passa ensuite au service d'Autriche, et fit la plupart des campagnes contre les Français. En 1812, il commandait, sous Schwartzenberg, une partie des troupes autrichiennes que Napoléon traîna à sa suite en Russie; en 1813 et 1814, il commandait, au contraire, presque toute la cavalerie des alliés. Chef supérieur des forces militaires dans la haute Italie; en 1815, ce fut lui qui traça le plan de campagne contre Murat. Ce fut encore lui qui, en 1821, à la tête de 52,000 Autrichiens, étouffa la révolution napolitaine. En 1825, à la mort de Bubna, l'empereur lui confia le commandement général de la Lombardie. Ce prince venait de l'appeler à Vienne, pour l'élever à la présidence du conseil de la guerre, lorsque Frimont succomba aux attaques répétées d'une apoplexie. Ce général joignait à un esprit juste toutes les qualités de son état.

* FRISCH (Jean-Léonard), ministre protestant et philologue, né à Sulzbach le 19 mars 1666, mort à Berlin le 21 mars 1743, passa la moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. S'étant fixé à Berlin en 1700, il y enseigna la langue russe à Leibnitz, exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur, de-

vint recteur de la société prussienne en 1726, et fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances: | *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8°; | *Dictionnaire allemand-latin*, 1741, in-4°; | *Nouveau Dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipsick, 1712, très-souvent réimprimé en un et deux vol. in-8°; | *Programma de origine caracteris slavonici, vulgo dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4°; | *Continuationes historiæ linguæ slavonicæ*, 1727, 1729 et 1734, in-4°; | *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-1738, 13 cahiers in-4°, ouvrage estimé; | *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, in-fol., figures coloriées. Ce bel ouvrage a été continué par son fils Jos. Léopold.

* FRISCH (Joseph-Léopold), fils du précédent, ministre protestant, très-instruit dans les sciences naturelles et dans la philologie, né à Berlin, le 29 octobre 1714, mourut en 1787. On a de lui: | *Musæi hoffmaniani petrificata et lapides*, Halle, 1741, in-4°; | *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742; | *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogaw, 1775, in-4°; | *Des avantages et des inconvénients que présentent les quadrupèdes*, Bulaunz, 1776, in-8°; et autres ouvrages qui ont pour objet la minéralogie et la zoologie.

FRISCHE (Dom Jacques du), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Séez, en 1640, donna, en 1686 et 1690, avec dom Nicolas Le Nourri, une nouvelle *Édition* de saint Ambroise, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, qui se trouve à la tête des OEuvres de ce saint docteur; il y travailla avec dom Vaillant sur les « Mémoires de l'abbé Tillemont ». Dom Frische travaillait à une nouvelle *Édition* de saint Grégoire de Naziane, lorsqu'il mourut à Paris, en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux. [Pinson, avocat au parlement, a fait l'éloge de dom Frische dans une Lettre imprimée en 1694.]

FRISCHLIN (Nicodème), né à Balingen, dans le duché de Wittemberg, le 22 septembre 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où il avait été enfermé. Il avait beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*Élégies*, sept *Comédies*, deux *Tragédies*, etc. Sa comédie de *Rébecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il était partisan de Ramus: ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur Callimaque, Aristophane, Virgile, Perse, etc., qu'il a ou traduits ou éclaircis par des notes. Ses *OEuvres poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607. [On a encore de lui des ouvrages sur l'astronomie, sur les Hébreux, | et un *Dictionnaire grec-latin-allemand*.

FRISCHMUTH (Jean), philologue et orientaliste, né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur de langues à Iéna, où il mourut en 1687. On a de lui: | des *Explications* de plusieurs endroits difficiles de l'Ecritu-

re sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses; | plus de 60 *Dissertations*, in-4°, *philologiques et théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

*FRISI (L'abbé Paul), célèbre mathématicien et physicien d'Italie, né à Milan le 13 avril 1728, d'une famille originaire de Strasbourg, mort dans la même ville le 22 novembre 1784, entra à l'âge de 15 ans chez les clercs de Saint-Paul, dits barnabites. Il étudia avec succès les sciences philosophiques, qu'il enseigna à l'âge de 22 ans à Lodi, et ensuite dans plusieurs villes d'Italie, où ses talents lui acquirent bientôt une réputation brillante. Il voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre, fut accueilli partout de la manière la plus flatteuse, et se lia, dans le cours de ses voyages, avec d'Alembert, Condorcet, Keralio, La Condamine, etc. Un grand nombre de monarques l'honorèrent de leur protection, et lui firent de riches présents. Ces honneurs lui firent oublier quelquefois qu'il était religieux, et il eut à essuyer quelques réprimandes de la part de ses supérieurs, qui n'approuvaient pas trop sa vie mondaine et sa liaison avec d'Alembert et Condorcet. Fatigué de vivre sous la règle de son ordre, il avait obtenu du pape Pie VI, par la protection du cardinal Braschi, la permission de porter l'habit de prêtre séculier. L'abbé Frisi était membre de toutes les académies savantes de l'Europe; il avait été agrégé à celle de Paris en 1758. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue : | *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751; | *Nova electricitatis theoria*, Milan, 1755; | *De motu diurno terræ dissertatio, quæ a regia berolinensi scientiarum academia præmium, anno 1756, propositum obtinuit*; | *De gravitate universali libri tres*, Milan, 1768; | *Saggio*, etc., ou *Essai sur la philosophie morale*, Lucques, 1765; | *Dell' architettura statica e idraulica*, Milan, 1779; | *Traité des rivières et des torrents*, 1774, in-4°, traduit par Ferrey; | *Pauli Frisi operum*, ibid., de 1782 à 1785, 3 vol., etc. Il a écrit en outre plusieurs *Éloges*, parmi lesquels il n'a pas oublié celui de son ami d'Alembert, et un grand nombre de *Dissertations* critiques et savantes. Il y en a une où il cherche à prouver "la médiocrité des jésuites dans les sciences" : ce n'est certainement pas l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur.

* FRISINGHELLI (François-Joseph), prêtre, savant antiquaire au service du marquis de Maffei, né près de Roveredo, y mourut en 1758, âgé de 67 ans. On conserve dans les archives des "Agiati" de Roveredo quelques "Fragments" en prose de lui.

* FRISIUS (Jean), théologien, né au canton de Zurich en 1505, mort en 1565, a traduit de l'hébreu en allemand plusieurs livres de l'Ecriture. Il a publié un *Dictionnaire latin-allemand*.

* FRITZ (Samuel), jésuite, né en Bohême l'an 1653, passa 42 ans dans les missions du Pérou, devint supérieur de celle de Maranon, et mourut près de la Laguna en 1728. Il avait dressé une grande *Carte* du Maranon, grand fleuve des Amazones, dont La Condamine vit l'original dans les

archives du collége des jésuites de Quito, et d'après laquelle ce savant académicien publia la sienne en y marquant par des points les erreurs où le missionnaire était tombé. Cette même carte fut gravée sur une échelle beaucoup plus petite en 1707 à Quito, et parut pour la première fois en France 10 ans après, dans le tome 12 des "Lettres édifiantes", 1re édition. On la retrouvera dans la seconde au tome VIII, avec un abrégé des Mémoires de Fritz sur le fleuve dont elle décrit le cours.

† FRIZIERI ou FRIEDZERI, célèbre compositeur, né à Vérone le 6 janvier 1741, mort à Anvers en octobre 1825, à 85 ans, devint avengle à l'âge d'un an. Une intelligence précoce le dédommagea de la perte de sa vue : son adresse était si grande qu'à l'âge de 11 ans il fit une mandoline, et apprit seul à jouer de cet instrument. Il était parvenu aussi à jouer très-bien de la flûte, du cor, de l'orgue, du violon, etc. Dès l'âge de 24 ans, allant chercher des applaudissements dans plusieurs villes d'Italie, il s'arrêta d'abord à Novarre, où il produisit le plus grand effet à l'aide de sa mandoline et de son violon, puis séjourna à Strasbourg et à Paris. On admirait la précision de son exécution, la facilité avec laquelle il improvisait des accompagnements de sonates, et une mémoire qui lui permettait de retenir les plus longs morceaux de musique dès qu'il les avait entendus une fois. Il donna à Paris plusieurs opéras-comiques qui eurent du succès, et y établit une "société philharmonique" où l'on entendit ses deux filles exécuter de la manière la plus brillante les concerto de Viotti sur le violon. L'explosion de la "machine infernale" ayant détruit son établissement, il alla se fixer à Anvers. Frizieri avait publié à Paris | un *Œuvre de duo de violons ;* | une *Symphonie concertante pour deux violons ;* | deux *Recueils de six romances*, avec accompagnement de piano ; | une *Scène tirée de son opéra des Thermopyles* | et un *Livre de quatuor*.

FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître du collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : | une "Histoire des cardinaux français", sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol. ; ouvrage très-estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son "Anti-Frizonius" ; | une *Édition* de la Bible de Louvain, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, jésuite lorrain, mort au commencement de ce siècle, après avoir publié : [| la *Vie du cardinal Bellarmin*, Nanci, 1708, in-4° ; | la *Vie du vénérable Jean Berchmann*, in-8° ; | *Abrégé des Méditations du P. Louis Dupont*, Châlons, 1712. Cet abrégé est très-bien fait ; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12 ; | l'*Histoire d'Éléonore d'Autriche, mère du duc Léopold Ier, et épouse du duc Charles V*, Nanci, 1725, in-8° ; | la *Vie de la mère Elizabeth de Raufaing, institutrice des religieuses du refuge à Nanci*, Avignon, 1733, in-8° ; et plusieurs autres ouvrages.]

† FRIZON (Léonard), jésuite et

poëte latin, né à Périgueux en 1628, mort à Bordeaux en 1700, a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste dans Moréri, et dont les plus remarquables sont: | *de Nostrorum temporum rebus clarissimis poemata varia*, Poitiers, 1661, in-12; | *Opera poetica*, Paris, 1676; | *de poemate libri tres, ad usum familiarem et christianum accommodati*, Bordeaux, 1682, in-12.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les *ouvrages* de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposait de mettre au jour les Pères grecs, lorsqu'il mourut en 1527, d'une chute. — Son fils et son gendre soutinrent son nom avec honneur.

* FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoît, comte), administrateur, était notaire et prevôt, lorsqu'il fut en 1789 député par le tiers-état de Châtillon-sur-Seine aux états-généraux. Placé à côté de Mirabeau dans l'assemblée, il recueillait des notes pour cet orateur, devint son secrétaire à titre officieux, et fut son exécuteur testamentaire. Lorsqu'il eut pris connaissance de la succession de son ami, il vint dire à l'assemblée que Mirabeau était mort comme quelques-uns des grands hommes de la Grèce, et demanda que le trésor public se chargeât des frais de ses funérailles. De cette déclaration d'insolvabilité, il ne résulta qu'une chose, c'est que l'on sut positivement que les créanciers perdraient au moins 50 pour 100. En 1792, Frochot accepta une place de juge de paix, à Paris, et fut élu, en 1799 membre du corps-législatif. Nommé préfet de la Seine, il donna sa démission de représentant, pour se livrer aux devoirs de cette place, qu'il occupa 12 ans. C'est à lui que Paris est redevable de l'ordre établi dans toutes les parties de son administration municipale, de plusieurs monuments tels que le canal de l'Ourcq et un grand nombre de fontaines publiques, du nouveau mode d'inhumation, de la réorganisation de l'instruction primaire, etc. Tout Paris prit part à la disgrâce qu'il encourut en 1812, pour avoir montré une pusillanimité inexcusable, lors de la conspiration de Mallet. Exclu du conseil d'état, Frochot le fut en même temps de la préfecture, que l'on confia à M. de Chabrol. Louis XVIII donna à Frochot le titre de conseiller d'état honoraire, qu'il perdit pour avoir eu pendant les cent-jours, l'ingratitude d'accepter la préfecture des Bouches-du-Rhône. Retiré dès lors dans sa campagne près Chaumont, il mourut à l'âge de 68 ans, le 30 juillet 1828.

FROELICH (Guillaume), né à Zurich en Suisse [en 1492,] de parents pauvres, s'éleva par son seul mérite et par sa valeur. Il servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX, commanda, en qualité de colonel, plusieurs régiments suisses au service de ces princes, et mourut à Paris le 4 décembre 1562, après quarante ans de service. On lui éleva un

mausolée dans l'église des Grands-Cordeliers. Frœlich était zélé pour la religion catholique autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme et de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FROELICH (Erasme), [jésuite allemand et célèbre numismate,] né à Gratz en Stirie en 1700, mort le 7 juillet 1758, fit ses études à Vienne [en Autriche, et après les avoir achevées entra dans la compagnie de Jésus. Il enseigna les belles-lettres, l'histoire et les mathématiques, et fut nommé bibliothécaire du collége Thérésien, où il fut chargé de donner des leçons d'archéologie. Mais l'étude à laquelle il se livra avec le plus d'assiduité et de succès fut celle des médailles, et il y consacra sa vie : personne ne montra mieux que lui de quelle utilité elle était pour l'histoire. Il fixa la véritable époque d'où part l'ère des rois de Bohême; et par la description des médailles des rois de Palmyre il en donne l'histoire entière. Il a publié plus de dix-huit ouvrages, dont voici les principaux] : | *Utilitas rei nummariæ veteris, compendio proposita*, etc., Vienne, 1733, in-8°; | *Appendicula ad nummos augustorum et cæsarum ab urbibus græce loquentibus cusos*, etc.; | *Dissertatio de nummis, monetariorum veterum culpa vitiosis*, Vienne, 1736, in-8°; | *Quatuor tentamina in re nummaria veteri*, etc., 1737, in-4°; 2e édition, 1750, in-4°. [Sous ce nouveau titre les ouvrages précédents ont été reproduits avec des augmentations.] | *Animadversiones in quosdam nummos veteres urbium*, Vienne, 1738, in-8°; nouvelle édition Florence, 1751, in-8°; | *Appendiculæ duæ novæ, ad nummos Colonarium altera ad nummos augustorum et cæsarum, ab urbibus græce loquentibus percussos*, Vienne, 1744, in-8°; | *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati*, etc., Vienne, 1744, in-folio, figures.

*FROGER, prêtre, membre de la société royale d'agriculture de Tours, est auteur d'*Instructions de morale, d'agriculture et d'économie pour les habitants de la campagne*, 1769, in-8°. Ce livre contient aussi le *Mémoire* de l'auteur, couronné par l'académie de Metz, en 1761, *sur la fertilité des terres*.

*FROGER, député de la Sarthe à la convention, y vota la "mort" de Louis XVI. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il donna sa démission en février 1797.

FROIDMONT, ou FROMONT (Libert), "Fromondus", né à Hacourt, village du pays de Liége, en 1585, docteur, interprète royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de Saint-Pierre de cette ville en 1653. Descartes et Jansénius étaient ses amis; il publia l'"Augustinus" du dernier avec Henri Calénus, chanoine et ensuite archidiacre de Malines, et évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître. (*Voyez* CALÉNUS et JANSÉNIUS.) On a de Froidmont : | un *Commentaire* latin sur les Epîtres de saint Paul, 2 tomes in-fol., 1670 : c'est proprement un abrégé de celui d'Estius; | des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques et sur l'Apocalypse, peu utiles, et qui se ressentent des er-

reurs qu'il avait adoptées ; | *Vincentii lenis theriaca*, contre les pères Petau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui dans le même genre, avec des titres bizarres et ridicules, | *La Lampe de saint Augustin ;* | *Les Mouchettes de la lampe ;* | *Colloque en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise :* ces écrits sont en latin.

FROILA, **Ier de ce nom, roi d'Espagne, était fils d'Alfonse Ier, et commença à régner l'an 757. [Le royaume d'Espagne se bornait alors aux Asturies, Oviédo, Léon, le reste étant occupé par les Maures.] Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, et s'opposa aux courses des Maures. Depuis, il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins en Galice, et tua 54,000 de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan, meutre vengé bientôt après par Aurèle, son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.**

FROILA II, frère d'Ordogno roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfants de son frère n'étaient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avait fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfants d'un grand seigneur nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Espagnols. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner, auxquels ils donnèrent le nom de "Jueze", juges. Froila mourut de la lèpre en 924, ayant régné à peine un an.

FROISSARD, ou **Froissart** (Jean), naquit à Valenciennes en 1333. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer longtemps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier, vers 1402. Froissard était poète et historien; mais il est plus connu sous cette dernière qualité que sous la première. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois; la meilleure édition et une des moins communes est celle de Lyon, en 4 vol. in-fol., 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée; Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve dans un détail très-circonstancié, et même quelquefois jusqu'à la minutie, les événements les plus considérables arrivés de son temps en Europe. On prétend qu'il y a un manuscrit de sa *Chronique* à Breslau, plus fidèle que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs pièces de poésie, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mirent en vogue la ballade. [Avant de prendre les ordres, il avait été épris d'une demoiselle qui se maria; Froissard alors quitta la France, et se rendit en Angleterre, où il fut protégé par la reine Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III. A l'instar des chevaliers errants de ce temps-là, Frois-

sard parcourut beaucoup de pays, visita l'Écosse, suivit le prince Noir en Espagne, lors de l'expédition de ce dernier pour secourir Pierre-le-Cruel, passa en Italie avec le duc de Clarence, qui s'y rendit pour épouser la fille de Galéas Visconti, et parcourut la Savoie, où régnait Amédée VI. Dans la suite, Froissard devint clerc de Vénestas, duc de Brabant, qui était aussi poète; et, mêlant ses poésies avec celles de ce prince, il composa un ouvrage intitulé *Méliador*. Les écrits de Froissard sont un miroir fidèle des mœurs de cette époque éloignée. Parmi ses poésies, son *Horloge amoureuse* est le plus beau morceau; on y trouve des détails sur l'horlogerie au XIVe siècle. On a traduit en anglais en 1812, une partie de la *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne et de Bretagne.*]

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, et y fut souvent consulté sur la Coutume de Normandie, qu'il possédait très-bien. On a de lui quelques ouvrages de droit relatifs à la coutume de son pays: | *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4°; | *Mémoire sur la nature et la qualité des statuts*, 1729, 2 vol. in-4°; | *Mémoires sur le sénatus-consulte velleien*, 1722, in-4°; | *Mémoires sur la comté-pairie d'Eu*, in-4°.

*FROMAGE (Pierre), jésuite et missionnaire, né en 1678 à Laon, entra en 1693 au noviciat de son ordre à Nanci, y enseigna les humanités, et, se laissant entraîner à l'ardeur de son zèle, demanda à faire partie de la mission d'Égypte, puis de celle de Syrie, où il mourut en 1740. Le P. Fromage établit une imprimerie arabe au monastère dit Chovaïr dans la partie du Liban habitée par les druses, préfecture de Seyde, et y fit imprimer 34 ouvrages de piété qu'il avait traduits en arabe du latin et des différentes langues de l'Europe. On en peut voir la liste dans Moréri; nous citerons seulement: | *La Balance du temps et le Trébuchet de l'éternité de l'homme*, 1733, in-4°, traduit de l'espagnol du P. Eusèbe de Nieremberg; | le *Guide du prêtre*, 1760, in-4°, traduit de l'italien du P. Segneri; | le *Guide du chrétien*, 1738, in-4°, du même, etc.

* FROMAGE DES FEUGRES (Charles-Michel-François), né en 1770 à Viette près Lisieux, professeur de philosophie au collége de cette ville, puis élève aux écoles normale et d'Alfort, où il fut professeur de médecine et de chirurgie, devint vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale, et périt pendant la retraite de Moscou, à la fin de 1812. On lui doit: | *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, 1811, 4 vol. in-12; | *De la garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8°; | *Traité de l'engraissement des animaux domestiques*, 1805 et 1806, in-12; | *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, 1805, in-8°; | *Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile*, 1805, in-8°. Il a publié ces quatre derniers articles avec Chabert; | plusieurs *Articles* dans la continuation du "Cours

complet d'agriculture" de R-zier, et dans l'"Abrégé", en 6 volumes in-8°, publié sous le titre de "Cours complet d'Agriculture pratique", Paris, 1809.

* FROMAGEAU (Germain), Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de *Décisions de cas de conscience*, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-fol., Paris, 1723.

* FROMAGEOT (Jean-Baptiste), avocat et professeur en droit à Dijon, où il mourut en 1753, à la fleur de l'âge, se fit connaître dans sa province. Il s'était attaqué au président Bouhier, qui finit par déclarer qu'il ne voulait « pas perpétuer une querelle avec un pédant tel que Fromageot. » Il s'agissait 1° du "Traité de la dissolution du mariage pour impuissance" du président; 2° de son "Traité de la nature des dieux" de Cicéron. Fromageot prétendait nier la foi de Cicéron. Quelques années après, en 1759, il publia, avec Morin, autre avocat, les *Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints*, mais entendues comme on entend au Palais les lois de Justinien.—Un abbé Fromageot, qui est peut-être de sa famille, a publié, en 1775, les *Annales du règne de la reine de Hongrie*, et une *Histoire d'Allemagne*.

FROMAGET, mort à Paris en 1759, poète médiocre, donna quelques *Romans* et quelques *Opéras comiques* déjà presque oubliés.

* FROMENT (François-Marie), d'une famille qui se disait venue d'Italie, né à Nîmes, le 9 juillet 1756, mort le 22 septembre 1825, exerçait la profession d'avocat dans cette ville, à l'époque de la révolution. Il se fit remarquer dès l'origine, ainsi que son père et ses frères, par son opposition aux nouveaux principes, donna le signal de l'insurrection dans le midi de la France, et fut l'un des principaux instigateurs du rassemblement connu sous le nom de camp de Jalès. Froment courut de grands dangers à l'époque des premiers troubles de Nîmes, comme ayant été le principal moteur de la pétition présentée à l'Assemblée nationale par les catholiques de cette cité, pour que leur religion restât dominante. Le récit de ces événements se trouve dans son *Mémoire historique et politique, contenant la Relation du massacre des catholiques de Nîmes, en juin* 1790, *et des Réflexions sur les événements qui l'ont amené*. A la fin de la même année, Froment se rendit à Turin, où se trouvait alors le comte d'Artois. Sur les témoignages favorables des gentilshommes languedociens qui se trouvaient auprès du prince, il obtint des lettres de noblesse qui lui furent confirmées après la restauration, en 1814. A la même époque, il fut pareillement confirmé dans le titre de secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, qui lui avait été accordé en 1795; mais il resta sans fonctions, et ne put obtenir aucune des indemnités

qu'il réclamait pour les frais de missions importantes et périlleuses qu'il disait avoir remplies, par l'ordre et pour le compte des princes français, en Espagne, en Angleterre et même en France. Les refus du ministère jetèrent Froment au rang des mécontents; il consigna ses plaintes dans un opuscule intitulé : *Recueil de divers écrits relatifs à la Révolution* (Paris, 1816, in-8°). On a essayé de tirer parti de ces écrits pour peindre, sous de fâcheuses couleurs, certains épisodes de l'émigration.

FROMENTHAL (Gabriel BERTHON DE), juge-mage du Puy en Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, et ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de droit civil, canonique et français*, 1740, in-fol., sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis DE), évêque d'Aire, [naquit en 1632 à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine.] Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, et le carême en 1680, et toujours avec succès. Élève du P. Sénaut, de l'Oratoire, il mit comme lui dans ses sermons de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites.

« FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, correspondant de l'académie des sciences de Paris, et membre de presque toutes celles d'Italie, né à Crémone en 1703, mort en 1765, professa la philosophie à l'université de Pise. Mathématiques pures, physique animale et expérimentale, chimie, histoire naturelle, il fit faire à toutes les parties de la science quelques progrès. C'est lui qui découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui parut singulière alors, mais dont Albert Haller a prouvé depuis la vérité jusqu'à l'évidence. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : | *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8° ; | *Della fluidità de corpi, trattato*, Livourne, 1754; | *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758; | *de Ratione philosophandi, quâ instrum. mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. L'abbé Bianchi, professeur de morale à Crémone, a publié "l'Elogio storico del P. D. Giovan. Cland. Fromond, publ. profess. nell' università di Pisa", Crémone, 1781, in-4°. On y trouve la liste de tous les écrits de ce professeur.

FRONSPERG, [ou plutôt FRUNDSBERG] (Georges, comte DE), d'une maison illustre du Tyrol, naquit en Souabe à Minlda, près de Memmingen. C'était un homme d'une force et d'une valeur extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles-Quint en Italie avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportements allèrent jusqu'à la fureur contre l'Église romaine. Fronsperg était luthérien, et au fanatisme d'un hérétique il joignit la férocité d'un

soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichirait ceux qui le suivraient des dépouilles de Rome. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordon tissu d'or et de soie, qu'il portait en écharpe à la vue de tout le monde. Il disait à ceux qui lui en demandaient la raison, « que c'était pour traiter le pape comme les Ottomans traitaient leurs frères. » Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527; mais il n'alla pas jusqu'à Rome, car, pendant que les troupes étaient dans le Bolonais, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à Ferrare, sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU (Jean), chanoine régulier, génovéfain, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie et la théologie, s'attacha pendant quelque temps au parti des anti-constitutionnaires, et fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant abjuré l'esprit de parti, il revint à Paris, et fut fait curé de la paroisse de Sainte-Madeleine à Montargis, où il mourut dix jours après sa prise de possession, en 1662. On a de lui divers ouvrages : | *De diebus festivis gentilium, Hæbræorum, christianorum*, in-fol., dans le "Kalendarium romanum", Paris, 1652, in-8°; | *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16; | *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis, annotata in romanum kalendarium*, etc.; la meilleure édition est celle de Vérone, 1736, in-8°; | des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis, et non pas de Gerson ni de Gersen. (*Voyez* Amort); | une *Édition* des Œuvres d'Ives de Chartres, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques savantes et judicieuses, et d'une Vie de ce pieux docteur. Le P. Fronteau possédait neuf langues; ce fut lui qui composa la belle bibliothèque de Sainte-Geneviève. Sa piété était aussi solide qu'affectueuse, et ne lui permit pas de rester long-temps dans un parti qui n'en avait que les dehors, et qui dans le dedans nourrissait l'orgueil de la rebellion contre l'Église. [Le P. Lallemand, chancelier de Sainte-Geneviève, a publié *en latin* l'Éloge du père Fronteau, son prédécesseur, Paris, 1663, in-4°.]

FRONTIN (Sextus Julius Frontinus), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 70 de J.-C., et ensuite consul. Vespasien l'envoya, en 78, contre les Anglais, et il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires grecs et romains perfectionna beaucoup ses connaissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *Stratagèmes*, écrits, à ce qu'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire, Wesel, 1670, 2 vol. in-8°; séparément, Leyde, 1731, in-8°, et Paris, sans notes,

1763, in-12. Ils sont traduits en français avec Polien, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que celui d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avait encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aquéducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle et à Florence. Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites. On a encore de lui un petit livre *De coloniis*. Ses livres *De scientia militari*, qu'il avait dédiés à Trajan, sont perdus. [Frontin mourut l'an 859 de Rome, de J.-C. 106.]

* FRONTO (Marcus-Julius), consul, l'an 96 de J.-C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissaient dans la punition des délateurs : « Il est dangereux d'être gouverné par un prince sous qui tout est défendu (il voulait parler de Néron); et encore plus dangereux de l'être par un prince sous qui tout est permis. » Ces dernières paroles tombaient sur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avait été la source.

FRONTO (Marcus Cornelius), rhéteur latin, eut pour disciples L. Vérus et Marc-Aurèle. Ce dernier fit ériger une statue à son maître, et le nomma consul. L'éloquence de Fronto n'était pas fleurie, mais elle était noble et majestueuse, et respirait une certaine gravité austère : quelques-uns disent que pour cette partie il était l'émule de Cicéron. [Tous les ouvrages de cet orateur sont perdus, à l'exception de quelques mots cités par d'anciens grammairiens.]

* FRORIEP (Just-Frédéric), protestant et orientaliste, né en 1745 à Lubeck, mort à Wetzlar en 1800, était à peine âgé de 22 ans, lorsqu'en 1767 il se fit graduer en philosophie dans l'université de Leipsick. Reçu bachelier en théologie l'année suivante, il fut nommé prédicateur du temple dans la même université, et se fit une réputation dans cette carrière. Bientôt professeur extraordinaire de théologie, il échangea cette chaire contre celle de théologie à Augsbourg en 1771, et plus tard contre celle des langues orientales à l'université d'Erfurth. En 1792, il fut destitué, et se retira à Wetzlar, où il fut quelque temps prédicateur. Froriep publia un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie sacrée et la littérature orientale, dont on trouve la liste dans le « Dictionnaire » de Mensel. Ce sont : | *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Scripturæ specimen primum*, Leipsick, 1767, in-4°; | *Corani caput primum et secundi priores versus arabice et latine, cum animadversionibus historicis et philologicis*, 1768, in-8°; | *Arabische bibliotek*, Leipsick, in-8°; | *Dissertatio inauguralis de nova ratione conjungendi theologiam dogmaticam cum theologia morali*, Helmstadt, 1772, in-4°; | *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allemand, 1er vol. Lemgo, 1771-1773, 2e vol. ibid. 1774-1778. — Froriep (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précédent, aussi instruite et très-vertueuse, née à Rostock en 1762, morte à Gotha en 1784, a traduit

en allemand : | la *Nouvelle Clémentine*, ou *Lettres de Henriette de Berville* de Léonard Weimar, 1782, in-8°; | *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, Gotha, 1783, in-8°. Elle avait aussi composé *Amélie de Nordheim* ou *la Mort prématurée*, 1783, 2 vol. in-8°.

* FROSSARD, professeur de théologie protestante à Montauban, mort dans cette ville le 3 janvier 1830, à l'âge de 78 ans, était né à Nyon dans le canton de Vaud. D'abord pasteur à Lyon, la révolution l'éloigna des fonctions ecclésiastiques, qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut aussi professeur de morale et d'éloquence de la chaire. Frossard fut un des grands promoteurs de l'affranchissement des Nègres. On a de lui une *Traduction des sermons de Blois* et un livre de Wilberforce, intitulé le *Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

* FROTHAIRE, évêque de Toul, sous Louis-le-Débonnaire, dont il fut le premier architecte. Ses *Lettres*, au nombre de trente, renferment quelques détails intéressants.

* FROTTÉ (Le comte Louis DE), chef des royalistes de Normandie, servit dans l'infanterie avant la révolution, émigra en 1792, quitta l'Angleterre deux ans après, et passa en France pour faire insurger la Normandie où il avait des intelligences. En débarquant sur la côte de Saint-Malo avec plusieurs gentilshommes, il eut à soutenir un combat contre les républicains; mais il leur échappa, et parvint dans la basse Normandie. Il se rendit, le 1er avril 1795, aux conférences de La Mabilais en Bretagne, refusa de signer le traité négocié par Cormatin, et déclara qu'il n'y avait pour les royalistes de sécurité que dans les armes. Regagnant alors la Normandie, il organisa l'insurrection dans les cantons limitrophes du Calvados et de la Manche. En 1795, il fit une incursion dans le Maine, s'empara momentanément de Mayenne, et tâcha de combiner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne. La malheureuse issue de l'expédition de Quiberon arrêta ses projets. Ayant reçu des subsides du ministère anglais, il forma une compagnie de « gentilshommes de la couronne », essaya de s'emparer de Tinchebray, qui avait quelques fortifications, mais fut repoussé avec perte. Poursuivi par Hoche, qui avait soumis la Vendée, il se vit contraint de se rembarquer pour l'Angleterre, y resta jusqu'à la rupture des conférences de Rastadt, en 1799, débarqua alors en Normandie, se trouva bientôt à la tête de 10,000 hommes, délivra sa mère et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés, en exécution de la loi des otages. Après le 18 brumaire, presque tous les autres chefs royalistes capitulèrent. Accablé à son tour par des forces supérieures, il se détermina à écrire, le 28 janvier 1800, au général Guidal pour lui déclarer qu'il se soumettait à la république. Il se rendait à Alençon pour négocier son accommodement,

quand, au mépris de la foi jurée, il fut arrêté avec six de ses officiers, traduit devant une commission militaire formée à Verneuil, et condamné à être fusillé. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et attendit debout et avec calme le coup qui devait lui ôter la vie. Ce fut un des premiers crimes politiques de Buonaparte, qui avait, dit-on, donné des ordres secrets pour son arrestation et sa condamnation.

FROUMENTEAU (Nicolas), [nom sous lequel s'est caché un] écrivain du XVIe siècle, qu'on n'est pas encore parvenu à découvrir. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances sous le malhenreux règne de Henri III sont encore recherchés, malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des finances de France*, in-8°, 1581; le second, *Cabinet du roi de France*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

* FROVA (Joseph), chanoine régulier de Saint-André de Verceil, historiographe de sa congrégation au XVIIIe siècle, prit part à la longue querelle sur le véritable auteur de l'«Imitation de J.-C.», et se rangea parmi ceux qui, niant jusqu'à l'existence de l'abbé Gersen, attribuait cet ouvrage à Thomas à Kempis. Outre plusieurs *Lettres* à ce sujet, on a de Joseph Frova : | une dissertation *De sacris imaginibus*, Venise, 1750, in-12; | *Vita et gesta Gualæ Bicchieri cardinalis collecta a Philadelpho Libyco*, Milan, 1767, in-8°.

FRUCTUEUX (Saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX (Saint), archevêque de Brague au VIIe siècle, se retira dans une solitude, et y bâtit un monastère qu'il nomma «Complutum», parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin et Pasteur, martyrs de Complute (aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille). Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume; et en 650, le 10e concile de Tolède le plaça sur le siége archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles dont il est l'auteur. La première est dite de «Complute», parce qu'elle était particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée «Règle commune», s'observait dans les autres communautés d'hommes et de femmes dont il était fondateur. Sa «Vie», écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon et Bulteau.

FRUELA, ou FROILA, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du IXe siècle, était fils du roi Véremond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur la tête d'Alfonse III, son neveu, qui avait succédé à Ordogno, et qui par ses belles qualités était digne de régner : il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendait pas jusqu'à soupçonner de

trahison ceux qui lui étaient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venait se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gênes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers somasques, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta ensuite de son état, sollicita et obtint du pape, sur la recommandation du cardinal Bentivoglio, la permission de quitter son ordre. Il était prêtre, et vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant don Philippe l'honorait de son estime. Il y mourut en 1768. La *Collection* de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme en 1777, en 9 vol. in-8°. [Frugoni excella dans les "Sdruccioli", ou vers sans rimes de onze syllabes. Une de ses meilleures *Odes* est celle où il célèbre *la prise d'Orange*, par le duc de Montemar.]

FRUMENCE (Saint), apôtre de l'Éthiopie, était Tyrien. Étant allé dans l'Éthiopie avec Édesse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement au roi, par leur sagesse et leur science, qu'il en fit ses favoris; il fit Édesse son échanson, et Frumence son trésorier. Celui-ci se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Éthiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tombèrent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le XVI[e] siècle, leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas : ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

* FRUSIUS (André), de Chartres, jésuite, mort à Rome en 1556, a traduit de l'espagnol en latin | les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola; | *l'Écho*, | et quelques *Épigrammes*, Anvers, 1582, in-8°; Cologne, 1641, in-12.

FRUTER, ou plutôt FRUITIERS (Luc) : "Fruterius", critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans; il était ami de Muret et de plusieurs autres savants. On a de lui quelques ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits, en latin, et qui promettaient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avait le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

* FUALDÈS, procureur du roi à Rhodez, né vers 1761, au Mur-de-Barrey, fut reçu avant la révolution avocat au parlement de Toulouse, et assassiné, le 19 mars 1817, à Rhodez, dans la maison du manouvrier Bancal. La police ayant découvert les auteurs du meurtre, le procès fut instruit devant la cour d'assises de l'Aveyron. Les dépositions d'une dame nommée Manson,

forment un singulier épisode dans ce drame épouvantable. Les détails se trouvent exposés dans l'ouvrage intitulé : *Histoire et procès complet des assassins de M. Fualdès, parle sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8°, 3e édition.

* FUCHS (Jean-Christophe), physicien et littérateur, né le 1er mars 1726 à Gross-Germersleben, dans le duché de Magdebourg, mort en septembre 1795, était gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse. Amateur éclairé des sciences physiques et naturelles, il composa quelques *Mémoires* qui ont été insérés dans les recueils de l'« Académie des Scrutateurs de la nature », de Berlin, dont il était membre. Nous citerons : | *Mémoires sur l'histoire des fossiles et des pétrifications;* | *Mémoire sur un os maxillaire et une défense d'éléphant trouvés près de Postdam en* 1768; | *Mémoires sur les paratonnerres*. D'autres *Dissertations* du même savant ont été insérées dans d'autres recueils académiques. Fuchs laissa aussi quelques *Opuscules* inédits. Tous ses ouvrages sont écrits en allemand.

* FUCHS (Théophile), poète, né en 1720 à Leppersdorff dans la Haute-Saxe, d'un pauvre paysan, mort à Messein vers 1810, n'eut d'autre instruction que celle que lui donna le maître d'école de son village. Ayant obtenu de ses parents la permission de se rendre à 18 ans à l'université de Leipsick, il reçut de son frère, en partant, la somme de 7 florins et demi qui était le montant de sa part dans la succession à venir de sa famille. Avec cette somme, il se met en route, et, chemin faisant, compose un poème en vers alexandrins, dans lequel il faisait contraster d'une manière originale, sa misère actuelle et ses brillantes espérances de fortune. Ce poème fut lu avec plaisir par le poète Hagedorn, qui fit en sa faveur une collecte de 700 écus : ce qui lui suffit pour suivre le cours pendant 5 ans. Les ressources que lui fournirent ses protecteurs lui permirent de terminer ses études. Il s'attacha à la théologie, sans négliger la poésie à laquelle il était redevable de sa position actuelle, vint à Dresde en 1751, fut nommé diacre dans un bourg près de Meissen, où il se maria en 1752. Pendant la guerre de sept ans son domicile fut pillé ; mais la poésie ranima son courage. Nommé en 1769 prédicateur à Taubenheim près Friedberg, il occupa cette place jusqu'en 1787, prit sa retraite, et vint se fixer à Meissen. Les *Poésies* de Fuchs, presque toutes dans le genre lyrique, n'ont pas l'élégance qu'on pourrait désirer. Il avait cependant cherché à marcher sur les traces de Hagedorn, restaurateur du bon goût en Allemagne. Ses *Poésies* ont été pour la plupart insérées dans le « Recueil » de Christophe-Henri Schmid, et dans les « Anthologies lyriques » de Ramler et Mathisson : il publia lui-même les *Poésies d'un fils de Paysan*, Dresde, 1752, in-8° ; nouvelle édit. augmentée, ibid. 1771, in-8°, et *Ma Vie jusqu'à l'âge de 77 ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des pauvres*, 1796, in-8°.

* FUCHS (Georges-Frédéric), musicien, né à Mayence, le 3 décembre 1752, mort à Paris, âgé de 69 ans, le 9 octobre 1821, se disait élève de Haydn. Il a com-

posé un grand nombre de *Symphonies*, de *Quatuor* et divers morceaux d'harmonie remarquables, entre autres, la *Bataille de Marengo*, et un grand nombre de *Marches* militaires que l'on exécute encore journellement. Il avait été nommé membre du conservatoire de musique, dès la création de cet établissement.

* FUENTÈS (Le comte DE), général espagnol, né à Valladolid le 18 septembre 1560, servit avec distinction sous le règne de Philippe III et sous celui de Philippe IV. En 1643 il commandait, quoique octogénaire, cette célèbre infanterie espagnole regardée comme invincible jusqu'au moment où Condé en triompha à la bataille de Rocroi. Fuentès, quoique tourmenté de la goutte, se fit porter sur le champ de bataille, où il mourut percé de coups le 19 mars 1643. Condé, en apprenant sa mort, s'écria qu'il aurait voulu mourir comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

* FUESI (Pie), dominicain, né en 1703 à Comaron en Hongrie, mort à Waitzen en 1769, de parents qui professaient la religion protestante, se fit catholique, et entra chez les dominicains. C'était un religieux instruit, et qui cultivait la poésie avec succès. Il laissa les ouvrages suivants : | *Otia poetica*, Vienne en Autriche, 1744; | *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardt, in breve compendium collectum*, ib. 1745; | *Fasciculus biblicus, seu Selecta Scripturæ Sacræ effata metrice pronuntiata*, Bude, 1746; | *Vie de saint Vincent Ferrier*, en hongrois, OEdenbourg, 1749; | *Catonis moralia disticha, ad hungaricos versus, magna elegantia redacta*, imprimés plusieurs fois, et la dernière fois à Bude.

* FUESSLI (Mathieu), peintre, né à Zurich en 1598, mort en 1664, se distingua dans la représentation des scènes effrayantes; telles que batailles, combat naval, incendies et pillages.

* FUESSLI (Jean-Melchior), graveur, né à Zurich en 1677, mort en 1736, a exécuté plusieurs planches, parmi lesquelles on cite la *Cérémonie des serments*, qui représente l'alliance jadis stipulée entre la république de Venise et les cantons de Zurich et de Berne. Fuessli a aussi laissé un ouvrage estimé, qui a pour titre : *Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, de 1755 à 1780, 4 vol., avec un *Supplément* et portraits.—Son fils aîné, Jean-Rodolphe, se fit un nom dans la gravure et dans la peinture, et mourut en 1806.

FUESSLI (Jean-Conrad), né en 1704 à Wetzlar, où son père, originaire de Zurich, fut pasteur, fut ministre à Veltheim en 1744, et mourut en 1775. On a de lui : | *Thesaurus scriptorum historiæ helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse; | un *Abrégé de l'histoire de la Suisse*, à la suite de « Helvetiorum respublica », de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la religion catholique perce partout où il a trouvé occasion de le montrer.

* FUESSLI ou FUSELI (Henri), peintre et professeur de dessin à l'académie de Londres, né à Zurich, en 1742 d'une famille qui avait fourni plusieurs hommes célèbres dans la carrière des beaux-arts, mort le 26 avril 1825, à Pultney-Hill, fit ses études dans sa patrie, se rendit ensuite à Berlin,

où il suivit les leçons des grands maîtres de l'école allemande, et après s'y être pénétré de la lecture de Kleist, de Wieland, de Klopstock, il s'attacha à Lavater avec lequel il voyagea, en 1761, dans une partie de l'Allemagne. Il alla ensuite en Angleterre, où il se lia avec Reinolds, qu'on appelle le « Corrége de la Grande-Bretagne ». De là il passa en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et des autres grands-maîtres, vint se fixer en Angleterre en 1778; ses *Tableaux* furent accueillis avec tant de faveur qu'on les plaça après le fameux West. Son *OEuvre*, précédé d'une « Notice historique », a paru à Zurich en 1806, 4 vol. in-fol. Parmi ses *Tableaux*, on remarque : | *lady Macbeth*; | quelques *Scènes de l'Espiègle* ; | le *Spectre de Dion*, d'après Plutarque ; | une *Suite de sujets tirés de Milton* ; | *Hercule combattant les chevaux de Diomède*. Fuessli fit aussi des ouvrages sur la peinture.

FUET (Louis), avocat au parlement de Paris, [né à Orléans en 1681], mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matières bénéficiales*, 1723, in-4°. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, in-fol., 1771, après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER (Ulric), né en 1528,] à Augsbourg, d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584. Il légua sa bibliothèque, qui était très-belle, à l'électeur palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la religion catholique. Il arriva même, contre son intention, qu'il rendit grand service à cette religion, en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, et engageant ses parents à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique collége de Saint-Sauveur à Augsbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'Église catholique en Allemagne. Les jésuites l'occupaient encore après leur suppression, en 1791, et il en sorti une multitude d'ouvrages contre les erreurs et les faux docteurs du temps. On peut voir sur ce sujet : *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem. A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*, Augsbourg, 1786, 1 vol. in 8°.

* FUHRMANN (Matthias), religieux de l'ordre de Saint-Paul ermite, en Autriche, et définiteur général de sa congrégation, mort à Vienne en 1773, s'appliqua à l'histoire, et se distingua par son érudition. On a de lui plusieurs ouvrages qui attestent qu'il n'était pas moins savant que laborieux. Il a donné en allemand : | *L'Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734-1737, quatre parties in-4°; | *Vienne ancienne et moderne*, deux parties, 1738, in-8°; | *Vie et miracles de saint Séverin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche, et abbé de Heiligenstatdt, près Vienne*, ibid, 1746, in-8°; | *Histoire générale, ecclésiastique et civile des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 37 de Jésus-Christ*, ibid., 1769, in-4°, avec 13 planches;

Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta, 1re partie, Rome, 1743; 2e partie, Vienne, 1747, in-4°, figures; ouvrage où brille une grande érudition; | *Dux viæ angelicus ad urbem Romam*, ibid, 1749; in-8°. Il a été traduit en allemand.

FULBERT, 54e évêque de Chartres en 1007, chancelier de France, suivant quelques-uns, avait été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, et fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029, regardé comme le prélat de son temps qui connaissait le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisait observer avec le plus d'exactitude. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses *Épîtres* combien il était considéré de tous les princes de son temps. Elles sont d'ailleurs bien écrites, et surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *Sermons*, des *Hymnes*, des *Proses*; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses OEuvres.

FULGENCE (Sanctus Fabius Claudius Gordiamus Fulgentius), né à Lepté dans la Bizacène, province d'Afrique, [en 467 selon les uns, et selon d'autres en 463,] de parents nobles, quitta le monde, où il aurait pu briller par ses talents, pour s'enfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté en 494, et fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique, en 508. Son zèle contre l'arianisme déplut à Trasamond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil, il avait composé plusieurs ouvrages. Le P. Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4°; car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son traité *de la Prédestination et de la Grâce*, en 3 livres. Il y défend avec zèle la doctrine de saint Augustin; il connaissait bien l'Écriture sainte, et il s'en sert à propos; mais il est peut-être quelquefois un peu diffus. Il mourut en en 533, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS - PLANCIADES (Fabius), est auteur des trois *Livres de mythologie*, publiés à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°; avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus et Albricius, par Muncker, *sous le titre de Mythographi latini*. Il était, dit-on, évêque de Carthage dans le VIe siècle. Nous avons de lui aussi un traité curieux: *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE ou FRÉGOSE (Raphaël), enseigna, vers l'an 1438, le droit, avec réputation, à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FRÉGOSE (Baptiste), qui fut doge de Venise, sa patrie, en 1478. (*Voy.* FRÉGOSE Baptiste.)

* FULIGATTI (Jules), jésuite de Césène dans la Romagne, fit imprimer à Ferrare en 1617, un ouvrage intitulé: *Degli oriuoli a*

sole. Muzzio Oddi d'Urbin, architecte de Lorette, qui avait publié un "Traité" sur ce sujet, à Milan, en 1614, in-4°, et à Venise en 1638, prétendit qu'une partie de son ouvrage avait été copiée par Fuligatti. — *FULIGATTI (Jacques), autre jésuite italien, né en 1595, à Rome, mort dans la même ville en 1653, est auteur des ouvrages suivans : *Vita di Roberto Bellarmino, cardinale*, Rome, 1624, in-4°, traduit en latin par Sylvestre Petra Sancta, Liége, 1626, in-4°, et en français par Pierre Morin, Paris, 1625, in-8° ; | *Compendio della vita di San Francesco Xaverio*, Rome, 1637, in-8° ; | *Vita di Bernardo Reatino*, Viterbe, 1744, in-8° ; | *Vita di P. Canisio*, Rome, 1649, in-8° ; | et une *Vie de sainte Élizabeth, reine de Portugal*, en latin.

*FULLEBORN (Georges-Gustave), professeur, né à Glogau, le 2 mars 1769, mort le 18 février 1803, commença ses études sous son père, conseiller du bailliage de Glogau, et alla les terminer à l'université de Halle, où il publia bientôt une *Dissertation* latine sur le livre de Xénophon : *Zénon à Gorgias*, ordinairement attribué à Aristote. De retour à Glogau en 1789, il y prêcha dans l'église luthérienne, et fut nommé troisième diacre. Appelé à Breslau pour y enseigner les langues hébraïque, grecque et latine, en remplacement du célèbre professeur Gedicke, dans l'établissement appelé "Élizabethanum", il mourut à la fleur de l'âge, laissant un grand nombre d'ouvrages : | une édition des "Satires de Perse", avec une *Traduction* et des *Notes* en allemand, 1794; | *Théorie abrégée du style latin*, en allemand, Breslau, 1783, in-8° ; | *Contes populaires* dans la même langue, 1791-93 ; | *Mélanges* intitulés *Feuilles diverses, d'Edelwade Justus*, 1795 ; | "Fragmens de Parménide", avec une *Traduction* et des *Notes* en allemand, Zullichau, 1795, in-8°. | *Georgii Gemitschi, S. Plethonis et Mich. apostoli orationes duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur nunc primum e MSS. editi*, Leipsick, 1793, in-8°. | *Encyclopedia philologica*, Breslau, 2ᵉ édit. 1803, 1 vol. in-8° ; | une *Édition* des "Œuvres posthumes" du célèbre Lessing, Berlin, 1795, in-8° ; | *Sur le dialecte silésien*, morceau inséré dans le "Journal de Silésie" ; | *Fragmens pour servir à l'histoire de la philosophie*, en 12 parties, Zullichau et Freystadt, 1791, 3 vol. in-8° ; | *Notes et dissertations*, jointes à la *Traduction* de la Politique d'Aristote, publiées par Garve, Breslau, 1799-1800, in-8° ; | un ouvrage périodique en allemand, sous le titre de *Conteur de Glogau*, depuis le 4ᵉ cahier jusqu'à sa mort.

FULLER (Nicolas), [né en 1557,] à Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1622. On a de lui : | *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4° ; | un *Appendix* à cet ouvrage, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédait très-bien les langues orientales.

FULLER (Thomas), historien anglais, né en 1608, fut ministre en différents endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Lon-

dres. Le zèle qu'il montra pour Charles Ier l'exposa à des persécutions de la part de l'usurpateur Cromwell, qui le dépouilla de ses emplois ; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 13 août 1661. On lui doit : | *Description de la Palestine et des régions adjacentes, et des choses mémorables y arrivées sous l'ancien et le nouveau Testament*, Londres, 1662, in-fol., en anglais. Il s'y montre habile critique. | *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis J.-C. jusqu'en* 1648, Londres, 1655, in-fol. Elle n'est pas exempte de préjugés, surtout quant aux derniers temps. | *Histoire des Croisades*, Cambridge, 1651, in-fol. ; | *Vies des hommes illustres d'Angleterre*, 1662, in-fol.; [c'est de tous les ouvrages de Fuller le moins soigné ;] | *De la vie des théologiens modernes*, 1651, in-4° ; | des *Sermons* et des *Livres de controverse*. Tout ce qu'il a écrit est en anglais.

* FULLO (Pierre), évêque d'Antioche au ve siècle, embrassa l'hérésie des eutychiens, et y ajouta ses propres idées sur les trois personnes de la Trinité, qu'il prétendait avoir souffert toutes trois sur la croix. Cet hérésiarque usurpa le siége d'Antioche sur Martyrius, et fut ensuite déposé; mais l'empereur Zénon le rétablit.

FULRADE, abbé de Saint-Denis, en France, archi-chapelain du roi Pépin, mourut en 784, et se distingua par sa piété, par ses talents et sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes et des papes. Étienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de Saint-Denis, où logea ce pontife, lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pépin contre Astolfe. (*Voyez* ÉTIENNE II.)

* FULTON (Robert), mécanicien, membre de la société philosophique de Philadelphie et de la société militaire des États-Unis, né vers 1767 dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie, mort le 24 février 1815, abandonna la profession de joaillier pour se livrer à la peinture, suivit à Londres les leçons de West, peintre d'histoire, et exerçait son art dans le comté de Devon, lorsqu'il fit la connaissance du mécanicien Rumsey. Par suite de cette liaison, il se livrait à l'étude de la mécanique, lorsqu'un Americain, Joël Barlow, l'attira en France pour travailler à un panorama. Il retourna aux États-Unis, où il publia successivement la découverte d'un *Moulin pour scier et polir le marbre;* | un *Système de canaux de navigation;* | une *Machine à faire des cordes ;* | l'invention d'un *Bateau pour naviguer sous l'eau ;* | "le Torpedo", ou moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis; et enfin le "Steam-boat", ou *Bateau à vapeur*, découverte dont le marquis de Jouffroy est l'auteur. Il conçut depuis, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de *Frégate* qu'on peut manœuvrer au moyen de cette machine. Le congrès venait de lui accorder 5000 dollars, pour le mettre à même de continuer ses expériences du "torpedo", lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences. Plusieurs de ses découvertes ont été décrites en français dans les "An-

nales des arts et manufactures", et dans le "Bulletin de la Societé d'Encouragement". Son système des canaux a été traduit par Recicourt sous ce titre : "Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation", etc., Paris, 1799, in-8°, fig. La "Vie" de Fulton a été écrite par Cadwaller D. Colden, New-Yorck, 1819, in-8°.

FULVIE, dame romaine, de la famille Fulvia, qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, et enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle était aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avait quittée pour Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront ; mais, n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius Antoine, frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur à Sicyone, l'an de Rome 712, 40 ans avant J.-C. [Fulvie était bellemère d'Octave. La guerre qu'elle lui fit fut appelée "la guerre de Pérouse". Lucius Antoine étant entré victorieux dans Rome, mais n'ayant pu s'y maintenir, alla s'enfermer dans Pérouse, où Octave l'assiégea, et prit la ville par famine.]

FULVIUS NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J.-C., avec Æmilius Paulus. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Régulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois, qui assiégeaient Clupea, et, après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage avec près de 200 navires. — Marcus FULVIUS Nobilior, petit-fils du consul, fut envoyé en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Étoliens à demander la paix. — Il y eut, du temps d'Auguste, un sénateur nommé FULVIUS, qui, ayant eu la faiblesse de dire à sa femme un secret important que l'empereur lui avait confié, et qui fut divulgué sur-le-champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS, ou FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva, et lui donna son canonicat : il en employa les revenus à amasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompeius, etc., et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : | *De familiis Romanorum,* 1663, in-fol.; | *De triclinio Romanorum*, 1689, in-12, où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclairer cette matière.

* FULVY (Philippe - Louis

Orry, marquis de), né en 1736, à l'île de France ou à Versailles, du conseiller d'état Jean-Henri-Louis Orry, qui fut intendant des finances et qui établit à Vincennes la belle manufacture de porcelaine, transférée à Sèvres, se retira au commencement de la révolution en Angleterre, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 18 janvier 1823. Avant 1789, il avait inséré des *Morceaux de Poésies*, dans le "Mercure", l' "Almanach des Muses", les "Étrennes d'Apollon". Il laissa un *Recueil de 133 fables*, Madrid, 1798, dont il existe à la bibliothèque royale un exemplaire, peut-être le seul qui soit en France. On a prétendu sans fondement que le nom de Fulvy n'était qu'un faux nom dont s'était servi Louis XVIII pour publier ses divers ouvrages de poésie.

* FUMAGALLI (Le père Ange), né à Milan en 1728, mort le 12 mars 1804, membre de l'institut des sciences du royaume d'Italie, entra à l'âge de quinze ans dans l'ordre de Cîteaux, où il étudia les langues orientales et la théologie. Il s'occupa beaucoup de l'histoire de la Lombardie, et les archives de l'antique abbaye de Saint-Ambroise, son couvent, lui fournirent d'amples renseignements sur cette matière. Il ne cultiva pas avec moins de soin l'étude de la diplomatie. Quelques ouvrages qu'il avait déjà publiés lui ayant mérité les suffrages du public et l'estime de ses supérieurs, ils l'envoyèrent à Rome professer la théologie et la diplomatie. On le rappela à Milan en 1773, où après avoir été nommé lecteur de son monastère, il y fut élu abbé. Ce monastère, outre les droits de souveraineté qu'il avait sur plusieurs fiefs de la Lombardie, en avait encore sur une papeterie et une imprimerie indépendantes de toute autre autorité. Ces deux établissements furent très-utiles au père Fumagalli, pour la publication de ses ouvrages, tous écrits en italien. On a de lui : | *Sur l'Origine de l'idolâtrie* (dans le recueil milanais), 1757; | *Sur un Code grec de la liturgie ambroisienne*, 1759; | *Les Vicissitudes de Milan, pendant la guerre de Frédéric* Ier (Barbe-Rousse), 1778, 1 vol. in-4°; | *Histoire des arts du dessin chez les anciens*, par J. Winkelmann (traduit en italien), Milan, 2 vol. in-4°; | *Vie du célèbre littérateur du* XVIe *siècle François Cicercio* (traduit de l'italien); | *Des antiquités de la Lombardie milanaise*, etc., ibid., 4 vol. in-4°; | *Des Institutions diplomatiques*, ibid., 1802, 2 vol. in-4°; | *Code diplomatique ambroisien, contenant les diplômes et les chartes des siècles* VIIIe *et* IXe, *qui existaient dans les archives du monastère de Saint-Ambroise*, ibid., 1805, 1 vol. in-4°; | *Notice historique sur l'existence des oliviers, dans plusieurs endroits de la Lombardie, depuis le* IVe *siècle jusqu'au* X^e^, ibid., 1789-1793, 2 vol. in-4°; | *Esquisse sur la police du royaume lombard, dans les siècles* VIIIe *et* IXe, Bologne, 1809, 1 vol. in-4°; | *Mémoire historique économique sur l'arrosage des prairies*, au tome second, dans les "Actes de la société d'agriculture de Milan".

*FUMANI (Adam), chanoine de Vérone sa patrie, y mourut en 1587, secrétaire du concile de Trente. On a de lui un *Poème* latin, divisé en 5 livres, dans lequel il explique et développe toutes les règles de la logique qu'on

enseignait alors. Ce *Poème* parut en 1739, dans la seconde édition faite par Commine des ouvrages de Fracastor, à laquelle on ajouta encore des poésies grecques, latines et italiennes de ce même chanoine.

* FUMARS (Étienne), littératteur et poète, né le 22 octobre 1743, aux environs de Marseille, mort à Copenhague, le 20 novembre 1806, fut chargé de l'éducation des enfants du comte de Grave, et ensuite de celle des enfants du comte de Vérac, qu'il accompagna dans son ambassade en Danemarck. Il s'y maria, et devint professeur de littérature française à l'université de Kiel et ensuite à celle de Copenhague. On a publié, après sa mort, le recueil de ses *Fables*, en 1 vol. in-8° et in-12, 1807. Elles sont faibles d'invention et de couleur.

FUMÉE (Adam), [seigneur des Roches, né en Touraine vers 1430], premier médecin de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les conserva jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il était mathématicien, médecin, poète, historien. Louis XI, qui l'estimait beaucoup, l'avait souvent employé dans des négociations. [Astruc a publié une Notice sur Adam Fumée dans ses "*Mémoires sur la Faculté de Montpellier*".]

FUMEL (Jean-Félix-Henri DE), né à Toulouse, en 1717, élevé au séminaire de Saint-Sulpice, sacré évêque de Lodève en 1750, illustra son épiscopat par les vertus et les œuvres que la religion inspire aux vrais ministres de J.-C. Il fut pendant 30 ans le père et le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres à son ministère, auxquels il se livrait avec une activité incroyable, payer les dettes des pauvres, secourir les familles honteuses, étaient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés de son diocèse trouvaient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital, ont été des objets de sa générosité. Il aimait surtout l'Hôpital, qu'il s'est appliqué à rendre utile et commode à force de dépenses, et qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus, autant que par ses instructions, il a ramené à la religion catholique un grand nombre de calvinistes, et leur a assuré un état honnête, surtout aux enfants persécutés ou abandonnés de leurs parents. (Voyez-en un exemple touchant dans le "Journal hist. et litt." du 15 juillet 1784, pag. 411.) Il mourut le 26 janvier 1790, au milieu des ruines de l'Église de France, et dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses qui allaient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funèbre que les sanglots des pauvres et les larmes de tous les catholiques de son diocèse. [On a de lui : | deux *Instructions pastorales*, l'une du 21 novembre 1759, l'autre du 25 mars 1765, où il s'élève particulièrement contre l'incrédulité, et donne des avis relatifs aux matières alors débattues ; | *le Culte de l'amour divin*, ou *la Dévotion du sacré cœur*, qui a été réimprimé plusieurs fois. Les jansénistes ont fort attaqué cet ouvrage qui n'a pas laissé de faire beaucoup de bien.]

* FUMEL (Jean-Antoine-Basile DE), de la même famille, chanoine

honoraire de Saint-Denis, aumônier de l'hôpital de la maison civile du roi, mort le 28 février 1825, à l'âge de 67 ans, se distingua par une douceur et une charité exemplaires.

FUNCH, FUNECCIUS, ou FUNCCIUS (Jean), ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitait tous les réformateurs de son siècle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il était chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné, avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Kœnisberg, en 1566. On a de lui une *Chronique*, depuis Adam jusqu'à 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages auxquels son complice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui. [Il a aussi publié des *Commentaires* sur le *prophète Daniel* et sur l'*Apocalypse*.]

* FUNES (Martin), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1560, mort à Colle près Florence en 1617, a publié : | *Disput. de Deo uno, et de vitiis et peccatis*, Gratz, 1589; | *Speculum morale practicum*, Constance, 1598, Cologne, 1610; | *Methodus practica utendi libro Thomæ à Kempis de Imitatione Christi*, traduit en différentes langues, et placé en tête de plusieurs éditions de l' « Imitation de Jésus-Christ. »

* FURBITY (Gui), religieux dominicain et docteur de Sorbonne, mort en 1541, signala son zèle pour la foi dans les efforts qu'il fit en 1533 et 1534 pour s'opposer à l'introduction à Genève du protestantisme, déjà dominant à Berne. Les habitants de cette ville, irrités des allusions que contenaient ses *Sermons*, envoyèrent des députés à ceux de Genève, menaçant de rompre l'alliance si ce prédicateur n'était puni. Furbity, jeté en prison malgré l'intervention du roi de France, y resta pendant une année, au bout de laquelle il fut échangé contre le ministre Saunier, que le duc de Savoie avait fait arrêter en Piémont.

* FURCHI (Eustache), habile helléniste, né aux environs de Pavie en 1739, mort à Pavie au commencement de 1832, fut d'abord agrégé aux Écoles pies de Rome; il enseigna ensuite les belles-lettres à Volterre, à Florence, et la philosophie et les mathématiques à Sienne. Nommé, en 1800, professeur royal de langue et d'éloquence grecques à l'université de cette ville, il se trouvait douze ans après, à Milan, professeur de mathématiques. Peu après il revint à Pavie occuper une chaire de littérature grecque et latine. On doit à ce savant la *Traduction*, en stances de huit vers, de l'« Iliade », de l'« Odyssée », du « Poème » de Quintus Calaber, et de plusieurs autres ouvrages moins importants.

FURETIÈRE (Antoine), né à Paris, [en 1620,] abbé de Chalivoi, de l'académie française, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusait d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums*; mais il ajouta aux rai-

sons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec esprit, mais qui n'en étaient pas moins des injures. On prétend qu'il cherchait à se raccommoder avec eux, lorsqu'il mourut en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, in-fol., 2 vol., ou in-4°, 3 vol. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. On a dit que ce dictionnaire avait donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnaît plus le premier architecte. Furetière s'était fait connaître par d'autres ouvrages : | par cinq *Satires* en vers, in-12, et des *Paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12; les unes et les autres écrites faiblement; | par son *Roman bourgeois*, satire morale et un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son temps; | par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'éloquence*, in-12 : allégorie forcée. On publia après sa mort un *Fureteriana*; recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères. [Ses autres ouvrages sont : | un Recueil *de Poésies*; | *Fables morales et nouvelles*; | *Voyage de Mercure*. Il eut part au *Chapelain décoiffé* de Boileau, et à la comédie des *Plaideurs* de Racine.]

* FURGAULT (Nicolas), professeur à l'université de Paris, né en 1706 à Saint-Urbain, près de Joinville, fit ses études au collége de Troyes, s'adonna aux langues latine et grecque, et fut appelé dans l'université de Paris, où il professa d'abord la sixième, puis la septième au collége Mazarin. Personne n'eut plus que lui le talent d'enseigner la grammaire et les humanités. Furgault, nommé professeur émérite de l'université, jouissait de ce titre lorsque la révolution le força de se retirer dans son lieu natal, où il mourut le 21 décembre 1795. Il avait pris l'habitude de se faire lire quelques morceaux de Sénèque après son dîner, par une de ses nièces qui habitait avec lui, et c'est pendant une de ses lectures sur la "Brièveté de la vie", qu'un jour celle-ci, le croyant endormi, s'aperçut bientôt qu'il avait cessé de vivre. Son zèle pour la jeunesse le porta à composer un grand nombre d'ouvrages : | *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8°, livre élémentaire dont l'ancienne université fit un usage constant jusqu'au moment de sa suppression; on en a fait depuis plusieurs réimpressions parmi lesquelles nous remarquons les éditions de Jeannet, Paris, 1813 et 1815, in-8°. | *Abrégé de la quantité ou mesure des syllabes latines*, Paris, 1746, in-8°; cet ouvrage était à sa neuvième édition en 1813; | *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768 et 1786, petit in-8°; 3e édition, 1809, in-8°. | *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, Paris, 1776, petit in-8°; | *Les principaux idiotismes grecs, avec les ellipses qu'ils renferment*, Paris, 1780, 1784 et 1789, in-8°; cet ouvrage fait suite à la grammaire grecque. | *Les ellipses*

de la langue latine, précédés d'une courte analyse des différents mots appelés parties d'oraison, Paris, 1780, in-12. Ces ouvrages annoncent les connaissances élémentaires de Furgault.

FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né [le 24 octobre] 1690, à Castel-Ferrus, dans le Bas-Armagnac, joignit à la science de la jurisprudence française, des usages et des coutumes, la connaissance de l'histoire de la législation. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimait, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire* [qu'il pouvait si bien rendre inutile] sur son ordonnance concernant les donations, du mois de février 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-fol., a été réimprimé en deux vol. in-4°, en 1761, avec des additions très-considérables. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des curés primitifs*, etc., un vol. in-4°, où il y a des propositions inexactes, 1736. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des testaments et autres dispostions de dernière volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, l'an 1745. Il se préparait à faire imprimer son *Commentaire* sur l'ordonnance des substitutions, lorsque le roi le nomma capitoul, en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla en attendant à son *Traité de la seigneurie féodale universelle, et du franc-alleu naturel*, qui a paru en même temps que son *Commentaire des substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte est mort au mois de mai 1761. [On a donné à Paris, en 1776 et 1777, une édition des *OEuvres complètes de Furgole*, en 8 vol. in-8°. [Il est l'oncle de M. Desguiron de Saint-Agnan, qui a si fort dégénéré.]

* FURIETTI (Joseph-Alexandre), cardinal et savant archéologue, né à Bergame en 1685, mort en 1764, se rendit de bonne heure à Rome, et y suivit quelque temps sans succès la carrière de la prélature. Benoît XIV estimait fort ses talents; mais il ne voulut jamais lui accorder la pourpre romaine, parce que Furietti eut le tort de lui désobéir en refusant de rendre, à quelque prix que ce fût, deux superbes centaures, ouvrage d'Aristeas et de Papias, sculpteurs grecs dont les noms avaient été inconnus jusque là, et qu'un heureux hasard lui avait fait découvrir, en 1736, dans les fouilles de la « Villa Adriana » à Tivoli. Clément XIII cependant créa Furietti cardinal en 1759. Furietti fut l'éditeur des OEuvres de Gasparino, de Guiniforti et de Publio Fontana; il donna sur chacun de ces auteurs une *Notice biographique* estimée, et composa en outre : *de Musivis, vel pictoriæ mosaïcæ artis origine*, Rome, 1752, in-4° : c'est une histoire à peu près complète de la peinture en mosaïque chez les anciens.

FURIUS-Bibaculus (Marcus), poète latin de Crémone, vers l'an 103 avant J.-C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragments, et qui ne donnent pas une grande idée de ses talents. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furius hibernas cana nive conspuit Alpes.

FURST (Walter), « Furstius », Suisse du canton d'Uri, fut un

des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes animés du désir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. (*Voyez* TELL et MELCHTAL.)

FURSTEMBERG (Guillaume DE), issu d'une des plus illustres maisons de l'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie et des "Porte-Glaives", défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. Il fut fait prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG (Ferdinand DE), évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein [le 21 octobre] 1626, fut le père de son peuple et le mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de la conservation de plusieurs monuments de l'antiquité qui étaient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta paderbornensia, ex historia romana, francisca et saxonica eruta et notis illustrata*, Amsterdam, 1671, in-4°; collection utile et curieuse. On lui doit encore des *Poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-fol., et dignes de cet honneur, par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

* FURSTEMBERG (François ÉGON, prince DE), fils d'Égon, comte de Furstemberg, fut évêque de Strasbourg. Il naquit le 27 mai 1626. Il fut grand doyen et grand prevôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Il mourut à Cologne le 1er avril de l'année suivante.

* FURSTEMBERG (Guillaume ÉGON, prince DE), frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, en sa 75e année. En 1688, il avait obtenu 14 voix pour l'archevêché et l'électorat de Cologne; mais le prince Clément de Bavière l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part et d'autre, et décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, et ce fut peut-être une des causes qui décidèrent la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick, en 1597. Le cardinal de Furstemberg était un homme instruit, et doué de qualités très-estimables.

FUSCHIUS ou FUSCH (Léonard), appelé "l'Eginète" d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Bavière, l'an 1501. Il professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, etc. L'empereur Charles-Quint l'anoblit, et Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointements pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la botanique. Son exemple et ses leçons firent renaître l'étude de cette science en Allemagne, et ex-

citèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia stirpium*, qui est le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566, à Tubingen, âgé de 65 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Remacle Fuschius, de la ville de Limbourg, médecin qui a vécu long-temps en Allemagne, qui est mort chanoine de Saint-Paul à Liége, en 1587, et qui a aussi donné | *Histoire des Plantes*, Anvers, 1544, | et *Vies des médecins*, Paris, 1542.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie et de libertinage. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il avait donné, sous le nom de "Juvain Solonièque", une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée : *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; et depuis sa retraite à Genève, il y donna *Le Franc-Archer de la véritable Église*, 1619, in-8°. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

* FUSS (Nicolas) né en 1754 à Bâle, en partit à l'âge de 18 ans pour aller à Saint-Pétersbourg, servir d'adjoint au célèbre Euler, qui était aveugle. Associé de bonne heure à l'académie des sciences de St-Pétersbourg (1776), il en devint membre en 1783, puis secrétaire en 1800. Alexandre le nomma en 1802 membre d'une commission chargée de faire des statuts pour l'académie, les universités et les écoles de l'empire. Il le choisit aussi plus tard pour la direction générale des écoles que l'on venait d'organiser. Fuss était d'ailleurs conseiller d'état et chevalier des ordres de St-Wladimir. Il mourut le 23 décembre 1825. On lui doit plusieurs *Mémoires* importants sur les mathématiques pures ou appliquées: quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues.

FUST, ou Faust (Jean), orfèvre de Mayence au milieu, du xve siècle, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie [qui fit tant de mal et si peu de bien à la société]; les deux autres sont Guttemberg et Schœffer. Il paraît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même temps que lui, sur des planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui était écrivain de profession, et devint depuis gendre de Fust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices à l'aide desquelles cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Fust et Schœffer publièrent en 1459, et qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la Bible de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avaient été précédés de deux éditions du Psautier par les mêmes

artistes; la 1re en 1457, et la 2e en 1459; mais exécutées, au jugement de quelques savants, l'une et l'autre avec des caractères de bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères de fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propriété et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrée de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connaît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont : | une Bible de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères de bois mobiles, en 2 vol. in-fol.; | le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches; | une Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée en 40 fig. gravées en bois avec des sentences et des explications latines, sculptées sur les mêmes planches; | l'Histoire de saint Jean l'Evangéliste, de même en 48 planches; | *Ars moriendi*, en 24 pag., imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux : ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de M. Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont tous in-folio, précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. L'abbé Ghesquière, longtemps associé aux bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paraît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins et une méthode particulière, quoique l'inscription, prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose. (*Voy.* le journal hist. et litt., 1er août 1780, pag. 514.) On a écrit et répété bien des fois que Fust était venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payait alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différents, avait été poursuivi en justice par quelques acheteurs qui se plaignaient de les avoir sur-payés; qu'ayant même été accusé de magie, à cause de la parfaite ressemblance qu'on avait remarquée entre les caractères, il avait été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Fust ait vendu à Paris des exemplaires d'une Bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier, imprimé cinq ans auparavant, « absque calami exaratione », lui ôtait le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust. (*Voyez* FAUSTUS.) L'on ne peut

douter néanmoins que Fust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y était en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Fust et Schœffer son gendre, existant dans la bibliotèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été donné par Jean Fust à Paris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que Fust mourut de la peste qui cette même année enleva 40,000 habitants à la capitale, pendant les mois d'août et de septembre; et d'autant mieux, qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans ses suscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. (*Voy*. Guttemberg.)

FUZELIER (Louis), né à Paris [vers 1672,] cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du "Mercure", conjointement avec La Bruère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris. [La Harpe, dans son "Cours de littérature", représente Fuzelier comme un homme qui avait des prétentions fort au-dessus de son mérite, et « comme le plus froid et le plus plat rimeur, le bel-esprit le plus glaçant et le plus glacé qui ait fait chanter à l'Opéra des fariboles dialoguées. » Fuzelier composa pour les différents théâtres de Paris plus de 36 pièces, dont la moins mauvaise est la comédie de *Momus fabuliste*, qui eut du succès. C'est une critique des fables de Lamotte.]

*FYOT de La Marche (Claude), abbé de Saint-Etienne de Dijon, né dans cette ville en 1630, mort en 1721, après avoir été aumônier du roi depuis 1651, jusqu'en 1661, a écrit *l'Histoire de l'église de Saint-Etienne de Dijon, avec les preuves et le pouillé des bénéfices dépendants de cette abbaye*, Dijon, 1695, in-fol.

FIN DU TOME HUITIÈME.

Paris.—Imprimerie de BETHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 36.





